

Leon Trotsky

œuvres

JANV. 1928/JUIL. 1928

I

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT
LEON TROTSKY



Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

janvier 1928
à
juillet 1928

VOLUME I

2^e série

Introduction et notes de Pierre Broué

Publications de l'Institut Léon Trotsky

© Institut Léon Trotsky, 1988.
ISBN 2-904308-12-1

SOMMAIRE

<i>AVERTISSEMENT</i> (Institut Léon Trotsky)	11
<i>LISTE DES SIGLES</i>	13
<i>INTRODUCTION</i> (Pierre Broué)	15
<i>REPÈRES CHRONOLOGIQUES</i>	21

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky soit de son vivant. Les titres que nous proposons sont placés entre [].

Nouvelle Étape (décembre 1927)	25
Des Témoignages sur l'origine du trotskysme (3 janvier 1928)	51
[Instructions à Pierre], à N. N. Pereverzev (5 janvier 1928)	54
[Conséquences internationales de la capitulation de Zinoviev et de Kamenev], à N. N. Pereverzev (5 janvier 1928)	59
Lettre au congrès du Leninbund (janvier 1928)	64
Appel des déportés à l'I.C. (13 janvier 1928)	68
[Réclamation], à Ordjonikidzé (début février 1928)	78
[Le Voyage et les premiers mois en déportation], aux amis exilés (27 février 1928)	79
[Le Facteur international], à I. N. Smirnov (28 février 1928)	84
[L'Insurrection de Canton], à A. A. Préobrajensky (2 mars 1928)	89
[La <i>Pravda</i> sonne l'alarme], à L. S. Sosnovsky (5 mars 1928)	94

LÉON TROTSKY

[Zinoviev et Kamenev], à I. N. Smirnov (10 mars 1928)	100
[Piatakov est fini], à A. G. Ichtkenko (17 mars 1928)	104
[Partie de chasse], à I. N. Smirnov (début avril 1928)	107
[Nos Contacts], à K. I. et R. Grünstein (12 avril 1928)	111
[Le Contenu social de la révolution chinoise], à E. A. Préobra- jensky (19 avril 1928)	115
[Questions de Méthode], à E. A. Préobrajensky (21 avril 1928)	125
[Les Relations avec le Gosizdat], à D. B. Riazanov (mai 1928)	129
[Notre situation à Alma-Ata], aux amis (3 mai 1928)	132
[Nouvelles Déviations], à L. S. Sosnovsky (5 mai 1928)	135
[La Correspondance se développe], à S. V. Mratchkovsky (8 mai 1928)	138
Circulaire sur la Déclaration au VI ^e congrès, aux amis (9 mai 1928)	143
[Recherches sur l'autobiographie], à A. L. Sokolovskaia (mi-mai 1928)	150
[Les Conditions à Alma-Ata], aux amis (16 mai 1928).	152
[Les Erreurs de l'Opposition], à A. G. Beloborodov (23 mai 1928).	155
[Les Thèses de Préobrajensky], à E. A. Préobrajensky (24 mai 1928).	170
[Les positions de Safarov], à R. Ioudine (26 mai 1928).	174
[Apprendre et attendre], à M. N. Okoudjava (26 mai 1928).	179
[Des nouvelles des amis], à A. Tchéchélachvili (26 mai 1928).	183
[Les Méthodes de direction], à E. B. Solntsev (2 juin 1928)	185
[Un tournant crûment empirique], aux amis (24 juin 1928)	196
[Des Rumeurs de Moscou], aux amis (juin 1928)	201
Critique du Projet de Programme de l'I.C. (28 juin 1928)	210

ANNEXES

Ouvrages cités et consultés	417
Index des noms de personnes	419
Index des journaux et périodiques	425
Index des matières	427
Index des organisations, partis, institutions, congrès, réunions . .	431

AVERTISSEMENT

Ce volume ouvre la seconde série des *Œuvres* de Trotsky commençant en 1928, au lendemain de son exclusion et avec sa « déportation » et son exil à Alma-Ata.

Comme les ouvrages de la première série à partir du volume 8, elle repose essentiellement sur la documentation de la Houghton Library de l'Université de Harvard, les Papiers d'Exil de Trotsky, accessibles depuis le 2 janvier 1980. Nous n'avons pas systématiquement indiqué les textes que nous n'avons pas cru pouvoir retenir et devons regretter l'absence de certaines copies et le caractère incomplet, voire peu ou pas lisible d'autres.

Les textes traduits ou revus pour ce volume l'ont été par Isabelle Lombard et Katia Péresse, du russe. Pierre Broué a dactylographié le manuscrit, écrit présentation et notes, corrigé les épreuves et fabriqué les index avec Damien Durand. Les tâches techniques ont été réalisées par Pierre Saccoman.

Le caractère très particulier de ce volume ne comprenant que des textes rédigés à Alma-Ata explique que nous n'ayons malheureusement pas eu recours à la collaboration internationale dont nous avons bénéficié pour la première série.

LISTE DES SIGLES

C.C.	Comité central.
C.E.	Comité exécutif.
C.E.I.C.	Comité exécutif de l'Internationale communiste.
C.P.A.	Communist Party of America.
C.R.R.I.	Comité pour la reprise des relations internationales.
C.S.E.N.	Conseil supérieur de l'économie nationale (Vesenkha).
F.W.F.P.	Federated Workers and Farmers Party.
G.P.U.	Gosudarstvennoe Politicheskoe Upravlenie.
I.C.	Internationale communiste.
I.S.R.	Internationale syndicale rouge.
K.A.P.	Kommunistische Arbeiterpartei.
K.D.	Cadet (Constitutionnel-démocrate).
K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands.
N.M.M.	National Minority Movement.
P.C.	Parti communiste.
P.C. (b)	Parti communiste (bolchevik).
P.C. d'I.	Partito Comunista d'Italia.
P.C.U.S.	Parti communiste d'Union soviétique.
R.S.F.S.R.	République soviétique fédérative socialiste de Russie.
S.F.I.O.	Section française de l'Internationale ouvrière.
S.P.D.	Sozialdemokratische Partei Deutschlands.
S.R.	Socialiste révolutionnaire.
T.U.C.	Trades-Union Congress.
U.S.P.D.	Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands.
V.K.P. (b)	Voir P.C.U.S. et P.C. (b).

INTRODUCTION

Le volume qui ouvre chronologiquement la période du dernier exil de Trotsky commence par son exil intérieur, ce qu'on appelait alors la « déportation » : les volumes consacrés à l'année 1928 sont pour l'essentiel constitués de textes rédigés ou dictés dans la petite maison d'Alma-Ata où Trotsky a habité pendant presque une année. Nous y avons joint les rares textes qui ont survécu d'une époque fébrile d'entrée dans la clandestinité : les premiers textes, datant de la fin de 1927, textes d'orientation comme « Nouvelle Etape » ou instructions aux camarades de l'étranger, ont été écrits dans le petit appartement de Beloborodov qui, près du Kremlin, sert de Q.G. à l'Opposition, sous la garde des élèves de l'Académie militaire membres de ses rangs.

A Alma-Ata, Trotsky a espéré pouvoir bénéficier des services de ses deux collaborateurs les plus proches alors, N. M. Sermouks et I. M. Poznansky, qui ont d'ailleurs tenté de l'accompagner, mais ont été arrêtés et emprisonnés. En fait tous les militants liés d'une façon ou d'une autre à son secrétariat dans le passé sont en prison ou en déportation. Son unique collaborateur va être, dans la maison d'Alma-Ata, son fils Ljova. Léon Sedov, le premier des deux fils qu'il eut avec Natalia est aussi le seul qui soit entré en politique depuis son âge le plus tendre. Il a organisé l'Opposition de gauche dans les rangs des Jeunesses communistes et des étudiants de Moscou. Il s'est lancé en automne dans le grand bain avec une tournée dans les villes ouvrières de l'Oural en compagnie de Mratchkovsky. Lors de l'exil de son père, il a choisi de l'accompagner. Trotsky l'expliquera : « Ce faisant, il agissait non seulement en tant que fils, mais surtout en tant que camarade d'idées. Il était essentiel, à tout prix, d'assurer notre liaison avec Moscou. »

Sedov assume ce travail en liaison avec le centre clandestin de Moscou dirigé par un vieux militant, B. M. Eltsine. La liaison se

LÉON TROTSKY

fait par train de Moscou jusqu'à l'ancienne Pichpek rebaptisée Frounzé où un métallo, vieux-bolchevik, Mikhaïl Bodrov venu de Moscou et paré d'une belle barbe de moujik, assure la liaison en tant que cocher indépendant. Il y a des milliers d'autres déportés, dispersés dans toute la Sibérie et l'Asie centrale, jeunes et vieux, presque tous les cadres et beaucoup de jeunes. Quelques militants ont échappé à l'arrestation et à la déportation parce qu'ils ne se sont pas « découverts », comme Andréï Konstantinov, à Moscou, ou parce que, comme G. Ia. Iakovine, ils ont plongé dans la clandestinité et changé de ville. Ils sont très peu nombreux et le chiffre des victimes est si impressionnant que certains des oppositionnels qui sont à l'étranger ne résisteront pas à l'attrait du geste de « solidarité » : c'est ainsi que le jeune E. B. Solntsev, un des plus brillants de la jeune génération, sans écouter les conseils de Trotsky qui souhaiterait le voir poursuivre son travail dans l'Internationale, décide d'obéir à l'ordre de « rappel » et revient pour être emprisonné. Pereverzev est en poste à Genève et c'est lui le plus actif des militants à l'extérieur — lesquels ne semblent pas avoir manqué dans les ambassades et légations commerciales : à Paris, c'est le « professeur rouge » Salomon Kharine, « Joseph » ou « Flavius » qui assure le lien avec les amis de Rakovsky et Trotsky.

L'Opposition de gauche est tout de même formée d'hommes trempés aux travaux clandestins, rompus aux techniques conspiratives par leur passé dans le parti bolchevique. Elle a dans ses rangs des hommes qui sont encore à des postes-clés de la police secrète comme Ia. G. Blumkine dans le contre-espionnage ou K. I. Dukis dans le G.P.U. Les communications subsistent par courrier « secret » entre le centre de Moscou et Trotsky à Alma-Ata, par courrier ordinaire entre ce dernier et les colonies de déportés ; le courrier passe aussi avec les prisons, ces « isolateurs » où l'on enferme les condamnés. Des noms émergent dans cette correspondance, des hommes jeunes qui centralisent l'information et semblent des chevilles ouvrières, Vsiévolod Patriarka, par exemple ou l'ouvrier-étudiant de Moscou F. S. Radzévitch.

Les premiers mois de 1928 sont une période d'activité épistolaire intense. Ces combattants réduits à l'inactivité échangent des informations sur leurs conditions de vie, dressent des bilans, esquissent des perspectives. Mais il ne s'agit pas d'un débat académique, ni seulement d'échanges amicaux. En réalité, les déportés au moins tiennent, de façon organisée et sur plusieurs semaines, des discussions véritables qui se terminent par des votes exprimés par lettre. Ainsi la lettre-circulaire du 9 mai, rédigée par

Trotsky, lance-t-elle le débat essentiel, celui qui porte sur la tactique à suivre dans la perspective du VI^e congrès de l'Internationale communiste, en fait celui de la politique de l'Opposition au moment où certains croient voir dans l'un des zigzags de Staline l'amorce d'un « tournant à gauche ».

La discussion qui a commencé avec la déportation permet de dégager les grandes lignes de clivage à l'intérieur des exilés. A l'extrême gauche, au-dehors des « bolcheviks-léninistes » proprement dits, la « gauche » animée par I. K. Dachkovsky, la vieille Zavarian et le jeune Pilipenko, continue l'activité des « décistes » — anciens du groupe centralisme démocratique — et du groupe des quinze, maintenant que V. M. Smirnov et Sapronov ont été isolés. Ces hommes-là ne sont pas loin de considérer comme une capitulation toute revendication de réintégration dans le parti et semblent bien en train de s'orienter vers le « deuxième parti » communiste dont l'idée seule déchaîne la fureur bureaucratique-policière comme s'il s'agissait du crime majeur.

Dans les exilés de l'Opposition proprement dite, auprès d'un Smilga, hésitant et laborieux, les positions de Préobrajensky et de Karl Radek dessinent les contours d'une « droite » qui a vu dans les « mesures d'urgence » et les contraintes ressuscitées contre les koulaks en février un « tournant à gauche ». Préobrajensky développe cette interprétation en s'efforçant de démontrer que ce « tournant à gauche » est l'application partielle des propositions de l'Opposition en matière économique : il met du coup une sourdine aux revendications démocratiques dans le parti et même aux protestations contre la répression. L'aile Préobrajensky-Radek — soutenue par Ichtchenko qui semble très vite décidé à se rallier — est prête à joindre sa voix aux clameurs contre le deuxième parti et ne rêve que d'en découdre avec la droite qu'elle s'attend à voir désavouée par l'appareil. Pour convaincre les déportés de la crédibilité de sa politique, Préobrajensky souhaite la tenue d'une conférence et demande aux dirigeants du parti de l'autoriser — une demande qui permet de mesurer la profondeur des illusions qu'il nourrit.

C'est lui qui va le plus loin pour le moment, ayant peut-être subi des pressions plus directes quand une permission de dix jours pour la naissance du fils qui lui est né de Paulina Vinogradskaïa lui permet de passer dix jours à Moscou. Mais c'est Radek qui soulève le plus d'indignation dans le gros des troupes par ses initiatives personnelles, sa présentation d'un projet de déclaration distinct de celui de Trotsky pour le VI^e congrès de l'I.C., le télégramme qu'il envoie personnellement à la Pravda pour se

désolidariser du Leninbund et enfin et surtout la correspondance qu'on l'accuse d'entretenir avec les « capitulars » Zinoviev et Kamenev. La discussion est vive, mais il n'y a que peu de monde derrière Préobrajensky et Radek dont un vote par correspondance écarte les propositions à une majorité écrasante.

Nombre d'éléments plus jeunes appartenant plutôt aux « cadres moyens » de l'Opposition sont avec L. S. Sosnovsky dans ce qu'on appelle les « irréductibles » : F. N. Dingelstedt, V. B. Eltsine, V. N. Netchaïev. B. N. Viaznikovtsev ne ménagent pas ceux qui cherchent maintenant à s'allier aux « centristes » dont ils dénoncent le double jeu. Trotsky essaie d'éviter que les choses ne s'enveniment et que la division s'installe durablement. Ferme contre Préobrajensky, il réprimande aussi les « jeunes » pour leurs « excès verbaux ». La grande majorité de l'Opposition, les ouvriers-étudiants de Moscou, les cadres ouvriers, les Ukrainiens et les Géorgiens, la « vieille garde » dont lettres et télégrammes arrivent à Alma-Ata, sont avec lui : Rakovsky et Beloborodov, Mratchkovsky et I. N. Smirnov, Kasparova, Okoudjava, Grünstein.

Dans l'ensemble, donc, l'Opposition tient bon. Ce n'est pas que les coups lui soient épargnés. Des milliers ont été déportés tout au long des premiers mois de 1928. Des militants connus sont allés en prison. Par exemple, le G.P.U. a lancé sur Mratchkovsky, ancien inspecteur de l'Armée rouge une accusation de « complot militaire » au moyen d'une provocation. Plusieurs élèves de l'Académie militaire, Heller, Boulatov et le neveu du secrétaire de l'exécutif des soviets, Lado Enoukidzé, sont accusés de « tentative d'assassinat ». A la Boutyrka de Moscou, avec Kievlenko qui l'écrit à Trotsky, ils sont des centaines, entassés de quarante à cinquante dans des cellules prévues pour vingt personnes. On essaie de fabriquer des « complots » mais les machinations se brisent généralement sur ces hommes solides. La plupart des tentatives de ce genre échouent devant la fermeté des oppositionnels. Kievlenko et les siens sont « déportés » en février, Mratchkovsky et les militaires en avril, bien que relaxés.

Aux premiers temps de la déportation, ce sont les zinoviévistes qui semblent se décomposer. Non seulement leur allié, I. T. Smilga, reste avec les « trotskystes », mais une partie du noyau de Leningrad même refuse de suivre les chefs et se solidarise avec G. I. Safarov qui tient le langage de la fermeté. Quelques mois plus tard, le groupe Safarov se livre certes à ce que l'on appelle une « opération tactique » et réclame sa réintégration dans le parti : tout le monde sait que ces gens jouent « double jeu » et

paient simplement le prix de leur réintégration. D'autres hommes agissent comme eux, individuellement, comme Antonov-Ovseenko, probablement brisé depuis plusieurs années, comme Krestinsky, jamais vraiment engagé avec l'Opposition. La capitulation la plus spectaculaire est celle de Piatakov, figure de proue de l'« Opposition de 1923 », las du combat politique, avide de « construction » et probablement prêt à tous les reniements : Trotsky ne lui pardonnera jamais sa désertion.

L'un des problèmes les plus délicats qui se posent aux Opposants de gauche en U.R.S.S. est celui qui leur est posé par la presse officielle rendant compte des initiatives des opposants à l'étranger. La fondation du Leninbund — fraction publique d'opposition — en Allemagne est présentée comme la création d'un « second parti » — ce que semble confirmer sa décision de participer aux élections en présentant des candidats contre le K.P.D. Solntsev, d'Allemagne, au passage, se plaint qu'on ait trop négligé Maslow et ses amis de la « Gauche » traditionnelle au profit du petit groupe de l'opposition de Wedding. Trotsky lui-même réussit à faire parvenir une lettre fraternellement critique de la politique du Leninbund. Aux Etats-Unis, avant son retour en Europe, Solntsev pris des contacts importants, transmis à Max Eastman, qui le traduit et le publie, le pamphlet de Trotsky sur « la véritable situation ». Ses contacts à New York avec le vieil ami de Trotsky, Ludwig Lore, directeur de la Volkszeitung, lui permettent de faire dans les colonnes de ce dernier quotidien une défense et illustration de la politique des trotskystes. En France, plusieurs groupes se réclament de l'Opposition de gauche, cependant qu'une majorité se dessine au comité central du parti belge pour désapprouver l'exclusion des opposants. Fidèle à la tradition communiste dans toutes les acceptions — le meilleur comme le pire — l'Opposition communiste d'Autriche naît et vit aussitôt sa première scission.

Le VI^e congrès de l'Internationale communiste qui approche va mobiliser toute l'attention et toutes les forces de Trotsky, frappé dans son exil par un terrible deuil personnel, la mort de sa seconde fille Nina, tuberculeuse depuis des années. Il surmonte le drame par le travail intellectuel en se consacrant à la préparation d'un grand document politique et théorique, la « Critique du projet de programme de l'Internationale communiste ». Dans son réquisitoire contre la politique de Staline-Boukharine sous-tendue par l'affirmation de la possibilité de la construction du « socialisme dans un seul pays », il trace une analyse éblouissante du flux et surtout du reflux de la révolution dans les années d'après

LÉON TROTSKY

Octobre 1917, en Europe comme en Orient et rédige un véritable manifeste pour la révolution socialiste mondiale.

Pendant ce temps, sa correspondance se raréfie et en vient à se tarir complètement. Il y a à cela deux raisons. Le contact avec « les amis » est désormais de la responsabilité de Lev Sedov qui le fait avec une extrême conscience et ne laisse à son père que le strict minimum indispensable. Par ailleurs, le G.P.U. a réalisé que l'exclusion et la déportation de milliers d'opposants ne suffira pas à briser l'Opposition. Tout en continuant les arrestations de militants et d'ouvriers, elle entreprend d'appliquer aux déportés le « blocus postal » qui fait que le courrier lui-même se tarit en direction d'Alma-Ata.

A chaque jour ses problèmes. Trotsky, en attendant, bande toutes ses forces pour la rédaction de sa « Critique » dont il espère qu'elle convaincra plus d'un bolchevik, vieux ou jeune.

Il n'a pas tort. La « Critique du projet de programme » va circuler au VI^e congrès et tomber entre les mains du délégué américain Cannon et du délégué canadien Spector. A peu près au même moment où Solntsev décide si malencontreusement de revenir en U.R.S.S. et de se livrer à la répression avec ses camarades, des cadres étrangers à l'U.R.S.S., des dirigeants de deux partis du Nouveau Monde vont entreprendre de construire l'Opposition chez eux et dans l'Internationale. Après une rencontre avec Urbahns à Berlin au passage, ils s'engagent dans le combat et vont pour publier leur Militant bénéficiant des droits d'auteur que rapporte le livre traduit par Eastman à la demande de Solntsev. La continuité est assurée, le fil s'en reconstitue, même s'il semble devoir maintenant se déplacer de l'U.R.S.S. vers l'Occident.

Trotsky va y continuer son combat pour le redressement du parti bolchevique est de l'Internationale communiste.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Janvier-juillet 1928

JANVIER

- 11 – *Volkswille* organe national de l'Opposition de gauche allemande.
- 12 – Décision du Politburo de déporter Trotsky.
- 15 – Publication dans la *Pravda* des instructions « à Pierre ».
- 16 – Départ de Trotsky envoyé à Alma-Ata en déportation.
- 20 – Départ de Rakovsky envoyé en déportation à Astrakhan.
- 27 – Lettre de Zinoviev et Kamenev dans la *Pravda* contre l'activité « fractionnelle de Trotsky ».

FÉVRIER

- 7 – Deux responsables K.P.D. exclus pour leur contact avec les « trotskystes » russes.
- 13 – « Plénum » du P.C.U.S., Staline défend et obtient des mesures d'urgence pour le blé et dénonce les éléments « conciliateurs » (avec le koulak) dans le parti.
- 29 – Lettre de capitulation de Piatakov dans la *Pravda*.

MARS

- 4 – Conférence pan-allemande des délégués des « communistes de gauche » et décision de fonder le Leninbund.
- 5 – Discussion au Politburo sur l'affaire de Chakhty ; malgré les réserves de Rykov, décision de faire un procès.

LÉON TROTSKY

- 10 – La *Pravda* commence la campagne sur l'affaire de Chakhty.
- 11/12 – La conférence du P.C. belge donne 70 % des voix à l'Opposition de gauche.
- 13 – Tchitchérine fait des réserves sur l'écho de Chakhty à l'étranger.

AVRIL

- 4 – La *Pravda* publie des lettres de repentir d'Antonov-Ovseenko et Krestinsky.
- 6/11 – Plénum du C.C. du P.C.U.S.
- 8/9 – Conférence de fondation du Leninbund à Berlin.
- 21 – Six oppositionnels autrichiens, dont Landau, fondent la Gauche marxiste-léniniste.
- 26 – Editorial de la *Pravda* : « Ne pas relâcher la pression de classe sur le koulak. »

MAI

- 8 – Ruth Fischer et Maslow désavouent le Leninbund et demandent leur réintégration au K.P.D.
- 13 – La *Pravda* : « tout dépend de « notre » énergie dans la collecte des blés. »
- 18 – Déclaration de Kamenev contre les trotskystes.
- 18 – Début du procès de Chakhty.
- 20 – Elections au Reichstag : le Leninbund à 0,08 %.
- 20 – Déclaration de Zinoviev.
- 30 – Discours de Staline : pour le passage de la ferme individuelle à la collectivisation, contre le suicide de freiner l'industrie lourde, pour la lutte sur le front du grain.
- 31 – La *Pravda* publie le texte de capitulation de Safarov et ses camarades.

JUIN

- 3** – Appel du C.C. aux membres du parti et aux ouvriers en faveur de l'autocritique.
- 9** – Nina Nevelson, fille de Trotsky, meurt de tuberculose.
- 29** – 38 exclus du parti sont réintégrés (parmi eux Zinoviev, Kamenev, etc.).

NOUVELLE ÉTAPE¹

(Fin décembre 1927)

La crise du parti reflète la crise de la révolution elle-même. Celle-ci a été provoquée par la modification des rapports de classe. Le fait que l'Opposition soit en minorité à l'intérieur du parti² et ait à subir des attaques constantes reflète la pression de la bourgeoisie russe et de la bourgeoisie mondiale sur l'appareil du gouvernement, de l'appareil d'Etat sur celui du parti et de l'appareil du parti sur l'aile gauche, prolétarienne, du parti. L'Opposition est aujourd'hui le point sur lequel se concentrent les plus puissantes pressions contre la révolution à l'échelle du monde.

Le Danger de Thermidor³

Dictature prolétarienne ou Thermidor ?

Boukharine⁴ pose la question de cette façon : si c'est une

1. Ce texte (T 3109), traduit ici à nouveau du russe, publié avec la permission de la Houghton Library, constitue le premier acte de Trotsky après l'exclusion des principaux dirigeants de l'Opposition au 15^e congrès et dans le cours même de la vague d'expulsion de ses partisans. Il est une mise au point sur l'orientation et les perspectives de l'Opposition de gauche en tant que fraction au lendemain de la défection de Zinoviev et Kamenev et du noyau de l'ancienne « Opposition de Leningrad ». Il s'agit d'un texte illégal, destiné à la diffusion à l'intérieur du P.C. de l'U.R.S.S. et dans l'Internationale communiste.

2. L'Opposition, qui n'avait pu voir publier ses propositions et notamment sa plateforme avant le 15^e congrès, qui s'était tenu au début du mois, avait été décimée depuis l'automne par exclusions et même arrestations. Le 17 décembre, au nom de l'Opposition de gauche, Smilga, Rakovsky, Mouralov et Radek avaient déclaré maintenir leurs idées et accepter la discipline. Le 18 le congrès avait voté une première « charrette » d'exclusions (Trotsky, Zinoviev, Mratchkovsky, Préobrajensky et d'autres étaient déjà exclus), comprenant 75 « trotskystes » et « zinoviévistes » et 23 « sapronovistes ». Bien entendu, il demeurait encore des oppositionnels, en « minorité » au sein du parti.

3. Les journées des 9 et 10 Thermidor an II (27 et 28 juillet 1794) avaient vu la chute de la dictature du Comité de salut public animé par Robespierre. Elles

dictature prolétarienne, nous devons soutenir inconditionnellement tout ce qui est fait sous son nom. Si c'est Thermidor, alors nous devons mener contre tout cela une lutte sans merci. En fait, les éléments de Thermidor — en liaison avec l'ensemble de la situation internationale — se sont développés dans le pays au cours des dernières années bien plus vite que les éléments de la dictature. La défense de la dictature signifie la lutte contre les éléments de Thermidor, pas seulement dans le pays tout entier, mais dans l'appareil d'Etat et les couches influentes du parti lui-même.

Mais, même dans un processus de retour en arrière, il doit venir un point critique où la quantité se change en qualité, c'est-à-dire le moment où le pouvoir d'Etat change de nature de classe et devient un pouvoir bourgeois? Ce point n'est-il pas déjà atteint? Un ouvrier, individuellement et tirant les leçons de sa vie quotidienne, peut en arriver à la conclusion que le pouvoir n'est plus aux mains de la classe ouvrière : à l'usine, l'autorité suprême est le « triangle »⁵, la critique a été interdite et, dans le parti, l'appareil est tout-puissant ; dans le dos des organisations soviétiques, ce sont des bureaucrates qui donnent les ordres, etc. Mais il suffit d'examiner cette question du point de vue des classes bourgeoises à la ville et à la campagne pour voir tout à fait clairement que le pouvoir n'est pas entre leurs mains. Ce qui est en train de se passer, c'est la concentration du pouvoir entre les mains de ces organes bureaucratiques qui reposent sur la classe ouvrière, mais qui tendent toujours plus vers les couches supérieures de la petite bourgeoisie des villes et des campagnes et se mélangent partiellement avec elle.

avaient ouvert la période de la « réaction thermidorienne » — revanche contre les les révolutionnaires intransigeants et conciliation à l'égard des monarchistes. Toute la politique de l'Opposition unifiée avait été jusque-là axée sur le « danger thermidorien », l'alliance de la droite et du centre ouvrant, selon elle, la porte à la restauration du capitalisme.

4. Nikolai I. *Boukharine* (1888-1938), étudiant venu au parti après la révolution de 1905, avait soutenu de grandes polémiques contre Lénine pendant la guerre et avait combattu la signature de la paix de Brest-Litovsk en 1918 à la tête de la fraction des « communistes de gauche ». Populaire dans le parti, où il passait pour un théoricien plus que comme un organisateur, il était devenu ensuite un partisan de l'accentuation de la Nep, des concessions aux koulaks et aux éléments bourgeois et, avec Rykov et Tomsy, constituait la troïka dirigeante de « la droite ». Il était allié à Staline contre l'Opposition unifiée avec laquelle il avait polémique.

5. La triangle ou encore la troïka à laquelle Trotsky fait allusion ici est l'organisme formé du directeur, du responsable du parti et de celui des syndicats, qui était effectivement l'organe suprême dans les usines.

La lutte contre le danger de Thermidor est une lutte de classe. La lutte pour arracher le pouvoir des mains d'une autre classe est une lutte révolutionnaire. La lutte pour des changements — parfois décisifs, mais toujours sous le règne de la même classe — est une lutte réformiste. Le pouvoir n'a pas encore été arraché des mains du prolétariat. Il est encore possible de redresser notre ligne politique actuelle, d'écarter les éléments de dualité de pouvoir et de renforcer la dictature par des mesures de type réformiste.

La prééminence, dans le parti et par conséquent dans le pays également, est aux mains de la fraction de Staline qui possède tous les traits du centrisme — et, qui plus est, d'un centrisme dans une période de recul, pas de montée. Cela signifie de petits zigzags à gauche et de grands zigzags à droite. Il n'est pas douteux que le dernier geste à gauche (le manifeste pour l'anniversaire⁶) va obliger à apaiser la droite et ceux qui sont les vraies sources de son soutien dans le pays — en fait, pas en paroles.

Les zigzags à gauche ne s'expriment pas seulement par des manifestes bâclés d'anniversaire. L'insurrection de Canton est indiscutablement un zigzag aventuriste de l'I.C. à gauche⁷, après qu'aient été pleinement révélées les conséquences désastreuses de la politique menchevique suivie en Chine⁸. L'épisode de Canton constitue une répétition, en pire et en plus pernicieux du putsch d'Esthonie en 1924, après qu'on eût laissé passer la situation révolutionnaire de 1923 en Allemagne⁹. Le menche-

6. Le comité central du parti avait lancé pour le 10^e anniversaire de la révolution d'Octobre, le 7 novembre précédant un manifeste comportant un programme avec notamment la journée de 7 heures et la semaine de cinq jours.

7. C'était le 11 décembre 1927 qu'à l'initiative des envoyés de Staline en Chine, au nom de l'I.C., le Géorgien V. V. Lominadzé et l'Allemand Heinz Neumann, avait été déclenché à Canton, par les communistes, une « insurrection » armée au nom d'un Soviet préfabriqué. L'insurrection, écrasée le 14, coûta très cher en vies humaines mais servit le communiqué : Staline avait « prouvé » qu'il n'était pas opportuniste et pouvait appeler aux armes. Cette défaite porta le coup final à la deuxième révolution chinoise, en plein recul depuis le printemps.

8. L'Opposition avait critiqué la politique menée en Chine par Staline-Boukharine, de soumission du P.C. chinois au Guomindang, une politique qui ressuscitait la vieille conception de la « révolution par étapes » défendue contre Lénine par les mencheviks et qui ne fixait à la révolution chinoise que les tâches d'une révolution bourgeoise. Le chef du Guomindang, Tchiang Kai-chek, avait brutalement rompu l'alliance et massacré les communistes chinois, en commençant par Shanghai, et réprimé l'insurrection de Canton sans qu'on ait songé à Moscou à enlever son nom de la liste des membres d'honneur du présidium de l'Internationale !

9. C'était en décembre 1924, sous l'autorité de Zinoviev, qu'une insurrection communiste avait été préparée avec la complicité d'unités de l'armée : cette

visme plus l'aventurisme bureaucratique ont porté à la révolution chinoise un double coup : il n'est pas douteux que le prix de l'insurrection de Canton sera un nouveau zigzag, beaucoup plus ample, à droite, dans le domaine de la politique internationale et particulièrement en Chine.

La tâche objective d'un régime thermidorien serait de transférer les leviers de commande politiques principaux aux mains de la gauche des nouvelles classes possédantes. La condition la plus importante — mais pas la seule — de la victoire de Thermidor serait un écrasement de l'Opposition tel qu'il n'y aurait plus à en avoir « peur ». Dans les appareils du parti et de l'Etat, les brasseurs d'affaires qui ont réussi, en utilisant tous les fils, à s'unir par toutes sortes de liens avec la société bourgeoise nouvelle, prendraient le pas sur les politiques purs, les centristes, les gens de l'appareil stalinien qui effraient les ouvriers avec l'opposition, préservant ainsi temporairement leur « indépendance ». Quant à ce que deviendraient alors les centristes de l'espèce stalinienne, c'est une question secondaire. Peut-être quelques-uns d'entre eux se détacheraient-ils pour se porter à gauche. Le reste, bien plus nombreux, se retirerait purement et simplement du jeu. Une troisième catégorie renoncerait à l'indépendance imaginaire actuelle du centrisme et ses hommes entreraient dans la nouvelle combinaison, purement thermidorienne. Voilà ce que serait la première étape de la marche au pouvoir de la bourgeoisie.

Qu'est-ce qui provoque le reflux ? La pression des forces de classe antiproletariennes sur l'Etat soviétique pouvait rencontrer une résistance organisée seulement de la part des vieux cadres du parti et de la partie ouvrière de l'appareil de l'Etat et du parti. Cependant, la partie ouvrière de l'appareil d'Etat qui, autrefois, se séparait nettement des cadres des anciens intellectuels bourgeois et n'avait pas confiance en eux, s'est, au cours des dernières années, détachée toujours plus de la classe ouvrière, se rapprochant, par ses conditions de vie et d'existence, des couches intellectuelles de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, et elle est devenue plus complaisante à l'égard de l'influence des

aventure avait très mal tourné. En 1923, à la suite de la crise ouverte par l'occupation de la Ruhr en Allemagne, l'Internationale communiste, sous la pression du parti russe, avait commencé les préparatifs techniques, détaillés et sérieux, d'une insurrection qui devait avoir lieu en Octobre. Mais, absorbés par la lutte contre l'Opposition de gauche, les dirigeants soviétiques laissèrent les Allemands reculer sans combat : le « fiasco » allemand reportait la révolution dans un autre pays d'Europe à un avenir bien plus éloigné.

ennemis de classe. D'autre part, le gros du prolétariat, qui avait donné son avant-garde à l'appareil bureaucratique de l'Etat, après la formidable tension des premières années de la révolution, a manifesté une grande passivité politique. Au cours de la période de reconstruction, quand sa situation matérielle s'est améliorée rapidement, les défaites de la révolution au plan international ont pesé lourd dans ce sens. Il faut ajouter l'influence du régime du parti. Le prolétariat charrie encore largement avec lui l'héritage du passé capitaliste. Les premières années de la révolution ont porté au premier plan les éléments les plus actifs de la classe, les plus révolutionnaires, les plus bolcheviques. A l'heure actuelle, ceux qui sont devant, ce sont l'élite des domestiques, de ceux qui savent courber l'échine. Les éléments « remuants » sont mis à l'écart et pourchassés et c'est une source d'affaiblissement du parti et de la classe. Cela les désarme devant l'ennemi. Ainsi la pression grandissante des forces bourgeoises sur l'Etat ouvrier s'est-elle jusqu'à présent exercée sans se heurter à une résistance active de la masse essentielle du prolétariat. Une telle situation ne peut se prolonger indéfiniment. Il y a tout lieu de penser que l'intérêt manifesté par les masses des ouvriers sans-parti pour la discussion d'avant le 15^e congrès en liaison avec la campagne des contrats collectifs, montre que de larges masses ouvrières commencent à s'éveiller et à s'intéresser aux problèmes politiques fondamentaux d'aujourd'hui en même temps que commence à s'emparer d'eux l'inquiétude pour le sort de la dictature prolétarienne.

Au fur et à mesure que grandira l'activité du prolétariat, la demande adressée à l'opposition dans les milieux ouvriers grandira également. Au cours des années où elle a lutté contre le reflux à l'intérieur du parti (1923-1927), l'Opposition n'a pu que freiner ce processus. On ne peut sérieusement arrêter semblable processus autrement que par le développement de la lutte de classe du prolétariat, dirigée contre la nouvelle bourgeoisie, contre les influences non prolétariennes qui s'exercent sur l'Etat ouvrier, et contre l'impérialisme mondial. Le prolétariat est habitué à prendre conscience des dangers et à réagir contre eux par l'intermédiaire de son parti. Le monopole dont le parti jouit depuis 1917 a encore renforcé son rôle. La gravité de la situation consiste en ce que le régime du parti freine et paralyse l'activité du prolétariat en même temps que la théorie officielle du parti le tranquillise et l'endort. C'est pour cette raison et dans de telles conditions que l'Opposition porte une grande responsabilité.

Oustrialovisme et menchevisme

Boukharine opère un rapprochement entre le point de vue de l'Opposition et celui d'Oustrialov¹⁰. En quoi est-ce le clou du caractère charlatanesque de cette théorie? Oustrialov parle ouvertement du *caractère inéluctable* de Thermidor, étape du salut dans le développement national de la révolution d'Octobre. L'Opposition, elle, parle du *danger* de Thermidor et montre la voie de la lutte contre ce danger. Comme il glisse vers la droite, le centrisme est obligé de se fermer les yeux devant le danger et de nier même sa possibilité. Il n'est pas possible de rendre à Thermidor un service plus grand que de nier la réalité du danger thermidorien. La tentative de rapprocher le point de vue de l'Opposition sur Thermidor de celui des mencheviks n'est pas moins charlatanesque. Les mencheviks estiment que le danger bonapartiste a sa source essentielle dans le régime de la dictature prolétarienne, que l'erreur principale est de compter sur la révolution mondiale, qu'une politique juste exige un repli dans les limites économiques et politiques de la bourgeoisie et que, pour se sauver de Thermidor et du bonapartisme, il faut revenir à la démocratie, c'est-à-dire au régime parlementaire bourgeois. L'Opposition, pour sa part, ne nie nullement le danger de Thermidor, mais, bien au contraire, s'efforce de concentrer sur lui l'attention de l'avant-garde prolétarienne, car elle pense que la source politique principale de ce danger réside dans le comportement insuffisamment ferme de la dictature prolétarienne, l'insuffisance des liens avec la révolution mondiale, un esprit de conciliation excessif à l'égard de la bourgeoisie, de l'intérieur comme de l'extérieur. La démocratie parlementaire n'est pour nous qu'une des formes de la domination du capital.

Le menchevisme est thermidorien d'un bout à l'autre. Oustrialov, dans son thermidorianisme, est réaliste. Le menchevisme est utopique d'un bout à l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'en cas de défaite de la dictature, celle-ci se transforme en démocratie bourgeoise? Non. C'est la moins vraisemblable de toutes les variantes. Jamais encore dans l'Histoire la dictature

10. Nikolai V. Oustrialov (1890-193?), professeur, membre du parti cadet (constitutionnel-démocrate), émigré, avait pris à la tête du journal *Smena Vekh* qui préconisait la lutte pour la restauration du capitalisme à l'intérieur de l'U.R.S.S. et sur la base de la Nep. Il travaillait à Kharbine. Pour Trotsky il était l'incarnation de la politique thermidorienne consciente.

révolutionnaire n'a été remplacée par la démocratie. Thermidor, par son essence même, est un régime de transition de kerenskysme à rebours¹¹. Le kerenskysme de 1917 a couvert la dualité du pouvoir, s'est débattu dans son cadre et, contre son gré, a servi au prolétariat pour arracher le pouvoir des mains de la bourgeoisie. L'avènement du régime thermidorien signifierait décréter à nouveau la dualité du pouvoir — avec prépondérance de la bourgeoisie — et, de nouveau, ce régime, contre son gré, aiderait la bourgeoisie à arracher le pouvoir des mains du prolétariat. Le régime thermidorien, par nature, ne pourrait durer indéfiniment. Son rôle objectif consisterait à couvrir l'accession au pouvoir de la bourgeoisie à travers les organismes soviétiques familiers aux travailleurs. Mais la résistance du prolétariat, ses tentatives de se maintenir ou de regagner les positions perdues, deviendraient inévitables. Pour venir à bout de telles tentatives et se renforcer véritablement, la bourgeoisie éprouverait d'urgence le besoin, non d'un régime thermidorien, mais d'un régime bien plus fort, beaucoup plus résolu, le plus vraisemblablement du bonapartisme, ou, plus actuel, du fascisme.

Les mencheviks, en tant qu'aile gauche de la société bourgeoise, combattraient sous le bonapartisme pour la légalité. Ce faisant, ils serviraient de soupape de sûreté pour le régime bourgeois. Les bolcheviks-léninistes, cependant, combattraient pour la conquête du pouvoir sous la forme de la dictature du prolétariat.

La question du « délai »

La question générale du danger thermidorien soulève des questions plus concrètes. Quelle est la proximité de ce danger ? Thermidor n'a-t-il pas déjà commencé ? Quels sont les indices réels sur son accomplissement ou non ?

La question du *rythme* auquel se produisent les divers changements est très importante pour notre tactique. Le *rythme des nouveaux alignements politiques* à l'intérieur des classes et entre elles est beaucoup plus difficile à déterminer que le *rythme*

11. Aleksandr F. Kerensky (1882-1970), socialiste-révolutionnaire, avocat, d'abord ministre de la guerre, puis chef du gouvernement provisoire, voyait son autorité bornée par celle des soviets qui s'étendaient à tout le pays. L'insurrection d'Octobre mit fin à « la dualité de pouvoirs » en abattant son gouvernement.

des processus économiques dans le pays. En tout cas, ceux qui s'attendent à ce que le processus de recul se poursuive au rythme actuel pendant des années font une grosse erreur. C'est, de toutes les perspectives, la plus improbable. Dans le processus de déclin, il pourra y avoir, et il y aura, des mouvements très brusques sous la pression des forces bourgeoises de l'intérieur et de l'extérieur. Le temps qu'ils prendront, on ne peut le prédire. Ce pourrait être plus bref que nous le pensons. Ceux qui ne veulent pas s'en rendre compte, qui repoussent cette idée, seront inévitablement pris à l'improviste. Il n'est pas besoin de rappeler que la capitulation de Zinoviev et Kamenev¹² les a confrontés, dès le tout début, à la nécessité d'enjoliver la situation, de minimiser le danger et d'endormir la gauche du parti. Quelques camarades ont lié la question du rythme de Thermidor avec la question de la composition du C.C. en tant qu'incarnation de l'autorité du pouvoir et de la révolution. Aussi longtemps que les Oppositionnels ont été tolérés au C.C., ils ont joué le rôle de frein sur ceux qui reculaient et la politique du C.C., selon les termes de Tomsky¹³, n'était « ni chair ni poisson », c'est-à-dire que le recul vers Thermidor rencontrait de la résistance à l'intérieur. L'élimination du C.C. des Oppositionnels — c'est ce que pensaient les camarades que j'ai mentionnés — signifierait que ceux qui opèrent cette retraite ne pouvaient plus collaborer avec les représentants de la ligne prolétarienne internationale. Cela signifierait donc le début officiel de Thermidor. Cette manière de poser la question est pour le moins incomplète et, pour cette raison, ne peut conduire qu'à des conclusions fausses.

La force de l'Opposition consiste en ce que, armée de la méthode marxiste, elle peut prévoir le cours du développement et mettre en garde. La « force » de la fraction stalinienne consiste dans son abandon de l'orientation marxiste : la fraction stali-

12. Grigori Ie. *Radomylsky*, dit G. *Zinoviev* (1883-1936), vieux-bolchevik, collaborateur de Lénine dans l'émigration ; avait combattu la décision de prendre le pouvoir en Octobre 1917 ; adversaire de Trotsky dans le début des années 20 et chef de la troïka qui l'avait défait en 1923, il avait été à son tour écrasé dans le parti quand il avait levé le drapeau de la « nouvelle opposition » à Leningrad, son fief. Avec son compagnon Lev. B. Rosenfeld, dit *Kamenev* (1883-1936), il avait alors viré de bord et s'était allié à Trotsky et à l'Opposition de gauche de 1923 dans l'Opposition unifiée. Après la défaite de celle-ci au 15^e congrès, les deux hommes avaient « capitulé », c'est-à-dire renoncé à défendre et même condamné leurs idées et commencé de nouveau à dénoncer « le trotskysme ».

13. Mikhail P. Efremov dit *Tomsky* (1886-1936), vieux-bolchevik, militant syndical dans le Livre, président des syndicats soviétiques, était avec Rykov et Boukharine le chef de file de la « droite » à la tête du parti.

nienne joue aujourd'hui un rôle que ne peuvent jouer que des gens qui portent des œillères, se dispensent de regarder à gauche et à droite et ne regardent pas devant eux les conséquences à venir. La fraction stalinienne considère les prédictions marxistes de l'Opposition comme des injures personnelles, des calomnies, etc., révélant en cela les caractères typiques de son étroitesse d'esprit petite-bourgeoise. Et c'est pourquoi elle attaque l'Opposition avec une fureur redoublée.

Cela signifie-t-il toutefois que l'exclusion et même l'amputation de l'Opposition tout entière constitue le passage à Thermidor, devenu un fait accompli ? Non, il s'agit seulement de *la préparation à Thermidor dans le cadre du parti*. La fraction stalinienne, en abattant la barrière prolétarienne de gauche, est en train, contre son propre gré, de paver la voie à la marche au pouvoir de la bourgeoisie. Mais ce phénomène n'est pas encore accompli, ni en politique, ni dans l'économie, ni dans la culture, ni dans la vie quotidienne. Pour assurer dans la réalité la victoire de Thermidor, il est nécessaire en premier lieu de supprimer (ou de limiter) le monopole du commerce extérieur, de réviser les instructions électorales, etc.

Les forces de pression thermidoriennes de même que les forces de résistance prolétariennes, pourront seulement se révéler dans le procès de la lutte réelle des classes. C'est pourquoi on ne peut pas considérer la mise de l'Opposition hors du parti comme l'accomplissement déjà effectué de Thermidor. A vrai dire, une telle appréciation pourrait être juste si la marche ultérieure des événements montrait que, de l'intérieur du parti, il ne peut plus venir de nouveaux éléments à l'Opposition et que, dans la classe ouvrière, il ne saurait surgir de nouvelles forces pour résister à l'assaut de la bourgeoisie, et que par suite, l'intervention d'une Opposition peu nombreuse ne serait que le dernier bouillonnement de la vague d'Octobre. On ne peut formuler une telle appréciation parce qu'il n'y a pas de causes pour penser que le prolétariat, en dépit des phénomènes de passivité et de luttes avortées, phénomènes qui se sont manifestés dans son sein au cours de la période écoulée, n'est pas capable de défendre les conquêtes d'Octobre contre la bourgeoisie intérieure et extérieure, ce qui signifierait capituler avant la lutte et sans lutte. Il est absolument hors de doute que la poussée ultérieure à droite grossira le flux vers l'Opposition des éléments ouvriers du parti, et augmentera l'influence de ses idées sur la classe ouvrière. La question du délai dans lequel peut se produire Thermidor, et les chances de son succès ou de son insuccès, cela,

en général, n'est pas et ne peut pas être une question de pure analyse théorique ou de pronostic. Il s'agit de la lutte de forces vives. Le résultat doit être déterminé dans l'action elle-même. La lutte intérieure du parti, malgré toute son acuité, n'est qu'un prélude à l'époque des combats de classe. Toutes les tâches sont encore entièrement devant nous.

Il est clair, qu'en cas de marche plus rapide et plus favorable du mouvement révolutionnaire en Occident et en Orient, l'Opposition accomplira beaucoup plus facilement sa tâche historique. Mais au cas où la Révolution mondiale serait différée, la lutte ne serait nullement sans espoir. L'Opposition ne se chargera certes pas de construire le socialisme dans un seul pays. Si l'on part du fait que l'impérialisme demeurera victorieux en Occident et en Orient pendant plusieurs années, ce serait un pur enfantillage de penser que le prolétariat en U.R.S.S. pourrait garder le pouvoir et construire le socialisme contre l'impérialisme mondial victorieux. Mais une telle sorte de perspective mondiale n'est en rien fondée. Les contradictions de l'économie mondiale ne s'adoucissent pas, mais s'aiguisent. Ce ne seront pas les grandes commotions qui manqueront. Cela, l'Opposition l'a précisément enseigné, par exemple, lors des événements de Chine, du Comité anglo-russe etc. Les succès dans cette voie sont seulement possibles à condition que soient assurées la défense et la pratique du bolchevisme véritable, fût-ce, pour un temps, à titre de petite minorité.

Mais, si même tout le développement de la lutte dans la prochaine période se montrait entièrement défavorable à la dictature du prolétariat en U.R.S.S., et aboutissait à sa chute, alors, même dans ce cas, le travail de l'Opposition garderait toute son importance. L'achèvement de Thermidor signifierait inéluctablement la scission du parti. L'Opposition serait l'expression des cadres révolutionnaires, et dans ce cas formerait, non « un deuxième parti », mais le prolongement historique du parti bolchevique. Le « deuxième » parti serait formé par l'union des éléments bureaucratiques et propriétaires, possédant déjà leur point d'appui sur le flanc droit. Le deuxième parti ne serait, à vrai dire, qu'une étape pour la bourgeoisie impérialiste intérieure et étrangère. La tâche du parti bolchevique, après la révolution bourgeoise, consisterait à préparer la deuxième révolution prolétarienne. Aujourd'hui, toutefois, il s'agit de prévenir un tel développement, en ayant recours au noyau prolétarien du parti et à la classe ouvrière dans son ensemble.

Perspectives

Le parti une fois formellement amputé de l'Opposition, les classes non prolétariennes se sentiront beaucoup plus d'assurance. Leur pression se renforcera encore. Les formes et méthodes de cette pression se feront toujours plus variées et plus enveloppantes : depuis la pression du chef d'équipe sur les ouvriers à l'usine jusqu'à la pression de la bourgeoisie européenne et américaine dans la question du monopole du commerce extérieur.

Si même nous prenons comme point de départ cette supposition que la pression de la bourgeoisie intérieure et internationale doit se terminer victorieusement, (mais ceci n'est nullement résolu par avance) alors, même en ce cas, il est impossible de s'imaginer que tout va se passer sans heurts, par le moyen d'un glissement accéléré, sans obstacles, sans tentatives de contre-pression prolétarienne de la part de la gauche. Précisément, l'offensive croissante des classes non prolétariennes doit pousser des couches de plus en plus larges sur la voie de la lutte active. Pour « diriger » la défense du noyau ouvrier du parti, aussi bien que de la classe ouvrière dans son ensemble, elles ont besoin de l'Opposition, même en cas de développement très défavorable des événements. Il est inutile d'expliquer que le noyau prolétarien du parti et la classe ouvrière ne se tourneront vers l'Opposition que si celle-ci sait, dans toutes les questions de la vie et de la lutte des masses, montrer que ses points de vue correspondent aux intérêts même du prolétariat. Cela suppose de l'activité de la part de l'Opposition, son intervention permanente dans tous les procès économiques, politiques et culturels de la vie ouvrière.

La fraction Staline se trouve non seulement sous la menace de la pression croissante venant de droite, mais aussi de l'inéluctable résistance de la gauche. Les stalinistes fulminent contre l'Opposition, espérant se rendre eux-mêmes maîtres de l'inéluctable résistance de la gauche contre les forces qui surgissent de droite.

Les éléments de l'aile droite du parti, de même que les éléments oustrialovistes de l'appareil d'Etat, comprennent la nécessité de certaines manœuvres vers la gauche, mais ils craignent que ces manœuvres puissent aller trop loin. Les éléments du flanc droit, qui, appartenant ou non au parti, participent à la solution de toutes les questions du parti, sont

caractérisés par leur liaison organique avec les nouveaux propriétaires. Ils ne peuvent accepter que des manœuvres qui, si elles comportent certains « sacrifices » en faveur du prolétariat, ne compromettent pas la situation matérielle des classes exploiteuses et ne rétrécissent pas leur rôle politique. C'est précisément de ce point de vue que se pose pour eux la question de la journée de sept heures, la question des salaires, l'aide aux pauvres de la campagne, etc. Les manœuvres de gauche ne sauveront pas la politique de Staline. La queue va frapper la tête. La croissance de l'aile droite s'exprime dans l'immédiat par la prépondérance croissante de l'appareil de l'Etat sur l'appareil du parti. Il est possible de suivre clairement la croissance de ce procès au cours des deux années qui se sont écoulées entre le 14^e et le 15^e Congrès. Le 14^e Congrès du parti fut l'apogée de l'appareil du parti et en même temps de Staline. Le 15^e Congrès a révélé un sérieux déplacement des forces vers la droite. Les fières déclarations des fonctionnaires de l'appareil centriste, selon lesquelles ils vont détruire en passant l'aile droite aussi, ne se sont pas réalisées. Le bureau politique est demeuré aussi oscillant qu'il l'était avant le 15^e Congrès. La composition du nouveau comité central et de la nouvelle commission centrale de contrôle a introduit de nouvelles figures qui y sont entrées exclusivement en qualité de fonctionnaires. Le 15^e Congrès a révélé l'affaiblissement de l'appareil du parti dans le système général du régime soviétique. La lutte Staline-Rykov¹⁴ reflète dans une large mesure la lutte des deux appareils où se réfracte à son tour la lutte de classe. La pression des classes non prolétariennes, largement et directement, se manifeste à travers l'appareil d'Etat. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'elle se meut dans des cadres de classe bien clairs. Dans l'avenir, quand la politique de « sur place », la politique qui consiste à éluder les questions, à attendre, deviendra impossible, Staline pourra, avec succès, enfourcher le cheval de droite et liquider Rykov. Tout simplement se mettre à sa place. Mais même cette question ne peut être résolue sans de nouveaux déplacements de forces et sans de profondes secousses dans le parti. Les difficultés économiques s'approchent et menacent avec une force inexorable. L'Opposi-

14. Aleksei I. Rykov (1881-1938), vieux-bolchevik, avec un nombre impressionnant d'années de prison et de bague, avait succédé formellement à Lénine comme président du conseil des commissaires du peuple. Il était le troisième mousquetaire de la « droite », incarnant le conflit de l'appareil d'Etat qu'il coiffait contre l'appareil du parti dirigé par Staline.

tion a eu raison, aussi bien dans la compréhension de la situation économique du pays que dans ses prévisions concernant la marche future des événements. Les échecs graves dans la réquisition de blé pendant le premier trimestre sont l'indication d'une atteinte sérieuse à l'équilibre de toute l'économie de l'U.R.S.S. Une entorse sérieuse a déjà été faite au plan d'exportation et par suite au plan d'importation. Le manque de produits alimentaires a déjà contraint des centres ouvriers parmi les plus importants, comme Léninegrad, à passer au système de la carte de rationnement. La cause spécifique des difficultés économiques pour l'année 1927-1928 réside dans l'inflation monétaire. Celle-ci a aggravé les difficultés de notre économie qui sont la conséquence du retard de l'industrie, de la disproportion etc.

L'inflation monétaire a été tout d'abord l'expression de ce fait que les dépenses réelles de l'économie d'Etat sont devenues beaucoup plus fortes que ses revenus réels ; et deuxièmement qu'une telle situation dans notre pays mène inéluctablement à porter atteinte à la liaison entre la ville et la campagne. Il n'est possible d'obtenir les moyens réels d'industrialiser plus vite le pays qu'en ayant recours à une sérieuse révision de la répartition des revenus nationaux, révision effectuée au bénéfice des éléments socialistes de notre économie. Faute de cela, même le plan actuellement en cours d'exécution pour les dépenses de capital a déterminé une situation très tendue des possibilités d'émission de papier-monnaie.

La lutte actuellement menée contre les difficultés économiques (renforcement du ravitaillement des campagnes en marchandises industrielles en privant le marché des villes) peut conduire à des succès partiels dans des compartiments séparés, au prix de nouvelles difficultés dans d'autres endroits. Toute la situation économique révèle la faillite de la politique actuelle qui consiste à trouver des solutions au coup par coup en fonction d'une ligne générale fautive.

Le plan de l'Opposition a été repoussé ; le groupe Staline n'a aucun plan, tandis que les éléments de droite ont peur de parler à haute voix de leurs véritables intentions : telle est la situation de la direction économique en ce moment. Ce qui est le plus vraisemblable, c'est que la situation économique ultérieure devenant plus aiguë, la ligne de la droite triomphera, et cela, la plate-forme de l'Opposition l'a prévu d'une manière absolument juste. A la base de la crise aiguë qui se manifeste actuellement dans la situation économique, il y a, comme racine, la disproportion entre l'économie industrielle et l'économie paysanne. Il n'est

possible de faire disparaître cette disproportion que de deux manières : soit par les méthodes de régulation du plan et par une politique appropriée des impôts, des prix, des crédits, etc., soit par les moyens élémentaires du marché, non seulement du marché intérieur qui, pour cela, est certainement insuffisant, mais aussi par les moyens du marché extérieur. La première voie, c'est la voie de la plus juste répartition des revenus nationaux. La seconde, c'est celle qui consiste à supprimer aussi le monopole du commerce extérieur.

La clé de la situation, c'est la question du monopole du commerce extérieur. Il est hors de doute que la suppression du monopole du commerce extérieur, ou sa limitation, qui toucherait à son essence même, mènerait dans les premiers temps à une augmentation importante des forces productives. Les marchandises deviendraient meilleur marché. Les salaires s'élèveraient. Le pouvoir d'achat du rouble paysan grandirait. Mais l'ensemble signifierait la marche accélérée de l'économie nationale vers la liaison avec le capital mondial. Dans ces conditions, la dictature du prolétariat ne pourrait être maintenue que pendant un court délai, ne pouvant pas s'évaluer en années. La restauration de la servitude capitaliste signifierait le partage, direct ou indirect, de la Russie en sphères d'influences ; elle serait entraînée dans la politique des secousses guerrières de l'impérialisme mondial, avec la perspective de la ruine et du dépérissement, comme en Chine. Dans la première période, la suppression du monopole du commerce extérieur donnerait indubitablement une impulsion aux forces productrices et une élévation temporaire du bien-être des masses travailleuses. C'est précisément dans ce sens qu'exerce sa pression le koulak, qui ne lâche pas son blé, de même que le capitaliste américain ne lâche aucun crédit.

Il n'est pas nécessaire de penser que la droite lancera le mot d'ordre de la suppression du monopole du commerce extérieur. Il y a beaucoup de moyens détournés et partiels comme l'a montré l'Histoire, lors des instructions pour les élections aux soviets. Dans les premiers temps, la pression s'exercera par ces voies détournées. La revendication de la suppression du monopole du commerce extérieur peut être assez rapidement présentée sous sa forme la plus large. On dira aux ouvriers : « Certes, Lénine était pour le monopole, mais tout dépend des conditions de temps et de lieu. Notre doctrine n'est pas un dogme. La situation a changé. Le développement des forces productives exige aussi quelque chose d'autre. » La politique actuelle, qui mène à une impasse, se prolongeant, il est absolument hors de doute que le

mot d'ordre de la suppression par degrés du monopole du commerce extérieur peut entraîner derrière lui une partie de la classe ouvrière.

La pression de la droite s'exercera simultanément dans plusieurs directions. La prévision du système des élections vient de nouveau à l'ordre du jour. La politique fiscale, les droits de l'administration sur les usines et fabriques, la politique des crédits, et particulièrement dans les campagnes, etc., etc., toutes ces questions se poseront de nouveau sous la pression de la droite. Staline et son appareil se heurteront demain à cette pression et révéleront leur impuissance devant elle. On peut écarter les rykovistes et préparer la destitution de Rykov lui-même. Ces plaisanteries bureaucratiques ne résolvent pas la question. La pression de droite ne se réfracte pas seulement à travers le groupe Rykov. Cette pression est elle-même beaucoup plus profonde que la fraction Rykov. Elle provient des nouveaux possédants et des bureaucrates qui lui sont liés. Il faut, ou bien s'appuyer sur ces nouveaux possédants contre les ouvriers, ou bien s'appuyer sur les ouvriers contre leurs prétentions.

Tout cela réuni signifie que la formation des fractions se fera selon un rythme puissant sur l'aile droite, aussi bien à l'intérieur du parti qu'en dehors. Le cercle de l'appareil ne viendra pas à bout de la pression de classe. La logique de la situation est telle que le 15^e Congrès, conformément à toutes les données, constitue le début de la poussée fractionnelle de droite du parti. Dans ces conditions, le rôle de l'aile gauche sera décisif pour le sort du parti et de la dictature du prolétariat. La critique de l'opportunisme, une juste orientation de classe, de justes mots d'ordre, l'éducation des meilleurs éléments révolutionnaires du parti, ce travail est particulièrement nécessaire et obligatoire en tout temps et à chaque occasion. La tâche de l'Opposition consiste à assurer la continuité du parti bolchevique authentique. Pendant une certaine période, cela signifiera aller contre le courant.

L'Opposition et l'Internationale

La résolution du 15^e congrès, d'après le compte rendu du comité central dit :

« Dans le moment présent, en Europe, le reflux, d'une faible durée, de la vague révolutionnaire (après la défaite de la Révolution allemande de 1923) se change de nouveau en une

vague montante par l'élévation de l'activité combative du prolétariat, etc. »

Nous avons de cette façon le premier aveu officiel fait ouvertement de ce qu'après la défaite de la révolution allemande en l'année 1923, le mouvement ouvrier a reflué en Europe — au moins sur le continent d'Europe — pendant environ quatre années¹⁵. Que l'on allait avoir à faire face à ce reflux, cela pouvait et devait être prévu déjà en novembre-décembre 1923. C'est précisément dans cette période que l'Opposition a prédit que viendrait inéluctablement une certaine « pacification » dans les rapports capitalistes, qu'on assisterait inéluctablement à une invasion croissante de la part de l'Amérique dans le domaine de l'économie et de la politique européenne, et que, parallèlement à cela, se produirait inéluctablement un renforcement temporaire de la social-démocratie au détriment du communisme. Alors, ce pronostic marxiste fut qualifié de liquidateur. Le 5^e Congrès de l'Internationale, réuni en 1924, fut conduit, dans l'ensemble, de ce point de vue que la vague révolutionnaire continuerait probablement à monter et que de là découlait la tâche d'« organiser » immédiatement la révolution. L'insurrection d'Estonie fut l'un des fruits les plus apparents de cette manière d'envisager les choses. Ce que l'on a appelé la « bolchevisation » des partis de l'Internationale, proclamé par le 5^e Congrès, en liaison avec la tendance à écarter des éléments réellement indignes et corrompus, comportait aussi la lutte contre une juste appréciation marxiste des phases de l'époque impérialiste et de ses flux et reflux, appréciation sans laquelle, d'une manière générale, la stratégie révolutionnaire du bolchevisme est impossible. La position fautive prise par le 5^e Congrès a inévitablement alimenté les erreurs et les tendances ultra-gauchistes.

Quand le reflux, au moment où il se produisit, eût révélé toute sa profondeur, la nouvelle direction de l'Internationale, devenue sage après coup, frappa les éléments de gauche des partis communistes. Le système de la permanence des dirigeants mis en pratique ces dernières années, n'a cessé de se renforcer dans l'Internationale.

La tâche la plus importante du 6^e Congrès est d'apprécier

15. C'était l'un des points d'affrontement entre l'Opposition de gauche et la direction du parti que l'appréciation à porter sur la situation européenne de 1924, après le *fiasco* allemand. La première y voyait une stabilisation temporaire que la seconde niait catégoriquement.

d'une manière juste les erreurs fondamentales de la position prise par le 5^e Congrès et de condamner d'une manière décisive cette direction dont l'incurie et le suivisme en présence de chaque tournant brusque des événements met sens dessus dessous les comités centraux des sections nationales des partis et ainsi ne permet pas de former des cadres dirigeants capables de s'orienter dans le changement des périodes de flux et de reflux du mouvement ouvrier.

Dans la classe ouvrière d'Europe, on observe indubitablement un déplacement vers la gauche. Il s'exprime par le renforcement de la lutte gréviste et l'augmentation des voix communistes, mais ce n'est que la première étape de ce développement. Le nombre des voix social-démocrates augmente parallèlement à celui des voix communistes, distançant même en partie ces derniers. Si ce processus se développe et s'approfondit, une seconde phase se produira alors, avec le début du déplacement de la social-démocratie vers le communisme.

Simultanément il faudra renforcer l'organisation des partis communistes, renforcement qu'il n'est pas encore possible de constater aujourd'hui. Un des plus grands obstacles à la croissance et au renforcement des partis communistes, c'est l'orientation politique de l'Internationale et son régime interne.

La poursuite de l'attaque contre la gauche va entraîner un nouvel écart des ciseaux entre le cours droitier du parti et le déplacement à gauche de la classe ouvrière. Une situation révolutionnaire peut, dans une des plus prochaines étapes, se déclarer ouvertement dans les pays d'Europe avec la même force et la même acuité qu'à Vienne¹⁶. Toute la question réside dans la force des partis de l'Internationale communiste, dans leur ligne politique, dans leur direction. Les événements récents de Canton, complément aventurier de la politique menchevique, montrent que ce serait le plus grand crime de se créer à soi-même quelque illusion que ce soit sur la ligne politique actuelle de la direction dans les questions internationales. Seule l'Opposition, par un travail systématique, opiniâtre, persévérant et ininterrompu, est capable d'aider les partis communistes d'Occident et

16. Le 15 juillet 1927 une émeute s'était déclenchée spontanément à Vienne contre l'acquittement de trois hommes de main de la droite, accusés d'un double meurtre. La répression avait fait vingt-cinq morts et des centaines de blessés : Le parti social-démocrate, tout-puissant à Vienne, avait été totalement débordé par les travailleurs.

d'Orient à aller sur la voie bolchevique et à se montrer à la hauteur des situations révolutionnaires qui ne manqueront pas dans les années qui viennent. L'Opposition en U.R.S.S. ne peut remplir sa tâche que comme facteur révolutionnaire. La rupture de Kamenev et de Zinoviev avec la gauche de l'Internationale n'en est que plus inadmissible.

La question des deux partis

La lutte officielle contre l'Opposition se mène sous deux mots d'ordres essentiels : contre deux partis et contre le « trotskysme ». La prétendue lutte de Staline contre deux partis masque la formation d'une dualité de pouvoir dans le pays et la formation d'un parti bourgeois sur le flanc droit du parti russe et sous le couvert de son drapeau.

Dans toute une série d'institutions et dans les bureaux des secrétariats, ont lieu des conférences secrètes des membres de l'appareil du parti avec les spécialistes et les professeurs partisans d'Oustrialov en vue d'élaborer les méthodes et les mots d'ordre pour lutter contre l'Opposition. Ça, c'est la formation clandestine d'un deuxième parti qui, par tous les moyens, s'efforce de subordonner, et, partiellement, subordonne le noyau prolétarien de notre parti en même temps qu'il menace son aile gauche. Tout en masquant la formation de ce deuxième parti, l'appareil accuse l'Opposition de s'efforcer de créer un deuxième parti, et cela précisément parce que l'Opposition s'efforce de soustraire à la pression croissante de la bourgeoisie le noyau prolétarien du parti (faute de quoi il serait en général impossible de sauver l'unité du parti bolchevique). Ce serait pure illusion de penser qu'il est possible de maintenir la dictature du prolétariat, seulement par des adjurations verbales en faveur d'un parti indivisible.

La question : un ou deux partis — posée d'un point de vue concret, d'un point de vue de classe, et non d'un point de vue d'agitation verbale — sera résolue précisément par la question de savoir si on réussira à éveiller et à mobiliser les forces de résistance dans le parti et dans le prolétariat. L'Opposition ne peut atteindre ce but que si elle ne se laisse pas intimider par l'épouvantail des deux partis et par le charlatanisme en ce qui concerne le « trotskysme ».

Dans les thèses du camarade Zinoviev intitulées « Bilan du

plénum de juillet »¹⁷, il est dit ce qui suit à propos de la question de deux partis :

« Si Staline exclut par paquets les oppositionnels du parti, il peut passer demain à des exclusions bien plus massives. Oui, c'est ainsi. Et néanmoins, cela ne nous fait en aucun cas aboutir au « mot d'ordre » des « deux partis ».

L'affaire se complique du fait que, sous le régime de Staline, il n'est pas possible de lutter pour les idées de Lénine autrement qu'en courant le risque d'être exclu du parti. C'est tout à fait indiscutable. Celui qui n'a pas réglé cette question pour lui-même et se dit que tout vaut mieux que d'être exclu du parti, *ne peut, dans les conditions actuelles, combattre véritablement pour le léninisme ni prendre une position ferme d' « oppositionnel »*.

« Il peut très bien arriver que des groupes importants d'Oppositionnels (et au nombre de ceux-ci tous les éléments dirigeants de l'Opposition), soient dans quelque temps chassés du parti. Et cependant, leur tâche sera de continuer leur travail et quoique n'étant plus formellement membres du parti, de ne pas s'éloigner d'un iota des enseignements de Lénine. Leur tâche sera, dans cette période particulièrement difficile, non pas de s'orienter vers la formation d'un deuxième parti, mais de continuer à s'orienter vers le redressement du parti, vers la correction de la ligne politique. Disons-le sans phrases : il est extrêmement difficile pour un léniniste exclu du parti de coordonner son travail avec celui des léninistes demeurés dans le parti. Mais faire cela est absolument nécessaire du point de vue de nos buts essentiels. »

Et plus loin :

« Ainsi que l'atteste toute l'expérience de la lutte, l'Opposition est unanime à considérer que la lutte pour l'unité du parti sur la base léniniste ne doit, en aucun cas, se réduire à se mettre à l'unisson de l'appareil, à atténuer les divergences et à baisser le ton politiquement. Lorsque les

17. Les thèses « Bilan du plénum de juillet » avaient été rédigées par Zinoviev quand il se trouvait encore à la tête de l'Opposition unifiée et alors que les exclusions avaient commencé dans toute l'Internationale.

LÉON TROTSKY

camarades se détachent de l'opposition pour aller à droite, ils n'invoquent pas pour expliquer leur départ, leur propre glissement vers le point de vue de Staline sur les questions intérieures et internationales, mais ils accusent l'Opposition de s'orienter vers le deuxième parti. En d'autres termes, ils ne font que répéter l'accusation lancée par Staline afin de masquer leur propre reculade. » (p. 14 et 15)

Il est vrai que nous ne sommes pas maintenant en juillet mais en décembre ; ces lignes conservent pourtant aujourd'hui toute leur force.

Répetons-le une fois encore. Si la droite, à l'intérieur du parti et autour, se rassemblait et gagnait à ses idées, au cours de la période prochaine, une fraction importante du noyau prolétarien du parti, la création d'un second parti deviendrait inévitable, ce qui signifierait la chute de la dictature et par conséquent la défaite des travailleurs. C'est la voie politique de la victoire des oustrialovistes. La voie opposée ne peut être imaginée que sous la forme de l'isolement de l'aile droite au moyen de la lutte oppositionnelle contre le centrisme de l'appareil et pour gagner l'influence sur le noyau prolétarien du parti. La dictature du prolétariat ne peut pas se maintenir longtemps sur la base de défaites successives de la gauche prolétarienne. Au contraire, la dictature, non seulement est compatible avec l'isolement et la liquidation politique de l'aile droite, mais elle exige impérieusement une telle liquidation. C'est pourquoi capituler devant le centrisme de l'appareil, au nom d'on ne sait qu'elle unité du parti, signifierait travailler directement et véritablement pour l'existence de deux partis, c'est-à-dire pour l'écroulement de la dictature du prolétariat.

La capitulation de Zinoviev et Kamenev

Si l'Opposition avait fait au congrès une déclaration ferme et loyale — une déclaration et non une demi-douzaine — si, sur aucune question politique, et en particulier, sur les causes du fractionnisme, elle n'avait agi contre sa conscience, notre situation serait incomparablement plus favorable.

Les hésitations dans les rangs de l'Opposition se sont produites, non pas à la base, mais au sommet. La conduite des camarades Zinoviev et Kamenev constitue un fait absolument

inouï dans l'histoire du mouvement révolutionnaire, et même, si l'on veut, dans l'histoire de la lutte politique en général. Zinoviev et Kamenev ont formellement pris comme point de départ l'unité du parti considérée comme le critère suprême et, par leur conduite, ils ont affirmé qu'on ne pouvait obtenir cette unité en luttant pour ses idées, mais seulement par une reculade sur le terrain des idées.

Mais c'est pour le parti le blâme le plus impitoyable qu'on puisse imaginer. Cette conduite en effet contribue non à préserver l'unité du parti, mais à le démoraliser.

Elle justifie en quelque sorte les éléments de carriérisme, de duplicité, de poursuite d'intérêts personnels. Refuser de défendre ses positions revient à justifier en particulier le comportement de *cette large couche de membres du parti corrompus et bornés qui pensent comme l'Opposition mais votent comme la majorité.*

La reculade de Zinoviev et de Kamenev résulte de cette croyance mensongère selon laquelle il serait possible, dans n'importe quelle situation historique, de se tirer d'affaire en recourant à d'astucieuses manœuvres, au lieu de se maintenir sur une ligne politique principielle. C'est la pire caricature du léninisme. Caractérisant la politique de manœuvre de Lénine, nous disons dans notre plate-forme :

« De son temps (du temps de Lénine), le parti a toujours connu les causes de la manœuvre, sa signification, ses limites, la ligne en deçà de laquelle il ne faut pas reculer, et les positions desquelles doit partir à nouveau l'offensive prolétarienne... Grâce à cela, l'armée, tout en manœuvrant, a toujours maintenu sa cohésion, et la conscience de ses buts. »

Toutes ces conditions de la manœuvre léniniste ont été foulées aux pieds d'une manière qui viole tous les principes, par Zinoviev et par Kamenev. Nourrir l'espoir que, dans quelques mois, le document capitulaire sera « enfoui » sous de nouveaux événements et sous de nouvelles luttes, c'est se tromper soi-même de façon pitoyable. Assurément, les éléments indifférents du parti passeront outre à ce document, mais les cadres de la fraction staliniste, de même que l'Opposition, ne l'oublieront pas et, au prochain tournant, l'évoqueront devant la classe ouvrière.

La capitulation politique de Zinoviev et de Kamenev s'explique par la tentative de passer d'une position révolution-

naire à une position centriste de gauche faisant contrepoids à la position centriste de droite occupée par Staline. Le centrisme peut se maintenir longtemps dans une époque de développement lent (le kautskysme¹⁸ avant la guerre) ; dans les conditions de l'époque actuelle, le centrisme est obligé d'abandonner rapidement ses positions et d'aller, soit à gauche, soit à droite. Lors de la montée du mouvement ouvrier, il n'est pas rare de voir le centrisme de gauche constituer un pont menant vers la position révolutionnaire. Lors d'une période de dépression, comme c'est le cas actuellement, le centrisme de gauche n'est qu'un pont conduisant de l'Opposition vers Staline. Le groupe Zinoviev-Kamenev ne pourra jouer aucun rôle indépendant. Sa capitulation est un déplacement de forces au sommet sous l'énorme pression exercée de l'intérieur et de l'extérieur sur l'aile révolutionnaire du parti russe et de l'Internationale. Les événements « enfouiront » la déclaration capitulaire du 18 décembre en ce sens seulement qu'ils enjambreront le groupe Zinoviev-Kamenev.

Sur le « Trotskysme »

Zinoviev et Kamenev, qui ont pris une part dirigeante dans la création de la légende sur le trotskysme au cours des années 1924 et 1925, ont dit dans la déclaration de juillet 1926 :

« A l'heure actuelle, personne ne peut plus mettre en doute que le noyau essentiel de l'Opposition de 1923 a justement mis en garde contre le danger d'un écart hors de la ligne prolétarienne et contre l'avènement menaçant du régime de l'appareil. »

Il est absolument clair que si l'Opposition de 1923 a, depuis plus de deux ans, mis en garde contre les dangers essentiels menaçant le parti et la dictature du prolétariat, accuser cette Opposition de ce que l'on a nommé le « trotskysme », n'a pu que fournir une base pour les erreurs les plus graves dans la manière

18. Karl Kautsky (1854-1938), Autrichien d'origine, avait été le théoricien, « le pape » de la social-démocratie, avait conservé la direction idéologique du parti social-démocrate allemand : il avait maintenu la validité du « programme maximum » — le socialisme — dont l'application était renvoyée à un avenir lointain, tout en combattant quotidiennement pour le « programme minimum », les réformes que le développement capitaliste rendait alors possible.

de comprendre la situation ainsi que les tâches qui en découlent. Conjointement avec les dirigeants de l'Opposition de 1923, Zinoviev et Kamenev ont élaboré les documents essentiels de l'Opposition, et parmi eux, le plus important de tous : la plateforme. Il est clair que les accusations de déviations petites-bourgeoises, de « trotskysme », etc. se trouvent par là même réduites en poussière.

La tentative attardée de relancer la lutte contre une « rechute » du trotskysme ne représente rien d'autre qu'une lamentable rechute de Zinoviev et Kamenev dans leurs propres erreurs de 1923, erreurs qui ont aidé à déplacer le régime du parti de la voie léniniste sur une voie glissant vers le marécage du centrisme et de l'opportunisme.

Le bilan du bloc

La capitulation de Zinoviev et de Kamenev pose de nouveau la question de savoir si le bloc ne fut pas, dans l'ensemble, une erreur. Les divers camarades qui sont enclins à formuler une telle conclusion, ne considèrent pas l'histoire du bloc dans son ensemble, mais seulement le maillon final de cette histoire.

L'Opposition de 1923 a pris naissance à Moscou, et celle de 1925-1926 à Léningrad. L'aile droite du parti possède sa base d'appui dans le Caucase du Nord, où la lutte entre les stalinistes et les rykovistes s'est déroulée sous sa forme la plus claire et la plus précise. Cette répartition des groupes politiques n'est pas due au hasard, et à elle seule, elle explique le bloc entre Moscou et Léningrad, c'est-à-dire le bloc entre les deux centres prolétariens les plus importants de notre Union. En dépit de telles ou telles vacillations se produisant au sommet, le bloc a été provoqué par de profondes pressions de classe. Parler dans ces conditions d'un « bloc » sans principes, c'est de la vulgaire médisance. Et, sur le plan des idées, l'Opposition de Léningrad, précisément grâce à sa base prolétarienne hautement qualifiée, a introduit dans le bloc des éléments de très grande valeur. Le rapprochement entre les éléments ouvriers d'avant-garde de Moscou et de Léningrad, continuera, en dépit du fait que les éléments dirigeants de l'Opposition de Léningrad sont devenus des renégats.

On peut dire de même en ce qui concerne l'Opposition dans l'Internationale. Les éléments les plus révolutionnaires, après les

hésitations et les oscillations provoquées dans une large mesure par les fameuses décisions du 5^e Congrès mondial, se trouveront progressivement les uns les autres. Les meilleurs éléments de l'Opposition de 1923 et de l'Opposition de 1925-1926 s'uniront à l'échelle internationale. Le départ de Zinoviev et de Kamenev n'empêchera pas ce processus de s'accomplir.

Appréciation de la tactique de l'Opposition

Dans l'histoire du bloc oppositionnel, on peut distinguer trois périodes : a) d'avril 1926 au 16 octobre ; b) du 16 octobre 1926 au 8 août 1927 ; c) du 8 août au 15^e Congrès. Chacune de ces périodes est caractérisée par une montée de l'activité oppositionnelle, puis, lorsque celle-ci atteint un niveau critique, par un ralentissement plus ou moins important accompagné de déclarations de refus d'une activité fractionnelle.

Ce « caractère cyclique » original de la tactique oppositionnelle amène à penser qu'il s'agit en l'espèce de quelques causes d'ordre général. Il est nécessaire de les rechercher d'une part dans les conditions générales de la dictature prolétarienne au sein d'un pays où la paysannerie est nombreuse, et, d'autre part, dans les conditions particulières créées par le reflux de la vague révolutionnaire et sa lutte contre l'aile gauche, l'appareil est armé de toutes les méthodes et de tous les moyens de la dictature. L'Opposition ne dispose comme arme que de la propagande. Les discours, l'utilisation du « prestige » des individualités, la « soudure » avec les sans-parti, l'occupation de locaux de réunions, les mots d'ordre lancés, ainsi que les pancartes dans les rues, lors du 7 novembre, tout cela, ce sont les formes diverses de la propagande.

L'appareil tente de transformer ces armes de propagande en formes embryonnaires de fraction d'abord, puis de parti et de guerre civile. L'Opposition refuse de s'engager sur cette voie. Elle atteint chaque fois la limite où l'appareil la place devant la nécessité de renoncer aux méthodes et procédés de propagande qu'elle utilisait. Les trois déclarations de l'Opposition, 16 octobre, 8 août et celle de novembre-décembre, ont eu pour but de montrer encore et toujours à la masse du parti que l'Opposition se fixe comme tâche, non le deuxième parti et la guerre civile, mais le redressement de la ligne suivie par le parti et par l'Etat par une réforme profonde.

Ceux qui critiquent la tactique suivie par l'Opposition, un

instant, sur son caractère de « marche en zig-zag », raisonnent comme si l'Opposition déterminait librement sa tactique, et font abstraction de la pression frénétique d'une masse d'ennemis, de l'omnipotence de l'appareil, du glissement politique de la direction, de la passivité relative des masses ouvrières etc. Il n'est possible de comprendre la tactique de l'Opposition, avec ses inéluctables contradictions internes, que si l'on n'oublie pas que l'Opposition nage contre le courant, luttant contre les difficultés et des obstacles jusque-là inconnus dans l'histoire.

Dans les cas où ceux qui critiquent ne se bornent pas à des considérations fragmentaires et partielles, parfois fondées et parfois non fondées, mais tentent d'opposer à notre tactique, issue des conditions posées par la réalité, telle autre tactique, ils donnent habituellement et tout simplement un point d'appui pour l'appel à la capitulation. Quant aux véritables capitulars, ceux-ci tentent de caractériser la tactique actuelle de l'Opposition par cette formule : « Ni paix, ni guerre. » Par la « paix », ils entendent la capitulation ; par la « guerre » ils entendent deux partis. Mais les thèses de Zinoviev lui-même sur le bilan du plénum de juillet 1927, d'un bout à l'autre, sont imprégnées de cette pensée : Ni capitulation, ni deuxième parti. Telle fut toute la ligne suivie par l'Opposition.

Aux lâcheurs, il arrive toujours de cracher sur ce qu'ils ont fait la veille.

Aucun manuel n'enseigne les moyens de redresser une dictature prolétarienne placée sous le coup de Thermidor. Il faut chercher la méthode en partant de la situation réelle. Ces moyens seront trouvés si l'orientation fondamentale est juste. Quelques conseils.

I. — L'auto-éducation théorique est une tâche essentielle pour chaque oppositionnel et l'unique gage sérieux de sa fermeté. L'étude du compte-rendu sténographique du 15^e Congrès du parti à la lumière des contre-thèses de l'Opposition et des faits nouveaux de la vie politique et économique doit constituer le contenu principal du travail de tout oppositionnel dans la dispersion qui a succédé à la dissolution de la fraction.

II. — Un oppositionnel, indépendamment du fait qu'il demeure dans le parti ou en soit exclu, doit militer activement dans toutes les organisations prolétariennes et soviétiques en général (parti, syndicats, soviets, clubs, etc.). Etant donné cela, un oppositionnel ne peut, en aucun cas, limiter son rôle à la critique ; il doit accomplir le travail positif mieux et plus consciencieusement que les fonctionnaires salariés. C'est seule-

LÉON TROTSKY

ment sur cette base que la critique faite du point de vue des principes trouvera accès dans la conscience des masses.

III. — Il est nécessaire d'en appeler à l'Internationale pour chercher à poser devant le 16^e Congrès la question de l'Opposition dans toute sa plénitude.

DES TÉMOIGNAGES SUR L'ORIGINE DE LA LÉGENDE DU « TROTSKYSME ». ¹

(3 janvier 1928)

Tels sont les témoignages que j'ai pu recueillir à Moscou². Ils ne font que mettre crûment en lumière ce que les camarades mieux informés comprenaient déjà clairement avant de les connaître.

La légende du « trotskysme » qui fut créée, détruite et de nouveau reconstituée par les seuls et mêmes hommes, suivant les besoins du moment, nous amène à examiner une autre question plus générale : celle des méthodes à admettre dans la lutte politique au sein du parti révolutionnaire. Il n'est pas rare d'entendre dire par des représentants de la majorité actuelle (naturellement dans une conversation privée) :

« Il va de soi que nous savons très bien que l'Opposition n'a rien de commun avec le menchevisme. Mais il s'agit de deux groupes luttant pour le pouvoir, il faut donc de puissants moyens. »

Les maquignons qui sont maintenant dans l'appareil croient qu'une telle façon d'aborder les questions idéologiques est tout à fait réaliste et même véritablement bolchevique. Elle est pour-

1. Note (T 3122), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Le 21 novembre 1927, Trotsky avait écrit à un certain nombre de membres de l'Opposition pour leur indiquer que Zinoviev et Kamenev étaient de nouveau en train de parler de « trotskysme » pour justifier leur ligne capitularde. Il demandait à ses correspondants leur témoignage sur les révélations de Zinoviev et Kamenev eux-mêmes sur leur rôle dans les circonstances de la naissance de cette légende.

2. En janvier 1928, Trotsky reproduisit la note de novembre, accompagnée des déclarations de E. A. Préobrajensky (2 décembre 1927), I. G. Piatakov (2 janvier 1928), K. B. Radek (25 décembre 1927), Kh. G. Rakovsky (28 décembre 1927) et son secrétaire V. B. Eltsine (2 janvier 1928). Le texte ci-dessus est un commentaire de ces documents.

tant profondément imprégnée de cynisme. L'idéologie est dans la lutte de classes une arme tranchante : elle se venge cruellement de ceux qui en abusent. Les cadres du parti se sont formés au cours d'années et de dizaines d'années, sur la base des thèses du marxisme contrôlées par l'expérience de la vie et de la lutte. Abuser des valeurs idéologiques, falsifier les théories, transformer les mots de « menchevisme », de « social-démocrate » etc. en injures vides de sens, tout cela sape inévitablement les bases de la vie du parti, détruit les liens d'idées, démoralise les cadres, désoriente les masses.

Nous ne reconnaissons pas l'existence d'une morale abstraite au-dessus de la réalité, des classes et des intérêts de celles-ci. Mais cela ne signifie nullement que nous ne reconnaissons l'existence d'*aucune* morale. *Ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas faire* est déterminé par les intérêts historiques du prolétariat et non par les besoins actuels de l'appareil — ou de la poignée de ceux qui le dirigent.

Il suffit de se représenter clairement, un instant seulement, le jeu répugnant de saute-mouton pratiqué dans le domaine des idées à propos du « trotskysme ». Il n'en a même pas été question entre 1917 et 1923. Pour nous en tenir à l'essentiel, c'est pendant cette période qu'a été élaboré le programme du parti, qu'a été fondée l'Internationale communiste, qu'ont été constitués ses cadres et établis ses documents principaux, parmi lesquels les thèses du Programme et les Manifestes de l'Internationale communiste. En 1923, après que Lénine ait été écarté de toute activité, de sérieuses divergences de vue sont apparues dans le noyau principal du comité central et ces divergences se sont développées, dans le cours des quatre années suivantes, autour de deux lignes de conduite irréconciliables. Le spectre du trotskysme a été lancé sur la scène en 1924 après une soigneuse préparation en coulisses. Zinoviev et Kamenev étaient les inspirateurs de cette campagne. Ils étaient à la tête de ce qu'on appelait à l'époque « la vieille garde bolchevique ». En face, le prétendu « trotskysme ». Mais le noyau des soi-disant « léninistes » scissionne en 1925. Quelques mois plus tard, Zinoviev et Kamenev ont été obligés de reconnaître que le noyau principal de l'Opposition de 23, les prétendus « trotskystes » avaient eu raison dans les questions essentielles sur lesquelles il y avait eu des divergences. Cet aveu est le plus cruel des châtiments encourus par les abus scandaleux commis dans le domaine théorique.

Mais il y a plus : bientôt Zinoviev et Kamenev sont eux-

mêmes catalogués comme « trotskystes ». Il est difficile d'imaginer plus implacable ironie du hasard. Zinoviev et Kamenev s'unissent aux dirigeants de l'Opposition de 1923 dans un groupe parfaitement fondé à se dénommer gauche prolétarienne du parti ou bolcheviks-léninistes (Opposition) en opposition au groupe opportuniste Staline, Rykov, Boukharine. Le 15^e congrès n'a rien changé à la ligne politique de la majorité ; au contraire, il l'a renforcée. Il a condamné l'Opposition et l'a exclue du parti. Pour Zinoviev et Kamenev, c'est apparu suffisant pour dissimuler le danger de Thermidor et tenter en revanche de ressusciter le fantôme du trotskysme. Il ne serait pas surprenant que Zinoviev se mette à rédiger une brochure contre le danger trotskyste et que Kamenev se mette à faire référence à ses discours et articles de 23-24.

Le manque de principes porte en lui son châtimeut. Il se brise contre les faits, sape la confiance et en fin de compte se ridiculise.

Des individualités, même aussi considérables que Zinoviev et Kamenev, viennent et passent. La ligne politique, elle, demeure

INSTRUCTIONS A PIERRE¹

(début 1928)

1. Quelle est la tâche principale de l'Opposition dans les sections de l'Internationale communiste ? La conquête de l'intérieur des partis communistes. Les communistes ont pu conquérir la majorité dans le parti indépendant d'Allemagne et dans le parti socialiste français. Il n'y a donc aucune raison de croire que l'Opposition, avec une politique juste, ne puisse pas conquérir la majorité prolétarienne dans les partis communistes actuels.

2. Une politique juste de l'Opposition dans les partis communistes de chaque pays suppose une orientation juste vis-à-vis de l'Internationale communiste, du P.C. de l'U.R.S.S. et de l'Union soviétique. Il faut bien comprendre les particularités concrètes de la période actuelle de transition qui se contredisent et ne pas prendre pour terminé ce qui est en train de se développer.

3. Partir de l'idée que Thermidor² s'est déjà produit en Union soviétique serait faux. Ce serait favoriser son entrée en

1. *Pierre* ou encore *Peter* étaient à cette époque le pseudonyme de N. N. *Pereverzev*, l'un des principaux responsables de l'Opposition de gauche russe en Europe. Selon Ruth Fischer, membre d'une commission internationale sur les chemins de fer, siégeant à Genève, il disposait de facilités de circulation. Cette lettre lui fut adressée par Trotsky à une date avoisinant le 10 janvier 1928 puisqu'elle le fut de Moscou, avant le départ de Trotsky et des siens, et mentionne cependant l'appel des déportés à l'exécutif de l'Internationale communiste. Le G.P.U. s'empara de la lettre qui ne parvint pas à *Pereverzev* ; elle fut en revanche publiée dans la *Pravda* du 15 janvier, dans *L'Humanité*, *Die Rote Fahne*, le 16. Elle était destinée à démontrer qu'il y avait désormais bel et bien un « deuxième parti » clandestin, le « parti trotskyste ».

2. Thermidor, dans l'histoire de la Révolution française, est le retour de la « réaction », contre la dictature jacobine, la terreur, l'utilisation des sans-culottes etc. et c'est le 9 Thermidor que tombe Robespierre. L'emploi du terme par les oppositionnels russes est quelque peu ambigu, car Thermidor est, pour eux, alors, une sorte de « contre-révolution » politique, mais plus que la « réaction » — qui s'est déjà produite.

scène. Les forces de classe n'ont pas encore dit leur dernier mot. La politique de l'Opposition internationale doit tendre à empêcher, d'accord avec l'Opposition du P.C. de l'U.S., le développement ultérieur de Thermidor, et à reconquérir les positions perdues par le prolétariat.

4. Les éléments petits-bourgeois du P.C. de l'U.S. dirigent le parti et l'Etat. Mais ils sont obligés de s'appuyer sur la classe ouvrière et de s'affirmer contre l'impérialisme mondial. Ils font des concessions à la bourgeoisie. Mais une attaque plus forte de la part de la bourgeoisie pourrait amener dans le parti un développement à gauche décisif. Aucun de ces processus n'est arrivé à sa conclusion.

5. L'Union soviétique joue, à l'échelle internationale, un rôle révolutionnaire, même avec sa direction actuelle. L'existence de l'Union soviétique a toujours été la source qui a alimenté la révolution chinoise. La direction du P.C. de l'U.S. a livré la révolution chinoise à la défaite. Il faut attaquer la direction du P.C. de l'U.S. *sans se mettre en contradiction avec l'Union soviétique.*

6. Cela se rapporte aussi bien au P.C. de l'U.S. qui tend de plus en plus à ne faire qu'un avec l'Etat, qu'à l'Internationale communiste. Si l'Opposition se dressait contre l'Union soviétique en tant qu'Etat petit-bourgeois et contre l'Internationale communiste en tant que parti petit-bourgeois, elle se transformerait obligatoirement en secte. Nous devons mener la lutte pour conquérir le P.C. de l'U.S. et l'I.C.

7. Cela signifie, dans la période présente, pas de deuxième parti, mais une fraction, bien organisée pour nous donner la possibilité d'exercer sur le parti une influence systématique.

8. Les considérations exprimées plus haut ainsi que les expériences faites récemment en Allemagne (Altona)³ parlent contre la présentation de candidats à part. Nous n'avons pas le droit de briser toute notre ligne pour de problématiques mandats.

9. La formation d'une *Ligue des communistes de gauche* est fausse. Le nom de l'opposition est assez populaire et il a un caractère international. Le nom de *fédération* ne donnera rien,

3. Prenant appui sur le refus de l'organisation d'Altona — dans la banlieue de Hambourg — d'exclure de ses rangs les oppositionnels, les « communistes de gauche » avaient présenté une liste face au K.P.D. dans ce bastion ouvrier. La déception avait été amère puisque leurs candidats n'avaient obtenu que 365 voix contre plus de 19 000 à la liste du K.P.D.

mais il *peut* devenir le pseudonyme d'un deuxième parti⁴. Nous avons assez de raisons de croire que l'insuffisante compréhension des nécessités de lutter pour conquérir les partis de l'intérieur doit être mise au compte des mêmes tendances qui poussaient autrefois au refus de la tactique du front unique et du travail dans les syndicats.

10. La question d'un quotidien indépendant doit être réglée à partir du même point de vue. Un tel journal serait une arme pour influencer systématiquement le parti et jouerait de plus un rôle important parmi les sans-parti. Mais un journal qui serait mal présenté pourrait détacher du parti l'opposition des travailleurs et en faire une secte.

11. L'orientation de M[aslow] et de R[uth Fischer]⁵ vis-à-vis de l'Opposition du P.C. de l'U.R.S.S. ressemble plus à une « manœuvre » qu'à une position principielle. Leur tâche principale est d'affaiblir l'autorité de l'Opposition dans son ensemble. Leur prochaine tâche consiste à justifier indirectement les capitulars (Zinoviev et Kamenev) en démontrant qu'il y a pire. Cette position fait apparaître Maslow comme un juge absolument pas qualifié puisqu'il est en réalité l'allié des capitulars. Nous devons repousser cette manœuvre et en découvrir complètement le sens caché sans aggraver inutilement nos rapports (oralement ou par écrit, et seulement dans le cas d'absolue nécessité dans la presse).

12. La déclaration des quatre (Smilga, Muralov, Rakovsky et Radek) au XV^e congrès du parti et surtout la déclaration des bannis au comité exécutif de l'I.C.⁶ doivent être diffusées aussi largement que possible. Il faut bien expliquer que cette déclara-

4. En fait, les « communistes de gauche » allemand — qui allaient bientôt fonder le Leninbund — oscillaient à l'époque entre la ligne de l'opposition et de la fraction et celle d'un « deuxième parti » : cf. Pierre Broué, « Gauche allemande et Opposition russe » *Cahiers Léon Trotsky*, n° 22, juin 1985.

5. Isaak Tchereminskij, dit Arkadi Maslow (1893-1941), d'origine russe, fixé en Allemagne à l'âge de six ans, était devenu communiste en 1919, après de très brillantes études. A partir de 1920, il avait été l'un des chefs de file de la « Gauche allemande » et du K.P.D. à partir de janvier 1924. Emprisonné de 1925 à 1926, il s'était rangé du côté de ses camarades « de gauche » et avait été exclu en août 1926. Ruth Fischer (1895-1961) était sa compagne dans la vie et son associée en politique. Une des premières communistes autrichiennes, fixée en Allemagne en 1918, elle avait été l'autre chef de file de la gauche allemande, très « gauchiste » et c'était la faveur de Zinoviev qui l'avait installée à la tête du K.P.D. Désavouée en 1925, retenue à Moscou presque une année, elle avait été exclue en 1926 également. Ruth Fischer et Maslow continuaient leurs relations avec Zinoviev en U.R.S.S., même après la « capitulation » de ces derniers.

6. Voir la déclaration des déportés dans ce volume, pp. 68.

tion émane des chefs de l'Opposition de 1923, plus Smilga, qui s'est joint à leur groupe.

13. La lutte contre le prétendu « trotskysme » est le harpon à l'aide duquel Staline tire Zinoviev et Zinoviev ses gauches. Dans la mesure où Maslow est accroché lui aussi à ce harpon, il est obligé d'embellir l'attitude des capitulars et de chercher à prouver qu'ils ne sont pas pires que d'autres.

14. Il faut si possible publier en différentes langues la lettre adressée à l'Institut d'histoire du parti consacrée à la question du trotskysme.

15. Les lettres ci-jointes concernant les déclarations de Zinoviev et Lachévitch sur le « trotskysme » (la lettre de Trotsky, Piatakov, Préobrajensky⁸, etc.) ne sont pas pour le moment destinées à la presse. On doit les utiliser pour l'information.

16. L'organe français *Contre le Courant*⁹ fait une bonne impression. Malheureusement nous n'en avons que des exemplaires dépareillés, numéros 1 et 4. Nous n'avons pas reçu non plus la plate-forme de l'opposition française. Les articles de la rédaction sont bons. Mais on ne comprend pas pourquoi la rédaction fait cette réserve de ne prendre la responsabilité que des articles qu'elle rédige. La direction a le devoir de prendre la responsabilité de tous les articles. Un organe fractionnel doit être caractérisé par une unanimité idéologique totale.

17. En liaison avec les déclarations de principe exposées plus haut sur la position de l'Opposition vis-à-vis de l'Union soviétique, nous devons faire quelques remarques sur l'article « *Le Retour de ceux qui ont vu* », ainsi que d'autres sur la situation en Union soviétique.

Dans le leader du n^o 1, on dit de façon très juste que démasquer la politique opportuniste ne signifie en aucun cas

7. Mikhaïl M. Lachévitch (1884-1928), ouvrier, membre du parti depuis 1903, avait fait partie de l'Opposition de Leningrad.

8. Iouri, G. L. Piatakov (1890-1937), étudiant de famille aisée, d'abord anarchiste avait rejoint les bolcheviks en 1911, fréquenté Boukharine en exil, dirigé le gouvernement ukrainien en 1917 et animé l'opposition des « communistes de gauche » au traité de Brest-Litovsk. Il avait été l'un des animateurs de l'Opposition de 1923 mais manifestait depuis un certain repli par rapport à la politique. Evgenii A. Préobrajensky (1886-1937), bolchevik en 1903, ancien secrétaire du parti et « communiste de gauche », était devenu un spécialiste d'économie. Il avait été le porte-parole de l'Opposition dans la conférence de 1924 et le débat avec Boukharine sur l'industrialisation.

9. La revue *Contre le Courant* était l'organe d'expression d'un groupe de militants communistes qui s'était engagé dans l'opposition en 1923. Son principal animateur était l'avocat Maurice Paz.

servir la bourgeoisie. Mais il est de la plus haute importance de montrer dans chaque numéro au lecteur le point de vue suivant lequel nous considérons la situation intérieure de l'Union soviétique. Les communistes des pays étrangers doivent toujours tenir compte de trois facteurs :

a) Même sous une direction opportuniste, l'Union soviétique donne aux ouvriers et aux paysans incomparablement plus de choses que n'en pourrait donner un Etat bourgeois au même niveau des forces productives.

b) La cause principale des grandes difficultés intérieures de l'Union soviétique, c'est l'activité insuffisante du prolétariat européen et l'insuffisante combattivité des partis communistes européens :

c) La social-démocratie européenne (menchevisme), qui se saisit avec une joie mauvaise de toutes les nouvelles sur les difficultés intérieures de l'Union soviétique, porte la responsabilité principale de ces difficultés.

18. Le congrès de l'I.S.R.¹⁰ s'ouvrira le 15 mars. Il faut déjà faire de cette question le centre de notre activité :

a) il faut tout faire pour que des délégués de l'Opposition soient envoyés au congrès,

b) il faut préparer des thèses de principe et des propositions pratiques s'appuyant sur les expériences syndicales de différents pays.

Il ne faut pas perdre une minute, car il ne reste pas beaucoup de temps.

19. Il faut déjà commencer à faire des préparatifs pour le congrès de l'I.C.

a) Il faut préparer des thèses sur tous les points de l'ordre du jour, de telle façon que, dans leur ensemble, ces thèses présentent la plate-forme de la gauche léniniste de l'I.C. (Opposition).

b) Il faut entreprendre une action grandiose en faveur des opposants exclus un peu partout de l'I.C. et des déportés d'Union soviétique.

c) Il faut commencer à établir un programme de l'I.C. (le programme de Boukharine est un mauvais programme pour une section nationale de l'I.C., et pas le programme d'un parti communiste mondial).

10. Internationale syndicale rouge, en abréviation russe Profintern.

11. Boukharine avait élaboré un projet de programme qui avait été largement diffusé et sur lequel la décision devait être prise à l'été au moment du VI^e congrès de l'I.C.

[CONSÉQUENCES INTERNATIONALES DE LA CAPITULATION DE ZINOVIEV ET DE KAMENEV]¹ (14 janvier 1928)

1. Il faut clairement comprendre que le départ des capitulards (Zinoviev et Kamenev) de l'Opposition va être la pierre de touche pour tous les éléments de l'Opposition internationale. Avec l'Opposition du P.C. de l'Union soviétique ou avec les capitulards? C'est ainsi et seulement ainsi qu'il faut poser la question à chaque groupe en Europe et à chaque oppositionnel. *Il faut rompre impitoyablement avec les capitulards et se délimiter publiquement des hésitants et des attentistes.*

2. *La trahison de Zinoviev et de Kamenev est un fait historique.* Il faut d'ores et déjà en tirer toutes les leçons indispensables pour l'avenir.

3. L'attitude de M[aslow], R[uth Fischer] en la circonstance semble équivoque. M[aslow], en fait, cherche à sauver la mise à Zinoviev et Kamenev en démontrant qu'ils ne sont pas pires que les autres, c'est-à-dire qu'il cherche à estomper la différence entre les révolutionnaires et les capitulards. Ce soutien effectif capitulard tente de prendre appui sur les deux premières déclarations de l'aile gauche². Ces deux déclarations comportent évidemment des concessions extraordinaires. Mais ce sont là des concessions à Zinoviev et à Kamenev. C'était l'ultime tentative pour éviter la scission (certains camarades dans nos propres rangs espéraient encore qu'on pourrait préserver l'unité au prix de concessions à Zinoviev et à Kamenev). Dès que la rupture a été consommée, l'Opposition, contre les capitulards, a présenté la déclaration de Smilga, Mouralov, Rakovsky et Radek. Après

1. *Pravda*, 15 janvier 1928. Il s'agit ici d'une deuxième lettre à Pereverzev, cf. n. 1, p. .

2. Il s'agit des déclarations dites des 81 et des 133 émanant de l'Opposition unifiée.

cela, ne pas faire de différence entre l'Opposition et les capitulards, équivaut à soutenir consciemment déjà les capitulards.

4. La déclaration ci-jointe des chefs de l'Opposition au comité exécutif de l'I.C. ne peut laisser place à aucun doute ni hésitation. Si M[aslow], après cela, veut continuer à nous rapprocher de Z[inoviev] et de K[amenev], nous serons obligés de traiter M[aslow] comme *un adversaire conscient*³.

5. Il faut diffuser le plus largement possible la déclaration au C.E. ainsi que les courtes biographies jointes des signataires. Il faut poser à tous les groupes de l'Opposition la question : « Qui est pour ? Qui est contre ? » Il faut démasquer cette mascarade de la « lutte contre le trotskysme » sous le prétexte de laquelle certains oppositionnels tentent de s'allier avec les capitulards.

6. C'est précisément sur cette ligne qu'il nous faut déterminer notre orientation vis-à-vis [des groupes oppositionnels] de Wedding, du Palatinat, de Suhl, etc. Il faut démasquer définitivement le caractère charlatanesque de la lutte contre le « trotskysme », couverture de l'opportunisme (Staline) et de la capitulation centriste (Zinoviev).

7. C'est le même critère qu'il faut appliquer aux *groupements français*. Si Treint et Suzanne Girault⁴ hésitent entre les capitulards et le prétendu « trotskysme », il faudra les abandonner à leur propre sort. Dans tous les cas, nous ne pourrons

3. Nous percevons à travers cette phrase un élément mal connu sur lequel nous n'avons que des éléments fugaces, des indications provenant toutes de la main de Trotsky. Il semble en effet que sous l'influence de Kamenev, alors ambassadeur, et Safarov, également diplomate en Turquie, la fraction zinoviéviste se serait engagée vers la scission internationale dans les derniers mois de 1927, une évolution qui ne pouvait être que tranchée net par la capitulation de ses chefs de file. C'est vraisemblablement cette ligne que Maslow exprimait avec un léger décalage. De la même façon, des « gauchistes » allemands ont reproché à Trotsky d'avoir « capitulé » en octobre 1926 devant Staline, dans les mêmes conditions. On peut les comprendre, mais on comprend moins qu'aujourd'hui encore certains auteurs reprennent à leur compte de telles récriminations. Cf. à ce sujet, Pierre Broué « Gauche allemande et Opposition russe », *Cahiers Léon Trotsky* n° 22, 1985.

4. Albert Treint (1889-1971), instituteur, membre de la S.F.I.O. en 1910, était devenu capitaine de réserve pendant la guerre et avait rejoint en 1919 le Comité de la III^e Internationale. Chef de file de la « gauche » soutenue par l'I.C. il devient secrétaire général du P.C. en janvier 1923, préside aux premières exclusions d'opposants et à la prétendue « bolchevisation ». Il était lié à Zinoviev et commença en 1926 une rétrogradation qui menait à son exclusion en janvier 1928. Suzanne Depollier, dite Girault (1882-1973) était une Française installée en Russie comme institutrice privée. Elle fut membre du petit noyau de communistes français à Moscou et revint en France au début des années 20. Elle était également zinoviéviste et allait être exclue en même temps que Treint, Henri Barré et Marguerite Faussecave. Ils allaient éditer ensemble *L'Unité léniniste*.

marcher avec ce groupe que s'il se délimite nettement, clairement et impitoyablement des capitulards.

8. On peut être certain que le groupe *Contre le Courant* va marcher avec nous. Si Treint et Suzanne Girault marchent aussi avec nous, il faudra dorénavant que les matériaux, jusqu'à l'unification, soient fournis aux deux groupes. Si, au contraire, Treint et Suzanne Girault hésitent, sous prétexte de lutte contre le « trotskysme », il nous faudra alors fermement miser sur le groupe *Contre le Courant* en tant qu'*unique groupe de nos partisans véritables*. Dans ces conditions, les éléments militants du groupe Treint-Girault viendront tôt ou tard avec nous.

9. Si le groupe Treint-Girault prend une position juste, il faudra fusionner aussi vite que possible les deux groupes. Dans ce cas, il ne saurait, de notre point de vue, être question d'exigences unilatérales de la part du groupe de 1926 pour que le groupe de 1923 reconnaisse ses erreurs, comme le proposait Solntsev⁵. Il est extrêmement souhaitable d'attirer Rosmer⁶ à collaborer avec la revue *Contre le Courant*.

10. Il faut absolument avoir une attitude juste vis-à-vis du groupe Monatte⁷. Nous serons amenés à faire bloc avec les éléments anarcho-syndicalistes révolutionnaires. Ce qui les a éloignés du parti, c'est la *lutte criminelle et stupide contre le « trotskysme »* (1923-1924). Nous ne pouvons pas fusionner avec les éléments anarcho-syndicalistes. Mais ce sont des alliés, pas des ennemis.

11. Nous n'avons vu encore aucun numéro du journal Treint-Girault. C'est pourquoi nous ne pouvons donner aucune appréciation. Organisez l'envoi régulier de toutes les publications. Nous n'avons pas vu les dernières éditions [du groupe

5. Elzear B. Solntsev (1900-1936) était un jeune communiste diplômé de l'Institut des professeurs rouges et un des plus brillants de la jeune génération oppositionnel. Ses fonctions l'avaient amené à des séjours à l'étranger et il avait été l'un des organisateurs russes en contact avec les oppositions étrangères. En Allemagne, il s'était fait le champion de la collaboration avec Maslow et en France, il souhaitait qu'il soit donné acte à Treint que l'opposition française de 1923 n'avait pas eu raison sur tout contre lui. Mais l'unification était peut-être plus difficile en France car Treint avait incarné aux yeux de nombre d'opposants les méthodes d'appareil bureaucratiques du stalino-zinoviévisme.

6. Alfred Griot dit Rosmer (1877-1964) du noyau de la V.O. s'était lié à Trotsky en 1915, avait été membre du petit bureau de l'I.C., exclu en 1924 du P.C.

7. Pierre Monatte (1881-1960) d'abord anarchiste, puis anarcho-syndicaliste, cofondateur de *La Vie ouvrière*, avait animé en 1914 le « noyau de la V.O. » hostile à la guerre, et s'était lié à Trotsky à cette époque. Réservé à l'égard du P.C. des premières années, qu'il jugeait opportuniste, il l'avait rejoint en janvier 1923 et en avait été exclu en novembre 1924. Il avait fondé en janvier 1925 la

Souvarine. Il diverge] sérieusement avec nous, si l'on en juge par les derniers numéros du *Bulletin*. Dans une série de questions (en particulier le comité syndical anglo-russe), Souvarine a pris une position de droite radicalement fausse⁸.

Il n'est pas rare que Souvarine aborde le mouvement ouvrier anglais de façon fautive. Souvarine est enclin à remplacer l'analyse politique de classe par la psychologie. Mais c'est *un historien de talent et un révolutionnaire*. Nous ne perdons pas l'espoir de voir son chemin rejoindre le nôtre, pour le plus grand bien du mouvement ouvrier français.

12. En ce qui concerne l'opposition tchécoslovaque, il est indispensable de faire la clarté le plus vite possible. Ici aussi il est préférable d'avoir un groupe petit mais très cohérent, plutôt qu'un *bloc informe avec la droite*, balançant d'un côté à l'autre. Vos indications selon lesquelles N[eurath]⁹ s'inspire davantage de considérations d'ordre égoïste que de considérations politiques (si vous n'exagérez pas) montrent que nous ne suivrons pas le même chemin. Il est criminel de rompre inutilement avec qui que ce soit, mais il serait plus criminel encore de se cramponner à ceux qui, encore maintenant, après la capitulation de Zinoviev et de Kamenev, hésiteraient encore et tergiverseraient.

13. Ne serait-il pas possible d'obtenir que le C.C. belge édite nos matériaux pour l'information du parti ? Pour autant que nous sachions, ce C.C. a une position imprécise. Ne peut-on faire pression sur lui d'en bas, en trouvant un point d'appui à la base ? Il faut accorder à la Belgique une attention particulière sans compter cependant sur le C.C. Il nous faut chercher à nous constituer là-bas des points d'appui sûrs à la base. Il faut donner ce mandat à nos partisans français.

14. Autrefois, en Hollande, on publiait nos documents. Comment les choses se présentent-elles maintenant ?

revue *La Révolution prolétarienne* qui était à l'époque « syndicaliste communiste », à laquelle collaboraient Rosmer et nombre d'opposants du P.C. exclus pour « trotskysme ».

8. Boris Lifchits dit *Souvarine* (1895-1984), né à Kiev était arrivé enfant en France. Il avait rejoint la S.F.I.O. en 1915 sur une base d'opposition à la guerre et avait été le principal animateur du premier noyau de communistes français. Il avait été exclu pour avoir protesté contre les attaques contre Trotsky et publié en France le *Cours nouveau*, objet du débat de 1923. Il publiait à son compte le *Bulletin communiste* et animait le « Cercle communiste Marx et Lénine ». Trotsky espérait aussi le rallier à l'Opposition internationale.

9. Alois *Neurath* (1886-1952), citoyen tchécoslovaque de langue allemande, avait été l'un des fondateurs du P.C.T., puis secrétaire de l'I.C. Il avait été jusqu'alors zinoviéviste.

blement que nous sommes contre la scission en raison des conditions spécifiques de l'U.R.S.S. C'est inexact. Nous sommes contre un deuxième parti et contre une IV^e Internationale de façon tout à fait résolue, en nous plaçant du point de vue des intérêts du bolchevisme international¹⁰. Les conditions spécifiques de l'U.R.S.S., nous les considérons aussi du point de vue international. Du point de vue de la classe ouvrière internationale dans son ensemble, l'Opposition se placerait dans la situation désespérée d'une secte si elle permettait qu'on l'oriente vers une IV^e Internationale hostile à tout ce qui serait lié à l'Union soviétique et à l'Internationale communiste. Il s'agit de conquérir l'Internationale communiste. Les divergences sont suffisamment profondes pour justifier l'existence d'une fraction de gauche. Mais cette fraction est dans la période actuelle l'instrument pour influencer le parti communiste, c'est-à-dire son noyau prolétarien.

10. Ce n'est qu'en 1933, après l'arrivée de Hitler au pouvoir et l'absence de Hitler au pouvoir et l'absence de réaction dans la III^e Internationale, que Trotsky se prononcera pour la construction de la IV^e Internationale.

LETTRE AU CONGRÈS DU LENINBUND¹ (janvier 1928)

La situation de l'Opposition à l'intérieur du K.P.D. comme chez les « communistes de gauche »² exige une appréciation générale sur les perspectives. Il faut répondre à la question : *quelle est l'orientation de l'Opposition ?*

1. Il est impossible d'établir l'existence d'un développement des gauches ou d'un mouvement de masses. La conquête de Suhl et du Palatinat³ paraît être le résultat de phénomènes locaux mais non de regroupements dans les masses du parti. Pourquoi progressons-nous précisément dans ces deux endroits alors que nous avons marqué un net recul dans une localité prolétarienne comme Wedding ? L'impression générale est que nous ne progressons pas dans le parti lui-même.

2. Le test le plus important est l'exemple d'Altona⁴. Si nous examinons les deux premiers numéros de *Die Fahne des Kommunismus* publiés depuis cette défaite — nous n'avons pas vu le suivant —, il semble que nos amis n'ont pas suffisamment tenu compte de la raison pour laquelle nous avons subi à Altona une telle défaite et les perspectives qu'elle ouvre. La réponse à cette question est la réponse à la question centrale pour les gauches en Allemagne.

3. Le C.C. du K.P.D. n'a ni moyens d'Etat ni moyens économiques pour obliger les masses à demeurer dans le parti et

1. « Brief eines russischen Genossen », *Die Fahne des Kommunismus*, n° 15, 13 avril 1928, p. 140. Traduit de l'allemand. C'est une allusion de Solntsev dans sa correspondance qui a attiré notre attention sur ce texte non signé, gratuitement attribué jusque-là à Maslow.

2. Les « communistes de gauche » sont en Allemagne les partisans de l'Opposition unifiée.

3. Les « communistes de gauche » avaient obtenu de façon éphémère la majorité dans plusieurs organisations du Palatinat et à Suhl.

4. Sur les événements d'Altona, cf. n. 3, p. 55.

à se soumettre à sa politique, et, bien que le C.C. ait très peu d'autorité et mène une politique très mauvaise, il reste dans le parti un noyau de 60 à 80 000 ouvriers. Qu'est-ce qui les y retient tous ? Deux idées : a) après leurs expériences de la guerre, ils ne veulent pas revenir au S.P.D. ; b) ils veulent soutenir l'U.R.S.S. et la défendre. Ces deux idées révolutionnaires positives donnent sa force au K.P.D. et jouent momentanément contre l'aile gauche, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Pour les raisons suivantes : tous ceux qui ont été exclus ou qui ont quitté le K.P.D. sont allés au S.P.D. La masse du parti ne tient pas compte de ce que, jusqu'en 1923, ce furent réellement des droitiers qui furent exclus de l'I.C. et que maintenant, ce sont des gauches. Elle attend, méfiante, pour voir si Urbahns⁵, Ruth Fischer, etc. ne vont pas aller au S.P.D. ; c) toutes les critiques contre la révolution russe ont été faites par la presse bourgeoise et celle du S.P.D. La masse du parti ne s'interroge pas actuellement sur le caractère de cette critique ni si elle est faite parce que le parti mène une politique de gauche ou une politique de droite. La masse du parti ne veut voir en U.R.S.S. que ce qui est bon. Elle ne comprend pas encore que *la critique de l'Opposition constitue la défense de la dictature en Russie*. A ces deux facteurs qui sont causes de la faiblesse des gauches en Allemagne s'en joint encore un troisième : *les gauches ont été les seuls à avoir eu une position internationale révolutionnaire juste*, mais quelle que soit l'importance de cette position — dans les moments cruciaux, elle peut être décisive —, la gauche ne peut pas gagner, ni attirer de grandes masses sans critique de la politique intérieure du K.P.D. convaincante pour les masses du parti, sans faire des propositions pratiques qui soient plus convaincantes que celles du C.C.

4. Si la gauche se concentre davantage sur les questions allemandes, si elle prend vis-à-vis d'elles une position juste, c'est-à-dire si elle fait des besoins de la masse le levier de l'agitation, elle se renforcera avec le temps, car les deux facteurs prépondérants pour sa faiblesse perdront de leur force. La période d'attente dans laquelle les ouvriers se sont demandés si Urbahns, Ruth [Fischer], Maslow, n'iront pas au S.P.D. prendra fin. Staline bénéficie de plus en plus des louanges de la presse bourgeoise et cela inquiète les ouvriers communistes. La situa-

5. Hugo Urbahns (1890-1946), ancien dirigeant de l'insurrection de Hambourg, était l'un des porte-parole de la Gauche allemande.

tion en Russie devient de plus en plus claire et la justesse des accusations de l'Opposition russe est confirmée par des faits qui sont également visibles pour les ouvriers européens.

5. Le mouvement général des masses ouvrières vers la gauche dont bénéficient à présent le S.P.D. et le K.P.D. favorisera un regroupement de gauche dans les masses en faveur du K.P.D. et fera place dans le K.P.D. à un mouvement vers l'Opposition. Les communistes de gauche peuvent devenir un mouvement de masses.

6. Ce processus sera perturbé dans deux cas : si l'Opposition abdique dans le K.P.D., renonce à la propagande en faveur de ses conceptions, voire les renie comme l'a fait Zinoviev. Ce serait une capitulation. Mais l'Opposition se desséchera aussi dans le cas où elle s'organiserait en deuxième parti. Le K.P.D. est à 99 % un parti ouvrier : si la masse du parti bouge, elle peut amender la politique du parti, la pousser vers la gauche. La bureaucratie du parti, en revanche, n'a que de faibles moyens de puissance et c'est pourquoi un deuxième parti n'est pas nécessaire. Sa fondation ne ferait que gêner le processus de cristallisation de l'aile gauche dans le parti. L'ouvrier communiste sait combien la lutte est difficile contre le S.P.D. et les partis bourgeois. Il ne veut pas d'émiettement des forces communistes, il ne va pas croire que le K.P.D. n'est plus communiste, car il est le parti de l'opposition la plus vigoureuse et les communistes de gauche n'ont à présent à lui offrir que l'opposition. Certes une opposition plus claire et plus fondamentale, mais une opposition seulement, pas une lutte directe pour le pouvoir. La masse ouvrière communiste ne suivra pas un second parti communiste, même si elle est prête à tourner vers la gauche le gouvernail du parti.

7. Le test sera les élections au Reichstag. Jusqu'à présent nous avons des députés qui avaient été élus autrefois sur des listes générales. Il s'agit maintenant de lutter pour avoir des mandats des masses. Cela signifie : ouvriers, n'allez pas au K.P.D., venez « à nous », c'est-à-dire au deuxième parti. Un journal à nous peut servir à poursuivre le but : rentrez dans le K.P.D. et améliorez sa politique, faites pression sur lui pour qu'il aille à gauche. *Nos propres candidatures signifient : le K.P.D. n'est plus communiste. A bas le K.P.D. !* Franchir un tel pas, c'est achever la scission et cela rendra impossible la conquête du parti. Ce serait un *suicide*.

8. Alors, que faire ? Les exclus restent un groupe de propagande avec leur hebdomadaire et agissent de l'extérieur du

parti. Ils doivent donner à leur journal la même attitude que s'ils étaient membres du parti. Une critique de camarades, sans exagération. Ils ne doivent pas se laisser provoquer par la façon dont on les combat. Les oppositionnels dans le parti luttent par tous les moyens, parlent dans les réunions, écrivent dans la presse du parti là où nous avons la majorité, conquièrent des organes et les transforment dans le sens de l'Opposition. *Ils se soumettent aux décisions, mais ils luttent durement pour leurs convictions.* Avant tout, ils se font les défenseurs de la lutte de classes intrépide, les défenseurs de la ligne communiste dans le parti. Leur exclusion du parti ne sera pas aussi facile qu'en Russie, mais si elle a lieu avec cette tactique, elle ne nous fera pas disparaître parce qu'elle suscitera dans le parti de nouveaux adhérents à l'Opposition. Du fait de la lutte de classes en Allemagne, *l'unification sera ensuite plus facile.*

APPEL DES DÉPORTÉS A L'INTERNATIONALE COMMUNISTE¹

(13 janvier 1928)

Nous soussignés, exclus des rangs du parti communiste de l'Union soviétique avant le 15^e congrès de ce parti ou par décision de ce congrès, avons estimé nécessaire de faire appel en temps utile de cette exclusion auprès de l'organe suprême du mouvement communiste international, à savoir le 6^e congrès de l'Internationale communiste. Cependant, sur ordre du G.P.U. (ou en partie sur résolution du comité central du parti), nous, vieux-bolcheviks, sommes exilés dans les régions les plus éloignées d'Union soviétique sans qu'aucune accusation soit portée contre nous, dans le but unique d'empêcher notre liaison avec Moscou et les autres centres ouvriers, et, par conséquent, avec le 6^e congrès mondial. Nous estimons donc nécessaire, à la veille de notre départ forcé vers des régions lointaines de l'Union, d'adresser la déclaration présente au présidium du comité exécutif de l'Internationale communiste, en le priant de le porter à la connaissance des comités centraux de tous les partis communistes.

1. Le G.P.U. nous exile sur la base de l'article 58 du Code criminel, c'est-à-dire pour « propagande ou agitation en faveur du renversement, de la sape ou de l'affaiblissement du pouvoir soviétique ou pour commettre des actes individuels contre-révolutionnaires ».

Avec un calme dédain, nous rejetons la tentative d'appliquer cet article à des dizaines de bolcheviks-léninistes qui ont beaucoup fait pour établir, défendre et consolider le pouvoir soviétique dans le passé et, qui, à l'avenir aussi, consacreront toutes leurs forces à défendre la dictature du prolétariat.

2. La déportation administrative de vieux militants, sur

1. Traduit du russe, T 1093, avec la permission de la Houghton Library.

ordre administratif du G.P.U., est tout simplement un nouveau maillon de la chaîne des événements qui ébranlent le P.C. soviétique. Ces événements auront une importance historique immense pour une série d'années. Les divergences de vues actuelles sont parmi les plus importantes de celles que connut l'histoire du mouvement révolutionnaire international. Il s'agit en substance de savoir comment ne pas mener à sa perte la dictature du prolétariat qui fut conquise en octobre 1917. La lutte dans le P.C. de l'U.R.S.S. se déroule dans le dos de l'I.C. ; celle-ci n'y participe pas, elle l'ignore même. Les documents principaux de l'Opposition consacrés aux grandes questions de notre époque continuent à être inconnus de l'Internationale communiste. Les partis communistes sont toujours placés devant le fait accompli, et ne font qu'apposer leur estampille sur des décisions adoptées d'avance. Nous estimons qu'une telle situation est issue du régime absolument faux en vigueur dans le P.C. de l'U.R.S.S. et dans l'I.C. tout entière.

3. L'âpreté exceptionnelle de la lutte au sein du parti, qui a amené notre exclusion de celui-ci (et actuellement notre exil, sans qu'aucun fait nouveau puisse être invoqué pour le motiver), trouve précisément sa cause dans notre aspiration à faire connaître notre point de vue au parti et à l'I.C. Tant que Lénine était là, une telle activité était considérée comme normale et logique. Les discussions se développaient à cette époque sur la base de la publication et de l'examen intégral de tous les documents concernant les questions litigieuses. Faute d'un tel régime, l'I.C. ne peut devenir ce qu'elle doit être. La lutte pour le pouvoir du prolétariat international contre la bourgeoisie, extrêmement puissante, est encore entièrement devant lui. Cette lutte présuppose, du côté des partis communistes, une direction forte, jouissant d'une autorité morale, et capable d'agir par elle-même. Une telle direction ne peut être créée qu'au cours de nombreuses années, en sélectionnant les représentants les plus fermes, les plus aptes à déterminer leur action d'une façon autonome, les plus conséquents, les plus vaillants de l'avant-garde du prolétariat. Dans l'exécution de leur tâche, des fonctionnaires, même les plus consciencieux, ne peuvent remplacer les guides de la Révolution. La victoire de la révolution prolétarienne en Europe et dans le monde entier dépend, dans une très large mesure, de la solution du problème de la direction révolutionnaire. Le régime intérieur de l'I.C. empêche de choisir et d'éduquer une pareille direction. Cela se manifeste surtout de façon éclatante par l'attitude des partis communistes étrangers en

présence des procédures internes du P.C. de l'U.R.S.S. dont le sort est intimement lié au destin de l'I.C.

4. Nous, Oppositionnels, nous avons brisé les normes de la vie du parti. Pourquoi? Parce que nous avons été dépouillés illégalement de la possibilité d'exercer nos droits normaux de membres du parti. Pour porter notre point de vue à la connaissance du congrès, nous avons été contraints de prendre sur nous d'utiliser une imprimerie d'Etat. Pour réfuter devant la classe ouvrière la falsification de notre point de vue, et, en particulier, la vile calomnie relative à notre prétendue liaison avec un officier de Wrangel² et la contre-révolution en général, nous avons arboré, à la manifestation du 10^e anniversaire, des pancartes portant les inscriptions suivantes :

« Feu à droite, contre les Koulaks, les Nepmen et les Bureaucrates ! »

« Réalisons les dernières volontés de Lénine ! »

« Pour une véritable démocratie dans le Parti ! »

Ces mots d'ordre, incontestablement bolcheviques, furent déclarés non seulement hostiles au parti, mais contre-révolutionnaires. De nombreux signes montrent qu'il faut s'attendre également, dans l'avenir, à des tentatives de créer de toutes pièces de prétendus liens entre l'Opposition et les organisations de gardes-blancs et de mencheviks dont nous sommes plus éloignés que quiconque.

Pour forger un tel amalgame, point n'est besoin de donner de motifs, pas plus d'ailleurs que pour nous déporter.

5. Dans la déclaration que nous avons adressée au 15^e congrès, signée des camarades Smilga, Muralov, Rakovsky et Radek³, nous avons annoncé notre soumission aux décisions du

2. Piotr N. Wrangel (1878-1928), général du tsar, avait été le dernier chef de l'armée blanche avec le soutien du gouvernement français en 1920. L'épisode de « l'officier de Wrangel » s'était produit l'année précédente. Un individu prétendant se nommer Stroïlov s'était présenté aux dirigeants de l'Opposition qui cherchaient les moyens d'imprimer la plate-forme de cette dernière. Le G.P.U. « révéla » que Stroïlov — qui ne fut pas officiellement « retrouvé » — était un ancien officier de l'armée Wrangel. Mais l'Opposition démontre sans réplique que cet ancien officier de Wrangel était aussi agent du G.P.U. en service. Selon les services secrets polonais, Stroïlov aurait été en réalité le célèbre Oupeninich, dit Opperput, l'homme qui noyauta puis décapita les organisations d'émigrés blancs et construisit le Trust. (cf. P. Broué, « La Main-d'œuvre blanche de Staline », *Cahiers Léon Trotsky* n° 24).

3. Ivar T. Smilga (1892-1938), letton, fils de paysan, bolchevik en 1907, avait été le benjamin du C.C. à partir d'avril 1917 et le « complice » de Lénine dans la préparation de l'insurrection. Il avait fait partie de la Nouvelle Opposition, mais avait rompu avec les zinoviévistes lors de la capitulation de ces derniers. Nikolai

15^e congrès et notre détermination à cesser le travail fractionnel. Néanmoins, on nous a exclus et l'on nous déporte à cause de nos opinions. Mais, par-dessus tout, nous avons déclaré, et nous répétons ici, que nous ne pouvons pas renoncer aux opinions exprimées dans nos thèses et dans notre plate-forme, car le cours des événements confirme leur justesse.

6. La théorie de la construction du socialisme dans un seul pays conduit inéluctablement à séparer le sort de l'U.R.S.S. de celui de la révolution prolétarienne internationale dans son ensemble. Poser ainsi la question, c'est saper, dans le domaine théorique et politique, les fondements même de l'internationalisme prolétarien. La lutte contre cette nouvelle théorie foncièrement anti-marxiste, inventée en 1925 — c'est-à-dire notre lutte pour les intérêts fondamentaux de l'I.C. — c'est ce qui a amené notre exclusion du parti et notre déportation administrative.

7. La révision du marxisme et du léninisme, dans la question fondamentale du caractère international de la révolution prolétarienne, provient du fait que la période de 1923 à aujourd'hui a été marquée par de dures défaites de la révolution prolétarienne internationale (1923 en Bulgarie et en Allemagne, 1925 en Estonie, 1926 en Angleterre, 1927 en Chine et en Autriche). Ces défaites ont créé à elles seules la possibilité de ce qu'on a nommé

I. Mouralov (1887-1937), également fils de paysan, agronome, bolchevik en 1903, dirigeant de l'insurrection de Moscou en 1905 avait été condamné à mort pour « meurtre » à cette époque. En 1917, il avait commandé l'assaut du Kremlin. Membre de l'état-major de Trotsky pendant la guerre civile, il avait été commandant militaire de la région de Moscou, puis inspecteur général de l'Armée rouge. Khristian G. Rakovsky (1873-1941), socialiste international autant qu'internationaliste, ancien militant en Bulgarie, Roumanie; Russie, France, avait été pendant la guerre chef de l'administration politique de l'Armée rouge, puis désigné comme président du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, d'où Staline l'avait écarté en l'envoyant comme ambassadeur à Londres, puis Paris. Déclaré *persona non grata* par le gouvernement français — il avait signé un texte de l'Opposition de gauche disant qu'en cas de l'intervention étrangère, il faudrait appeler les soldats à la fraternisation —, il était revenu en U.R.S.S. et avait été au XV^e congrès le porte-parole de la fraction trotskyste de l'Opposition unifiée en train de se décomposer. Karl B. Sobelsohn, dit *Radek* (1885-1939) ancien militant social-démocrate en Pologne, puis en Allemagne, avait rejoint les bolcheviks en 1917. Il avait été secrétaire de l'I.C., puis recteur de l'université Sun Yat-sen à Moscou. Il était déporté à Tomsk. Le texte de leur déclaration au XV^e congrès est traduit dans *Cahiers Léon Trotsky*, n° 6, 1980, pp. 71-73.

4. Trotsky fait allusion ici à différentes défaites de l'I.C. ou du mouvement ouvrier, dans lesquelles la responsabilité des dirigeants de Moscou était engagée différemment. En Allemagne, après s'être décidé très tard à admettre l'existence d'une situation révolutionnaire, après avoir contribué à freiner les masses par une politique de « grand soir », l'I.C. avait sous-estimé l'ampleur du recul d'Octobre et de la renonciation à l'insurrection. En Bulgarie, elle avait fait préparer un

la stabilisation du capitalisme, car elles ont consolidé provisoirement la situation de la bourgeoisie mondiale ; par la pression renforcée de celle-ci sur l'U.R.S.S., ces défaites ont ralenti l'allure de l'édification socialiste ; elles ont renforcé les positions de notre bourgeoisie à l'intérieur ; elles ont donné à celle-ci la possibilité de se lier plus fortement à beaucoup d'éléments de l'appareil d'Etat soviétique ; elles ont accru la pression de cet appareil sur celui du parti, et elles ont conduit à l'affaiblissement de l'aile gauche de notre parti. Au cours de ces mêmes années, il s'est produit en Europe une renaissance provisoire de la social-démocratie, un affaiblissement provisoire des partis communistes, et un renforcement de l'aile droite à l'intérieur de ces derniers. L'Opposition dans le P.C.R., en tant qu'aile gauche ouvrière, a subi des défaites en même temps que s'affaiblissaient les positions de la révolution prolétarienne mondiale.

8. Si les partis de l'I.C. n'ont eu aucune possibilité d'apprécier exactement la signification historique de l'Opposition, la bourgeoisie mondiale, en revanche, a déjà émis son jugement sans ambiguïté. Tous les journaux bourgeois plus ou moins sérieux, dans tous les pays, considèrent l'Opposition du P.C.R. comme leur mortelle ennemie et envisagent au contraire la politique de la majorité actuellement dirigeante comme une transition nécessaire à l'U.R.S.S. vers le monde « civilisé », c'est-à-dire capitaliste.

Le présidium de l'I.C. devrait, selon nous, rassembler les opinions exprimées par les chefs politiques et par les organes principaux de la bourgeoisie, en ce qui concerne la lutte intérieure du P.C.R., afin de permettre au 6^e congrès la possibilité de tirer les conclusions politiques nécessaires sur cette question primordiale.

9. L'issue et les leçons de la révolution chinoise, révolution qui constitue un des plus grands événements de l'histoire mondiale, ont été tenus dans l'obscurité, écartés de la discussion, et n'ont pas été assimilés par l'opinion publique de l'avant-garde prolétarienne. En réalité, le comité central du P.C.R. a interdit

putsch qui fut réprimé dans le sang ; la Lettonie fut aussi le théâtre d'une insurrection manquée en 1925 ; en 1926, la grève générale britannique fut écrasée sans que le P.C. de l'U.R.S.S. ait jugé bon de rompre les relations au sein d'un comité syndical anglo-russe avec les dirigeants réformistes qui cautionnaient et avaient la responsabilité de cet écrasement ; en Chine, Tchiang Kai-chek avait massacré les communistes à partir du « coup de Shanghai » et les forces du gouvernement chrétien social de Vienne avaient mitraillé en pleine capitale des manifestants ouvriers, faisant plus de trente morts.

la discussion des questions relatives à la révolution chinoise. Mais, sans l'étude des fautes commises, fautes classiques de l'opportunisme, il est impossible de concevoir dans l'avenir la préparation révolutionnaire des partis prolétariens d'Europe et d'Asie !

Indépendamment de la question de savoir sur qui retombe la responsabilité immédiate de la direction des événements de décembre à Canton⁵, ces événements fournissent un exemple frappant de putschisme lors du reflux de la vague révolutionnaire. Dans une période révolutionnaire, une déviation vers l'opportunisme est souvent le résultat de défaites dont la cause immédiate réside dans une direction opportuniste. L'Internationale communiste ne peut faire aucun nouveau pas en avant sans avoir tiré préalablement les leçons de l'expérience de l'insurrection de Canton, en corrélation avec la marche d'ensemble de la révolution chinoise. C'est là une des tâches essentielles du VI^e congrès mondial. Les mesures de répression prises contre l'aile gauche, non seulement ne répareront pas les fautes déjà commises, mais, ce qui est plus grave, n'apprendront rien à personne.

10. La contradiction la plus flagrante et la plus menaçante de la politique du P.C.U.S. et de l'I.C. tout entière est constituée par le fait suivant : après quatre années de processus de stabilisation équivalant à un renforcement des tendances de droite dans le mouvement ouvrier, le feu continue à être, comme auparavant, surtout dirigé *contre la Gauche*. Dans la période qui vient de s'écouler, nous avons été témoins de fautes et de déviations opportunistes monstrueuses dans les partis communistes d'Allemagne, d'Angleterre, de France, de Pologne, de Chine, etc. Entre-temps, l'aile gauche de l'I.C. a été l'objet d'un travail d'anéantissement qui se poursuit encore. Il est incontestable qu'actuellement les masses ouvrières d'Europe s'orientent

5. Après avoir porté pendant des mois la responsabilité de la politique de soutien au Guomindang et d'alliance avec Tchiang Kai-chek, et, après le début de la répression de celui-ci, après avoir continué cette politique avec ce qu'elle appelait « le Guomindang de gauche », la direction Staline-Boukharine avait fait un brutal virage à gauche, sans doute dans la perspective du XV^e congrès et pour étouffer les critiques de l'Opposition. Une fois de plus, son « gauchisme » avait revêtu la forme du putschisme, les militants communistes, seuls, se soulevant le 11 décembre 1927 au nom d'un « soviet de Canton » désigné par l'appareil. L'insurrection, privée du soutien populaire par sa conception même, ne dura que trois jours mais fut suivie d'une répression féroce. Trotsky nuancera plus tard son appréciation, comme on le verra dans ce volume, notamment dans sa correspondance avec Préobrajensky.

politiquement vers la gauche, en raison des contradictions inhérentes au processus de stabilisation. Il est difficile de prédire à quelle allure se déroulera ce développement vers la gauche et quelle forme il prendra dans le proche avenir. Mais la campagne permanente contre les éléments de gauche prépare, pour le moment où s'aggravera la situation révolutionnaire, une nouvelle crise de direction semblable à celle que nous avons connue ces dernières années en Bulgarie, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Chine, etc., etc. ! Peut-on exiger que des révolutionnaires, des léninistes, des bolcheviks, se taisent devant de telles perspectives ?

11. Nous n'estimons pas nécessaire de réfuter à nouveau l'affirmation absolument fausse que nous nierions le caractère prolétarien de notre Etat, la possibilité de l'édification socialiste, ou même la nécessité de la défense inconditionnelle de la dictature prolétarienne contre ses ennemis de classe de l'intérieur et de l'extérieur. Ce n'est pas là-dessus que porte la discussion ; elle porte sur l'appréciation des dangers qui menacent la dictature du prolétariat, sur les méthodes pour combattre ces dangers, et comment distinguer entre les véritables et faux amis, les véritables et faux ennemis.

Nous affirmons qu'au cours des dernières années, sous l'influence de causes intérieures et internationales, le rapport des forces s'est modifié d'une manière défavorable pour le prolétariat ; que la place tenue par lui dans l'économie, dans la vie politique, économique et culturelle du pays, s'est amoindrie au lieu de grandir ; nous affirmons que, dans le pays, les forces de réaction thermidorienne se sont consolidées, et qu'en sous-estimant les dangers qui en découlent, ces dangers s'aggravent dans une proportion extraordinaire. En chassant l'Opposition du parti, l'appareil, inconsciemment, mais avec d'autant plus d'efficacité, rend service aux classes non prolétariennes qui ont tendance à se renforcer et à se consolider aux dépens de la classe ouvrière. C'est de ce point de vue que nous nous plaçons pour juger notre déportation, et nous ne doutons pas que dans un avenir prochain, l'avant-garde du prolétariat mondial portera sur cette question le même jugement que nous.

12. Les représailles contre les Oppositionnels coïncident avec une nouvelle aggravation des difficultés économiques sans précédent dans les dernières années. La pénurie de produits industriels, la perturbation de la collecte des grains après trois bonnes récoltes, la menace grandissante contre le système monétaire — tout cela ralentit le développement des forces

productives, affaiblit évidemment les éléments socialistes de l'économie et empêche d'améliorer les conditions de vie du prolétariat et des paysans pauvres.

Dans les conditions d'une aggravation de la situation en ce qui concerne les biens de consommation sur le marché, les ouvriers repoussent inévitablement les tentatives de réviser les conventions collectives dans le sens d'une baisse des salaires.

Le G.P.U. assure que ces échecs colossaux du cours qui prévaut actuellement relèvent de la responsabilité criminelle des Oppositionnels exilés, dont le véritable crime a été de prédire à plusieurs reprises, au cours des dernières années, que toutes les difficultés actuelles seraient l'inévitable conséquence d'un cours économique erroné, et d'avoir réclamé à temps un changement de ce cours.

13. La préparation du 15^e congrès du parti — convoqué après un intervalle d'un an et demi, en violation des statuts du parti — a été elle-même une manifestation éclatante et grave de la violence croissante de l'appareil, s'appuyant de plus en plus sur des mesures de répression gouvernementale. De son côté, sans délibération et en brusquant les débats, le 15^e congrès a adopté une résolution selon laquelle les congrès se réuniront dorénavant tous les deux ans.

Dans un pays de dictature prolétarienne, dont le parti communiste est l'expression, il est apparu nécessaire, dix ans après la révolution d'Octobre, d'arracher au parti son droit élémentaire de contrôler, au moins une fois par an, l'activité de ses organes et avant tout de son comité central.

Même dans les conditions les plus défavorables créées par la guerre civile et par la famine, les congrès se réunissaient parfois deux fois par an, mais jamais moins d'une fois. Alors le parti délibérait et décidait réellement, sur toutes les questions, ne cessant jamais d'être maître de son propre sort. Quelles forces contraignent donc maintenant à considérer les congrès comme un mal nécessaire qu'on cherche à réduire au minimum ?

Ces forces ne sont pas celles du prolétariat. Elles sont la résultante d'une pression étrangère à celui-ci, exercée par son avant-garde. Cette pression a conduit à l'exclusion de l'Opposition et à la déportation des Vieux-bolcheviks en Sibérie et dans d'autres pays perdus.

14. Nous repoussons l'accusation d'aspirer à créer un nouveau parti. Nous disons par avance que les éléments d'un deuxième parti se rassemblent en réalité à l'insu des masses du parti et avant tout de leur noyau prolétarien, au point de

rencontre des éléments dégénérés de l'appareil du parti et de l'Etat et des nouveaux propriétaires. Les pires représentants de la bureaucratie, munis ou non de la carte du parti, n'ayant absolument rien de commun avec la révolution prolétarienne internationale, se groupent toujours davantage, créant ainsi des points d'appui pour un deuxième parti qui commence à se dessiner et qui, au cours de son développement, peut devenir l'aile gauche des forces thermidoriennes.

L'accusation selon laquelle, nous, les défenseurs de la ligne historique du bolchevisme, aspirerions à créer un deuxième parti, sert en réalité inconsciemment à couvrir le profond travail souterrain des forces historiques hostiles au prolétariat. En face de ces processus, nous mettons l'I.C. en garde ; tôt ou tard, un jour viendra où ces processus seront évidents pour tous, mais chaque jour perdu compromet incontestablement le succès de la résistance.

15. Il faut préparer le 6^e congrès de l'I.C. selon les voies et moyens selon lesquels les congrès étaient préparés du temps de Lénine : publier tous les documents principaux se rapportant aux questions litigieuses, en finir avec la persécution des communistes coupables seulement d'avoir exercé leur droit de membres du parti ; dans la discussion d'avant congrès, poser dans toute son ampleur la question du rapport des forces à l'intérieur du P.C.R., ainsi que la question de la ligne politique suivie par ce dernier.

Les questions litigieuses ne seront pas réglées par de nouvelles méthodes de répression. De telles mesures peuvent jouer un grand rôle positif lorsqu'elles servent à soutenir une ligne politique juste et à liquider plus facilement les groupements réactionnaires. En tant que bolcheviks, nous connaissons la valeur des mesures de répression révolutionnaires, et nous les avons appliquées à plusieurs reprises contre la bourgeoisie et ses agents, les s.r. et les mencheviks.

Aussi ne pensons-nous pas un seul instant à renoncer à ces mesures contre les ennemis du prolétariat. Mais nous nous souvenons avec fermeté que la répression dirigée par les partis ennemis contre les bolcheviks est demeurée impuissante. En fin de compte, c'est la politique juste qui est décisive.

Pour nous, soldats de la révolution, compagnons d'armes de Lénine, notre déportation est l'expression la plus claire des changements dans le rapport des forces de classes dans ce pays et de la dérive opportuniste de la direction. En dépit de tout cela, nous demeurons fermement convaincus que la base du pouvoir soviétique est encore le prolétariat. Il est encore possible, au

moyen d'un changement décisif dans la ligne de la direction, en corrigeant les erreurs déjà commises, par de profondes réformes, sans un nouveau soulèvement révolutionnaire, de renforcer et de consolider le système de la dictature prolétarienne. Cette possibilité peut devenir réalité si l'Internationale communiste intervient de façon décisive.

Nous en appelons à tous les partis communistes et au VI^e congrès de l'Internationale, demandant avec instance l'examen de toutes ces questions, ouvertement, et avec la participation de tous les membres du parti. Le Testament de Lénine n'a jamais paru plus prophétique qu'en ce moment. Personne ne sait combien de temps le cours des événements historiques va nous laisser pour corriger les erreurs qui ont été commises. Nous soumettant à la force, nous quittons nos postes dans le parti et les soviets pour un exil absurde et futile. Ce faisant, nous ne doutons cependant pas une minute que chacun d'entre nous et nous tous serons encore nécessaires au parti et qu'il aura besoin de nous, mais encore qu'à l'heure des grandes batailles qui sont devant nous, nous retrouverons tous nos places dans les rangs combattants du parti.

C'est sur la base de tout ce qui vient d'être dit que nous demandons instamment au VI^e congrès de l'Internationale communiste de nous réintégrer dans le parti.

Signatures : M. Alsky — A. Beloborodov — A. Ichtchenko — L. Trotsky — K. Radek — Kh. Rakovsky — E. A. Préobrajensky — I. N. Smirnov — L. Sérébriakov — I. Smilga — L. Sosnovsky — N. I. Mouralov — G. Valentinov — Nevelson-Man — V. Eltsine — V. Vaganian — V. Maliouta — V. Kasparova — S. Kavtaradzé — Vilenskij (Sibiriakov).⁶

6. Les éléments biographiques concernant les signataires ont été dispersés, en référence à d'autres mentions : se reporter à l'index des noms. Nous n'avons aucun élément sur V.I. Maliouta, sauf qu'il était membre du parti depuis 1916.

[RÉCLAMATION]¹ (début février)

Au président de la Commission Centrale de Contrôle Ordjonikidzé²

Au président du Comité Exécutif Central Kalinine³

Au responsable du G.P.U. Menjinsky⁴

1. Le responsable du G.P.U. fait volontairement obstacle à notre départ à la chasse, il refuse de donner un ordre écrit. Cela équivaut à remplacer l'exil par l'arrestation.

2. Je vis comme avant avec ma famille à l'hôtel. L'appartement n'a pas de sanitaires et la cuisine est en ruine [...].

3. Quand on peut mettre en prison à Moscou, pourquoi déporter à quatre mille verstes ?

1. Grigori K. *Ordjonikidzé*, dit Sergo (1886-1937), bolchevik depuis 1903, militant clandestin puis élève de l'école bolchevique de Longjumeau, avait réorganisé le parti en 1912 et occupé divers postes responsables avant de se lier à Stalin devant Tsaritsyne. Il était membre du bureau politique et avait à plusieurs reprises négocié avec les oppositionnels déportés.

2. Mikhaïl I. *Kalinine* (1875-1946), ouvrier, militant depuis 1899 membre du C.C. en 1919 avait succédé à Sverdlov comme président de l'exécutif des soviets ce qui en faisait le chef de l'Etat soviétique.

3. Viatcheslav R. *Menjinsky* (1874-1934), étudiant en droit, militant depuis 1902, en prison ou exil depuis 1906 pendant des années, était entré dans la Tchéka en 1919 et avait succédé à Dzerjinski à sa direction, en 1926.

4. Trotsky était grand chasseur et pêcheur et ne pouvait se détendre que dans l'exercice physique. La chasse était bonne aux environs d'Ama-Ata...

[LE VOYAGE ET LE PREMIER MOIS DE DÉPORTATION]¹

(27 février 1928)

Ceci pour vous rendre compte brièvement de ce qui est arrivé depuis notre départ de Moscou. Vous savez sans doute ce qui concerne le départ lui-même. Nous avons quitté la Gare de Kazan² dans un train spécial (une locomotive, plus le wagon où nous étions). Il a rapidement rejoint un express qui avait été retenu environ une heure et demie. Notre wagon a été accroché à l'express à environ 46 verstes de Moscou. C'est là que nous avons pris congé de Faina Viktorovna Beloborodova³ et de notre jeune fils Sérioja⁴ qui nous avaient accompagnés. Nous n'avions rien avec nous dans le wagon. A la suite d'interminables télégrammes, toutes nos affaires nous ont finalement été envoyées. Nos bagages nous ont rejoints seulement le septième ou le huitième jour, quand nous étions déjà à Pichpek. Le voyage a été très lent à cause des tempêtes de neige. Nous avons quitté Pichpek en camion — et avons presque gelé en route. Nous avons traversé en wagon la passe du Kurdai, pendant 30 verstes environ, puis de là dans une auto envoyée d'Alma-Ata. Nos bagages suivaient dans un camion, notre escorte réussissant à perdre en route deux valises contenant les objets les plus nécessaires. Mes livres sur la Chine, l'Inde, etc., sont perdus.

Nous sommes arrivés à Alma-Ata tard dans la nuit du 25 janvier et nous y sommes installés dans un hôtel. En toute

1. Lettre-circulaire aux amis (1161) traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. La Gare de Kazan est l'une des gares de Moscou.

3. Faina Viktorovna *Beloborodova*, compagne d'A. G. Belebodorov, qui était, jusqu'à son exclusion, commissaire du peuple à l'intérieur de la R.S.F.S.R., avait logé Trotsky et sa femme dans leur appartement du Kremlin dans les dernières semaines de « liberté » qu'ils avaient connues. Elle était née Jablonskaia, enseignait l'histoire à l'Institut du journalisme et était une amie personnelle de N. I. Sedova.

4. Sergéi L. *Sedov* (1908-1938) était le second fils de Trotsky et Natalia. Apolitique, il ne les avait pas accompagnés en exil.

conscience, je dois reconnaître qu'il n'y avait pas de punaises. De façon générale, c'était assez ignoble la vie dans cet hôtel (je dis cela parce que maintenant l' « autocritique » est reconnue officiellement nécessaire). Dans la perspective du prochain transfert du gouvernement du Kazakhstan à cet endroit, toutes les maisons d'ici sont « sur le registre ». Ce qu'on appelle poliment la « paperasserie » a commencé à retarder les choses. Ce n'est qu'à la suite des télégrammes que j'ai adressés à Moscou aux personnages les plus exaltés⁵ qu'on nous a enfin donné notre propre logement, après trois semaines à l'hôtel. Il nous fallait acheter de quoi manger, restaurer la cheminée démolie et de façon générale, nous bâtir une maison — bien que pas selon le système de planification d'Etat. L'entreprise n'est pas encore terminée aujourd'hui, car notre précieuse cheminée soviétique n'est pas encore chaude. Pendant le voyage, j'ai eu un nouvel accès de fièvre qui a repris ici de nouveau. Pourtant, de façon générale, je me sens très bien.

Lorsque les lettres des deux malheureux mousquetaires ont paru dans les journaux, je me suis souvenu pour la n-ième fois des paroles prophétiques de Sergei⁶ : « Il ne faudrait pas faire bloc avec Iossif ou Grigori⁷. Iossif nous trahira et Grigori se défilera. » Bien sûr, Grigori s'est défilé. Pourtant le bloc était justifié dans la mesure où c'était un bloc entre les ouvriers avancés de Moscou et de Petrograd⁸. Il semble que les malheureux mousquetaires s'attendaient à être pardonnés après leur lettre pathétique et stupide. Mais non. La *Pravda* a gracieusement publié le démenti de Maslow⁹, qui plantait le clou dans la tête. En dépit de tant d'aspects négatifs, il y a au moins un aspect positif, que ces nombres imaginaires quittent la scène — sans doute pour de bon.

Je suis en train d'étudier beaucoup l'Asie, sa géographie, son économie, son histoire, etc. Jusqu'à présent, je n'ai reçu que

5. Cf. pp. 78.

6. Il s'agit de Sergei Vitalievitch *Mratchkovsky* (1888-1936), né en prison d'une mère détenue politique et d'un père condamné, bolchevik en 1905, plusieurs fois arrêté et condamné sous le tsar. Il était devenu un des principaux dirigeants de l'Armée rouge, chef de la garnison de Moscou au moment de la mort de Lénine. Homme de confiance de Trotsky, c'est lui qui avait, avec d'autres officiers de l'Armée rouge, revendiqué la responsabilité de l' « affaire de l'imprimerie ».

7. « Iossif » désigne Staline et « Grigori » Zinoviev.

8. C'est ainsi que Trotsky justifie l'Opposition unifiée de 1926-27 formée de l'Opposition « trotskyste » de 1923 et de la nouvelle opposition « zinoviéviste » de 1925.

9. Maslow et Ruth Fischer voulaient jouer la carte de leur réintégration.

deux journaux, la *Pravda* et *Ekonomičeskaja Jizn*. Je les lis avec un grand zèle. Je manque terriblement de journaux étrangers. J'ai déjà écrit là où il faut demandant qu'on m'en envoie, même s'ils ne sont pas récents. En général, le courrier arrive ici avec un grand retard et de façon très irrégulière. D'abord il y a eu la phase des tempêtes de neige. Puis il s'est révélé que le courrier en voiture à cheval entre Pichpek et Alma-Ata était mal organisé. Le journal local, le *Djetsiu Iskra* (qui paraît trois fois par semaine) promet que les irrégularités de la poste seront surmontées (« dépassées ») parce que des négociations ont commencé avec un nouveau contracteur. En un mot, « les choses vont être réglées ».

Les événements de l'Inde exigent une attention particulière. Leur base économique semble être la profonde crise de l'industrie indienne, qui s'est répandue rapidement pendant la guerre impérialiste, mais qui est maintenant contrainte de reculer sous la pression des produits étrangers, japonais en particulier. C'est apparemment ce qui a donné au mouvement national-révolutionnaire toute son envergure. Le rôle du parti communiste indien n'est pas du tout clair. Les journaux rendent compte de l'activité en province de « partis ouvriers et paysans ». Il y a des raisons de s'inquiéter de ce nom même. A une époque, on affirmait aussi que le Guomindang était un parti ouvrier et paysan. Comment cela peut-il être autre chose qu'une répétition ?

L'antagonisme anglo-américain est finalement arrivé sur le devant de la scène dans toute sa gravité. C'est maintenant le facteur fondamental dans la politique et la situation mondiale. Nos journaux cependant simplifient à l'excès quand ils dépeignent la situation comme si l'antagonisme anglo-américain qui prend de l'intensité, devait mener directement à la guerre. On ne peut douter qu'il y aura quelques tournants brusques supplémentaires dans cette affaire. Car la guerre serait trop dangereuse pour les deux. Ils feront bien des efforts pour arriver à un accord et à la paix. Mais, si on prend l'affaire en général, le processus va à pas de géant vers une conclusion sanglante.

Je suis en train de traduire le *Herr Vogt* de Marx pour l'institut Marx et Engels. Pour réfuter quelques dizaines de calomnies de Karl Vogt¹⁰, Marx a écrit un livre de 200 pages en

10. Karl Vogt (1817-1895) se présentait comme un démocrate allemand ; il s'était fixé à Genève et lança contre Marx de tonitruantes attaques (« chef de bande d'expropriateurs et de faussaires »). Il était un agent du gouvernement impérial français.

petits caractères, alignant les documents et les dépositions des témoins et analysant les preuves directes et les éléments circonstanciels... S'il nous fallait nous mettre à réfuter à cette échelle les calomnies staliniennes, il nous faudrait publier une encyclopédie de mille volumes.

Ce n'est que récemment qu'ils annonçaient : « Nous avons radicalement détruit l'Opposition. Assez de polémique désormais. Mettons-nous au travail constructif pratique. » Au lieu de cela s'est ouvert un nouveau chapitre de polémique et cette fois, pour ne pas répéter le vieux répertoire défraîchi, ils jugent nécessaire de polémiquer sur le nombre de valises et de boîtes avec lesquelles nous voyageons (triplant leur nombre pour faire plus d'effet) et sur notre chien de chasse. Ma chère chienne Maya n'a même pas idée qu'elle a été jetée dans la grande politique.

Soit dit en passant, à propos de chasse, je suis venu ici avec une idée excessive de la richesse et de la variété du gibier local. Au cours des dernières années, le gibier a été impitoyablement massacré. Bien sûr, il en reste, mais il faut faire des dizaines de verstes pour l'atteindre. Je ne suis pas encore allé à la chasse. Une fois, Ljova a fait une sortie de vingt-cinq verstes environ mais sans résultat (peut-être parce qu'ils ont dormi après l'aube ce matin-là). Dans huit ou dix jours commenceront les déplacements du printemps. Je ferai alors un voyage à la rivière Ili (qui se jette dans le lac Balkhach). N'oubliez pas que je vis virtuellement en Chine. On dit qu'il passe ici de très nombreux vols d'oiseaux sauvages. Près du Balkhach lui-même, on trouve des léopards des neiges et même des tigres. Avec ces derniers, j'ai l'intention de signer un pacte de non-agression.

J'ai déjà indiqué la lenteur de la distribution du courrier. Mouralov m'a écrit le 24 janvier (il me l'a télégraphié). Nous sommes le 27 février et je n'ai pas encore reçu sa lettre. J'ai réussi à échanger des télégrammes avec presque tous les amis. Sérébriakov est le seul de qui je n'aie reçu aucune réponse¹¹. Il n'est arrivé aucune lettre, de qui que ce soit, sauf une carte postale de Sibiriakov¹², en route vers le lieu de son exil.

11. Léonide P. Sérébriakov (1890-1937), membre du parti à quinze ans, puis révolutionnaire professionnel, avait été délégué à la conférence de Prague en 1912, membre de la direction politique de l'Armée rouge, puis secrétaire du parti. Membre de l'Opposition de gauche, il avait été exclu pour l'affaire de « l'imprimerie clandestine ».

12. Vladimir Vilenskij, dit Sibiriakov (1888-193?), un ancien ouvrier de Moscou, ancien menchevik passé au bolchevisme, avait écrit un certain nombre d'ouvrages sur l'Extrême-Orient. Il militait depuis 1903.

ŒUVRES, JANVIER-JUILLET 1928

Notre logement est au milieu de la ville qui est une zone bien mauvaise. En avril ou mai, nous projetons de nous déplacer vers les orchidées, c'est-à-dire plus haut dans les montagnes où le climat est incomparablement plus sain. Le temps ici est déjà printanier. Presque toute la neige a fondu (il y en a eu une quantité exceptionnelle cette année).

[LE FACTEUR INTERNATIONAL]¹

(28 février 1928)

Cher Ivan Nikititch²,

J'ai reçu aujourd'hui votre carte postale et vous ai envoyé un télégramme. Votre lettre est la première que j'aie reçue ici. Est-ce parce que le service des postes accorde plus d'attention à l'ancien commissaire des postes et télégraphe³ ou pour quelque autre raison — je n'en sais rien. En arrivant ici je vous ai tout de suite écrit une carte postale adressée à Zangezury. J'ai aussi écrit aux autres ermites dont je connais les adresses, mais n'ai pas eu encore de réponse. Le courrier est généralement lent ici aussi et en ce moment les tempêtes de neige de février aggravent le problème. J'ai reçu des réponses télégraphiques de Rakovsky, Kasparova, Sosnovsky⁴ et Mouralov. Tous sont installés, ont bon

1. Lettre à I. N. Smirnov (1109), avec la permission de la Houghton Library, traduite du russe.

2. Ivan Nikititch *Smirnov* (1881-1936), fils de paysan, cheminot, puis mécanicien, militant en 1889, bolchevik en 1903, emprisonné, arrêté et déporté à plusieurs reprises, avait été proche collaborateur de Trotsky pendant la guerre civile et chef de la 5^e armée. Lénine l'avait surnommé « la conscience du parti » et on l'appela plus tard « le Lénine de la Sibérie » dont il dirigea la soviétisation. Membre du C.C. en 1920. Il avait été membre de l'Opposition de 1923 et était très proche de Trotsky.

3. Quand il avait été exclu du parti en décembre 1927, I. N. Smirnov était encore commissaire du peuple aux postes et télégraphe. Selon Victor Serge, son premier acte avait été d'aller s'inscrire au chômage.

4. Varsenica D. *Kasparova* (1875-1937), d'origine tatare, avait rejoint le parti en 1904. Elle occupa au cours de la guerre civile des fonctions importantes dans la hiérarchie des commissaires politiques de l'Armée rouge, proche collaboratrice de Trotsky. Elle avait été ensuite responsable de la section « Orient » du secrétariat féminin international, de la section femmes du P.C., professeur de l'université des peuples d'Orient. Elle avait été en 1927 membre du « groupe-tampon » puis avait rejoint l'Opposition de gauche et était déportée avec son fils. Lev S. *Sosnovsky* (1886-1937), militant depuis 1904, journaliste populaire d'un très grand talent, était la meilleure plume de l'Opposition, de tout temps haï par les bureaucrates, emprisonné dès les premières heures de sa déportation.

moral et travaillent, Sosnovsky et Mouralov dans des bureaux locaux du plan, Rakovsky, je n'en sais rien... Je n'ai pas reçu de réponse à mon télégramme à Sérébriakov⁵ à Semipalatinsk. Ne l'ont-ils pas envoyé ailleurs ? Je n'ai pas reçu de réponse de Radek : « pas d'adresse indiquée ». Apparemment Radek n'est pas encore allé au bureau télégraphique local ou peut-être lui aussi a-t-il été envoyé ailleurs ?

Votre invitation à visiter Novo-Bayazet est très tentante, mais sa réalisation impliquerait quelques difficultés. Le voyage a été très fatigant et, pour couronner le tout, nos compagnons de voyage ont réussi à perdre deux valises, dont l'une contenait les livres les plus précieux et les plus nécessaires... L'apparence technique de ma lettre pourrait vous faire penser que j'ai ici un secrétaire mais il n'en est absolument, *absolument* pas ainsi. C'est vrai que j'ai une machine, mais il faut organiser sur une base nouvelle le travail avec elle.

On chasse et on pêche ici, aussi puis-je vous retourner votre aimable invitation. Bien que nous vivions ici depuis bientôt trois semaines, je ne suis pas encore allé à la chasse. Les raisons sont nombreuses, mais la principale a été, si l'on veut, la forte température que j'ai eue et qui ne m'a pas quitté pendant tout le voyage pour ici. Natalia Ivanovna et Ljova⁶ ont eu à faire bien des réclamations parce qu'on ne nous a pas encore donné de logement. Nous vivons dans un hôtel qui remonte à l'ère de Gogol.

Bien entendu, vous avez lu la lettre des deux mousquetaires⁷ à la rédaction. Il serait difficile d'imaginer petit document plus

5. Le silence de Sérébriakov s'expliquait peut-être par sa démoralisation.

6. Natalia Ivanovna Sedova (1882-1962) était la seconde femme de Trotsky, qu'il avait rencontrée à Paris au temps de son premier exil, après son évasion. Lev. L. généralement appelé Léon ou Ljova, Sedov (1906-1938) était leur fils aîné, né pendant que Trotsky était en prison.

7. Les « deux mousquetaires » sont Zinoviev et Kamenev. La lettre était le document qu'ils avaient adressé à la *Pravda* pour se dégager de toute responsabilité après la publication des lettres à Pereverzev, le 15 janvier. Ils y soulignaient leur rupture avec Trotsky à cause de leur détermination d'opérer « une soumission entière et réelle aux décisions du XV^e congrès », assuraient que l'Opposition considérait Thermidor comme « un fait accompli » et s'engageait dans la voie du « deuxième parti », en fait à terme. Ils assuraient au passage que *Contre le Courant* était un « groupe archi-droitier et exclusivement intellectuel ». Ils précisaient : « En ce qui concerne la Plateforme nous devons dire que nous ne pouvons plus maintenant prendre la défense de ce document qui date de l'époque de la plus grande violence de la lutte fractionnelle, indépendamment de la façon dont y sont traitées les différentes questions. Il va de soi que, dans notre travail, nous nous laisserons guider par les décisions du XV^e congrès ». (*Pravda*, 26 janvier 1928).

pitoyable et dénué de valeur. Il s'avère maintenant que le groupe *Contre le Courant* est celui qui est le plus éloigné de tous du bolchevisme. Quel bolchevisme ? Celui que nos deux malheureux mousquetaires prêchaient jusqu'à hier ? Ou celui qu'ils attaquent ? Pas un mot là-dessus et rien d'étonnant. Ce document flagorneur, faux, servile et obscène repose intégralement sur ce qu'il évite les problèmes les plus fondamentaux au cœur de la question.

La situation internationale et le mouvement révolutionnaire international sont très prometteurs ce qui est nouveau et important pour l'avenir proche. La *Pravda* a raison d'écrire : « La période d'une certaine apathie et de découragement qui a commencé après la défaite de 1923⁸ et permis au capitalisme allemand de renforcer sa position, est en train de disparaître. » (28 janvier 1928). Maintenant on répète à chaque tournant ce genre de déclaration sur l'apathie et le découragement depuis 1923. Pourtant, à l'époque, ceux qui ne comprenaient pas la signification et l'importance de la défaite de 1923 accusaient ceux qui prédisaient le caractère inévitable d'une telle période de... liquidationnisme ! Sans comprendre le caractère *international* de cette période, on ne peut pas comprendre correctement nos affaires intérieures. La défaite de 1923 a eu un effet moindre en Angleterre que sur le continent et une nouvelle montée y a commencé en 1926⁹, mais elle a été brisée par la défaite de ce mouvement. Les effets les plus profonds de la défaite de 1923 ont été ressentis bien entendu en Allemagne même et, si l'on veut, chez nous. La *Pravda* a raison de dire qu'apathie et découragement commencent à disparaître en Allemagne. Malheureusement, je n'ai pas ici la presse allemande, ou la presse étrangère de façon générale. Et pourtant, il faudrait les suivre de plus près plus que jamais parce que tout le cours des événements porte au premier plan de plus en plus les questions internationales.

Il est bon de revenir sur les vieilles controverses à la lueur des nouveaux événements. Notre évaluation de la situation européenne après la défaite de 1923 était liée à la question du rôle de l'Amérique en Europe. Maintenant, notre idée a déjà acquis la force d'un préjugé — à savoir qu'envisager la destinée de l'Europe sans examiner le rôle des Etats-Unis est comme

8. Il s'agit de la défaite de la révolution allemande programmée pour Octobre et qui fut ajournée après la conférence de Chemnitz.

9. Trotsky fait allusion au grand mouvement des mineurs et la grève générale de solidarité avec eux.

essayer de tenir des comptes sans avoir la liste des transactions du propriétaire. Ce que l'on appelle la « normalisation » de l'Europe a été réalisé avec l'aide de l'Amérique. C'est sur cette base que la social-démocratie a ressuscité avec sa religion nouvelle (qui est aujourd'hui en train de disparaître) du pacifisme démocratique américain¹⁰. L'avant-garde prolétarienne d'Europe serait plus forte aujourd'hui précisément si elle avait prévu cette période d'apathie et de découragement, l'américanisme et le pacifisme, etc., si on ne lui avait pas instillé l'idée qu'une telle prédiction était du « liquidationnisme ». Ce fut l'erreur fondamentale du 5^e congrès. Les erreurs de la direction Maslow-Ruth [Fischer] avaient déjà un caractère de dérivation. On pensait que les barreaux de l'échelle étaient au-dessus et pas au-dessous et ainsi on levait le pied au lieu de descendre. Dans ce genre de situation, on ne peut pas ne pas se casser le nez. La période descendante et le renforcement de la social-démocratie dans la classe ouvrière allemande, a duré quatre ans, selon la *Pravda*. Ce n'est que maintenant qu'elle « commence à disparaître ». Mais nous n'avons jamais prédit une période aussi longue. La vérité est que cette période s'est prolongée à cause d'une évaluation incorrecte de notre époque en général et de l'orientation stratégique incorrecte qui en a découlé.

En ce moment, l'Amérique est beaucoup plus maîtresse de l'Europe qu'elle ne l'était il y a quatre ans quand nous avons pour la première fois soulevé cette question en termes théoriques. On a cependant élaboré trop de vapeur dans la chaudière américaine. Bien entendu, la puissance financière des Etats-Unis et de ses monopoles rendent « planification » et « régulation » possibles dans une mesure sans précédent (pour le capitalisme). Cela permet d'atténuer certaines crises, de les reporter tandis que montent les contradictions internes. Apparemment la situation aux Etats-Unis a atteint maintenant le point d'une crise commerciale et industrielle générale, une crise de l'économie tout entière. A quel point elle sera profonde, sévère et durable, ce sera difficile de le prédire. Mais il n'est pas difficile du tout de prédire que l'Amérique rectifiera les choses pour elle-même *aux dépens de l'Europe*, et que cela signifie d'abord et avant tout aux

10. C'était dans un discours prononcé en juillet 1924 et reproduit dans la brochure *Europe et Amérique* que Trotsky avait pour la première fois montré l'importance de l'« impérialisme pacifique » des Etats-Unis, première puissance mondiale et leur alliance avec la social-démocratie qui avait revigoré et internationalisé cette dernière en la liant à des perspectives de réformes, de paix et... de crédits.

LÉON TROTSKY

dépens de l'Angleterre. Déjà l'antagonisme anglo-américain a émergé des formes à peine masquées de la « coopération » anglo-américaine. Dans la période prochaine, cet antagonisme sera l'axe de la politique mondiale. Et, pour l'Europe, cela signifiera tout, sauf « le pacifisme démocratique ». Tout le problème est maintenant d'évaluer cela correctement, à la fois le processus dans son ensemble et chaque phase successive en particulier. Dans les années qui vient, le facteur international dominera tout.

En Inde, il semble que se préparent des événements significatifs. Je dois cependant avouer que je sais très peu de l'Inde, beaucoup moins même que ce que je sais sur la Chine qui est le sujet principal que je travaille maintenant. Malheureusement, mes livres sur l'Inde sont dans une des valises perdues. J'essaie en ce moment d'obtenir un nouvel envoi de livres de Moscou. Malheureusement cela signifie pas mal de difficultés, surtout en termes de perte de temps.

Si je comprends bien, votre courrier me parvient par Bakou et Krasnovodsk. Si c'est vrai, on pourrait s'apercevoir que vous et moi sommes plus voisins l'un de l'autre que nous ne l'étions à Moscou. Mais tout cela reste à être éprouvé de façon empirique.

[L'INSURRECTION DE CANTON]¹

(2 mars 1928)

Cher Camarade,

La *Pravda* publie sur plusieurs numéros un long article intitulé « Signification et Leçons de l'Insurrection de Canton ». ² Cet article est vraiment remarquable pour l'information précieuse, abondante et de première main qu'il contient, ainsi que pour son exposé lucide des contradictions et de la confusion de nature principielle.

Il commence par une évaluation de la nature sociale de la révolution elle-même. Comme nous le savons tous, c'est une révolution bourgeoise-démocratique, ouvrière et paysanne. Hier, elle était censée se dérouler sous le drapeau du Guomindang — aujourd'hui, elle se déroule contre le Guomindang. ³

Mais, selon l'appréciation de l'auteur, le caractère de la révolution et même toute la politique officielle demeurent démocratiques bourgeois. Nous passons ensuite au chapitre qui traite de la politique du pouvoir soviétique. On y trouve affirmé que « dans l'intérêt des ouvriers, le soviet de Canton a adopté des décrets établissant [...] le contrôle ouvrier de la production, organisant ce contrôle par les comités d'usine [...] la nationalisation de la grande industrie, du transport et des banques ».

Il poursuit en énumérant les mesures suivantes : « la confiscation de tous les appartements de la grande bourgeoisie pour l'usage des travailleurs »...

Ainsi les ouvriers étaient-ils au pouvoir à Canton, à travers

1. Lettre à E. A. Préobrajensky (T 1189-a), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. L'article, paru dans la *Pravda* du 1^{er} février, était signé « M. », sans doute Dmitri Maretsky.

3. Le Guomindang était le parti nationaliste chinois dont les communistes avaient été membres depuis 1923 et jusqu'en 1927 et qui était maintenant l'instrument de la dictature de Tchiang Kai-chek (cf. n. 6).

leurs soviets. En réalité, tout le pouvoir était aux mains du parti communiste, c'est-à-dire du parti du prolétariat. Le programme comprenait non seulement la confiscation de tous les grands domaines féodaux subsistant en Chine, non seulement le contrôle ouvrier de la production, mais aussi la nationalisation de la grande industrie, des banques et des transports, comme la confiscation des appartements bourgeois et de tous leurs biens pour l'usage des ouvriers. La question se pose : si *ce sont là* les méthodes d'une révolution bourgeoise, alors à quoi ressemblerait la révolution socialiste en Chine⁴? Quelle autre classe ferait la révolution et par quelles mesures? Nous observons qu'étant donné un développement réel de la révolution, la formule d'une révolution bourgeoise-démocratique, ouvrière et paysanne appliquée à la Chine dans la période actuelle, à l'étape donnée du développement, s'est révélée une fiction creuse, une baliverne. Ceux qui insistaient sur cette formule avant l'insurrection de Canton, et surtout ceux qui insistent sur elle maintenant, après cette insurrection, répètent (dans des conditions différentes) la faute principielle commise par Zinoviev, Kamenev, Rykov et le reste en mai 1917.

On peut objecter que le problème de la révolution agraire en Chine n'a pas encore été réglé! Exact. Mais il n'était pas réglé non plus dans notre pays avant l'établissement de la dictature du prolétariat. Dans notre pays, ce n'est pas la révolution bourgeoise-démocratique, mais la révolution prolétarienne socialiste qui a réalisé la révolution agraire qui, en outre, a été beaucoup plus profonde que celle qui est possible en Chine, du fait des conditions historiques du système chinois de propriété foncière. On peut dire que la Chine n'est pas encore mûre pour la révolution socialiste. Mais ce serait une façon abstraite et sans vie de poser la question. La Russie était-elle alors, en soi, mûre pour le socialisme? La Russie était mûre pour la dictature du prolétariat comme unique méthode pour régler les problèmes nationaux, mais en ce qui concerne le développement socialiste, ce dernier, qui procède des conditions économiques et culturelles d'un pays, est indissolublement lié à tout le développement à venir de la révolution mondiale.⁵ Cela s'applique en totalité et en

4. L'article de M. se terminait par l'affirmation que « le pouvoir soviétique de Canton » constituait « le prélude d'une brillante victoire de l'insurrection prolétarienne ».

5. Cette phrase est un résumé de la conception de Trotsky sur « la révolution permanente ».

partie à la Chine aussi. Si c'était, il y a huit ou dix mois, une prédiction (quelque peu tardive de ce fait), aujourd'hui, c'est une déduction irréfutable de l'expérience du soulèvement de Canton. Il serait faux de prétendre que l'insurrection de Canton était en gros une aventure et que les rapports de classe s'y reflétaient de façon déformée.

En premier lieu, l'auteur de l'article ci-dessus mentionné ne considère nullement l'insurrection de Canton comme une aventure, mais comme une étape tout à fait légitime du développement de la révolution chinoise. Le point de vue officiel général est de combiner l'appréciation de la révolution comme bourgeoise démocratique avec une approbation du programme d'action du gouvernement de Canton. Mais, même du point de vue de l'appréciation de l'insurrection de Canton comme un putsch, on ne pourrait conclure que la formule de la révolution bourgeoise-démocratique soit viable. L'insurrection était incontestablement située à un moment défavorable. Oui. Mais les forces de classe et les programmes qui en découlent inéluctablement ont été révélés dans toute leur légitimité par l'insurrection. *La meilleure preuve est qu'il était possible et nécessaire de prévoir d'avance le rapport des forces qui a été révélé par l'insurrection de Canton. Et qu'on l'avait prévu.*

Cette question est très intimement liée avec la question capitale du Guomindang. En passant, l'auteur de l'article raconte, avec satisfaction apparemment, que l'un des mots d'ordre de combat de l'insurrection de Canton fut le cri de : « A bas le Guomindang ! ». Les drapeaux et les insignes du Guomindang ont été déchirés et foulés aux pieds. Mais encore récemment, même après la « trahison » de Tchiang Kai-chek et après la « trahison » de Wang Jingwei⁶, nous avons entendu solennellement jurer « Nous ne rendrons pas le drapeau du Guomindang ». Oh, les tristes révolutionnaires !

Les ouvriers de Canton ont mis le Guomindang hors-la-loi,

6. Jiang Jieshih, en graphie coutumière *Tchiang Kai-chek* (1887-1975), ancien agent de change, puis chef de l'école militaire de Huangpu, patron de l'armée, puis du gouvernement chinois, avait été membre d'honneur du présidium de l'I.C. avant de massacrer les communistes de Shanghai avec l'appui des banques et de la pègre. Les communistes n'avaient cessé de le soutenir jusqu'à ce qu'il commence à les tuer ; sur instructions de Staline-Boukharine, ils avaient alors transféré leur allégeance à son rival « de gauche », *Wang Jingwei* (1884-1944) et à son gouvernement « de Wuhan ». Il s'était aussi retourné contre eux.

*proclamant illégales toutes ses tendances*⁷ ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que, pour la solution des tâches nationales fondamentales, on ne peut mettre en avant non seulement la grande bourgeoisie mais aussi la petite en tant que force qui permettrait au parti du prolétariat de résoudre avec elle les tâches de la « révolution démocratique bourgeoise ». Mais « nous » surestimons les millions de paysans et la révolution agraire... Pitoyable objection, car la clé de toute la situation réside précisément dans le fait que la tâche de la conquête du mouvement paysan repose sur le prolétariat, c'est-à-dire directement sur le parti communiste ; et cette tâche ne peut en réalité être résolue autrement qu'elle l'a été par les ouvriers de Canton, à savoir sous la forme de la dictature du prolétariat dont les méthodes, dès le début, se sont transformées en méthodes socialistes, inévitablement. En revanche, le sort général de ces méthodes, aussi bien que celui de la dictature dans son ensemble, est décidé en dernière analyse par le cours du développement mondial ce qui, naturellement, n'exclut pas mais, au contraire, présuppose une politique juste de la part de la dictature prolétarienne, qui consiste à renforcer et développer l'alliance entre les ouvriers et les paysans, et une adaptation par tous les côtés aux conditions nationales, d'une part, et au cours du développement mondial de l'autre. Jouer avec la formule de la révolution bourgeoise-démocratique après l'expérience de l'insurrection de Canton, c'est marcher contre l'Octobre chinois, car, sans une orientation politique générale juste, les soulèvements révolutionnaires ne peuvent vaincre, en dépit de leur héroïsme et de leur esprit de sacrifice.

Bien sûr, la révolution chinoise est « passée à une étape supérieure nouvelle » —, mais c'est vrai, non au sens qu'elle va bondir en avant, demain ou après-demain, mais qu'elle a révélé le vide du mot d'ordre de la révolution bourgeoise-démocratique. Engels⁸ a dit qu'un parti qui manque une situation favorable et subit en conséquence une défaite, devient une non-entité. Cela s'applique aussi au parti chinois. La défaite de la révolution chinoise n'est en rien moindre que celle d'Allemagne en 1923.

7. L'article de la *Pravda* relatait : « Dans un de ses premiers décrets, le soviet de Canton interdit toute activité du Guomindang, fit dissoudre toutes ses organisations, confisquera ses propriétés, mit hors-la-loi tous les dirigeants, sans distinction de tendance »... C'était au moins implicitement donner raison à l'Opposition de gauche.

8. Friedrich Engels (1820-1895) était l'ami et le collaborateur de Karl Marx.

Bien entendu il nous faut comprendre la référence à la « non-entité » de façon relative. Bien des choses indiquent que la prochaine période en Chine sera celle d'un reflux de la révolution, d'un lent processus d'assimilation des leçons des plus cruelles défaites ; et par conséquent l'affaiblissement de l'influence directe du parti communiste. Il en découle la nécessité pour ce dernier de tirer de profondes conclusions sur toutes les questions de principes et de tactique. Et c'est impossible sans une discussion ouverte et complète de toutes les fatales erreurs commises jusqu'à présent.

Bien entendu cette activité ne doit pas tourner à l'auto-isolément. Il faut garder une main ferme sur le pouls de la classe ouvrière afin de ne pas commettre d'erreur dans l'évaluation du rythme, et non seulement pour identifier la montée d'une nouvelle vague, mais aussi pour la préparer à temps.

[LA PRAVDA SONNE L'ALARME]¹

(5 mars 1928)

J'ai reçu votre lettre il y a trois jours ; elle a mis à peu près vingt jours à venir ici². Il faut en tenir compte pour notre correspondance à l'avenir.

Il découle indéniablement de votre lettre que Barnaoul est un endroit bien meilleur que Narym : bravo pour les gens intelligents qui ont rayé Narym sur vos ordres de voyage et ont écrit Barnaoul.

J'ai déjà échangé des télégrammes avec Ichtschenko³ et je lui ai écrit une lettre. Je vais maintenant écrire à Vaganian⁴, ayant appris son adresse par votre lettre. Vous mentionnez encore Vardine et Safarov⁵. Pouvez-vous me faire savoir dans quel état d'esprit ils sont et l'impression qu'a faite sur eux la lettre stupide et plutôt geignarde des deux « chevaliers à la triste figure »⁶? Le plus remarquable est leur argument sur le syndicalisme. Dans le document qui a été publié, nous disions que, malgré toutes les erreurs de la direction — ses mauvais calculs, le ralentissement artificiel du rythme de développement, etc. — le gouvernement soviétique est en train de faire infiniment plus pour la classe

1. Lettre à L. S. Sosnovsky (1197), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Sosnovsky était en déportation à Barnaul.

3. Alexandre Gavrilovitch *Ichtschenko*, bolchevik en 1905, avait été fonctionnaire à la direction des syndicats et suppléant de l'exécutif du Profintern. Il était en déportation à Kainsk.

4. Vagarshak L. *Ter-Vaganian* (1893-1936), considéré par Lénine comme un théoricien très doué, avait dirigé notamment la revue *Sous le Drapeau du Marxisme*. Il était à Biisk.

5. L'écrivain Ilya V. Mgéladzé, dit *Vardine* (1890-1943) et Georgi V. *Safarov* (1891-1942), animateur des jeunesses et spécialiste des problèmes d'Orient, étaient tous deux d'anciens oppositionnels de Leningrad qui avaient rompu avec Zinoviev et Kamenev.

6. Les deux « chevaliers à la triste figure » sont Zinoviev et Kamenev.

ouvrière qu'aucun gouvernement bourgeois ne pourrait ou ne voudrait à égal niveau de richesse. Nos deux philistins — adaptant leur voix au diapason officiel — objectent qu'il s'agit d'un critère trade-unioniste étroit, qu'après tout la tâche du gouvernement socialiste n'est pas d'augmenter le niveau de vie matériel seulement, etc. mais aussi de construire le socialisme.

Ah, que ces gens sont intelligents et clairvoyants ! Comment nous, incroyants du socialisme, pourrions-nous même rêver d'une telle sagesse ? Si tous les travailleurs du monde croyaient que le critère de la dictature du prolétariat est au-dessus des étroits critères « corporatistes » et trade-unionistes, nous n'aurions aucun souci à nous faire. Mais le problème est que la bourgeoisie et la social-démocratie détournent les ouvriers de la dictature du prolétariat, précisément en affirmant que cette dictature conduit par elle-même à l'appauvrissement du prolétariat, citant les niveaux de vie comparés des ouvriers sans tenir compte du développement des forces productives. C'est en réponse à l'argument fondamental des canailles social-démocrates contre l'U.R.S.S. et la dictature du prolétariat en général que nous disons ; « Les ouvriers d'une Russie bourgeoise, avec des forces productives au même niveau, n'auraient jamais eu un niveau de vie aussi élevé que celui qu'ils ont aujourd'hui, en dépit de toutes les fautes, erreurs de calcul et abandons de la ligne juste ! » Et c'est là l'argument que nos philistins repentants appellent « trade-unioniste » !

Merci pour les coupures de presse sur les koulaks. Elles me sont très, très utiles. Avez-vous remarqué l'éditorial de la *Pravda* du 15 février sur les collectes de grains ? Il est réellement remarquable. Je cite : « Parmi toutes les causes des difficultés rencontrées dans la collecte des grains, il faut en souligner celle-ci : les villages se sont étendus et enrichis. Avant tout, c'est le koulak qui s'est étendu et enrichi. Trois années de bonnes récoltes n'ont pas été sans laisser leur empreinte. »

Cela signifie que l'obstacle aux collectes de grains, ce qui veut dire aussi au socialisme, est le fait que « les villages se sont enrichis ». Et ce, parce que « trois années de bonnes récoltes n'ont pas été sans laisser leur empreinte », dit l'article de façon instructive. Pas sans laisser leur empreinte ! On peut penser que l'auteur parlait de trois tremblements de terre ou de trois épidémies. Il s'avère que « l'augmentation du revenu de la paysannerie... étant donné l'insuffisance relative de fourniture de produits industriels, a rendu possible à la paysannerie en général et *au koulak en particulier* le stockage des grains ». Nous lisons

plus loin que, bien que le koulak, ce même koulak pour lequel trois épidémies de bonnes récoltes n'ont pas été sans laisser leur empreinte, bien qu' « il ne soit pas celui qui stocke le plus le grain, cependant » — attention — « cependant, est, dans le village, la principale autorité » — qu'est-ce que c'est que ça ? — « a noué une smytchka (alliance) avec le spéculateur de la ville » — comment est-ce arrivé ? — « qui paie des prix élevés pour les grains » — pourquoi ? — et que « lui (le koulak) a la possibilité d'entraîner derrière lui le paysan moyen ». Dieu tout puissant, quelle sorte de panique à propos du koulak est-ce là ? Pourquoi le koulak « a-t-il la possibilité d'entraîner derrière lui le paysan moyen » ? C'est exactement ainsi que dit l'article. Parce que, voyez-vous, c'est là un document anti-parti, pas un éditorial. Quant à l'auteur, Barnaoul serait trop bien pour lui. Je barrerais Barnaoul pour inscrire Narym...

Il dit plus loin : « La ligne de notre parti au village a été déformée, c'est prouvé, dans un grand nombre de régions (???). » Lesquelles ? Quelles régions font exception ? Rien n'est dit là-dessus, mais au lieu de cela nous lisons que « les organisations du parti [...] sont loin d'avoir organisé partout le travail avec les pauvres du village ». « Dans un grand nombre de régions »... « sont loin d'avoir partout »... il serait bon d'être plus précis du point de vue géographique à ce sujet : on pourrait alors savoir si on parle d'un dixième ou des neuf dixièmes du pays. Mais le passage le plus frappant vient après :

« Dans nos organisations, dans le parti et ailleurs, sont apparus certains éléments étrangers au parti, au cours de la dernière période, qui ne voient pas de classes au village et essaient de faire leur travail de façon à n'offenser personne, à vivre en paix avec le koulak et en général de rester populaires dans “ toutes les couches ” du village. » Quelle chose étonnante ! D'où ces éléments sortent-ils après quatre années d'une « bolchevisation » impitoyable du parti précisément sur la question de la paysannerie (1923-1927). Et apparemment, ces éléments (ce serait bien de les appeler par leur nom) n'ont pas seulement surgi, mais ont eu sur la politique une telle influence qu'en résultat, « le koulak est au village une autorité économique... et a la possibilité d'entraîner derrière lui le paysan moyen ».

Il reste une question supplémentaire. Comment se fait-il que ces « éléments étrangers au parti » — plus loin, on les appelle

« éléments dégénérés », ce qui veut dire qu'ils n'ont pas « surgi », mais *dégénéré* — comment se fait-il que ces éléments étrangers, dégénérés, ne se soient pas révélés à l'occasion des questions les plus importantes de la vie du parti au cours des années précédentes ? Comment se fait-il qu'ils n'aient pas adhéré à la « déviation social-démocrate » ? Le fait qu'il s'agissait d'éléments étrangers au parti et qu'ils avaient dégénéré a été découvert un peu en passant, à l'occasion de la collecte des grains, et a été en quelque sorte une surprise. Peut-on douter que ces éléments étrangers et ces individus dégénérés étaient et sont de ceux qui haïssent le plus la « déviation social-démocrate » et les plus ardents partisans de « la construction du socialisme dans un seul pays » ? Nous pouvons nous attendre à plus d'une surprise de leur part dans l'avenir. Les collectes de grain sont un gros problème : mais après tout, il en est de plus gros, comme la guerre et la révolution en Europe. Si les koulaks ont la possibilité d'entraîner derrière eux les paysans moyens et s'il est apparu des éléments qui désirent plus que tout vivre en paix avec le koulak, s'ils ont surgi ou dégénéré dans le parti, alors, dans le cas de bouleversements majeurs, de complications ou de tournant politique, cela pourrait avoir d'importantes conséquences. Cela *doit* en avoir. C'est la même vieille queue qui a frappé la tête (encore gentiment) dans l'affaire de la collecte des grains. En cas de guerre, cette queue prendra la place de la tête ou en tout cas présentera des conditions rigoureuses. Mais ceux qui sont à Barnaoul, Narym, Alma-Ata, etc. défendront inconditionnellement et sans réserve cette même « construction socialiste » qu'ils sont censés ne pas reconnaître.

Sur la voie des mesures pratiques, le « surplus de grain » du koulak est confisqué, la *Pravda* recommandant que 24 % du grain confisqué soit distribué « aux pauvres ». C'est une mesure bien plus dure que l'emprunt obligatoire de 150 millions de pouds sur les 10 % de foyers paysans les plus élevés. Pourtant la proposition d'un emprunt obligatoire et d'autres semblables ont été présentées comme un abandon de la Nep, un retour à la confiscation des grains, au communisme de guerre, etc. Ayant entendu tant de discours identiques, la queue se met maintenant à frapper la tête et apparemment ses coups ne sont pas tous mesurés puisque l'éditorial de la *Pravda* poursuit :

7. La Nep était la « nouvelle politique économique » adoptée au X^e Congrès, en mars 1921, réhabilitant et utilisant le marché des produits agricoles pour ranimer une activité économique moribonde.

« Prétendre que nous serions en train d'abolir la Nep (écoutez bien), d'introduire la confiscation des grains, de déposséder les koulaks, etc. c'est du bavardage contre-révolutionnaire contre lequel il faut mener une lutte décidée. » L'auteur du fameux mot d'ordre « Enrichissez-vous » est clairement visé...

Les accusations de vouloir revenir au communisme de guerre sont bonnes pour une discussion « littéraire » avec la déviation social-démocrate, mais, quand le koulak est en train de vous écraser la queue, alors ce n'est plus du tout une question littéraire et on peut même se rappeler quelque chose du marxisme. Plus loin, il y a même des menaces contre ces « esbrouffeurs contre-révolutionnaires qui parlent de l'abolition de la Nep » et on réclame l'épuration du parti des « éléments aliénés infiltrés » (mais ils viennent juste de frapper des éléments étrangers, ou bien n'étaient-ce pas les bons ?)

Le bien léger auteur de cet article s'imagine que les éléments étrangers qui sont apparus, ont surgi, se sont infiltrés ou ont dégénéré parmi nous, peuvent voir leur sort réglé par un éditorial. Non, la question est bien plus sérieuse. Mais des années de falsifications du marxisme ont créé toute une génération qui « veut vivre en paix avec toutes les couches » (sauf celles des déviationnistes). Entre-temps, en dessous de cette nouvelle génération et des éléments dégénérés de l'ancienne, se sont produits de grands changements dans l'ordre social, « trois années de bonnes récoltes qui n'ont pas été sans laisser leur empreinte ». Et il s'est formé une queue toujours plus pesante qui est en train d'éprouver sa force : d'abord contre la « déviation social-démocrate », puis sur la question de la collecte des grains. Plus tard elle s'occupera de la question du pouvoir dans toute sa dimension. Non, cher ami, on aura encore besoin de nous, et même grand besoin.

Notre avantage est que nous avons correctement prévu. Marx dit dans *La Guerre civile en France* qu'à l'époque de la Commune, proudhoniens et blanquistes⁹ ont fini par être obligés de faire exactement le contraire de ce qu'ils avaient défendu avant l'avènement de la Commune. Nous voyons en ce moment le même genre de surprises, non seulement dans l'affaire de la collecte des grains, mais aussi dans le cas du soulèvement de

8. Les disciples de Pierre Joseph Proudhon (1809-1865), plutôt mutuellistes, et ceux d'Auguste Blanqui (1805-1881), un des premiers communistes de « minorité agissante », n'appliquèrent pas les principes de leurs maîtres à penser, dans un contexte imprévu et imprévisible.

Canton. On nous avait dit que les soviets ne convenaient qu'à une révolution socialiste et qu'en Chine, il s'agissait d'une lutte contre le féodalisme. Et qu'est-il arrivé en réalité ? A Canton, une ville qui est loin d'être le principal centre industriel de Chine, le renversement des forces réactionnaires, même s'il a été épisodique, a remis le pouvoir aux mains des ouvriers ; ce pouvoir a pris immédiatement la forme de soviets et ces soviets ont proclamé non seulement la confiscation des grandes propriétés (dans la mesure où elles existent) mais la nationalisation des grandes entreprises de l'industrie et des transports. « On l'avait soigneusement écrit sur le papier » — ou bien, admettons-le, pas avec tellement de soin — mais, en réalité, les choses se sont transformées en leur contraire. J'ai eu à ce sujet au début de l'automne dernier bien des discussions, orales et écrites, avec Zinoviev.

C'est en y pensant qu'il a parlé plus tard de « régurgitation ». Seulement voilà : les événements se sont produits et les choses ont été éprouvées !

Mais assez sur ces grandes questions. Malgré votre proposition, nous ne sommes pas allés une seule fois au cinéma. Cela s'explique vraisemblablement par le fait que nous sommes trois et que vous êtes seul. Rakovsky est à Astrakhan, pas à Krasnaïa Iara.

[ZINOVIEV ET KAMENEV]¹

(10 mars 1928)

Cher Ivan Nikititch,

J'ai enfin reçu votre lettre de Novo-Bayazet. Je me figurais que vous aviez là-bas une nature tropicale : des bananes à table, des léopards apprivoisés dans le jardin et ainsi de suite. Hélas, ce nom de Novo-Bayazet qui sonne bien ne dissimule qu'un véritable trou...

Ce que vous écrivez au sujet des achats de blé et du placement de l'emprunt rural me paraît indiscutable, pour sortir ingénieusement des difficultés dans lesquelles on s'est longtemps fourvoyé les yeux fermés. Là-dessus d'ailleurs, j'ai écrit suffisamment en détails à Sosnovsky. Je me borne donc à joindre à la présente la copie de la lettre que je lui ai adressée.

De Moscou, il m'est parvenu aujourd'hui, dans le tas d'un premier gros paquet de lettres, la réaction première qui a suivi la lettre des deux paladins qui, cruelle ironie du sort, apparaissent comme un double « Sancho Pança »². A l'heure actuelle, ils ne forment plus politiquement qu'une seule figure. Avec esprit, quelqu'un a dit de Zinoviev qu'il souffre d'un « gauchisme de l'épiderme ». Il voulait exprimer l'idée que Zinoviev, dépourvu de tout bagage intellectuel sérieux, d'inclination et d'aptitude aux idées générales, possède cependant une tendance instinctive, comme qui dirait inoculée dans l'épiderme, qui, à chaque occasion le tire à gauche. Mais, précisément, cette espèce

1. Lettre à I. N. Smirnov (T 1179), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library. Une traduction allemande en avait été publiée dans le quotidien allemand de New York, *New Yorker Volkszeitung* du 8 septembre 1928, auquel elle avait été fournie par E. B. Solntsev, alors en poste à l'Amtorg.

2. Sancho Pança est l'écuier de don Quichotte, rondouillard et surtout au gros bon sens terre-à-terre.

cutanée de maladie de gauche, proche de la démangeaison, lui assigne des bornes très limitées : là où la gauche demande des muscles. Zinoviev flanche. Or quel acte historique sérieux peut-on accomplir sans muscles ? Voilà pourquoi Zinoviev se dérobe chaque fois que sa maladie de gauche initiale est mise à l'épreuve de l'action.

En juillet 1923, il a écrit sur la révolution allemande des thèses comme toujours soufflées et mirifiques, qu'il terminait par cette proposition : « Fixer la manifestation antifasciste au jour anniversaire de la révolution d'Octobre. » Il s'obstinait orgiquement à ne pas poser brutalement la question de l'insurrection armée, bien que les choses aient été facilitées pour lui du fait que la révolution se déroulait au loin. Il rédigea des thèses non moins mirifiques sur la grève générale en Angleterre qu'il termina par ces mots : « Il va de soi que le maintien ultérieur du comité anglo-russe est également nécessaire. » Comme lors de la révolution allemande de 1923, il ne capitula qu'après la bataille. Ses thèses sur la révolution chinoise, avant comme après le coup d'Etat de Tchiang Kai-chek, se terminaient par cette conclusion : « Le parti communiste doit bien entendu rester dans le Guomindang . » Et là-dessus il ne concéda rien, ce qui réduisait à néant sa position dans la question chinoise. Par la suite, il lança le mot d'ordre de soutien « dans une certaine mesure » du gouvernement de Wuhan³. Lorsqu'à l'automne dernier, le rôle du Guomindang se précisa dans toutes ses nuances de rôle contre-révolutionnaire, il continua à défendre pour la Chine le mot d'ordre d'une république bourgeoise-démocratique, en voyant du « trotskysme » dans le mot d'ordre de dictature du prolétariat (Je me souviens qu'à la première entrevue que j'eus avec Kamenev, en mai 1917, celui-ci à qui je disais que je n'avais pas de désaccords avec Lénine, me répondit : « Je pense bien : après les thèses d'avril ! » En fait, Kamenev et des dizaines d'autres avec lui pour ne pas parler des Liadov⁴, considéraient la position de Lénine comme « trotskyste » et nullement bolchevique).

3. Le gouvernement du Wuhan, présidé par Wang Jingwei (cf. n. 6 p. 91) était considéré comme celui du « Guomindang de gauche » par l'I.C. et le P.C.C. jusqu'au moment de la réconciliation de ses membres avec Tchiang Kai-chek : le temps de quelques mois de 1927.

4. Martyn N. Mandelstamm, dit *Liadov* (1872-1947), vieux-bolchevik, partisan du groupe ultra-gauche « périodiste » en 1910, puis rallié aux mencheviks en 1917, ne s'était fait réintégrer dans le parti bolchevique qu'en 1920. Il était depuis 1920 recteur de l'université Sverdlov et président de la commission d'étude de l'histoire de la révolution.

Comme on le voit, la position de Zinoviev dans la nouvelle étape de la révolution chinoise n'est pas fortuite. Zinoviev connaît bien son « talon d'Achille » et c'est pourquoi, d'avance, il accompagne ses articles et résolutions de semblables réserves afin d'avoir la possibilité de se ressaisir en cas de besoin devant les faits. C'est là-dessus qu'est bâtie toute sa cuisine tactique du V^e congrès de l'I.C. dont les résolutions sont équivoques d'un bout à l'autre. L'interprétation proprement zinoviéviste de l'unité était également une réserve de ce genre, permettant, en cas de besoin, de faire volte-face. Vous vous rappelez, bien sûr, que nous nous en rendions parfaitement compte, mais que nous ajoutions : cette fois, la volte-face sera difficile, car il faudra sauter très bas dans la bassesse. Mais même cela ne l'a pas retenu... Quant à Kamenev, il a, par contre, une impulsion instinctive qui le pousse constamment à droite, dans le sens de l'auto-limitation, de la conciliation, des détours, etc. De toutes les supplications, sa plus chère est : « Eloignez de moi cette coupe... » Mais, contrairement à Zinoviev, il a une certaine école d'idées. Il a compris plus tôt que Zinoviev la nécessité de rompre le comité anglo-russe ; il admettait visiblement la nécessité pour le parti communiste chinois de sortir du Guomindang, mais il garda le silence. Je pense que s'il n'avait pas été en Italie, il aurait compris mieux que Zinoviev que la formule de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie était pour la Chine après mai 1927 une survivance, comme pour la Russie après février 1917. D'ailleurs, cette fois, Kamenev comprenait mieux et plus clairement que Zinoviev ce qui signifiait « capituler ». Mais la nature politique a repris le dessus. Zinoviev tourne le dos à ses arguments de gauche, Kamenev a peur d'être victime de ses tendances de droite, mais, dans toutes les questions importantes, l'un et l'autre tombent d'accord sur la même ligne. Cette ligne, on pourrait l'appeler couci-couça. J'ai raconté à bien des camarades et sans doute à vous aussi le bref entretien que j'eus avec Vladimir Ilitch peu après la révolution d'Octobre. Je lui dis *grosso modo* : « Un qui m'étonne, c'est Zinoviev ; quant à Kamenev, je le connais d'assez près pour présumer où, en lui, se terminera le révolutionnaire et où commencera l'opportuniste. Mais je ne connaissais pas Zinoviev personnellement. D'après ses écrits et certains de ses discours, il me faisait l'impression d'un homme que rien n'arrête et qui n'a pas peur. » Vladimir Ilitch me répondit : « Il n'a pas peur quand il n'y a rien à craindre. » L'entretien se termina là-dessus. Evidemment, on peut demander avec malice : puisque tout cela était connu d'avance,

comment le bloc⁵ a-t-il été possible ? Mais ce ne serait pas sérieux de poser la question ainsi. Le bloc n'avait pas un caractère personnel. A propos du comité anglo-russe, on nous a appris qu'au fond ce qui importe, ce ne sont pas les chefs, mais les masses. Cette façon de poser la question est fautive et opportuniste, car il n'y a pas que les masses : il y a aussi la ligne politique. On ne peut pas y renoncer à cause des masses. Mais, dans la lutte pour les masses, quand la ligne politique est juste, on peut faire bloc non seulement avec le diable, mais même avec un Sancho Pança à deux têtes⁶.

5. Le « bloc » désigne ici l'alliance conclue en vue d'« unification » entre partisans de Trotsky d'un côté, partisans de Zinoviev et Kamenev de l'autre, l'Opposition unifiée.

6. C'est la troisième caractérisation « littéraire » de Zinoviev et Kamenev : après « chevaliers à la triste figure », c'est la seconde empruntée à Cervantes.

[PIATAKOV EST FINI]¹

(17 mars 1928)

Cher Alexandre Gavrilovitch,

J'ai reçu hier 16 mars votre lettre du 2. C'est un nouveau record de vitesse. Et en voici la meilleure preuve : votre lettre faisait référence, « sur la base de la *Pravda* » à la petite lettre d'aveux de Piatakov² ; mais nous n'avons reçu qu'aujourd'hui le numéro de la *Pravda* qui contient cette lettre. Vous parlez avec indignation du document trompeur et stupide de Piatakov. Je peux pleinement le comprendre, mais je dois avouer que je ne réagis pas ainsi personnellement, parce qu'il y a longtemps que je considère Piatakov comme un homme politiquement fini. Dans ses moments de franchise, il m'a dit plus d'une fois, sur un ton de fatigue et de scepticisme, que la politique ne l'intéressait pas et qu'il voulait devenir un « spécialiste ». Plus d'une fois, je lui ai dit moitié en plaisantant, moitié sérieux que si, un beau matin, il se réveillait sous un Bonaparte³, il prendrait encore sa serviette et irait au bureau, inventant le long du chemin quelque misérable « théorie » pseudo-marxiste pour se justifier...

Quand nous avons commencé, vous et moi, une vive mais brève discussion, ce qui m'a le plus troublé était le fait que quelques camarades ne voulaient pas voir ce qui était, que Piatakov est un cadavre politique qui prétend être encore en vie et invente toutes sortes de sophismes bâclés pour se donner

1. Lettre à A. G. Ichtschenko (T 1221), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. La lettre de capitulation de Piatakov venait d'être publiée dans la *Pravda* du 29 février. Ichtschenko s'indignait.

3. Napoléon *Bonaparte* (1867-1921) devenu l'empereur Napoléon I^{er} est utilisé ici pour désigner le dictateur éventuellement sorti d'une crise du régime et imposant sa dictature : dans quelques années, Trotsky parlera du stalinisme comme d'une forme de « bonapartisme » soviétique.

l'allure d'un politicien révolutionnaire. Bien entendu, quelque grande vague révolutionnaire européenne ou mondiale peut ressusciter même Piatakov ; après tout, on dit que Lazare est revenu de chez les morts, bien qu'il sentît déjà la pourriture⁴... En tout cas, Piatakov, livré à lui-même, ferait inévitablement des bourdes *ultra-gauchistes*. En bref, Lénine avait encore raison quand il écrivait que, dans les questions sérieuses, on ne pouvait pas se fier à Piatakov.

Je ne veux pas dire par là, bien entendu, que la défection de Piatakov, ou celle de Zinoviev et de Kamenev, n'a pas d'importance du point de vue du développement des idées bolcheviques. Je n'ai jamais exprimé pareille opinion. Tout individu qui a une position quelconque constitue un léger contrepoids voire tout le pendule dans l'horloge de la lutte de classes. J'ai eu l'occasion de discuter avec Piatakov des centaines de fois, en groupe aussi bien qu'en tête à tête. Cela témoigne à soi seul que je n'étais d'aucune façon indifférent à la question de savoir si Piatakov serait avec nous ou contre nous. Mais ce sont précisément ces nombreuses conversations et discussions qui m'ont convaincu que la pensée de Piatakov, en dépit de toutes ses capacités, est totalement dénuée de force dialectique et qu'il y a dans son caractère plus d'insolence que de volonté. Pour moi, il est depuis longtemps clair qu'à la première épreuve d'une « scission » ce matériel-là ne tiendrait pas.

Je suis tout à fait désolé que vous soyez obligé de consacrer une partie aussi importante de votre temps à un simple travail de bureau. Vous êtes après tout l'un des plus jeunes parmi nous et il vous faut utiliser la suspension du vrai travail actuelle pour vous armer sur le plan théorique. Ce dont vous avez besoin, c'est de temps libre, et il est tout entier dévoré à votre bureau. Que c'est vexant ! Que votre bureau soit mal aéré et plein de fumée⁵ est un outrage supplémentaire. Si j'étais à votre place, j'exigerais du comité exécutif du soviet local ou du comité du parti ou du Rabkrin⁶ qu'au lieu de faire des phrases sur la rationalisation des processus de travail en général ils fassent l'amélioration élémentaire d'interdire de fumer aux heures de travail.

4. Lazare, selon l'évangile de Jean, était mort et fut ressuscité par Jésus.

5. Trotsky fumait encore en 1916 (cf. son récit de ses péripéties en Espagne), mais il s'était arrêté au moment de la révolution et, comme nombre d'anciens fumeurs, éprouvait une profonde répugnance pour l'odeur de tabac : personne ne se permettait, parmi ses proches, de fumer en sa présence.

6. Rabkrin est l'abréviation qui désigne l'Inspection ouvrière et paysanne.

LÉON TROTSKY

Je me suis plaint à vous de ne pas recevoir de journaux étrangers, et dans votre lettre, vous y répondez. Mais hier après-midi précisément j'ai commencé à recevoir quelques journaux étrangers, avant tout de Rakovsky à Astrakhan, mais aussi apparemment de Moscou. (Je n'ai pas encore bien vu le courrier des derniers jours, car j'ai été absent cinq jours.)

Vous me taquinez avec les canards, les oies et les cygnes de Kainsk. Bien, je suis revenu juste hier d'une chasse aux canards, aux oies et aux cygnes. C'est la première fois que j'allais à la chasse avec mon fils depuis que nous sommes ici. Nous sommes allés à la rivière Ili, à environ cent verstes d'ici. La chasse a été bonne, bien que nous y soyons allés trop tôt : les vols migratoires ont à peine commencé. Mais le pire a été les conditions physiques difficiles de cette chasse. A Ilyisk, à 73 verstes d'ici il y a des sortes d'arbrisseaux et au-delà s'étend la steppe nue avec un sol salé sur lequel ne pousse que l'armoise, ou dans les zones inondées, le roseau. Seuls les Kirghizes habitent des zones et la majorité d'entre eux est très pauvre. Nous avons passé notre première nuit, croyez-moi, dans la hutte du représentant local de l'agence pour l'achat de la viande Miasoprodukt. Cette hutte était comme un cachot avec de minuscules fenêtres juste au-dessus du sol et aucun autre meuble que le tapis de feutre. Nous étions quatorze sur le sol qui était de seize archines⁷ carré. Dans la pièce même se trouvait le foyer sur lequel bouillait de l'eau boueuse pour le thé. Nous avons passé la seconde nuit dans une *yourte* kirghize, plus petite encore, et même plus poussiéreuse et plus étouffante. Résultat, je n'ai tué en tout que quatorze canards, mais pour y arriver j'ai eu beaucoup plus d'insectes. Néanmoins, je prévois de recommencer ce voyage dans un ou deux jours puisque la saison de chasse commence le 1^{er} avril. Mais cette fois je vais exiger de mes compagnons l'engagement de dormir dehors : c'est infiniment plus agréable.

7. L'archine est une mesure russe qui correspond à 0,71 m.

[PARTIE DE CHASSE]¹

(début avril 1928)

Le printemps commence cette fois pour de bon — c'est d'ailleurs la troisième ou quatrième fois. Le premier printemps avait commencé il y a à peine un mois et demi : le roi des horticulteurs d'ici, Moisseiev, retroussant ses manches, était sur le point de proclamer officielle l'ouverture du printemps. Mais la neige tomba, le gel survint, et révoqua radicalement le printemps. Près de deux semaines plus tard, il a de nouveau fait une tentative assez réussie. C'est au cours de cette deuxième tentative que je suis allé à la chasse avec Liova. Je vous ai déjà écrit à ce propos². Au retour, nous avons passé près d'une semaine à Alma-Ata et nous sommes allés une seconde fois à la chasse, avec la ferme intention de profiter du printemps jusqu'au bout.

Mais cette fois nous avons emporté des tentes, des bottes en feutre, des pelisses, etc., pour ne pas passer la nuit dans des yourtes, d'où, la fois passée, nous avons rapporté une grande quantité d'un « gibier » absolument pas prévu dans nos plans de chasse... Mais de nouveau la neige est tombée et de nouveau le froid est survenu. C'est dans ces conditions que nous avons passé neuf jours à la chasse. On peut dire de ces journées qu'elles furent l'occasion de grandes épreuves. La nuit, le froid atteignait moins huit, moins dix. Malgré cela, pendant neuf jours et neuf nuits, nous ne sommes pas entrés à l'intérieur de l'isba. Grâce aux linges et aux vêtements chauds, nous n'avons presque pas souffert du froid. J'avais même avec moi un lit de camp, et les autres ont dormi sur le feutre qui recouvrait une couche de jonc. Durant la nuit, les bottes se recouvraient de glace, gelaient, et il

1. Lettre à I. N. Smirnov (T 1255) avec traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. p. 106.

fallait les dégeler près du feu, sinon on ne pouvait pas les enfile. Les premiers jours, la chasse s'est déroulée dans les marais. J'avais construit sur une motte une petite cachette, une petite hutte, dans laquelle j'ai passé douze à quatorze heures par jour. Ljova se postait dans les joncs sous les arbres. Les deux premiers jours, un canard vola encore, mais plus tard, il ne s'est montré que de loin : le matin et le soir, une grande quantité de canards de différentes espèces passait en coup de vent au-dessus de nous dans des directions opposées, à une hauteur inaccessible dans la majorité des cas.

Ce printemps vraiment peu amical, avec ses interludes de neige, déconcertait et les oiseaux et les chasseurs. Au quatrième ou au cinquième jour, nous nous sommes demandés s'il ne fallait pas rentrer. Mais un des compagnons proposa de se procurer une barque et de tenter notre chance sur le grand lac Akmal, où se concentre habituellement toute la coterie volante de canards, d'oies et de cygnes. Aussitôt dit, aussitôt fait : dans le village voisin de Illiski — la chasse avait lieu cette fois dans cette région — sur les bords de la rivière Ila, nous avons trouvé une barque et nous avons transféré notre campement du marais au lac, à une dizaine de verstes à peu près. Ce voyage fut lié à une mésaventure. Nous avons chargé les tentes, les feutres, etc. sur un chameau, et, ma foi, j'observai de près le travail de la bête de somme. Nous fîmes le voyage en kibitka. Mais il fallut traverser une rivière de la steppe au courant rapide, avec un lit et un fond mouvants, le Karasouk.

On décida de traverser l'eau à cheval. Un cheval traversa bien le rapide, et s'approcha de la rive, mais il tomba sur les pattes de derrière dans un trou, et après des essais infructueux de s'en sortir, il se coucha dans l'eau. C'était sur ce cheval que j'étais. Heureusement la mésaventure avait lieu à un endroit déjà peu profond, mais l'eau était très froide. Heureusement de nouveau un soleil vif et très chaud brûlait, de sorte que, ayant sauté sur la rive je pus sans beaucoup de risques me changer de vêtements et me sécher. Des nuées de canards volaient sur le lac, et de temps en temps des oies et des cygnes. Le tableau était très séduisant, mais ici commencèrent des épreuves d'un autre ordre. L'eau de printemps était déjà très haute de sorte que les îlots et les mottes sur le lac étaient visibles sous l'eau à une demi-archine au plus. Tout le lac était bordé et envahi à beaucoup d'endroits par des joncs hauts et vigoureux, et deux à trois fois plus haut qu'un homme. Le premier jour, nous avons essayé de chasser, debout dans l'eau ou bien en étant ballottés dans la barque — et

l'un et l'autre était très pénible. Nous avons alors décidé de construire une estrade dans les joncs : quatre lourds pieux plantés sous l'eau dans la terre à une demi-archine, et sur lesquels on avait posé au-dessus de l'eau une porte empruntée aux kirghizes. Au premier abord, cette construction paraissait d'un confort supérieur, d'autant plus que pour s'asseoir, j'avais encore un sac bourré de joncs. Mais bientôt je me convainquis que vivre sur un tel échafaudage et tirer à partir de cet endroit n'étaient pas choses faciles. Quand tu es sur la terre ferme, alors tu ne remarques pas du tout le recul du tir, mais sur cette sorte d'échafaudage, chaque coup menace de te faire tomber dans l'eau. Cette perspective n'était pas du tout attrayante, non pas tant parce que l'eau est froide, que parce qu'il faudrait tomber la tête la première dans l'eau entrelacée de joncs, depuis une hauteur proche de deux archines. Il est fort douteux que, dans de telles conditions, on réussisse à remonter. Et pour comble, le gibier cessa complètement de voler : les gelées le poussaient dans les joncs, où il se protégeait du froid. Ainsi la chasse en tant que chasse était tout à fait ratée. Nous avons rapporté plus de quarante canards et une paire d'oies — les oies n'ont pas été tuées par nous mais par des compagnons. A la fin des fins nous avons décidé de lever le camp, deux jours avant la fin officielle de la chasse printanière, le premier avril, et de rentrer « à la maison ». D'autres expéditions de chasse avaient pris fin ici de manière encore moins heureuse que la nôtre, ce printemps. Néanmoins, le voyage me procura un grand plaisir, tout entier concentré dans le retour à la barbarie : passer neuf jours au grand air, et par la même occasion neuf nuits, manger du mouton à la belle étoile, préparé là dans un seau, ne pas se laver, ne pas s'habiller parce que ne pas se déshabiller, tomber de cheval dans la rivière — l'unique fois où on peut se changer — passer presque vingt-quatre heures sur un petit échafaudage au milieu de l'eau et des joncs — sur une porte kirghize de la taille d'une petite fenêtre — il n'est pas fréquent d'éprouver tout cela.

Je suis rentré à la maison sans le moindre signe de refroidissement. Mais c'est à la maison que j'ai pris froid, de sorte que, depuis une semaine, je suis à moitié alité — grippe et bronchite gripeuse. Cela explique en partie pourquoi aujourd'hui seulement j'ai fait le compte rendu de ce voyage de chasse. Apparemment, je me rétablis bien que je ne sorte pas encore. Mais le printemps, pendant ce temps, s'installe pour de bon, je ne sais si c'est pour la troisième ou quatrième fois.

La correspondance se trouve en plein désarroi, même avec

LÉON TROTSKY

Moscou. Les lettres écrites à deux ou même trois semaines d'intervalle arrivent en même temps, si tant est qu'on les reçoit. Je ne sais pas ce que je dois accuser : les forces météorologiques ou d'autres forces. Jusqu'au départ de la datcha, il reste encore près d'un mois. Entre-temps, Sergéï doit arriver de Moscou. Je commence à recevoir des journaux étrangers de Moscou et d'Astrakhan.

[NOS CONTACTS]¹

(12 avril 1928)

Chers Amis²,

Nous avons reçu aujourd'hui 12 avril votre lettre du 24 mars. C'est un délai relativement acceptable pour la distribution du courrier. C'est parfois bien pire. Le jour où j'ai reçu votre télégramme, je vous ai envoyé une carte postale. J'espère que vous l'avez reçue. Votre lettre est excellente en ce qu'elle donne une image assez claire de vos conditions de vie. Malheureusement, ce n'est pas une image joyeuse ou réconfortante. Je présume que l'on met des obstacles sur votre route en ce qui concerne la correspondance et en ce qui concerne la pêche et la chasse. Si c'est le cas, il s'agit indubitablement d'autorités locales agissant de leur propre initiative. Ce fut pareil pour nous au début. Mais quand on eut envoyé à Moscou des télégrammes de protestation, la situation changea. Je pense qu'il vous faut énergiquement protester contre toute interférence dénuée de sens, de quelque sorte qu'elle soit.

L'arrivée du courrier est l'apogée de la journée, comme pour vous à Tcherdyne. Pendant les toutes premières semaines, il n'y avait pas de courrier du tout. Nous adressions des télé-

1. Lettre aux Grünstein (T 1298), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Karl Ivanovitch *Grünstein* (1888-1937), un social-démocrate letton, bolchevik en 1904, avait fait des années de prison et de bagne. Collaborateur de Trotsky pendant la bataille de Kazan, il fut l'un des commissaires de la 5^e armée, puis commandant de division et directeur de l'Ecole de l'Air. Pendant les années vingt, il était secrétaire général de la société des anciens forçats politiques. Il avait été l'un des principaux accusés dans l'affaire de « l'imprimerie clandestine ». Il a été totalement gommé pendant des années de l'histoire militaire soviétique dans laquelle il a reparu récemment. Il était marié à une autre militante, Revecca S. Ashkenasi.

grammes et des cartes postales à toutes les adresses de nos amis que nous connaissons. La vôtre a été l'une des dernières à nous parvenir. Petit à petit, nous avons commencé à recevoir des réponses, d'abord par télégraphe, puis par le courrier. Rakovsky et Sosnovsky sont ceux qui écrivent le plus régulièrement. Nous avons déjà réussi à échanger plusieurs lettres avec eux. En outre, Rakovsky m'envoie des journaux étrangers d'Astrakhan. J'ai commencé à recevoir des journaux étrangers de Moscou aussi, avec des livres...

D'I. N. Smirnov, nous avons déjà eu une lettre de son lieu de résidence, c'est-à-dire Novo-Bayazet en Arménie. Son trou semble pouvoir concurrencer Tcherdyne, bien qu'il soit à l'autre bout de la carte. De Sérébriakov, nous n'avons reçu qu'une carte postale. Il travaille sur le chemin de fer Turkestan-Sibérie, est bien placé, mais se plaint de l'ennui. Il y a eu une carte de Radek. Il lit et écrit beaucoup, mais souffre des reins (il ne nous a pas parlé de lui ; c'est sa femme qui l'a fait). Il y a eu une lettre de Beloborodov³ (d'Ust-Kulom dans la région autonome Komi). Dans cette colonie d'exil, il est difficile d'obtenir des chandelles et du kérosène. Valentinov⁴ vit là également. Il y a eu une lettre d'Ichtchenko, de Kainsk, 37 rue Kraskov. Il a un emploi et se plaint que la paperasserie bureaucratique lui fasse perdre tout le temps qu'il veut consacrer à ses propres projets. Ichtchenko écrivait sous l'impression récente de la lettre tout à fait stupide de Piatakov qui l'a beaucoup indigné⁵. Nous avons reçu une lettre très reconfortante de Kasparova, de Kourgan (109, rue Sovietskaia). Il semble que le fils de Kasparova ait également été exilé de Moscou, d'après ce qu'on a écrit à notre fils. Jusqu'à présent, il n'y a eu que deux télégrammes de Mratchkovsky (Veliky Oustioug, rue Kurochkine). Dans le second, arrivé il y a quelques jours, il se plaint de ne recevoir aucune lettre de moi, bien que je lui aie écrit une première lettre dès le 28 février, soit il y a plus d'un mois. N. I. Mouralov travaille dans un bureau de

3. Alexandre G. *Beloborodov* (1891-1938), électricien dans les mines, bolchevik en 1907 ; avait joué un rôle important pendant la guerre civile et pris notamment la responsabilité de l'exécution du tsar et de sa famille ; il avait été commissaire à l'intérieur de la R.S.F.S.R. de 1921 à 1927. C'est chez lui que Trotsky logeait avant sa déportation.

4. Georgi N. *Valentinov*, bolchevik en 1915, signataire des textes de l'Opposition en 1927, avait été avant sa déportation journaliste à *Trud*, l'organe des syndicats.

5. Il s'agit de la lettre de capitulation de Piatakov publiée par la *Pravda* du 29 février.

planification de district, 3 rue Fourier dans la ville de Tara). Nous avons reçu deux lettres de lui. Il y a eu aussi une lettre de Préobrajensky, d'Oural'sk (13 place Nekrassov). Préobrajensky fait aussi un travail pour le gouvernement, aux côtés d'un ancien membre du comité central des S.R. de droite, Timofeiev⁶. Il fait beaucoup de travail théorique. Soit dit en passant, en ce moment précis, il est à Moscou où il vient de lui naître un fils... J'ai écrit à Smilga à Narym à plusieurs reprises et reçu un télégramme de lui et d'un groupe de camarades qui sont dans la même région, mais pas encore de lettre (Kolpatchevo, district postal, Narym). Il y a eu aussi un télégramme de Vratchev, de Vologda, et de Iouchkine et Drozdov⁷, à Andijan. Le télégramme a été envoyé quand nous étions en route. Eltsine⁸ est à Oust-Vym (dans la région du Komi). Le camarade Sermouks⁹ a abouti aussi là-bas. Nous avons reçu un télégramme de lui il y a quelques jours. Je crois que c'est tout pour les camarades avec lesquels nous avons établi ou sommes en train d'établir une correspondance. A l'exception de Moscou. Aujourd'hui il est arrivé en même temps que votre lettre une lettre de Rakovsky. Il travaille beaucoup dans la commission provinciale de planification et à du travail littéraire. Il travaille pour l'Institut Marx et Engels sur le thème du saint-simonisme. En outre, il travaille à ses mémoires. Voilà je crois toutes les informations les plus importantes que je puis vous communiquer brièvement sur nos amis jusqu'à présent.

Je travaille sur la décennie d'après-guerre. Le but à long terme de ce travail est de tirer les leçons généralisées de la lutte

6. E. M. *Timofeiev* (1885-1941), membre du C.C. des s.r. de droite avait organisé des groupes de combat et été condamné à mort en 1922, puis grâcié. Si c'est bien de lui qu'il s'agit — et il n'y avait apparemment qu'un homme de ce nom à la direction des socialistes révolutionnaires — le fait que Préobrajensky se retrouve en déportation avec lui est évidemment saisissant.

7. Ivan Ia. *Vratchev* (né en 1898), avait été délégué notamment à la XIII^e conférence du parti, signataire des textes des 83^e 1927. Journaliste, c'était un protégé de Sosnovsky. *Ogoniok* a consacré plusieurs pages à une interview de lui en 1987 où il vivait encore, à Moscou. D'I. ou P. *Iouchkine* et d'André *Drozdov*, nous ne connaissons que leurs successifs lieux d'exil.

8. Victor Borissovitch *Elsine* était le fils du vieux bolchevik Boris Mikhaïlovitch, à l'époque responsable à Moscou du « centre » clandestin de l'Opposition. Il avait rejoint le parti en 1917 à Perm, autour de ses vingt ans et avait participé à l'insurrection dans l'Oural. Commissaire de division pendant la guerre civile, il avait obtenu ensuite le diplôme de l'Institut des professeurs rouges et était devenu secrétaire de Trotsky, particulièrement chargé de l'édition des *Œuvres*.

9. Nikolai M. *Sermouks* avait été pendant la guerre chef du train de Trotsky et son secrétaire-sténographe. Il l'avait ultérieurement accompagné partout y compris en Allemagne en 1926 comme « fondé de pouvoir » du G.P.U. Il avait suivi les Trotsky jusqu'à Alma-Ata où il avait été arrêté.

LÉON TROTSKY

révolutionnaire internationale de l'après-guerre, basée sur une évaluation des principaux courants de l'économie et de la politique d'après-guerre. J'ai apporté une partie des matériaux avec moi. Mon second fils m'apportera le reste des livres. Nous attendons son arrivée dans quelques semaines. En outre je traduis de l'allemand la brochure de Marx sur Karl Vogt et je projette de traduire un petit livre du socialiste utopique Hodgskin pour la maison d'édition de l'Institut Marx et Engels.

Quant à notre installation domestique, elle est très agréable, surtout en comparaison d'autres amis. Ma santé était très bonne jusqu'à ce que j'aie pris froid récemment. Maintenant j'ai de la bronchite dans le prolongement de la grippe. Mais il semble que cela aille mieux. Les choses ne vont pas si bien pour Natalia Ivanovna. Elle a eu une rechute de malaria, qui est très répandue dans la région. Les conditions sanitaires sont terribles. Le docteur local soupçonne que moi aussi j'ai la malaria, pas seulement la grippe. Nous avons de grands espoirs pour la saison d'été quand nous pourrons monter sur les collines à quelques huit verstes de la ville où il y a des orchidées et des maisons ou plutôt des baraquements d'été. Le climat y est infiniment meilleur. Il y est plus frais en été et la malaria n'atteint guère cette altitude. Nous pourrons aller dans une maison d'été début mai.

Je joins un rapport sur nos expéditions de chasse écrit pour les camarades chasseurs Préobrajensky et Mouralov et pour le candidat chasseur Rakovsky. La saison de chasse est terminée maintenant. Il nous faudra attendre le 1^{er} août. Dans l'intervalle nous nous serons préparés à la pêche. Nous enverrons en temps voulu des rapports sur nos succès et nos échecs. J'espère que vous aurez aussi l'occasion d'utiliser vos instruments de chasse et de pêche.

10. Thomas Hodgskin (1787-1869) théoricien socialiste anglais, était notamment *La Défense du Travail contre le Capital* paru 1825.

[LE CONTENU SOCIAL DE LA RÉVOLUTION CHINOISE]¹

(19 avril 1928)

Votre lettre est aussi restée vingt-deux jours en route. Il est difficile de discuter dans de telles conditions des questions vitales et, selon moi, la question chinoise est l'une des plus vitales, parce que la lutte continue en Chine, les armées de partisans combattent et une insurrection armée a été mise à l'ordre du jour comme vous l'avez certainement appris par la résolution du dernier plénum du C.E. de l'I.C.

Pour commencer, je veux répondre sur un point mineur mais aggravant. Vous dites que je polémiquais inutilement contre vous sous le pseudonyme de Zinoviev. Là-dessus, vous vous trompez complètement. Je crois, soit dit en passant, que le malentendu est né de l'irrégularité de la distribution du courrier. J'étais en train d'écrire sur l'affaire de Canton au moment où j'ai appris la fameuse lettre des deux mousquetaires ; en outre, il était arrivé de Moscou des rapports indiquant qu'on leur avait donné des secrétaires pour dénoncer le « trotskysme ». J'étais persuadé que Zinoviev allait publier quelques-unes de mes lettres sur la question chinoise dans lesquelles je m'attachais à démontrer qu'en aucun cas il y aurait dans la révolution chinoise une époque particulière de dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie, parce qu'il existe infiniment moins de préconditions ici que dans notre pays et du fait que l'expérience, et pas la théorie, nous a déjà démontré que la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie a échoué en tant que telle dans notre propre pays. Ainsi toute ma lettre a-t-elle été écrite avec un œil sur le passé et des « dénonciations » à venir de la part de Zinoviev.

En ce qui concerne l'accusation d'ignorer la paysannerie, je n'ai pas un instant oublié certaines de nos discussions sur la Chine

1. Lettre à E. A. Preobrajensky (T 1189-c), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

— mais je n'avais aucune raison de mettre dans votre bouche cette banale accusation contre moi ; car je suis persuadé que vous admettez qu'il est possible, sans ignorer le moins du monde « la paysannerie », d'arriver à une conclusion que la seule voie pour la solution de la question paysanne réside dans la dictature du prolétariat. De sorte que vous, mon cher E[vgenii] A[lexeievitch] — ne vous offensez pas d'une analogie de chasseur — vous avez tout à fait gratuitement joué le rôle du lièvre inquiet qui conclut que c'est sur lui que le fusil est braqué alors que la poursuite se fait sur une trace tout autre.

J'en suis venu à penser qu'il n'y aurait pas en Chine de dictature du prolétariat et de la paysannerie à l'époque où a été d'abord formé le gouvernement du Wuhan. Je me reposais précisément sur l'analyse des faits sociaux les plus fondamentaux et non sur la manière dont ils se réfractaient politiquement, ce qui, comme on le sait très bien, prend souvent des formes particulières, puisque, dans ce domaine, des facteurs d'ordre secondaire interviennent, y compris la tradition nationale. J'ai été convaincu que les faits sociaux fondamentaux se sont déjà ouvert la voie à travers toutes les particularités des superstructures politiques, quand le naufrage du Wuhan a radicalement détruit la légende du Guomindang de gauche, dont on prétendait qu'il comprenait les neuf dixièmes de tout le Guomindang. En 1924-25, c'était presque un lieu commun généralement admis que le Guomindang était un parti ouvrier et paysan. Or, de façon « inattendue », il s'est avéré que c'était un parti bourgeois capitaliste. Puis on a créé une nouvelle version selon laquelle ce dernier n'était qu'un « sommet », mais que le vrai Guomindang, les neuf dixièmes du Guomindang, était un parti paysan révolutionnaire. Une fois de plus, il est apparu, de façon inattendue, que le Guomindang de gauche, en tout ou en partie, commençait à écraser le mouvement paysan, lequel, c'est bien connu, a de grandes traditions en Chine et ses propres formes d'organisation traditionnelles, qui se sont largement répandues ces dernières années. C'est pourquoi, quand vous écrivez dans un esprit d'abstraction totale qu'« il est impossible de dire aujourd'hui si la petite bourgeoisie chinoise pourra créer quelque sorte de parti analogue à nos s.r. ou si de tels partis seront créés par les communistes de droite qui scissionnent², etc. » J'ai répondu à cet argument de la « théorie des improbabilités », ce qui suit :

2. Un vieux dirigeant éminent du P.C.C. venait d'être exclu. *Tan Pingshan* (1887-1956) avait milité avec Sun Yat-sen dès 1906, puis avait été gagné au

En premier lieu, même s'il fallait inventer les s.r., il n'en découlerait pas du tout une quelconque dictature du prolétariat et de la paysannerie, précisément du fait qu'il n'y en a pas eu dans notre pays, en dépit de conditions infiniment plus favorables ; deuxièmement, au lieu de *prendre des paris* pour savoir si la petite bourgeoisie pourra à l'avenir — c'est-à-dire avec une aggravation supplémentaire des rapports de classe — jouer un rôle plus ou moins indépendant (supposez qu'un morceau de bois se mette à tirer un boulet ?), il vaudrait mieux se demander si la petite bourgeoisie s'est avérée *incapable* de jouer un tel rôle, dans le passé récent, quand elle disposait des conditions les plus favorables — le parti communiste a été envoyé dans le Guomindang, ce dernier a été proclamé un parti ouvrier et paysan, il a été soutenu par l'autorité pleine et entière de l'Internationale communiste et de l'U.R.S.S., le mouvement paysan était très vaste et cherchait une direction, l'intelligentsia était largement mobilisée depuis 1919, etc.

Vous écrivez que la Chine doit encore faire face au « colossal problème de la révolution agraire bourgeoise démocratique ». Pour Lénine, c'était la racine de la question. Lénine soulignait que la paysannerie, même en tant *qu'Etat*, peut jouer un rôle révolutionnaire dans la lutte contre celui de la noblesse foncière et la bureaucratie qui lui est étroitement liée, couronnée par l'autocratie tsariste. A l'étape suivante, dit Lénine, les koulaks vont rompre avec les ouvriers et ensemble, avec eux, une importante fraction des paysans moyens, mais cela se produira pendant la transition vers la révolution prolétarienne, en tant que partie intégrante de la révolution internationale. Qu'en est-il en Chine, de ce point de vue ? La Chine n'a pas de noblesse foncière, pas d'Etat paysan uni par une communauté d'intérêts contre les seigneurs. La révolution agraire en Chine est dirigée *contre la bourgeoisie urbaine et rurale*. Radek l'a souvent souligné — même Boukharine l'a à moitié compris maintenant. C'est là le nœud de la question !

Vous écrivez que « le contenu social de la première étape de

communisme par Li Dazhao. Membre du comité exécutif central du Guomindang dans la période d'« entrée », responsable de son département « organisation », il fut ministre de l'agriculture dans le gouvernement de Wuhan et s'efforça, sur instructions de l'I.C. de combattre les mouvements de saisie des terres. Il fut le bouc émissaire de cette politique à la conférence d'août 1927, exclu du P.C.C. en novembre. Il rejoignit alors *Deng Yenda* (1895-1931), un authentique ex-progressiste du Guomindang qui fondait le « tiers parti », et était la cible commune du P.C.C. et du Guomindang.

la future troisième révolution chinoise ne peut pas être caractérisé comme une révolution socialiste ». Mais nous courons ici le risque de sombrer dans la scolastique boukharinienne et de couper les cheveux en quatre sur la terminologie au lieu d'une caractérisation vivante du processus dialectique. Quel était le contenu de notre révolution d'octobre 1917 à juillet 1918 ? Nous laissons les usines aux mains des capitalistes, nous bornant au contrôle ouvrier ; nous expropriions les grands domaines et appliquions le programme s.r. de socialisation de la terre ; et, pour couronner le tout, pendant cette période, nous avions dans les s.r. de gauche un coparticipant au pouvoir. On pouvait dire à tout à fait juste titre que « le contenu social de la première étape de la révolution d'Octobre ne peut pas être caractérisé comme une révolution socialiste ». Je crois que ce sont Iakovlev³ et d'autres professeurs rouges qui ont dépensé beaucoup de sophismes à ce sujet. Lénine disait que nous complétions en route la révolution bourgeoise. Mais la révolution chinoise (la « troisième »⁴) devra commencer la lutte contre le koulak dès ses premières étapes ; il lui faudra exproprier les concessions aux capitalistes étrangers, car, sans cela, il ne pourrait y avoir aucune unification de la Chine au sens d'une authentique souveraineté d'Etat en économie et politique. En d'autres termes, la toute première étape de la troisième révolution chinoise aura un contenu moins bourgeois que la première étape de la révolution d'Octobre.

D'un autre côté, les événements de Canton (comme les événements chinois antérieurs, etc.) ont démontré que la bourgeoisie « nationale » aussi, avec derrière elle Hong Kong, les conseillers étrangers, les croiseurs étrangers, prend, vis-à-vis du moindre mouvement indépendant des ouvriers et des paysans, une position telle que cela rend le contrôle ouvrier de la production moins vraisemblable encore que ce ne le fut chez nous. Selon toute probabilité, nous devons exproprier les usines et entreprises de toute dimension, aux tout premiers moments de la « troisième révolution chinoise ».

A coup sûr, ce que vous proposez, c'est simplement de

3. Il s'agit vraisemblablement de Iakov A. Iakovlev (1896-1939) membre du parti en 1913, clandestin en Ukraine puis chef du département agit-prop qui avait écrit plusieurs ouvrages sur Octobre 1917 et sur les questions paysannes. Mais Iakovlev est un nom très répandu.

4. La première révolution chinoise était celle de 1911 et la seconde celle de 1925-1927.

mettre de côté les preuves du soulèvement de Canton. Vous dites : « “ puisque ” l'insurrection de Canton a été une aventure — c'est-à-dire une entreprise qui ne sortait pas du mouvement de masses — alors, comment une *telle* entreprise peut-elle créer une situation nouvelle ? ». Maintenant vous savez bien vous-même qu'il ne nous est absolument pas permis de simplifier ainsi la question. Je serais le dernier à discuter le fait qu'il y avait des éléments d'aventurisme dans le soulèvement de Canton⁵. Mais, décrire les événements de Canton comme une sorte de fouillis dont on ne peut tirer de conclusions, est une tentative ultrasimplificatrice d'*échapper* à une analyse du contenu réel de l'expérience de Canton. Où réside là l'aventurisme ? Dans le fait que la direction, essayant de dissimuler ses péchés passés, a monstrueusement forcé le cours des événements et provoqué une fausse couche. Le mouvement de masses existait, mais il était inadéquat et pas mûr. Il est faux de penser qu'une fausse couche ne peut rien nous apprendre sur l'organisme maternel et le processus de gestation. L'énorme signification, théoriquement décisive, de la révolution chinoise réside précisément dans le fait que nous avons ici — « grâce à » l'aventure (oui, bien sûr !) — ce qui arrive si rarement en histoire et en politique : *virtuellement une expérience de laboratoire à une échelle gigantesque*. Nous avons payé très cher pour elle, mais il y a d'autant moins de raisons d'écarter ses enseignements.

Les conditions de cette expérience étaient presque « chimiquement pures ». Toutes les résolutions adoptées auparavant, avaient été rédigées, scellées, canonisées, exactement comme deux fois deux font quatre, que la révolution est agraire-bourgeoise, que seuls ceux qui « sautent par-dessus les étapes » peuvent bavarder sur la dictature du prolétariat reposant sur l'alliance avec le paysan pauvre, qui constitue 80 % de la paysannerie chinoise, etc. Le dernier congrès du parti communiste de Chine s'est réuni sous ce drapeau. Un représentant spécial de l'I.C., le camarade N[eumann]⁶, était présent. On

5. Dans une première réaction, Trotsky avait en effet parlé de « putsch » à propos de l'insurrection de Canton.

6. Heinz Neumann (1902-1937), entré dans le K.P.D. en 1920 avait presque aussitôt collaboré à sa presse, avait profité de son emprisonnement en 1922 pour apprendre le russe et était le premier communiste allemand à avoir été remarqué par Staline. Il quittait ensuite la « gauche » pour le « centre » téléguidé par Moscou, représentait son parti à Moscou. Staline l'avait envoyé en Chine avec Lominadzé en 1927, décembre, pour redresser la situation et il avait été l'organisateur du soulèvement de Canton.

nous avait dit que le nouveau comité exécutif central du P.C. chinois était au-dessus de tout soupçon. Pendant ce temps, la campagne contre le prétendu trotskysme a atteint son rythme le plus enragé, en Chine aussi. Pourtant à la veille même des événements de Canton, le C.E.C. du P.C. chinois a adopté, selon les termes de la *Pravda*, une résolution déclarant que *la révolution chinoise a pris un caractère permanent*. Plus, le représentant de l'I.C., le camarade N[eumann], a soutenu la même position.

Par caractère « permanent » de la révolution, il nous faut comprendre ici ce qui suit. Face à face avec la tâche suprêmement responsable — bien qu'elle ait été posée prématurément —, les communistes chinois, et même le représentant de l'I.C., après avoir pris en compte l'expérience passée et aussi tous les enjeux politiques tels qu'ils apparaissent, ont tiré la conclusion que seuls les ouvriers, guidés par les communistes, pouvaient conduire les paysans contre les grands propriétaires (la bourgeoisie urbaine et rurale), et que seule la dictature du prolétariat, fondée sur l'alliance avec des centaines de millions de paysans, pouvait sortir d'une telle lutte victorieuse.

Exactement comme, pendant la Commune de Paris, qui eut aussi en elle des éléments de laboratoire (car l'insurrection se produisit alors dans une seule ville isolée du reste du pays), les proudhoniens et les blanquistes durent prendre des mesures en contradiction avec leurs doctrines et ainsi, selon Marx, ont dévoilé avec d'autant plus de clarté la logique réelle des rapports de classe — ainsi, à Canton aussi, les dirigeants qui étaient bourrés jusqu'aux oreilles de préjugés contre le spectre de la « révolution permanente », quand ils se sont mis au travail, se sont révélés coupables de ce péché originel permanent dès leurs tout premiers pas. Qu'est-il donc arrivé à l'antitoxine de martyrovisme⁷ qu'on leur avait injectée à des doses pour bœufs et ânes ? Oh non ! Si ce n'était *qu'une* aventure, c'est-à-dire un tour de passe-passe, ne démontrant et ne prouvant rien, cette aventure aurait revêtu une forme à l'image de ses créateurs. Mais non ! Cette aventure a été en contact avec la terre, elle a été

7. Le « martyrovisme » est, selon Trotsky, la philosophie d'Alexandre S. Piker, dit *Martynov* (1865-1935) : cet ancien « économiste », cible de Lénine dans *Que Faire ?*, puis « liquidateur » anti-bolchevique, continuait à défendre la théorie de la « révolution par étapes » des mencheviks ; mais il la soutenait au nom du parti bolchevique qui l'avait accepté dans ses rangs en 1923 et dans les colonnes de la revue *L'Internationale communiste*, ... une situation que Trotsky ne pouvait pas ne pas souligner.

nourrie du jus des mouvements de masse réels (bien que pas mûrs), ainsi que des rapports de classe ; et c'est sur cette base que la dite « aventure » a pris au collet ses créateurs, les a soulevés impoliment, les a secoués en l'air et les a reposés sur la tête, leur tapant le crâne, pour l'affermir, contre les pavés de Chine. Comme en témoignent les dernières résolutions et le dernier article sur ce sujet, ces prétendus « créateurs » sont encore sur la tête, gigotant « en permanence » les jambes en l'air.

Il est grotesque et inadmissible de dire qu'il est inopportun » de tirer des conclusions d'événements vivants auxquels tout révolutionnaire-ouvrier doit réfléchir à fond. A l'époque du soulèvement Ho Lung-Ye Ting⁸, je voulais poser ouvertement la question que, du fait de l'achèvement du cycle Guomindang de développement, seule l'avant-garde du prolétariat pouvait aspirer au pouvoir. Cela présupposait un nouveau point de vue pour lui, une nouvelle appréciation de lui-même de sa part — après une réévaluation de la situation objective — et cela même aurait exclu une telle façon aventuriste d'aborder la situation, du genre : « Nous attendrons notre heure dans notre coin, le paysan viendra à notre secours en démarrant les choses et quelqu'un prendra le pouvoir quelque part et fera quelque chose. » A l'époque, certains camarades me disaient : « Il est inopportun de soulever ces questions maintenant en rapport avec He Long qui a déjà été écrasé. » Je n'avais nullement tendance à surestimer le soulèvement de He Long ; je considérais néanmoins qu'il constituait l'ultime signal en faveur de la nécessité de revoir l'orientation dans la révolution chinoise. Si ces questions avaient été *opportunément* posées à cette époque, peut-être alors les auteurs idéologiques de l'aventure de Canton auraient été obligés de repenser les choses et le parti chinois aurait pu ne pas être aussi brutalement détruit ; et sinon, à la lumière alors de notre pronostic et de notre avertissement, les événements de Canton seraient entrés comme une leçon de poids dans la conscience de centaines et de milliers, comme le fit, par exemple l'avertisse-

8. He Long (1896-1969) avait tué un juge local et était devenu bandit, puis officier dans les troupes d'un seigneur de la guerre. Il avait adhéré au Guomindang en 1925 et sympathisait avec le P.C. chinois. Ye Ting (1897-1946), militaire de carrière, membre du Guomindang en 1922, avait étudié à Moscou en 24-25 et y avait adhéré au P.C. Avec He Long et Zhou Enlai, il avait soulevé ses troupes à Nanchang (soulèvement de la moisson d'automne) le 1^{er} août 1927. Les deux hommes cités par Trotsky avaient ainsi constitué le noyau des forces armées chinoises « rouges ».

ment de Radek sur Tchiang Kai-chek à la veille du coup d'état de Shanghai⁹. Non, on a laissé passer le moment propice. Je ne sais quand la révolution chinoise renaîtra. Mais nous devons utiliser tout le temps qui nous reste pour nous préparer et, de plus, sur la base de développement récent des événements.

Vous écrivez qu'il est nécessaire d'étudier l'histoire de la Chine, sa vie économique, ses statistiques, etc. Personne ne peut y faire d'objection (à moins que ce ne soit conçu comme un argument pour reporter la question au déluge). Pour ma propre justification pourtant, je dois dire que, depuis mon arrivée à Alma-Ata, je ne me suis occupé que de la Chine (Inde, Polynésie, etc. pour l'étude comparative). Bien entendu, il reste encore plus de trous que d'endroits couverts, mais je dois dire néanmoins que, dans tous les livres nouveaux (pour moi) que je lis, je ne trouve même aujourd'hui rien de neuf en principe. Mais le point essentiel demeure — *la confirmation de nos pronostics par l'expérience* —, d'abord en relation avec le Guomindang dans son ensemble, puis en relation avec le Guomindang « de gauche » et le gouvernement de Wuhan et, finalement, avec le « dépôt » sur la troisième révolution, effectué sous la forme du soulèvement de Canton.

C'est pourquoi je considère qu'il ne doit y avoir aucun report.

Deux questions pour finir :

Vous demandez : Lénine avait-il raison quand, pendant la guerre, il défendait contre Boukharine l'idée que la Russie était encore devant une révolution bourgeoise ? Oui, il avait raison. La formulation de Boukharine était schématique et scolastique, c'est-à-dire qu'elle représentait la même autocaricature de la révolution permanente que Boukharine essaie de m'attribuer maintenant. Mais cette question a un autre aspect : Lénine avait-il raison quand, contre Staline, Rykov, Zinoviev, Kamenev, Frounzé¹⁰, Kalinine, Tomsy, etc. (pour ne pas parler des Liadov), il proposa les thèses d'avril ? Avait-il raison quand,

9. Le 18 mars 1927, Radek, qui dirigeait alors l'université Sun Yatsen, avait pris la parole dans un débat à l'Académie communiste, avait attaqué la politique, qu'il qualifiait d'« aveugle », de Staline et souligné le danger et la possibilité d'un brutal tournant de Tchiang Kai-chek frappant les communistes. On sait que ce « coup » de Tchiang se produisit le 12 avril suivant.

10. Mikhaïl V. Frounzé (1885-1925), étudiant à St-Pétersbourg, membre du parti en 1904, était devenu un chef militaire jugé capable de succéder à Trotsky à la Guerre. Il avait combattu les thèses d'avril de Lénine en 1917, de même que les autres personnalités citées par Trotsky.

contre Zinoviev, Kamenev, Rykov, Milioutine¹¹, etc. il défendait la prise du pouvoir par le prolétariat ? Vous savez mieux que moi que, si Lénine n'était pas arrivé à rallier Pétrograd en avril 1917, il n'y aurait pas eu de révolution d'Octobre. Jusqu'en février 1917, le mot d'ordre de dictature du prolétariat et de la paysannerie était historiquement progressiste ; après la révolution de février, le même mot d'ordre — Staline, Kamenev et le reste¹² — est devenu un mot d'ordre réactionnaire.

D'avril à mai 1927, j'ai soutenu le mot d'ordre de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie en Chine (plus exactement, j'ai coïncidé avec lui) dans la mesure où les forces sociales n'avaient pas encore rendu leur verdict politique et bien que la situation en Chine fût incomparablement moins propice qu'en Russie pour ce mot d'ordre. Après que le verdict eut été rendu par une colossale action historique — l'expérience de Wuhan — le mot d'ordre de dictature démocratique devint une force réactionnaire qui devait inéluctablement conduire à l'opportunisme ou à l'aventurisme.

Vous avancez ensuite l'argument que, pour le saut d'Octobre, nous avons la prise d'élan de février. C'est exact. Si, même au début de l'expédition du Nord¹³, nous avons commencé à bâtir des soviets dans les régions « libérées » (et c'est ce que les masses voulaient faire), nous aurions eu l'élan nécessaire, désintégré les armées des ennemis, eu *notre armée à nous*, et pris le pouvoir — sinon au début dans toute la Chine, du moins dans une importante partie du pays. Maintenant, bien sûr, la révolution décline. Le bavardage de scribouillards irresponsables sur le fait que la révolution est sur le point de remonter, alors qu'en Chine, s'il vous plaît, il y a d'innombrables exécutions et qu'une cruelle crise commerciale et industrielle fait rage — c'est une imbécillité criminelle. Après trois des plus grandes défaites, la crise ne mobilise pas, mais, au contraire, opprime le prolétariat tandis que les exécutions détruisent le parti affaibli politiquement.

Nous sommes entrés dans une période de reflux. Qu'est-ce

11. Trotsky fait allusion à la bataille menée au C.C. du parti bolchevique contre la décision d'insurrection d'Octobre. Nikolai A. *Milioutine* (1889-1942), fils de paysan pêcheur, syndicaliste, avait été ensuite commissaire au ravitaillement.

12. Pour faire tourner son parti avec les thèses d'avril, rompre avec le « défensisme » et préparer la prise du pouvoir par les soviets, Lénine avait eu à combattre Kamenev, Rykov et Staline.

13. Trotsky revient ici à la Chine.

qui donnera l'élan pour une nouvelle vague montante ? Ou, pour le dire de façon différente : quelles conditions donneront la course d'élan nécessaire pour que l'avant-garde prolétarienne prenne la tête des masses ouvrières et paysannes ? Je n'en sais rien. L'avenir montrera si des processus internes suffiront à eux seuls ou si un élan de l'extérieur sera nécessaire. Je suis disposé à admettre que la première étape du mouvement peut répéter, sous une forme abrégée ou altérée, les étapes de la révolution que nous avons déjà traversées (par exemple, quelque nouvelle parodie du « front pan-national » contre Zhang Suolin¹⁴) ; mais cette première étape sera peut-être suffisante pour permettre au parti communiste d'avancer et de lancer aux masses populaires ses propres « thèses d'avril », c'est-à-dire son programme et sa stratégie de conquête du pouvoir par le prolétariat. Si nous entrons cependant dans la nouvelle montée, laquelle se développera à un rythme infiniment plus rapide que dans le passé, avec un schéma de « dictature démocratique » qui est déjà dépassé aujourd'hui, on peut d'avance jouer sa tête qu'on trouvera en Chine beaucoup de Liadov, mais pas un Lénine qui puisse (contre les Liadov)¹⁵ réaliser le réarmement du parti le lendemain du démarrage de la révolution.

14. *Zhang Suolin* (1873-1928), seigneur de la guerre en Mandchourie, avait mis la main sur Pékin et allait être assassiné par un Japonais.

15. Allusion à la lutte de Liadov contre les thèses d'avril.

[QUESTIONS DE MÉTHODE]¹

(21 avril 1928)

Cher E[vgenij] A[lexeievitch],

Reçu votre lettre par avion hier. Ainsi toutes vos lettres sont arrivées. La dernière a pris 16 jours, c'est-à-dire six de moins que le courrier ordinaire. Il y a deux jours je vous ai envoyé une réponse détaillée à vos objections sur la révolution chinoise. Mais en me réveillant ce matin, je me suis rappelé que j'avais oublié (apparemment) de répondre à l'argument que, d'après ce que j'ai compris, vous jugez le plus important. Vous écrivez :

« Votre erreur fondamentale réside dans le fait que vous déterminez le caractère d'une révolution sur la base de qui la fait, quelle classe, c'est-à-dire le sujet effectif, tandis qu'il semble que vous n'accordiez qu'une importance secondaire au contenu social objectif du processus. »

Puis vous donnez comme exemples la révolution de novembre en Allemagne, la révolution de 1789 en France et la future révolution chinoise.

Cet argument n'est en essence qu'une généralisation « sociologique » (pour employer la terminologie johnsonienne²) de toutes vos autres idées concrètes économiques et historiques. Mais je veux aussi vous répondre sur vos idées dans leur formulation sociologique généralisée, car, ce faisant, l'« erreur fondamentale » (la vôtre, pas la mienne) apparaît très clairement.

Comment caractériser une révolution ? Par la classe qui la

1. Lettre à E. A. Préobrajensky (T 1189-d), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. « Johnsonienne » : nous ignorons de quel Johnson il s'agit.

réalise ou par son contenu social ? C'est un piège théorique que d'opposer l'un à l'autre de façon aussi générale. La période jacobine de la révolution française était bien entendu la période de la dictature petite-bourgeoise, et par-dessus le marché, la petite bourgeoisie — en harmonie complète avec sa « nature sociologique » — a ouvert la voie à la grande bourgeoisie. La révolution de novembre en Allemagne a été le début de la révolution prolétarienne, mais, dès ses tout premiers pas, elle a été contrôlée par la direction petite-bourgeoise et n'a réussi qu'à réaliser un petit nombre de choses laissées inachevées par la révolution bourgeoise. Comment devons-nous appeler la révolution de novembre — bourgeoise ou prolétarienne ? L'une et l'autre formule ne seraient pas justes. On ne déterminera la place de la révolution d'Octobre que quand on donnera à la fois son *mécanisme* et la détermination de ses résultats. Il n'y aura dans ce cas aucune contradiction entre la mécanique (la comprenant, bien entendu, non seulement comme sa force motrice, mais aussi la direction) et les résultats — l'une comme les autres ayant un caractère « sociologique » indéterminé. Je prends la liberté de vous demander : comment vous appelleriez la révolution hongroise de 1919 ? Vous direz *prolétarienne*. Pourquoi ? Le contenu « social » de la révolution hongroise ne s'est-il pas révélé capitaliste ? Vous répondrez ; ça, c'est le contenu social de la contre-révolution. Exact. Appliquez ça maintenant à la Chine. Le « contenu social » sous la dictature du prolétariat (basée sur une alliance avec la paysannerie) peut demeurer pendant une période *pas encore* socialiste, mais la route vers le développement bourgeois à partir de la dictature du prolétariat ne peut passer que par la contre-révolution. C'est pour cette raison qu'en ce qui concerne le contenu social, il faut dire : « Nous allons voir et attendre. »

Le nœud de la question réside précisément dans le fait que, bien que la mécanique politique de la révolution dépende, en *dernière analyse*, d'une base économique (pas seulement nationale mais internationale), elle ne peut cependant être déduite, de façon abstraitement logique, de sa base économique. En premier lieu, la base elle-même est très contradictoire et sa « maturité » ne permet pas de détermination statistique sèche ; deuxièmement, la base économique, comme la situation politique, doivent être abordées non dans le cadre national, mais dans le cadre international, en tenant compte de l'action et de la réaction dialectiques entre le national et l'international ; troisièmement, la lutte des classes et son expression politique, se développant sur

des bases économiques, ont aussi leur propre impérieuse logique de développement, par-dessus laquelle on ne peut pas sauter. Quand Lénine disait en avril 1917 que seule la dictature du prolétariat pouvait sauver la Russie de la désintégration et de l'effondrement, Soukhanov³ (qui était l'adversaire le plus consistant) lui opposait deux arguments fondamentaux : (1) le contenu social de la révolution bourgeoise n'a pas encore été réalisé, (2) la Russie n'a pas encore économiquement mûri en révolution socialiste. Et que répondait Lénine ? Que la Russie ait ou non mûri, c'est quelque chose qu'il « faudra voir et attendre » ; ce ne peut pas être statistiquement déterminé ; ce le sera par un courant d'événements et, en outre, à l'échelle internationale. Mais, disait Lénine, indépendamment de la façon dont le contenu social sera déterminé au bout du compte, en ce moment, aujourd'hui, il n'y a pas d'autre voie pour sauver le pays — de la famine, de la guerre, de l'esclavage — sauf la prise du pouvoir par le prolétariat.

C'est précisément ce que nous devons dire maintenant par rapport à la Chine. D'abord, il est faux de prétendre que la révolution agraire constitue le contenu de base de la lutte historique actuelle. En quoi doit consister cette révolution agraire ? Le partage général des terres ? Mais il y a plusieurs partages universels semblables dans l'histoire chinoise. Puis le développement retourne toujours dans « son orbite propre ». La révolution agraire est la destruction des seigneurs et des fonctionnaires chinois. Mais l'unification nationale de la Chine et sa souveraineté économique impliquent son émancipation de *l'impérialisme mondial* pour lequel la Chine demeure la plus importante soupape de sûreté contre l'effondrement du capitalisme européen et demain américain. La révolution agraire en Chine *sans* unification nationale et sans autonomie des tarifs (en essence, sans monopole du commerce extérieur) n'ouvrira aucune voie, aucune perspective à la Chine. C'est ce qui prédétermine le coup de balai gigantesque et le caractère monstrueusement aigu de la lutte qui attend la Chine — aujourd'hui, après l'expérience déjà vécue par tous les participants.

3. Nikolai N. Himmer, dit *Soukhanov* (1873-1931), journaliste et écrivain menchevique, marié à une militante bolchevique, dont l'appartement servait aux réunions clandestines du C.C. du parti bolchevique, était l'auteur aussi d'une remarquable histoire de la révolution russe.

LÉON TROTSKY

Que devrait, dans ces conditions, se dire un communiste chinois? Peut-il, réellement, commencer à raisonner ainsi : le contenu social de la révolution chinoise ne peut être que bourgeois (comme le prouvent telles ou telles cartes). Nous ne devons donc pas poser nous-mêmes la tâche de la dictature du prolétariat : le contenu social prescrit, dans le cas le plus extrême, une dictature de coalition du prolétariat et de la paysannerie. Mais, pour une coalition (ce dont il s'agit là, bien entendu, c'est d'une coalition *politique*, pas d'une alliance « sociologique » de classe), il faut un partenaire. Moscou m'a enseigné que le Guomindang est un tel partenaire. Mais il ne s'est pas matérialisé de Guomindang de gauche. Que faire? De toute évidence, il ne me reste à moi, communiste chinois, qu'à me consoler avec l'idée qu'« il est impossible de dire aujourd'hui si la petite bourgeoisie chinoise pourra créer un quelconque parti », ou si elle ne le fera pas. Supposons qu'elle le fasse tout d'un coup?

Un communiste chinois raisonnant ainsi couperait la gorge de la révolution chinoise.

Il est moins que tout question ici d'appeler le parti communiste de Chine à une insurrection immédiate pour la prise du pouvoir. Le rythme dépend entièrement des circonstances. La tâche consiste à veiller à ce que le parti communiste soit profondément imprégné de la conviction que la révolution chinoise ne peut vaincre qu'avec la dictature du prolétariat sous la direction du parti communiste. De plus, il faut comprendre la direction, non dans un sens « général », mais dans le sens de la disposition totale du pouvoir révolutionnaire. Et en ce qui concerne le rythme auquel il faudra construire le socialisme en Chine, là-dessus « nous allons attendre et voir ».

**[LES RELATIONS
AVEC LE GOSIZDAT]¹**
(mai 1928)

Cher David Borissovitich²,

Permettez-moi de vous rendre compte de l'état, encore très modeste, de mon travail pour l'Institut. De *Herr Vogt*³, j'ai traduit à peu près trois feuilles d'imprimerie russe. Il faut encore les revoir, surtout les passages où il y a des citations en plusieurs langues. On me dit que vous n'insistez pas pour cette traduction. En tout cas, ce serait dommage que la partie déjà traduite ne soit pas utilisée. J'ai donc l'intention de la réviser et, selon votre réponse, de vous l'envoyer. Je ne refuse cependant pas de faire une traduction complète de tout le livre, je vous prie seulement de ne pas insister pour une date précise.

En ce qui concerne Hodgskin⁴, dans un autre mois et demi je l'aurai terminé. Il fait des citations de Ricardo, McCulloch et Mill⁵. Leur traduction ne pose aucun problème, mais, si je comprends bien, vous êtes en train ou vous avez déjà publié Ricardo. Peut-être, dans l'intérêt de la préservation d'une consistance scientifique, pour votre maison d'édition, faudrait-il que les citations suivent le texte de votre édition. Pour cela, il faudrait que je reçoive Ricardo.

J'ai reçu aujourd'hui le premier volume des œuvres de Marx

1. Lettre à D. B. Riazanov (T 1401), traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. David Borissovitich Gol'dendakh, dit *Riazanov* (1870-1938), social-démocrate, d'abord menchevique, puis indépendant, avait rejoint le parti bolchevique en 1917. Il était le grand marxologue de son temps, fondateur (en 1922) et directeur de l'Institut Marx-Engels.

3. Trotsky traduisait *Herr Vogt* pour l'Institut Marx-Engels. Cf. p. 000.

4. N. 10, p. 114.

5. Ces trois auteurs, David *Ricardo* (1771-1823), John Ramsay *McCulloch* (1789-1864) et John Stuart *Mill* (1806-1873), étaient les trois principaux économistes de leur temps.

et Engels. L'édition, au premier coup d'œil, superficiel, il est vrai, fait une magnifique impression. Je vais commencer aujourd'hui à lire attentivement ce livre. Autant que je le comprends, ma tâche revient au travail qui consiste purement à polir le texte, c'est-à-dire à substituer d'autres expressions à celles qui ne vont pas. Ai-je bien compris ? En ce qui concerne les passages dont le sens même me paraît douteux, comme je ne dispose pas de l'original, je ne peux qu'attirer là-dessus l'attention de l'équipe d'édition.

Ce sont là toutes les questions que j'ai liées au travail fait pour l'Institut.

Mon fils m'a dit que vous avez manifesté de l'intérêt pour la question de mes comptes et de mes rapports généraux avec Gosizdat⁶. Là-dessus, voici où en sont les choses. A l'initiative du Gosizdat et après que Mechtchériakov⁷ et d'autres eurent beaucoup insisté, j'ai accepté la publication d'un recueil de mes œuvres. Mon secrétariat était inclus dans le contrat avec Gosizdat, de mon côté. Selon ce contrat, Gosizdat devait payer normalement le travail d'édition, les auteurs des notes, les dactylos, etc. En ce qui me concerne, j'ai refusé tout paiement pour maintenir bas le prix de la publication. C'était stipulé dans l'accord sous la forme d'un point spécial.

Gosizdat a interrompu la publication pour des raisons politiques et pas commerciales. Bien avant l'interruption de la publication, toutes les mesures étaient prises pour que la souscription à la publication soit rendue très difficile. Les ventes au détail ont semble-t-il été complètement supprimées, etc. En arrêtant la publication, Gosizdat a donné comme raison formelle le fait que, dans le contrat, la taille d'ensemble de l'édition était de 500 feuilles d'imprimeurs et que l'édition avait en réalité dépassé ces limites. C'est possible. Mais quand le contrat a été rédigé, ces 500 feuilles ne constituaient nullement une limite. Il fallait simplement mettre sur le papier un nombre approximatif de volumes et le coût général de l'édition. Le travail sur la publication était constamment conduit en fonction du matériel disponible et non sur la base du nombre approximatif de feuilles mentionné ci-dessus. La meilleure preuve de cela est que les volumes les plus importants, auxquels aussi bien les éditeurs de mes œuvres que le comité de Gosizdat attachaient plus de

6. Le Gosizdat est l'abréviation d'Éditions d'État.

7. Nikolai Mechtchériakov (1865-1942), ancien émigré que Trotsky avait bien connu en France, avait dirigé le Gosizdat entre 1921 et 1924.

signification, sont restés non publiés jusqu'au bout. On a fait à leur sujet un travail plus soigné et plus détaillé. Par exemple, le volume sur l'I.C., dans lequel il fallait mettre les nombreux documents de l'I.C. que j'ai moi-même rédigés. La publication en a été abandonnée sous le faux prétexte mentionné plus haut. Plusieurs volumes qui étaient achevés et pourvus de notes, sont dans mes archives. Les gens qui ont travaillé dessus n'ont pas été payés ou à moitié. Je suis incapable de vous en donner un compte exact, puisque le camarade Poznansky⁸ était chargé de ce travail. Je me souviens qu'il m'a dit que les représentants de Gosizdat indiquaient en privé leur position contradictoire. Ils disaient que la publication pourrait apporter à Gosizdat un bénéfice important, mais qu'ils étaient obligés de mener une politique déficitaire. Pourtant ils n'avaient pas intérêt à avoir un déficit, etc. Quoiqu'il en soit, le rôle de Gosizdat dans cette affaire, tant vis-à-vis de moi que vis-à-vis de mes collaborateurs, n'a pas été, c'est le moins qu'on puisse dire, correct.

En conclusion, permettez-moi de vous remercier beaucoup, beaucoup, des livres que m'a envoyés l'Institut et d'exprimer le modeste espoir que cela puisse continuer à l'avenir. Je vous présente une liste des livres reçus séparément. Les livres sont arrivés directement au tarif des livres recommandés, quoique le premier volume de Marx et Engels ait un peu souffert en route.

Avec mes salutations marxistes et communistes.

P.S. Où aimeriez-vous que je fasse mes commentaires sur les textes de Marx et d'Engels : dans les marges du livre lui-même, ou sur feuille séparée avec l'indication du numéro de la page ? Si vous préférez la première méthode, alors il faudra une autre copie des œuvres, autrement je n'en aurai pas à moi.

8. Igor M. Poznansky (1898-1938), étudiant en mathématiques en 1917 s'était fait secrétaire volontaire et bénévole de Trotsky en 1917. Il avait formé ensuite et commandé le premier détachement de « cavalerie rouge ». Il avait également essayé de rejoindre Trotsky à Alma-Ata et y avait été arrêté. Trotsky avait eu la promesse que Sermouks et lui seraient autorisés à l'accompagner à l'étranger, lors de son expulsion.

[NOTRE SITUATION A ALMA-ATA]¹ (3 mai 1928)

Voilà quatre mois que nous sommes à Alma-Ata. Nous nous y sommes à peu près habitués et pouvons plus ou moins nous représenter ce que sera demain. Je vous raconte l'essentiel.

Le climat est beaucoup moins méridional et clément que nous le pensions. Le printemps ne semble pas s'annoncer jusqu'à présent. Il y a à peine une semaine, il est tombé une neige abondante qui a tenu pendant deux jours. A présent le temps est mitigé : deux jours tièdes et ensoleillés, puis deux à trois jours froids, pluvieux et gris. Finalement, on n'attend la tiédeur que l'après-midi. C'est vrai que la ville est toute en jardins. Mais elle est aussi toute poussière et malaria, particulièrement les parties moyenne et basse (nous vivons dans la partie moyenne). Notre appartement — 75 rue Krassine — se trouve dans la même cour que les archives de la région. L'appartement lui-même est bien — il y a même l'électricité, ce qui est rare ici pour les habitations particulières. Mais comme je l'ai déjà indiqué, le climat de cette partie de la ville où nous habitons n'est pas très sain. Nous avons l'intention de déménager dans un lieu situé à plus haute altitude vers la fin du mois de mai. A flanc de montagne, à cinq ou six verstes d'ici, il y a ce qu'on appelle des datchas, c'est-à-dire des baraques de bois pour l'été. On dit que la malaria ne parvient pas jusque-là. Les conditions de vie dans cette ville sont difficiles. Depuis trois mois que nous vivons ici, le pain manque presque tout le temps, de même que la plupart des autres produits alimentaires et industriels. Il y a des queues partout et en permanence. Le prix du poud de farine atteint 8 à 10 roubles (au 3 mai, il a grimpé jusqu'à 17 roubles), celui de l'avoine 4 à 5

1. Lettre à des amis (Circulaire ?) (T1422b), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

roubles ; pendant les derniers mois, l'entretien d'un cheval coûtait à un cocher environ 100 à 120 roubles. Aujourd'hui, le manque de pain est devenu critique. Ces problèmes soulèvent évidemment l'inquiétude des camarades sur notre existence. Je vous prie surtout de ne pas vous inquiéter : nous vivons dans des conditions relativement bonnes, particulièrement comparées à celles des autres camarades.

Le bruit court que je suis malade. Je reçois de différentes parts des télégrammes et des lettres interrogateurs. A ce sujet, la situation est celle-ci : j'ai été souffrant lorsque je suis arrivé, puis j'ai eu une période de parfaite santé physique. A présent je suis dans une troisième phase : j'ai des poussées de fièvre, deux à trois jours de faiblesse, puis tout redevient normal pour quelques jours. Ce sont évidemment des accès de malaria ; j'y fais attention. De façon générale, je suis pleinement en mesure de travailler. Natalia Ivanovna, en revanche, a de nouveau la malaria, sous une forme aiguë et douloureuse.

J'emploie ma capacité de travail et mon temps libre à étudier. Je travaille essentiellement sur l'appréciation des dix années d'après-guerre (économie et politique internationales, mouvement révolutionnaire international). J'ai commencé par l'Orient : Chine, Japon... Le deuxième travail auquel m'a poussé Préobrajensky, ce sont mes mémoires. Je ne peux pas attendre des conditions meilleures, pour ce travail. Par ailleurs, je traduis de l'allemand un pamphlet de Marx non encore publié — *Karl Vogt* — et de l'anglais une petite brochure de l'utopiste anglais Hodgskin.

Nous avons emporté ici quelques livres, plusieurs caisses, bien qu'en proportion moindre que les journaux. Nous commençons à présent à en recevoir de Moscou et même de l'étranger. Nous nous sommes abonnés à la *Pravda* et à *Ekonomitcheskaja Jizn'*. Des camarades nous envoient des journaux locaux de Bakou, Tiflis et Voronej. Le cam. Rakovsky envoie quotidiennement d'Astrakhan un paquet de journaux étrangers. Le cam. Sosnovsky nous approvisionne en coupures de journaux sibériens. Nous recevons également de temps à autre des journaux étrangers de Moscou. La bibliothèque locale est relativement bien fournie en livres anciens. Malheureusement ils ne sont pas classés et la plupart gisent en tas chaotiques. J'y ai accès et j'en retire ce qu'il me faut. Le fond est évidemment insuffisant pour un travail scientifique systématique, d'autant qu'il y a extrêmement peu de livres récents.

J'entretiens une abondante correspondance, qui a tendance

LÉON TROTSKY

à s'accroître rapidement. Pour le 1^{er} mai, nous avons reçu deux dizaines de télégrammes, la plupart émanant de groupes. Les lettres mettent 15 à 18 jours pour parvenir de Moscou. Pour compléter, j'ajoute que je suis allé deux fois à la chasse de printemps. Mon fils et moi en avons rapporté un grand nombre de canards. La saison de chasse s'est terminée le 1^{er} avril ; nous nous préparons maintenant à la pêche.

Voilà rapidement décrit l'essentiel de ce que je peux vous indiquer sur notre vie quotidienne. Inutile de préciser que notre moral à tous les trois est excellent et solide. Les lettres que nous recevons en grand nombre dénotent la même fermeté. Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous écrivez au sujet de Piatakov. Déjà il y a deux ans, il me disait qu'il voulait s'éloigner de la politique et devenir fonctionnaire. Il le répétait souvent.

Je vous serre la main, et vous souhaite d'utiliser le « répit » actuel pour étudier.

[NOUVELLES « DÉVIATIONS » !]¹

(5 mai 1928)

A votre grande lettre, consacrée à la politique agraire, je répondrai très prochainement. Je pense que, dans l'appréciation de la situation actuelle, nous n'avons pas de divergences. Je note en passant qu'il est remarquable que maintenant toute l'énergie soit dirigée dans la lutte contre les soi-disant « déviations ». Il est quand même bizarre que cela fasse des années qu'on lutte contre les déviations ultra-gauches, et semblerait-il, on s'en serait assuré à 100 % — mais à peine lève-t-on le doigt qu'on a à nouveau droit à un tournant ultra-gauche. D'où viennent-ils ?

A Canton, la situation est la même : il y a cinq ans déjà qu'on enseigne que le mal principal au début de l'histoire est la « révolution permanente ». Mais à peine a-t-on, à Canton, libéré le P.C. de la botte du Guomindang que le C.C. du parti communiste chinois et le représentant du Comintern se trouvaient accusés de ce péché capital de la « révolution permanente ». Il en résulte une nouvelle déviation. Les coupables sont bien entendu les responsables de l'exécutif. Mais ceux-ci ne tombent pas du ciel. Vous savez, je suis, par hasard, tombé sur le fait qu'au XVI^e siècle, parmi les érudits russes, on expliquait l'inconstance des gens d'alors par le fait que, « spirituellement, ils étaient malléables ». Cela m'avait beaucoup plu. En accord avec cette théorie du XVI^e siècle, qui a conservé toute sa fraîcheur, les déviations sont propres aux gens qui sont éduqués dans un esprit malléable. Il faut du reste ajouter à la décharge des gens malléables qu'ils ont été pris au dépourvu ? Mais pour expliquer les mises en garde contre les déviations, il faut prendre en considération cette résistance profonde, organique, viscérale,

1. Lettre à L. S. Sosnovsky (T 1429), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

qui est venue et vient encore de la base. Car, de pair avec ceux qui tournent, à la personnalité presque abstraite aujourd'hui d'un côté, mais demain d'un autre — existent encore dans le monde des personnes du terroir local, qui sont plus solides que ceux qui tournent, et desquels vient et viendra une résistance, simple, ou combinée. Il leur faut opposer d'autres gens du terroir, et pour cela il leur faut... etc.

Avez-vous lu le rapport de Koletchka Balabolkine² à propos de l'opposition et de l'analyse de nos difficultés ? C'est une chose en vérité classique. Il ressort de ce qu'il dit que, conformément à notre point de vue, la prédominance des koulaks résulte directement de notre « arriération technique et économique » et que, contre cela, on ne peut rien faire, tant que « le prolétariat organisé au plan de l'Etat en Europe occidentale » ne nous aide pas. Ainsi, il résulte que, selon notre point de vue, Koletchka Balabolkine n'est pas le moindre du monde coupable, ni dans les difficultés d'approvisionnement en blé, ni en ce que ces approvisionnements se sont trouvés dans les mains de gens ayant le point de vue de Dai Jitao³, c'est-à-dire ceux qui nient l'existence des classes. Les causes de tout cela, toujours de notre point de vue, sont dans les lois de la nature et de l'arriération économique. En opposition à cela, Koletchka Balabolkine sort sur la place publique et dit : « Ne me croyez pas, vous les croyants, c'est ma faute, j'ai volé. » S'il ne dit pas cela textuellement, on ne peut tirer aucune autre conclusion de toute sa démarche intellectuelle.

Je voudrais encore vous demander si vous ne pouvez pas m'expliquer ce que signifie « le mot d'ordre d'autocritique ». Qu'est-ce que l'autocritique ? Faut-il le comprendre mot à mot, c'est-à-dire comme la critique de soi-même, ou bien au figuré, c'est-à-dire dans le sens de la possibilité de critiquer la direction ? Si on choisit ce dernier sens, alors aucun mot d'ordre ne convient, car il n'y a pas de manque dans le désir et la nécessité de critiquer, mais le problème réside pour ainsi dire dans les possibilités de critiquer. Un mot d'ordre à ce propos aurait dû être non pas des « autocritiques » mais l'éviction éventuelle des hommes-girouettes, et qui renvoient constamment l'autocritique un étage en dessous. Et comme chaque étage a ses hommes-

2. Koletchka ou Kolia Balabolkine est un sobriquet attribué par Trotsky à Boukharine.

3. *Dai Jitao* (1891-1949), ancien secrétaire de Sun Yat-sen, était l'inspirateur théorique de la droite du Guomindang.

girouettes, alors il faut en fin de compte changer les longitudes géographiques. De nouveau ce sujet exige de plus longs développements.

Je me souvenais encore des hommes-girouettes. Leur prototype était ce conseiller d'état Peredragine⁴, qui savait écrire des discours sur l'utilité de la Constitution, mais également sur les dommages de celle-ci. Il est vrai que quand il écrivait sur son utilité, il concluait tout comme si c'était mal. J'ai relu ces jours-ci les *Lettres* de Chtchédrine⁵. Comme c'est admirable. Précisément parce que c'est une satire générale, elle est bien en avance sur son époque.

On dirait que le printemps s'est déjà définitivement installé, le cinquième, d'après mes comptes. Malheureusement, il apporte avec lui outre la floraison des jardins, une recrudescence de la malaria et l'aggravation de la crise du blé et des produits alimentaires en général. Je me souviens que je vous ai écrit que pendant toute la période de notre séjour la farine de blé était restée au niveau de huit-dix roubles le poud⁶. Aujourd'hui, comme vient seulement de me communiquer un homme très informé, le poud de farine au marché coûte vingt-cinq roubles. Le journal a écrit ces jours-ci : « Dans la ville *circulent* des bruits selon lesquels il n'y a pas de pain, cependant des chariots nombreux arrivent avec un chargement de pain. » Des chariots arrivent en effet, comme on dit. Mais le pain non... En ce qui concerne la santé : Nat[alia] Iv[anovna] et moi avons manifestement la malaria. Mais en général je suis capable de travailler.

4. Peredragine est un personnage de Chtchédrine (cf. n. 5).

5. Mikhaïl E. Saltykov dit Chtchédrine et le plus souvent *Saltykov-Chtchédrine* (1826-1889) est un écrivain russe, apprécié de Trotsky, remarquable satiriste.

6. Le poud est une unité de masse de 16,3806 kg.

[LA CORRESPONDANCE SE DÉVELOPPE]¹ (8 mai 1928)

Cher Sergei Vitaliévitich,

Enfin nous avons reçu une première lettre de vous. Il s'avère que les lettres n'arrivaient pas pour la simple raison qu'elles étaient pas écrites. Entre-temps je vous ai adressé cinq lettres (sans compter les cartes postales).

1. le 28 février, 2. le 8 mars, 3. le 12 mars, (sur les événements de Canton) 4. le 20 mars — copie de ma lettre à Sosnovsky, 5. le 12 avril, un compte rendu de mon expédition de chasse. Je n'ai pas compté les cartes postales, une ou deux. Avez-vous reçu tout cela ? La plupart des lettres, et peut-être même toutes, ont été envoyées en recommandé.

Il est triste que vous soyez souffrant, et votre extrême indiscipline, excusez-moi, quant à votre santé, m'alarme beaucoup. La camarade Ostrovskaia² a tout à fait raison d'exercer sur vous un régime de dictature médicale. Nous apportons d'ici notre soutien plein et entier à ce régime, nous demandons seulement à ce que les écrous ne soient pas serrés en vain. Où donc protéger le cœur si ce n'est au repos complet : six petits mois d'alitement — cela signifie deux ou trois années de gagnées. Et quant à la chasse — quand on a le cœur fatigué —, il est indispensable de se limiter. Je sais combien c'est difficile, et je compatis profondément d'avance, mais il n'en faut pas moins, coûte que coûte, vous refaire une santé.

Vous avez tort de penser, cher Sergei Vitaliévitich, que votre

1. Lettre à Mratchkovsky (T 1446), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Mratchkovsky avait été arrêté et le G.P.U. avait tenté de l'impliquer dans un complot militaire. Il venait d'être envoyé en déportation.

2. N. Ostrovskaia, la compagne de Mratchkovsky, était déportée avec lui.

télégramme à Piatakov a soulevé des objections de notre part. Au contraire, nous avons ri fort joyeusement quand nous l'avons appris par Moscou, environ deux semaines avant que nous ne l'ayions su par vous, et peut-être même plus tôt. Ce genre de télégramme est devenu courant à Moscou et, par cela même, s'est transformé de plaisanterie rageuse en fait politique. Cela veut dire que le but est parfaitement atteint, ce qu'il fallait démontrer.

Nous avons reçu de télégrammes de 1^{er} mai de Oufimtsev et Semachko³ depuis Kotlas où ils se trouvent actuellement avec Poznansky. Juste hier, j'ai reçu pour la première fois, des nouvelles du camarade Rozanov⁴. Il se trouve à Kustanaï (Ul. Kalinina, D. 77). Il est sorti avec plus de 38° de température et passe au lit une grande partie du temps. Je vous retranscris ci-après une partie de sa lettre : « A présent ça commence à aller mieux, bien que je ne puisse pas encore travailler, je me propose d'employer l'été à fortifier ma santé. Il est difficile de traîner ainsi. Mais dans ce « corps affaibli », l'esprit est tout à fait sain : l'humeur est toujours bonne ; je ne révisé pas les valeurs ; les « capitulars » ne m'irritent pas, à l'exception d'A[ntonov]-O[vseenko]⁵ : sa silhouette, jointe à sa déclaration, me paraît déjà bien voûtée et pitoyable. »

J'ai reçu hier également une lettre de Préobrajensky. Je dois dire qu'au nombre des correspondants précis s'inscrivent seulement pour l'instant Rakovsky, Sosnovsky, Mouralov et Préobra-

3. Nikolai I. *Oufimtsev* (1888-1938), membre du parti en 1906, avait été représentant de l'U.R.S.S. en Autriche. Il était déporté avec sa compagne Alexandra N. Semachko, la populaire Sacha, une des excellentes organisatrices de l'Opposition de gauche.

4. L'agronome Alexandre *Rosanov*, héros de la guerre civile, était atteint de tuberculose et gravement malade.

5. Vladimir A. *Antonov-Ovsénko* (1884-1938) avait été, jeune officier, insurgé en 1905 à la tête de ses troupes. Collaborateur de Trotsky en émigration puis pendant l'insurrection, il avait été chef du département politique de l'Armée rouge, révoqué pour son appartenance à l'Opposition de gauche et éloigné dans la diplomatie. Membre de l'Opposition unifiée, il avait capitulé par une lettre publiée dans la *Pravda* du 8 avril. Datée du 4, elle était adressée à Staline. Il s'y accusait d'avoir écrit au bureau politique « une lettre sur un ton cassant et inadmissible », y assurait avoir compris combien Staline avait raison, Trotsky étant devenu « objectivement le centre d'organisation des forces réactionnaires de la petite bourgeoisie ». Il assurait enfin que Staline avait suivi les recommandations du Testament de Lénine et « mettait les intérêts du parti au-dessus de tout ». Il concluait : « Je suis convaincu que Lénine serait entièrement du côté du C.C. dans sa lutte contre l'Opposition, mais qu'il aurait seulement fait justice plus vite. » Il dépassait et de loin tous les autres capitulars dans la bassesse.

jensky. Les autres n'écrivent pas de façon aussi précise, bien qu'il y ait toujours beaucoup de courrier, grâce à un grand nombre de correspondants, et il faut utiliser des copies des lettres des uns pour répondre aux autres, car, sans cela, il faudrait se consacrer tout le jour à la correspondance. Préobrajensky m'informe que Paulina [Vinogradskaia]⁶ quitte Moscou pour le Kazakhstan. Ce matin est arrivé un télégramme de Bogouslavsky⁷ : « Je m'inquiète de l'absence de réponse à mes deux lettres, télégraphiez Kouznetslaia santé conditions de vie », mais je n'ai pas à ce jour reçu une ligne de lui, bien que je lui aie envoyé une carte postale. Le plus vraisemblable est que ses lettres sont encore en route. Une lettre de Mouralov a mis trente-trois jours pour arriver (je l'ai reçue hier). Nikolai Ivanovitch se préparait seulement pour la chasse du printemps, l'Irtych était chez lui encore couverte de glace au moment où il a expédié sa lettre et chez nous la chasse s'est terminée il y a trente-trois jours. Une carte postale d'Ilenka est arrivée hier. Il se plaint de ne pas recevoir de réponse de moi. Une fois encore, je ne lui ai pas écrit moins de quatre fois, toujours en recommandé, mais les lettres voyagent encore, manifestement. Grigorov⁸ a écrit une carte en route. Il est sain et sauf. J'ai reçu hier une lettre de Valentinov qui, comme vous le savez, vit avec A. G. Beloborodov.

Hier est arrivé un télégramme de Rostov : « Chaleureux salut de Pinega du groupe d'avril des bolcheviks de Rostov : Alferov, Leonov »⁹, télégramme de Marinsk. Hier encore est arrivé un télégramme de Termez, avec un retard considérable dû à l'altération des communications : « Salut du 1^{er} mai. Choumskaia, Radzévitch, Mikinia. »¹⁰ C'est le vingt-deux ou vingt-

6. Paulina S. *Vinogradskaia* (1897-197?), compagne de Preobazenskij, venait de mettre au monde un petit garçon. Elle était sociologue, spécialiste de la question féminine.

7. Mikhail S. *Bogouslavsky* (1888-1937), ouvrier imprimeur, membre du parti en 1917, était en train de rompre avec le groupe déciste auquel il avait appartenu.

8. Nous ne savons rien de ce G. I. Grigorov, sauf que c'était un « professeur rouge » diplômé. De même pour « Ilenka » peut-être mal déchiffré.

9. P. Alferov et Leonov, tous deux de Rostov-sur-le-Don, étaient alors déportés à Pinega.

10. Ida *Choumskaia*, vieille militante bolchevique, était déportée à Termez d'où elle allait être transférée à Tachkent. F. S. *Radzévitch* ouvrier-étudiant de Rabfak, entré au parti en 1923, avait été exclu dès octobre 1927. Les correspondances qu'il envoyait de Termez à Alma-Ata étaient très riches d'informations et il était sans doute l'un des relais les plus importants dans le réseau des déportés. Sa trace se perd tout de suite après l'année 1928. Nous ne savons rien de particulier sur P. P. Mikinia.

troisième télégramme de 1^{er} mai, presque tous de groupes ; il y en a de Moscou, de Kharkov, du Caucase, etc.

Ceci pour les deux derniers jours. Il est vrai que la correspondance n'est pas aussi abondante tous les jours, mais, dans la mesure où le nombre de correspondants augmente, la correspondance a tendance à se développer sans cesse.

Je vous ai fait part de mes réflexions sur les événements de Canton. Cette lettre a été envoyée le 12 mars. J'espère que vous l'avez reçue. E[vgenii] A[lexeievitch] [Préobrajensky] a envoyé ses objections à ce sujet ; vous vous souvenez, bien sûr, que nous étions quelque peu en désaccord déjà l'automne dernier. Il va de soi qu'il n'a pas hésité une minute sur les questions telles que l'insuccès de la participation au Guomindang ou au gouvernement de Wuhan. La communauté d'idées de pensée sur ces deux points, plus le mot d'ordre des soviets et de la confiscation de la grande propriété terrienne (selon les conditions chinoises), avaient tranché la question pour cette période. Mais, à présent, la révolution chinoise exige que l'on réexamine son orientation fondamentale. A vrai dire, elle l'exige depuis l'automne dernier. J'avais écrit à ce sujet, comme vous vous en souvenez, des lettres insistantes depuis Nalztchik mais je me suis heurté à des objections purement centristes de la part de Zinoviev et aux hésitations de certains des nôtres. Aujourd'hui, tant sur tout le cours des événements au Comintern (la résolution du dernier comité exécutif, le prochain congrès mondial), il est indispensable de prendre position haut et clair sur ce sujet. Cette question n'est en aucun cas moins importante que, disons, celle de la relation du koulak, ou celle de l'industrialisation chez nous. Je vous envoie ici une copie de ma correspondance avec E[vgenii] A[lexeievitch] sur les affaires chinoises. Je ne vous joins pas ma première lettre, puisque vous devez l'avoir.

En conclusion, encore quelques mots sur notre petite vie. Nous avons attendu Sérioja qui devait venir de Moscou début avril. Il y a été retenu par des examens et n'est parti que le 28, mais aujourd'hui, 8 mai, il n'est toujours pas là. Ljova est parti à sa recherche sur les chemins, entre Pichpek et Alma-Ata. Un télégramme est arrivé, disant que Sergéï serait quelque part en chemin. Nous les attendons tous les deux aujourd'hui.

Ces derniers jours, un temps très chaud s'est installé, apportant une épidémie. Chez Natalia Ivanovna, la malaria s'est complètement installée depuis un mois et demi, deux mois. Jusqu'à ces derniers temps, j'étais encore dans le doute, mais voici déjà deux semaines qu'il n'y a plus de doute possible, et que

LÉON TROTSKY

je suis inscrit au nombre des malariens. L'endroit ici est extrêmement contaminé par la malaria. Je vous ai déjà écrit, je crois, que nous nous préparions à déménager, au printemps, aux « jardins », comme on les appelle. C'est un peu plus haut, dans les montagnes, à quelque 8 verstes de la partie de la ville où nous habitons. Le déménagement n'aura sans doute pas lieu avant 10-12 jours.

En ce qui concerne mon travail, je vous ai déjà écrit ; bien que je travaille beaucoup, j'avance lentement du fait de l'étendue des thèmes. Et j'ai envie de mettre à profit les circonstances pour un travail plus fondamental. Voici semble-t-il le plus important de ce que je puis vous communiquer pour cette fois.

[CIRCULAIRE SUR LA DÉCLARATION AU VI^e CONGRÈS]¹ (9 mai 1928)

Cher ami,

Nous ne pouvons mener d'ici une politique sur l'événement en nous exprimant épisodiquement sur des questions particulières, quoique fondamentales. Des énormes « inconvénients » de notre situation, il découle cependant un petit avantage : nous ne pouvons nous exprimer que de manière générale, sur toute la situation dans son ensemble. Nous devons faire au VI^e Congrès de l'I.C., — collectivement, dans la mesure où cela s'avérera possible —, un exposé de notre position sur la politique intérieure et internationale actuelle.

Le sens de la déclaration est celui-ci : *énoncer ce qui est*. Aucune exagération, aucune ignorance des tentatives officielles actuelles pour s'arracher à la fondrière, mais également aucune diplomatie, mensonge, fausseté, aucune politiaillerie corrompue du style Zinoviev-Kamenev-Piatakov, fonctionnaires égocentriques, complètement irresponsables, pas question de se laver les mains à la Ponce-Pilate comme Krestinsky, ni de servilité puante à la manière d'Antonov-Ovseenko². D'ailleurs il

1. Lettre circulaire aux déportés de l'Opposition (T 1112), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Nikolai N. *Krestinsky* (1883-1938), étudiant en droit, milite après 1901, secrétaire du C.C. en 1919, ambassadeur à Berlin à partir de 1922. Déjà en 1927, Krestinsky avait écrit à Trotsky pour lui dire qu'il fallait faire les concessions nécessaires pour rester à tout prix dans le parti. Vladimir A. *Antonov-Ovseenko* officier, menchevik en 1902, s'était mutiné à la tête de ses hommes à Sébastopol en 1906 et avait été condamné à mort. Après commutation en 20 ans de travaux forcés, il s'était évadé et avait notamment milité avec Trotsky pendant la guerre à Paris, puis la révolution. Premier commandant de gardes rouges, il avait été chef de l'administration politique de l'Armée rouge fondée par Rakovsky ; remplacé en 1924, il avait été exilé la même année comme ambassadeur en Tchécoslovaquie. La *Pravda* du 4 avril 1928 venait de publier les déclarations des deux hommes.

ne vaut même pas la peine de parler de cela. Nous devons dire la vérité, seulement la vérité, toute la vérité.

Il est indispensable d'aborder les questions intérieures d'un point de vue international. Aucune politique intérieure n'aura d'effet sans un cours correct et conséquent de la révolution prolétarienne mondiale. Et une politique intérieure correcte est inconcevable sans un cours international correct, largement et mûrement réfléchi. Il faut carrément poser la question des fautes meurtrières, à commencer par l'année 1923 — Bulgarie — Allemagne — Estonie — Angleterre — Chine... Toute l'autorité accumulée au cours des décennies et renforcée par Octobre a été dirigée vers le sabotage de la révolution : tout d'abord épisodiquement, par bêtise, courte vue, par une capacité de réflexion limitée, et, dans la dernière période, en vertu d'un nouveau système qui a érigé en théorie toutes les qualités ci-dessus indiquées. En 1851, Engels écrivait déjà : « Si un parti révolutionnaire laisse passer des moments décisifs sans faire entendre sa voix, ou s'il intervient sans gagner, alors on peut le considérer comme perdu pour un certain temps. » Nous avons systématiquement laissé passer des moments révolutionnaires, et, plus grave encore, les « interventions » ont été dirigées contre la logique objective du développement révolutionnaire. Moments révolutionnaires négligés : Allemagne, Bulgarie, Angleterre, Chine. Interventions opportunistes contre le cours du développement : Angleterre, Chine. Interventions aventuristes en rupture avec la logique du mouvement : Estonie, Canton. Je me rappelle que les exemples les plus grandioses. Par cette voie, on peut, comme le dit Engels, « perdre le parti pour un certain temps ». Sous les puissantes secousses de l'époque impérialiste, la masse se dirige de nouveau vers la gauche et afflue vers nous. Et quand la situation atteint une exacerbation décisive, nous la faisons échouer de manière opportuniste, puis nous nous efforçons de corriger l'incorrigible de manière aventuriste. Il en résulte un tonneau des Danaïdes, impossible à remplir jamais.

Juste une illustration, mais toute nouvelle et véritablement renversante : le C.C. du P.C. chinois a pris une position contre nous — irréprochable. Puis soudain, il s'est avéré menchevique. On l'a dissous. On en a créé un nouveau, authentiquement bolchevique, — tout cela dans les coulisses³. Après Canton,

3. Lors de la conférence du P.C.C. du 7 août 1927, Chen Duxiu, traité en bouc émissaire de la défaite, fut remplacé par une nouvelle équipe dirigée par *Qu Qiubai* (1899-1935).

nouvelle surprise : l'irréprochable C.C., deuxième édition, s'est avéré être partisan de la « révolution permanente »⁴. Kaléidoscope de la direction, sans vie idéologique correcte, sans critique de l'expérience, sans capacité d'intégrer même le mûrissement révolutionnaire.

La question de la discussion multiforme et de l'étude théorique approfondie de tous les problèmes de la révolution chinoise n'est en aucune manière moins importante que la question de l'appréciation de l'actuel tournant économique intérieur. Encore une fois : aucune politique intérieure, même la « meilleure », ne donnera la victoire, si la révolution se brise de par une stratégie internationale fausse, et, c'est le principal, si *l'Internationale ne tire pas les leçons de ses fautes*. Et ceci est impossible puisque cacher les fautes se transforme en question de prestige d'Etat, et qu'on le fait *par des moyens d'Etat*. C'est une question de vie ou de mort pour la révolution prolétarienne mondiale.

A propos de la ligne en Chine, sur le fond. Le mot d'ordre de dictature de coalition bourgeoise-démocratique des ouvriers et des paysans est déjà devenu maintenant un mot d'ordre réactionnaire pour la Chine, — c'est plus manifeste et violent que pour la Russie après février 1917. Demain ce mot d'ordre se transformera inévitablement de nouveau en piège pour le P.C. chinois, en couverture pour la nouvelle ligne du Goumindang, à un degré plus élevé du développement de la révolution.

La question des partis dits « ouvriers-paysans » en Inde, au Japon, etc. n'a pas moins d'importance. Ce sont tous des abcès mûrissants de la nouvelle clique du Guomintang.

Les décisions concernant les affaires intérieures (par rapport aux koulaks et autres), comme les décisions du dernier comité exécutif, représentent un pas, inconséquent, contradictoire, mais tout de même incontestable, dans notre direction, c'est-à-dire sur la bonne voie. Il faut le dire clairement et nettement. Mais, en premier lieu, ne pas exagérer la portée de ce pas, — après expérience, il faut être plus prudent sur les tournants —, sans

4. Après Canton, la nouvelle direction, dénoncée pour son cours ultragauchiste et putschiste, fut déposée et remplacée par une direction établie au VI^e congrès à Moscou en juin-juillet 1928, sous l'envoyé de l'I.C. Pavel Mif, avec comme dirigeant chinois et porte-drapeau Chen Shaoyu, dit *Wang Ming* (1904-1974).

avances superflues, — et, en deuxième lieu, expliquer succinctement les raisons, la mécanique et l'idéologie du tournant.

Pourquoi est-ce nécessaire ? Pour nous, le plus important est ce qui se fixe dans les esprits de l'avant-garde, ou de l'avant-garde de l'avant-garde : pas seulement *ce que tu fais*, mais aussi comment tu comprends ce que tu fais. L'empirisme politique — lésinerie, mercantilisme — est l'ennemi mortel du bolchevisme. Aucune indulgence pour l'empirisme. Aucune faveur pour les épigones, qui, s'arrêtant sur des moustiques et avalant des chameaux, forcent le parti, le pays, le monde entier, à apprendre par cœur ce qu'un quidam a dit en 1904 de la révolution et de sa permanence, mais en même temps laissent passer la gigantesque révolution chinoise des années 1925-27 : y a-t-il dans l'histoire une clique d'épigones aussi pernicieuse ?

Pourquoi les tournants vis-à-vis des koulaks, chez nous, vis-à-vis de MacDonald et Purcell⁵ en Angleterre, de Blum⁶ en France, du Guomindang en Chine, concordent-ils si heureusement dans le temps ? Où chercher les origines de la nécessité objective de ce tournant ? A Shanghai ? A Londres ? A Paris ? Là-bas, oui, la nécessité *objective* d'en finir avec la politique opportuniste existait depuis longtemps. Et cependant... Cette nécessité est née à Moscou. Qui l'a créée ? Il va de soi que c'est nous, en tant qu' « unique expression consciente d'un processus inconscient ». S'il n'y avait pas eu notre présence, les difficultés économiques actuelles auraient conduit à un gigantesque succès des partisans d'Oustrialov.

Pourquoi nous a-t-on écrasés sur le plan organisationnel ? Nous avons déjà répondu. L'écrasement a été l'achèvement d'une gigantesque poussée dans le rapport de forces mondial au cours de ces dernières années, particulièrement de 1923 à 1928.

Ce n'est pas la première fois dans l'histoire que l'avant-garde assure un mouvement en avant par sa défaite, ou que, du moins, elle empêche un recul ou une chute. Ainsi la Commune française⁷, outre sa signification fondamentale, en tant que

5. James Ramsay MacDonald (1866-1937), ancien Premier Ministre, dirigeant du Labour Party et de sa « droite » et Arthur A. Purcell (1872-1935), étaient les dirigeants de ce courant socialiste britannique que la direction de l'I.C. avait « cultivé ».

6. Léon Blum (1872-1950), adversaire de l'adhésion de la S.F.I.O. à l'Internationale communiste, avait animé la « résistance », puis la reconstruction de la « vieille maison » socialiste en France.

7. Trotsky fait ici allusion à la Commune de Paris de 1871.

sommet dans la lutte du prolétariat pour le pouvoir —, a permis la république en France. Le soulèvement de Moscou en décembre 1905 a permis la convocation de la Douma d'Etat⁸. Dans d'autres conditions et dans un sens différent : seul le prix énorme que nous avons payé pour poser toutes les questions les plus importantes à l'échelle de tout le pays et du monde entier a permis de freiner le processus de reflux et a contraint à faire un sérieux pas à gauche au stade actuel. Nous avons d'autant moins de raisons d'ignorer ce pas ou de le sous-estimer.

Nous avons prédit : *la queue frappera la tête* et provoquera un regroupement de forces (cf. en particulier les débats du plénum de février 1927 au C.C.).

Et voici qu'on découvre par inadvertance une bagatelle : la collecte de blé est entre les mains de ceux qui veulent vivre en paix avec toutes les classes. D'où sortent-ils et comment ont-ils acquis leur force de respectables constructeurs du socialisme dans un seul pays ? Voilà, ils représentent cette queue droitiste, oustrialoviste (plus exactement, le maillon du parti de cette queue) qui frappe une tête centriste, en la contraignant à cracher les éléments de gauche non prévus au programme. Cette queue se montrera encore, car elle a de puissants prolongements dans le pays, et plus encore à l'étranger dans le monde capitaliste. Nous sommes indispensables au parti (à son noyau prolétarien et bolchevique), pour venir à bout de cette « queue ».

D'autre part, le fait que la poussée ait eu lieu, c'est-à-dire qu'elle ait été possible à l'intérieur du V.K.P. et de l'I.C. et qu'elle soit capable de devenir — pour l'instant pas davantage — le point de départ d'un nouveau cours, ce fait prouve la justesse de notre orientation : l'unité du parti et de l'I.C., la lutte pour une ligne bolchevique sur la base d'une *réelle* appartenance au parti, c'est-à-dire celle qui — là où c'est nécessaire — n'a pas peur de placer le fond des problèmes plus haut que toute forme. C'est en cela qu'est notre bon droit contre les tendances en direction d'un deuxième parti, tant chez nous, à l'intérieur, qu'à l'étranger.

Je ne m'arrête pas sur l'appréciation théorique (économique, de classe) du mouvement officiel qui s'ébauche. Sur le fond,

8. La Douma fut établie en 1906 par la Constitution comme la Chambre représentative inférieure, élue au suffrage indirect par les propriétaires et personnes imposées : les ministres n'étaient pas responsables devant elle et elle n'avait pas l'initiative en matière législative.

ce qu'a dit Préobrajensky à ce sujet est juste ; il faut seulement, à mon avis, dans ce domaine, souligner le plus nettement possible que la question du koulak ne se réglera en aucun cas, ni en général, par une politique restreinte au secteur paysan — cette question est directement subordonnée à celle des sommets de la commande de l'économie, c'est-à-dire avant tout à l'industrie. Avoir une direction de l'économie d'Etat clairvoyante, y compris et avant tout sur sa relation à l'économie paysanne, c'est la question des questions. En régime capitaliste, un trust peut prospérer ou s'effondrer en fonction de son organisation. On peut également anéantir le trust des trusts, l'économie d'Etat — avec une direction myope, sans principe, incapable. Au-dessus de la question du koulak, il y a celle de l'industrialisation (ce que Zinoviev n'a pas compris, non seulement en 1923, mais aussi en 1927). Au-dessus des questions du koulak et de l'industrialisation ensemble, il y a celle d'une direction correcte de l'I.C., celle de l'éducation de cadres capables de renverser la bourgeoisie mondiale.

Sommes-nous prêts à soutenir le mouvement officiel actuel ? Absolument. De toutes nos forces et par tous les moyens. Considérons-nous que ce mouvement augmente les chances d'assainissement du parti, sans heurts trop grands ? Oui, nous le pensons. Sommes-nous prêts à coopérer précisément dans cette voie ? Entièrement et sans réserve.

Les accusations contre nous, à savoir que nous avons trahi la promesse donnée au XV^e congrès, sont une absurdité déloyale et grossière⁹. Nous avons parlé ouvertement en conscience du fait que nous étions prêts à renoncer aux méthodes fractionnelles. De plus, nous comptions fermement sur le fait que la queue — évoquée ci-dessus — frapperait la tête — évoquée aussi ci-dessus — et provoquerait un mouvement dans le parti qui donnerait la possibilité de prendre une ligne correcte, sans convulsions fractionnelles. Mais de quel anti-fractionnisme peut-on parler quand on est exclu du parti ? L'anti-fractionnisme équivaut, dans ce cas, à un renoncement au parti. Seul un fonctionnaire scélérat

9. Au congrès, Ordjonikidzé, responsable de la commission *ad hoc*, avait dévoilé les batteries de la direction en assurant : « Si l'on nous dit maintenant qu'ils dissolvent leur fraction, on a du mal à les croire, car nous possédons des documents qui indiquent qu'ils expliquent à leurs partisans que la commission doit être formellement dissoute, mais qu'en fait ils doivent se grouper autour de leur Plateforme qu'ils prétendent juste... Les documents prouvent qu'ils ne désarment pas idéologiquement. »

est capable de poser de telles exigences à un bolchevik. Piatakov nous explique de manière pénétrée que notre situation est « contradictoire », c'est pourquoi lui, voyez-vous, plonge au fond. Pour un noyé, quoi qu'on dise, toutes les contradictions disparaissent. Seulement, comme le dit Tchekhov¹⁰, « le corps mort d'un noyé » convient mal au chef de la lutte révolutionnaire. La contradiction dans notre situation est vitale, c'est une contradiction historique qui ne peut être dépassée que par l'action s'appuyant sur une juste connaissance de cours objectif des choses.

Exigeons-nous, dans notre lettre au Comintern, notre réintégration au parti? Nous l'exigeons absolument. Nous engageons-nous à observer la discipline? Et à ne pas construire de fraction? Nous nous y engageons. Maintenant, avec ce mouvement officiel qui s'est ébauché, d'ailleurs conditionné par nous, nous avons bien plus de possibilités et de chances pour un tel engagement qu'il y a six mois ou un an.

Il n'est pas utile de dire que le ton de la lettre doit être absolument calme, de manière à ce qu'on voit clairement ce qui est : précisément que la politique de despotisme des épigones ne nous a pas aigris le moins du monde — la politique ne connaît pas la rage, nous regardons plus haut et plus loin que cela — et notre sentiment, tout à fait déterminé, face à la lésinerie, à l'opportunisme, à la déloyauté et la lâcheté, n'obscurcit pas le moins du monde notre rapport au parti historique des bolcheviks, et encore moins notre rapport aux tâches historiques de la classe ouvrière mondiale.

10. Anton P. Tchekhov (1860-1914) est un écrivain et dramaturge russe.

[LA RECHERCHE POUR L'AUTOBIOGRAPHIE]¹ (mi-mai 1928)

J'ai reçu les mémoires de S. I. Witte et suis en train de les lire avec intérêt. Ce livre va certainement montrer qu'il contient des choses utiles pour moi. C'est parce que, en plus de mon travail essentiel — le bilan des développements mondiaux depuis la guerre impérialiste —, je suis également en train de travailler sur mes mémoires. Préobrajensky m'y a poussé. Je voudrais les aborder le plus largement possible — c'est-à-dire les placer dans le contexte d'une certaine époque. Je commence par le « tout début », la campagne, puis Odessa, puis Nikolaïev, la prison, l'exil, etc. J'ai pioché les vieux journaux, depuis les années 1870, de la bibliothèque d'ici... J'ai déjà beaucoup utilisé ces journaux et j'y ferai encore des excavations à l'avenir. Comme sources auxiliaires, je suis maintenant à la chasse aux livres du contenu le plus varié, comprenant, par exemple, un guide des villes d'Odessa et Nikolaïev, des publications de *zemstvos* de Kherson et de sa province, des mémoires de *narodniki* et de membres de la Volonté du Peuple, des documents de la première phase du marxisme russe, des mémoires de fonctionnaires, des statistiques de développement industriel, surtout dans le Sud, etc. Je n'ai absolument pas l'intention d'écrire un « travail académique ». Mais ce que je veux avant tout donner — ou plus important, *conserver* — c'est un sens de la perspective, parce que guerre et

1. Lettre à A. L. Bronstein (T 1494), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Aleksandra Lvovna Sokolovskaja (1872-193?), était la première femme de Trotsky et lui avait donné ses deux filles, Zinaïda et Nina.

2. Le comte Sergéï I. Witte (1849-1915), d'origine allemande avait été ministre des transports (1892) puis des finances (1892-1903), avant d'être premier ministre de 1903 à 1906. Il avait conseillé au tsar de concéder des réformes libérales, ce que ce dernier fit tout le congédiant. Ses *Memoirs* parurent à New York en 1921.

révolution ont écarté le passé, l'ont même refoulé, au point que la jeune génération ne cherche aucune explication à long terme des événements. Cela rend possible en particulier les distorsions les plus vulgaires de la période d'avant-guerre.

Telle est l'allure générale de mon travail qui fait qu'il m'est à la fois plus facile et plus difficile de répondre à ta question de savoir de quels livres exactement j'ai besoin. Je donnerais tout pour avoir accès aux journaux d'Odessa de la période 1888-1898 et de Nikolaïev de 1895 à 1898. Mais il m'a semblé que c'était impossible à moins qu'un camarade d'Odessa ou de Nikolaïev ait conservé une collection complète de l'ancien temps, mais ce n'est guère vraisemblable... Bien entendu, je rendrai consciencieusement tout ce qui me sera envoyé pour le lire.

La seconde partie de mes mémoires portera sur l'Union des travailleurs de la Russie du Sud, la prison à Nikolaïev, Kherson et Odessa, la prison Boutyrka à Moscou, la prison de transit d'Aleksandrov, Oust-Kout et en général toute la période de l'exil sibérien. Pour la première partie, j'ai déjà rédigé des projets passablement longs. Pour la seconde, je n'ai pas encore commencé le travail, mais j'ai commencé à réunir des matériaux. Inutile de dire que, sur la seconde partie, ta collaboration pourrait avoir une importance irremplaçable pour moi, tant dans la collecte du matériau adéquat que dans le domaine des souvenirs personnels. En particulier, j'aimerais revenir sur ce que nous lisions en prison et en exil, les livres et les questions qui nous touchaient, etc. Je ne sais pas si tu as eu l'occasion d'écrire tes mémoires touchant cette période ? Ce serait une bonne chose. On pourrait les imprimer séparément, mais même sous forme manuscrite, ils pourraient m'être très utiles pour mon travail... Il n'est guère vraisemblable qu'on puisse trouver d'autres conditions plus favorables pour écrire ses mémoires que dans cet Alma-Ata béni. Une condition, je te prie : ne pas acheter de livres pour ce travail, en aucune circonstance ; pique-les si l'occasion s'en présente. Quant à mon travail principal, dont j'ai parlé plus haut, je vais joindre une brève note indiquant de quel genre de livres j'ai besoin. Si tu as les livres qu'il faut à portée de la main, envoie-m'en la liste, s'il te plaît, sans expédier les livres et je t'écrirai ceux dont j'aurais besoin. Ainsi nous éviterons que des livres soient envoyés en double d'endroits différents. C'est tout, je crois, en ce qui concerne les livres.

[LES CONDITIONS A ALMA-ATA]¹

(16 mai 1928)

Comment allons-nous ici? Il nous a fallu répondre des dizaines de fois à cette question déjà car le nombre de nos « correspondants » augmente très vite. Je reconnais pourtant l'entière validité de cette question, puisque moi-même je lis avec le plus grand intérêt les lettres dans lesquelles les camarades parlent d'eux-mêmes, de l'endroit où ils sont, de la façon dont ils sont installés, comment ils vont et quel travail ils font.

Pour rendre compte brièvement : pendant à peu près trois semaines, nous avons vécu dans un hôtel, après quoi on nous a donné la possibilité de nous reloger dans un appartement qui comprenait d'abord la moitié d'une maison, mais comprend maintenant la maison tout entière. Cette « maison » cependant comprend quatre pièces. Exceptionnellement, l'appartement a l'électricité. Du fait de l'extrême faiblesse de la production de la centrale locale, il n'y a l'électricité que dans les institutions gouvernementales et chez les employés du gouvernement. Pourtant, du fait de cette même faiblesse de la production et de la médiocrité générale de la centrale, le courant électrique, qui est censé fonctionner, selon le schéma officiel, en gros de 7 heures du matin à minuit, joue de vilains tours, disparaissant à tout moment pour quelques minutes, parfois pour une demi-heure, ou plus. L'appartement est plongé dans l'obscurité et ses occupants s'interpellent : « Est-ce qu'on allume les bougies et la lampe à kérosène? Ou est-ce qu'on attend que l'électricité revienne? »

Quant à la possibilité de se ravitailler, on a assisté aussi à de sérieuses interruptions, surtout pour ce qui est du pain. Ici, voici déjà un mois et demi que la ville souffre de diverses pénuries,

1. Lettre-circulaire (T 1470), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

notamment de pain : files d'attente terriblement longues, quantité très limitée de pain de très médiocre qualité. Le prix du *poud*² de farine de blé sur le marché libre est resté constamment au niveau de dix roubles, mais au cours du mois dernier il a commencé à monter et a atteint 25 roubles. Je dois dire cependant que, personnellement, à cet égard, on nous a donné toutes sortes de traitements préférentiels. Il n'y a eu qu'un seul moment critique, quand il était absolument impossible d'avoir du pain. Mais, juste avant, de façon tout à fait inattendue, nous avons reçu au courrier un paquet de Moscou, de P. S. Vinogradskaia, contenant la plus belle des farines. Avec ça, nous avons fait notre propre pain, de la qualité la meilleure.

Il y a aussi de grandes difficultés ici avec la viande et toute sorte de nourriture en général. En ce qui concerne les produits manufacturés, ce qu'on envoie ici avant tout ce sont les résidus des usines, les produits défectueux. A la librairie, je n'ai pu trouver un seul des livres dont j'ai besoin. Il s'avère que la bibliothèque ne manque pas de livres, au moins pas de livres anciens, mais qu'ils sont dans un total désordre, pas catalogués et éparpillés par monceaux chaotiques. J'y ai pourtant eu accès et j'ai pu prendre ceux dont j'avais besoin. Elle a très peu de livres parus pendant la guerre ou depuis la révolution et absolument aucun livre étranger. Le nombre de journaux qu'elle reçoit est aussi insignifiant. Tout cela, il faut l'obtenir d'ailleurs.

En ce qui concerne ce qu'on appelle notre « régime », on a pu remarquer au début un excès de zèle qui a abouti à des conflits très vifs³. Maintenant ces choses sont réglées et je ne peux personnellement pas me plaindre sur ce point.

La conception d'Alma-Ata comme ville méridionale a besoin d'être sérieusement amendée. En tout cas le printemps de cette année a été très tardif, les belles journées ont été rares, entremêlées de jours de pluie et même de neige avec une dernière chute importante à la fin d'avril qui a endommagé les cerisiers. Toute la région, comme c'est le cas de l'Asie centrale en général, est le domaine d'une poussière horripante, surtout d'une poussière de sols salins. C'est une région de malaria et il n'y a aucun doute, j'ai attrapé la malaria. J'absorbe consciencieusement ma quinine tous les matins et cela donne de bons résultats.

La ville est construite en terrasses qui descendent vers la

2. Le poud est une unité de masse équivalant à 16,3806 kg.

3. Cf. pp. 111.

plaine. Plus une partie de la ville est située vers le bas et plus elle est malariale. Nous vivons au milieu et avons par conséquent un taux moyen de malaria. En été, il est presque impossible de vivre ici à cause de la chaleur et de la poussière, et encore de la malaria. A ce moment, il y a une migration vers les « montagnes » ou, plus proprement, les collines, qu'on appelle ici les « endroits où l'on s'arrête ». Il y a de grandes étendues d'orchidées et on a construit des « datchas » de bois, en réalité des baraquements. Pendant la période estivale, les maisons sont aussi faites de lattes entrelacées que pour des raisons que j'ignore on appelle ici vannerie. Nous nous sommes aussi procuré une maison d'été.

Primitivement, nous avons prévu d'y aller au début mai, mais nous sommes déjà le 16 et ne sommes pas encore partis — à la fois parce que la maison d'été n'est pas encore équipée et à cause de la pluie qui a considérablement rafraîchi la température.

Nous sommes abonnés à la *Pravda*, aux *Izvestia* et à *Ekonomitcheskaja Jizn*. Jusqu'à une date récente, les camarades nous envoyaient des publications de Bakou et de Tiflis. Sosnovsky nous envoie souvent des coupures de presse très intéressantes de journaux sibériens et autres. Les journaux étrangers sont venus de Moscou et surtout du camarade Rakovsky à Astrakhan. Récemment, nous avons reçu quelques journaux étrangers directement de l'étranger. J'ai emporté avec moi quelques livres pour mon travail (bien moins, malheureusement, que ce que l'ont prétendu les journaux qui ont menti sur le nombre énorme de « malles »). Nos amis nous ont envoyé des livres de Moscou. Quelques-uns sont venus de l'étranger.

Pendant tout ce temps, j'ai travaillé avant tout sur la Chine et partiellement sur l'Inde. Je continue à me consacrer avant tout à l'Orient. Mais je n'ai pas l'intention de me limiter à l'Orient. Je voudrais dresser une sorte de bilan du développement d'après-guerre de l'économie mondiale, de la politique mondiale et du développement révolutionnaire mondial. A mes moments de loisirs, j'écris mes mémoires, quelque chose qu'Evgenii Préobrajensky m'a poussé à faire. En outre, je traduis des choses pour l'Institut Marx et Engels. Et il me semble que j'ai longuement répondu à la question de savoir comment nous allons.

[LES ERREURS DE L'OPPOSITION]¹

(23 mai 1928)

Cher Alexandre Egorovitch²,

J'ai reçu hier votre lettre du 19 avril et elle m'a beaucoup plu. Elle contenait beaucoup de neuf pour moi. Les voix qui parlent d'une surestimation du glissement n'ont absolument pas atteint mes oreilles. La « lettre » dont vous parlez m'est totalement inconnue. Quand j'ai écrit ma dernière lettre (énumérant un certain nombre de points), je ne savais rien de ces voix qui parlent d'une surestimation du glissement. Si de telles voix existent, il faut leur donner l'attention qu'elles méritent.

Vous écrivez :

« Le plus risible de tout cela, c'est ce pitoyable repentir parce que nous avons surestimé la force et la vitesse du glissement. Comme s'il existe quelque part dans la nature un instrument pour mesurer le degré du glissement et puis, utilisant le taux convenable, lui appliquer le nombre d'onces de résistance appropriées? En tant que bolcheviks, nous devons combattre le glissement. Et notre estimation du glissement a été totalement confirmée dans des sphères comme la collecte des grains, la famine de biens, la campagne d'ensemencement, l'affaire de Chakhty³, la Chine, la situation intérieure du parti, etc. »

1. Lettre à A. G. Beloborodov (T1509), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. La lettre est adressée à Alexandre Egorovitch : mais comme elle s'adresse incontestablement à Beloborodov, dont le patronyme est Georgievitch, on peut supposer qu'il s'agit d'une erreur.

3. Chakhty est une ville du Donbass, dans le bassin minier ; des ouvriers étaient venus se plaindre au G.P.U. local du sabotage des ingénieurs et cadres. Le fameux Efim G. *Evdokimov* (1891-1940), tchékiste qui jouissait de la confiance

Je souscris entièrement à cette formulation générale de principe. Mais j'aimerais, pour la compléter, revenir aux questions de base de la période antérieure de façon tout à fait précise pour vérifier si nous avons ou non exagéré les différences, si nous sommes allés trop à gauche, ou si nous avons surestimé la déviation de droite et le degré du glissement.

1. *La grève des mineurs.*

Après la fin de la grève générale, il était tout à fait clair que la grève des mineurs, en tant que grève économique à retardement, n'avait aucune perspective. Contre le Conseil général⁴, il fallait tout de suite entreprendre de ressusciter à bref délai la grève générale. C'est dans cet esprit que nous avons rédigé un document bref prédisant le caractère inévitable de la défaite d'une grève économique passive à retardement et le caractère inévitable du renforcement du conseil général à travers cela. Piatakov se rebella : « Est-il convenable de parler de défaite inévitable?... Que vont-ils dire? », etc. Comme si la question était tranchée par ce qu'on dira aujourd'hui et non par ce que les événements démontreront demain. Mais on fit de grandes concessions à Piatakov selon la ligne du mimétisme biologique, c'est-à-dire en s'adaptant à la couleur de l'environnement.

2. Etroitement liée à la première question, il y avait le mot d'ordre de dissolution du comité anglo-russe⁵. Nous avons lancé ce mot d'ordre un peu tard, surmontant de la résistance. Comme dans le premier cas, il y avait là aussi une sous-estimation du désaccord et des résultats qui menaçaient.

Le résultat de ces erreurs est qu'un mouvement gigantesque

personnelle de Staline, avait conclu à la nécessité de poursuivre les cadres qu'il avait fait arrêter, parmi lesquels plusieurs étrangers, et de leur arracher des aveux de sabotage. Il y avait beaucoup de résistance au bureau politique où certains n'hésitaient pas à parler de « provocation de l'Opposition ». Staline trancha : on poursuivrait et on punirait les « saboteurs », les techniciens de Chakhty. Le procès eut lieu en juillet. Trotsky considérait que ce procès — pour lequel il n'imaginait pas que les aveux pussent être extorqués — constituait une concession à la colère des travailleurs, donc un pas à gauche contre une couche de privilégiés, les *spetsy*.

4. Il s'agit du conseil général des syndicats britanniques, le Trades-Union council, qui avait liquidé la grève générale sous la pression de MacDonald et avait laissé la grève des mineurs totalement isolée.

5. Le comité syndical anglo-russe réunissait dans un organisme permanent les syndicalistes communistes de l'U.R.S.S. et les dirigeants qui avaient trahi les mineurs et conduit à un désastre certain une grève générale que seul le gouvernement conservateur avait préparée.

n'a produit que des résultats politiques et organisationnels insignifiants : le conseil général reste en place et le parti communiste a à peine grandi.

3. La Chine.

Nous avons lancé publiquement le mot d'ordre du départ du Guomindang du parti communiste, deux ans environ après l'époque où il était dicté par toute la situation et par les intérêts les plus vitaux du prolétariat et de la révolution chinois. Pire encore, dans la *Déclaration des 84*, il y avait un abandon ostensible du mot d'ordre de départ du Guomindang⁶. Cela s'est fait en dépit d'une résistance résolue (insuffisante, hélas, mais résolue) de quelques-uns de ses signataires, vous et moi compris. Là aussi on avait peur de ce qui allait être dit et pas de ce que les événements allaient démontrer. Et maintenant, seul un imbécile ou un renégat pourrait ne pas comprendre ou nier que la subordination du parti communiste a coûté sa tête à la révolution chinoise. Cela signifie que là aussi, il y a eu une erreur de droite, pas de gauche.

C'est à partir de l'analyse de l'expérience et des tendances de la révolution de 1905 que le bolchevisme, le menchevisme, la gauche de la social-démocratie allemande ont été formés. L'analyse de l'expérience de la révolution chinoise n'a pas moins de signification pour le prolétariat international.

4. L'automne dernier, nous n'avons pas dit publiquement que l'expérience de 1925-27 avait déjà liquidé le mot d'ordre de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie pour la révolution chinoise, et qu'à l'avenir ce mot d'ordre conduirait soit à une régurgitation du guomindanguisme soit à des aventures. Nous l'avons prédit tout à fait clairement et précisément. Mais, même sur ce point, nous avons fait des concessions (tout à fait inadmissibles) à ceux qui sous-estimaient la profondeur du reflux sur la question chinoise.

5. Jusqu'à présent, nous ne nous sommes pas prononcés de façon suffisamment catégorique contre la propagation de partis soi-disant « ouvriers et paysans » en Inde, au Japon, etc. Nous avons sous-estimé la profondeur du glissement, exprimé dès 1924-25 par le mot d'ordre d'illettré de « partis bi-classistes ouvrier-paysan en Orient ».

6. Trotsky devait indiquer plus tard à l'Américain Shachtman que, dans le débat à l'intérieur de l'Opposition, la position de sa fraction sur ce point avait été « trahie » par Radek et Piatakov qui se rangèrent à l'opinion de Zinoviev en refusant à lancer le mot d'ordre de départ des communistes du Guomindang.

6. Nous n'avons pas soulevé assez tôt la question du programme du Comintern. En réponse aux thèses que nous formulions là-dessus, Piatakov objectait : « Cela ne vaut pas la peine de le soulever. Ils vont dire que nous avons des divergences plus importantes encore sur le programme... » Pourtant le projet de Boukharine est, dans le meilleur des cas, une caricature social-démocrate-gauche d'un programme communiste. Boukharine ne part pas de l'économie mondiale et de ses rapports fondamentaux réciproques (Europe-Amérique-Orient-U.R.S.S.), mais d'un modèle abstrait de capitalisme national. L'adoption maintenant de ce programme ou d'un autre du même genre — après l'expérience de 1923 en Allemagne, les événements de Bulgarie et d'Esthonie⁷, après nos discussions et en particulier nos discussions sur Amérique et Europe, après l'expérience des grèves anglaises, et surtout après l'expérience de la révolution chinoise — signifierait la ruine idéologique du Comintern, une précondition de sa ruine politique et organisationnelle. Nous avons *sous-estimé* l'importance de cette question.

L'allégation selon laquelle Lénine « approuvait » le programme de Boukharine est un mensonge monstrueux. Boukharine voulait que le projet fût présenté au nom du bureau politique. A l'initiative de Lénine, cela lui fut refusé, mais on lui permit de présenter le programme en son nom comme ouverture de la discussion. Zinoviev m'a raconté qu'après avoir lu le projet de Boukharine, Vladimir Ilitch lui dit : « Il aurait pu être pire » ou « J'avais craint que ce fût pire », quelque chose comme ça. Boukharine était très intéressé par l'opinion de Lénine et a accablé Zinoviev de questions à ce sujet. « J'ai une faute sur la conscience », me dit Zinoviev, « c'est d'avoir beaucoup atténué l'opinion de Lénine. »

7. Jusqu'à ce jour, nous n'avons même pas dit un tiers de ce que nous aurions dû dire des questions fondamentales de la politique de l'Internationale communiste et de son régime. C'est-à-dire qu'une fois de plus nous avons péché par l'opposé d'une exagération des divergences ou de la surestimation du glissement.

8. Mais peut-être avons-nous surestimé les divergences sur les questions *intérieures* ? Des voix se sont élevées à ce sujet

7. En Allemagne, une insurrection avait été décidée au moment de l'agitation des masses ; en Bulgarie et en Esthonie, des insurrections avaient été préparées clandestinement. Dans les deux cas, l'échec fut cruel.

(V. N. Iakovleva, Krestinsky⁸, Antonov-Ovseenko et autres). Elles disaient : « Les divergences sur les questions intérieures ne sont pas si grandes, mais c'est le régime du parti qui est intolérable. » A cela, nous répondons : « a) Vous ne voulez pas apprécier les divergences sur les questions intérieures à l'échelle des processus et de la politique mondiale, mais, sans cela, toute votre appréciation est réduite à un vulgaire empirisme ; vous voyez des pièces et des morceaux, mais pas la façon dont les choses se développent. b) Vous rendez les choses deux fois plus confuses quand vous condamnez le régime du parti dont vous croyez qu'il a permis une ligne politique correcte. Pour nous, le régime du parti n'a pas une signification indépendante, il ne fait que refléter tout le reste. C'est pourquoi tout politique expérimenté et sérieux doit nécessairement demander : « Si vous pensez qu'il y a eu un tournant de classe sérieux dans la politique officielle, comment expliquez-vous qu'on continue à " exporter " des gens qui ne sont coupables que d'avoir compris les premiers et d'avoir revendiqué plus tôt un tournant de classe ? » Il ne s'agit pas du tout ici de justice, encore moins d' « injure personnelle », des adultes ne discutent pas généralement de telles choses. Non, c'est un indicateur infaillible du sérieux, de l'élaboration et de la profondeur du tournant qui s'est produit. Inutile de dire que ce que révèle cet indicateur est extrêmement peu réconfortant.

9. Pour vérifier si nous avons ou non exagéré les dangers ou surestimé le glissement, reprenons la question récente de la collecte des grains. Toutes les questions de politique intérieure se recourent dans cette unique question plus que dans toute autre.

Le 9 décembre 1926, Boukharine, parlant au 7^e plénum du C.E.I.C., a, pour la première fois, soutenu l'accusation concernant notre déviation social-démocrate :

« Quel fut l'argument le plus puissant utilisé par notre Opposition contre le comité central du parti (j'ai dans l'esprit l'automne de 1925). Ils disaient alors : " Les

8. Varvara N. *Iakovleva* (1885-1944) était étudiante à Moscou quand elle avait rejoint le parti en 1904 ; elle avait fait des années de prison et de bagne, dirigea en 1917 le parti à Moscou puis passa à la Tchèque. En 1922 elle devint commissaire à l'éducation. De 24 à 26, elle avait fait partie de la direction — le « centre » — de l'Opposition et l'avait abandonnée au début de l'unification avec les zinoviévistes. Nikolai N. *Krestinsky* (1883-1936), étudiant en droit, membre du parti en 1901, plusieurs fois déporté, avait été secrétaire du C.C. de 19 à 21 et était depuis 1922 ambassadeur en Allemagne. Il avait écrit à Trotsky à l'automne 1927.

contradictions grossissent de façon monstrueuse et le C.C. du parti ne le comprend pas. ” Ils disaient : “ Les koulaks, entre les mains desquels est concentré tout le surplus de grain, ont organisé contre nous une ‘grève du grain’. C’est pourquoi il rentre si peu. ” Nous avons tous entendu cela. Ultérieurement, les mêmes camarades ont pris la parole pour dire : “ Le koulak s’est encore renforcé ; le danger a grandi. ” Camarades si ces deux allégations sont exactes, nous aurions eu cette année une “ grève du grain ” plus grave encore. En réalité [...] le chiffre pour la collecte du grain a déjà augmenté de 35 % en comparaison des chiffres de l’année dernière, ce qui constitue un succès indiscutable dans le domaine économique. Mais, selon l’Opposition, tout devrait être à l’opposé. L’Opposition nous calomnie quand elle dit que nous contribuons à la croissance des koulaks, que nous aidons les koulaks à organiser une grève du grain ; les véritables résultats prouvent précisément le contraire » (*Compte rendu sténographique*, vol. II, p. 118).

C’est exactement ce qu’il dit : « le contraire ». Mettant complètement à côté. Notre théoricien mal inspiré trouvera des preuves « du contraire » dans toutes les questions sans exception. Et ce n’est pas sa faute, ou plutôt, pas seulement sa faute. En général, la politique du glissement ne peut tolérer les généralisations théoriques. Mais, comme Boukharine ne peut vivre sans ce poison, il est obligé à tous les enterrements de proclamer devant le cercueil : « Emportez-le, mais ne l’emportez pas trop loin ! »

Sous la pression de ceux qui craignaient de « surestimer », « exagérer », ou emporter les choses trop loin, nous avons parlé en sourdine au 7^e plénum. En tout cas, nous n’avons pas répondu à la philosophie de Boukharine sur les collectes de grain. C’est-à-dire que nous ne lui avons pas expliqué qu’on ne peut juger des tendances fondamentales du développement économique par des épisodes conjoncturels, mais qu’on doit évaluer les épisodes conjoncturels à la lumière des processus fondamentaux.

10. Mais peut-être sur cette question allons-nous trop loin, tandis que d’autres tiennent compte de la « spécificité » de la nouvelle situation en temps opportun ? Là-dessus, nous avons le témoignage irréfutable et valable de Rykov. Lors d’une réunion du soviet de Moscou du 9 mars 1928, il a déclaré : « Cette campagne a incontestablement tous les traits distinctifs du travail d’une brigade de choc. Si on me demandait s’il n’aurait pas mieux valu administrer de façon plus normale, c’est-à-dire sans recourir

à une telle campagne de brigades de choc afin de surmonter la crise des collectes de grain, j'aurais répondu avec candeur que ç'aurait été mieux. Nous devons reconnaître que *nous avons perdu du temps, que nous avons laissé passer* le commencement des difficultés dans la collecte du grain, *nous n'avons pas su prendre à temps une série de mesures* qui étaient nécessaires pour un développement victorieux de la campagne de la collecte des grains » (*Pravda*, 11 mars 1928).

Ce témoignage n'a besoin d'aucun commentaire.

11. Dans le document « Nouvelle étape », nous disions, si vous vous en souvenez : « La pseudo-lutte des staliniens contre les deux partis dissimule la formation d'un parti bourgeois sur le flanc du V.K.P., qui utilise son drapeau pour se camoufler. »

Au plénum de février du C.E.I.C., Boukharine donna de cette phrase l'interprétation suivante : Trotsky dit : « Ce n'est pas nous qui sommes un second parti, c'est le V.K.P., il a dégénéré ; nous conservons ses traditions ; donc, nous sommes le premier parti et lui, il est le deuxième. Par ces paroles mêmes, il admet l'existence de deux partis » (*Pravda*, 17 février 1928).

Ainsi, même en février de cette année, Boukharine identifiait l'entrelacement des bureaucrates et nouveaux propriétaires avec le P.C.U.S. Quand nous parlions du germe d'un deuxième parti, du quartier général semi-oustrialoviste recouvert du drapeau du P.C.U.S. — grâce à la lutte contre la gauche — Boukharine, jusqu'en février de cette année encore — répondait : « Mais, voyez-vous, ce quartier général semi-oustrialoviste, c'est en fait le P.C.U.S. » De plus, dans la crise de la collecte des grains, il a été brutalement révélé qu'il y a parmi nous des éléments nombreux et influents qui ne reconnaissent pas les classes, ou qui veulent réaliser la théorie martynoviste du bloc des quatre classes. Pendant deux jours on a mené grand bruit autour de ces éléments. Mais je n'ai pas relevé quand ces éléments, qui contrôlent les collectes de grain, non seulement au centre, mais également dans les provinces, ont été appelés par leur nom, condamnés ou quelque chose comme ça. Je ne mentionne même pas le fait qu'aucun de ces éléments n'a abouti à Oust-Koulom.

En tout cas, nous n'avons rien exagéré ni rien surestimé en ce qui concerne les collectes de grains ou le quartier général semi-oustrialoviste qui se constitue sous le couvert du P.C.U.S., à la jonction entre son flanc droit et les nouveaux propriétaires.

12. Ainsi, politiquement, nous n'avons jamais été coupables d'exagération, de surestimation, de déviation excessive ou

d'ultra-gauchisme. Au contraire, nous avons commis les fautes opposées, en cédant à la faiblesse de caractère, à l'indécision, au centrisme de gauche et aux exigences d'une coloration protectrice. S'il fallait une preuve, tout cela a été démontré plus haut. Il existe cependant une autre question : n'avons-nous pas, peut-être, tiré quelques conclusions organisationnelles et tactiques exagérées de nos appréciations politiques? Pas le moins du monde. Les faits attestent que nous n'avons pas été indulgents avec ceux qui ont essayé, même dans des murmures, de déclarer que la révolution d'Octobre était liquidée, le parti, thermidorien, l'Etat soviétique, bourgeois. Nous avons rompu sans retour avec quelques révolutionnaires excellents quand ils ont manifesté à quelques indices qu'ils s'engageaient dans la voie d'un second parti (soit dit en passant, il vaut la peine de relever que Zinoviev lui-même était opposé à cette rupture). Nous avons accepté les « Leçons du plénum de juillet » de Zinoviev⁹ sans nous fermer les yeux devant le délayage et l'évidente fausseté de nombreuses formulations. Nous avons considéré comme indiscutable l'idée de base de ces thèses, l'opposition à deux partis, et c'est justement pour cela que nous les avons acceptées en dépit de protestations isolées de camarades, qui, dans cette question, allaient trop « à gauche ». A la veille et pendant le XV^e congrès, la pression pour une coloration protectrice nous a totalement débordés sur notre droite. Cela s'est exprimé dans un certain nombre de déclarations qui étaient dénuées de sens ou de fait erronées. Nous avons corrigé cette déviation difficilement et avec préjudice pour le parti.

13. En Europe, nous avons aussi mené une lutte résolue contre la ligne des deux partis. C'était en partie clairement exprimé dans les deux lettres publiées dans la *Pravda* du 15 janvier 1928¹⁰. Ces dernières étaient entièrement consacrées à une justification concise de notre cours pour le parti et à travers lui. En relation avec les derniers événements, je vais citer deux paragraphes, le 8^e et le 9^e, qui ont été correctement cités :

« 8. Les considérations exprimées plus haut, ainsi que les expériences faites récemment en Allemagne (Altona) parlent contre la présentation de candidats à part. Nous n'avons pas le droit de briser notre ligne pour de problématiques mandats.

9. Nous ne connaissons de ce texte que des extraits.

10. Cf. pp. 54-63.

9. La formation d'une Ligue des communistes de gauche est fautive. Le nom de l'Opposition est assez populaire et il a un caractère international. Le terme de « ligue » n'ajoute rien, mais peut devenir le pseudonyme d'un deuxième parti.

En relation avec cela, il faut expliquer l'épisode du récent télégramme du camarade Radek publié dans la *Pravda* avec une note de la rédaction indiquant que Trotsky avait refusé de le signer¹¹. En fait, j'ai répondu à Radek que l'envoi de ce télégramme ne me paraissait ni nécessaire ni opportun, surtout du fait que notre déclaration *sur cette même question* avait déjà été publiée aussi bien dans la *Pravda* que dans *Die rote Fahne*. Ainsi, si la direction officielle veut utiliser notre opinion dans son intérêt contre les avocats de candidats parallèles, elle a pleine possibilité de le faire. Il était particulièrement incorrect d'envoyer un télégramme particulier seulement sur les élections allemandes parce que, selon la *Pravda*, Treint¹² et autres présentaient apparemment des candidats en France aussi. Si la rédaction de la *Pravda* n'avait pas joué sur l'opposition de Radek contre moi, elle aurait joué sur le fait que nous nous taisions sur les élections françaises ou sur l'existence même du Leninbund, ou sur mille et une autres choses. En un mot, il est tout à fait clair que si la *Pravda* a publié notre télégramme, elle ne l'a fait que pour entretenir plus de confusion ensuite. Cela a été entièrement confirmé. Les conditions dans lesquelles nous sommes placés excluent pour nous toute possibilité d'une « politique épisodique ». Nous n'avons même pas assez d'informations pour des interventions particulières. Par exemple, jusqu'à présent, je ne sais pas vraiment si Treint a posé sa candidature. C'est pourquoi, tel que je le vois, le télégramme de Radek était une bourde — Dieu sait exactement quel genre, mais une bourde néanmoins.

En rapport avec cela, je rappelle un épisode curieux. Passant par Berlin, Kamenev a donné sa bénédiction à la gauche pour la présentation de ses propres candidats. Un des camarades russes m'a écrit là-dessus une lettre indignée, et, qui plus est, suggérait

11. Il s'agit du télégramme de Radek publié dans la *Pravda* du 4 mai 1928 et *Die rote Fahne* : Radek y désavouait l'aventure électorale des « communistes de gauche » allemands comme initiative allant dans le sens d'un « deuxième parti ».

12. Albert Treint, ancien secrétaire général du parti français, homme de Zinoviev, exclu au mois de janvier et fondateur de l'*Unité léniniste* était le dirigeant de l'un des deux groupes se réclamant de l'Opposition russe.

que Kamenev ne poussait la gauche sur la voie des candidatures parallèles avec autant de légèreté que parce qu'il était décidé d'avance à s'en dissocier avec « le profit maximum » à la première occasion¹³. A l'époque, cette hypothèse me parut invraisemblable, cynique même. Mais maintenant...

14. Sommes-nous peut-être allés trop loin du point de vue tactique, dans la façon dont nous avons présenté nos idées ? Krestinsky nous en a accusés. Je lui ai répondu une lettre détaillée (Krestinsky y apparaît comme X.). Krestinsky ne comprenait pas l'essence du désaccord, pas plus qu'Antonov-Ovseenko dont j'ai écrit que c'était dans sa position « que la confusion sans espoir et l'étroitesse d'esprit trouvaient leur expression la plus achevée. Il ne pourra même pas tenir trois mois cette position. Le proche avenir montrera quelle route Ovseenko, qui a oublié de penser comme un marxiste, prendra pour échapper à cette confusion et étroitesse d'esprit » (29 novembre 1927).

La période de trois mois s'est révélée fatale pour Antonov-Ovseenko. Comme on dit dans les livres, que cela serve de leçon et d'avertissement.

Mais revenons à la question des « excès tactiques ». Nous n'avons jamais eu d'autre objectif que de présenter nos idées au parti. Nous avons utilisé toutes les méthodes que la situation nous permettait d'utiliser. Comme l'expérience l'a montré, nous n'avons atteint que trop peu de membres du parti avec trop peu de nos idées. S'il en va de notre faute et non seulement des conditions objectives, cette faute réside dans le fait qu'à certains moments, quelques-uns d'entre nous ont sous-estimé les divergences et les dangers, et que, par notre comportement, nous avons donné aux gens des raisons de penser qu'il s'agissait de divergences secondaires et épisodiques. Dans des cas semblables, la plus grande erreur et le pire danger sont de s'aligner sur ceux qui sous-estiment les divergences, qui ne voient pas le sens dans lequel se développent les processus et éprouvent donc le besoin d'une coloration protectrice. En gros, nous avons défendu la ligne juste. Mais, comme je viens de le montrer, nous avons commis des erreurs isolées, mais pas insignifiantes. Et toujours des erreurs de droite, pas de gauche. Tactiquement, nous avons été capables d'avancer avec succès jusqu'au moment où nous

13. Kamenev était ambassadeur à Rome. Il avait rencontré les opposants allemands à son passage à Berlin et avait également eu une longue conversation avec Krestinsky, chez lui, et Rakovsky qui rentrait de Paris.

tombions dans un piège, posé par le « Maître » en la matière. Toutes nos déclarations ont un caractère propagandiste et n'ont que cela.

Plus vigoureuse a été notre action du 7 novembre. De même notre mot d'ordre : « Feu contre la droite, contre le koulak, le spéculateur et le bureaucrate ! », contre les koulaks et les spéculateurs qui perturbent la collecte de grains et contre les bureaucrates qui ont organisé ou laissé faire l'affaire Chakhty¹⁴. Le 7 novembre, nous nous sommes trouvés devant une tentative de plus du « Maître » d'aiguiller la lutte interne du parti vers les rails de la guerre civile. Nous avons battu en retraite devant ce plan criminel. Ainsi les zigzags tactiques découlaient-ils de l'ensemble de la situation, qui était le résultat à la fois des conditions de la dictature en général et de ses particularités en période de reflux.

Le soir du 7 novembre, après la manifestation¹⁵, nous avons appelé Zinoviev, afin qu'il revienne à Moscou pour que soit posée la question d'un repli tactique. Zinoviev saisit l'occasion de répondre par lettre. Une description des événements du 7 novembre à Léninegrad y était jointe. Dans cette lettre, il disait :

« La description est photographiquement juste. Toutes les informations suggèrent que toutes ces choses regrettables profiteront beaucoup à notre cause. Nous sommes inquiets de ce qui vous est arrivé. Les *smytchki*¹⁶ se passent bien ici. Le retournement en notre faveur est important. Nous n'avons pas l'intention de partir d'ici maintenant. »

Tout cela fut écrit, je le répète, le soir ou dans la nuit qui suivit le 7 novembre. Nous avons répété notre exigence du départ immédiat de Zinoviev pour Moscou. Ce qui est arrivé à sa venue, 24 heures plus tard, est bien connu¹⁷.

14. L'affaire de Chakhty était l'un des chevaux de bataille de l'Opposition car les inculpés étaient des privilégiés, amis de la droite et qu'elle tenait pour des « oustrialovistes ».

15. Il s'agit de la manifestation dans la manifestation de la Place rouge sur les mots d'ordre indiqués plus haut.

16. Les *smytchki* (liaisons) étaient les réunions privées ouvertes aux sans-parti.

17. En 24 heures, Zinoviev s'était effondré et il ne songeait plus qu'à tout faire, « ramper au besoin », disait-il, pour demeurer dans le parti.

Mais assez sur le passé. Je n'y ai touché que dans la mesure où il le faut pour nous, maintenant et dans l'avenir immédiat. Celui qui dit que nous avons « surestimé », celui qui ne dit pas cela inconsidérément, ou impulsivement (ce genre de choses peut arriver à tout le monde), mais délibérément et par conviction, celui-là ne peut tenir semblable position même trois mois...

Quelques camarades ont posé différemment la question : « Nous avons tout fait de façon fondamentalement juste, nous avons avancé au bon moment et opéré un tournant au prix de grands sacrifices quand nos prédictions ont été confirmées par les événements. Maintenant, il ne faut pas manquer ce tournant : il faut l'admettre et l'utiliser comme une chance pour une solution plus normale et plus saine des conflits dans le parti. » Sous cette forme générale, j'accepte sans réserve cette formule algébrique. Il faut seulement y introduire des quantités arithmétiques plus précises. Mais le problème crucial est que, jusqu'à présent, ces quantités arithmétiques sont, ou bien totalement inconnues ou presque infinitésimales.

Que se passe-t-il ? Un tournant de classe ou une manœuvre bureaucratique ? A mon sens, semblable formulation simplifie trop la question. En ce qui concerne l' « auto-critique », la démocratie de parti, les soviets chinois, etc., il est tout à fait loisible de supposer qu'il existe un désir d'échapper aux difficultés par des manœuvres. Mais qu'en est-il de la collecte des grains, des queues et files d'attente, des difficultés dans les affaires extérieures ? Bien sûr, ceux qui font cette politique savent bien qu'une manœuvre au sommet ne fera pas livrer du grain. Et pourtant il leur faut avoir du grain ; généralement parlant, c'est la précondition de toutes sortes de manœuvres possibles à l'avenir. C'est là qu'est le nœud de quelque chose de bien plus significatif qu'une simple manœuvre de sommet. Les auteurs de cette politique sont plongés dans une situation où un tournant sérieux et profond est nécessaire. Mais, du fait de leur position et de leurs habitudes invétérées, ils aimeraient opérer ce tournant inévitable — dont, soit dit en passant, ils ne voient pas encore très bien les formes concrètes — par les méthodes de manœuvre bureaucratique.

Il ne peut y avoir de doute (seul un idiot peut maintenant en douter) que, si notre travail antérieur n'avait pas existé — nos analyses, prédictions, critiques, exposés et encore de nouvelles prédictions —, il se serait produit un net tournant vers la droite

sous la pression de la crise de la collecte des grains. Sokolnikov¹⁸ attendait cela quand il a renoncé aux divergences. Nous le considérons alors comme vraisemblable. Ainsi « A une nouvelle étape » parle d'un tournant économique imminent à droite sous la pression de difficultés aggravées. Il s'est avéré que le tournant était à gauche. Cela signifie que nous avons nous-mêmes sous-estimé le bon et solide coin que nous avons enfoncé. Oui, c'est précisément notre coin qui leur a rendu impossible, à cette époque précise, de chercher une issue aux contradictions sur la voie de *droite*. En soi, ce fut une importante réalisation, même si elle était transitoire, car le temps est un facteur important en politique. Il ne suffit pas qu'aient été faits un certain nombre de pas qui, tout en restant pour le moment dans les limites de la manœuvre bureaucratique, indiquent un tournant à gauche. Pour apprécier ce tournant, il ne suffit pas d'avoir seulement des quantités arithmétiques fondamentales, car, après tout, ce dont il s'agit ici, c'est des classes, de l'interaction de l'appareil du parti avec l'appareil d'Etat et de l'appareil d'Etat avec les diverses classes. Ce serait trop téméraire de dire que la mer a pris feu parce que la mésange a dit qu'elle le ferait. Khristian Rakovsky, de qui j'ai reçu une lettre hier, applique, de façon très appropriée, à cette situation l'expression anglaise « Wait and see ».

Il est vrai qu'un certain nombre de généralisations ont été faites dans la presse qui semblent avoir été directement empruntées à nos documents. Mais ici aussi il est tout à fait possible pour eux de sonner la retraite, et oh, combien fort ils pourraient la sonner. Penser que la droite est faible, c'est ne rien comprendre. Les opportunistes sont toujours faibles par eux-mêmes dans le cadre d'un parti prolétarien de masse. Ils tirent leur force d'autres classes. En soi, l'aile droite dans notre parti représente le maillon auquel sont accrochés les nouveaux propriétaires et à travers eux la bourgeoisie mondiale également. Si on coupe ce maillon de la chaîne, en lui-même il ne vaut pas un sou. Mais, dans la situation actuelle, l'extraordinaire pression des classes hostiles au prolétariat est transmise par son intermédiaire. Les droitiers se taisent ; ils cèdent et reculent sans un combat. Ils comprennent que, dans le cadre du parti, le noyau prolétarien, même dans sa condition actuelle, pourrait les réduire en pièces

18. Grigoriï Ia. Brilliant, dit *Sokolnikov* (1888-1939), docteur en économie, bolchevik en 1905, ancien chef militaire pendant la guerre civile, était membre du C.C. et vice-président du Gosplan.

en un clin d'œil. Ils ne peuvent encore montrer ouvertement leurs têtes. En outre, ils comprennent la nécessité de la manœuvre à gauche. Oustrialov lui-même a écrit aux spécialistes : « Laissons à la direction quelque crédit pour qu'elle manœuvre à gauche, sans cela, elle ne pourra pas s'occuper du véritable ennemi. »

Pour ces gens, il ne s'agit que de manœuvres. Ils comptent fermement sur le fait qu'il n'y aura pas de tournant, que la tentative de tourner se brisera contre la résistance du matériel économique (c'est-à-dire les propriétaires) et qu'alors, après la faillite de la tentative de tournant, leur tour viendra, celui de la droite. Dans une lettre que je viens de recevoir de lui, le camarade Valentinov montre à juste titre cet aspect du processus.

Mais si, pour la droite et leurs patrons sans parti, la question n'est qu'une manœuvre pour se préparer à un tournant à droite, pour le centre, et, derrière lui, pour de larges cercles du parti, la question est plus complexe. Il y a ici toutes les nuances, depuis le trucage bureaucratique jusqu'au désir sincère d'aiguiller toute la politique sur les rails prolétariens-révolutionnaires. Ici aussi, il est nécessaire d'attendre et de voir comment se définissent les éléments qui composent le « tournant » avant qu'il prenne son cours. Nous avons eu un petit exemple, mais le plus clair possible, dans la sphère de l'« autocritique ». Je pense à l'affaire Bleskov-Zatonsky¹⁹. Le camarade Sosnovsky est en train de la populariser car il la trouve hautement symptomatique. Il me semble que c'est tout à fait juste. L'« autocritique » n'est-elle qu'une manœuvre. S'occuper de paris à ce sujet, en d'autres termes des intentions est dénué de sens. Mais le fait est que le mécanicien Bleskov a pris cela au sérieux et même tenté le très innocent Zatonsky par l'énergie de sa bonne foi. Zatonsky a pris

19. L'affaire Bleskov-Zatonsky avait été exposée par Sosnovsky dans sa lettre à Trotsky du 26 mai 1928. Au lendemain du C.C. d'avril et de l'appel solennel du comité central aux membres du parti et aux ouvriers faisant l'apologie de l'autocritique impitoyable, notamment dans « la lutte contre le bureaucratisme », le serrurier Bleskov, de l'usine Petrovsky de Stalino, avait écrit au vieux bolchevik Vladimir P. Zatonsky (1888-1940), président de la commission de contrôle en Ukraine, une lettre lui faisant part de ses doutes sur la distance qui s'était creusée entre le parti et les ouvriers, parlant même de « banditisme paperassier » pour caractériser l'attitude bureaucratique. Zatonsky, croyant être dans la ligne de cette résolution et du commentaire éditorial de la *Pravda* du 6 juin, fit publier la lettre dans le *Kharkov Proletarii*. La riposte de l'appareil central ne se fit pas attendre : la *Rabotchaia Gazeta* accusa immédiatement Zatonsky d'avoir protégé et encouragé le développement et la diffusion d'« une critique malsaine et dangereuse ».

la fuite et utilisé son influence pour ouvrir toute grande la porte du *Kharkov Proletarii*. Et Moscou a donné le signal pour fermer la porte. Que le nez de Zatonsky ou quelque autre partie de son vénérable corps « ouvrier et paysan » soit blessé comme conséquence de cette affaire, nous ne pouvons le dire d'ici. Mais il est clair qu'un nœud n'a pas été dénoué, ce qui signifie la possibilité que la manœuvre se transforme en tournant — avec l'aide énergique de la base.

La même chose vaut pour le « cours nouveau » dans son ensemble. Si nous pouvions nous risquer à une analogie sans que les conspirateurs et les escrocs essaient de fabriquer une thèse Clemenceau²⁰, nous pourrions dire cela : « Le vrai printemps de 1905 est sorti du " printemps " de Sviatopolsk-Mirsky²¹. Mais ce serait un piètre révolutionnaire que celui qui chercherait à attraper la queue de l'hirondelle en pensant que cela règle le problème du printemps. » Bien sûr, il ne s'agit pas pour nous de révolution, mais de réforme dans le parti, et, à travers elle, dans l'Etat. Mais dans le rapport entre les éléments évoqués ci-dessus, il existe une analogie. Pris tous ensemble, c'est du matériel pour une « thèse Sviatopolsk-Mirsky ».

Que conclure ? Je vais citer ici la lettre du camarade Valentinov :

« Conclusion 1 : plus de ténacité. Conclusion 2 : comme avant, s'en tenir à une politique à long terme. Conclusion 3 : surveiller ce qui se passe au sommet, mais suivre avec plus d'attention encore ce qui se passe dans les masses, car c'est là qu'est la source de force pour la défense de la révolution et la résistance à Thermidor. »

J'ai tiré les conclusions pratiques *pour les jours qui viennent* dans ma lettre précédente, où je parlais de l'appel au VI^e congrès de l'Internationale communiste.

Mais il est temps de terminer. Ma lettre a déjà dépassé les limites prévues à l'origine.

20. L'Opposition unifiée avait formulé en 1927 sa « thèse Clemenceau » au moment de la menace de guerre avec la Grande-Bretagne : comme Clemenceau en 1917, elle était candidate à remplacer le gouvernement en place, se considérant seule apte à mener le pays à la victoire. Georges Clemenceau (1841-1929) avait lutté pour ce pouvoir au risque d'affaiblir le pays en guerre, mais pour devenir le « Père la Victoire ».

21. Le prince *Sviatopolsk-Mirsky* avait été un ministre libéral et réformiste.

**[LES THÈSES
DE PRÉOBRAJENSKY]¹**
(24 mai 1928)

Cher Evgenii Alexeevitch,

C'est avec une grande reconnaissance que j'ai reçu les livres que vous m'avez envoyés — *Aspects de l'économie soviétique et Aspects de l'Europe au Moyen Age*. Durant les deux derniers mois j'ai reçu de P. S. [Vinogradskaia] une grande quantité de livres et brochures, qui me sont très utiles. Pour compléter le tout, P. S. [Vinogradskaia] nous a fait parvenir par la poste deux colis de toutes sortes de nourriture dont de la farine. Par un secret concours de circonstances, la farine est arrivée précisément le jour où la distribution de pain s'est complètement arrêtée à Alma-Ata. Je n'en espère pas moins qu'à l'avenir, P. S. cessera d'envoyer ce type de colis, car c'est, pour nous, une gênerie tout à fait superflue, et, pour elle, une charge. D'ailleurs, elle est vraisemblablement déjà partie ou bien en train de partir de Moscou. Et on a recommencé à livrer du pain à Alma-Ata.

Ça va moins bien en ce qui concerne le chien. Sergéi n'a pas amené Ala. Tout était déjà prêt, lorsque Ianoutchevsky² est venu chez lui et a commencé à le convaincre de ne pas prendre le chien avec lui : cela va être difficile de l'emmener, c'est un être tendre, qui, de plus, va avoir de jeunes chiots, etc. Sergéi a laissé Ala à Moscou, dans l'appartement de sa fiancée, qui écrit des lettres désespérées, ne sachant que faire avec le chien. Je

1. Lettre à E. A. Préobrajensky (T1516), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. V. Ianoutchevsky — que la correspondance de Trotsky ne mentionne jamais que comme un chargé de mission pour les chiens de chasse — était en réalité un homme important dans l'opposition comme l'attestent d'autres documents.

soupçonne qu'il y a ici une perfide intention de chasseur, de la part de la bande de Ianoutchevsky, qui désire tirer profit de jeunes chiots de toute première classe. Je dois reconnaître que je comprends parfaitement ses désirs. Mais cependant, comment faire à présent ? Etes-vous en relation avec Ianoutchevsky, ou mieux encore avec Loukinov ? Le mieux serait d'expédier Ala jusqu'à Frounzé avec un accompagnateur, après m'avoir transmis un télégramme à ce sujet. On récupérerait Ala à Frounzé sur mes instructions et on me la renverrait ici à l'occasion. Je n'ai aucune prétention concernant les chiots, mais, en échange, j'insiste pour qu'on expédie le chien.

Maintenant, éloignons-nous de la farine et des chiens, et revenons à la politique. Après avoir reçu vos thèses, je n'ai pas écrit le moindre mot à personne les concernant. J'ai envoyé ma proposition (pour parler plus précisément ma contre-proposition) à vous-même en premier lieu. Je ne sais pas si vous l'avez reçue. J'ai demandé à tous ceux à qui je l'ai adressée de m'en accuser réception par télégramme. Je n'ai encore reçu aucun télégramme à ce sujet. Le troisième jour, j'ai reçu de Kolpatchevo le télégramme suivant : « Nous récusons résolument les propositions d'appréciation d'Evgenii. Répondez immédiatement. Smilga, Alsky, Netchaiev³. » Hier, j'ai reçu un télégramme de Oust-Oulom : « Nous considérons comme incorrecte la proposition d'Evgenii. Beloborodov. » Hier, j'ai reçu une lettre de Khristian Georgevitch, [Rakovsky] dans laquelle il exprime son attitude par rapport au moment actuel par une formule anglaise : « wait and see ». Hier encore j'ai reçu des lettres de Beloborodov et de Valentinov. Ils sont tous les deux alarmés par une certaine lettre, envoyée du Nord-Est à l'Ouest⁴ et pétrie d'humeurs aigries. Ils fulminent. Et s'ils transmettent fidèlement le contenu de la lettre, alors je me solidarise pleinement et entièrement avec eux sur cette question et je ne recommande à personne de montrer de l'indulgence aux impressionnistes.

Depuis que je suis rentré de la chasse, c'est-à-dire depuis les

3. Arkadi O. Alsky (1892-1939), bolchevik en 1917, avait été vice-commissaire du peuple aux finances de la R.S.F.S.R. de 1921 à 1927 ; membre de l'Opposition de gauche à partir de 1923 et de son « centre », il en avait été le secrétaire général de fait après Mratchkovsky en 1927. Nikolai V. Netchaiev avait été l'un des secrétaires de Trotsky pendant la guerre civile, et avait fait partie de l'équipe du train.

4. Trotsky fait ici allusion à une correspondance de Radek.

derniers jours de mars, je reste à la maison sans sortir et sans congé, toujours occupé à lire un livre, à peu près de 7/8 heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Je m'apprête à faire une pose dans quelques jours : Natalia Ivanovna et moi partirons à Ilijsk avec Sérioja, à la pêche, sur la rivière Ili. Un compte rendu de cela vous sera présenté en temps voulu.

Avez-vous compris ce qui s'est passé en France avec les élections? Je n'ai rien compris pour le moment. La *Pravda* n'a même pas donné le chiffre de la participation générale, comparé à celui des élections précédentes, si bien qu'on ne sait pas si le pourcentage de communistes a augmenté ou diminué. J'envisage d'ailleurs, d'étudier cette question dans les journaux étrangers, et alors j'écrirai. Si vous aviez à ce sujet des données quelconques, ou des considérations générales, informez-moi.

Etes-vous au courant du curieux épisode Bleskov-Zatonsky? Sosnovsky m'a envoyé à ce sujet des coupures de journaux et les commentaires les plus intéressants. Bleskov est ajusteur de l'une des usines d'Ukraine, sans parti, il a pris « l'autocritique » au sérieux et a écrit une lettre à Zatonsky, qui, semble-t-il, est, à la lire, extraite de toute une série de nos documents. Zatonsky, en vertu de l'honnêteté morale qui lui est propre, et également d'une certaine adiposité d'esprit, n'a pas saisi le fond de l'affaire, ni « l'originalité » de la période. En vertu des circonstances énoncées ci-dessus, c'est-à-dire, de manière générale en vertu de cette adiposité d'esprit, Zatonsky a « fait sonner la cloche » sans avoir consulté le « calendrier de fêtes religieuses » : il a exigé la publication de la lettre grasse de Bleskov dans le maigre *Proletari* de Kharkov. La rédaction ayant décidé que tout se faisait selon le *calendrier* a satisfait cette exigence en accompagnant la lettre de Bleskov d'un minimum de bêlements officieux-rêveurs (au cas où). Mais, à peine le verbe de Zatonsky a-t-il heurté l'oreille d'un finaud de la rédaction de *Rabotchaia Gazeta* que ce Zatonsky a été immédiatement inscrit au nombre des geignards et des sceptiques. Le sel de ce remarquable épisode est que Zatonsky, passé, semble-t-il, au travers du feu, de l'eau et de tubes de tous les diamètres possibles, a reconnu publiquement dans la presse que la lettre de Bleskov était « remarquable », « authentiquement prolétarienne », « profondément honnête », « digne de la plus haute attention », etc. Mais dans la *Rabotchaia Gazeta* on a trouvé que la lettre de Zatonsky était un document des plus authentiques de la déviation petite-bourgeoise. Une telle confusion a, bien sûr, entraîné une complication formidable de la statuaire administra-

tive. Zatonsky n'est que la première victime de cette complication. Mais des Bleskov, on va en voir apparaître un certain nombre.

Voilà, c'est tout pour l'instant.

[LES POSITIONS DE SAFAROV]¹

(26 mai 1928)

Cher Camarade Ioudine,²

J'ai reçu hier votre lettre du 11 mai ; c'est un délai très court, vraiment exceptionnel. Je vous ai répondu aujourd'hui par un télégramme dans lequel j'ai promis d'écrire et je tiens cette promesse par cette lettre.

J'ai lu votre lettre avec un grand intérêt parce qu'elle a brossé pour moi un portrait de Safarov avec les traits les plus récents, encore humides du pinceau, pour ainsi dire. Safarov est maintenant en train de déclamer, en divaguant contre la gauche étrangère dans les rangs de laquelle il y a, à présent, et il continuera à avoir, beaucoup de confusion, d'exagération, de déviations et, de façon générale, toutes sortes de non-sens de petits groupes ou de cercles d'études ; il n'existe pas là, en réalité, beaucoup de gens qui puissent nager contre le courant sans être entraînés loin de la direction fondamentale. Mais, curieusement, ce fut précisément Safarov qui, lorsqu'il était à l'étranger en novembre dernier, a donné aux camarades une violente impulsion vers l'ultragauchisme. Safarov est arrivé à Berlin, venant de Constantinople, pendant la période où notre groupe était écrasé à Moscou. Dans ses réunions à Berlin, Safarov proclama la venue de Thermidor. Sa formule était : « Il est minuit moins cinq », c'est-à-dire qu'il restait cinq minutes avant le véritable coup d'état et qu'il fallait les utiliser pour lancer une campagne frénétique. Un camarade qui arrivait de Berlin me dit combien

1. Lettre à R. Ioudine (T 1541), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous savons très peu de ce correspondant, probablement Rafail Ioudine, de Moscou, à l'époque déporté à Atchinsk.

nos amis proches étaient stupéfaits de la façon ultragauchiste, superdéciste dont Safarov présentait les choses. Mais comme il était le Russe le plus autorisé parmi les présents, les étrangers ont reçu de lui l'impulsion ultragauchiste. Les deux documents — des instructions que j'envoyais à l'étranger — qui ont été publiés dans la *Pravda* du 15 janvier étaient destinés à corriger la ligne de Safarov avait disloquée.

Safarov est arrivé à Moscou venant de Berlin et, à sa descente du train, il est allé tout droit à notre conférence avec Zinoviev et ses amis. Après avoir entendu le discours prudemment capitulard de Zinoviev, Safarov s'est jeté sur lui en fureur. Il y avait tout dans le discours de Safarov, non seulement « il est minuit moins cinq » (il répétait cette formule tous les cinq mots), mais aussi l'accusation directe contre Zinoviev qu'en soulevant avec des précautions la question des « régurgitations du trotskysme », Zinoviev cherchait à récupérer sa carte du parti. « Je ne voudrais pas d'une carte du parti à de telles conditions », cria désespérément Safarov. Là-dessus, Naoumov³ soutint Safarov. Les nôtres étaient ravis du discours de Safarov. Mais comme j'avais eu personnellement plus d'une occasion de prendre sa mesure, je mis les camarades en garde : « Attendez, il n'a pas encore réfléchi... Et sûrement, demain, vous ne le reconnaîtrez pas... » Quand quelqu'un parlait de Safarov pour un quelconque poste de responsable, Vladimir Ilitch disait : « Safartchik ira trop à gauche, Safartchik va se ridiculiser. » C'était une plaisanterie. Mais ces gens qui aiment toujours aller à gauche, à un certain âge, il se produit un changement et ils commencent à aller à droite avec autant d'aveuglement et de partialité qu'ils allaient à gauche auparavant. Safarov est une variété caricaturale du type Boukharine lequel, pour commencer, suffit bien comme caricature.

Quant à la philosophie politique de Safarov, comme vous le soulignez justement, elle ne vaut pas un clou. Essentiellement, toute son orientation consiste à jouer sur les difficultés économiques et internationales, c'est-à-dire le type même de spéculation dont les siens nous ont bien à tort accusés depuis 1923 (le « défaitisme »). L'opposition du centre stalinien à la droite n'a

3. Ivan L. Naoumov (1895-1938), bolchevik en 1913, membre en 1917 du comité de Pétersbourg, avait été l'un des chefs de la 6^e armée et un militant actif à Leningrad. Zinoviéviste d'origine, il n'avait pas capitulé en 1927 et avait rejoint le petit groupe des « sans-chefs » avec Safarov. Boukharine mentionne également O.S. Tarkhanov parmi les militants qui se seraient ce jour-là opposés à Zinoviev.

pas été inventée par Safarov. Nous avons prédit qu'il pourrait se produire des divisions sur cette ligne dans la mesure où, derrière la tête centriste, se formerait — non seulement dans le parti et pas tellement dans le parti qu'en dehors de lui — une queue oustrialoviste. Nous disions que cette queue frapperait la tête et que cela provoquerait dans le parti de grands réalignements.

Sans le travail antérieur de critique et de mise en garde qui a été maintenant éprouvé à l'épreuve des faits, les coups de la queue sur la tête — la collecte des grains, etc. — auraient produit un inévitable tournant à droite. Nous l'avons évité à un prix très élevé. Pour longtemps ? Nous l'ignorons. Les principales difficultés, au-dedans comme au-dehors, sont devant nous. Mais ici Safarov propose de mettre tous nos espoirs dans « le caractère révolutionnaire de notre classe ouvrière ». C'est là une idée très sereine, pas de doute. La classe ouvrière révolutionnaire existera par elle-même et les collectes de grains et beaucoup d'autres choses seront réglées par ceux qui « ne voient pas de classes » — par eux-mêmes. Et Safarov se consolera avec le caractère révolutionnaire de la classe ouvrière et verra le danger principal dans le fait que Trotsky, tout en condamnant les erreurs de Souvarine, ne le considère finalement pas comme perdu pour la cause du communisme. C'est simplement parce qu'il doit un peu se pousser loin de son passé. Il est même disposé à écarter une perche. Mais cela ne l'empêchera pas de se noyer. Il est difficile de savoir si ce sera pour lui une consolation : probablement pas.

L'actuel « cours nouveau », que nous devons suivre très attentivement, essaie de résoudre les problèmes les plus importants — problèmes que nous avons soulevés bien avant et de façon bien plus principielle — en utilisant les anciennes techniques et méthodes, qui sont très évidemment mauvaises. Pour réaliser les tâches nouvelles, il faut d'abord les formuler clairement et distinctement, en condamnant sans ménagements la vieille méthode d'approche. Deuxièmement, il faut assurer la sélection des gens qui comprennent ces tâches nouvelles et veulent les résoudre non par peur, mais par conviction. Dans la *Pravda* du 16 mai il y a un article très frappant d'A. Iakovlev⁴, « Les Leçons de Smolensk ». Je n'en citerai qu'une seule conclusion, imprimée en caractères gras, à laquelle est arrivé

4. Alexandre I. Iakovlev (1900-1937?), employé de bureau, au parti en 1917, avait travaillé pour l'Inspection ouvrière et paysanne et était entré à la commission centrale de contrôle du 14^e congrès.

Iakovlev, l'un des dirigeants de la C.C.C. : « Il nous faut changer de façon décisive notre attitude à l'égard de ces membres du parti et ouvriers conscients qui ont connaissance des abus et se tiennent cois. » Cette seule phrase, vous savez, vaut des dizaines de plate-formes ultragauchistes et très radicales. Changer, « changer » — *changer* — notre attitude à l'égard de ceux qui connaissaient les abus et se tiennent cois. C'est-à-dire : jusqu'à présent, on les a loués et encouragés, mais désormais ils vont être stigmatisés. Mais qui les a loués et encouragés ? Est-il possible de croire que ceux qui ont encouragé le silence sur des pratiques scandaleuses et qui ne l'ont pas encouragé accidentellement, mais qui y avaient de toute évidence intérêt, vont tout d'un coup cesser, après l'essai de Iakovlev d'encourager ceux qui se sont tus, et commencer à les stigmatiser et à les traquer ? C'est une réponse sérieuse à la référence menchevique fataliste de Safarov au caractère révolutionnaire immanent de la classe ouvrière, dont l'existence ferait qu'il n'y a pas de différence à encourager ou à dénoncer le silence sur des pratiques scandaleuses.

Le nouveau cours va cependant produire les conséquences les plus importantes. Indépendamment de la volonté de ses auteurs, il pose de nouveau, nettement, les questions fondamentales devant le parti. Bien sûr, il est impossible d'espérer que l'étude de toutes ces questions avancera rapidement, mais elle avancera.

Nous avons toujours pensé et dit qu'une fois (par exemple au plénum de février 1927) que le processus de glissement ne peut nullement être représenté par une ligne déclinante continue. Après tout, le processus de glissement ne se produit pas dans le vide, mais dans une société de classe avec de profondes frictions internes. La masse fondamentale du parti n'est pas monolithique du tout. Dans une large mesure, elle représente seulement de la matière première politique brute. Des processus de stratification interne et de différenciation s'y produiront certainement sous la pression des poussées de classe, de la droite comme de la gauche. Nous entrons maintenant dans une période très critique du développement du parti. Les événements critiques qui sont survenus récemment et leurs conséquences, que nous subissons vous et moi, ne sont que l'ouverture des événements à venir. De même que l'ouverture d'un opéra préfigure les thèmes musicaux de l'opéra tout entier et leur donne une expression nettement concentrée, de même notre ouverture politique a seulement anticipé ces mélodies qui seront pleinement développées à l'avenir, c'est-à-dire avec la participation des cuivres, des contre-

basses, des tambours et de tous les autres instruments de la musique de classe sérieuse. Le cours des événements confirmera totalement que nous avons raison et continuons d'avoir raison, non seulement contre les hésitants et les girouettes — c'est-à-dire les Zinoviev, Kamenev, Piatakov, Antonov-Ovseenko et tous les Smerdiakov⁵ comme Antonov-Ovseenko — mais aussi contre nos chers amis de la « gauche », c'est-à-dire les Centralistes démocratiques. Dans la mesure où ils étaient enclins à prendre l'ouverture pour l'opéra et à penser que tous les processus fondamentaux dans le parti et l'État étaient déjà terminés.

Non, le parti aura encore besoin de nous et un très grand besoin. Ne vous énervez pas à l'idée que « tout va se faire sans nous », ne déchirez pas les autres et vous-même pour rien : étudiez, attendez, observez attentivement et ne laissez pas votre ligne politique se couvrir de la rouille de l'irritation personnelle contre les calomnieurs et les truqueurs. C'est ainsi que nous devons nous conduire. D'après votre lettre, il est tout à fait clair que vous n'avez pas vraiment besoin de ce conseil.

5. Le personnage de Smerdiakov est l'un des principaux du roman *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevsky, le meurtrier du père, symbole répugnant de la servilité.

[APPRENDRE ET ATTENDRE]¹

(26 mai 1928)

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre et votre carte postale. Connaissez-vous l'adresse actuelle de Vladimirov²? Je suis en contact avec Alsky et Valentinov ; j'ai avec ce dernier une correspondance relativement fréquente. On lui a confié récemment la fonction de responsable du service de météorologie. Il plaisante en écrivant que, si la révolution a fait de lui un rédacteur de journal, Thermidor le transformera en météorologue. L'Adresse d'Alsky : village de Kolpatchevo, Narym. Avec le camarade Alsky, vit tout un groupe de camarades, parmi lesquels Smilga, qui, il est vrai, a reçu l'autorisation de déménager pour Minoussinsk. Beloborodov vit avec Valentinov à Oust-Koulom. Oust-Koulom est un épouvantable trou, bien pire que votre Irbit : là-bas même l'essence est difficile à trouver.

En dehors de notre famille, personne n'a été envoyé à Alma-Ata, ni de Moscou, ni d'un autre endroit. C'est le cinquième mois que nous passons ici, de sorte que nous pouvons nous considérer comme de vieux habitants. Le plus difficile, sur le plan des conditions de vie, c'est la présence constante de la malaria et, d'autre part, l'éloignement du chemin de fer.

Pendant toute cette période, seule une camarade est passée ici : la femme du camarade Langer³, qui allait le rejoindre de

1. Lettre à M. N. Okoudjava (T 1528), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library. Une partie en avait été publiée dans *Ma vie*. Mikhali N. Okudjava était un vieux-bolchevik géorgien, qui avait été pendant les années 20 secrétaire du P.C. de Géorgie.

2. Il y a deux Vladimirov dans nos listes de déportés. Nous pensons qu'il s'agit de Vladimir Abramovitch *Vladimirov*, bolchevik en 1917, professeur, exclu dans l'affaire de « l'imprimerie » et déporté. L'autre *Vladimirov* (D. Vladimirov) appartenait à la fraction « déciste », et était diplômé de l'Institut des Professeurs rouges.

3. Wilhelm *Langer* était un ancien militant du Schutzbund autrichien qui, à la suite d'un accrochage avec les miliciens de l'extrême-droite en 1927, était

Moscou à Djarkent. C'est à près de 300 verstes d'ici, à la bordure même de la frontière chinoise. En général, de nombreux camarades sont dispersés en Asie Centrale ; presque partout il y a des groupes avec la plupart desquels nous correspondons. Ces derniers temps, je me suis « acclimaté », c'est-à-dire que j'ai attrapé la malaria et que je vis en prenant de la quinine. Je ne peux cependant pas me plaindre de ce que la malaria ait diminué ma capacité de travail. Je reçois un nombre suffisant de livres, de journaux, russes et étrangers, ce qui me permet de suivre la vie économique et politique. N'étant pris par aucune tâche pratique, j'essaie de tirer un bilan économique et politique du développement du capitalisme au cours de la dernière décennie, à savoir depuis la guerre, du point de vue des tâches fondamentales du prolétariat international évidemment. J'ai commencé par l'Inde, la Chine et l'Orient dans son ensemble, dont j'avais été peu amené à m'occuper et que je connais donc le moins. Une étude plus sérieuse de l'histoire de la Chine et de son économie m'a convaincu non seulement que nous avons incontestablement raison sur les questions essentielles de la révolution chinoise, mais que nous ne les avons pas posées ouvertement assez tôt ni assez fermement. En Inde pèsent les mêmes menaces que celles qui ont provoqué la décapitation de la révolution chinoise en 1925-27.

Aux heures libres, j'écris mes mémoires, poussé par le camarade Préobrajensky, qui vit dans l'Oural (nous entretenons une correspondance très active). Le but de mes mémoires est de fournir à la jeune génération révolutionnaire un tableau du développement des idées de l'ancienne, avec, en arrière-plan, les processus matériels et idéologiques fondamentaux de développement du pays. Evidemment, les deux travaux que j'ai mentionnés en sont au tout début ; ces quatre derniers mois, j'ai lu plus que je n'ai écrit. Il n'y a pas lieu de se hâter, car je ne pense pas que le « cours nouveau »⁴ marque un changement proche de notre situation, à moins d'événements imprévus. Le « cours nouveau »

poursuivi par la justice de son pays. Il s'était réfugié en U.R.S.S. où il avait rejoint le parti et, très vite, l'Opposition de gauche.

4. Il s'agit de l'esquisse d'une politique « anti-koulak ». En janvier, le bureau politique avait décidé des « mesures exceptionnelles » pour faire face à la grève des livraisons de grain par les paysans aisés : en février, les « mesures d'urgence » sont rendues publiques. Au comité central d'avril, elles sont assouplies et Staline réaffirme que la Nep est toujours à la base de la politique économique et le restera pour « une longue période historique ». Mais, le 26, la *Pravda* appelle de nouveau à ne « pas relâcher la pression de classe » ; la dénonciation de l'affaire de Chakhty est un autre indice de la « radicalisation » de la politique du régime.

se rapproche de nos points de vue sur un certain nombre de questions — pas sur toutes, loin de là dans la mesure où il fixe des tâches. Mais le décisif en politique n'est pas seulement le *quoi*, c'est aussi le *comment*.

Cependant, le « cours nouveau » tente de résoudre des questions nouvelles (d'ailleurs à peine à moitié posées) par des méthodes à l'évidence inconstantes et des moyens anciens. Vous avez tout à fait raison de dire qu'il est impossible de mener des tâches nouvelles avec ceux qui ne veulent pas du cours nouveau et, au mieux, agiront, non par conscience mais par peur. Néanmoins le cours nouveau aura des conséquences énormes. Il posera ouvertement devant la masse du parti toutes les questions essentielles, indépendamment du souhait de ses auteurs. Il ne faut pas espérer que l'étude de ces questions se mène avec rapidité, mais elle se mènera. Nous avons toujours estimé, et nous l'avons dit plus d'une fois, notamment au plénum de février 1927, que le processus de glissement ne pouvait représenter un mouvement totalement descendant. Il ne se produit pas dans le vide, mais dans une société de classes traversée de profonds tiraillements internes. La masse essentielle du parti n'est pas monolithique ; elle représente dans une large mesure une matière première politique. Il se produira inévitablement en elle des processus de formations et de différenciations internes, sous la pression des courants de classe, à gauche comme à droite. Nous entrons aujourd'hui dans une période extrêmement critique de développement du parti. Les événements difficiles de la dernière période avec les conséquences que nous subissons ne marquent que le prélude des développements à venir. De même que l'ouverture d'un opéra annonce tous les thèmes musicaux qui y seront développés et leur donne une expression aiguë et concentrée, notre ouverture politique n'a fait qu'anticiper les mélodies qui trouveront plus tard leur pleine ampleur, avec l'intervention des cuivres, contrebasses, tambours et autres instruments de cette musique sérieuse, celle des classes. Le développement des événements prouve indiscutablement que nous étions et restons dans le vrai, non seulement contre les girouettes et tous les transfuges comme Zinoviev, Kamenev, Piatakov, Antonov-Ovseenko et autres Smerdiakov, mais aussi contre nos chers amis « à gauche », les décistes⁵ ; car ces derniers ont été enclins à

5. On appelle « décistes » les partisans du groupe dit du « centralisme démocratique » (D.C.) formé au début des années 20 en opposition au régime du parti pendant la guerre civile, par V. M. Smirnov et T. V. Sapronov.

LÉON TROTSKY

prendre l'ouverture pour l'opéra lui-même, à croire que les processus fondamentaux étaient déjà accomplis dans le parti et l'Etat... Nous aurons encore et encore grand besoin du parti. Inutile de s'énerver sous prétexte que « tout se fera sans nous », de se tourmenter et de tourmenter les autres ; il faut apprendre, attendre, porter un regard perspicace et ne pas laisser sa ligne politique se couvrir de la rouille de l'irritation personnelle face à calomnie et à la souillure. Voilà quelle doit être notre conduite.

Mais, d'après votre lettre, il est clair que vous n'avez pas besoin de ce conseil.

[DES NOUVELLES DES AMIS]¹

(26 mai 1928)

Mon cher camarade Tchétchélovitch²,

Je ne m'attendais pas à vous voir devenir si vite notre voisin, bien qu'à une distance cependant importante. J'ai reçu la carte que vous et Arakel³ avez envoyée, de même que votre lettre et je suis très heureux de cet amical souvenir. Je vous ai télégraphié à Tiflis et vous ai adressé une lettre le jour où j'ai reçu votre carte pour vous en avertir. Evidemment, ni le télégramme ni la lettre ne vous sont parvenus à Tiflis.

Vous indiquez que les frères Okoudjava, le cadet et l'aîné⁴, se trouvent avec vous. Il ne s'agit pas, bien sûr, de Mikhaïl Okoudjava, qui est vraisemblablement parti avec Koté Tsint-sadzé⁵ en Crimée. Ils m'ont envoyé un télégramme de Bakou pendant leur voyage, et je leur ai télégraphié à la poste restante de Novorossiisk. Je ne sais s'ils ont reçu mon télégramme. Je correspondais très récemment encore avec le camarade Virap⁶. Il

1. Lettre à Tchétchélovitch (T 1529), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ali Tchétchélovitch, vieux bolchevik géorgien de Tiflis, était alors déporté à Samarkand.

3. Arakel était aussi un vieux bolchevik géorgien dont il y a une photographie dans les archives de Harvard.

4. Ces deux Okoudjava figurent dans les listes de déportés des papiers Trotsky, l'un avec l'initiale K. (Konstantin ?), l'autre sans indication.

5. Alipi M. Tsint-sadzé, dit Koté (1887-1930), bolchevik en 1903, avait été l'un des organisateurs clandestins de Tiflis et avait fait des années de prison et de déportation. Entré dans la Tcheka, il avait commandé cette dernière en Transcaucasie puis en Géorgie. Il était tuberculeux, dans un état très grave. Deux de ses frères, également vieux bolcheviks, Sandro et Mikhaïl, étaient également déportés.

6. V. V. Virap, vieux bolchevik qui avait été lié à Staline, avait dirigé à Tbilissi (Tiflis) le journal en russe *Zaria Vostoka*. Il était arrivé en déportation à Tachkent en mai.

nous a envoyé une très belle trousse à pharmacie garnie de tous les médicaments et objets indispensables. Nous ne l'avons reçue qu'il y a dix jours. J'en ai averti le camarade Virap par télégramme. En vain, car on l'avait déjà transféré à Irbit à la fin du mois d'avril. Il s'avère que les gens se déplacent beaucoup plus vite que leurs colis, leurs lettres et même leurs télégrammes.

J'ai été heureux d'apprendre que vous aviez un bon moral. Comment est le climat de Samarkand pour vous? Pouvez-vous escompter un quelconque travail? Disposez-vous de livres? Recevez-vous les journaux de Tiflis? Je reçois régulièrement le *Zaria Vostoka* et quelques autres publications.

Comme vous le savez sans doute, Kasparova se trouve à Kourgan. Son jeune fils a été envoyé de Moscou dans le Caucase. Elle a entendu dire qu'elle aussi serait envoyée dans le Caucase, près de son fils. Mais cela ne s'est pas confirmé jusqu'à présent, car elle m'en aurait informé par télégramme. Kasparova a un excellent moral, elle travaille et lit beaucoup, bien que le climat du nord, comme à toute personne du sud, lui soit néfaste.

En ce qui concerne les conditions de vie à Alma-Ata, on ne peut se plaindre que de la malaria et de l'éloignement extrême des voies de chemin de fer.

Le camarade Rakovsky travaille beaucoup, à des tâches pratiques aussi bien que sur des questions théoriques. Malheureusement il a attrapé la malaria. Préobrajensky fait un gros travail théorique dans l'Oural. Il semble que sa famille va bientôt le rejoindre, car on a aussi demandé à sa femme de quitter Moscou. Nous recevons des lettres de Mouralov depuis Tara (Sibérie). Il travaille à la commission d'arrondissement du plan. Il a un moral ferme et emploie dans ses lettres un ton de dégoût moral et de mépris politique pour les Antonov-Ovseenko.

Permettez-moi de m'arrêter là pour cette première fois.

[LES MÉTHODES DE DIRECTION]¹

(2 juin 1928)

Cher Camarade²,

J'ai reçu récemment des lettres de nombreux camarades qui se plaignent tous de ne pas avoir eu de réponse de moi. Mon fils a été accusé également. Ces accusations proviennent toutes de « malentendus » dans la poste. Je n'ai pas reçu une seule lettre, un seul télégramme, une seule carte postale sans avoir répondu tout de suite ou, au plus tard, le lendemain même. Il y a beaucoup, beaucoup d'adresses auxquelles nous avons écrit sans attendre une communication du moment que nous est parvenu l'adresse de tout nouvel arrivant. En conséquence, si un camarade ne reçoit pas de réponse à sa lettre, cela signifie simplement ou bien que sa lettre ne nous est pas parvenue, ou bien que notre réponse n'est pas parvenue à son adresse. Pour caractériser l'état des communications postales, il suffit de dire que j'ai reçu hier 1^{er} juin une lettre de ma fille de Moscou qui a été postée le 20 mars. Ce qui est remarquable, c'est que des lettres arrivent vite de certains endroits — par exemple de Rakovsky à Astrakhan, Préobrajensky à Ouralsk, Sosnovsky à Barnaoul. Expédiées d'autres endroits, les lettres ou bien n'arrivent pas du tout ou arrivent avec un gros retard et encore pas toutes. C'est ainsi par exemple que, jusqu'à présent, nous n'avons pas reçu une seule lettre du camarade Radek. De Vratchev, la première lettre, datée du 12 mai, a été distribuée hier : il m'y informe qu'il m'a déjà écrit deux lettres, toutes deux expédiées en recommandé

1. Lettre (T1613), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Une note manuscrite en russe, dont nous n'avons pas identifié l'auteur, indique « Solntsev » comme destinataire.

avec un reçu, demandé et payé d'avance. Je ne les ai pas reçues. Le camarade Vratchev est donc fondé à exiger du bureau de poste un paiement pour la perte du courrier recommandé. Les autres camarades devraient utiliser systématiquement cette méthode.

Presque toutes les lettres que j'ai reçues dans les deux derniers jours parlent : a) des événements d'Allemagne, b) du tournant « à gauche » ici, c) du télégramme de Radek à la *Pravda* et d) de l'inévitable sujet de ma santé.

En ce qui concerne les événements d'Allemagne, nos journaux sont virtuellement la seule base dont je dispose pour juger — en d'autres termes une base très branlante. Quant aux élections en Allemagne (et en France), il nous faudra travailler dessus plus en détail dès que nous aurons reçu les exemplaires voulus des journaux étrangers. Les articles sur les événements dans notre presse sont, comme d'habitude, au-dessous de toute critique. Il n'y a pas une trace d'analyse marxiste concrète des mouvements sociaux et politiques dans le pays. Elle est remplacée par des phrases d'agitation dont le prêche est oublié le lendemain, non seulement de ses lecteurs, mais de ses auteurs. Je ne connais de l'histoire du Leninbund que ce qui est écrit dans la *Pravda*, c'est-à-dire presque rien et même à une puissance négative. Il apparaît en tout cas que les 80 000 voix que Kovrov³, le correspondant de la *Pravda*, compte comme « trotskystes » sont celles des partisans de Korsch⁴ et de ses semblables.

Ces éléments semi-anarchistes sont aussi éloignés de nous, sur le plan idéologique, que ce méprisable truqueur libéral de Kovrov qui s'est mis à plat ventre toute sa vie devant les rédactions auxquelles il appartenait, que ce soit celle du journal libéral *Ruskie Vedomosti* ou celle de la *Pravda*. Le plus gros scandale est que le principal informateur des travailleurs russes pour l'Allemagne soit ce minable, ignorant et stupide Triapchkin⁵. Le seul fait toutefois qu'il se soit trouvé 80 000 travailleurs pour voter, même après l'expérience avec le soi-disant parti communiste ouvrier (K.A.P.), pour Korsch et compagnie, est

3. Nous n'avons pas d'information sur ce correspondant de la *Pravda* sauf que c'était un journaliste professionnel rallié au régime soviétique.

4. Karl Korsch (1886-1961), diplômé de droit, économie et science politique, lieutenant pendant la guerre, professeur d'université, était venu au K.P.D. par l'U.S.P.D. Il appartenait à l'aile ultra-gauchiste et avait été exclu en avril 1926 et publiait *Kommunistische Politik*.

5. Il s'agit de l'émigré qui dirigeait le journal libéral.

très symptomatique. L'anarchisme a toujours été et sera toujours la condamnation des péchés de l'opportunisme. Le déplacement à gauche de la classe ouvrière allemande ne fait que commencer. Pour l'instant, la social-démocratie en a plus bénéficié que les communistes. Cela indique que le mouvement vers la gauche est encore très informe. Il se démarquera inévitablement. Une politique erronée peut renforcer considérablement le groupe des 80 000. Le même libéral Triapchkine-Kovrov désigne Heym, de Suhl, comme « trotskyste »⁶. Autant que je me souviens, la famille Heym était la dynastie locale régnante, qui dominait l'organisation de Suhl avec la social-démocratie comme avec le parti communiste. Sous la pression des ouvriers de Suhl, les Heym sont allés vers l'Opposition dans le but de conserver leurs positions ; à présent, si l'on en croit Triapchkine, ils passent à la social-démocratie comme Kovrov lui-même, pour ne pas perdre sa carte de correspondant à Berlin, est passé du côté de Milioukov⁷ à celui de la social-démocratie, pour passer ensuite au communisme tout en restant prêt à revenir dans le giron libéral.

La scission du Leninbund est une leçon cruelle pour la Gauche allemande dont il ne faut pas oublier qu'elle est passée par l'école zinoviéviste de la « légèreté ». La « disproportion » fondamentale en Europe consiste dans la disparité entre le degré de maturité de l'avant-garde prolétarienne et la maturité de la situation révolutionnaire d'ensemble. Bien entendu, cette « disproportion » s'applique aussi à l'Opposition tout entière, laquelle fait ses premières tentatives d'analyser la situation de façon indépendante et ne salue pas simplement un nouveau dirigeant tous les jours. Les groupes de direction ne se développent que lentement, surtout dans les conditions actuelles, qui sont tout à fait exceptionnelles. Les hésitations, les oscillations, les désertions, les scissions, ne manqueront pas dans la prochaine période, tant dans le parti communiste officiel que dans ces groupes qui ont été actuellement chassés de ses rangs. Il ne faut nourrir là-

6. Guido Heym (1882-1945), rejeton d'une famille d'ouvriers socialistes de Suhl, serrurier, membre du S.P.D. en 1901 était devenu journaliste en 1910. Passé à l'U.S.P.D. en 1919, il avait rejoint le K.P.D. en 1920 et dirigeait son journal de Suhl *Volkswille*. Il avait été exclu avec la « Gauche allemande » en 1927 et avait fait de *Volkswille*, avec le soutien de la majorité des communistes de Suhl l'organe de l'Opposition de gauche, plus tard Leninbund.

7. Pavel N. Milioukov (1859-1943), professeur d'histoire et journaliste, chef du parti constitutionnel-démocrate, avait été ministre du gouvernement provisoire avant d'émigrer définitivement.

dessus aucune illusion. Les gens n'apprennent à marcher que sur leurs propres jambes et, dans ce processus, ils se font beaucoup de bosses sur le front et ailleurs.

Le télégramme de Radek dans la *Pravda* est le résultat d'une impulsivité excessive, pas plus. Quelques camarades — notamment Abramsky⁸ de Kharkov — font référence à une lettre de Radek que je ne connais absolument pas et dans laquelle il se solidariserait avec la résolution de l'exécutif de l'I.C. sur la question chinoise. Je crois que c'est un malentendu. Tandis que les résolutions sur les questions anglaise et française constituent un tournant oblique et confus à gauche et représentent de ce fait le début d'un mouvement dans notre direction, la résolution sur la question chinoise, elle, est fautive d'un bout à l'autre et ne fait que continuer directement à développer et approfondir la politique du bloc des quatre classes, la subordination du parti communiste au Guomindang, les spéculations sur le Guomindang de gauche, avec l'inévitable additif à une telle politique opportuniste de quelque chose dans l'esprit du putsch de Canton. Je n'y reviens pas, m'en étant suffisamment expliqué dans mes lettres à Préob[rajensky]. A mon avis, cette question est tout à fait décisive pour toute notre orientation internationale. Il s'agit de la direction d'une révolution dans un pays de 400 millions d'habitants. La dernière résolution du C.E.I.C. prépare la destruction de la troisième révolution chinoise de façon aussi inéluctable que le cours pro-Guomindang assurait la défaite de la seconde révolution chinoise de 1925-1928. En outre il y a la question de la révolution en Inde, d'un côté, et de la révolution au Japon, de l'autre. Il faut penser à ces questions, au fond.

En ce qui concerne le « cours à gauche », une partie de sa mission historique a déjà été remplie puisqu'il a aidé l'évolution naturelle du groupe Zinoviev. Safarov était en opposition, sur la gauche, à Zinoviev et Kamenev. Mais ce gauchisme-Safarov n'avait qu'un seul dessein historique : montrer aux maîtres de la situation que lui, Safarov, est prêt à gronder après nous et à nous mordre de façon beaucoup plus décisive que les « opportunistes » Zinoviev et Kamenev ne le sont. Ce sont, comme disait Saltykov [Chtchédrine], les petites gens de l'industrie du jouet : ils veulent jouer à l'opposition, faire des blagues sur l'appareil de

8. A. Abramsky, qui était effectivement de Kharkov, mais déporté à Roubtsovsk, était l'un des militants les plus actifs de cette colonie qui était l'un des centres de la vie politique des déportés.

la dictature et, contre leur gré, ils ont été aspirés dans un grand tourbillon. Rien d'étonnant qu'ils gonflent maintenant des bulles de théorie et gigotent hystériquement de tous leurs membres, guidés par un unique désir : rester à la surface et si possible, prospérer de nouveau.

Ils ont commencé par dire qu'il fallait accepter un traité de Brest-Litovsk, c'est-à-dire tromper le parti. Et, coup de chance, ce cours à gauche a brutalement tourné. « Vous voyez bien », disaient ces petites gens de l'industrie du jouet, « c'est exactement ce que nous disons depuis longtemps ». Ils en ont en effet beaucoup dit, mais c'était exactement le contraire, non pas sur un cours à gauche, mais sur une paix de Brest, depuis trois mois et six au plus. Nous avons perdu Piatakov, Antonov-Ovseenko, Krestinsky — des gens pourris depuis longtemps. Quant à la direction zinoviéviste, elle constituait une Fronde de dignitaires qui, sous la pression des ouvriers de Petrograd et pressés par nous, est allée beaucoup plus loin qu'ils n'en avaient eu l'intention. Ils sont revenus maintenant aux mangeoires qu'ils avaient abandonnées. Mais des centaines d'ouvriers de Petrograd n'ont pas suivi leurs anciens dirigeants mais sont restés avec nous. Cela justifie pleinement le bloc — aussi bien dans sa constitution que dans sa destruction.

Je ne vais pas m'étendre sur l'essence de la question du « cours de gauche », parce que j'ai déjà écrit là-dessus en grand détail plusieurs lettres à nombre de camarades. Je veux seulement ajouter ici que dans ces lettres je n'ai abordé que de façon bien trop inadéquate la question des méthodes de direction — dans le parti, l'État, les syndicats. C'est tout à fait justement souligné dans une lettre du camarade Rakovsky que j'ai reçue hier. Le camarade Rakovsky avance l'idée qu'une ligne politique juste est inconcevable sans les méthodes correctes pour l'élaborer et la réaliser⁹. Même si, sur telle ou telle question, sous l'influence de telle ou telle pression, la direction de l'appareil semblait avancer en titubant dans le sens d'une ligne correcte, il n'existe encore pas de garantie que cette ligne sera vraiment appliquée.

« Dans les conditions de la dictature du parti, un pouvoir gigantesque se trouve concentré entre les mains de

9. Rakovsky avait exprimé son opinion quant au rôle des méthodes de direction par rapport à la politique du parti dans sa lettre du 18 mai 1928 (*Cahiers Léon Trotsky*, n° 18, « Khristian Rakovsky » (2)) pp. 63-67.

la direction, un pouvoir qu'aucune organisation politique n'a jamais connu dans l'histoire. C'est pour cela qu'il faut plus que jamais préserver les méthodes de direction communistes et prolétariennes, car toute déviation, toute hypocrisie se répercutent sur l'ensemble de la classe ouvrière et de la République. Nous, je veux dire, les membres dirigeants, avons été obligés d'étendre progressivement l'attitude négative de la dictature du prolétariat à l'égard de la pseudo-démocratie bourgeoise, à ces garanties élémentaires de la démocratie consciente sur lesquelles le parti est fondé et au moyen desquelles il faut diriger la classe ouvrière et l'Etat lui-même. »

D'un autre côté, sous la dictature prolétarienne, dans laquelle, comme on l'a déjà dit, un pouvoir d'une ampleur sans précédent est concentré entre les mains de la direction, à savoir la couche supérieure, la violation de cet esprit de démocratie devient un mal très sérieux et très lourd. Lénine nous a déjà mis en garde contre le fait que notre Etat ouvrier avait été infecté de « déformations bureaucratiques » ? Le danger que le parti en soit infesté a hanté ses réflexions jusqu'au dernier moment de sa vie. Il avait l'habitude de parler souvent du type de relations que la direction devait avoir avec les syndicats en général (« engrenages », « courroies de transmission »). Il nous suffira de rappeler ses protestations indignées contre certaines manifestations de violence (les « coups de poing », etc.) et contre les errements individuels qui, considérés superficiellement, sont insignifiants. L'indignation de Lénine se comprend mieux si l'on prend en considération que ce qui préoccupait, c'était de maintenir, dans le parti précisément, les méthodes de direction opposées. C'est exactement ainsi qu'il faut comprendre sa chaleureuse défense de la culture, — la lutte contre la morale asiatique —, et finalement les intentions qui étaient les siennes en créant la commission centrale de contrôle.

« Du vivant de Lénine, poursuit le camarade Rakovsky, l'appareil du parti n'avait pas le dixième du pouvoir dont il dispose aujourd'hui (sa croissance a été énorme) et c'est pourquoi tout ce que Lénine redoutait tellement est devenu des dizaines de fois plus dangereux.

10. *Ibidem*, pp. 65-66.

L'appareil du parti a été contaminé par les déformations bureaucratiques de l'appareil de l'Etat et par toutes les déformations engendrées par la fausse démocratie parlementaire bourgeoise. Il en résulte une direction qui, à la place de la démocratie consciente du parti, donne ;

a) Une falsification de la théorie léniniste dont on se sert pour consolider la bureaucratie du parti.

b) Un abus de pouvoir, lequel, vis-à-vis des communistes et des ouvriers, dans les conditions de la dictature du prolétariat, ne peut que revêtir des proportions monstrueuses.

c) La falsification de toute la mécanique électorale.

d) L'emploi dans la discussion de méthodes dont le pouvoir bourgeois et capitaliste se glorifie peut-être, mais pas un parti prolétarien (sifflets, jets d'objets divers à la tribune, groupes de fiers-à-bras perturbant les réunions).

e) L'absence d'esprit d'équipe, de bonne camaraderie dans les rapports, etc. »

C'est de cela que Rakovsky déduit tous ces processus monstrueux qui sont finalement arrivés au grand jour dans les derniers mois (l'affaire Chakhty, l'affaire d'Artemovsk, l'affaire de Smolensk¹¹, etc.). Les gens qui abordent les mesures économiques isolément et à part du processus et de l'activité politique dans son ensemble, feront toujours invariablement des erreurs. Le camarade Rakovsky nous rappelle très opportunément que la politique est de l'économie concentrée.

Vous avez bien entendu noté que notre presse s'abstient totalement de reproduire les réactions de la presse américaine et européenne à ce qui se passe à l'intérieur de notre parti. Cela seul pourrait donner à supposer que ces réactions ne sont pas adaptées au style du cours nouveau. Je possède là-dessus non seulement des conjectures, mais une preuve imprimée, parfaitement claire. Un camarade m'a envoyé une page découpée du numéro du 1^{er} février de *The Nation*, un périodique américain. Après avoir brièvement résumé les derniers événements dans

11. L'affaire de Chakhty était rappelons-le, le sabotage reproché à des techniciens des mines. Dans les cas de Smolensk et Artemovsk, des enquêtes avaient révélé de véritables scandales : corruption, abus de pouvoir, de la part de responsables du parti et de l'Etat. — dont Trotsky considérait que la « révélation » était une concession au « noyau ouvrier » du parti, un recul de la bureaucratie.

notre pays, cette revue, la plus éminente des démocrates de gauche écrit :

« Cette action pose la question : qui représente la continuation du programme bolchevique en Russie et qui la réaction *inévitabile* contre lui ? Il a semblé aux lecteurs américains que Lénine et Trotsky représentaient la même chose et la presse conservatrice et les hommes d'Etat sont arrivés à la même conclusion. C'est ainsi que le *New York Times* a trouvé comme principal sujet de réjouissance pour le Nouvel An, l'élimination réussie de Trotsky du parti communiste, déclarant sans ambages que " l'Opposition exclue était pour la perpétuation des idées et conditions qui ont coupé la Russie de la civilisation occidentale ". La plupart des grands journaux européens écrivent dans le même sens. On dit qu'Austen Chamberlain¹², pendant la conférence de Genève, aurait affirmé que la Grande-Bretagne ne pouvait entrer en négociations avec la Russie pour la simple raison que " Trotsky n'avait pas encore été collé au mur ". Il doit être enchanté de l'exil de Trotsky. En tout cas, les porte-parole de la réaction en Europe sont unanimes à penser que c'est Trotsky et pas Staline leur principal ennemi communiste¹³ ».

The Nation, nous le voyons, considère que Thermidor, ou la réaction contre le bolchevisme, est inévitable (l'article est intitulé : « Le Thermidor de la Russie ? »). En conclusion il déclare nettement : « Aucun doute que la tendance de Staline à s'éloigner du programme bolchevique rigoureux doit être défendue comme une concession à la volonté de la majorité du peuple. »

La *Pravda* essaie parfois (elle a déjà essayé avant) de citer des voix isolées de la presse social-démocrate utilisant notre critique comme elles utilisent maintenant « l'auto-critique » officielle, comme le reconnaît la *Pravda*. Comme si les véritables lignes de classe étaient déterminées par les petites intrigues de la presse social-démocrate qui essaie de se réchauffer les mains à nos désaccords en empruntant de-ci, de-là. La ligne fondamen-

12. Sir Austen Chamberlain (1863-1937), ministre des Affaires étrangères, un des dirigeants conservateurs, très anti-soviétique, passait pour un boutefeu.

13. *The Nation*, 1^{er} février 1928.

tale de la social-démocratie est déterminée par les intérêts fondamentaux de la société bourgeoise. Mais la social-démocratie est capable de jouer le rôle de dernier soutien du régime bourgeois, précisément parce qu'elle n'est pas du tout identique au fascisme, comme on l'affirme dans la presse soviétique, mais, au contraire, capable, dans toutes les questions *non fondamentales*, de jouer avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La social-démocratie peut utiliser une occasion de grogner après la réaction et de donner dans le dos des tapes d'approbation à de vrais révolutionnaires (tant qu'ils restent en minorité), et d'avaloir des sabres et des flammes — en un mot, de remplir sa fonction d'aile d'extrême gauche de la société bourgeoise. C'est pourquoi il faut *savoir lire* la presse social-démocrate. Il faut distinguer la ligne fondamentale (fondamentale pour la bourgeoisie) de tout le charlatanisme politique verbal qui est fondamental pour la social-démocratie elle-même, car elle en vit.

Quant à la presse capitaliste solide, elle n'a aucune raison de jouer à cache-cache sur les questions concernant les communistes et le prolétariat. C'est pourquoi l'article de *The Nation* ne nous intéresse pas seulement en lui-même et par lui-même, mais aussi pour les réactions qu'il indique du monde de la politique impérialiste. Nous avons là une vérification sérieuse et pas accidentelle — ou épisodique — de la ligne de classe. C'est d'autant moins accidentel qu'il y a plus d'un an, le conseil de l'industrie lourde française évaluait exactement de la même manière les tendances à l'intérieur de notre parti et de notre pays. Plus encore, ce n'était pas fait dans un journal, mais dans un bulletin destiné à un nombre comparativement étroit d'initiés.

C'est tout pour le moment sur les questions politiques. Notre situation personnelle est dans l'ensemble satisfaisante en dépit de la malaria persistante qui assiège Natalia Ivanovna beaucoup plus cruellement que moi. Nous espérons nous en débarrasser en allant plus haut dans les montagnes. On a commencé les préparatifs de ce déplacement en mai, mais il n'y avait pas de logement, et le mois de mai lui-même n'a apporté que froid et pluie. Mais maintenant nous sommes allés dans les montagnes : l'endroit est à huit verstes du centre de la ville. Il y a beaucoup de jardins et il fait plus frais qu'en dessous, dans la vallée. Notre jeune fils a vécu avec nous plus d'un mois. Notre belle-fille (la femme de notre aîné) est arrivée de Moscou il y a plus d'une semaine, aussi notre famille a-t-elle beaucoup grandi.

Malheureusement, les choses ne sont pas favorables dans le reste de la famille. Une de mes deux filles, Nina est gravement

LÉON TROTSKY

malade de phtisie galopante¹⁴. J'ai télégraphié au professeur Gété¹⁵ et reçu, quelques jours après, sa réponse « Type galopant. Incurable ». Ma fille a vingt-six ans, deux enfants, son mari Nevelson¹⁶ est en exil. De l'hôpital, ma fille m'a écrit, le 20 mars, qu'elle voulait « liquider » sa maladie pour retourner travailler, mais elle avait de la température, 38°. Si j'avais reçu sa lettre à temps, j'aurais pu lui télégraphier, à elle et à nos amis, pour qu'elle reste à l'hôpital. Mais la lettre qu'elle a postée le 20 mars ne m'a été distribuée que le 1^{er} juin — elle a transité pendant 73 jours, c'est-à-dire qu'elle est restée plus de deux mois dans les poches d'un Deribas ou d'un Agranov¹⁷ ou quelque autre canaille corrompue par l'impunité. Ma fille aînée, Zina — elle a vingt-sept ans — a fait aussi de la température dans les deux ou trois dernières années. J'aimerais beaucoup l'avoir ici, mais elle prend soin de sa sœur. Mes deux filles ont, bien entendu, été exclues du parti et chassées de leur emploi, bien que l'aînée, qui était chargée d'une école du parti en Crimée, ait été transférée il y a un an, à un poste purement technique. Bref, ces messieurs s'occupent activement de ma famille après avoir écrasé mon secrétariat.

Vous vous rappelez sans aucun doute que mon meilleur collaborateur, Glazman¹⁸, un splendide membre du parti, a été conduit au suicide par de basses persécutions dès 1924. Le crime est resté bien entendu impuni. Maintenant les trois collaborateurs qui me restaient sont cruellement persécutés. Tous, comme Glazman, ont fait avec moi toute la guerre civile. Sermouks et Poznansky avaient décidé de leur propre responsabilité de venir

14. Nina, la seconde fille de Trotsky, allait effectivement mourir de tuberculose, une semaine plus tard, le 9 juin.

15. Fedor A. Gété (1863-1938) était médecin au Kremlin et lié à Trotsky.

16. Man Nevelson (1900-1937?) était lycéen à Pétrograd au moment de la révolution de février et s'engagea dans les jeunesses socialistes puis les Gardes rouges. En 1918, il était commissaire de régiment dans l'Armée rouge. Commissaire de division, malgré sa jeunesse, il était à la fin de 1920 chef du département politique de la 5^e armée. Il choisit de reprendre des études et devint économiste. Il était considéré comme l'un des plus solides de la jeune génération d'oppositionnels. Il était encore à Moscou et allait être arrêté juste après la mort de sa jeune femme, ses enfants étant confiés à la première femme de Trotsky, la « grand-mère » Aleksandra Lvovna Sokolovskaja.

17. Terentii Dm. Deribas, bolchevik en 1913 et Jakov S. Agranov (1893-1938), ancien socialiste révolutionnaire, bolchevik en 1915, étaient parmi les principaux dirigeants du G.P.U.

18. Mikhaïl S. Glazman (-1924), secrétaire de Trotsky pendant la guerre civile qu'il avait faite à ses côtés, avait été exclu du parti et impliqué dans une provocation dite « affaire d'espionnage », se suicida pour échapper au chantage qui s'exerçait sur lui.

en Asie centrale pour être avec moi. Sermouks a été arrêté ici deux jours après son arrivée. Ils l'ont gardé dans un cellier une semaine, lui donnant 25 kopeks par jour de son propre argent, puis l'ont embarqué pour Moscou d'où il a été exilé dans la zone autonome de la région de Komi. Poznansky a été arrêté à Tachkent et exilé à Kotlas. Boutov¹⁹ est encore en prison...

Je vous serre chaleureusement la main.

P.-S. : Parcouru le projet de programme du Comintern. Quel document honteux ! Pas d'unité de pensée, pas de fermeté dans la structure, des lézardes révisionnistes sur les murs, des trous dans la toiture... quel triste édifice ! En même temps, il est tout plâtré et peint de couleurs révolutionnaires « gaies » — toutes nos remarques ont été prises en considération, mais pas dans leur essence, seulement pour des projets de camouflage.

Le premier projet de Boukharine avait été rejeté précisément à cause de sa construction nationale étroite (voir nos « documents » dans *Pravda*, 15 janvier 1928). Maintenant, la *Pravda* vocifère que la nouvelle construction est strictement internationaliste, « pas comme les social-démocrates » et que « nous » partons de l'économie mondiale et pas de l'économie nationale. (Là aussi ils essaient de copier ce que nous disons.) Mais l'essence n'est pas là — seulement un emplâtre après l'autre. J'écris une critique détaillée pour le 6^e congrès et je fais une tentative pour les empêcher d'adopter ce document fatal.

19. Georgii V. Boutov (·-1928), ingénieur, communiste en 1917, avait été pendant la guerre civile, chef de cabinet du conseil supérieur de la guerre, organisateur. Lui aussi avait tenté de rejoindre Trotsky à Alma-Ata et avait été arrêté. Nous ignorons s'il était déjà dans la prison moscovite de Boutyrki où il allait mourir.

[UN TOURNANT CRÛMENT EMPIRIQUE]¹

(24 juin 1928)

Cher Ami,

Quelques camarades, aujourd'hui encore, continuent à jouer avec l'idée d'une conférence qui a été lancée par Prébrajensky². Vardine (que Sosnovsky traite de mort, bien que, pour être honnête, il n'ait jamais vécu³), a écrit à la commission centrale de contrôle au sujet de la demande que nous allions faire d'une conférence. Mais avec une telle demande, on ne peut que demander à faire rire les gens. Je pense cependant qu'il n'est plus nécessaire d'argumenter. Non seulement parce que son auteur lui-même a abandonné cette idée⁴, mais aussi parce qu'il s'est produit certains événements qui définissent avec assez de clarté aussi bien les limites que le mécanisme du « cours à gauche ».

De façon tout à fait correcte, Sosnovsky aborde toutes ces questions du point de vue du régime du parti. C'est Rakovsky qui insiste là-dessus avec le plus d'acharnement. Et c'est précisément maintenant l'unique critère juste et valable. Non parce que le régime du parti serait la source indépendante de tous les autres phénomènes et processus. Non, dans une large mesure, le parti est un facteur dérivatif. Mais en même temps, il a une signification indépendante considérable — et parfois décisive⁵. Là

1. Lettre probablement circulaire (T1770), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Prébrajensky avait lancé l'idée de revendiquer une conférence des déportés de l'Opposition, une idée que Trotsky jugeait très dangereuse.

3. Une lettre d'une ironie ravageuse envoyée à Vardine par Sosnovsky lui rappelait le vieux rite des funérailles juives et l'interpellait : « N'oublie pas que tu es mort ! » La lettre circula beaucoup entre les colonies. Elle a été publiée dans le *Biulleten Oppositsii* n° 314, pp. 19-20, et *La Lutte de classes*, n° 17, 1930, pp. 70-71.

4. Prébrajensky avait renoncé à son projet de conférence.

5. Cette prise de position de Trotsky sur « les méthodes » du parti ou sur son « régime », car le problème est le même, est à la base de débats fort anciens.

comme ailleurs, il s'agit de dialectique. Mais dans la mesure où le parti est *l'unique instrument* au moyen duquel nous puissions agir sur les processus sociaux, pour nous, le critère du sérieux et de la profondeur du tournant est avant tout la réfraction de ce tournant dans le parti.

Un symptôme digne d'être relevé a été l'affaire du mécanicien de Kharkov, Bleskov, au sujet duquel Sosnovsky a pas mal écrit. Inutile de le répéter. Encore plus significative est la décision dans l'affaire de Safarov et autres « décédés »⁶. La C.C.C. a établi clairement et avec précision les limites de l'autocritique : seuls les jeunes peuvent se tromper. Non seulement les vieux ont raison aujourd'hui, mais encore ils ont toujours raison. Mieux, les communistes qui reconnaissent que le C.C. a raison aujourd'hui, mais ne reconnaissent pas qu'il avait raison hier, non seulement n'ont pas le droit de faire des conférences sur hier dans les écoles du parti, mais encore n'ont pas le droit d'être membres du parti. Vous savez, cette décision à elle seule montre combien crûment empirique est le tournant à l'égard du koulak — crûment empirique et en même temps en pleine panique. On ne fait pas le moindre rapport entre une chose et une autre. Mieux, on ne sent plus le besoin d'établir des rapports.

Car si on avait même un tout petit peu éprouvé ce besoin, la décision de Iaroslavsky dans l'affaire de Safarov et des autres décédés aurait été tout à fait impossible⁶. Quiconque n'apprend pas cela fera les erreurs les plus grotesques.

On peut dire qu'il y a une « logique objective de la situation » qui devra s'ouvrir la voie de force, etc. Mais en premier lieu, cette logique objective existait aussi il y a deux ou trois ans et il y a un an. Tandis que la « logique objective » se casse les dents, il arrive souvent qu'il s'écoule beaucoup de temps pendant lequel le bébé historique devient tout à fait fiévreux. On peut aider la logique objective, mais pas en modifiant sa propre logique subjective. C'est-à-dire que nous devons dire ce qui est et pas découvrir que les dents sont cassées quand la gomme commence à démanger. Même s'il est certain que la logique objective conduira à coup sûr *certaines*, dans une *certaine* période

6. La commission centrale de contrôle s'était refusée à réintégrer Safarov et son groupe comme elle l'avait fait pour Zinoviev et les siens ; elle estimait insuffisante l'autocritique et surtout les attaques contre ceux qui ne capitulaient pas.

période à comprendre ce qui doit être compris — même dans ce cas, l'obligation de l'aile révolutionnaire n'est pas de féliciter les gens pour ce qu'ils ont compris (c'est-à-dire empiriquement concédé en panique) mais dire à haute et intelligible voix qu'ils n'ont pas compris. Et ce qu'ils n'ont pas compris, c'est les 9/10, les 90/100. Et cela met en danger le peu qui a été compris. Et c'est pourquoi la nouvelle proposition de Préobrajensky concernant l'appel au congrès me semble un pas en arrière, même en comparaison de sa première proposition, bien qu'il ait abandonné la tradition slavophile de rêveur éveillé de demander une nouvelle Zemsky Sobor⁷.

Il est arrivé autre chose que je tiens pour décisif. C'est l'apparition d'un *projet de programme*. Il nous faut comprendre que c'est une question bien plus importante que celle des collectes de grains, un domaine dans lequel ils peuvent aller et venir plus de dix fois — tant que le parti se tait — avant que la logique objective casse ses dents politiques. Ce projet est une catastrophe. Je suis en train de faire avec conscience le plus gros effort pour mettre le congrès en garde contre les conséquences de ce projet, en analysant tous les éléments qui le composent. Fondamentalement, cette analyse résume notre travail collectif de ces dernières années. Mais je suis obligé d'assumer les responsabilités de cette analyse, précisément en considération de « l'inopportunité présente » d'une « assemblée » de type slavophile qui s'est toujours révélée inopportune, parce qu'elle était « le produit hyperexcité de la pensée active ».

Je considère le projet de programme comme une catastrophe, en dépit du fait qu'il n'y a pas dedans de terribles remarques sur notre hérésie. Mais il n'y en a pas, après tous les zigzags qui ont été faits, parce qu'il est difficile de dire sous une forme programmatique précise en quoi consiste exactement cette hérésie. J'ai essayé de le faire pour les auteurs du projet et j'ai dû reposer ma plume, impuissant. Il est d'autant plus difficile de le faire que les trois quarts de ce projet sont consacrés à imiter cette hérésie, mais que le caractère frauduleux de cette tentative est encore présent. Le programme prétend avec insistance qu'il est un programme de révolution internationale. En réalité, c'est un

7. *Zemsky Sobor* était l'« assemblée du pays », composée de représentants des boyards, du clergé, des marchands, des villes et districts dans la Moscovie du XVI^e et du XVII^e siècle, primitivement nommée, puis élue suivant des modalités diverses.

programme pour la construction du socialisme dans un seul pays, c'est-à-dire un programme de social-patriotisme, pas de marxisme. Le déguisement sous des phrases de gauche ne change rien. Le chapitre sur la stratégie ne tire aucune des leçons qui découlent de l'expérience de la dernière décennie. Cela signifie qu'on accorde sa sanction à la désastreuse politique des cinq dernières années. La section de l'Orient esquisse la perspective, pour la Chine, d'une dictature démocratique ouvrière-paysanne qui se transformera à une étape ultérieure en dictature prolétarienne. C'est là la préparation à un nouveau Guomindanguisme. Il nous faut mener une lutte idéologique ouverte contre ceux qui ne comprennent pas cette question. Sur de pareilles questions, retards et compromis sont criminels.

Je suis en train de faire la critique du projet de programme sous la forme d'un long document que j'envierai au congrès et au bulletin de discussion de la *Pravda*. Il s'avère qu'il aura la dimension d'une brochure, plusieurs feuilles d'imprimerie. Tout en l'écrivant, j'étais frappé du fait que le moment du départ de Zinoviev était bien choisi. Il est venu à nous au bon moment, pour nous aider à infliger un coup mortel à la légende du « trotskysme » et il nous a quittés plus d'une demi-année avant le VI^e congrès, ce qui nous a laissé les mains libres pour critiquer les erreurs de 1923, les erreurs du V^e congrès, etc. Vous savez, jusqu'à maintenant, c'était notre point le plus faible : à cause de nos alliés, nous étions nous-mêmes, pour un temps, coupables d'étroitesse d'esprit national. Maintenant nous pouvons rectifier complètement.

Mais comme ce malheureux stratège a agi de façon absurde en rapport avec sa propre « ligne » capitularde ! S'il avait attendu quelques mois, il aurait été capable de s'emparer du tournant à gauche et, en même temps, de rompre avec nous sur la question de l'attitude à l'égard du VI^e congrès. Il aurait quitté le bloc avec un semblant de dignité et aurait pu semer quelque confusion dans les rangs du parti. Mais, dans sa misérable figure actuelle, il n'a fait que du bien au parti et donc à nous, à la fois par la façon dont il est venu à nous et par celle dont il nous a quittés. Il est temps de lui conférer le rang de « retourneur de sa veste socialement nécessaire ».

Maintenant, sur la lettre au VI^e congrès. Puisqu'il est impossible de réaliser l'idée d'une « assemblée », il faudra, au début de la lettre au VI^e congrès, dire approximativement ce qui suit :

LÉON TROTSKY

« Du fait des conditions dans lesquelles nous nous trouvons, nous nous sommes vus refuser la possibilité d'échanger des idées et de formuler une déclaration collective au VI^e congrès. La déclaration présente a été écrite par moi personnellement et j'en porte la responsabilité personnelle. Cependant, sur la base d'une correspondance très incomplète avec un nombre significatif de camarades d'idées, indiscutable que cette lettre exprime *fondamentalement* nos idées collectives. »

Je ne vois pas d'autre moyen. En ce qui concerne le *contenu* de la lettre, j'ai déjà souligné cela dans la proposition que j'ai envoyée. En ce qui concerne le *ton*, nous ne devons pas en changer vis-à-vis du parti et du Comintern : c'est celui du lien inséparable entre nous et de notre authentique esprit de parti. En ce qui concerne la *direction*, ses activités, ses erreurs, après les derniers événements (l'affaire Safarov, le projet de programme), un changement est nécessaire — non à droite vers des rêves éveillés de slavophile, mais vigoureusement à gauche, vers le réalisme occidental. Maintenant, il n'y aura plus de méfiance d'avance, mais méfiance basée sur des faits indéniables et des preuves rigoureusement argumentées dans un cadre strict de parti.

Je vous serre fort la main.

P.S. : La nouvelle de la mort de ma fille m'a pris à l'improviste au cours de mon travail sur le projet de programme et son souvenir restera pour toujours lié pour moi aux problèmes de la révolution internationale. J'ai dédié ce travail, consacré à la base programmatique du parti communiste, à la mémoire de ma fille qui était une jeune, mais ferme et loyale membre du parti, notre solide camarade d'idées. Nous avons reçu et recevons encore par télégramme des expressions de sympathie de nombreux amis.

Bien des remerciements.

8. Trotsky avait appris la mort de Nina quelques jours après avoir appris qu'elle était malade depuis des mois : elle était morte le 9 juin.

[DES RUMEURS DE MOSCOU]¹ (juin 1928)

Cher Ami,

J'ai reçu trois lettres avec des « informations », des « rumeurs » de parti qui circulent à Moscou. Deux de mes correspondants affirment qu'elles sont « l'absolue vérité ». Je vous donne des extraits de ces trois lettres sans y rien changer. Je n'en prends pas la responsabilité. Mais une grosse affaire est hautement plausible.

Première lettre

On raconte comme un fait qu'il y a un peu plus d'un mois que Kaganovitch² a envoyé à Moscou une lettre (on ne sait pas à qui) dans laquelle il insultait Staline et se montrait rykoviste ardent. On dit qu'après ça Staline a voulu s'en débarrasser mais qu'il n'y est pas arrivé.

J'ai entendu dire par bien des gens que le premier document clandestin des rykovistes était sorti. Personne ne connaît son contenu, mais son existence est considérée comme un fait *indiscutable*.

On dit que plusieurs délégués de l'I.S.R. qui rendaient visite à Staline lui ont demandé « Qu'est-ce qui va arriver maintenant avec l'Opposition ? ». Staline a d'abord prétendu qu'il ne comprenait pas de quoi ils parlaient, assuré qu'il n'existait aucune Opposition, que Zinoviev, Kame-

1. Lettre (T 1588), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Lazar M. Kaganovich (né en 1893), bolchevik en 1911, membre du C.C. à partir de 1924, appartenait au petit cercle de Staline.

nev, Piatakov, etc., l'avaient abandonnée et qu'il avait sur son bureau des déclarations de Préobrajensky, Radek, I. N. Smirnov, Beloborodov et un autre encore.

Le déclin général des salaires pour la province de Moscou est d'environ 25 % ; dans quelques secteurs économiques, 50 %. Cette information provient d'un rapport du conseil des syndicats de la province de Moscou.

On dit que Staline a offert un « bloc » à Kamenev et Zinoviev, mais qu'ils ont dit qu'il ne saurait être question d'aucun bloc avant le retour des exilés, en particulier Trotsky (Hm, Hm). A cela, Staline répliqua qu'il pouvait démontrer documents en main qu'il avait voté au Politburo contre la déportation de Trotsky et que, quand elle s'est produite, il n'était même pas à Moscou (il était en Sibérie).

Au plénum du C.C., Staline a présenté une motion que les établissements d'enseignement technique supérieur soient transférés au conseil suprême d'économie nationale (Vesenkha) (il a déposé cette motion en liaison avec l'affaire Chakhty). Rykov s'y est opposé. Les votes se sont partagés en gros comme suit : deux tiers pour Rykov, quelques abstentions, un quart ou un cinquième pour Staline. On suppose que quelques staliniens n'ont pas compris que c'était en quelque sorte une épreuve et ont voté selon leur conscience, pas par peur.

Quand Staline a proposé d'abord au Politburo la révocation de Syrtsov³, il n'y a pas eu de vote, car Boukharine était malade (dérangement intestinal). La seconde fois, c'est-à-dire quand il y a eu vote, Staline s'est retrouvé seul avec Molotov (pour la révocation de Syrtsov).

Quand Staline est allé en Sibérie, il a ramené Syrtsov de Sibérie avec lui à Moscou et l'a obligé à présenter sa démission. La question a été une fois de plus posée au bureau politique, mais Staline a encore perdu. Dans l'intervalle, il avait bien entendu remplacé tout l'appareil de Syrtsov.

Avant le plénum il s'est tenu une soi-disant réunion de militants du parti, consistant des membres titulaires et suppléants du bureau politique et quelques membres du

3. Sergei I. Syrtsov (1893-1938), étudiant à Petersbourg, bolchevik en 1913, avait été commissaire de division et était secrétaire du parti en Sibérie à cette époque.

C.C. Il y a eu de longs débats et on a élaboré des résolutions qui ont plus tard été adoptées à l'unanimité par le Plénum. A cette même réunion de « militants », Staline a proposé que la question de la réintégration dans le parti de Zinoviev et Kamenev soit portée devant le plénum. Elle a été enlevée de l'ordre du jour par une majorité écrasante. En rapport avec cela, on m'a rapporté comme un fait que Rykov a dit que s'il fallait soulever cette question, ce serait à propos de la véritable Opposition et pas de ces canailles.

On m'a dit également que staliniens et rykovistes parlaient les uns des autres sur un ton incroyable.

Pour contrôler Boukharine et M[aria] I[lyichna] [Oulianova], Iaroslavsky⁴ siège à la *Pravda*.

Au Politburo, selon les rumeurs, il y a trois groupes. Le troisième s'incarne en Boukharine.

Les rykovistes ont répandu la rumeur que Rykov a pleuré quand Trotsky a été exclu du parti.

Deuxième lettre

[...] Le 10 juin, un plénum spécial du C.C. va être réuni, au cours duquel on discutera le programme de l'I.C. A ce plénum, il est possible que Boukharine fasse un discours sur un nouveau danger « trotskyste » en la personne de Staline.

Les dates du 6^e congrès n'ont pas encore été établies, parce que premièrement ils veulent avoir les véritables résultats des élections en Allemagne et en France, et deuxièmement on n'a pas encore réparti les rôles de rapporteurs au congrès entre Staline et Rykov.

Rykov réclame pour lui le rapport sur « Dix ans de Pouvoir soviétique ». Staline n'acceptera pas parce qu'il a peur, à travers ce rapport, de laisser Rykov prendre en mains le congrès. Malgré tout, Rykov prépare ce rapport et son secrétariat en parle ouvertement.

4. M. I. Oulianova (1878-1937), sœur de Lénine, était secrétaire exécutive de la *Pravda* et Boukharine son directeur. Minei I. Gubelman, dit Emelian M. Iaroslavsky (1878-1943), relieur et plus tard employé de pharmacie, bolchevik en 1903 avait une carrière de clandestin et de bagnard ; « communiste de gauche » en 1919, il s'était rallié à Staline et, à partir de 1927, était le spécialiste des attaques, de l'explication et de la justification de la répression contre l'Opposition.

Les gens affirment que le congrès aura le caractère d'un plénum élargi, c'est-à-dire qu'il n'examinera que les problèmes courants qui se sont accumulés (Peu vraisemblable : la question du programme est à l'ordre du jour du congrès).

A Léninegrad, il y a environ trois semaines a été réunie une petite réunion fractionnelle étroite de militants à laquelle Slepkov⁵ a pris la parole. Slepkov a déclaré au nom de Boukharine qu'avec le cours à gauche, Staline menait parti et pays au désastre, que la nouvelle politique de Staline n'était que du « trotskysme » et qu'il fallait prendre les armes et mener contre Staline la plus farouche bataille idéologique. Le discours de Slepkov a été approuvé par un membre du parti, Stetsky⁶. Parmi les présents il s'est avéré qu'il y avait un « informateur » qui a tout de suite mis Kirov⁷ au courant et celui-ci a dénoncé toute l'affaire au « sommet ». Après quelques jours, il y a eu des mesures contre Slepkov. Il a été écarté du *Bolchevik* et de la *Pravda* et exilé comme chef de l'agit-prop dans une région éloignée de la Yakoutie.

Le sort de Stetsky en tant que membre du C.C. va dépendre du rapport de forces au plénum qui a été convoqué le 10 juin.

On explique la rapidité des repréailles contre Slepkov par la maladie de Rykov et le fait que Boukharine était temporairement relevé de ses fonctions pour travailler sur le programme de l'I.C., ce qui a donné à Staline la « majorité ».

La fraction Rykov est en train de prendre forme non seulement à Moscou mais dans les régions autour. Dans la dernière période, Staline a essayé de « nettoyer » l'organisation du parti de Moscou qui s'est avéré être intégralement pour Rykov, avec Ouglanov⁸ à sa tête, Riou-

5. Alexandr N. Slepkov (1900-1937), qui était d'une famille bourgeoise, avait sympathisé en 1917 avec les cadets, puis rejoint les bolcheviks. Il avait été l'un des plus beaux fleurons de l'Institut des professeurs rouges et avait été l'un des intellectuels qui entouraient Boukharine depuis 1926.

6. Alexei I. Stetsky (1896-1938), employé, militant en 1911, combattant de la guerre, spécialisé ensuite dans l'agit-prop.

7. Sergei M. Kostrikov dit Kirov (1886-1934), bolchevik en 1905, fut secrétaire du parti en Transcaucasie en 1921 et fut transféré en 1926 à Leningrad pour reprendre en mains l'appareil dans cette ville après la chute de Zinoviev.

8. Nikolai A. Ouglanov (1886-1940), fils de paysan, bolchevik en 1907, employé de commerce, avait mené en 1925 la lutte à Moscou contre Kamenev. Mais il était lié à la droite.

tine⁹ étant la seule exception C'est ainsi que Bauman¹⁰ a déjà été écarté du comité de Moscou. Après la lettre de Kaganovitch à ses amis, dans laquelle il écrivait que le C.C. sous la direction de Staline avait donné de si tristes résultats pour la collecte des grains, que, dans l'avenir, le parti devrait se tourner vers Rykov, comme le seul dirigeant de talent. Staline voulait révoquer Kaganovitch et voulait affecter Ouglanov en Ukraine pour épurer plus facilement Moscou. Mais on le lui a refusé et il a évidemment renoncé.

En cas de discussion, le rapport des forces ne serait, de l'avis général, pas favorable à Staline. Cela a été confirmé par le vote au C.C. d'avril sur les établissements d'enseignement technique supérieur.

Les divergences au sein du Politburo ne sont plus désormais un secret pour personne et aucun des deux camps ne cherche sérieusement à les cacher. Ainsi, au plénum d'avril, une déclaration a été soumise sur place au comité de la présidence sous la signature de 8 membres du comité central, demandant à être informés sur les dissensions dans le Politburo. Ils demandaient que Staline et Rykov prennent la parole sur cette question, pour que, nous a-t-on dit, la « discussion ne vienne pas, comme ce fut le cas les années précédentes, tomber » comme une avalanche sur la tête du parti ». Cette déclaration a été totalement passée sous silence et on n'en a entendu parler que par les remarques de ceux qui l'avaient présentée.

Quand Staline fit son rapport au plénum à la réunion de responsables, une note fut envoyée parmi d'autres à Staline, avec la question : « Est-il vrai que dans la dernière période, vous vous êtes trouvé en minorité au Politburo ? ». A cela, Staline a répondu mot pour mot « Ce n'est pas une disgrâce d'être en minorité. Même Vladimir Ilyitch l'a souvent été ». Il a néanmoins remercié les auteurs de la note pour leur sympathie.

9. *Rioutine*, Martemian dit Mikhail N., instituteur, s.r. de gauche puis bolchevik en 1917 en Extrême-Orient où il avait servi dans l'armée, était apparatchik à Moscou et c'était lui qui s'était spécialisé dans l'organisation des commandos de fiers-à-bras contre les réunions où devaient s'exprimer les gens de l'Opposition.

10. Karl I. *Bauman* (1892-1937), fils de paysan, étudiant en agronomie, d'abord s.r., bolchevik en 1907, était l'un des responsables du parti à Moscou.

Troisième lettre

[...] Le sentiment parmi les masses en rapport avec les conventions collectives est évidemment d'opposition. Mais elles ont peur d'être identifiées avec l'Opposition ouvertement organisée, parce qu'elles craignent que leurs revendications ne soient rejetées sous le prétexte de la lutte contre l'Opposition. L'attitude des ouvriers à l'égard des organisations syndicales officielles est une hostilité méprisante. Sur toutes les questions, même petites, les ouvriers vont directement vers le secrétaire du parti, voulant avoir affaire « au patron et pas au contremaître ». Les ouvriers s'intéressent beaucoup à l'Opposition [...] Les défections parmi les ouvriers sont presque inexistantes ; dans toute l'organisation de Moscou, il n'y a pas eu plus d'une trentaine de déclarations.

Il s'est produit à l'usine textile Bogorodskaja un incident intéressant pendant la réunion de célébration du 10^e anniversaire de l'Armée rouge. La personne qui rapportait, qui était venue de Moscou, proposa après un rapport sec, d'adopter une résolution bureaucratique d'approbation avec un salut au C.C., au « chef » Vorochilov¹¹ et ainsi de suite. Le secrétaire de cellule fut assez stupide pour demander si quelqu'un voulait prendre la parole. A ce moment, un oppositionnel ouvrier s'est levé, un vieux combattant chez les partisans pendant la guerre civile, qui jouit d'une grande autorité chez les travailleurs bien qu'il ait été exclu du parti. Il demanda la parole. Il proposa d'abord que tout le monde se lève pour honorer la mémoire de ceux qui étaient tombés, y compris Skliansky¹² et Frounzé ; puis il proposa que la réunion inclue dans sa résolution l'envoi d'un télégramme de salutations à Trotsky, chef de l'Armée rouge et aussi l'envoi au C.C. dans la résolution de salut de la revendication du retour de Trotsky au travail de direction dans l'Armée rouge. Le

11. Klementi E. *Vorochilov* (1880-1969), ancien métallo, bolchevik en 1903, s'était lié à Staline pendant la guerre civile. Il était l'un des principaux chefs de l'Armée rouge et un incapable notoire sur le plan technique.

12. Efraim M. *Skliansky* (1892-1925), médecin, avait été l'adjoint de Trotsky au commissariat à la guerre. Exilé au « commerce extérieur » il s'était semble-t-il noyé accidentellement aux Etats-Unis en août 1925. L'orateur était vraisemblablement Gr. Dim. Novikov, ancien partisan contre Koltchak et ouvrier de Moscou.

rapporteur a bondi sur une table et a commencé à crier hystériquement que c'était évidemment « la contre-révolution » et exiger qu'on ne vote même pas. Les membres du présidium de la réunion, ainsi que le secrétaire de cellule, étaient dans une confusion totale et le travailleur s'adressait directement à la réunion. Il demanda que les ouvriers qui avaient fait la guerre civile lèvent la main, puis leur demanda « Qui était le chef de l'Armée rouge, à qui obéissiez-vous au front ? » Tous répondirent « Trotsky ». En réponse à quoi l'orateur officiel tenta d'expliquer que le chef de l'Armée rouge, c'était le C.C. — et Vorochilov. Il provoqua un éclat de rire et il y eut plus de 2 000 voix pour l'additif, avec 200 contre ou en abstention. Le lendemain, le secrétaire de cellule était révoqué et de nouvelles élections prévues par le bureau de cellule...

On dit qu'après l'annonce du cours « à gauche », Kamenev et Zinoviev, quand ils étaient à Moscou, sont allés voir Boukharine avec l'offre de soutenir le nouveau cours de toutes les façons. A quoi Boukharine leur répondit de se calmer et de ne pas se presser tant « Nous sommes allés loin sans vous ».

Zinoviev a donné une caractérisation « intéressante » de l'Opposition « trotskyste » dans une conversation avec N[oumou]. L'Opposition trotskyste, a-t-il dit, consiste de trois parties composantes : 1) les Vieux Bolcheviks qui reviennent, comme Piatakov, Préobrajensky, I. N. Smirnov et Sérébriakov ; 2) quelques individus de grand talent éduqués dans l'esprit de la social-démocratie occidentale, qui ont été dans le passé d'excellents révolutionnaires mais n'ont plus rien de commun avec *notre* parti — Trotsky, Radek, Rakovsky ; et 3) le gros de l'Opposition, des étudiants d'université pour la plupart, des éléments petits-bourgeois. Maintenant, dit-il, *nous* regagnerons au parti le troisième groupe. Dans l'ensemble, le premier a déjà rompu et il ne reste que « quelques individus isolés ». N[oumou] est avec la tendance Safarov et Zinoviev a essayé de le persuader de faire une déclaration disant que « s'orienter vers Safarov est simplement ridicule » ; à quoi le partisan de Safarov a répondu « Ridicule, peut-être, mais pas honteux » (maintenant cependant, c'est également honteux, compte tenu de la conduite de Safarov).

Au dernier congrès de l'I.S.R., avant l'adoption de la résolution pour le congrès, il y a eu dans la délégation russe

la discussion suivante. Après que Lozovsky¹³ eût lu la résolution, Tomsy prit la parole, critiqua très vivement la résolution (bien qu'elle ait été préparée par le Politburo) et commença à introduire additifs et « amendements » dans un esprit de toute évidence droitier qui aurait abouti à démentir la résolution. La délégation était encline à les adopter. Alors Lozovsky prit la parole et annonça que, même si un seul amendement de Tomsy était adopté, il se retirerait tout de suite de l'I.S.R. et de tout travail officiel de façon générale. La question fut renvoyée pour réexamen au Politburo. Tous les membres de la délégation russe y ont été convoqués séparément et prévenus de ne pas faire d'histoires : ainsi la résolution de Lozovsky est passée...

Au cours d'une visite à Moscou, le Padishah d'Afghanistan, Amanullah Khan¹⁴, entre autres endroits, visita le nouveau bâtiment de l'Armée et de la Flotte rouge. Il y rencontra, dit-on, Postnikov¹⁵, qui lui expliqua que les portraits accrochés dans les salles étaient ceux des différents chefs de l'Armée rouge. Celui-ci, dit-il, nous a « sauvés » pendant la guerre civile, celui-là a été « le chef le plus important dans la guerre civile » et ainsi de suite. Ayant entendu ces explications et considérant les portraits, le Padishah posa la question odieuse : « Pourquoi pas de portrait de Trotsky ? N'a-t-il pas pris part à la guerre civile ? » Postnikov fut quelque peu gêné et bredouilla qu'on le trouverait un peu plus loin dans une salle. Il envoya le commandant de l'édifice prendre contact téléphoniquement avec Vorochilov pour des instructions. Ce dernier donna l'ordre d'accrocher un portrait et le Padishah fut satisfait. Des témoins oculaires disent que le portrait est resté une demi-heure entière...

A l'ouverture du congrès de la Ligue communiste des jeunes (Komsomol) au théâtre Bolchoï, des membres oppositionnels du Komsomol du quatrième balcon ont envoyé deux mille exemplaires environ d'une lettre ouverte au congrès de membres de l'Opposition du Komsomol. Le

13. Salomon A. Dridzo, dit *Lozovsky* (1878-1952), bolchevik en 1901, ouvrier imprimeur, rompt avec le parti et se lie à Trotsky pendant la guerre à Paris. Il était après la révolution le secrétaire de l'Internationale syndicale rouge.

14. *Amanullah Khan* (1892-1960) était alors depuis dix ans émir d'Afghanistan et allié de l'Union soviétique.

15. Aleksandr M. *Postnikov* (1886-1937), bolchevik en 1904, exerça différentes fonctions dans le domaine des chemins de fer.

congrès a été stupéfait. Quelques-uns ont remis leurs exemplaires des tracts aux membres du présidium ; quelques-uns non. L'état d'esprit du congrès n'était pas des plus calmes. Surtout qu'il s'y est produit un autre incident : la ligue social démocrate des jeunes a envoyé une invitation au Komsomol pour son prochain congrès et le Komsomol a accepté. On dit que *Tchapline* et *Chatskine*¹⁶ ont remis là-dessus une protestation au présidium qui n'a pas été rendue publique.

Au cours de la dernière période, le G.P.U. a fait beaucoup d'arrestations parmi les Komsomol.

Il y a maintenant à Moscou une « personne qui a été frappée » de plus — Agranov. Le camarade oppositionnel Zarge¹⁷ l'a calotté publiquement dans un cinéma — et a été arrêté sur-le-champ.

C'est tout. Je le prends pour ce que c'est. Cela a un accent de vérité. Sinon tout, du moins presque tout.

16. Nikolai V. *Tchapline* (1902-1938), fils de pope passé au P.C. en 1917, avait été l'un des premiers dirigeants des J.C. qu'il avait quittés la même année 1928 pour un travail dans le parti. Lazar M. *Chatskine* (1902-1937) était également un des dirigeants J.C. de la première heure. Au XV^e congrès du P.C., Chatskine et Lominadzé s'étaient distingués par leur insistance sur la nécessité de la lutte contre la droite, rendue encore plus nécessaire, disaient-ils, par l'exclusion de l'Opposition de gauche. C'était le premier signe visible de la constitution de l'opposition qu'on appellera « Sten-Lominadzé ».

17. Alexandre L. Zarge, aussitôt après avoir frappé Agranov, fut arrêté et envoyé à l'isolateur de Tobolsk. Agranov était entré dans la Tchéka en 1919 et devint rapidement le chef de son « département spécial » ; il était vice-commissaire du peuple à l'intérieur.

PROJET DE PROGRAMME DE L'INTERNATIONALE : CRITIQUE DES THÈSES FONDAMENTALES ¹

(28 juin 1928)

A la mémoire de ma fille Nina, morte à son
poste à 26 ans.

Le projet de programme, c'est-à-dire le document fondamental qui doit définir toute l'activité de l'Internationale communiste pour de nombreuses années, a été publié quelques semaines seulement avant la convocation du congrès, lequel se tient quatre années après le V^e congrès². Ce retard dans la publication ne peut se justifier par le fait que le premier projet a été publié dès avant le précédent congrès, car il s'est écoulé plusieurs années depuis. Le second projet diffère du premier par l'ensemble de sa structure et s'efforce de dresser le bilan des développements des dernières années. Rien ne pourrait être plus imprudent ni plus irréfléchi que de se précipiter pour adopter ce projet au VI^e congrès, un travail qui porte les traces de la précipitation et même de la négligence, sans qu'il y ait eu préalablement dans la presse une critique sérieuse et sans qu'il ait été largement discuté dans tous les partis de l'Internationale communiste.

Dans les quelques jours dont nous avons pu disposer entre la réception du document et l'envoi de cette lettre, nous n'avons pu traiter que quelques-unes des questions fondamentales qui doivent être traitées dans le programme.

1. Article de discussion (T3117), traduction du russe revue pour ce volume, avec la permission de la Houghton Library.

2. Au IV^e congrès de l'I.C. (novembre-décembre 1922), plusieurs « projets de programme » avaient été soumis, par Boukharine, Thalheimer et Kabaktchiev notamment. Aucun n'avait été retenu et le congrès avait décidé de continuer le travail. En juin 1924, le V^e congrès (celui de la « bolchevisation ») avait créé une « commission du programme » et renvoyé la décision au VI^e congrès. Pour le VI^e congrès, il n'y avait plus qu'un nouveau projet de Boukharine, présenté avec Staline, dont Trotsky critique ici le texte.

Faute de temps, il nous a fallu laisser complètement de côté sans les examiner toute une série de questions très importantes abordées dans ce projet, qui ne sont peut-être pas d'une actualité brûlante, mais qui peuvent revêtir demain une importance exceptionnelle. Cela ne signifie nullement qu'il soit moins nécessaire de les critiquer que celles des parties de ce projet auxquelles ce travail est consacré.

Il faut ajouter que nous avons dû travailler sur ce nouveau projet dans des conditions qui ne nous ont pas donné la possibilité d'obtenir les informations les plus indispensables. Il nous suffira d'indiquer que nous n'avons même pas pu nous procurer le premier projet et que nous avons donc dû, en ce qui concerne deux ou trois autres circonstances, nous fier à notre seule mémoire. Il va de soi que toutes les citations sont faites à partir des textes originaux et qu'elles ont été soigneusement vérifiées.

I. PROGRAMME DE LA RÉVOLUTION INTERNATIONALE OU PROGRAMME DU SOCIALISME DANS UN SEUL PAYS?

La question la plus importante à l'ordre du jour du VI^e Congrès est l'adoption du programme. Son caractère peut définir et fixer pour longtemps la physionomie de l'Internationale. L'importance d'un programme ne consiste pas tant en ce qu'il formule des conceptions théoriques générales (ceci se réduit, en fin de compte, à de la « codification », c'est-à-dire à un exposé serré de vérités et de généralisations solidement et définitivement acquises); il s'agit beaucoup plus de dresser le bilan de l'expérience mondiale économique et politique de la dernière période, en particulier des luttes révolutionnaires des cinq dernières années, si riches en événements et en erreurs. C'est de la manière dont le programme comprendra et jugera ces événements, ces fautes et ces divergences, que dépend, au sens littéral du terme, le sort de l'Internationale communiste dans les années qui viennent.

1. Structure générale du programme

A notre époque, qui est celle de l'impérialisme, c'est-à-dire de l'économie et de la politique *mondiales* dirigées par le capital financier, il n'est pas un seul parti communiste qui puisse établir son programme en prenant seulement ou principalement comme point de départ les conditions ou les tendances de l'évolution de son pays. Cela s'applique également et pleinement au parti exerçant le pouvoir dans les limites de l'U.R.S.S.

L'heure de la disparition des programmes nationaux a définitivement sonné le 4 août 1914.³ Le parti révolutionnaire du prolétariat ne peut se baser que sur un programme international correspondant au caractère de l'époque actuelle, celle du couronnement et de l'écroulement du capitalisme. Un programme communiste international n'est nullement une somme de programmes nationaux ou un amalgame de leurs traits communs. Il doit prendre directement pour point de départ l'analyse des conditions et des tendances de l'économie et de l'état politique du monde, prises comme un tout, avec leurs liens et leurs contradictions, c'est-à-dire avec la dépendance mutuelle opposant ses composantes entre elles. A l'époque actuelle, infiniment plus que pendant la précédente, le sens dans lequel se dirige le prolétariat au point de vue national doit et ne peut se déduire que de la direction prise dans le domaine international, et non pas vice versa. C'est en cela que consiste la différence fondamentale qui sépare au point de départ l'Internationale communiste des diverses variétés de socialisme national.

C'est en partant de ces considérations que nous écrivions en janvier de cette année :

« Il faut nous mettre à l'élaboration du programme de l'Internationale Communiste (celui de Boukharine n'est qu'un mauvais programme de section nationale de l'Internationale Communiste, non celui d'un parti communiste mondial). »⁴.

3. Pour les communistes, la date du 4 août 1914 marque la fin de la II^e Internationale (sa « faillite »). La fraction du S.P.D. au Reichstag avait en effet voté les crédits de guerre et accepté la *Burgfriede* (paix civile) alors que les députés socialistes français faisaient de même et s'engageaient dans l'union sacrée. Le Bureau socialiste international s'ajourna *sine die* : Lénine ironisait sans douceur mais pas sans douleur sur le fait que « ces gens-là » n'avaient plus besoin d'une Internationale en temps de guerre !

4. *Pravda*, 15 janvier 1928.

Nous n'avons cessé d'insister sur ces considérations depuis 1923-1924, quand la question des Etats-Unis d'Amérique se posa dans toute son ampleur, en tant que problème de la politique mondiale et de la politique européenne, dans le sens le plus direct de ce mot.

Soutenant le nouveau projet, la *Pravda* écrivait que le programme communiste, « diffère radicalement du programme de la social-démocratie internationale, non seulement sur le fond, dans ses thèses fondamentales, mais aussi par l'internationalisme caractéristique de sa structure »⁵.

Cette formule un peu vague exprime évidemment l'idée même que nous venons d'exposer et qu'on repoussait autrefois avec obstination. On ne peut qu'approuver la rupture avec le premier projet présenté par Boukharine et qui ne donna d'ailleurs pas lieu à un sérieux échange de vues en raison même de son inconsistance. S'il présentait un tableau aride, schématique, de l'évolution d'un pays abstrait, vers le socialisme, en revanche le nouveau projet tente (malheureusement sans succès et sans esprit de suite, comme nous le verrons) de partir de l'économie mondiale dans son ensemble pour déterminer le sort de ses différentes parties.

En reliant entre eux pays et continents ayant atteint des degrés différents du développement en un système de dépendances et d'oppositions, en rapprochant les divers niveaux de leur développement et en les éloignant immédiatement après, en opposant impitoyablement tous les pays entre eux, l'économie mondiale est devenue une puissante réalité qui domine la vie économique des divers pays et continents. Ce fait fondamental à lui seul donne un caractère très réaliste à l'idée même de parti communiste mondial. C'est en amenant l'économie mondiale en bloc au plus haut niveau de développement qu'elle puisse atteindre sous le régime de la propriété privée, que l'impérialisme, comme le dit justement le projet dans son introduction, « avive à l'extrême la contradiction entre la croissance des forces productives de l'économie mondiale et les cloisons qui séparent nations et Etats ».

Il n'est pas possible d'avancer d'un seul pas dans la solution des grands problèmes de la politique mondiale et de la lutte révolutionnaire si l'on ne comprend pas cette donnée qui apparut

5. *Pravda*, 29 mai 1928.

pour la première fois dans toute sa clarté au cours de la dernière guerre impérialiste.

On ne pourrait qu'approuver le déplacement radical de l'axe même du programme, dans le nouveau projet, si en cherchant à concilier cette position qui est la seule juste avec des tendances diamétralement opposées on n'avait introduit dans ce projet les contradictions les plus fâcheuses, enlevant ainsi toute signification de principe à la nouvelle manière d'aborder la question dans son fond.

2. *Les États-Unis et l'Europe*

Pour caractériser le premier projet, heureusement abandonné depuis, il suffira de dire que, pour autant que nous puissions nous souvenir, il ne mentionnait même pas les États-Unis de l'Amérique du Nord. Les problèmes essentiels de l'époque impérialiste, en raison même de son caractère, ne peuvent pas être envisagés seulement sous l'angle de l'abstraction et de la théorie, mais aussi dans leur contenu matériel et historique ; or, dans le premier projet, ils se perdaient dans le schéma inerte d'un pays capitaliste considéré « en général ». Le nouveau projet (et c'est bien entendu un sérieux pas en avant) parle déjà du « *déplacement du centre économique du monde vers les États-Unis de l'Amérique* », de la « *transformation de la République du dollar en exploiteur mondial* », du fait que les États-Unis « *ont déjà conquis l'hégémonie mondiale* », et dit enfin que la rivalité (le projet emploie l'expression malheureuse de « *conflit* ») entre les États-Unis et le capitalisme européen, le capitalisme britannique en premier lieu, *devient l'axe des conflits mondiaux*. Il est devenu tout à fait évident à présent qu'un programme qui ne définirait pas clairement et avec précision ces faits et facteurs fondamentaux de la situation dans le monde n'aurait rien de commun avec le programme du parti de la révolution internationale.

Malheureusement, les faits et tendances essentiels du développement mondial au cours de l'époque moderne, qui viennent d'être signalés, sont simplement désignés par leurs noms, inclus dans le texte du projet, cités par un tour de passe-passe théorique, sans être intimement liés à toute la structure du programme, sans qu'on en tire de conclusions quant aux perspectives et à la stratégie.

Le *nouveau* rôle de l'Amérique en Europe depuis la

capitulation du parti communiste allemand⁶ et la défaite du prolétariat allemand en 1923 ne sont l'objet d'aucune analyse. Il n'est nullement expliqué que la période de « stabilisation », de « normalisation » et de « pacification » de l'Europe, ainsi que de la « régénération » de la social-démocratie, s'est déroulée en étroite corrélation matérielle et intellectuelle avec les premiers pas de l'intervention américaine dans les affaires européennes.

En outre on ne montre pas que l'évolution inévitable dans l'avenir de l'expansion américaine, le rétrécissement des marchés du capital européen, y compris en Europe même, entraînera les plus grandes secousses militaires, économiques et révolutionnaires qu'on ait jamais vus.

Il n'est pas non plus précisé que les Etats-Unis continuant inexorablement à faire pression sur l'Europe capitaliste, réduiront de plus en plus sa part de l'économie mondiale, ce qui signifie évidemment que les rapports entre les Etats européens, non seulement ne s'amélioreront pas, mais au contraire se tendront à l'extrême avec des accès violents débouchant sur des guerres : il en résulte que les Etats, comme les classes, s'affrontent avec plus de fureur encore qu'aux temps de l'abondance et de la croissance lorsqu'il ne reste à se disputer qu'une maigre toujours plus maigre, ration.

Le projet n'explique pas que le chaos interne des antagonismes entre les Etats d'Europe enlève à cette dernière tout espoir de résister un peu sérieusement et avec succès à la République nord-américaine dont la centralisation ne cesse de grandir. Surmonter le chaos européen par les Etats-Unis soviétiques d'Europe, c'est là une des premières tâches de la révolution prolétarienne, infiniment plus proche en Europe qu'en Amérique (une des raisons et non des moindres étant précisément l'existence des barrières entre Etats); elle aura donc, très probablement, à se défendre contre la bourgeoisie nord-américaine.

D'autre part, il n'a pas montré (et c'est un aspect tout aussi important du même problème mondial) que, précisément, la puissance des Etats-Unis dans le monde et l'expansion irrésistible qui en découle, les oblige à introduire dans les fondations de leur édifice les explosifs de l'univers entier : tous les antagonismes de

6. C'est en 1924 que Trotsky, pour la première fois, avait souligné le rôle mondial nouveau des Etats-Unis, notamment dans des articles reproduits dans *Europe et Amérique*.

l'Occident et de l'Orient, les luttes de classes de la vieille Europe, les insurrections des peuples coloniaux, toutes les guerres et toutes les révolutions. D'un côté, cela fait du capitalisme de l'Amérique du Nord, au cours de l'époque nouvelle, la force fondamentale de la contre-révolution, de plus en plus intéressée au maintien de « l'ordre » dans tous les coins du globe terrestre ; d'un autre côté c'est par là que se prépare l'immense explosion révolutionnaire de cette puissance impérialiste mondiale déjà dominante et toujours grandissant. La logique des rapports mondiaux indique que cette déflagration ne pourrait tarder bien longtemps après le déclenchement de la révolution prolétarienne en Europe.

Pour avoir expliqué la dialectique des rapports mutuels liant l'Europe et l'Amérique, nous avons vu lancer contre nous les accusations les plus diverses : on nous a traités de pacifistes niant les contradictions existant en Europe, acceptant la théorie du super-impérialisme de Kautsky, et de bien d'autres péchés. Il n'y a aucune raison de s'arrêter ici à ces « accusations », qui, dans le meilleur des cas, sont dues à une ignorance complète des processus réels, ainsi que de notre attitude envers eux. Toutefois, on ne peut manquer de faire remarquer qu'il serait difficile de dépenser plus d'efforts pour embrouiller et obscurcir cette question mondiale de la plus haute importance que ne le firent, entre autres, les auteurs du projet de programme, dans leur lutte mesquine contre notre formulation. C'est pourtant celle-ci qui est entièrement confirmée par le cours des événements.

Ces derniers temps, dans les organes principaux de la presse communiste, on s'est efforcé de minimiser sur le papier l'importance de l'hégémonie américaine en s'appuyant, pour cela, sur l'approche de la crise commerciale et industrielle aux Etats-Unis. Nous ne pouvons nous arrêter ici à l'examen de la question de la durée de la crise américaine et de la profondeur qu'elle pourrait atteindre éventuellement. C'est un problème de conjoncture, pas de programme. Nous ne doutons pas, bien entendu, que la crise soit inévitable ; nous ne nions pas du tout qu'il est possible que déjà celle qui va se produire prochainement soit très âpre et très profonde, en rapport avec l'envergure mondiale qu'a atteinte à présent le capitalisme américain. Mais tenter d'en déduire que l'hégémonie des Etats-Unis décroît ou faiblit ne correspond vraiment à rien et ne peut que mener à de grossières erreurs d'ordre stratégique, car c'est justement le contraire qui est vrai. *Pendant la crise*, l'hégémonie des Etats-Unis se fera sentir plus complètement, plus ouvertement, avec plus d'acuité et d'impla-

cable détermination que pendant la période de croissance. Les Etats-Unis chercheront à liquider et à surmonter leurs difficultés et leurs troubles avant tout au détriment de l'Europe, que cela soit en Asie, au Canada, en Amérique du Sud ou en Europe même, que cela se fasse par la voie « pacifique » ou militaire.

Il faut comprendre clairement que, si la première période de l'intervention américaine a entraîné pour l'Europe une stabilisation et une pacification, qui durent encore dans une large mesure et peuvent même épisodiquement renaître et se renforcer, (surtout en cas de nouvelles défaites du prolétariat), la ligne générale de la politique des Etats-Unis, surtout si l'économie de ceux-ci se heurte à des difficultés et à des crises, provoquera en Europe et dans le monde entier, de profondes secousses.

Une conclusion de la plus grande importance s'impose : les situations révolutionnaires ne manqueront pas pendant la décennie prochaine comme elles n'ont pas manqué dans celle qui vient de s'écouler. Il importe d'autant plus de comprendre correctement les ressorts fondamentaux du déroulement des événements, pour ne pas être pris à l'improviste par leur action. Si, pendant la décennie écoulée, la source principale des situations révolutionnaires résidait dans les conséquences immédiates de la guerre impérialiste, en revanche, au cours de la nouvelle décennie d'après-guerre de telles situations surgiront surtout des rapports mutuels de l'Europe et de l'Amérique. Une grande crise aux Etats-Unis sonnerait à nouveau le tocsin des guerres et des révolutions. Nous le répétons : les situations révolutionnaires ne manqueront pas. Leur issue dépend du parti international du prolétariat, de la maturité et de la capacité de lutte de l'Internationale communiste, de la justesse de sa position stratégique et de ses méthodes tactiques.

Cette ligne de pensée n'est pas exprimée du tout dans le projet de programme de l'Internationale communiste. Un fait aussi important, semble-t-il, que « le déplacement du centre économique du monde vers les Etats-Unis » n'est signalé au passage, que par une simple remarque journalistique ; rien de plus. Il est tout à fait impossible de le justifier par le manque de place : en effet est-ce que ce ne sont pas les questions fondamentales qui doivent justement être traitées dans un programme ? A ce propos il faut signaler que le projet s'étend beaucoup trop sur les problèmes de second et de troisième ordre, même si on laisse de côté son style négligé et ses nombreuses redites ; en les supprimant, on pourrait réduire le programme au moins d'un tiers.

3. *Le mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe*

Rien ne peut justifier la suppression, dans le nouveau projet de programme, du mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe, déjà adopté par l'Internationale communiste en 1923, après une assez longue discussion intérieure. Ou bien peut-être que justement dans cette question là, les auteurs veulent « revenir » à l'attitude de Lénine en 1915 ? Encore faut-il bien la comprendre.

Comme on le sait, pendant la première période de la guerre, Lénine hésita au sujet de ce mot d'ordre, d'abord introduit dans les thèses du *Social-demokrat* (l'organe central du parti de l'époque), puis rejeté par Lénine. Cela montre qu'il ne s'agissait pas de le repousser *a priori* pour des raisons de principe : il fallait le juger strictement au point de vue tactique, en peser les côtés positifs et négatifs en référence à l'étape donnée. Il est superflu de préciser que Lénine rejetait la possibilité que soient réalisés les Etats-Unis de l'Europe *capitaliste*. J'envisageais les choses de la même façon quand j'avançai le mot d'ordre des Etats-Unis exclusivement en tant que perspective, comme forme d'Etat de la dictature du prolétariat en Europe.

J'écrivais :

« Une union économique de l'Europe plus ou moins complète *par en haut*, faisant suite à une entente entre gouvernements capitalistes, est une utopie. En cela les choses ne peuvent pas aller plus loin que des compromis partiels et des demi-mesures. Par-là même l'union économique de l'Europe, promettant d'énormes avantages au producteur et au consommateur, ainsi qu'en général à tout le développement de la culture, devient la *tâche révolutionnaire du prolétariat européen* luttant contre le protectionnisme impérialiste et son instrument le militarisme. »⁷.

Et plus loin :

« Les Etats-Unis d'Europe constituent avant tout une forme, l'unique forme que l'on puisse concevoir, de la dictature du prolétariat européen. »⁸.

7. L. Trotsky ; *Programme de la Paix*, t. III, 1, p. 85.

8. *Ibidem*, p. 92.

Mais à cette époque Lénine voyait certains dangers à présenter la question même de cette façon-là. Etant donné qu'aucune expérience de la dictature du prolétariat dans un seul pays n'avait été faite, en raison aussi du manque de clarté du point de vue théorique sur ce problème, même dans l'aile gauche de la social-démocratie d'alors, le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe *pouvait* donner naissance à une conception suivant laquelle la révolution prolétarienne devrait commencer simultanément, au moins sur tout le continent européen. C'est précisément contre ce danger que Lénine mettait en garde. Mais sur cette question je n'avais même pas l'ombre d'un désaccord avec Lénine. J'écrivais alors :

« Qu'aucun pays ne doive « attendre » les autres dans sa lutte, c'est là une idée élémentaire, qu'il est utile et nécessaire de répéter pour qu'on ne puisse substituer à l'idée de l'action internationale parallèle celle de l'inaction internationale dans l'attente. Sans attendre les autres, nous commençons à lutter et nous continuons à lutter sur le terrain national en ayant la parfaite certitude que notre initiative donnera un élan à la lutte dans les autres pays. »⁹

Ensuite vient une phrase de moi, celle-là même que Staline, lors du VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste, a citée comme l'expression la plus dangereuse du « trotskysme », c'est-à-dire du « manque de confiance dans » les forces internes de la révolution et l'espoir de recevoir un secours du dehors.

« Et si cela (l'extension de la révolution à d'autres pays. L.T.) ne se produisait pas, il n'y aurait aucun espoir permettant de croire (comme en témoignent l'expérience historique et les considérations théoriques) qu'une Russie révolutionnaire pourrait résister face à une Europe conservatrice, ou qu'une Allemagne socialiste pourrait se maintenir isolée dans le monde capitaliste. »¹⁰

C'est sur cette citation et sur deux ou trois autres du même genre que se fonde la condamnation prononcée par le VII^e plé-

9. *Ibidem*, p. 90.

10. *Ibidem*.

LÉON TROTSKY

num contre le « trotskysme », qui aurait dans cette « question fondamentale » une attitude « n'ayant rien de commun avec le léninisme ». Arrêtons-nous donc un instant pour écouter Lénine lui-même.

Le 7 mars 1918 il dit à propos de la paix de Brest-Litovsk :

« C'est une leçon, car il est absolument vrai que sans révolution allemande nous périrons. »¹¹.

Une semaine plus tard :

« L'impérialisme universel et, à côté de lui, la marche triomphale de la révolution sociale ne peuvent coexister. »¹²

Quelques semaines après, Lénine disait :

« Le fait que nous sommes retardataires nous a poussé en avant, nous périrons si nous ne savons pas tenir jusqu'au moment où nous rencontrerons le puissant appui des ouvriers *insurgés* des autres pays. »¹³

Mais peut-être disait-il cela particulièrement sous la pression de la crise de Brest-Litovsk ? Non, en mars 1919, Lénine répète de nouveau :

« Nous vivons, non seulement dans un Etat, mais dans un système d'Etats ; on ne peut *concevoir* qu'une République Soviétique se maintienne pendant *un long temps* à côté d'Etats impérialistes. En fin de compte l'un ou l'autre vaincra. »¹⁴

Un an après, le 7 avril 1920, Lénine rappelait encore :

« Le capitalisme, si on le considère à l'échelle mondiale, continue à être plus fort que le pouvoir des Soviets, non seulement *militairement* mais aussi *économiquement*.

11. Lénine, *Œuvres*, XXVII, p. 95.

12. *Ibidem*, p. 239.

13. *Ibidem*, XVI, 102.

14. *Ibidem*, XXX, 518.

*C'est de cette considération fondamentale qu'il nous faut partir et ne jamais l'oublier. »*¹⁵

Le 27 novembre 1920, à propos du problème des concessions, Lénine dit :

« A présent nous sommes passés de la guerre à la paix, mais nous n'avons pas oublié que la guerre reviendra. Aussi longtemps que subsistent le capitalisme et le socialisme, nous ne pouvons vivre en paix : en fin de compte, l'un ou l'autre vaincra ; on chantera le *Requiem*, soit de la République soviétique, soit du capitalisme mondial. C'est un ajournement de la guerre. »¹⁶

Mais peut-être la survie de la République soviétique a-t-elle incité Lénine à « reconnaître son erreur », à renoncer à « la méfiance envers les forces intérieures » de la révolution d'Octobre ?

Au III^e Congrès de l'Internationale communiste, c'est-à-dire en juillet 1921, Lénine affirmait que :

« Il s'est créé un équilibre extrêmement fragile, extrêmement instable, mais enfin un équilibre qui permet à la République Socialiste d'exister, *certes pas bien longtemps*, dans un entourage capitaliste. »¹⁷

Mais il y a plus, le 5 juillet 1921, Lénine déclara directement lors d'une séance du congrès :

« Pour nous, il était clair que, sans le soutien de la révolution internationale mondiale, la victoire de la révolution prolétarienne était impossible. Avant comme après la révolution, nous pensions qu'ou bien la révolution éclaterait *très vite* dans les pays capitalistes les plus évolués, ou bien, *dans le cas contraire nous péririons*. Malgré cette conviction nous avons fait en toutes circonstances tout ce que nous pouvions pour sauver le système soviétique, car nous savions que nous ne travaillions pas pour nous-mêmes, mais aussi pour la révolution internationale. »¹⁸

15. *Ibidem*, XXXII, 484.

16. *Ibidem*, XXXII, 511.

17. « Thèses sur la tactique du P.C.R. », *ibidem*.

18. Lénine, *Œuvres*, XXXII, p. 511.

Combien ces paroles, grandes dans leur simplicité, entièrement pénétrées de l'esprit d'internationalisme, sont éloignées des trouvailles actuelles des épigones satisfaits d'eux-mêmes !

En tout cas nous avons le droit de demander : en quoi toutes ces déclarations de Lénine diffèrent-elles de la conviction que j'exprimais en 1915, que la révolution qui venait en Russie ou la future Allemagne socialiste ne pourraient pas tenir « isolées dans un monde capitaliste » ? Les délais ont dépassé les prévisions, non seulement les miennes mais aussi celles de Lénine ; mais l'idée sous-jacente conserve toute sa vigueur, peut-être à présent plus que jamais. Au lieu de la condamner comme le fit le VII^e plénum sur la base d'un rapport incompetent et malveillant, il est indispensable de l'introduire dans le programme de l'Internationale communiste.

En défense du mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe nous avons souligné en 1915 que la loi du développement inégal ne constitue pas en soi un argument contre ce mot d'ordre ; en effet l'inégalité du développement historique est à son tour inégale par rapport à divers Etats et continents : les pays de l'Europe se développent inégalement les uns par rapport aux autres. Néanmoins on peut dire avec une certitude historique absolue qu'il n'est donné, tout au moins au cours de la période historique considérée, à aucun de ces pays de prendre sur les autres l'avance que l'Amérique a prise sur l'Europe. Il y a une échelle d'inégalité pour l'Amérique et une autre pour l'Europe. Les conditions d'histoire et de géographie ont déterminé d'avance entre les pays d'Europe une liaison organique si étroite qu'ils ne peuvent absolument pas s'en dégager. Les gouvernements européens bourgeois actuels sont comme des assassins enchaînés à la même chaîne. Comme il a déjà été dit, la révolution en Europe aura également en dernière analyse une importance décisive pour l'Amérique. Mais dans l'immédiat, à court terme, la révolution en Allemagne aura beaucoup plus d'importance pour la France que pour les Etats-Unis d'Amérique du Nord. C'est de ce rapport historique que se déduit la validité politique du mot d'ordre de fédération soviétique d'Europe. Nous parlons de validité relative, car il va de soi que cette fédération s'élargira en direction de l'Asie à travers le gigantesque pont de l'Union soviétique pour arriver à l'union des républiques socialistes mondiales. Mais ce sera déjà la deuxième époque, ou le chapitre suivant de la période impérialiste et, quand nous y serons, nous trouverons les formules adéquates.

On peut démontrer au moyen d'autres citations que le désaccord en 1915 avec Lénine relevait strictement du domaine de la tactique et n'avait par essence qu'un caractère provisoire. Mais la meilleure preuve en est encore le cours qu'ont suivi les événements : en 1923, l'Internationale communiste adopta ce mot d'ordre litigieux. S'il avait été vrai qu'on ne pouvait accepter en 1915 le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe pour des questions de principe comme essaient maintenant de l'affirmer les auteurs du projet de programme, l'Internationale communiste n'aurait pas pu l'adopter huit années plus tard. Il faut croire que la loi du développement inégal n'a pas cessé d'être effective pendant ces années.

Toute la problématique que je viens d'exposer, découle de la dynamique du processus révolutionnaire pris dans son ensemble. La révolution internationale est considérée comme un processus englobant un ensemble de rapports mutuels qu'on ne peut prédire sous ses formes concrètes et, pour ainsi dire, dans leur succession, mais qui est parfaitement clair dans sa physionomie historique générale. Si l'on ne le comprend pas, il est exclu que l'on puisse avoir une orientation politique correcte.

Cependant les choses changent radicalement d'aspect quand on part de l'idée d'un développement socialiste en cours de réalisation et même en voie d'achèvement dans un seul pays. Il existe maintenant une « théorie » qui enseigne qu'il est possible de construire le socialisme intégral dans un seul pays, et que les relations entre lui et le monde capitaliste peuvent reposer sur une « neutralisation » de la bourgeoisie mondiale (Staline). Dans cette optique au fond réformiste et pas révolutionnaire et internationaliste la nécessité du mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe disparaît, ou tout au moins s'atténue. Mais justement il nous apparaît d'une importance et d'une nécessité vitales parce qu'il contient la condamnation de l'idée d'une évolution socialiste isolée dans un seul pays. Pour le prolétariat de chaque pays européen, bien plus encore que pour l'U.R.S.S. (ce n'est pourtant qu'une différence de degré), l'extension de la révolution aux pays voisins, le soutien armé qu'ils donneront aux insurrections, est de la plus urgente nécessité ; non pas pour des considérations de solidarité internationale abstraite, qui, par elle-même, n'est pas en état de faire mouvoir les classes, mais en raison d'un argument formulé des centaines de fois par Lénine : nous ne pourrions nous maintenir si la révolution internationale ne nous aide pas à temps. Le mot d'ordre des Etats-unis soviétiques répond à cette dynamique de la révolution proléta-

rienne ; elle ne surgit pas simultanément dans tous les pays, mais s'étend de l'un à l'autre ; elle exige une liaison très étroite entre eux, tout d'abord sur l'arène de l'Europe, aussi bien pour se défendre contre ses très puissants ennemis extérieurs que pour des nécessités de construction économique.

Il est vrai que l'on pourra tenter d'objecter qu'après la crise de la Ruhr¹⁹, qui fut précisément la dernière poussée tendant à faire adopter ce mot d'ordre, celui-ci ne joua plus un rôle important dans l'agitation des partis communistes d'Europe et ne put, en quelque sorte, prendre racine. Mais il en est absolument de même pour les mots d'ordre du gouvernement ouvrier, des Soviets, etc., autrement dit pour tous les *mots d'ordre de la période qui précède directement la révolution*. Cela s'explique par le fait, que contrairement au jugement erroné au point de vue politique du V^e Congrès, le mouvement révolutionnaire n'a cessé de s'affaiblir depuis la fin de 1923 sur le continent européen. Mais c'est justement pour cela qu'il serait dangereux d'élaborer un programme, ou certaines de ses parties, en se référant seulement à cette période. Ce n'est pas par hasard que le mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe a été adopté, malgré toutes les préventions, justement en 1923 quand on s'attendait à ce que la révolution éclate en Allemagne²⁰ et que les problèmes des rapports entre Etats en Europe avaient acquis une âpreté particulière. Toute nouvelle aggravation de la crise interne de l'Europe, et à plus forte raison de la crise mondiale, si elle est assez profonde pour reposer les problèmes fondamentaux de la politique, créera inmanquablement des conditions favorables à l'adoption du mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe. C'est donc une erreur radicale de le passer sous silence dans le programme, sans pour autant le rejeter, autrement dit de le garder en quelque sorte en réserve, « à tout hasard ». Dans les questions de principes la politique des réserves est sans intérêt.

19. La « crise de la Ruhr » fut marquée par l'occupation en janvier 1923 par les troupes françaises et belges, du bassin de la Ruhr, « saisie de gage productif » pour obliger au paiement des réparations allemandes : elle marqua le début de la crise allemande de cette année-là et un réalignement international.

20. La date de l'insurrection en Allemagne fut déterminée en septembre par une réunion de l'exécutif et des dirigeants russes.

4. *Le critère de l'internationalisme*

Comme nous le savons déjà, le projet s'efforce, ce qu'on doit saluer, de prendre comme point de départ l'économie mondiale et ses tendances internes. La *Pravda* a parfaitement raison de dire que c'est en cela que nous nous distinguons fondamentalement de la social-démocratie national-patriote. Ce n'est qu'en partant de l'économie mondiale (un tout qui domine ses parties) que l'on peut élaborer le programme du parti international du prolétariat. Mais justement en analysant les tendances essentielles de l'évolution du monde, le projet non seulement révèle des lacunes qui en affaiblissent la portée, ce qui a été montré plus haut, mais manifeste par endroit des conceptions grossièrement tronquées, ce qui l'entraîne à des erreurs grossières.

A plusieurs reprises, et pas toujours à propos, le projet se réfère à la loi du développement inégal du capitalisme, comme la loi fondamentale déterminant à peu près tout. Une série d'erreurs du projet, et parmi elles une erreur capitale du point de vue théorique, reposant sur une conception tronquée et erronée, ni marxiste ni léniniste de la loi du développement inégal.

Dans son premier chapitre le projet dit :

« L'inégalité du développement économique et politique est une loi absolue du capitalisme. Cette inégalité augmente et s'accroît encore à l'époque de l'impérialisme. »

C'est juste. Cette formule condamne la façon dont Staline posa récemment la question en affirmant que la loi du développement inégal était inconnue de Marx et d'Engels, et qu'elle aurait été découverte par Lénine. Le 15 septembre 1925, Staline écrivait que Trotsky n'est nullement fondé à faire référence à Engels qui écrivait à une époque « où *il ne pouvait même pas être question*(!!) de la loi de l'évolution inégale des pays capitalistes ». Bien que ces affirmations paraissent invraisemblables, néanmoins Staline, un des auteurs du projet, les a à plusieurs fois reprises : le texte du projet fait, sur ce point, comme nous le voyons, un pas en avant. Si pourtant on laisse de côté cette correction d'une faute élémentaire, il reste que ce qu'il dit de la loi du développement inégal est au fond unilatéral et insuffisant.

Tout d'abord, il serait plus juste de dire que toute l'histoire

de l'humanité se déroule sous le signe du développement inégal. Le capitalisme trouve déjà les différentes parties de l'humanité à des degrés différents de développement, avec chacun de profondes contradictions internes. L'extrême variété des niveaux atteints et l'inégalité extraordinaire de l'allure du développement de diverses parties de l'humanité au cours de différentes périodes constituent *la position de départ* du capitalisme. Ce n'est que graduellement qu'il maîtrise l'inégalité dont il a hérité, la réfracte et la modifie par ses propres méthodes et en suivant ses propres voies. Se distinguant en cela des systèmes économiques qui l'ont précédé, le capitalisme a la propriété de chercher toujours l'expansion économique, pénétrer dans des régions nouvelles, triompher des différences économiques, transformer les économies provinciales et nationales, fermées sur elles-mêmes, en un système de vases communicants, de rapprocher ainsi, d'égaliser les niveaux économiques et culturels des pays les plus avancés et les plus arriérés. Sans ce processus fondamental, on ne peut concevoir le nivellement relatif d'abord de l'Europe et de l'Angleterre, ensuite de l'Amérique et de l'Europe, l'industrialisation des colonies, qui diminue l'écart entre les Indes et la Grande-Bretagne, ainsi que les conséquences des processus énumérés, sur lesquels se fonde non seulement le programme de l'Internationale communiste, mais son existence même.

Mais en rapprochant les pays et en égalisant les niveaux de leur développement, le capitalisme agit avec ses méthodes propres, c'est-à-dire avec des méthodes anarchiques, qui sapent continuellement son propre travail en opposant un pays et une branche de la production à une autre, favorisant le développement de certaines parties de l'économie mondiale, freinant et rejetant en arrière celui d'autres parties. Seule la combinaison de ces deux tendances fondamentales, centripète et centrifuge, nivellement et inégalité, toutes deux conséquences de la nature même du capitalisme, nous explique le tissu vivant du processus historique.

Du fait de l'universalité, de la mobilité, du rythme accéléré de la diffusion du capital financier, du fait de sa propre force vive, l'impérialisme accentue encore ces *deux tendances*. A un rythme et une profondeur jusqu'alors inconnus, l'impérialisme relie en un tout unifié les divers ensembles nationaux et continentaux, les plaçant dans une interdépendance étroite et vitale les uns par rapport aux autres et rapprochant leurs méthodes économiques, leurs formes sociales et leurs niveaux de développement. En même temps l'impérialisme poursuit ce

« but » qui est le sien par des procédés tellement antagonistes, en faisant de tels bonds, en se livrant à de telles razzias sur les pays et régions retardataires que l'unification et le nivellement de l'économie mondiale qu'il réalise s'accomplissent avec plus de violence et de convulsions qu'au cours des périodes précédentes. Seule, cette conception dialectique et non abstraite et mécanique de la loi du développement inégal, permet d'éviter l'erreur radicale à laquelle n'a pu échapper le projet de programme proposé au VI^e Congrès.

Immédiatement après avoir caractérisé cette loi de façon tronquée comme nous l'avons vu, le projet dit :

« Il en découle que la révolution internationale du prolétariat ne peut être envisagée comme un acte unique, simultané, universel. Il en résulte que la victoire du socialisme est possible d'abord dans quelques pays peu nombreux et même dans un seul pays capitaliste isolé. »

Il va de soi que personne ne peut contester qu'il est impossible que la révolution internationale du prolétariat soit un « acte simultané », surtout après l'expérience de la révolution d'Octobre accomplie par la classe ouvrière d'un pays arriéré sous la pression de la nécessité historique, sans attendre que le prolétariat des pays avancés ait « rectifié le front ». Il est tout à fait juste et opportun d'avoir recours à la loi du développement inégal dans ces limites. mais il en va tout autrement de la seconde moitié de la conclusion, de l'affirmation sans fondement, que la victoire du socialisme est possible dans « un seul pays capitaliste, pris isolément ». Pour le démontrer, le projet dit simplement : « il en découle » ; autrement dit, cette possibilité se déduirait de la loi du développement inégal. Or il n'en est rien. Il en « découle » exactement le contraire. Si le processus historique consistait en ce que les divers pays évoluent non seulement de façon inégale, mais encore *indépendamment les uns des autres*, en demeurant isolés les uns des autres, alors sans doute il faudrait déduire de la loi du développement inégal la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays capitaliste pris isolément : tout d'abord dans le plus avancé, puis dans les plus arriérés, au fur et à mesure qu'ils arriveraient à maturité. C'était la conception habituelle, en quelque sorte moyenne, du passage au socialisme dans la social-démocratie d'avant-guerre. C'était précisément la consécration théorique du social-patriotisme. Le projet n'adopte certes pas ce point de vue, mais il y glisse.

Son erreur théorique est de tenter de tirer de la loi du développement inégal ce qu'elle ne contient pas et ne peut contenir. L'inégalité, ou la marche saccadée de l'évolution des divers pays, porte continuellement atteinte à leurs liens et à leur interdépendance économiques croissants, mais elle ne les supprime nullement : au lendemain d'une boucherie infernale qui dura quatre ans, ces pays sont obligés d'échanger du charbon, du blé, du pétrole, de la poudre et des bretelles. Sur ce point fondamental, le projet présente les choses comme si l'évolution historique s'accomplissait par bonds ; mais le terrain économique qui les provoque et sur lequel ils se produisent sort complètement du champ visuel des auteurs du projet ou bien ils l'écartent arbitrairement. Ils agissent ainsi avec l'objectif unique de défendre l'indéfendable théorie du socialisme dans un seul pays.

Après ce qui a été dit, il n'est pas difficile de comprendre que la seule façon juste de poser la question serait la suivante : déjà à l'époque pré-impérialiste, Marx et Engels en étaient venus à conclure que, d'une part l'irrégularité, c'est-à-dire les saccades de l'évolution historique, étendent la révolution prolétarienne à toute une époque au cours de laquelle les nations entrèrent dans le torrent révolutionnaire les unes après les autres ; mais que d'autre part l'interdépendance organique des divers pays qui est devenue une division internationale du travail, exclut la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays ; maintenant plus que jamais, alors que l'impérialisme a étendu, approfondi et avivé ces *deux* tendances antagonistes, la doctrine marxiste, enseignant qu'on ne peut commencer la révolution socialiste que sur une base nationale, mais qu'on ne peut construire la société socialiste dans les cadres d'une nation, est *deux et trois fois plus vraie*. Dans cette question, Lénine n'a fait qu'élargir et rendre plus concrètes la façon dont Marx posa la question et la solution qu'il lui donna.

Le programme de notre parti part de l'idée que la révolution d'Octobre et la construction du socialisme sont conditionnées par la situation internationale. Pour le démontrer il suffirait de simplement recopier toute la partie théorique de notre programme. Rappelons seulement ici que lorsqu'au VIII^e Congrès du parti le défunt Podbielsky²¹ suspecta certaines formules du programme de ne se rapporter qu'à la révolution en Russie,

21. Vadim M. Podbielsky (1887-1920), bolchevik en 1920, dirigeait alors à Moscou le *Sotsial-demokrat*.

Lénine lui répondit ce qui suit dans son discours de clôture à propos de cette question (19 mars 1919) :

« Podbielsky a attaqué un des paragraphes parlant de la révolution sociale *en préparation*... Manifestement cet argument n'est pas fondé car *notre programme évoque une révolution sociale* d'une portée mondiale. »²²

Il n'est pas superflu de mentionner qu'à peu près à cette époque Lénine proposa d'appeler notre parti, non pas parti communiste russe, mais bien parti communiste, pour mieux souligner encore qu'il est le parti de la révolution *internationale*. Au comité central, Lénine n'eut que ma voix en faveur de cette proposition. Toutefois il ne porta pas la question devant le congrès, étant donné qu'à ce moment-là s'organisait la III^e Internationale. Cette position est bien la preuve qu'il ne pouvait être question alors de l'idée même du socialisme dans un seul pays. C'est la seule raison qui fait que le programme du parti *ne condamne pas* cette théorie mais l'*exclut* simplement.

Mais, dans le programme des Jeunesses communistes adopté deux ans plus tard, il y avait déjà, pour éduquer les jeunes dans l'esprit de l'internationalisme, une mise en garde directe contre les illusions nationales et l'étroitesse d'esprit nationale dans la question de la révolution prolétarienne. Nous en parlerons plus longuement plus loin.

Il en va tout autrement avec le nouveau projet de programme de l'Internationale communiste. Conformément à l'évolution révisionniste de ses auteurs après 1924, il s'engage comme nous le voyons dans une direction tout à fait opposée. Pourtant la réponse donnée à la question du socialisme dans un seul pays détermine la valeur du projet *tout entier*, c'est-à-dire son caractère de document marxiste ou révisionniste.

Bien entendu, ce projet explique soigneusement, obstinément, à diverses reprises, met en évidence, souligne, les différences entre la façon communiste et la façon réformiste de poser les questions. Mais ces assurances ne résolvent pas le problème. C'est comme si l'on était dans un bateau pourvu de nombreux appareils et mécanismes marxistes, avec les voiles ouvertes à tous les vents révisionnistes et réformistes. Celui qui, grâce à l'expérience acquise pendant les trois dernières décennies et surtout

22. Lénine, *Œuvres* XXIX, p. 186.

l'expérience exceptionnelle de la Chine au cours des dernières années, a appris à comprendre l'interdépendance dialectique puissante existant entre la lutte des classes et les programmes des partis, celui-là nous comprendra quand nous disons que la nouvelle voilure révisionniste peut anéantir tout le fonctionnement des appareils de sécurité et de sauvetage du marxisme et du léninisme. Voilà pourquoi nous sommes obligés de nous étendre plus en détail sur cette question capitale qui déterminera pour longtemps le développement et la destinée de l'Internationale communiste.

5. *La tradition théorique du parti*

Le projet de programme dans la citation ci-dessus emploie manifestement intentionnellement l'expression « victoire du socialisme dans un seul pays » pour arriver à une similitude superficielle, purement verbale, avec l'article de Lénine de 1915 ; on a abusé de lui cruellement, pour ne pas dire de façon criminelle, au cours des discussions autour de la construction de la société socialiste dans un seul pays. Le projet a recours au même procédé dans un autre cas, quand « il fait allusion » aux paroles de Lénine pour consolider sa position. Telle est sa « méthodologie » scientifique.

De toute la riche littérature marxiste et du trésor des travaux de Lénine, ignorant délibérément tout ce que Lénine a écrit, dit et fait, passant outre aux programmes du parti et des Jeunesses communistes, négligeant tout ce que les militants dirigeants du parti sans exception avaient exprimé à l'époque de la révolution d'Octobre lorsque la question se posa nettement (et combien nettement), passant outre à ce que les auteurs du projet, Staline et Boukharine eux-mêmes, avaient dit jusqu'en 1924 inclus, on ne retient, en tout et pour tout, pour défendre la théorie du socialisme national qui naquit fin 1924 ou début 1925 des nécessités de la lutte contre le prétendu « trotskysme », que deux citations de Lénine, l'une extraite de l'article sur les Etats-Unis d'Europe, écrit en 1915 ; l'autre de son ouvrage posthume inachevé sur la coopération. Tout ce qui contredit ces deux citations de quelques lignes, tout le marxisme, tout le léninisme, sont simplement mis de côté. Quant aux deux citations artificiellement isolées du contexte, interprétées par les épigones en commettant de grossières erreurs, elles servent de base à une nouvelle théorie, purement révisionniste, dont on ne peut encore

entrevoir la portée politique. Ainsi, sous nos yeux, tente-t-on, en recourant à des méthodes scolastiques et sophistes, de greffer sur le tronc marxiste une branche d'une tout autre espèce : si cette greffe réussit elle infectera et étouffera l'arbre tout entier.

Au VII^e plénum Staline a déclaré (et ce n'était pas la première fois) :

« La question de la construction de l'économie socialiste dans un seul pays fut *pour la première fois* posée dans le parti par Lénine, déjà en 1915. »²³

On admet donc ici qu'avant 1915, il n'était pas question du socialisme dans un seul pays. Staline et Boukharine ne peuvent donc pas prétendre être dans toute la tradition antérieure du marxisme et du parti sur le problème du caractère international de la révolution prolétarienne. Notons-le.

Pourtant, qu'a donc déclaré Lénine « pour la première fois » en 1915, contredisant ce que Marx, Engels et Lénine lui-même avaient dit jusqu'à cette date ?

En 1915 Lénine écrivait :

« L'inégalité du développement économique et politique est une loi absolue du capitalisme. Il en résulte que la victoire du socialisme est possible au début dans quelques pays peu nombreux et même dans un seul pays capitaliste isolé. Le prolétariat victorieux de ce pays, après avoir exproprié les capitalistes et *organisé chez lui la production socialiste*, se dresserait contre le reste du monde capitaliste en attirant à lui les classes opprimées des autres contrées, en les poussant à s'insurger contre les capitalistes, en intervenant même en cas de nécessité par la force militaire contre les classes exploiteuses et leurs Etats. »²⁴

Que voulait dire Lénine quand il écrivait cela ? Simplement, que la victoire du socialisme, dans le sens de l'établissement de la dictature du prolétariat, est possible d'abord dans un seul pays, qui se trouvera ainsi en opposition avec le monde capitaliste. L'Etat prolétarien, pour repousser les assauts et passer lui-même à l'offensive révolutionnaire, devra au préalable « organiser chez

23. *Compte rendu sténographique*, p. 14.

24. *Œuvres XXI*, p. 354.

lui la production socialiste », c'est-à-dire diriger lui-même le travail dans les usines enlevées aux capitalistes. C'est tout. On le sait, une « victoire du socialisme » de ce genre fut pour la première fois remportée en Russie ; le premier Etat ouvrier, pour repousser l'intervention mondiale, dut d'abord « organiser chez lui la production socialiste » ou bien des « trusts du type socialiste conséquent ». Lénine entendait donc par victoire du socialisme dans un seul pays non pas la fantasmagorie d'une société socialiste se suffisant à elle-même — surtout dans un pays retardataire — mais quelque chose de bien plus réaliste, à savoir : ce que la révolution d'Octobre a réalisé chez nous dès la première période de son existence.

Peut-être faut-il encore apporter des preuves pour le démontrer ? Il y en a tant qu'il est difficile de choisir.

Dans ses thèses sur la guerre et la paix (7 janvier 1918), Lénine évoquait la nécessité « en Russie d'un certain laps de temps, *au moins quelques mois, pour le succès du socialisme* »...²⁵

Au début de la même année 1918, dans un article dirigé contre Boukharine et intitulé : « De l'enfantillage gauchiste et de la petite bourgeoisie », Lénine écrivait :

« Si, dans moins de six mois par exemple, nous avons instauré chez nous le capitalisme d'Etat, ce serait un succès et la plus sûre des garanties que d'ici un an le *socialisme* se consoliderait définitivement chez nous et deviendrait invincible. »²⁶

Comment Lénine pouvait-il fixer un délai aussi bref pour « consolider définitivement » le socialisme ? Quel sens matériel, productif, social, donnait-il à ces mots ?

Cette question apparaîtra sous un tout autre jour si l'on rappelle que le 19 avril de la même année 1918, Lénine disait dans son rapport au comité exécutif central panrusse des Soviets :

« Il est douteux que la génération qui nous suit immédiatement et qui sera plus développée passera entièrement au socialisme. »²⁷

25. *Ibidem*, XXVII, p. 349.

26. *Ibidem*, p. 312.

27. *Ibidem*, *ib.*

Le 3 décembre 1919, au congrès des artels et des exploitations collectives, Lénine s'exprima avec plus de vigueur encore :

« Nous savons que nous ne pouvons pas introduire dès maintenant l'ordre socialiste ; plaise à Dieu, qu'il s'établisse chez nous du vivant de nos enfants, peut-être même de nos petits-enfants... »²⁸

Dans lequel de ces deux cas Lénine avait-il donc raison : quand il fixait douze mois de délai pour « consolider définitivement le socialisme », ou bien quand il chargeait non pas nos enfants, mais nos petits-enfants, d'édifier l'ordre socialiste ?

Lénine avait raison dans les deux cas, car il avait ainsi en vue des étapes différentes, sans commune mesure, de la construction du socialisme.

Dans le premier cas, Lénine entendait par « consolidation définitive du socialisme » non pas la construction de la société socialiste dans le délai d'un an ou même en « quelques mois », c'est-à-dire non pas la suppression des classes, non pas le dépassement des oppositions entre la ville et la campagne, mais *la remise en marche des fabriques et des usines aux mains de l'Etat prolétarien*, garantissant ainsi la possibilité de l'échange des produits entre les villes et les villages. La brièveté même du délai donne la clef qui permet de comprendre sans erreur la perspective tout entière.

Certes, même pour cette tâche très élémentaire, le délai prévu au début de 1918 était trop court. C'est de cette « bévue » purement pratique que Lénine se moquait au IV^e congrès de l'Internationale communiste en disant : « Nous étions plus stupides que maintenant. » Mais « nous » avons vu juste quant à la perspective générale, sans croire le moins du monde qu'on puisse en douze mois ériger intégralement « l'ordre socialiste », et, qui plus est, dans un pays arriéré. Lénine comptait pour atteindre le but fondamental et final sur trois générations, sur nous-mêmes, sur nos enfants et sur nos petits-enfants.

N'est-il pas clair que, dans son article de 1915, Lénine entend par « organisation de la production socialiste » non pas la création d'une société socialiste, mais une tâche infiniment plus simple, déjà accomplie par nous en U.R.S.S. ? Autrement il

28. *Ibidem*, XXX, 205.

faudrait arriver à la conclusion absurde que, selon Lénine, le parti prolétarien, après avoir conquis le pouvoir, « ajourne » la guerre révolutionnaire jusqu'à la troisième génération.

Voilà la triste situation du bastion fondamental de la nouvelle théorie : la citation de 1915. Mais ce qui est encore plus triste c'est que, pour Lénine, cette citation ne s'appliquait nullement à la Russie. Il parlait de l'Europe en opposition à la Russie. Cela découle non seulement du contenu de l'article cité, consacré aux Etats-Unis d'Europe, mais de toute l'attitude de Lénine à l'époque. Quelques mois plus tard, le 20 novembre 1915, Lénine écrivait spécialement sur la Russie :

« De cette situation de fait découle de toute évidence la tâche du prolétariat. Lutte révolutionnaire audacieuse, sans hésitation, contre la monarchie (mots d'ordre de la conférence de janvier 1912, " les trois baleines " ²⁹), lutte qui entraînerait toutes les masses démocratiques, c'est-à-dire surtout la paysannerie. Et en même temps lutte impitoyable contre le chauvinisme, lutte *pour la révolution socialiste d'Europe* en alliance avec son prolétariat... La crise militaire a renforcé les facteurs économiques et politiques qui la (la petite bourgeoisie) poussent, ainsi que la paysannerie, vers la gauche. C'est en cela que consiste la base objective qui *rend parfaitement possible la victoire de la révolution démocratique* en Russie. Nous n'avons pas besoin de démontrer ici *que les conditions objectives de la révolution socialiste sont complètement mûres en Europe occidentale* ; tous les socialistes influents, dans tous les pays avancés, admettaient cela avant la guerre. » ³⁰

Ainsi en 1915, Lénine parlait nettement de la révolution démocratique en Russie et de la révolution socialiste en Europe occidentale. En passant, il signalait comme quelque chose qui allait de soi, qu'en Europe occidentale, à la différence de la

29. Les trois mots d'ordre principaux de l'agitation bolchevique sous le tsarisme étaient « république démocratique », « journée de 8 heures », « confiscation des terres au bénéfice des paysans ». On les appelait « les trois colonnes » ou encore « les trois baleines » — par allusion au vieux mythe selon lequel le monde reposerait sur trois baleines — du bolchevisme. C'est entre autres sur ces trois mots d'ordre que les bolcheviks s'affrontaient aux liquidateurs dont les revendications démocratiques étaient étudiées pour pouvoir être concédées par le tsarisme.

30. Lénine, *Œuvres*, XXI, 434.

Russie, par opposition à la Russie, les conditions de la révolution socialiste « étaient tout à fait mûres ». Mais les auteurs de la nouvelle théorie, qui sont aussi ceux du programme, négligent simplement cette citation (une parmi beaucoup d'autres), qui se rapporte directement à la Russie ; ils agissent de même pour des centaines d'autres, pour les œuvres complètes de Lénine. En revanche, comme nous l'avons vu, ils s'emparent d'une autre citation qui se rapporte à l'Europe occidentale et lui attribuent un sens qu'elle ne peut et ne cherche pas à avoir ; ils accrochent ce sens arbitraire à la Russie que la citation ne vise pas ; et sur cette « fondation » ils érigent leur théorie nouvelle.

Comment Lénine envisageait-il cette question pendant la période qui précéda immédiatement Octobre ? En quittant la Suisse après la révolution de Février, Lénine s'adressa aux ouvriers suisses dans une lettre où il expliquait :

« La Russie est un pays paysan, un des pays les plus arriérés de l'Europe. Le socialisme ne peut pas y triompher *directement* tout de suite. Mais le caractère paysan du pays, étant donné l'immense fonds agraire qui est conservé par les nobles, propriétaires fonciers, *peut* en se basant sur l'expérience de 1905, donner à la révolution bourgeoise et démocratique en Russie une envergure immense ; il peut faire de notre révolution le *prologue* de la révolution socialiste mondiale, constituant une étape qui conduira vers elle... Le prolétariat russe ne peut pas par ses seules forces *achever victorieusement* la révolution socialiste. Mais il peut donner à la révolution russe une envergure telle, qu'il créera les meilleures conditions pour la révolution socialiste, il la *commencera* en quelque sorte. Il peut rendre la situation plus favorable à l'entrée, dans les batailles décisives, de son collaborateur *principal*, le plus sûr, du prolétariat socialiste européen et américain. »³¹

Ces lignes contiennent tous les éléments de la question. Si Lénine, comme on essaie de nous le faire croire, estimait en 1915, pendant une période de guerre et de réaction, que le prolétariat de Russie pouvait à lui seul construire le socialisme et ensuite, après avoir accompli cette besogne, déclarer la guerre aux Etats bourgeois, comment alors Lénine au début de 1917,

31. *Ibidem*, XXIII, 400.

alors que la révolution de Février avait déjà eu lieu, pouvait-il se prononcer aussi catégoriquement sur l'impossibilité pour la Russie paysanne d'édifier le socialisme par ses propres forces ? Il faudrait être au moins un peu logique et, disons-le franchement, respecter quelque peu Lénine.

Il serait superflu de multiplier les citations. Un exposé suivi des vues de Lénine sur le caractère économique et politique de la révolution sociale, conditionné par son extension internationale, exigerait une étude spéciale ; elle comprendrait bien des thèmes, sauf celui de la construction dans un seul pays d'une société socialiste se suffisant à elle-même, parce que Lénine ne connaissait pas ce sujet.

Il nous faut pourtant nous arrêter encore sur un autre article de Lénine ; en effet le projet de programme semble citer l'article posthume de Lénine : « De la coopération », en utilisant une expression isolée du contexte sans rapport avec l'objet de l'article. Nous avons en vue le chapitre V du projet de programme disant que les ouvriers des républiques soviétiques « possèdent, dans le pays, les prémisses *matérielles*, nécessaires et suffisantes... pour construire le socialisme intégral ». ³²

Si cet article, dicté par Lénine pendant sa maladie et publié seulement après sa mort, disait effectivement que l'Etat soviétique possède les prémisses *matérielles*, c'est-à-dire tout d'abord *de production*, nécessaires et suffisantes pour construire à lui seul le socialisme intégral, il ne resterait plus qu'à supposer que c'était là ou bien un lapsus de Lénine pendant la dictée, ou une erreur de déchiffrement du sténographe. L'un et l'autre sont en tout cas plus probables que l'abandon par Lénine, en deux lignes quelconques, du marxisme et de tout ce qu'il avait enseigné lui-même durant sa vie. Heureusement il est inutile de recourir à cette explication. L'article remarquable, quoique inachevé, « De la coopération », est relié par une unité de pensée à d'autres, non moins remarquables, parus pendant la dernière période de la vie de Lénine ; ils forment en quelque sorte les chapitres d'un livre inachevé, traitant de *la place de la révolution d'Octobre dans la chaîne des révolutions d'Occident et d'Orient* ; l'article « De la coopération » ne dit pas du tout ce que lui attribuent avec tant de légèreté les révisionnistes du léninisme.

Lénine y explique que la coopération « mercantile » peut et doit modifier complètement son rôle social dans l'Etat ouvrier ;

32. *Ibidem*, XXXIII, 481.

grâce à une politique juste, elle peut orienter la combinaison de l'intérêt particulier du paysan et de l'intérêt général de l'Etat dans la voie socialiste. Lénine expose dans les lignes suivantes les fondements de cette idée indiscutable :

« En effet, le pouvoir de l'Etat sur les principaux moyens de production, le pouvoir de l'Etat aux mains du prolétariat, l'alliance de ce prolétariat avec les millions de petits paysans, la direction de la paysannerie assurée par ce prolétariat, etc., n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour pouvoir, à partir de la coopération, de la coopération à elle seule, que nous traitions autrefois de mercantile, et que nous avons encore jusqu'à un certain point le droit de traiter ainsi, maintenant que nous avons la Nep, n'est-ce pas tout ce qui est nécessaire pour construire la société socialiste intégrale ? Ce n'est pas encore la construction de la société socialiste, mais c'est tout ce qui est nécessaire et suffisant à cet effet. »³³

Le texte seul de la citation, contenant la phrase inachevée (« de la coopération à elle seule ») prouve indiscutablement que nous sommes en présence d'un essai non corrigé et qui a été en outre dicté et non pas écrit de la main de son auteur. Aussi n'en est-il que plus impardonnable de s'accrocher à des phrases coupées du texte au lieu de réfléchir sur le sens général de l'article. Fort heureusement cependant, la *lettre* même de cette citation et pas seulement son *esprit* démontrent qu'on n'a pas le droit d'en faire l'utilisation abusive qu'en font les auteurs du projet. Quand il parle des « conditions nécessaires et suffisantes », Lénine délimite rigoureusement son sujet dans cet article. Il y examine seulement la question de savoir par quelles méthodes, par quels procédés nous parviendrons au socialisme sans nouveaux affrontements de classes à partir d'exploitations paysannes dispersées et émiettées, grâce à l'existence des bases du régime soviétique. L'article est entièrement consacré aux *formes sociales d'organisation* de la transition entre la petite économie privée et l'économie collective, et nullement aux conditions *matérielles de production* pendant cette période. Si aujourd'hui le prolétariat européen l'emportait et nous apportait l'aide de sa technique, la question de la coopération posée par

33. *Ibidem.*

Lénine — en tant que méthode sociale d'organisation combinant l'intérêt privé avec celui de la collectivité, conserverait toute son importance. La coopération montre la voie suivant laquelle les progrès de la technique (particulièrement l'électrification) peuvent réorganiser et unir des millions d'exploitations paysannes du fait de l'existence du régime soviétique ; mais la coopération ne se substitue pas à cette nouvelle technique et ne la crée pas en son sein. Comme nous l'avons vu, Lénine parle simplement des conditions « nécessaires et suffisantes » en général et les énumère avec précision. Ce sont : 1) « Le pouvoir de l'Etat s'étendant à tous les moyens de production » (le texte porte *s'appliquant* et n'est évidemment pas corrigé). 2) « Le pouvoir de l'Etat entre les mains du prolétariat » ; 3) l'alliance du prolétariat et de nombreux millions de paysans ; 4) « la garantie que le prolétariat conservera l'hégémonie par rapport à la paysannerie »... Et ce n'est qu'après avoir énuméré ces conditions *purement politiques* (il n'est même pas question ici des conditions matérielles) que Lénine tire sa conclusion : C'est (c'est-à-dire toutes les conditions énumérées) là tout ce qui est « nécessaire et suffisant » pour construire la société socialiste. « Tout ce qui est nécessaire et suffisant » *sur le plan politique* — rien de plus. Mais ajoute aussi Lénine, pour cette raison, « ce n'est pas encore la construction de la société socialiste ». Pourquoi ? Parce que les conditions politiques seules, même si elles sont suffisantes, ne résolvent pas le problème tout entier. Il reste encore la question de la culture. « Rien que » cela — dit Lénine ; il souligne les mots « rien que » et les enferme entre guillemets pour montrer l'énorme importance de ce qui manque. Lénine savait aussi bien que nous que la culture est liée à la technique : « pour être cultivés — dit-il, en faisant redescendre les révisionnistes sur terre — il faut qu'il y ait une certaine base *matérielle* »³⁴. Il suffit de se référer au problème de l'électrification que Lénine reliait, soit dit en passant, à la question de la révolution socialiste internationale. La lutte pour la culture, [dans le cadre des conditions] « nécessaires et suffisantes » politiques (*mais non pas matérielles*), accaparerait tous nos efforts s'il n'y avait pas le problème de la lutte permanente et implacable, économique, politique, militaire, culturelle, de la société socialiste s'édifiant sur une base arriérée, et du capitalisme mondial qui décline mais reste puissant par sa technique.

34. *Ibidem*, XVIII, 488.

« Je dirais bien — souligne Lénine, vers la fin du même article — que pour nous le centre de gravité se déplace vers le travail culturel, n'étaient les relations internationales, le devoir que nous avons de défendre notre position dans le domaine international. »³⁵

Telle est la véritable pensée de Lénine, même si l'on considère l'article sur la coopération en l'isolant de toutes ses autres œuvres. Comment donc qualifier autrement que de falsification la formule des auteurs du projet de programme, qui, empruntant sciemment à Lénine les mots concernant l'existence chez nous de conditions « nécessaires et suffisantes », y ajoutent pour leur part la condition fondamentale, c'est-à-dire la condition matérielle, tandis que Lénine montrait nettement qu'elle manquait précisément chez nous, qu'elle devait encore être conquise en liaison avec la lutte « pour nos positions dans le domaine international », c'est-à-dire avec la révolution prolétarienne internationale. Voilà ce qui reste du deuxième et dernier point d'appui de cette théorie.

C'est consciemment que nous ne reprenons pas ici les innombrables articles et discours, depuis 1905 jusqu'en 1923, dans lesquels Lénine affirme et répète de la façon la plus catégorique que sans la révolution mondiale triomphante nous sommes menacés de périr ; qu'on ne peut triompher de la bourgeoisie au point de vue économique dans un seul pays, et surtout dans un pays arriéré ; que la construction de la société socialiste est une tâche internationale par son essence même ; Lénine en tire des conclusions qui apparaîtront peut-être comme « pessimistes » aux créateurs de la nouvelle utopie nationale et réactionnaire ; mais elles sont suffisamment optimistes si on les considère du point de vue de l'internationalisme révolutionnaire. Nous ne nous arrêtons ici que sur les citations choisies par les auteurs du projet eux-mêmes, pour créer les prémisses « nécessaires et suffisantes » de leur utopie. Et nous voyons que tout leur édifice s'écroule dès qu'on le touche.

Nous croyons néanmoins qu'il est logique de citer ici ne serait-ce qu'un seul des témoignages directs de Lénine sur la question litigieuse, qui n'a pas besoin d'être expliqué et ne saurait être faussement interprété.

35. *Ibidem*, XVIII, p. 486.

« Nous avons souligné *dans toute une série d'ouvrages, dans toutes nos interventions, dans toute la presse*, qu'il n'en va pas en Russie comme dans les pays capitalistes : nous avons une minorité d'ouvriers occupés dans l'industrie et une majorité énorme de petits cultivateurs. Dans un pareil pays la révolution sociale ne peut triompher définitivement qu'à deux conditions : premièrement, qu'elle soit soutenue *en temps voulu* par la révolution sociale d'un ou de plusieurs pays avancés... L'autre condition est l'accord entre le prolétariat exerçant sa dictature ou détenant entre ses mains le pouvoir de l'Etat et la majorité de la population paysanne... *Nous savons que c'est seulement avec l'accord de la paysannerie que l'on peut sauver la révolution socialiste en Russie aussi longtemps que la révolution ne se produira pas dans d'autres pays...* »³⁶

Nous espérons que ce passage est suffisamment édifiant : premièrement, Lénine lui-même y souligne que les idées qu'il expose ont été développées par lui « dans toute une série d'ouvrages, dans toutes nos interventions, dans toute la presse » ; deuxièmement la perspective signalée fut établie par Lénine non pas en 1915, deux ans avant Octobre, mais en 1921, quatre ans après.

Nous osons croire qu'en ce qui concerne Lénine la question est suffisamment claire. Il reste à se demander comment les auteurs du projet de programme eux-mêmes l'envisageaient autrefois.

Staline disait à ce sujet en novembre 1926 :

« Le parti admit toujours comme point de départ que la victoire du socialisme dans un seul pays (est) la possibilité d'y construire le socialisme, et que cette tâche peut être accomplie par les forces d'un seul pays. »³⁷

Nous savons déjà que le parti n'admit *jamais cela comme point de départ*. Au contraire, dans « toute une série d'ouvrages, dans toutes nos interventions, dans toute la presse », comme dit Lénine, le parti se basa sur une position contraire qui trouva justement son expression fondamentale dans le programme du

36. *Ibidem*, 8, XXXIII.

37. *Pravda*, 12 novembre 1926.

parti communiste de l'U.R.S.S. Mais il faut espérer que Staline lui-même, tout au moins, est « toujours » parti de la fausse idée que « le socialisme peut être construit par les forces d'un seul pays ». Voyons cela.

Nous ignorons tout à fait comment Staline envisageait cette question en 1905 ou 1915, car nous manquons totalement de documents là-dessus. Mais, en 1924, Staline exposa en ces termes les vues de Lénine sur la construction du socialisme :

« Renverser le pouvoir de la bourgeoisie et installer le pouvoir du prolétariat dans un seul pays, ce n'est pas encore assurer la pleine victoire du socialisme. La principale tâche du socialisme — *l'organisation de la production socialiste* — reste encore à accomplir. Peut-on résoudre ce problème, peut-on obtenir la victoire définitive du socialisme dans un seul pays sans les efforts conjugués des prolétaires de plusieurs pays avancés ? Non, *c'est impossible*. Pour renverser la bourgeoisie, il suffit des efforts d'un seul pays, l'histoire de notre révolution en témoigne. Pour la victoire définitive du socialisme, *pour l'organisation de la production socialiste, les efforts d'un seul pays, surtout d'un pays paysan comme la Russie, ne suffisent plus ; il faut les efforts des prolétaires de plusieurs pays avancés (...)* Tels sont en général les traits caractéristiques de *la théorie léniniste de la révolution prolétarienne*. »³⁸

Il faut bien l'admettre : « les traits caractéristiques de la théorie léniniste » sont bien exposés ici avec assez d'exactitude. Dans les éditions ultérieures pourtant du livre de Staline, ce passage fut remanié dans un sens directement contraire et « les traits caractéristiques de la théorie léniniste » ont été une année plus tard dénoncés comme... du trotskysme. Le VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste a adopté sa résolution en se conformant non à l'édition de 1924 mais à celle de 1926.

Telle est la situation de Staline. Elle ne saurait être plus

38. La traduction renvoie à J. Staline, *De Lénine et du léninisme*, Gosizdat, Moscou, 1924, pp. 40-41. La traduction française parue en 1947 aux Editions sociales liées au P.C.F. et « soigneusement revue » selon l'éditeur, assure dès la seconde phrase : « Ayant consolidé son pouvoir et entraîné la paysannerie à sa suite, le prolétariat du pays victorieux peut et doit édifier la société socialiste. » En revanche, la seconde phrase du texte ci-dessus a disparu.

mauvaise. Il est vrai que l'on pourrait encore s'en consoler si le VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste ne se trouvait pas, lui aussi, dans une situation tout aussi lamentable.

Il reste un dernier espoir : c'est qu'au moins Boukharine, le véritable auteur du projet de programme, « ait toujours admis comme point de départ » la possibilité de réaliser le socialisme dans un seul pays. Vérifions.

Voici ce que Boukharine écrivait à ce sujet en 1917 :

« Les révolutions sont les locomotives de l'histoire. Seul le prolétariat, même dans la Russie arriérée, peut être l'irremplaçable mécanicien de cette locomotive. Mais le prolétariat ne peut déjà plus rester dans les limites des rapports de propriété de la société bourgeoise. Il marche vers le pouvoir et vers le socialisme. Pourtant cette tâche qui, en Russie aussi, " s'inscrit à l'ordre du jour " ne peut pas être réalisée " à l'intérieur des frontières nationales ". Ici la classe ouvrière se heurte à un mur infranchissable (remarquez-le bien : un mur infranchissable. L. T.) qui ne peut être battu en brèche que par le bélier de la *révolution ouvrière internationale*. »³⁹

On ne saurait s'exprimer plus clairement. Telle était l'opinion de Boukharine en 1917, deux ans après le prétendu « revirement » de Lénine en 1915. Pourtant, la révolution d'Octobre n'aurait-elle rien appris de nouveau à Boukharine ? Vérifions cela.

En 1919, Boukharine écrivait au sujet de « La dictature du prolétariat en Russie et la révolution mondiale », dans l'organe théorique de l'Internationale communiste :

« Etant donnée l'existence de l'économie *mondiale* et les relations entre ses parties, étant donnée l'interdépendance des divers groupes bourgeois organisés en Etats, *il va de soi* (souligné par nous) que la lutte dans un pays isolé ne peut s'achever sans qu'une victoire décisive ait été remportée par une de ces parties dans *plusieurs* pays civilisés. »

39. N. Boukharine, *Klassovaja bor'ba i revoljucija v Rossii*, (La Lutte des classes et la révolution en Russie), 1917, pp. 3-4.

A cette époque cela allait même « de soi ». Plus loin :

« La littérature marxiste ou proche du marxisme d'avant-guerre posa plus d'une fois la question de savoir si la victoire du socialisme était possible dans un seul pays. La majorité des auteurs y répondait négativement (et Lénine alors en 1915? L. T.), ce dont il n'est pas possible de déduire qu'il soit impossible ou inadmissible de commencer la révolution et de s'emparer du pouvoir dans un pays isolé. »

Précisément !

Le même article disait plus loin :

« La période de progression des forces productives ne peut venir qu'avec la victoire du prolétariat dans plusieurs pays importants... D'où l'on conclut : il est nécessaire de développer par tous les moyens la révolution mondiale et de former un bloc économique solide entre les pays industriels et la Russie soviétique. »⁴⁰

L'affirmation de Boukharine que l'essor des forces productives, c'est-à-dire le véritable essor du socialisme ne s'instaurera chez nous qu'après la victoire du prolétariat des pays avancés d'Europe, c'est précisément la phrase qui est à la base de tous les actes d'accusation dressés contre le « trotskysme », entre autres lors du VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste. Seulement, ce qui est curieux, c'est que Boukharine, qui doit son salut à sa courte mémoire, intervienne comme accusateur. A côté de cet aspect comique, il en est un autre tragique : c'est Lénine qui est sur la sellette, lui qui a exprimé cette même pensée élémentaire des dizaines de fois.

Enfin, en 1921, six ans après le prétendu revirement de Lénine de 1915, quatre ans après Octobre, le comité central, Lénine en tête, approuva le programme des Jeunesses communistes établi par une commission sous la direction de Boukharine. Le paragraphe 4 de ce programme déclare :

« En U.R.S.S., le pouvoir d'Etat se trouve déjà entre les mains de la classe ouvrière. Pendant trois ans de lutte

40. N. Boukharine, « La Dictature du prolétariat en Russie et la révolution mondiale », *Kommunističeskij International*, n° 5, sept. 1919, p. 614.

héroïque contre le capital mondial, le prolétariat a maintenu et renforcé le pouvoir soviétique. Quoique la Russie possède d'immenses richesses naturelles, elle est néanmoins au point de vue industriel un pays arriéré où prédomine une population petite-bourgeoise. Elle ne peut parvenir au socialisme qu'à travers la révolution prolétarienne mondiale, dans l'ère de développement dans laquelle nous sommes entrés. »

Ce paragraphe à lui seul du programme des Jeunesses communistes (non d'un article occasionnel, mais d'un programme !) fait apparaître comme ridicules et vraiment indignes les tentatives des auteurs du projet pour démontrer que le parti a « toujours » considéré comme possible l'édification du socialisme dans un seul pays, et de plus précisément en Russie. S'il en fut « toujours » ainsi, pourquoi Boukharine formula-t-il de cette façon ce paragraphe du programme des Jeunesses communistes ? Où Staline avait-il à ce moment les yeux ? Comment Lénine et tout le comité central ont-ils pu approuver une pareille hérésie ? Comment personne dans le parti n'a-t-il remarquer ce « détail » et n'a posé de question à ce sujet ? Tout ceci ne ressemble-t-il pas trop à une mauvaise plaisanterie dans laquelle on ridiculise de plus en plus le parti, son histoire, l'Internationale communiste ? N'est-il pas temps d'en finir ? N'est-il pas temps de dire aux révisionnistes : ne vous permettez plus de vous dissimuler derrière Lénine et derrière la tradition théorique du parti !

Lors du VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste, Boukharine, qui se sauve grâce à sa courte mémoire, argumentant en faveur de la résolution condamnant le « trotskysme », déclara :

« La théorie de la révolution permanente du camarade Trotsky (or le camarade Trotsky professe encore maintenant cette théorie) dit aussi qu'en raison de notre situation économique arriérée, nous périrons inévitablement sans la révolution mondiale. »⁴¹

J'avais parlé au VII^e plénum des lacunes dans la théorie de la révolution permanente telle que je l'avais formulée en 1905-1906. Mais il va de soi que je n'avais même pas songé à renoncer à ce

41. *C.r. sténo*, p. 115.

qu'elle avait de fondamental, à ce qui me rapprochait et me rapprocha de Lénine, ce qui à présent ne me permet pas d'admettre la révision du léninisme.

Il y avait deux idées fondamentales dans la théorie de la révolution permanente.

Premièrement : en dépit du retard historique de la Russie, la révolution peut remettre le pouvoir au prolétariat russe avant de le donner à celui des pays avancés. Deuxièmement : pour surmonter les contradictions auxquelles se heurtera la dictature du prolétariat dans un pays arriéré, encerclé par un monde d'ennemis capitalistes, il faudra passer dans l'arène de la révolution mondiale. La première de ces idées est basée sur une juste conception de la loi du développement inégal. La seconde sur une compréhension exacte de l'indissolubilité des liens économiques et politiques reliant les pays capitalistes. Boukharine a raison quand il dit que je continue à professer encore aujourd'hui ces deux thèses fondamentales de la théorie de la révolution permanente. Maintenant plus que jamais. Car je les considère comme entièrement vérifiées et démontrées, sur le plan théorique, par les œuvres complètes de Marx et de Lénine, et sur le plan pratique, par l'expérience de la révolution d'Octobre.

6. Où est donc la « déviation social-démocrate » ?

Les citations et ces rappels sont plus que suffisants pour caractériser la position théorique de Staline et de Boukharine, hier et aujourd'hui. Mais pour caractériser leurs procédés politiques, il faut rappeler qu'après avoir glané dans les écrits de l'Opposition⁴² des déclarations tout à fait analogues à celles

42. L'Opposition de gauche (ou « opposition de 1923 », « bolcheviks-léninistes » appelés « trotskyste par ses adversaires) était née à Moscou en 1923 sur la double question de la démocratie dans le parti et du rôle de la planification industrielle. La lettre de Trotsky du 8 octobre 1923 sur le « cours nouveau » avait donné le signal de l'apparition au grand jour d'un conflit jusqu'alors cantonné au bureau politique. Le 15 octobre 1923, Trotsky avait reçu l'appui des « 46 » vieux bolcheviks (parmi lesquels, Piatakov, Préobrajensky, Sérébriakov, I. N. Smirnov, Antonov-Ovseenko, Boubnov, T. V. Sapronov, V. M. Smirnov, L. S. Bogouslavsky, Rafail, Varvara Iakovleva, V. V. Kossior, A. G. Beloborodov, Alsky, N. I. Mouralov, Sosnovsky, Voronsky, Drobnis, B. M. Eltsine, etc.) Rakovsky et Krestinsky n'avaient pas signé parce qu'en poste à l'étranger. En 1926, l'« opposition de 1923 » avait fusionné avec la « nouvelle opposition » dite aussi « de Léninegrad » et formé l'« opposition unifiée » dont les membres avaient été exclus en décembre 1927.

qu'ils firent eux-mêmes jusqu'en 1925, (à ce moment-là en parfaite concordance avec Lénine), Staline et Boukharine ont, en s'appuyant sur ces citations, bâti la théorie de notre « déviation social-démocrate ». Voici que, sur le problème essentiel des rapports entre Octobre et la révolution internationale, l'Opposition penserait comme Otto Bauer⁴³, qui nie la possibilité de la construction du socialisme en Russie. On pourrait vraiment croire que l'imprimerie ne fut inventée qu'en 1924 et que tout ce qui précède est voué à l'oubli. On compte sur la mémoire courte.

Pourtant, déjà au IV^e Congrès, sur le caractère de la révolution d'Octobre, l'Internationale communiste a réglé leur compte à Otto Bauer et autres philistins de la II^e Internationale. Le rapport que je présentai au nom du comité central, sur la Nep⁴⁴ et les perspectives de la révolution mondiale, portait un jugement sur l'attitude d'Otto Bauer qui exprimait les vues de notre comité central d'alors ; il ne se heurta à aucune objection au congrès et j'estime qu'il a intégralement conservé toute sa force jusqu'à aujourd'hui. Quant à Boukharine il renonça à clarifier l'aspect politique du problème puisque « beaucoup de camarades, parmi lesquels Lénine et Trotsky » en avaient déjà parlé ; en d'autres termes Boukharine se solidarisa alors avec mon rapport. Voilà ce que j'avais dit à propos d'Otto Bauer au IV^e Congrès :

« Les théoriciens social-démocrates qui, d'une part admettent dans leurs articles du dimanche que le capitalisme, surtout en Europe, se survit et qu'il est devenu un frein de l'évolution historique, et d'un autre côté expriment la certitude que l'évolution de la Russie soviétique la conduit inévitablement à la victoire de la démocratie bourgeoise, versent ainsi dans la contradiction la plus pitoyablement banale, bien digne de ces confusionnistes obtus et vantards. *La Nep est calculée pour des conditions de temps et d'espace déterminés : c'est une manœuvre de l'Etat ouvrier vivant encore dans un entourage capitaliste et comptant fermement sur le développement révolutionnaire*

43. Otto Bauer (1881-1938), fils de riche famille juive, après des études de droit et d'économie et une collaboration avec Kautsky, était devenu le principal dirigeant social-démocrate autrichien. Prisonnier de guerre en Russie, puis chef de file de l'austro-marxisme après l'échec de la révolution.

44. La Nep désigne la nouvelle politique économique adoptée en 1921 et visant à ranimer l'économie à partir du marché des produits alimentaires.

de l'Europe. On ne peut, dans les calculs politiques, négliger un facteur comme le temps. Si l'on admet en effet que le capitalisme durera encore en Europe un siècle ou un demi-siècle, et que la Russie soviétique, dans sa politique économique, devra s'y adapter, alors la question se résout d'elle-même, car, dans cette hypothèse, nous supposons *a priori* que la révolution prolétarienne en Europe échouera et qu'une nouvelle époque de renaissance capitaliste commencera. Sur quoi nous baserions-nous pour admettre cette hypothèse ? Si Otto Bauer a découvert dans la vie de l'Autriche d'aujourd'hui des symptômes miraculeux de la résurrection capitaliste, alors le sort de la Russie soviétique est fixé d'avance. Mais en attendant, nous ne voyons pas de miracles, et nous n'y croyons pas. A notre point de vue, si la bourgeoisie européenne s'assurait le pouvoir pour plusieurs décennies dans les conditions actuelles du monde, cela aboutirait non à une nouvelle floraison du capitalisme, mais à la décomposition économique et à la désagrégation culturelle de l'Europe. De façon générale, il est indéniable qu'un tel processus pourrait également entraîner dans l'abîme la Russie soviétique. Passerait-elle par le stade de la « démocratie » ou sa décomposition prendrait-elle d'autres formes ? Ce n'est déjà plus là qu'une question secondaire. Mais nous ne voyons aucune raison pour adhérer à la philosophie de Spengler⁴⁵. Nous comptons fermement sur le développement révolutionnaire de l'Europe. *La nouvelle politique économique n'est qu'une adaptation à l'allure de ce développement.* »⁴⁶

Cette façon de poser la question nous ramène au point par lequel nous avons commencé à juger le projet de programme : à l'époque de l'impérialisme, on ne peut considérer le destin d'un pays isolé qu'en partant des tendances de l'évolution mondiale, qui est un tout dans lequel ce pays, avec ses particularités nationales, est inclus, et dont il dépend. Les théoriciens de la II^e Internationale isolent l'U.R.S.S. de l'ensemble du monde et de l'époque impérialiste ; ils appliquent à l'U.R.S.S. en tant que pays isolé le critère aride de la « maturité » économique ; ils

45. Oswald Spengler (1882-1936), auteur d'un ouvrage sur le *Déclin de l'Occident*, incarnait le pessimisme weimarien.

46. *Pjat let Kominierna* (Les cinq premières années de l'I.C.), pp. 491-492.

établissent que l'U.R.S.S. n'est pas capable de construire le socialisme par ses seules forces, et en déduisent l'inéluctabilité de la dégénérescence capitaliste de l'Etat ouvrier.

Les auteurs du projet de programme se placent sur le même terrain théorique ; ils acceptent entièrement la méthodologie métaphysique des théoriciens social-démocrates : exactement comme eux, ils « font abstraction » de l'ensemble du monde et de l'époque impérialiste ; ils prennent comme point de départ la fiction du développement isolé ; ils appliquent à l'étape nationale de la révolution mondiale l'aride critère économique ; par contre leur « sentence » est inverse de la leur. Le « gauchisme » des auteurs du projet consiste en ce qu'ils reproduisent à rebours le jugement social-démocrate. Pourtant, quelle que soit la manière dont les théoriciens de la II^e Internationale posent la question, elle ne vaut rien. Il faut suivre Lénine qui *écarte* le jugement et le diagnostic de Bauer comme des exercices dignes d'un élève de cours préparatoire.

Voilà ce qu'il en est de la « déviation social-démocrate ». Ce n'est pas nous mais les auteurs du projet qu'il faudra classer parmi les parents de Bauer.

7. La dépendance de l'U.R.S.S. de l'économie mondiale

C'est Vollmar⁴⁷ lui-même qui fut le précurseur des prédicateurs de la société socialiste nationale. En dessinant, dans [son] article intitulé « L'Etat socialiste isolé »⁴⁸, la perspective de la construction du socialisme en Allemagne par les forces propres du prolétariat de ce pays (qui avait dépassé de loin l'Angleterre avancée), Vollmar, en 1878, se référait avec une clarté et une précision absolue, à la loi du développement inégal, qui, selon Staline, aurait été inconnue de Marx et d'Engels. Vollmar déduit (en 1878) de cette loi la conclusion incontestable qui suit :

« Dans les conditions qui prévalent actuellement, et qui conserveront leur force pendant toute la période à venir

47. Georg Heinrich von *Vollmar* (1850-1922), dirigeant du S.P.D. en Bavière, est généralement considéré comme l'ancêtre de sa droite révisionniste, donc du réformisme et en tout cas de l'alliance électorale avec les partis bourgeois démocrates.

48. G. Vollmar, « Die isolierte Sozialistische Staat » (L'Etat socialiste isolé), *Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, Zürich, 1979, pp. 54-75.

prévisible, l'hypothèse d'une victoire simultanée du socialisme dans tous les pays civilisés est absolument exclue... »

Développant cette pensée par la suite, Vollmar dit :

« Nous en arrivons ainsi à l'Etat socialiste *isolé*, au sujet duquel j'espère avoir démontré que s'il n'est pas le seul possible, il est tout au moins *le plus vraisemblable*... »

Dans la mesure où l'on peut comprendre ici par Etat isolé uniquement un Etat de dictature prolétarienne, Vollmar expose une pensée indiscutable qui était celle de Marx et d'Engels et que Lénine exprima dans l'article de 1915 cité plus haut.

Mais ensuite viennent des trouvailles faites par Vollmar lui-même, d'ailleurs formulées d'une manière moins aussi unilatérale et erronée que celle de nos théoriciens du socialisme dans un seul pays. Pour construire son argumentation, Vollmar part de la considération que l'Allemagne socialiste entretiendrait des relations économiques suivies avec l'économie capitaliste mondiale, tout en disposant des avantages d'une technique supérieurement développée et de faibles frais de production. Une pareille construction repose sur la perspective de *la coexistence pacifique* des systèmes socialiste et capitaliste. Or, le socialisme, plus on avancera, manifestera ses énormes avantages au point de vue de la production et la nécessité de la révolution mondiale disparaîtra d'elle-même : le socialisme triomphera du capitalisme à travers le marché, par l'intervention des bas prix.

Boukharine, auteur du premier projet de programme et co-auteur du second projet, fonde entièrement sa construction du socialisme dans un seul pays sur l'idée de l'économie isolée repliée sur elle-même. Dans l'article de Boukharine intitulé : « Du caractère de notre révolution et de la possibilité de la construction victorieuse du socialisme en U.R.S.S. »⁴⁹, qui constitue le produit suprême de la scolastique, multipliée par la sophistique, tout le raisonnement se déroulant dans le cadre d'une économie isolée, l'argument principal et unique est le suivant :

49. « O karaktere nachei revoljutsii u Vochmojnosti pobedonosnogo socialisticheskogo stroitel'stav v SSSR » (Du Caractère de notre révolution et de la possibilité de la construction victorieuse du socialisme en U.R.S.S.), *Bolchevik*, n° 19/20, 1926, pp. 28-59.

« Puisque nous avons tout ce qui est nécessaire et suffisant pour construire le socialisme, par conséquent, dans le processus même de cette construction, il n'existe aucun moment à partir duquel cette construction devienne impossible. Si nous avons à l'intérieur de notre pays une combinaison de forces telle que, par rapport à chaque année, la prépondérance du secteur socialiste de notre économie s'affirme, si les secteurs socialisés de notre économie croissent plus rapidement que ceux du capitalisme privé, nous entamons chaque année nouvelle avec des forces accrues. »⁴⁹

C'est un raisonnement irréfutable : « *Puisque* nous avons tout ce qui est nécessaire et suffisant » *alors...* nous l'avons. Prenant comme point de départ les résultats de la démonstration, Boukharine érige un système parachevé d'économie socialiste close, sans entrées ni sorties sur l'extérieur. Boukharine, de même que Staline, ne se souvient de l'ambiance extérieure, c'est-à-dire du monde entier, que pour le voir sous l'angle de l'intervention militaire. Lorsque Boukharine parle dans cet article de la nécessité de « faire abstraction » du facteur international, il a en vue l'intervention militaire et non le marché mondial. Il n'a pas besoin de s'en abstraire car dans toute sa construction il l'oublie simplement. Selon ce schéma, Boukharine a défendu au XIV^e Congrès l'idée que, si une intervention ne venait pas y faire obstacle, nous construirions le socialisme « même au pas de la tortue ». La lutte incessante entre deux systèmes, le fait que le socialisme ne peut reposer que sur des forces productives supérieures, en un mot la dynamique marxiste de la substitution d'une formation sociale à une autre, basée sur la croissance des forces productives, tout cela fut totalement jeté au rebut. La dialectique révolutionnaire et historique fut remplacée par l'utopie réactionnaire du grignotage d'un socialisme fermé sur lui-même, s'édifiant sur une base technique inférieure, évoluant « au pas de la tortue », dans des limites nationales, et n'ayant comme rapport avec le monde extérieur que la crainte de l'intervention. Le fait de ne pas accepter cette piteuse caricature de la doctrine de Marx et de Lénine a été qualifié de « déviation social-démocrate ». C'est dans l'article de Boukharine auquel nous nous référons que, pour la première fois, on mit en évidence, avec « argumentation » à l'appui, cette façon de caractériser nos opinions. L'histoire enregistrera que nous fûmes condamnés pour « déviation social-démocrate » parce que nous

n'avions pas voulu accepter un renversement de la théorie de Vollmar du socialisme dans un seul pays, qui la rendait pire encore.

Le prolétariat de la Russie tsariste ne se serait pas emparé du pouvoir en Octobre, si la Russie n'avait pas été un chaînon, le plus faible, mais chaînon quand même, de la chaîne de l'économie mondiale. La conquête du pouvoir par le prolétariat n'a nullement isolé la République des soviets de la division internationale du travail créée par le capitalisme.

De même que la sage chouette ne s'envole qu'au crépuscule, de même la théorie du socialisme dans un seul pays surgit à un moment où notre industrie, épuisant de plus en plus l'ancien capital de base qui cristallisait les deux tiers de la dépendance de notre industrie à celle du monde, avait un urgent besoin de renouveler et d'étendre ses liens avec le monde extérieur, et au moment où les problèmes du commerce extérieur se posaient nettement devant la direction de l'économie.

Lors du XI^e Congrès, c'est-à-dire du dernier congrès où Lénine put s'exprimer, il prévint, en temps voulu, le parti que celui-ci aurait à subir un nouvel examen, « un examen qu'organiserait le marché russe et le marché mondial, auquel nous sommes subordonnés, avec lequel nous sommes liés, et dont nul ne peut s'arracher. »⁵⁰.

Rien ne frappe aussi cruellement la théorie du « socialisme intégral » isolé que ce simple fait que les chiffres de notre commerce extérieur sont devenus, au cours des toutes dernières années, la pierre angulaire de nos plans économiques. « La partie la plus faible » de toute notre économie, y compris notre industrie, est l'importation, qui dépend entièrement de l'exportation. Or la résistance d'une chaîne dépendant du chaînon le plus faible, les proportions de nos plans économiques sont adaptées à celles de l'importation.

Nous lisons dans un article consacré au système de l'établissement du plan, paru dans la revue du Plan d'Etat :

« En établissant les chiffres de contrôle de l'année courante nous avons dû, par méthodologie, prendre comme point de départ, les plans de notre exportation et ceux de notre importation, s'orienter d'après eux pour établir toute une série de plans de diverses branches de

50. Lénine, Œuvres, XXXIII, p. 231.

l'industrie, et par conséquent tout le plan industriel général, faire concorder en particulier avec eux la construction des usines nouvelles, etc. »⁵¹

Cette façon d'aborder la question selon la méthode du Plan d'Etat signifie sans aucun doute que les chiffres de contrôle déterminent la direction et l'allure de notre évolution économique, mais que le contrôle de ces chiffres s'est déjà déplacé vers l'économie mondiale : il en est ainsi, non pas parce que nous sommes devenus plus faibles, mais parce que, devenant plus forts, nous nous sommes arrachés au cercle vicieux de l'isolement.

Par les chiffres des exportations et des importations, le monde capitaliste nous montre qu'il a d'autres moyens pour réagir que l'intervention militaire. La productivité du travail et du système social dans son ensemble étant mesurée dans les conditions du marché par le rapport des prix, l'économie soviétique est plutôt menacée par une intervention de marchandises capitalistes à bon marché que par une intervention militaire. Rien que pour cette raison, il ne s'agit nullement de remporter économiquement un triomphe isolé sur sa « propre » bourgeoisie. « La révolution socialiste qui s'avance sur le monde entier ne consistera pas seulement en ce que le prolétariat de chaque pays triomphera de sa bourgeoisie »⁵². Il s'agit d'un match, d'une lutte à mort, entre deux systèmes sociaux, dont l'un a commencé à se construire en s'appuyant sur des forces productives arriérées tandis que l'autre repose encore aujourd'hui sur des forces productives d'une puissance infiniment plus grande.

Celui qui taxe de « pessimisme » le fait de reconnaître que nous dépendons du marché mondial (Lénine disait franchement que nous lui sommes *subordonnés*), trahit toute sa pusillanimité de petit bourgeois provincial devant le marché mondial et le caractère minable de son optimisme local, qui espère échapper à ce marché en se dissimulant sous les buissons, en se tirant d'affaire par ses propres moyens.

La nouvelle théorie considère comme une question d'honneur l'idée bizarre que l'U.R.S.S. peut périr à la suite d'une

51. « Le système de l'établissement du Plan », *Planovoie Khoziastvo* (L'Économie planifiée), janvier 1927, p. 27.

52. « Lénine, 1919 » est la seule référence donnée ici par Trotsky.

intervention militaire, mais en aucun cas par suite de son retard dans le domaine économique. Mais puisque, dans une société socialiste, les masses travailleuses doivent être bien plus disposées à défendre le pays que les esclaves du capital à l'attaquer, on se demande : comme pourrions-nous périr à la suite d'une intervention militaire ? Parce que l'ennemi est infiniment plus fort au point de vue *technique*. Boukharine n'admet la supériorité des forces productives que dans leur aspect militaire technique. Il ne veut pas comprendre que le tracteur Ford est tout aussi dangereux que le canon du Creusot, avec la différence que ce dernier ne peut agir que de temps à autre, tandis que le premier nous presse continuellement. En outre le tracteur sait qu'il a derrière lui le canon comme ultime réserve.

Nous, premier Etat ouvrier, nous sommes une partie du prolétariat mondial et, avec lui, nous *dépendons* du capitalisme mondial. Indifférent, neutre, châtré par les bureaucrates, ce bon petit mot de « liens » n'est mis en circulation que pour dissimuler le caractère, extrêmement pénible et dangereux pour nous, de ces « liens ». Si nous produisions aux prix du marché mondial, notre dépendance vis-à-vis de celui-ci, tout en restant une dépendance, serait infiniment moins rigoureuse qu'à présent. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Le monopole du commerce extérieur témoigne lui-même du caractère cruel et dangereux de notre dépendance. L'importance décisive qu'à ce monopole pour notre construction du socialisme se déduit précisément d'un rapport des forces défavorables pour nous. Mais on ne peut oublier un seul instant que le monopole du commerce extérieur ne fait que régulariser notre dépendance du marché mondial, mais qu'il ne la supprime pas.

« Aussi longtemps que notre république des soviets — écrits Lénine — demeure une *marche, isolée* de tout le monde capitaliste, croire à notre indépendance économique complète, à la disparition de certains dangers, serait faire preuve d'esprit fantasque et d'utopisme. »⁵³

Les dangers essentiels sont la conséquence de la situation objective de l'U.R.S.S., « marche isolée » de l'économie capitaliste hostile. Toutefois ces périls peuvent grandir ou décroître. Cela dépend de l'action de deux facteurs : notre construction

53. Lénine, *Sotchinenija*, XVII, p. 409.

socialiste d'une part et l'évolution de l'économie capitaliste d'autre part. Certainement, *en dernière analyse*, c'est le second facteur, c'est-à-dire le sort de l'ensemble de l'économie mondiale qui a une importance décisive.

Peut-il arriver, et dans quel cas précis, que la productivité de notre système social retarde de plus en plus sur celle du capitalisme ? Car, *en fin de compte*, cela amènerait inévitablement l'écroulement de la république socialiste. Si nous dirigeons scientifiquement notre économie pendant cette nouvelle phase, au cours de laquelle nous devons créer par nous-mêmes la base de l'industrie, ce qui exige de bien plus grandes qualités de la part de la direction, la productivité de notre travail grandira. Peut-on cependant avancer l'hypothèse que la productivité du travail des pays capitalistes, ou, pour parler plus précisément, des pays capitalistes prédominants, croîtra plus rapidement que la nôtre ? Si l'on ne donne pas à cette question une réponse qui tienne compte des perspectives, les affirmations vantardes d'après lesquelles notre allure serait « par elle-même » suffisante (sans parler de la philosophie ridicule de « l'allure de tortue ») ne signifient rien. Mais la seule tentative de répondre au problème de la compétition entre les deux systèmes nous entraîne sur l'arène de l'économie et de la politique mondiales ; sur cette arène c'est l'Internationale révolutionnaire, comprenant la république des soviets, qui agit et qui décide, et nullement une république soviétique vivant pour elle-même et recourant de temps à autres à l'aide de l'Internationale.

Le projet de programme dit au sujet de l'économie étatisée de l'U.R.S.S. qu'elle « développe la grosse industrie à une allure dépassant celle de l'évolution qui s'effectue dans les pays capitalistes ». Dans cet essai de confrontation des deux allures, il faut reconnaître qu'on fait un pas en avant dans le domaine des principes, par rapport à la période où les auteurs du programme niaient catégoriquement la nécessité d'un coefficient de comparaison entre notre évolution et celle du monde. Il est inutile « de mêler à ces problèmes le facteur international » disait Staline. Nous construirons le socialisme « même à une allure de tortue » annonçait Boukharine. C'est justement sur la base de cette ligne que se déroulèrent les discussions de principe au cours de plusieurs années. *Au point de vue formel* — cette ligne a triomphé. Mais si l'on ne se borne pas à insérer dans le texte une comparaison entre les différentes allures de l'évolution économique, et si l'on se pénètre de ce que le problème a d'essentiel on verra que l'on ne peut parler dans un autre chapitre du projet

d' « un minimum suffisant de l'industrie, en ne se basant que sur des rapports intérieurs, sans relation avec le monde capitaliste ; on ne peut non seulement résoudre *a priori*, mais même poser la question de savoir s'il est « possible » ou « impossible » au prolétariat du pays envisagé de construire le socialisme par ses propres forces. La question se résoud par la dynamique de la lutte de deux systèmes, de deux classes mondiales ; malgré les coefficients élevés de notre croissance au cours de la *période de reconstitution*, il demeure un fait essentiel et indiscutable :

« Le capital, si on le considère dans le monde entier, continue à présent encore à être plus fort que le pouvoir des soviets, non seulement militairement, mais aussi économiquement. C'est cette thèse fondamentale qu'il faut prendre comme point de départ et ne jamais oublier. »⁵⁴

Le problème du rapport des différentes allures entre elles *n'est pas résolu*. Il ne dépend pas seulement de notre savoir-faire pour aborder la *smytchka*⁵⁵ réelle, assurer le stockage des blés, intensifier les exportations et les importations ; autrement dit, il ne tient pas uniquement à nos succès à l'intérieur, qui sont certes un facteur d'importance exceptionnelle dans cette lutte ; mais il est encore lié à la marche de l'économie et de la révolution mondiales. Par conséquent la question sera tranchée non pas dans les limites d'une nation, mais sur l'arène de la lutte économique et politique à l'échelle mondiale.

C'est ainsi que presque sur chaque point du projet de programme, nous voyons une concession directe ou camouflée faite à la critique de l'Opposition. Cette « concession » se manifeste par un rapprochement avec Marx et Lénine dans le domaine théorique ; mais les conclusions révisionnistes demeurent tout à fait indépendantes des thèses révolutionnaires.

8. *La contradiction entre forces productives et frontières nationales, cause du caractère utopique et réactionnaire de la théorie du socialisme dans un seul pays.*

L'argumentation de la théorie du socialisme dans un seul pays se réduit, comme nous l'avons vu, d'une part à interpréter

54. *Ibidem*, XVII, p. 102.

55. La *smytchka* (liaison) est le mot qui, dans le code bolchevique, sert à désigner l'alliance entre travailleurs des villes et des campagnes.

en sophiste quelques lignes de Lénine, et d'autre part à expliquer en scolastique « la loi du développement inégal ». En interprétant judicieusement aussi bien cette loi historique que les citations en question, nous arrivons à une conclusion directement opposée, celle que tiraient Marx, Engels, Lénine et nous tous, y compris Staline et Boukharine jusqu'en 1925.

Du développement inégal et saccadé du capitalisme découle le caractère inégal, saccadé, de la révolution socialiste ; tandis que de l'interdépendance mutuelle des divers pays, poussée à un degré très avancé, découle l'impossibilité non seulement politique, mais aussi économique, de construire le socialisme dans un seul pays.

Examinons une fois de plus sous cet angle, et de plus près, le texte du programme. Nous avons déjà lu dans l'introduction :

« L'impérialisme... avive jusqu'à les amener à une tension extrême les contradictions existant entre la croissance des forces de production de l'économie nationale et les cloisons séparant nations et Etats. »

Nous avons déjà dit que cette thèse était, ou plutôt devrait être la pierre angulaire d'un programme international. Mais elle exclut, réfute et balaie précisément *a priori* la théorie du socialisme dans un seul pays comme une théorie réactionnaire, parce qu'en contradiction irréductible non seulement avec la *tendance* fondamentale de l'évolution des forces productives, mais aussi avec les *résultats matériels* que ce développement a déjà acquis. Les forces productives sont incompatibles avec les cadres nationaux. C'est ce fait qui commande non seulement le commerce extérieur, l'exportation d'hommes et de capitaux, la conquête de territoires, la politique coloniale, la dernière guerre impérialiste, mais aussi l'impossibilité au point de vue économique, pour un Etat socialiste, de vivre en vase clos. Les forces productives *des pays capitalistes* sont depuis longtemps à l'étroit à l'intérieur des limites de l'Etat national. Quant à la société socialiste, elle ne peut être construite que sur la base des forces productives les plus progressistes, l'électrification, la « chimisation » des processus de la production, y compris l'agriculture, la combinaison, la généralisation, des éléments supérieurs de la technique contemporaine la plus développée. Depuis Marx, nous ne cessons de répéter que le capitalisme est incapable de maîtriser l'esprit de la technique nouvelle qu'il a lui-même fait naître ; esprit qui fait exploser non seulement l'enveloppe de la

propriété bourgeoise privée au point de vue juridique, mais qui brise aussi, comme l'a montré la guerre de 1914, le cadre national de l'Etat bourgeois. Quant au socialisme, non seulement il doit reprendre au capitalisme les forces productives les plus développées, mais immédiatement les mener plus loin, les élever, en les développant à un point qui n'avait jamais été possible sous le capitalisme. Comment alors, se demandera-t-on, le socialisme rejettera-t-il en arrière les forces productives pour les faire entrer dans les limites de l'Etat national dont elles cherchaient déjà à s'arracher avec rage sous le capitalisme ? Ou peut-être faut-il que nous renoncions aux forces productives « indomptables » qui sont à l'étroit dans le cadre national, et par conséquent aussi dans celui de *la théorie du socialisme dans un seul pays* ? Faut-il que nous nous bornions aux forces productives en quelque sorte domestiquées, autrement dit à une technique d'économie retardataire ? Mais alors nous devons, dès à présent, dans toute une série de branches, ne plus monter, mais descendre au-dessous même du pitoyable niveau technique actuel, qui a su lier indissolublement la Russie bourgeoise à l'économie mondiale et l'amener à participer à la guerre impérialiste, c'est-à-dire à *une guerre pour agrandir son territoire à la mesure des forces productives* qui ont débordé le cadre de l'Etat national.

L'Etat ouvrier héritant de ces forces, après les avoir reconstituées, est *forcé* d'exporter et d'importer.

Le malheur est que le projet de programme ne fait qu'introduire mécaniquement dans son texte la thèse de l'incompatibilité de la technique capitaliste actuelle et des cadres nationaux ; ensuite il raisonne comme s'il n'était nullement question de cette incompatibilité. Au fond tout ce projet n'est qu'une combinaison de thèses révolutionnaires toutes faites de Marx et de Lénine et de conclusions opportunistes ou centristes absolument inconciliables avec ces thèses. Voilà pourquoi il est nécessaire *sans se laisser séduire par quelques formules révolutionnaires isolées du projet*, de bien voir dans *quelle direction se dirigent ses tendances essentielles*.

Nous avons déjà cité le passage du chapitre premier, parlant de la possibilité du triomphe du socialisme dans « un seul pays capitaliste, pris isolément ». Cette idée est exprimée plus nettement et plus brutalement dans le quatrième chapitre où il est dit que :

« La dictature (?) du prolétariat mondial... ne peut être réalisée qu'après la victoire du socialisme (?) dans

divers pays, quand les républiques prolétariennes nouvellement constituées se fédèrent avec celles existant déjà. »

Si l'on interprète les mots « victoire du socialisme » simplement comme une autre dénomination de la dictature du prolétariat, alors il ne s'agit que d'un lieu commun indiscutable et qui aurait dû seulement être mieux formulé dans le programme pour éviter une interprétation à double sens. Mais ce n'est pas là la pensée des auteurs du projet. Ils entendent par victoire du socialisme non pas simplement la conquête du pouvoir et la nationalisation des moyens de production, mais la construction de la société socialiste dans un seul pays. Si nous admettons cette interprétation, nous sommes en présence non d'une économie socialiste mondiale basée sur une division internationale du travail, mais d'une fédération de communes socialistes ayant chacune comme but leur existence propre, dans le genre du bienheureux anarchisme, en élargissant seulement les limites de ces communes jusqu'à celles de l'Etat national.

Le projet de programme, dans son désir inquiet de dissimuler avec éclectisme la nouvelle façon d'aborder la question par d'anciennes formules dont on a l'habitude, recourt à la thèse suivante : « Ce n'est qu'après la victoire complète du prolétariat dans le monde, après que son pouvoir mondial se sera consolidé, que viendra une époque durable de construction intense de l'économie socialiste mondiale. » (Chap. IV).

Cette thèse, destinée à servir de camouflage théorique, révèle en réalité la contradiction essentielle. Si, dans la thèse considérée, on veut dire que l'époque de la véritable construction socialiste ne pourra commencer qu'après la victoire du prolétariat dans au moins plusieurs pays avancés, alors on renonce simplement à la théorie de la construction du socialisme dans un seul pays, et l'on fait sienne la position de Marx et de Lénine. Mais si l'on prend comme point de départ la nouvelle théorie de Staline-Boukharine qui a pris racine dans diverses parties du programme, on a comme perspective une réalisation du socialisme intégral dans plusieurs pays différents *avant* la victoire mondiale et totale du prolétariat ; et c'est avec ces pays socialistes que sera construite l'économie socialiste mondiale, exactement de la façon dont les enfants construisent leur maison avec des cubes tout prêts. En réalité, l'économie socialiste mondiale ne sera nullement la somme des économies socialistes nationales. Elle ne pourra se constituer, dans ses traits essentiels, que sur la base même de la division mondiale du travail créée par tout le

développement antérieur du capitalisme. Dans ses fondements elle se formera et se rebâtera non pas après la construction du « socialisme intégral » dans une série de pays, mais dans les ouragans et les tempêtes de la révolution prolétarienne mondiale qui occuperont plusieurs décennies. Les succès économiques remportés par les premiers pays de la dictature prolétarienne ne se mesureront pas au degré dont ils se rapprochent du « socialisme intégral » clos sur lui-même, mais bien à la stabilité politique de la dictature elle-même et aux succès obtenus dans la préparation des éléments de l'économie socialiste mondiale à venir.

La pensée révisionniste s'exprime avec plus de précision, et par conséquent, avec plus de brutalité encore, si possible, dans le cinquième chapitre ; s'abritant derrière une ligne et demie de l'article posthume de Lénine qu'ils déforment, les auteurs du projet de programme affirment que l'U.R.S.S. « possède dans le pays les *bases matérielles* nécessaires et suffisantes, non seulement pour abattre les propriétaires fonciers et la bourgeoisie, mais aussi pour construire le socialisme intégral ».

Grâce à quelles circonstances avons-nous donc hérité de privilèges historiques aussi exceptionnels ? Nous lisons à ce sujet dans le second chapitre du projet :

« Le front impérialiste fut rompu (par la révolution de 1917) dans son chaînon *le plus faible*, la Russie tsariste » (souligné par nous).

C'est une formule magnifique de Lénine. Au fond elle signifie que la Russie était l'Etat impérialiste le plus arriéré et le plus faible au point de vue économique. C'est justement pour cela que les classes dominantes de Russie s'écroulèrent les premières pour avoir chargé les forces productives *insuffisantes* du pays d'un fardeau insupportable. Le développement inégal, saccadé, obligea le prolétariat de la puissance impérialiste la plus arriérée à s'emparer le premier du pouvoir. Autrefois on nous enseignait que, précisément pour cette raison, la classe ouvrière du « chaînon le plus faible » rencontrera de plus grandes difficultés dans l'accès au socialisme que le prolétariat des pays avancés ; il aura plus de difficulté à s'emparer du pouvoir, mais l'ayant conquis bien longtemps avant que nous n'ayons comblé notre retard, non seulement il nous dépassera, mais il nous prendra en remorque pour nous entraîner dans la véritable construction du socialisme basée sur une technique mondiale

supérieure et sur la division internationale du travail. Voilà la conception avec laquelle nous sommes entrés dans la révolution d'Octobre, une conception que le parti formula des dizaines et des centaines de milliers de fois dans la presse et dans les réunions, mais à laquelle on tente, depuis 1925, de substituer une idée diamétralement opposée. Maintenant on constate que le fait que l'ancienne Russie tsariste était « le chaînon le plus faible », met entre les mains du prolétariat de l'U.R.S.S. la Russie tsariste et de ses faiblesses en héritage, un avantage inappréciable, celui de posséder ses propres bases nationales pour « construire le socialisme intégral ».

La malheureuse Angleterre ne dispose pas d'un tel privilège, en raison d'un développement *excessif* de ses forces productives qui ont presque besoin du monde entier pour se procurer des matières premières et écouler leurs produits. Si les forces productives de l'Angleterre étaient plus « modérées », maintenant un équilibre relatif entre l'industrie et l'agriculture, alors sans doute, le prolétariat anglais pourrait construire le socialisme intégral sur son île « considérée isolément », protégée par sa flotte contre une intervention étrangère.

Le projet de programme, dans son quatrième chapitre, partage les Etats capitalistes en trois groupes : 1° « Les pays de capitalisme avancé (Etats-Unis, Allemagne, Angleterre, etc.) » ; 2° « Les pays où le capitalisme a atteint un niveau de développement moyen (en Russie avant 1917, Pologne, etc.) » ; 3° « Les pays coloniaux et semi-coloniaux (Chine, Indes, etc.) ».

Bien que la « Russie avant 1917 » soit infiniment plus proche de la Chine actuelle que des Etats-Unis de maintenant, on pourrait ne pas élever d'objections spéciales à cette répartition schématique si elle ne devenait, en liaison avec d'autres parties du projet, une cause de déductions fausses. Etant donné que le projet estime que les pays « de développement moyen » disposent « d'un minimum d'industrie suffisant » pour construire par leurs propres forces le socialisme, ce doit être à plus forte raison vrai pour les pays de capitalisme supérieur. Il se trouve que, *seuls* les pays coloniaux et semi-coloniaux ont besoin de l'aide du dehors ; c'est précisément en cela que le projet de programme, comme nous le verrons dans un autre chapitre, voit leur trait distinctif.

Pourtant, si nous abordons les problèmes de la construction du socialisme avec cet unique critère, en faisant abstraction des richesses naturelles du pays, des rapports intérieurs entre l'indus-

trie et l'agriculture, de sa place dans le système mondial de l'économie, nous tomberons dans de nouvelles erreurs et contradictions, non moins grossières. Nous venons de parler de l'Angleterre. Elle est indiscutablement un pays de capitalisme supérieur, et c'est *précisément pour cela* qu'elle n'a aucune chance de construire avec succès le socialisme dans le cadre de ses frontières insulaires. L'Angleterre victime d'un blocus étoufferait au bout de quelques mois.

Des forces de production supérieures, toutes autres conditions restant égales, présentent certes un avantage énorme pour la construction du socialisme. Elles imprègnent l'économie d'une souplesse exceptionnelle, même quand celle-ci se trouve isolée par le blocus ; cela s'est manifesté dans l'Allemagne bourgeoise au cours de la guerre. Mais pour ces pays avancés la construction du socialisme sur des bases nationales correspondrait à une baisse générale, à une diminution globale des forces productives, c'est-à-dire irait directement à l'encontre des tâches du socialisme.

Le projet de programme néglige la thèse fondamentale sur l'incompatibilité des forces productives actuelles et des frontières nationales : il en découle que des forces productives supérieures ne sont pas un obstacle moindre à la construction du socialisme dans un seul pays que des forces peu développées, bien que pour des raisons inverses : si ces dernières sont insuffisantes pour leur base, c'est en revanche leur base qui est trop restreinte (dans le pays) pour les premières. On oublie la loi du développement inégal précisément quand on en a le plus besoin et quand elle a le plus d'importance.

Le problème de la construction du socialisme ne se règle pas simplement par la « maturité » ou la « non-maturité » industrielle du pays. Cette non-maturité est elle-même inégale. Ainsi, en U.R.S.S., où certaines branches de l'industrie et d'abord la construction de machines, sont très insuffisantes pour les besoins les plus élémentaires, il en est d'autres en revanche qui ne peuvent pas, dans les circonstances données, se développer sans d'importantes exportations grandissant sans cesse. Parmi ces dernières, il en est d'une importance primordiale comme les exploitations forestières, l'extraction pétrolière et l'extraction du manganèse, pour ne pas parler de l'agriculture. Par ailleurs, les branches « insuffisantes » ne pourront plus se développer sérieusement si les branches qui produisent « en surabondance » (relative) ne peuvent pas exporter. L'impossibilité de construire une société socialiste isolée — non pas en Utopie ou dans

l'Atlantide⁵⁶, mais dans les conditions concrètes, géographiques et historiques de notre économie terrestre — est déterminée dans divers pays à des degrés divers, autant par le développement insuffisant de certaines branches que par le développement « excessif » de certaines autres. Dans l'ensemble, cela signifie justement que les forces productives contemporaines sont incompatibles avec les cadres nationaux.

« Que fut la guerre impérialiste ? Une révolte des forces productives, non seulement contre les formes bourgeoises de la propriété, mais aussi contre les cadres des Etats capitalistes. La guerre impérialiste signifiait en fait que les forces productives se trouvaient insupportablement à l'étroit dans les limites des Etats nationaux. Nous avons toujours affirmé que le capitalisme n'est pas en état de maîtriser les forces productives qu'il a développées, que seul le socialisme est capable de les incorporer, quand, après leur croissance, elles dépassent le cadre des Etats nationaux, en un ensemble économique supérieur. Il n'y a plus de voies qui conduisent en arrière vers un Etat isolé... »⁵⁷.

En tentant de justifier la théorie du socialisme dans un seul pays, le projet de programme commet une erreur double, triple, quadruple : il exagère le niveau des forces productives en U.R.S.S. ; il ferme les yeux sur la loi du développement inégal des diverses branches de l'industrie ; il néglige la division mondiale du travail ; et enfin, il oublie la contradiction fondamentale existant entre les forces productives et les barrières nationales à l'époque impérialiste.

Pour ne pas laisser en dehors de notre examen un seul argument, il nous reste à rappeler encore une considération, la plus générale d'ailleurs, émanant de Boukharine dans sa défense de la théorie nouvelle.

Dans l'ensemble du monde, dit Boukharine, le rapport entre le prolétariat et la paysannerie n'est pas plus favorable qu'en

56. L'Utopie est le pays imaginaire où règne un gouvernement idéal, cécité par Thomas More (1478-1535), chancelier, humaniste et martyr de la foi catholique, et l'Atlantide le royaume disparu redécouvert dans le roman paru en 1919 sous ce titre écrit par Pierre Benoît (1886-1962).

57. *Compte rendu sténographique du VI^e plénum du C.E. de l'I.C.* (Trotsky), p. 100.

U.R.S.S. Donc, si, pour des raisons de retard dans le développement, l'on n'a pas pu construire le socialisme en U.R.S.S. celui-ci est également irréalisable à l'échelle de l'économie mondiale.

Cet argument devrait être introduit dans tous les manuels de dialectique comme exemple classique de procédé de réflexion scolastique.

Premièrement, s'il est très probable que le rapport entre le prolétariat et la paysannerie dans l'ensemble du monde ne diffère pas tellement de celui qui existe en U.R.S.S., la révolution mondiale, comme d'ailleurs la révolution dans un pays, ne se réalise nullement selon la méthode de la moyenne arithmétique. Ainsi la révolution d'Octobre s'est produite et affirmée avant tout dans le Petrograd prolétarien, sans choisir une région où le rapport entre ouvriers et paysans correspond à la moyenne de toute la Russie. Après que Petrograd et, plus tard, Moscou eurent créé le pouvoir et l'armée révolutionnaires, ils durent pourtant combattre pendant plusieurs années pour abattre la bourgeoisie à travers le pays; ce n'est qu'à la suite de ce processus, qui s'appelle révolution, que s'est établi, dans les limites de l'U.R.S.S., le rapport actuel entre le prolétariat et la paysannerie. La révolution ne s'accomplit pas selon la méthode de la moyenne arithmétique. Elle peut même commencer dans un secteur moins favorable; mais aussi longtemps qu'elle ne s'est pas affirmée dans les secteurs les plus décisifs aussi bien du front national que du front mondial, on ne peut parler de sa victoire définitive.

Deuxièmement : le rapport entre le prolétariat et la paysannerie dans le cadre d'un niveau « moyen » de la technique, n'est pas l'unique facteur déterminant. Il existe encore la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie. L'U.R.S.S. est entourée non pas par un monde ouvrier et paysan mais par un univers capitaliste. Si la bourgeoisie était renversée dans le monde entier, il va de soi que ce fait en lui-même ne modifierait encore ni le rapport entre le prolétariat et la paysannerie, ni le niveau moyen de la technique en U.R.S.S. et dans le monde entier. Néanmoins la construction du socialisme en U.R.S.S. verrait immédiatement s'ouvrir devant elle d'autres possibilités et prendrait une envergure autre, absolument sans aucune mesure avec celle d'à présent.

Troisièmement : si les forces productrices de chaque pays avancé ont dépassé à un degré quelconque les frontières nationales, il faudrait en conclure d'après Boukharine, que les forces productives, pour tous les pays, ont dépassé les limites du globe

terrestre et, par conséquent, que le socialisme ne doit être construit qu'à l'échelle de l'ensemble du système solaire.

Nous le répétons : l'argument boukharinien fondé sur la proportion moyenne des ouvriers et des paysans devrait être introduit dans les abécédaires de la politique, non pas, comme cela se fait probablement actuellement, pour défendre la théorie du socialisme dans un seul pays, mais en tant que preuve de l'incompatibilité totale entre la casuistique et la dialectique marxiste.

9. *La question ne peut être tranchée que sur l'arène de la révolution mondiale*

La nouvelle doctrine dit : le socialisme peut être construit sur la base d'un Etat national, *pourvu qu'il ne se produise pas d'intervention*. De là peut et doit découler malgré toutes les déclarations solennelles du projet de programme, une politique de collaboration avec la bourgeoisie des autres pays. Le but est d'éviter l'intervention : en effet, cela assurera la construction du socialisme et ainsi le problème historique fondamental se trouvera résolu. La tâche des partis de l'Internationale communiste prend alors un caractère secondaire : protéger l'U.R.S.S. des interventions, et non pas lutter pour la conquête du pouvoir. Il ne s'agit évidemment pas d'intentions subjectives, mais de la logique objective de la pensée politique.

« La divergence — dit Staline — consiste en ce que le parti considère que ces contradictions (internes) et conflits éventuels *sont parfaitement surmontables* sur la base des propres forces de notre révolution, tandis que le camarade Trotsky et l'Opposition estiment qu'on ne peut en triompher qu'à l'échelle internationale, sur l'arène de la révolution mondiale du prolétariat. »⁵⁸

Oui, la divergence s'exprime précisément en ces termes. On ne saurait formuler avec plus de précision la contradiction qui existe entre le national-réformisme et l'internationalisme révolutionnaire. Si nos difficultés, obstacles, contradictions internes, qui ne sont que la réfraction des contradictions mondiales,

58. *Pravda*, 12 novembre 1926.

peuvent être résolues simplement par « les propres forces de notre révolution », sans sortir « sur l'arène de la révolution mondiale », alors l'Internationale est une institution mi-auxiliaire, mi-décorative dont on peut convoquer les congrès tous les quatre ans, tous les dix ans ou même pas du tout. Si l'on ajoute aussi que le prolétariat des autres pays doit protéger notre construction contre une intervention militaire, l'Internationale devrait, selon ce schéma, jouer le rôle d'*outil du pacifisme*. Son rôle fondamental, celui d'outil de la révolution mondiale, passe inévitablement à l'arrière-plan. Et, nous le répétons, cela se produit non selon des intentions conscientes (au contraire toute une série de passages du programme témoignent des meilleures intentions des auteurs) mais comme conséquence de la logique interne de la nouvelle théorie; ce qui est mille fois plus dangereux que les pires intentions subjectives.

Déjà en effet au VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste Staline avait osé développer et démontrer l'idée suivante :

« Notre parti n'a pas le droit de tromper (!) la classe ouvrière; il aurait dû dire franchement que *le manque de certitude* (!) sur la possibilité de construire le socialisme dans notre pays mène à l'abandon du pouvoir, à la transformation de notre parti de parti gouvernemental en parti d'opposition. »⁵⁹

Cela signifie : « tu as seulement le droit d'espérer dans les maigres ressources de l'économie nationale; tu ne peux pas espérer quelque chose des ressources inépuisables du prolétariat international. Si tu ne peux te passer de la révolution internationale, cède le pouvoir, ce pouvoir d'Octobre que nous avons conquis dans l'intérêt de la révolution internationale ». Voilà à quelle déchéance on peut arriver, dans le domaine des idées, quand on part d'une façon radicalement fautive de poser la question !

Le projet développe une pensée incontestable quand il dit que les succès économiques de l'U.R.S.S. sont indissolublement liés à la révolution prolétarienne mondiale. Mais le danger politique de la théorie nouvelle réside dans la comparaison erronée des deux leviers de commande du socialisme mondial :

59. *Compte rendu sténographique*, II, 10.

nos réalisations économiques et la révolution prolétarienne mondiale. Sans la victoire de cette dernière, nous ne construirons pas le socialisme. Les ouvriers d'Europe et du monde entier doivent clairement le comprendre. Le levier de la construction économique a une importance énorme. Si la direction se trompe, la dictature du prolétariat s'affaiblit ; la chute de cette dictature porterait un tel coup à la révolution mondiale que celle-ci n'en guérirait pas pendant de longues années. Mais la solution du procès fondamental de l'histoire en balance entre le monde du socialisme et celui du capitalisme dépend du second levier, c'est-à-dire de la révolution prolétarienne mondiale. L'énorme importance de l'Union soviétique vient de ce qu'elle constitue la base sur laquelle s'appuie la révolution mondiale et nullement de sa capacité à construire le socialisme indépendamment de la révolution mondiale.

Sur un ton de supériorité que rien ne justifie, Boukharine nous a demandé à plusieurs reprises :

« S'il existe déjà des prémisses, ces points de départ, une base suffisante et même certains succès dans l'œuvre de la construction du socialisme, où est alors la limite, l'arête à partir de laquelle " tout se fait en sens inverse » ? Il n'y en a pas. »⁶⁰ »

C'est là de la mauvaise géométrie, pas de la dialectique historique. Il peut exister semblable arête. Il peut en exister dans les domaines intérieur, international, politique, économique et militaire. La plus importante, la plus menaçante, serait une consolidation sérieuse et durable du capitalisme mondial, une nouvelle montée de ce dernier. La question économique et politique débouche donc sur l'arène mondiale. La bourgeoisie peut-elle s'assurer une nouvelle époque de croissance capitaliste ? Nier une telle éventualité, miser sur la situation « sans issue » du capitalisme ne serait que du verbalisme révolutionnaire. « Il n'existe pas de situations totalement sans issue » (Lénine). L'état actuel d'équilibre instable entre les classes en Europe ne peut durer indéfiniment, précisément parce qu'il est instable.

Quand Staline et Boukharine démontrent que l'U.R.S.S. peut, en tant qu'Etat (c'est-à-dire dans ses rapports avec la

60. *Ibidem*, II, p. 116.

bourgeoisie mondiale) se passer de l'aide du prolétariat étranger, ils font preuve du même aveuglement que dans les autres conséquences de leurs erreurs fondamentales, car l'actuelle sympathie active des masses ouvrières nous protège contre une intervention.

Il est tout à fait incontestable qu'après le sabotage par la social-démocratie de l'insurrection d'après-guerre du prolétariat européen contre la bourgeoisie, l'active sympathie des masses ouvrières a sauvé la République soviétique. Au cours de ces années, la bourgeoisie européenne n'a pas pu trouver les forces suffisantes pour faire une grande guerre contre l'Etat ouvrier. Croire cependant qu'un tel rapport de forces peut se maintenir pendant des années, par exemple jusqu'à la construction du socialisme en U.R.S.S., serait faire preuve du plus grand aveuglement et juger de toute une courbe en fonction d'un tout petit segment. Une situation aussi instable où le prolétariat ne peut pas prendre le pouvoir tandis que la bourgeoisie ne se sent pas solidement maîtresse chez elle, doit, tôt ou tard, à une année près, se décider brutalement dans un sens ou dans l'autre, celui de la dictature du prolétariat ou celui d'une consolidation sérieuse et durable de la bourgeoisie sur le dos des masses populaires, sur les ossements des peuples coloniaux et qui sait... sur les nôtres. « Il n'existe pas de situations absolument sans issue. » La bourgeoisie peut échapper durablement à ses contradictions les plus pénibles, uniquement en suivant la voie ouverte par les défaites du prolétariat et les erreurs de la direction révolutionnaire. Mais la réciproque est également vraie. Il n'y aura plus de nouvelle montée du capitalisme mondial (la perspective d'une nouvelle époque de grands bouleversements) si le prolétariat sait trouver une issue révolutionnaire à l'équilibre instable actuel.

« Il faut démontrer maintenant par le travail pratique des partis révolutionnaires — disait Lénine, le 19 juillet 1920, au second congrès — qu'ils ont suffisamment de conscience, d'esprit d'organisation, de liaison avec les masses exploitées, de résolution, de savoir, pour utiliser cette crise au profit d'une révolution triomphante, aboutissant au succès. »⁶¹

61. Lénine, *Œuvres*, XVII, p. 264.

Quant à nos contradictions internes, qui dépendent directement de la marche de la lutte en Europe et dans le monde, elles peuvent être intelligemment régularisées et atténuées par une politique intérieure juste, basée sur une prévision marxiste ; mais on ne pourra en triompher qu'en éliminant les contradictions de classes, ce dont il ne peut être question avant que ne se produise et que triomphe la révolution européenne. Staline a raison : il y a divergence justement sur ce point et c'est la divergence fondamentale qui existe entre le nationalisme réformiste et l'internationalisme révolutionnaire.

10. La théorie du socialisme dans un seul pays en tant que source d'errements social-patriotiques inévitables

La théorie du socialisme dans un seul pays conduit inéluctablement à sous-estimer les difficultés dont il faut triompher et exagérer les réalisations acquises. On ne saurait trouver d'assertion plus anti-socialiste et anti-révolutionnaire que la déclaration de Staline affirmant que les 90 % du socialisme sont réalisés chez nous. Cela semble spécialement calculé pour le bureaucrate suffisant. On peut de cette façon compromettre irrémédiablement l'idée de la société socialiste aux yeux des masses travailleuses. Les succès du prolétariat soviétique sont grandioses si l'on considère les conditions dans lesquelles ils ont été obtenus et le faible niveau de l'héritage culturel. Mais ces réalisations pèsent peu sur la balance de l'idéal socialiste. Pour ne pas condamner au découragement l'ouvrier, le journalier agricole, le paysan pauvre, qui, en l'an XI de la révolution, voient autour d'eux la misère, la pauvreté, le chômage, les queues devant les boulangeries, l'analphabétisme, les enfants vagabonds, l'ivrognerie, la prostitution, il faut dire la vérité si cruelle soit-elle et non un agréable mensonge. Au lieu de leur mentir en assurant que 90 % du socialisme seraient déjà réalisés, il faut leur dire qu'actuellement notre niveau économique, nos conditions de vie quotidienne et de culture, nous situent bien plus près du capitalisme, et par-dessus le marché d'un capitalisme arriéré et inculte, que de la société socialiste. Il faut leur dire que nous ne nous acheminons vers la voie de la véritable construction du socialisme qu'après la conquête du pouvoir par le prolétariat des pays les plus avancés ; qu'il faut travailler à cette construction sans relâche et en se servant de deux leviers, l'un court, celui de nos

efforts économiques à l'intérieur, l'autre long, celui de la lutte internationale du prolétariat.

Bref, au lieu des phrases de Staline sur les 90 % du socialisme déjà réalisé il faut leur citer ces paroles de Lénine :

« La Russie (indigente) ne deviendra telle (abondante) que si elle rejette tout découragement et toute phraséologie, que si, serrant les dents, elle recueille toutes ses forces et tende chaque nerf et chaque muscle, que si elle comprend que le salut est possible seulement dans la voie de la révolution socialiste internationale, dans laquelle nous sommes entrés. »⁶²

On a même entendu avancer par des militants en vue de l'Internationale communiste l'argument suivant : évidemment, la théorie du socialisme dans un seul pays n'a pas de consistance, mais elle offre une perspective, dans des conditions difficiles, aux ouvriers russes, et de ce fait leur donne du courage. Il est difficile de mesurer la profondeur de la chute, au point de vue théorique, de ceux qui ne cherchent pas dans un programme un moyen de s'orienter, un moyen de classe, ayant une base scientifique, mais une consolation morale. Les théories consolatrices contredisant les faits relèvent de la religion et non pas de la science. Or, « la religion est l'opium du peuple »⁶³.

Notre parti a traversé sa période héroïque avec un programme entièrement axé sur la révolution internationale, et non pas sur le socialisme dans un seul pays. La Jeunesse communiste, portant un étendard qui disait que la Russie arriérée ne construirait pas le socialisme par ses seules forces, a traversé les années les plus dures de la guerre civile, la famine, le froid, les pénibles samedis et dimanches communistes, les épidémies, les études le ventre creux, les victimes innombrables qui marquaient chaque mouvement en avant. Les membres du parti et des Jeunesses communistes ont combattu sur tous les fronts, traîné des poutres dans les gares, non parce qu'ils espéraient construire avec elles

62. *Ibidem*, XV, p. 165.

63. « La religion est l'opium du peuple » est la phrase souvent citée d'un texte qui mérite d'être plus longuement rappelé : « La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple » (Introduction de Marx à la *Critique du Droit politique hégélien*, éditions sociales, pp. 198 sq).

l'édifice du socialisme national, mais parce qu'ils servaient la révolution internationale, qui exige que la forteresse soviétique tienne bon ; et, pour la forteresse soviétique, chaque nouvelle poutre a son importance. Voilà comment nous abordions la question. Les délais ont changé, se sont déplacés (d'ailleurs, pas tant que cela) ; mais la manière d'envisager le problème sous l'angle des principes conserve encore toute sa vigueur. Le prolétaire, le paysan pauvre partisan, le jeune communiste, ont démontré d'avance, par toute leur conduite avant 1925, époque à laquelle le nouvel évangile fut prêché pour la première fois, qu'ils n'en avaient pas besoin. Mais il était nécessaire au fonctionnaire qui regarde la masse de haut en bas, à l'administrateur qui lutte pour des miettes et ne veut pas être inquiété, à l'homme de l'appareil qui cherche à commander en se dissimulant derrière la forme salutaire et consolatrice. Ce sont eux qui croient que le peuple obscur a besoin d'une « bonne nouvelle », qu'on ne peut maîtriser le peuple sans doctrines de consolation. Ce sont justement eux qui se saisissent des paroles mensongères sur les « 90 % du socialisme », car cette formule consacre leur position privilégiée, leur droit à l'ordre, au commandement, leur désir de se libérer de la critique des « hommes de peu de foi » et des « sceptiques ».

Les plaintes et les accusations selon lesquelles la remise en cause de la possibilité de construire le socialisme dans un seul pays éteindrait l'esprit et tuerait l'énergie ressemblent, malgré des conditions différentes, aux accusations que les réformistes ont toujours lancées contre les révolutionnaires. « Vous dites aux ouvriers qu'ils ne peuvent obtenir d'amélioration sensible de leur situation dans les limites de la société capitaliste — voilà ce qu'objectaient les réformistes — de ce fait, vous tuez en eux l'énergie de la lutte. » En réalité ce n'est que sous la direction des révolutionnaires que les ouvriers ont vraiment lutté pour des conquêtes économiques et des réformes parlementaires.

L'ouvrier qui comprend qu'on ne peut construire le paradis socialiste comme une oasis dans l'enfer du capitalisme mondial, et que la destinée de la république soviétique et par conséquent la sienne propre, dépendent entièrement de la révolution internationale, accomplira son devoir envers l'U.R.S.S. avec beaucoup plus d'énergie que l'ouvrier auquel on aurait dit que ce qui existe serait déjà 90 % du socialisme. « Cela vaut-il donc la peine de tendre vers le socialisme ? » La manière réformiste d'aborder la question, ici comme partout, frappe non seulement la révolution, mais aussi la réforme.

Dans l'article de 1915 déjà cité ci-dessus, consacré au mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe, nous écrivions :

« Examiner les perspectives de la révolution sociale dans le cadre national signifierait être victime du même esprit borné national qui constitue le fond du social-patriotisme. Jusqu'à la fin de ses jours, Vaillant⁶⁴ crut que la France était la terre promise de la révolution sociale ; c'est précisément de ce point de vue qu'il voulait la défendre jusqu'au bout. Lensch⁶⁵ et consorts (les uns hypocritement, les autres sincèrement) estimaient que la défaite de l'Allemagne signifierait d'abord la destruction de la base de la révolution sociale... Dans l'ensemble, il ne faut pas oublier qu'à côté du réformisme le plus vulgaire il existe encore dans le social-patriotisme un messianisme révolutionnaire qui chante les exploits de son Etat national parce qu'il considère que sa situation industrielle, sa forme « démocratique » ou ses conquêtes révolutionnaires, l'appellent à amener l'humanité au socialisme ou à la « démocratie ». Si la révolution victorieuse pouvait réellement se concevoir dans les limites d'une nation mieux préparée, ce messianisme, lié au programme de la défense nationale, aurait en sa faveur une relative justification historique. Mais en réalité il n'en a pas. Lutter pour conserver la base nationale de la révolution par des méthodes qui sapent les liaisons internationales du prolétariat, c'est en fait saper la révolution ; celle-ci ne peut commencer autrement que sur une base nationale, puisqu'elle ne peut être achevée sur cette base, du fait de l'interdépendance économique, politique et militaire des Etats européens, qui ne s'est jamais manifestée avec autant de force qu'au cours de la guerre actuelle. Précisément cette interdépendance, qui conditionnera directement et immédiatement la coordina-

64. Edouard Vaillant (1840-1915), ancien communard, leader des blanquistes après Blanqui, se rallia en 1915 à l'union sacrée et traqua, dans le parti socialiste, les minoritaires de gauche.

65. Paul Lensch, (1873-1926), après des études d'économie, journaliste au *Leipziger Volkszeitung*, était un des porte-parole de la gauche avant la guerre. Député, il vota en 1914 pour le refus des crédits de guerre à la fraction puis retourna brusquement sa veste et quitta le S.P.D., passant au journal des gens de l'industrie lourde, la *Deutsche Allgemeine Zeitung*.

tion des actes du prolétariat européen au cours de la révolution, est exprimée par le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe. »⁶⁶

Partant de l'interprétation fautive qu'il donnait de la polémique de 1915, Staline a essayé plus d'une fois de présenter les choses comme si la mention de l'« esprit national » borné visait Lénine. Il est difficile d'imaginer plus absurde. Quand je dus polémiquer contre Lénine, je le fis toujours ouvertement, toujours guidé seulement par des considérations d'idées. L'article appelle par leur nom ceux qu'il accuse : Vaillant, Lensch, etc. Il faut se rappeler que 1915 a été l'année de l'orgie social-patriotique, alors que notre lutte contre elle battait son plein. C'était la pierre de touche de toutes les questions. La question fondamentale contenue dans la citation ci-dessus est posée correctement : *se préparer à construire le socialisme dans un seul pays est un procédé social-patriotique.*

Le patriotisme des social-démocrates allemands a commencé par être un patriotisme tout à fait légitime de parti, leur parti, le plus puissant de la II^e Internationale. La social-démocratie allemande voulait construire « sa » société socialiste sur la base de la haute technique allemande et des qualités supérieures d'organisation du peuple allemand. Si on laisse de côté les bureaucrates endurcis, les arrivistes, les mercantis parlementaires et les escrocs politiques en général, le social-patriotisme du social-démocrate du rang découlait précisément de l'espoir de construire le socialisme allemand. On ne peut tout de même pas penser que des centaines de milliers de militants formant des cadres social-démocrates (sans parler des millions d'ouvriers du rang) cherchaient à défendre les Hohenzollern ou la bourgeoisie. Non, ils voulaient protéger l'industrie allemande, les routes et les chemins de fer allemands, la technique et la culture allemandes, et surtout les organisations de la classe ouvrière allemande, en tant que prémisses nationales « nécessaires et suffisantes » du socialisme.

En France aussi se déroulait un processus du même ordre. Guesde, Vaillant et avec eux des milliers parmi les meilleurs militants des cadres du parti, des centaines de milliers de simples ouvriers, voyaient justement dans la France, avec ses traditions

66. Trotsky, *Sotchinienija*, III, pp. 90-91. Traduction française dans *La Guerre et la Révolution*, II, p. 322.

de révolte, son prolétariat héroïque, sa population souple, douée et hautement cultivée, la terre promise du socialisme. Ce ne sont ni les banquiers, ni les rentiers que défendait le vieux Guesde⁶⁷, Vaillant le communard, et avec eux des milliers et des centaines de milliers d'honnêtes ouvriers. Ils croyaient sincèrement défendre la base et la force créatrice de la société socialiste future. Ils adoptaient entièrement, au départ, la théorie du socialisme dans un seul pays ; ils sacrifiaient « provisoirement », croyaient-ils, la solidarité internationale à cette idée⁶⁸.

Cette comparaison avec les social-patriotes appelle, bien entendu, la réponse suivante : par rapport à l'Etat des soviets, le patriotisme est un devoir révolutionnaire, tandis qu'envers l'Etat bourgeois il constitue une trahison. C'est très vrai. Des révolutionnaires adultes peuvent-ils même discuter une pareille question ? Mais, plus on avance et plus une thèse indiscutable sert d'écran scolastique à un point de vue dont on sait qu'il est une falsification délibérée.

Le patriotisme révolutionnaire ne peut avoir qu'un caractère de classe. Il commence par être le patriotisme de parti, de syndicat et s'élève jusqu'à devenir patriotisme d'Etat quand le prolétariat s'empare du pouvoir. Là où celui-ci est entre les mains des ouvriers, le patriotisme est un devoir révolutionnaire. Mais ce patriotisme doit être partie intégrante de l'internationalisme révolutionnaire. Le marxisme a toujours enseigné aux ouvriers que même la lutte pour les salaires et la limitation de la journée de travail ne peut vaincre que si elle est conduite comme lutte internationale. Et voilà qu'à présent, tout d'un coup, il se trouve que l'idéal de la société socialiste peut être réalisé par les seules forces d'une nation. C'est un coup mortel porté à l'Internationale. La conviction inébranlable que le but fondamental de classe ne peut être atteint, encore bien moins que les objectifs partiels, par des moyens nationaux ou dans le cadre d'une nation, est au cœur de l'internationalisme révolutionnaire. Si l'on peut arriver au but final à l'intérieur des frontières nationales par les efforts du prolétariat d'une nation, alors l'épine dorsale de l'internatio-

67. Jules Basile, dit Jules *Guesde* (1845-1922), Communard, introduisit le marxisme dans le mouvement ouvrier français fondant le P.O.F. en 1879. Il se rallia en 1914 à l'union sacrée, devenant ministre d'Etat.

68. Trotsky explique ici une orientation politique qui lui répugne, sans attaquer personnellement l'homme qui en était porteur, une attitude fréquente chez lui, mais contraire à sa « légende », d'où la liberté que nous prenons de le signaler.

nalisme est brisée. La théorie de la possibilité de réaliser le socialisme dans un seul pays brise le lien interne entre le patriotisme du prolétariat vainqueur et le défaitisme du prolétariat des pays bourgeois. Jusqu'à présent, le prolétariat des pays capitalistes avancés ne fait encore qu'avancer vers le pouvoir. Comment marchera-t-il vers celui-ci, quelles voies suivra-t-il dans sa marche, tout cela dépendra complètement et entièrement de la réponse qu'il donnera à la question de savoir s'il considère la tâche de la construction de la société socialiste comme un problème national ou international.

S'il est possible du point de vue des principes de réaliser le socialisme dans un seul pays, on peut admettre cette théorie non seulement *après* la conquête du pouvoir, mais aussi *avant*. Si le socialisme est réalisable, dans le cadre national de l'U.R.S.S. arriérée il l'est d'autant plus dans l'Allemagne avancée. Demain, les dirigeants du parti communiste allemand développeront cette théorie. Le projet de programme leur en donne le droit. Après-demain viendra le tour du parti communiste français. Ce sera le début de la désagrégation de l'Internationale communiste suivant la ligne du social-patriotisme. Le parti communiste de n'importe quel pays capitaliste, convaincu qu'il y a au sein de son Etat tous les fondements « nécessaires et suffisants » pour construire par ses propres forces « la société socialiste intégrale », ne se distinguera au fond en rien de la social-démocratie révolutionnaire, qui elle non plus n'avait pas commencé par Noske⁶⁹, mais qui a définitivement sombré sur cette question le 4 août 1914.

Quand on dit que le fait même de l'existence de l'U.R.S.S. est une garantie contre le social-patriotisme, car le patriotisme envers la république ouvrière est un devoir révolutionnaire, on exprime justement l'esprit national borné à travers cette utilisation unilatérale d'une idée juste : on n'a en vue que l'U.R.S.S. et l'on ferme les yeux sur tout le prolétariat mondial. On ne peut aiguiller celui-ci sur la voie du défaitisme envers l'Etat bourgeois, qu'en abordant dans le programme le problème essentiel du point de vue international, en réfutant impitoyablement la contrebande social-patriote qui, pour l'instant se camoufle encore en s'infiltrant dans le domaine théorique du programme de l'Internationale léniniste.

69. Gustav Noske (1868-1946), un ancien bûcheron, avait été ministre de la Reichswehr ; organisateur des Corps francs, il les avait lancés contre les conseils d'ouvriers. C'est alors qu'il était ministre que Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht furent assassinés par les subordonnés de ce social-démocrate.

Il n'est pas trop tard encore pour revenir dans la voie de Marx et de Lénine. Ce retour nécessaire ouvrira l'unique chemin qui puisse mener en avant. C'est pour faciliter ce redressement salutaire que nous présentons au VI^e Congrès de l'Internationale communiste cette critique du projet de programme.

II. LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE DE L'ÉPOQUE IMPÉRIALISTE

1. *La totale inconsistance du chapitre principal du projet*

Le projet de programme comporte un chapitre consacré aux problèmes de la *stratégie* révolutionnaire. On ne saurait faire moins que de reconnaître une bonne intention, conforme aux buts et à l'esprit d'un programme international du prolétariat à l'époque impérialiste.

L'idée d'une stratégie révolutionnaire ne s'est imposée que dans l'après-guerre, au début certainement sous l'influence de la terminologie militaire. Mais ce n'est pas par hasard qu'elle s'est affirmée. Avant la guerre, nous ne parlions que de la tactique du parti prolétarien : cette conception correspondait exactement aux méthodes parlementaires et syndicales qui prévalaient alors et ne dépassaient pas le cadre des revendications et tâches courantes. La tactique n'est qu'un système de mesures concernant un problème particulier qui vient à l'ordre du jour, ou bien un domaine à part de la lutte des classes. La stratégie révolutionnaire recouvre tout un système d'actions qui, dans leur liaison et leur succession, dans leur développement, doivent mener le prolétariat à la conquête du pouvoir.

Il va de soi que les principes fondamentaux de la stratégie révolutionnaire ont été formulés depuis que le marxisme a posé aux partis révolutionnaires du prolétariat le problème de la conquête du pouvoir sur la base de la lutte de classes. Mais au fond, la I^e Internationale⁷⁰ n'a réussi qu'à formuler de façon

70. La 1^{re} Internationale ou association internationale des travailleurs, était née à St-Martin's Hall à Londres le 24 septembre 1864 avec des représentants des syndicats britanniques et des délégués français et italiens, des observateurs individuels d'Allemagne et de Pologne. Karl Marx fut élu à son premier conseil général. Elle mourut pratiquement du conflit avec Bakounine, remporté par les marxistes qui transférèrent le siège aux E.U. où le dernier congrès eut lieu à Philadelphie le 15 juillet 1976.

théorique ces principes et à les vérifier partiellement grâce à l'expérience des divers pays. L'époque de la II^e Internationale⁷¹ a fait naître des méthodes et des conceptions comme, plus tard, celle pour laquelle, suivant la fameuse expression de Bernstein⁷², « le mouvement est tout et l'objectif n'est rien ». En d'autres termes, la tâche stratégique était réduite à néant, dissoute dans le « mouvement » quotidien avec ses mots d'ordre de tactique. C'est seulement la III^e Internationale⁷³ qui restaura les droits de la stratégie révolutionnaire en lui subordonnant complètement les méthodes de la tactique. Grâce à l'expérience inappréciable des deux premières Internationales, sur les épaules desquelles se dresse la III^e, grâce au caractère révolutionnaire de l'époque actuelle et à l'immense expérience historique de la révolution d'Octobre, la stratégie de la III^e Internationale a tout de suite manifesté une combativité bouillonnante de sève et une expérience historique énorme. Mais la première décennie de la nouvelle Internationale déroule sous nos yeux un panorama où il n'y a pas seulement de gigantesques batailles, mais aussi de cruelles défaites prolétariennes depuis 1918. Voilà pourquoi les problèmes de stratégie et de tactique doivent de toute évidence se trouver au centre du programme de l'Internationale communiste. Or, en fait, le chapitre du projet consacré à la stratégie et à la tactique de l'Internationale communiste — qui porte comme sous-titre « La voie vers la dictature du prolétariat » — est le chapitre le plus faible, presque inconsistant ; quant à la partie qui

71. La II^e Internationale était née à Paris en 1889 d'un congrès convoqué par des militants allemands et français. Elle était une organisation assez lâche de formations nationales avec plus un échange d'opinions qu'une véritable discipline. Elle prit cependant des décisions importantes comme lors du congrès d'Amsterdam où elle condamna le révisionnisme bernsteinien et le ministérialisme et fut le principal agent de l'unification des socialistes français. Elle avait volé en éclats de fait en 1914 et fut en quelque sorte restaurée par sa fusion en 1923 à Hamburg avec l'Internationale 2 1/2, l'union des partis socialistes qu'animaient les socialistes autrichiens.

72. Eduard Bernstein (1850-1932), un autodidacte devenu proche collaborateur d'Engels, souleva à partir de 1896 dans *Die neue Zeit* où il publia la série « Problèmes du socialisme » les thèses du « révisionnisme ». Il avait dès le début lancé cette célèbre formule faisant du socialisme une sorte de nécessité morale (« Dieses Ziel... ist mir gar nichts, die Bewegung alles » — qui sonnait la charge contre le socialisme de Marx qu'il ne croyait pas « scientifique »).

73. La III^e Internationale était née en mars 1919 à Moscou d'une conférence internationale convoquée par le parti bolchevique. Elle avait l'ambition d'être le « parti mondial de la révolution socialiste » et attira avec elle la majorité de nombreux partis socialistes et des militants et courants jusque-là inspirés par l'anarchisme ou le syndicalisme.

concerne l'Orient, elle consiste en une généralisation des erreurs déjà commises et la préparation de nouvelles.

La partie qui sert d'introduction à ce chapitre s'attache à la critique de l'anarchisme, du syndicalisme révolutionnaire, du socialisme constructif, du socialisme des guildes⁷⁴, etc. Il s'agit là d'une simple imitation littéraire du *Manifeste du Parti communiste* de 1847 qui ouvrit l'ère d'une politique prolétarienne basée sur la science par une critique serrée géniale des diverses variétés du socialisme utopique. S'occuper, à l'occasion du 10^e anniversaire de l'Internationale communiste, de critiquer à la hâte et sommairement les théories de Cornelissen, Arturo Labriola, Bernard Shaw⁷⁵, ou de « guildistes » guère connus, ce n'est pas répondre à un besoin politique, mais être victime d'un pédantisme strictement littéraire. On peut hardiment rejeter du programme ce poids mort et l'envoyer dans le domaine de la littérature de propagande.

Sur les problèmes stratégiques proprement dits, le projet se borne ensuite à proposer des modèles bons pour les écoles primaires :

« Gagner de l'influence sur la majorité des membres de sa propre classe... Gagner de l'influence sur les larges milieux de travailleurs en général... Le travail quotidien pour la conquête des syndicats est particulièrement important... La conquête de larges secteurs de paysans pauvres a aussi(?) une importance énorme »...

Toutes ces vérités élémentaires, indiscutables en elles-mêmes, sont simplement énumérées les unes après les autres, c'est-à-dire sans être reliées au caractère de l'époque historique ; sous la forme scolaire et abstraite qu'elles revêtent *actuellement*, elles pourraient prendre place sans difficulté dans une résolution de la II^e Internationale.

Le problème de fond du programme, la stratégie du coup

74. Le socialisme « constructif » se proposait l'imprégnation de l'appareil d'Etat par le socialisme ; celui des guildes, rarement appelé « guildiste » voulait faire de l'Etat représentant les consommateurs (dans les guildes) le propriétaire des moyens de production, l'industrie étant dirigée par les syndicats.

75. Le Hollandais Christian Cornelissen (1864-1942), marqué par l'influence libertaire, l'Italien Arturo Labriola (1875-1959), le Britannique George Bernard Shaw (1856-1950), théoricien du « gradualisme » de la Fabian Society, pouvaient certes être considérés comme les « utopistes » du xx^e, mais ils n'avaient pas l'envergure d'un Owen ou d'un Fourier...

d'Etat révolutionnaire (conditions et méthodes pour aborder l'insurrection proprement dite, la conquête du pouvoir) est examinée de façon aride et sèche dans un extrait schématique, plus court que celui qui est consacré au socialisme « constructif » et « des guildes » : cet examen est fait de façon abstraite et pédante sans référence à l'expérience vivante de notre époque.

Il n'est fait mention ni des grandes batailles du prolétariat en Finlande, en Allemagne, en Autriche, ni de la République des soviets de Hongrie, des journées de septembre (1920) en Italie, des événements de 1923 en Allemagne, de la grève générale (de 1926) en Angleterre, sauf dans une énumération chronologique aride, pas dans le chapitre VI qui traite de la stratégie du prolétariat, mais dans le chapitre II qui expose « la crise du capitalisme et la première phase de la révolution mondiale ». En d'autres termes, les grands combats prolétariens ne sont considérés que comme des événements objectifs, expression de la « crise générale du capitalisme » et non comme l'expérience stratégique du prolétariat. Il suffira d'indiquer que la condamnation de l'esprit d'aventure révolutionnaire (« putschiste »), qui est en soi un devoir, est formulée dans le projet sans qu'il soit même tenté de répondre à la question de savoir si, par exemple, le soulèvement en Esthonie, l'attentat dans la cathédrale de Sofia en 1924 ou la dernière insurrection de Canton⁷⁶ ont été des manifestations héroïques de l'esprit d'aventure révolutionnaire ou au contraire des actions méthodiques entrant dans la stratégie révolutionnaire du prolétariat. Un projet qui, sur le problème du « putschisme », ne répond pas à cette question urgente, n'est qu'une dérobade diplomatique de chancellerie, pas un document de stratégie communiste.

Il est évident que, dans le projet considéré, la façon abstraite de poser les problèmes de la lutte révolutionnaire du prolétariat en se plaçant au-dessus de l'Histoire, n'est pas due au hasard. De

76. Les trois épisodes mentionnés ici mériteraient en effet une étude exhaustive. En ce qui concerne l'insurrection bulgare, le fait que l'initiative en était bel et bien revenue au P.C. bulgare, longtemps nié, a été en définitive confirmé par Georgi Dimitrov au 5^e congrès du P.C.B. (G. Dimitrov, *Selected Speeches and Articles* (London, Lawrence & Wishart), pp. 202-203. A son procès, il avait assuré que c'était la police qui avait posé la bombe à la cathédrale de Sofia, tuant 150 personnes, blessant le roi et ses ministres, faisant plus de 500 blessés... La bombe avait été posée par des militants communistes agissant sur instructions du parti. L'insurrection d'Esthonie, ou encore insurrection de Reval, se déroula dans la seule journée du 1^{er} décembre 1924 et est relatée en détail dans Neuberg, *L'Insurrection armée*, pp. 60-79. Sur l'insurrection de Canton, au caractère différent, mais où la répression fut énorme, cf. pp. 89-93.

cette façon littéraire, pédantesque, raisonneuse, boukharienne, de poser les problèmes sans se placer au point de vue de l'action révolutionnaire, il existe encore une autre cause : pour des raisons qui ne sont que trop compréhensibles, les auteurs du projet préfèrent, de façon générale, ne pas toucher de trop près aux leçons stratégiques des cinq dernières années.

On ne peut cependant pas imaginer un programme d'action révolutionnaire comme un simple recueil de thèses abstraites, indépendantes de ce qui s'est passé pendant ces années historiques. Un programme ne peut évidemment pas raconter tout ce qui s'est produit, mais il doit en faire son point de départ et d'appui, embrasser tous les événements, s'y référer. Il faut que le programme permette de saisir, à travers ses thèses, tous les grands événements de la lutte du prolétariat et tous les faits importants de la lutte d'idées au sein de l'Internationale communiste. Si c'est vrai pour l'ensemble du programme, ce l'est encore plus pour sa partie consacrée aux questions de stratégie et de tactique. Il faut ici, suivant l'expression de Lénine, *enregistrer ce qu'on a conquis* aussi bien que ce qu'on a laissé échapper et qui pourra devenir une « conquête » si on le comprend et l'assimile parfaitement. L'avant-garde prolétarienne n'a pas besoin d'un catalogue de lieux communs, mais d'un manuel d'action. C'est pourquoi nous examinerons les problèmes du chapitre « stratégie » en les liant étroitement à l'expérience de la lutte d'après-guerre, surtout des cinq dernières années, durant lesquelles la direction a commis des erreurs tragiques.

2. Particularités essentielles de la stratégie au cours de l'époque révolutionnaire et le rôle du parti

L'époque impérialiste est l'époque des révolutions prolétariennes, mais le chapitre du programme sur la stratégie et la tactique ne se livre, de façon quelque peu cohérente, à aucune comparaison du point de vue de la stratégie entre la période actuelle et celle de l'avant-guerre.

Il est vrai que, dans le premier chapitre, il caractérise la période du capitalisme industriel dans son ensemble comme « une période d'évolution relativement continue de propagation du capitalisme sur l'ensemble du globe terrestre grâce au partage des colonies non encore occupées qui s'est opéré les armes à la main ».

Il est vrai aussi que cette façon d'apprécier est assez

contradictoire, néanmoins elle embellit incontestablement l'époque du capitalisme industriel qui a été celle de bouleversements grandioses, de guerres et de révolutions, dépassant en violence tout le passé de l'humanité. Mais n'aurait-il pas fallu la caractériser comme absolument idyllique, au moins pour justifier un peu la burlesque affirmation récente des auteurs du projet selon lesquels, « à l'époque de Marx et d'Engels », il n'avait même pu être question de la loi du développement inégal. Cependant, s'il est faux de caractériser l'ensemble de l'histoire du capitalisme industriel comme une « évolution continue », il est juste de souligner ce fait : alors que l'époque vécue par l'Europe entre 1871 et 1914 ou tout au moins 1905, a vu s'accumuler les contradictions, les rapports entre les classes sont restés dans le cadre de la légalité et ceux entre les Etats dans celui de la paix armée. C'est à cette époque qu'a surgi, puis s'est pétrifiée la II^e Internationale dont le rôle historique progressiste se termine au début de la guerre impérialiste.

La politique en tant que force historique de masse retarde toujours sur l'économie. Si le règne du capital financier et des monopoles des trusts commence déjà à la fin du XIX^e, la nouvelle époque qui reflète ce fait dans la vie politique mondiale commence avec la guerre impérialiste, avec la révolution d'Octobre et la fondation de la III^e Internationale.

A la base du caractère explosif de la nouvelle époque, de l'alternance brusque de flux et de reflux politiques, des spasmes continuels de la lutte de classes entre le fascisme et le communisme, se trouve le fait qu'au point de vue de l'histoire le système capitalisme mondial est épuisé, qu'il n'est plus capable de progresser *en bloc*. Cela ne signifie pas que certaines branches industrielles ou certains pays ne grandissent et ne grandiront pas encore. Mais ce développement se réalise et se réalisera au détriment de la croissance d'autres branches et d'autres pays. Les frais de production du système capitaliste mondial dévorent de plus en plus le revenu mondial qu'il produit. Or l'Europe, habituée à dominer le monde en raison de la vitesse acquise par sa rapide croissance d'avant-guerre et se poursuivant alors de façon ininterrompue, s'est heurtée plus brutalement que toutes les autres parties du monde au nouveau rapport des forces, à la nouvelle répartition du marché mondial, à des contradictions aggravées : aussi est-ce précisément elle qui subit la plus brutale transition de l'époque « organique » de développement d'avant-guerre à celle des révolutions.

Théoriquement, on ne peut pas dire qu'on ne puisse avoir

encore un nouveau chapitre de progrès capitaliste *général* dans les pays capitalistes les plus avancés, ceux qui dominent et animent. Mais, pour cela, il faudrait d'abord que le capitalisme saute par-dessus des barrières élevées dans le domaine des classes et des rapports entre Etats : il lui faudrait écraser pour longtemps la révolution prolétarienne, réduire définitivement la Chine en esclavage, renverser la République des soviets, etc. On en est bien loin. Une éventualité théorique est loin d'être une probabilité politique. Il va de soi que des choses dépendent de nous, c'est-à-dire de la stratégie révolutionnaire de l'Internationale communiste. Et, en dernière analyse, cette question sera tranchée à l'échelle mondiale. Mais, à l'époque actuelle, pour laquelle précisément est établi ce programme, le développement général du capitalisme se heurte à des barrières infranchissables faites de contradictions qui le secouent dans de furieux remous. C'est justement ce qui donne à cette époque un caractère révolutionnaire et à la révolution un caractère permanent.

Le caractère révolutionnaire de l'époque ne consiste pas en ce qu'elle permet de faire la révolution (c'est-à-dire de s'emparer du pouvoir) à chaque instant. Il est constitué par des oscillations brusques et amples : on passe d'une situation directement révolutionnaire, celle où le parti communiste peut prétendre s'emparer du pouvoir, à la victoire d'une contre-révolution fasciste ou semi-fasciste, de cette dernière à un régime provisoire de juste milieu (« bloc des gauches », entrée de la social-démocratie dans la coalition au pouvoir en Allemagne, arrivée au pouvoir du parti de MacDonald⁷⁷ etc.) pour que de nouveau les contradictions deviennent tranchantes comme un rasoir et que se pose à nouveau la question du pouvoir.

Qu'avons-vous vu en Europe dans les dernières décennies d'avant-guerre ? Sur le plan économique, une puissante montée des forces productives à travers des oscillations « normales » de la conjoncture. Sur le plan politique : croissance de la social-démocratie, avec des zigzags secondaires, au détriment du libéralisme et de la « démocratie ». En d'autres termes : un processus méthodique dans lequel s'aggravaient les contradic-

77. En mai 1924, avec la victoire électorale du Cartel des gauches formé essentiellement du parti radical et du parti socialiste, un gouvernement « de gauche » arrivait au pouvoir pour la première fois depuis la fin de la guerre. La même année, le parti travailliste (Labour Party) devenait le premier parti à la Chambre des Communes et James Ramsay MacDonald devenait premier ministre d'un gouvernement de coalition, avec les libéraux, qui n'allait durer que quelques mois.

tions économiques et politiques : en ce sens, on assistait à l'apparition des prémisses de la révolution prolétarienne.

Devant quoi nous trouvons-nous en Europe après-guerre ? En matière économique, des contractions et des détentes irrégulières, convulsives, de la production, gravitant en général, malgré de grands progrès de la technique dans certaines branches, autour du niveau d'avant-guerre. Dans le domaine politique, de furieuses oscillations de la situation politique à gauche et à droite. Il est tout à fait clair que les tournants brusques au cours des deux ou trois dernières années ne sont pas déterminés par des modifications des facteurs économiques fondamentaux, mais par des causes, des poussées qui proviennent strictement du domaine des superstructures, symbolisant l'extrême instabilité de l'ensemble du système dont les fondations sont rongées par d'insurmontables contradictions.

C'est seulement de ce caractère que se déduit intégralement la pleine signification de la stratégie révolutionnaire par opposition à la tactique. C'est de là que découle également la signification nouvelle du parti et de sa direction.

Le projet se borne à donner une définition formelle du parti (avant-garde, théorie du marxisme, incarnation de l'expérience, etc.) qui ne produirait aucune dissonance dans le programme de la social-démocratie de gauche d'avant-guerre. A présent, c'est tout à fait insuffisant.

Face à un capitalisme en expansion, la meilleure des directions du parti ne pouvait qu'accélérer la formation du parti ouvrier. En revanche, ses erreurs ne pouvaient que retarder cette formation. Les prémisses objectives de la révolution mûrissaient lentement et le travail du parti conservait son caractère préparatoire.

A présent, toute nouvelle variation brusque de la situation politique vers la gauche remet la décision entre les mains du parti révolutionnaire. S'il laisse échapper le moment critique où la situation change, elle se transforme en son contraire. Dans de telles conditions, le rôle de la direction prend une exceptionnelle importance. L'affirmation de Lénine que deux ou trois jours peuvent décider du sort de la révolution internationale n'aurait pas pu être comprise à l'époque de la II^e Internationale. A notre époque, au contraire, elle n'a que trop été confirmée négativement, à l'exception d'Octobre. C'est l'ensemble de ces conditions qui explique la place tout à fait exceptionnelle que l'I.C. et sa direction occupent dans le mécanisme général de l'époque historique actuelle.

Il faut bien comprendre que la cause première et fondamentale de la prétendue « stabilisation » est la contradiction entre l'ébranlement général qu'a subi toute l'ambiance économique et sociale de l'Europe capitaliste et de l'Orient colonial d'une part, et la faiblesse, l'impréparation, l'irrésolution des partis communistes et les cruelles erreurs de leur direction, de l'autre.

Ce n'est pas une stabilisation venue d'on ne sait où qui a arrêté le développement de la situation révolutionnaire des années 1918, 1919 ou de celles qui ont suivi, mais cette situation, qu'on n'avait pas su mettre à profit, et qui se transformait en son contraire, donnant à la bourgeoisie la possibilité de lutter avec un relatif succès pour la stabilisation. Les contradictions de plus en plus aiguës de cette lutte de « stabilisation », ou, pour mieux dire, de cette lutte pour la survie et la perpétuation du capitalisme, préparent à chaque étape nouvelle les conditions de nouvelles explosions des classes et des rapports internationaux, c'est-à-dire de nouvelles situations révolutionnaires dont le développement dépend totalement du parti prolétarien.

Le rôle du facteur subjectif peut rester parfaitement secondaire dans une époque de lente évolution organique où apparaissent les proverbes du gradualisme : « Qui va lentement va sûrement », « A l'impossible, nul n'est tenu » etc., qui résument la sagesse de la tactique de l'époque organique, laquelle ne peut « sauter par-dessus les étapes ». Quand les prémisses objectives sont mûres, alors la clé de tout le processus historique passe au facteur subjectif, à savoir le parti. L'opportunisme, qui vit, consciemment ou non, sous le poids du passé, est toujours enclin à sous-évaluer le facteur subjectif, c'est-à-dire l'importance du parti et de sa direction révolutionnaire. Le phénomène s'est manifesté dans toute son ampleur au cours des discussions sur l'Octobre allemand, le comité anglo-russe et la révolution chinoise. Dans ces circonstances comme dans d'autres moins importantes, la tendance opportuniste est intervenue en fonction d'une ligne qui comptait directement sur les « masses » et négligeait par conséquent les problèmes du « sommet » de la direction révolutionnaire. Cette façon d'aborder la question, fautive sur le plan théorique, apparaît particulièrement funeste à l'époque impérialiste.

La révolution d'Octobre a été le résultat d'un rapport spécial des forces de classes en Russie et dans le monde et du développement particulier qui fut le leur pendant la guerre impérialiste. C'est l'A B C pour un marxiste. On ne contredit néanmoins pas le marxisme en posant, par exemple, la question :

« Aurions-nous pris le pouvoir en Octobre, si Lénine n'avait pu arriver en Russie à temps ? » Bien des signes indiquent que nous aurions pu échouer. La résistance fut énorme, même Lénine une fois arrivé, dans les sphères supérieures du parti (qui, soit dit en passant, étaient dans une large mesure les mêmes que celles qui déterminent la politique actuelle). Elle aurait été infiniment plus forte si Lénine n'avait pas été là. Le parti aurait pu ne pas réussir à prendre en temps voulu le cours nécessaire. Or le temps était compté. En de telles périodes, quelques jours sont parfois décisifs. Les masses ouvrières auraient exercé leur pression d'en bas, avec beaucoup d'héroïsme, mais sans une direction marchant consciemment et fermement vers le but. Il est peu probable que nous eussions vaincu. Entre-temps, après avoir cédé Petrograd aux Allemands, écrasé les insurrections prolétariennes dispersées, la bourgeoisie aurait pu consolider son pouvoir, probablement sous une forme bonapartiste, en concluant avec l'Allemagne une paix séparée et en prenant d'autres mesures. Toute la marche des événements aurait pu suivre un cours tout autre pendant des années.

Dans la révolution allemande de 1918, dans la révolution hongroise de 1919, dans le mouvement du prolétariat italien en septembre 1920, dans la grève générale anglaise de 1926, dans l'insurrection de Vienne en 1927, pendant la révolution chinoise de 1926-27⁷⁸, à des degrés différents, sous des formes diverses, c'est toujours la même contradiction politique qui s'exprime devant une situation révolutionnaire arrivée à maturité non seulement par ses bases sociales, mais souvent aussi par la combativité des masses. Il manque le facteur subjectif, c'est-à-

78. La « révolution de novembre » en Allemagne avait été liquidée politiquement au congrès des conseils ouvriers pan-allemand, avant de l'être militairement par les Corps Francs de Noske. La politique opportuniste des révolutionnaires hongrois (la fusion du P.S. et du P.C.), selon Lénine, et aussi l'opposition farouche de la paysannerie, avaient pavé la voie de l'intervention alliée en sous-main qui avait abattu le gouvernement de Béla Kun. Le gouvernement italien avait accordé le « contrôle ouvrier » — qu'il était décidé à vider de son contenu — devant des métallos qui occupaient les usines et voulaient s'en emparer : ce répit laissa le passage au fascisme. La grève générale britannique, mal préparée, fut abandonnée au bout de quelques jours et les mineurs laissés livrés à eux-mêmes pour une longue et vaine lutte où ils durent finalement capituler. L'insurrection des ouvriers de Vienne contre un verdict de classe le 15 juillet 1927, fut réprimé par une violence brutale et ouvrit la crise finale de la social-démocratie autrichienne. Enfin, la révolution chinoise s'était terminée tragiquement avec le coup de Tchiang Kai-chek en avril 1927 et la fuite des communistes dans les campagnes, que certains interprètent toujours comme « un tournant vers les paysans ».

dire un parti révolutionnaire de masse, ou bien ce parti n'a pas de direction perspicace et courageuse.

Il va de soi que la faiblesse des partis communistes et de leur direction n'est pas tombée du ciel, mais qu'elle est un produit de tout le passé de l'Europe. Du fait de la maturité actuelle des contradictions révolutionnaires objectives, les partis révolutionnaires pourraient se développer sur un rythme rapide si la direction de l'I.C. agissait judicieusement, accélérant le processus de maturation au lieu de le freiner. Si la contradiction constitue de façon générale la principale source de progrès, alors une claire compréhension de la contradiction entre une maturité révolutionnaire générale de la situation objective (en dépit de flux et reflux) et l'immaturité du parti international du prolétariat doit être la source de la marche en avant de l'I.C., au moins de ses sections européennes.

Si l'on ne comprend pas dialectiquement, de façon large et généralisée, que l'époque actuelle est celle des tournants brusques, il est impossible d'éduquer réellement les jeunes partis, d'assurer une direction juste stratégique de la lutte de classes, de combiner correctement les tactiques, ni surtout de se réarmer très vite, courageusement et de façon décisive à chaque tournant de la situation. Et c'est précisément un tel tournant de deux ou trois jours qui décide parfois du sort de la révolution internationale pour des années.

Le chapitre du projet de programme consacré à la stratégie et à la tactique parle de la lutte du parti pour le prolétariat *en général*, de la grève générale et de l'insurrection armée *en général*. Mais il n'analyse pas le caractère particulier et le rythme interne de l'époque actuelle. Si on ne les comprend pas théoriquement, si on ne les « sent » pas politiquement, il n'est pas possible d'avoir une direction révolutionnaire.

Voilà pourquoi ce chapitre est aussi pédant, aussi mince, aussi inconsistant, du début à la fin.

3. *Le III^e congrès et la question de la permanence du processus révolutionnaire selon Lénine et selon Boukharine*

Dans le développement politique de l'Europe après la guerre, on peut distinguer trois périodes : la première de 1917 à 1921, la seconde de mars 1921 à octobre 1923 et la troisième d'octobre 1923 à la grève générale anglaise, voire jusqu'à aujourd'hui.

Le mouvement révolutionnaire des masses d'après la guerre était tout à fait suffisant pour renverser la bourgeoisie. Mais il n'y avait personne pour le faire. La social-démocratie, qui était à la tête des vieilles organisations de la classe ouvrière, rassembla toutes ses forces pour sauver le régime bourgeois. Comme nous nous attendions, pendant cette période, à ce que le prolétariat prît le pouvoir, nous escomptions que le parti révolutionnaire mûrirait rapidement dans le feu de la guerre civile. Mais les délais n'ont pas coïncidé. La vague d'après-guerre a reflué avant que les partis communistes en lutte contre la social-démocratie aient grandi et se soient suffisamment renforcés pour diriger l'insurrection.

En mars 1921, le parti communiste allemand fait une tentative pour utiliser la vague qui reflue et abattre d'un coup l'Etat bourgeois. L'idée qui inspirait le comité central allemand était de sauver la république des soviets (la théorie du socialisme dans un seul pays n'avait pas encore été proclamée)⁷⁹. Il se trouva pourtant que la résolution de la direction et le mécontentement des masses n'étaient pas suffisants pour vaincre : il fallait bien d'autres conditions et surtout un lien étroit entre la direction et les masses, ainsi que la confiance de ces dernières dans leur direction. Cette condition manquait.

Le III^e congrès de l'Internationale communiste est le jalon qui sépare la première et la deuxième période ; il constata que les ressources politiques et d'organisation des partis communistes n'étaient pas suffisantes pour conquérir le pouvoir, il lança le mot d'ordre « Vers les masses », c'est-à-dire vers la conquête du pouvoir *par la conquête préalable des masses* dans leur lutte et leur vie quotidiennes. Car, même dans les conditions d'une époque révolutionnaire, les masses vivent la vie de tous les jours, bien qu'elles la vivent différemment.

Cette façon d'aborder le problème se heurta au congrès à une résistance acharnée dont l'inspirateur sur le plan théorique était Boukharine. Il se plaçait alors du point de vue de sa révolution permanente et non de celle de Marx : *puisque* le capitalisme est fini, *alors* il faut mener sans relâche l'offensive

79. Notons que Trotsky rejette la responsabilité de l'« action de mars » 1921 sur la direction du K.P.D. Or il semble bien que l'I.C. avait une responsabilité directe. Béla Kun se trouvait à Berlin et Lénine allait forger l'expression « bélakunerie » pour caractériser sa politique à cette époque. Il semble bien que l'inspiration apportée par Béla Kun en Allemagne ait été alors celle de Zinoviev. Elle était aussi celle des partisans de la fameuse « théorie de l'offensive », avec Boukharine en tête, dont les cibles étaient Lénine et Trotsky.

révolutionnaire pour la victoire. La position de Boukharine se ramène toujours à des syllogismes de ce genre.

Il va de soi que je n'ai jamais partagé la théorie de Boukharine sur « la révolution permanente », laquelle ne peut concevoir dans le processus révolutionnaire aucune discontinuité, des périodes de stagnation, de recul, des revendications transitoires, etc. Au contraire, dès les premiers jours d'Octobre, j'ai combattu cette caricature de la révolution permanente.

Quand je parlais, comme Lénine, de l'incompatibilité entre la Russie soviétique et le monde impérialiste, j'avais en vue la grande courbe de la stratégie, non ses sinuosités tactiques. En revanche, Boukharine, avant de se transformer en son contraire, a invariablement développé sa caricature scolastique de la conception marxiste de la révolution en permanence. Pendant toute l'époque du « communisme de gauche », Boukharine estimait que la révolution n'admettait ni retraites, ni compromis provisoires avec l'ennemi. Très longtemps après Brest-Litovsk, où mon attitude n'eut rien de commun avec celle de Boukharine⁸⁰, ce dernier, avec toute l'aile ultra-gauchiste de l'Internationale communiste d'alors, adopta la ligne des journées de mars 1921 en Allemagne, estimant que si l'on n'« électrisait » pas le prolétariat européen, s'il ne se produisait pas encore et toujours de nouvelles explosions révolutionnaires, le pouvoir des soviets irait inévitablement à sa perte. Bien que j'eusse conscience des incontestables dangers qui menaçaient ce pouvoir, cela ne m'empêcha pas de lutter, la main dans la main avec Lénine, au III^e congrès, contre cette parodie putschiste de la conception marxiste de la révolution permanente⁸¹. Nous avons répété des dizaines de fois pendant ce congrès en nous adressant aux gauchistes impatientes⁸² : « Ne vous hâtez pas de nous sauver,

80. Boukharine était opposé à la signature du traité de paix de Brest-Litovsk, un *diktat* imposé par l'état-major allemand. Trotsky préconisait la formule « ni paix ni guerre ». Il commença par faire bloc au C.C. avec Boukharine qui soutint sa position : les Russes ne signaient pas, mais arrêtaient unilatéralement la guerre. Avec l'offensive allemande et l'effondrement des unités russes, Trotsky fut obligé de rallier précipitamment la position de Lénine et d'approuver la signature du traité à des conditions aggravées.

81. La théorie de l'offensive était inspirée par la théorie boukharinienne, les militants de la Gauche allemande la poussaient jusqu'au bout ; ainsi Maslow pour qui on était bolchevik quand on attaquait et menchevik quand on se contentait de se défendre.

82. Les principaux porte-parole de ce courant qui fut sérieusement malmené par Lénine et Trotsky furent notamment l'Italien Terraccini et l'Allemand Thälmann. Les « gauchistes » russes se taisaient, Lénine et Trotsky s'étant assurés la majorité chez les Russes, par la cooptation de Kamenev.

vous ne feriez que vous perdre et par conséquent nous avec : suivez la voie de la lutte systématique pour la conquête des masses en vue de la conquête du pouvoir. C'est de votre victoire que nous avons besoin et pas que vous soyez prêts à vous battre pour nous dans des conditions défavorables. Nous autres, en Russie soviétique, nous maintiendrons nos positions sur la base de la Nep et nous avancerons un peu : vous, vous aurez encore le temps de venir à notre aide au moment opportun en préparant vos forces et en mettant à profit une situation favorable.

Bien que ce fût après le 10^e congrès qui avait interdit la formation de fractions, Lénine prit l'initiative de créer le noyau d'une fraction pour lutter contre l'ultra-gauchisme. Dans nos réunions restreintes, il posait nettement la question des voies à suivre ultérieurement si le III^e congrès en venait à adopter la position de Boukharine. Notre « fraction » de l'époque n'eut pas à s'élargir parce que nos adversaires, dès le congrès, « rétrécirent » beaucoup leur front.

Naturellement, Boukharine s'écartait du marxisme sur sa gauche, plus que les autres. A ce même III^e congrès et après, il combattit une idée que je développais : celle de l'inéluclabilité d'un redressement de la conjoncture économique en Europe. Je m'attendais pour ma part à ce qu'après une série de défaites du prolétariat, ce redressement, loin de porter un coup à la révolution, déclençât au contraire une nouvelle poussée de la lutte révolutionnaire. Boukharine qui s'en tenait à son idée scolastique de la permanence non seulement de la crise économique, mais de la révolution dans son ensemble, me combattit longuement en fonction de cette idée, jusqu'à ce que les faits l'obligent à reconnaître, comme toujours avec beaucoup de retard, qu'il s'était trompé.

Aux III^e et IV^e congrès, Boukharine combattit la politique du front unique et des revendications transitoires à partir de sa conception mécanique de la permanence du processus révolutionnaire.

On pourrait suivre la lutte de ces deux tendances, celle de la conception marxiste, synthétique, du caractère continu de la révolution prolétarienne, et d'autre part celle de la parodie du marxisme qui n'est nullement une particularité personnelle de Boukharine, dans toute une série d'autres questions de détail comme de première importance. Mais c'est inutile : au fond, l'attitude actuelle de Boukharine est sa même scolastique ultra-gauche de « la révolution permanente », mais à rebours. Par exemple, alors que, jusqu'en 1923, Boukharine estimait que,

sans crise économique et guerre civile permanentes en Europe, la République des soviets périrait, il a maintenant découvert une recette qui permet de se passer de révolution internationale pour construire le socialisme. La continuité boukharinienne retournée n'en est pas devenue meilleure, d'autant que, trop souvent, les actuels dirigeants de l'I.C. combinent l'opportunisme de leur attitude présente avec l'esprit aventuriste qui les inspirait hier, et *vice versa*.

Le III^e congrès a constitué un jalon de grande importance. Ses enseignements demeurent vivants et féconds aujourd'hui. Le IV^e congrès n'a fait que les concrétiser. Le mot d'ordre du III^e congrès ne disait pas seulement « Vers les masses ! », mais « Vers le pouvoir par la conquête préalable des masses ! ». Après que la fraction dirigée par Lénine — il l'appelait significativement « la droite » — eut vigoureusement rappelé le congrès à plus de réserve, Lénine, à la fin, convoqua une petite conférence au cours de laquelle il lança cet avertissement prophétique : « Souvenez-vous qu'il importe simplement de bien prendre l'élan pour faire le saut révolutionnaire ; la lutte pour les masses, c'est la lutte pour le pouvoir. »

Les événements de 1923 ont montré que non seulement les « dirigés », mais nombre de dirigeants n'avaient pas accepté cette conception de Lénine.

4. *Les événements de 1923 en Allemagne et les Leçons d'Octobre*

La nouvelle période du développement de l'Internationale communiste s'ouvre avec les événements de 1923 en Allemagne. L'occupation de la Ruhr par les troupes françaises (au début de 1923) signifiait une rechute de l'Europe dans le chaos guerrier. Bien que ce second accès de la maladie fut incomparablement plus bénin que le premier, du fait qu'il s'abattait sur l'organisme profondément épuisé de l'Allemagne, il fallait s'attendre dès le début à des conséquences révolutionnaires sérieuses. La direction de l'I.C. n'en tint pas compte à temps. Le parti communiste allemand continua à suivre les consignes du III^e congrès qui l'avaient fermement éloigné du putschisme, mais qu'il avait assimilé de façon unilatérale. Nous avons déjà dit qu'à notre époque de tournants brusques, le plus difficile, pour une direction révolutionnaire, est de savoir au moment propice tâter le pouls de la situation politique, percevoir son changement brusque et donner à temps un ferme coup de barre. Semblables

qualités de direction révolutionnaire ne s'acquièrent pas seulement en prêtant serment à la dernière circulaire de l'I.C. ; leur acquisition exige, outre des bases théoriques indispensables, l'expérience personnelle et la pratique de l'autocritique véritable. Ce n'est pas sans mal que fut opéré le tournant brusque de la tactique des journées de mars 1921 à une activité révolutionnaire systématique dans la presse, les réunions, les syndicats, au Parlement. Quand la crise due au tournant fut surmontée, on vit grandir le danger du développement d'une nouvelle déviation unilatérale de caractère opposé. La lutte quotidienne pour la conquête des masses absorbe toute l'attention : elle élabore sa propre routine dans la tactique, elle empêche de voir les problèmes stratégiques qui découlent des modifications de la situation objective.

A l'été 1923, la situation intérieure allemande tourna à la catastrophe surtout en raison de la faillite de la tactique de la résistance passive. Il devint tout à fait clair que la bourgeoisie allemande ne parviendrait à sortir de cette situation « sans issue » que si le parti communiste ne comprenait pas clairement ce fait et n'en tirait pas pour son compte les conclusions révolutionnaires nécessaires. Mais le parti communiste, qui avait la clé entre les mains, s'en servit pour ouvrir les portes à la bourgeoisie.

Pourquoi la révolution allemande n'est-elle pas parvenue à vaincre ? Les causes de cet échec tiennent entièrement à la tactique suivie et non à des conditions de hasard. Nous avons là un exemple classique de situation révolutionnaire manquée. Le prolétariat allemand aurait marché au combat s'il avait été convaincu que, cette fois, le problème de la révolution était clairement posé, que le parti communiste était prêt à aller à la bataille, qu'il était capable d'assurer le triomphe. Mais le parti communiste effectua son tournant sans conviction et avec un retard considérable. Non seulement les droitiers mais également les gauchistes⁸³, en dépit de la lutte acharnée à laquelle ils se livraient, continuèrent à envisager jusqu'en septembre-octobre avec un grand fatalisme le processus du développement de la révolution.

83. La majorité du comité central était dirigée par les « droitiers » à la tête desquelles se trouvait le président du K.P.D., Heinrich Brandler, avec son conseiller Thalheimer. La Gauche, qu'animaient Ruth Fischer et Maslow, sembla à plusieurs reprises sur le point de scissionner (Cf. Pierre Broué, *Révolution en Allemagne, 1918-1923*).

Mais ce serait l'attitude d'un pédant, non d'un révolutionnaire, d'analyser à présent, après coup, la question de savoir dans quelle mesure la conquête du pouvoir aurait été « garantie » avec une politique juste. Contentons-nous de citer à ce sujet le magnifique témoignage de la *Pravda* — un témoignage dû pourtant exclusivement au hasard puisqu'il resta isolé et fut contredit par toutes les autres appréciations portées par ce journal :

« Si, en mai 1924, devant une certaine stabilisation du mark, une certaine consolidation de la bourgeoisie, le passage des couches moyennes et de la petite bourgeoisie aux nationalistes, après une crise profonde du parti, après une cruelle défaite du prolétariat, si, après tout cela, les communistes ont réussi à recueillir 3 700 000 voix, il est clair qu'en octobre 1923, en face d'une crise sans exemple de l'économie, de la désagrégation complète des classes moyennes, de la confusion la plus grande régnant dans les rangs de la social-démocratie sur un fond de contradictions puissantes et brutales au sein même de la bourgeoisie et d'un état d'esprit combattif inouï des masses prolétariennes dans les centres industriels, le parti communiste avait avec lui la majorité de la population : il aurait pu et dû combattre, il avait toutes les chances de réussir. »⁸⁴

Citons encore les paroles d'un délégué allemand, dont le nom nous est inconnu, parlant au V^e Congrès :

« Il n'existe pas en Allemagne un seul ouvrier conscient qui ne sache que le parti aurait dû alors entrer dans la bataille au lieu de l'éviter. Les dirigeants du parti communiste allemand ont oublié que le rôle du parti est d'avoir sa valeur propre : c'est là une des causes principales de la défaite d'Octobre. »⁸⁵

On a raconté, pendant les discussions, bien des choses sur ce qui s'est passé dans le courant de 1923, et surtout dans la deuxième moitié de l'année, dans les sphères supérieures du parti communiste allemand et de l'I.C. Ce qu'on en a dit est pourtant

84. *Pravda*, 25 mai 1924.

85. *Pravda*, 24 juin 1924.

souvent loin de correspondre à ce qui s'est effectivement passé. C'est avant tout Kuusinen qui a créé la confusion dans ces questions ; en 1924-1926, sa tâche était de démontrer que la direction Zinoviev avait été salutaire, et puis, à partir d'un certain moment en 1926, il se mit à essayer de démontrer qu'elle avait été funeste. L'autorité nécessaire à la formulation responsable de tels jugements est conférée à Kuusinen par le fait que lui-même, en 1918, fit tout ce qui était à la mesure de ses modestes forces pour mener à sa perte la révolution du prolétariat de Finlande⁸⁶.

On a plus d'une fois essayé de m'attribuer après coup une solidarité avec la ligne de Brandler⁸⁷. En U.R.S.S. cela se faisait à mots couverts, car ceux qui savaient comment cela s'était passé étaient trop nombreux. En Allemagne, on y allait carrément, car personne ne savait rien. C'est tout à fait par hasard que j'eus entre les mains un témoignage fragmentaire sur la lutte d'idées intense qui se déroula dans notre comité central sur la question des problèmes de la révolution allemande. Dans les documents concernant la conférence de janvier 1924, je suis nettement accusé par le bureau politique d'avoir eu une attitude de méfiance et d'hostilité à l'égard du C.C. du parti communiste allemand dans la période qui précéda sa capitulation. Voilà ce qu'il y est dit :

« Le camarade Trotsky, avant de quitter la séance du C.C. (plénum de septembre 1923), prononça un discours qui troubla tous les membres du C.C. profondément et dans lequel il prétendait que la direction du K.P.D. ne valait rien, que le C.C. de ce parti était imprégné de fatalisme, de mollesse. Le camarade Trotsky déclara donc

86. Nous ignorons si Kuusinen eut une responsabilité particulière dans la défaite de la révolution de Finlande, mais il semble que Trotsky avait son opinion là-dessus. Otto W. Kuusinen (1881-1964), professeur de philosophie était rédacteur en chef du journal du parti social-démocrate depuis 1907, député en 1908. En janvier 1918, il fut commissaire du peuple à l'éducation, puis se réfugia en Russie soviétique où il fut l'un des fondateurs du P.C. en août de la même année. Il était membre du présidium de l'I.C. et servit Zinoviev, puis Boukharine.

87. Heinrich Brandler (1881-1967), ouvrier maçon, avait pris la tête du parti au lendemain de l'action de mars 1921 sur la ligne de « conquête des masses » et y resta. Il avait beaucoup d'admiration pour Trotsky qui semble-t-il, réussit un instant à le convaincre en 1923 que la victoire révolutionnaire était possible. Mais il se rangea très vite du côté de ceux qui le calomniaient, ne réussissant cependant pas à se racheter par cette « trahison » aux yeux des adversaires de Trotsky.

que la révolution allemande était vouée à la défaite. Ce discours déprima profondément tous les assistants. Mais l'énorme majorité des camarades estima que cette philippique était liée à un épisode (?!) sans rapport avec la révolution allemande qui s'était produit lors du plénum du C.C. et que ce discours *ne correspondait pas à la situation objective.* »⁸⁸

De quelque façon que les membres du C.C. aient interprété ma mise en garde, qui n'était pas la première, celle-ci n'était dictée que par les soucis que m'inspirait le sort de la révolution allemande. Malheureusement la suite des événements me donna entièrement raison : entre autres, parce que la majorité du C.C. de notre parti dirigeant n'avait, de son propre aveu, pas compris à temps que mon avertissement « correspondait » parfaitement à la « situation objective ». Je n'ai certes pas proposé de remplacer précipitamment le C.C. brandlérien par quelque autre (pareille substitution opérée à la veille d'événements décisifs aurait été une initiative proprement aventuriste) ; j'avais proposé, dès l'été de 1923, une façon plus opportune et plus décisive d'aborder la question du passage à l'insurrection et par conséquent de la mobilisation de nos forces pour aider le comité central du parti allemand. La tentative de m'attribuer une solidarité avec la ligne du C.C. brandlérien, dont les erreurs n'étaient que le reflet des erreurs générales de la direction de l'I.C., est due avant tout à ce que, *après la capitulation* du parti allemand, je me suis opposé à ce qu'on fasse de Brandler un bouc émissaire bien que — ou plutôt *parce que* je jugeais la défaite allemande infiniment plus sérieuse que ne le faisait la majorité du C.C. Dans ce cas comme d'autres, je me suis dressé contre un système inadmissible qui, à titre de rançon de l'infaillibilité de la direction centrale, détrône périodiquement les directions nationales, qui sont alors sauvagement persécutées et même chassées du parti.

Dans les *Leçons d'Octobre* écrites sous l'influence de la capitulation du C.C. allemand, j'ai développé l'idée que, dans les conditions actuelles, une situation révolutionnaire peut en quelques jours être perdue pour plusieurs années. C'est difficile à croire, mais cette opinion a été qualifiée de « blanquiste » et d'« individualiste ». Les innombrables articles écrits contre *Leçons d'Octobre* ont démontré à quel point l'expérience de

88. *Matériaux pour la conférence du parti russe, janvier 1924, p. 14.*

l'insurrection d'Octobre avait été oubliée et combien ses enseignements avaient peu pénétré dans les consciences. Reporter sur les « masses » la responsabilité des erreurs de la direction ou amoindrir la signification de la direction *en général* pour minimiser ainsi sa culpabilité, est une attitude typiquement menchevique qui découle d'une incapacité à comprendre de façon dialectique la superstructure en général, la superstructure de la classe qu'est le parti, la superstructure du parti sous la forme de sa direction centrale. Il y a des époques où même Marx et Engels ne peuvent faire gagner un seul pouce au développement historique ; il en est d'autres où des hommes de moindre stature, tenant la barre, peuvent retarder le développement de la révolution internationale pour plusieurs années.

Les tentatives récentes pour expliquer que j'aurais répudié les *Leçons d'Octobre* sont parfaitement absurdes. Bien sûr, j'ai « reconnu » une erreur secondaire : quand j'ai écrit mes *Leçons d'Octobre*, c'est-à-dire à l'été 1924, il me semblait que Staline avait eu une position plus à gauche — c'est-à-dire centriste de gauche — que Zinoviev à l'automne 1923. Je n'étais pas très bien informé de la vie interne du groupe qui jouait le rôle de centre secret de l'appareil de la fraction de la majorité. Les documents publiés après la scission de ce groupement fractionnel, en particulier la lettre purement brandlérienne de Staline à Zinoviev et Boukharine⁸⁹ m'ont convaincu de mon erreur dans l'appréciation de ces groupements de personnes, ceci n'ayant rien à voir avec le fond des problèmes posés. D'ailleurs cette erreur sur les personnes ne fut pas si grave. C'est vrai que le centrisme est tout à fait capable de faire des zigzags à gauche, mais, comme l'a une fois de plus démontré l'« évolution » de Zinoviev, il est tout à fait incapable de mener une ligne révolutionnaire tant soit peu systématique.

Les idées que j'ai développées dans *Leçons d'Octobre* conservent leur pleine force aujourd'hui. Mieux, elles ont été confirmées encore et encore depuis 1924.

Parmi les nombreuses difficultés de la révolution prolétarienne, il en est une tout à fait précise, concrète et spécifique : elle découle de la situation et des tâches de la direction révolutionnaire du parti, lors d'un brusque tournant des événe-

89. Dans cette lettre que Trotsky date à tort du 7 août 1923, Staline déconseillait aux dirigeants de l'I.C. de laisser le K.P.D. passer outre à l'interdiction de sa manifestation antifasciste du 25 juillet : « On doit retenir les Allemands et non les stimuler. »

ments. Même les partis révolutionnaires courent le risque d'être dépassés et d'opposer mots d'ordre et moyens de lutte d'hier aux tâches et exigences nouvelles. Et de façon générale il n'est pas de tournant plus aigu des événements que celui qui crée la nécessité d'une insurrection armée du prolétariat. Et c'est là que surgit le danger que la direction du parti, la politique du parti dans son ensemble, ne correspondent pas à l'état d'esprit de la classe et aux exigences de la situation. Quand la vie politique se développe sur un rythme relativement lent, de pareilles discordances finissent par se résorber : elles provoquent des dommages, pas des catastrophes. Mais dans des périodes de crise révolutionnaire aiguë, c'est précisément *le temps* qui manque pour surmonter le déséquilibre et rectifier en quelque sorte le front sous le feu. Les périodes pendant lesquelles la crise révolutionnaire atteint son acuité maximale ont, de par leur nature même, un rythme rapide. La discordance entre une direction révolutionnaire (hésitation, oscillation, temporisation devant les assauts furieux de la bourgeoisie) et les tâches objectives, peut conduire en quelques semaines et même en quelques jours à une catastrophe et à la perte de ce qu'il a fallu des années de travail pour préparer.

Il est évident que la discordance entre la direction et le parti, voire entre le parti et la classe, peut être aussi inverse, à savoir lorsque la direction *devance* le développement de la révolution en confondant le cinquième mois de la grossesse avec le neuvième. C'est en Allemagne en mars 1921 qu'on a pu en voir l'exemple le plus éclatant. Nous avons là dans le parti une manifestation extrême de la « maladie infantile du gauchisme » et sa conséquence — le putschisme (l'aventurisme révolutionnaire)⁹⁰. Ce danger est une réalité, pour l'avenir également. C'est pourquoi les enseignements du III^e Congrès conservent toute leur vigueur. Mais l'expérience allemande de 1923 nous a cruellement présenté en vraie grandeur le danger opposé : la situation est mûre, la direction est en retard. Au moment où la direction réussit à s'aligner sur la situation, cette dernière a déjà changé : les masses battent en retraite et le rapport des forces devient brusquement défavorable.

90. En qualifiant de « putsch » l'action de mars — ou certains de ses aspects, Trotsky va plus loin que le III^e congrès. C'est en effet Paul Levi qui avait publiquement dénoncé l'action de mars comme un putsch. La décision du congrès avait été de condamner Levi pour « indiscipline » et pour avoir faussement caractérisé l'action ; en revanche, la porte devait rester ouverte devant lui et la « théorie de l'offensive » était condamnée. En fait, bien des éléments connus depuis le congrès démontraient qu'il s'agissait bien d'un putsch pour lequel avaient été utilisées des méthodes de provocation.

Dans la défaite allemande de 1923, il y eut évidemment beaucoup de particularités nationales mais aussi des traits profondément caractéristiques d'un danger général. On pourrait dire que ce dernier est la *crise de la direction révolutionnaire à la veille du passage à l'insurrection*. La base du parti prolétarien, par sa nature même, n'est guère encline à subir la pression de l'opinion publique bourgeoise. Mais, c'est bien connu, certains éléments des couches supérieures et moyennes du parti subissent inévitablement, plus ou moins, l'influence de la terreur matérielle et intellectuelle exercée par la bourgeoisie au moment décisif. Il est impossible de fermer les yeux sur ce danger. Sans doute n'existe-t-il contre lui aucune recette salubre valable dans tous les cas. Mais le premier pas dans la lutte contre un danger est d'en comprendre la source et la nature. L'apparition, inévitable, et le développement d'un groupe de droite dans chaque parti communiste au cours de la période de l'« avant-October », reflètent d'une part les difficultés objectives immenses et les dangers du « saut » et, d'autre part, la furieuse pression de l'opinion publique bourgeoise. C'est là le fondement et la signification d'un groupe de droite. C'est précisément pour cela que surgissent au sein des partis communistes, au moment le plus dangereux, hésitations et réticences. Chez nous, en 1917, l'hésitation s'empara d'une minorité dans les couches supérieures, et elle ne fut vaincue que grâce à la sévère énergie de Lénine. En Allemagne, la direction dans son ensemble hésita : son hésitation se transmet au parti et, à travers lui, à la classe : on laissa échapper une situation révolutionnaire. En Chine, les ouvriers et les paysans pauvres se battaient pour qu'on prenne le pouvoir : *la direction centrale les combattit*. Ce ne sont pas là évidemment les dernières crises de direction à des moments historiques décisifs. Réduire au minimum ces crises inévitables, c'est l'une des tâches les plus importantes de chaque parti communiste et de l'Internationale communiste dans son ensemble. On ne peut y arriver que si l'on a compris l'expérience d'October 1917 et le fondement politique de l'Opposition de droite qui existait alors dans notre parti⁹¹ en les confrontant avec l'expérience du parti allemand en 1923.

C'est précisément là le sens des *Leçons d'October*.

91. L'opposition à l'insurrection d'October unissait Zinoviev et Kamenev à Rykov. C'étaient les deux premiers qui devaient aller le plus loin en prenant publiquement position contre l'insurrection dans le journal de Gorky. C'est à cette occasion que Lénine les avait traités de « jaunes ».

5. *L'Erreur stratégique radicale du V^e congrès*

A partir de la fin de 1923, nous avons eu une série de documents de l'I.C. et une série de déclarations de ses dirigeants au sujet de l' « erreur sur les délais » qu'ils auraient commise en automne 1923, faisant inévitablement référence à Marx qui se serait trompé, lui aussi, en fixant des délais. En même temps, délibérément, on ne précisait pas si « l'erreur sur les délais » de l'Internationale communiste serait d'avoir sous-estimé ou au contraire surévalué la proximité du moment critique de la prise du pouvoir. Conformément au régime de la comptabilité en partie double qui a fini par devenir, ces dernières années, une tradition de la direction, on a laissé place pour l'une ou l'autre de ces deux interprétations.

Il n'est pourtant pas difficile de conclure de toute la politique de l'I.C. de cette période qu'en 1924 et une bonne partie de 1925, la direction de l'I.C. avait estimé qu'on n'avait pas encore atteint le point culminant de la crise allemande. Il ne convenait donc pas de se référer à Marx. S'il est arrivé parfois à Marx de voir la révolution plus proche qu'elle ne l'était en réalité, on ne trouverait aucun exemple où il n'ait pas reconnu le visage de la révolution à son approche, ou bien où il se soit obstiné à prétendre que la situation demeurerait révolutionnaire alors qu'elle avait nettement évolué.

Lors de la XII^e conférence du parti communiste russe, Zinoviev assura, tout en lançant la formule à double sens de l' « erreur sur les délais » :

« Le comité central et l'Internationale communiste doivent vous dire que, si semblables événements devaient se renouveler dans la même situation, il nous faudrait faire la même chose »⁹².

Cette déclaration sonnait comme une menace.

Le 2 février 1924, à la conférence du Secours rouge international, Zinoviev a déclaré que la situation en Europe était la suivante :

« L'on ne peut s'attendre à voir là-bas s'établir, fût-ce temporairement, la tranquillité, la paix, même apparente.

92. *Pravda*, 25 janvier 1924.

L'Europe entre dans une phase d'événements décisifs... L'Allemagne, va, semble-t-il, vers une guerre civile aiguë »⁹³.

Au début de février 1924, le présidium du comité exécutif de l'I.C., dans une résolution sur les enseignements des événements d'Allemagne, déclarait :

« Le parti communiste allemand ne doit pas enlever de l'ordre du jour la question de l'insurrection et de la conquête du pouvoir. *Au contraire* (!), cette question doit être posée devant nous concrètement et dans toute son urgence »⁹⁴.

Le 26 mars 1924, le comité exécutif de l'I.C. écrivait dans son message au K.P.D. :

« L'erreur dans l'évaluation du rythme des événements (quelle erreur ? L. T.) commise en octobre 1923, à cause de grosses difficultés à notre parti. Mais elle n'est qu'un *épisode*. L'évaluation fondamentale demeure »⁹⁵.

Le C.E. de l'I.C. tire de tout ceci la conclusion suivante :

« Le K.P.D. doit, comme auparavant, continuer de toutes ses forces son travail d'armement de la classe ouvrière »⁹⁶.

Le grand drame historique de 1923, l'abandon sans combat d'une grandiose position révolutionnaire, était considérée, six mois après, comme un épisode, seulement un épisode. L'Europe continue à subir les conséquences extrêmement pénibles de cet « épisode ». Le fait que l'Internationale communiste ait pu, pendant quatre ans, ne pas convoquer son congrès, de même que les défaites successives de la gauche dans l'I.C. elle-même, constituent également un résultat de l'« épisode » de 1923.

Le V^e congrès se réunit huit mois après la défaite du

93. *Pravda*, 2 février 1924.

94. *Ibidem*, 7 février 1924.

95. *Ibidem*, 20 avril 1924.

96. *Ibidem*, 19 avril 1924.

prolétariat allemand, alors que toutes les conséquences de la catastrophe étaient déjà manifestes. On avait alors moins besoin de prévoir l'avenir que d'étudier le présent. Les tâches essentielles du V^e congrès auraient dû consister d'abord à désigner clairement et impitoyablement la défaite par son nom et en mettre à nu la cause « subjective », en ne permettant à personne de se dissimuler derrière les conditions « objectives » ; deuxièmement, à établir que commençait une nouvelle étape au cours de laquelle les masses allaient refluer, la social-démocratie grandir, le P.C. perdre de son influence ; troisièmement, à préparer l'I.C. pour qu'elle ne soit pas prise à l'improviste, à l'armer des méthodes nécessaires aux batailles défensives et à consolider son organisation jusqu'au nouveau tournant de la situation.

Sur toutes ces questions, le congrès prit l'attitude opposée.

Zinoviev définit au congrès le sens de ce qui s'était passé en Allemagne :

« Nous attendions la révolution allemande, et elle n'est pas venue »⁹⁷.

En réalité, la révolution était en droit de leur répondre : « Moi, je suis venue, mais, vous, messieurs, vous étiez en retard au rendez-vous. »

Les dirigeants du congrès, de même que Brandler, estimaient que nous avions « surévalué » la situation, tandis qu'en réalité nous lui avions attribué, trop tard, un faible prix. Zinoviev se consolait aisément de sa « surévaluation » prétendue : le mal principal, il le voyait ailleurs :

« La surestimation de la situation n'était pas le pire. Le pire, comme l'a montré l'exemple de la Saxe, c'est le fait qu'il se soit trouvé dans les rangs de notre parti bien des survivances de la social-démocratie »⁹⁸.

Zinoviev ne voyait pas la catastrophe et n'était pas le seul. Avec lui, tout le V^e congrès passa à côté de la plus grande défaite de la révolution mondiale. Les événements d'Allemagne furent essentiellement analysés sous l'angle de la politique des communistes... au Landtag de Saxe. Dans sa résolution, le congrès approuva le C.E. de l'I.C. d'avoir

97. *Ibidem*, 24 juin 1924.

98. *Ibidem*.

« condamné l'attitude opportuniste du C.C. allemand et surtout la déviation de la tactique du front unique, qui s'est produite pendant l'expérience gouvernementale en Saxe »⁹⁹.

C'est à peu près la même chose que de condamner un assassin « surtout » pour n'avoir pas quitté son chapeau en entrant dans la maison de la victime. Et Zinoviev insistait :

« L'expérience de Saxe a créé une situation nouvelle. Elle menaçait d'ouvrir la liquidation de la tactique révolutionnaire de l'I.C. »¹⁰⁰

Puisque « l'expérience de Saxe » était condamnée, Brandler destitué, il ne restait plus qu'à passer à l'ordre du jour :

« Les perspectives politiques générales, assura Zinoviev et le congrès avec lui, demeurent essentiellement celles d'autrefois. La situation porte en elle la révolution. De nouvelles batailles de classe sont déjà de nouveau en cours ; une lutte gigantesque se déroule », etc.¹⁰¹.

Combien pareil « gauchisme » est fragile et mal assuré, qui retient des moustiques dans son tamis et laisse passer des chameaux ! Ceux qui savaient voir de leurs yeux la situation, qui soulignaient l'importance de la défaite d'Octobre, qui démontraient qu'une longue période de reflux révolutionnaire et d'une consolidation provisoire (« stabilisation ») du capitalisme, avec toutes les conséquences politiques qui en découlent, étaient inévitables, ceux-là, les dirigeants du V^e congrès essayaient de les flétrir comme opportunistes et liquidateurs de la révolution. Tel était l'objectif principal de Zinoviev et de Boukharine. Ruth Fischer, qui sous-estimait comme eux la défaite de l'année précédente, relevait chez l'Opposition russe

« la perte de la perspective de la révolution mondiale, l'absence de foi en la proximité des révolutions allemande et

99. *Ibidem*, 29 juin 1924.

100. *Ibidem*, 24 juin 1924.

101. *Ibidem*.

européenne, un pessimisme sans espoir, la liquidation de la révolution européenne, etc. »¹⁰².

Il est inutile d'expliquer que les fauteurs les plus directs des défaites étaient les plus ardents à crier contre les « liquidateurs », c'est-à-dire contre ceux qui ne voulaient pas appeler les défaites des victoires. Ainsi Kolarov¹⁰³ tonnait-il contre Radek qui avait osé considérer comme décisive la défaite du parti bulgare :

« Ni en juin, ni en septembre, la défaite du parti ne fut décisive. Le P.C. de Bulgarie est solide et se prépare à de nouvelles batailles » (au V^e congrès).

Au lieu d'une analyse marxiste des défaites, c'est une fanfaronnade bureaucratique irresponsable triomphant sur toute la ligne. Pourtant, la stratégie bolchevique n'est pas compatible avec la « kolarovtchina » suffisante et passive.

Il y a eu bien des choses justes et indispensables dans les travaux du V^e congrès. La lutte contre les tendances de droite qui tentaient de redresser la tête ne pouvait absolument pas être différée. Mais elle se fourvoyait dans la confusion, s'égarait du fait du jugement radicalement faux porté sur la situation : toutes les cartes étaient brouillées. On classait dans le camp de la droite ceux qui comprenaient simplement mieux ou plus clairement la journée d'hier, d'aujourd'hui ou du lendemain. Si, au III^e congrès, les gauchistes de l'époque avaient triomphé, Lénine, pour les mêmes raisons, aurait été classé dans la droite avec (Paul) Levi, Clara Zetkin¹⁰⁴ et autres. La confusion dans les idées que

102. *Ibidem*, 26 juin 1924.

103. Vassil Kolarov (1877-1950), social-démocrate en 1899, appartient à la fraction des *tesnjaki* proche des bolcheviks et fut secrétaire du C.C. du parti bulgare à sa fondation en 1919. En 1921 il était devenu membre du présidium, du secrétariat et du bureau d'organisation de l'I.C. dont il était l'un des hommes-clés.

104. Paul Levi (1883-1930), avocat de Rosa Luxemburg, avait rejoint le noyau internationaliste pendant la guerre puis était devenu le dirigeant du K.P.D. en 1919 et l'avait épuré de ses « putschistes » d'alors. Il avait publiquement qualifié de « putsch » l'action de mars et avait été exclu de l'I.C. Nous avons expliqué (cf. *La Révolution allemande 1918-1923*) que, selon nous, sa divergence avec Lénine et Trotsky portait sur la discipline qu'il avait cru possible d'enfreindre publiquement, mais, sur la question politique, il disait que ce qu'ils pensaient. Clara Zetkin (1857-1933) défendit à l'époque Paul Levi et négocia les conditions de son éventuelle réintégration. Vétéran de la gauche social-démocrate liée à Rosa Luxemburg, organisatrice des femmes socialistes et dirigeante de masse, elle n'avait jamais eu de faiblesse pour le « gauchisme ».

créa l'orientation politique erronée du V^e congrès devint par la suite une source de nouveaux et grands malheurs.

Le jugement politique formulé par le congrès fut entièrement appliqué aussi dans le domaine de l'économie. Les symptômes de la consolidation économique de la bourgeoisie allemande, qui avaient déjà eu le temps de se manifester, étaient niés ou considérés comme quantités négligeables. Varga¹⁰⁵, qui présente toujours les faits économiques en les adaptant à la tendance politique dominante du jour, signalait cette fois encore dans son rapport :

« Il n'existe pas de perspective d'assainissement du capitalisme »¹⁰⁶.

Un an plus tard, quand l'assainissement fut, avec un peu de retard, rebaptisé « stabilisation », Varga le découvrit avec zèle... après coup. Entre-temps, l'Opposition avait déjà été accusée de ne pas reconnaître la stabilisation, puisqu'elle avait eu l'audace de la voir commencer depuis un an et demi et puisque, dès 1925, elle signalait les tendances qui la rongeaient¹⁰⁷.

Le V^e congrès voyait les processus politiques fondamentaux et les groupements d'idées dans le miroir incurvé de son orientation fautive : c'est de là qu'est née sa résolution qualifiant l'Opposition russe de « déviation petite-bourgeoise ». L'histoire, à sa façon, a corrigé cette erreur deux années plus tard en obligeant Zinoviev, qui avait été l'accusateur public au V^e congrès, à reconnaître publiquement que le noyau de l'Opposition de 1923 avait eu raison dans les questions fondamentales soulevées par la lutte¹⁰⁸.

105. Jenő Varga (1879-1964), ancien commissaire du peuple dans le gouvernement de Béla Kun, alors qu'il était professeur d'économie à Budapest était devenu le « spécialiste » des questions économiques dans l'I.C. Il avait présenté des thèses sur la situation économique avec Trotsky au III^e congrès.

106. *Pravda*, 28 juin 1924.

107. Trotsky fait allusion ici à son livre *Où va l'Angleterre?* datant de mai 1926, montrant la stabilisation et les limites de celle-ci, donc les possibilités d'un développement révolutionnaire juste à la veille de la grève générale.

108. Zinoviev avait déclaré au comité central de juillet 1926 : « On ne peut plus maintenant douter que le noyau fondamental de l'Opposition de 1923, comme l'a démontré l'évolution de la fraction actuellement dirigeante, a justement mis en garde contre les dangers de dévier de la ligne prolétarienne et celui de la croissance menaçante du régime d'appareil... Oui, dans la question de l'oppression appareil-bureaucratique, Trotsky a eu raison contre nous. » (*Compte rendu sténographique du plénum du C.C.*, IV, p. 33).

L'erreur stratégique du V^e congrès a entraîné l'incompréhension des processus qui se déroulaient dans la social-démocratie allemande et internationale. Au congrès, on ne parla que de son déclin, de sa désagrégation, de son écroulement. Faisant référence aux résultats des élections au Reichstag qui donnèrent 3 700 000 voix au parti communiste, Zinoviev assurait :

« Si nous avons en Allemagne au parlement la proportion de 62 communistes pour 100 social-démocrates, cela doit servir à prouver à chacun à quel point nous sommes près de conquérir la majorité de la classe ouvrière allemande »¹⁰⁹.

Zinoviev ne comprenait absolument pas la dynamique de ce processus : au cours de cette année-là et de celles qui ont suivi, l'influence du parti communiste n'a pas grandi, mais décliné : ses 3 700 000 voix n'étaient que le *reste* imposant de l'influence décisive que ce parti avait eu à la fin de 1923 sur la majorité du prolétariat allemand : lors des échéances ultérieures, ce chiffre devait inévitablement diminuer.

Tandis que la social-démocratie, en 1923, s'effiloçait comme une natte pourrie, elle se redressa au contraire, après la défaite de la révolution, et se développa en grande partie au détriment du communisme. Comme nous l'avions prévu — comment ne pas le prévoir ? — on attribua notre prescience à notre « pessimisme ». Faut-il encore, après les dernières élections de mai 1928, auxquelles la social-démocratie a recueilli plus de 9 millions de voix, démontrer que nous avons raison quand nous disions au début de 1924 et écrivions que la renaissance de la social-démocratie était inéluctable pour une certaine période, et que les « optimistes » se trompaient grossièrement en lui chantant des *Requiem*. Ce fut surtout le V^e congrès qui commit une erreur grossière.

La deuxième jeunesse de la social-démocratie, avec tous les traits de l'été de la Saint-Martin, n'est évidemment pas éternelle. la mort de la social-démocratie est inéluctable. Mais son échéance n'est établie nulle part. Elle dépend également de nous. Pour en réduire les délais, il faut savoir regarder en face les faits, distinguer à temps les modifications de la situation politique, appeler défaite une défaite, apprendre à prévoir le lendemain.

109. *Pravda*, 22 juin 1924.

Si la social-démocratie allemande constitue aujourd'hui encore une force de plusieurs millions, particulièrement dans la classe ouvrière, cela tient à deux causes immédiates : premièrement la défaite capitularde du K.P.D. à l'automne 1923, deuxièmement, l'orientation stratégique erronée du V^e congrès.

Tandis qu'en janvier 1924, le rapport entre électeurs communistes et social-démocrates était presque de 2 à 3, quatre ans après, cette proposition s'est aggravée et n'est plus que de 1 à 3. Autrement dit, pendant cette période prise dans son ensemble, nous ne nous sommes pas rapprochés, mais éloignés de la conquête de la majorité de la classe ouvrière. Et cela malgré le renforcement incontestable de notre parti au cours de l'année dernière qui peut et doit, avec une politique juste, devenir le point de départ de la véritable conquête de la majorité.

Nous reviendrons plus loin sur les conséquences politiques de l'attitude du V^e congrès. Mais n'est-il pas clair dès à présent qu'on ne peut sérieusement parler de stratégie bolchevique si l'on ne sait embrasser du regard tant la courbe fondamentale de notre époque dans son ensemble que ses différentes sinuosités à tout moment, lesquelles ont pour la direction du parti la même importance que les virages d'une voie ferrée pour le mécanicien de la locomotive : aller à toute allure en plein tournant conduit directement sur le talus.

Ce n'est pourtant qu'il y a quelques mois que la *Pravda* a reconnu plus ou moins nettement l'exactitude du jugement que nous avons émis précisément dès la fin de 1923. Le 28 janvier dernier, elle écrivait :

« La phase de relative (!) apathie et dépression qui débuta après la défaite de 1923 et qui permit au capital allemand de consolider ses positions, *commence* à passer »¹¹⁰.

La « relative » dépression qui commença à l'automne 1923 ne commence à passer qu'en 1928. Cette constatation, avec plus de quatre ans de retard, constitue une condamnation impitoyable de l'orientation erronée du V^e congrès comme du système de direction qui, loin de divulguer, de mettre en lumière les erreurs commises, les couvre, aggravant ainsi la confusion dans les idées.

Un projet de programme qui ne porte de jugement ni sur les

110. *Ibidem*, 28 janvier 1928.

événements de 1923 ni sur la faute fondamentale du V^e congrès, ne fait que tourner le dos aux véritables problèmes de la stratégie révolutionnaire du prolétariat pendant l'époque impérialiste.

6. « *L'ère démocratico-pacifiste* » et le fascisme

La capitulation du K.P.D. à l'automne 1923, la disparition de la gigantesque menace prolétarienne ont affaibli inévitablement les positions du parti communiste, mais aussi celles du fascisme¹¹¹. Une guerre civile, même si le capitalisme l'emporte, sape les conditions dans lesquelles s'exerce l'exploitation capitaliste. Dès cette époque, dès la fin de 1923, nous nous étions élevés contre la surestimation des forces du fascisme allemand et du danger qu'il représentait et nous avons souligné que le fascisme allait être relégué au second plan, tandis que le devant de la scène allait être occupé dans toute l'Europe pendant un certain temps par les groupements démocratiques et pacifistes (Bloc des Gauches, en France, Labour Party, en Angleterre), dont le renforcement, à son tour, ferait grandir la social-démocratie allemande. Au lieu de comprendre ce processus inévitable et d'organiser la lutte suivant une ligne de front *nouvelle*, la direction officielle a continué à identifier fascisme et social-démocratie et à prophétiser leur mort à tous les deux dans le cours de la guerre civile proche.

La question des rapports Etats-Unis/Europe était étroitement liée à la question de la social-démocratie et du fascisme. C'est la défaite de la révolution allemande en 1923 qui a permis au capitalisme américain d'aborder la réalisation de ses plans pour réduire au servage l'Europe, « de façon pacifique »... en attendant. Dans ces conditions, il fallait poser le problème américain dans toute son ampleur. Pourtant la direction du congrès est simplement passée à côté. Elle a considéré la situation à l'intérieur de l'Europe sans relever qu'un ajournement prolongé de la révolution européenne avait déplacé d'un coup l'axe des rapports mondiaux vers une offensive de l'Amérique contre l'Europe. Cette offensive prenait le caractère d'une

111. Le parti nazi de Hitler s'effondra au lendemain de son échec à Munich et de la condamnation de son chef. Le parti n'allait remonter que peu à peu la pente et ne s'engager vraiment dans la voie du succès qu'avec les conséquences sociales de la crise mondiale de 1929.

« consolidation » économique de l'Europe, de sa normalisation, de sa pacification et de l'« assainissement » des principes démocratiques. Ce n'étaient pas seulement le petit-bourgeois ruiné, mais aussi l'ouvrier du rang qui se disaient : « Si le P.C. n'a pu triompher, peut-être la social-démocratie nous donnera-t-elle non pas la victoire — on ne l'attend pas d'elle —, mais un morceau de pain, en ranimant l'industrie grâce à l'or américain. Il aurait fallu comprendre que l'infâme fiction du pacifisme américain, doublé de dollars (après la défaite de la révolution allemande), devait devenir et était en train de devenir le facteur politique le plus important de la vie de l'Europe. La social-démocratie allemande s'est gonflée grâce à ce levain, mais c'est aussi de son fait, dans une large mesure, que radicaux français et Labour Party ont progressé.

Pour faire face à ce nouveau front ennemi, il aurait fallu montrer que l'Europe bourgeoise ne pouvait vivre et subsister qu'en tant que vassale financière des Etats-Unis, que le pacifisme de ces derniers reflétait leur aspiration à imposer à l'Europe un rationnement de famine. Mais, au lieu de prendre précisément cette perspective comme point de départ de la lutte contre la social-démocratie avec son nouveau culte de l'américanisme, la direction de l'Internationale communiste a tourné la pointe de son arme dans le sens opposé : on nous a attribué une médiocre et stupide théorie sur l'impérialisme normalisé, sans guerre ni révolutions, reposant sur le rationnement américain.

Au cours de la même séance de février où le présidium du comité exécutif de l'Internationale communiste, quatre mois avant le congrès, mettait à l'ordre du jour du parti allemand l'insurrection « dans toute son urgence concrète », ce présidium appréciait la situation en France, où précisément approchaient alors des élections parlementaires « à gauche », de la façon suivante :

« Cette animation pré-électorale touche aussi les partis les plus médiocres et les plus insignifiants *et même les groupements politiques morts*. Le parti socialiste, sous les rayons des élections prochaines, se ranime et s'étale. »¹¹²

Alors qu'en France se préparait manifestement une vague de « gauche » pacifiste petite-bourgeoise qui, entraînant aussi de

112. *Pravda*, 7 février 1924.

larges secteurs ouvriers, affaiblissait simultanément aussi bien le parti du prolétariat que les détachements fascistes du Capital, tandis qu'en un mot, approchait la victoire du « Bloc des Gauches », la direction de l'I.C. parlait d'une perspective directement opposée et niait catégoriquement la possibilité d'une phase de pacifisme ; à la veille des élections de mai 1924, elle parlait du parti socialiste français, c'est-à-dire du défenseur de l'aile gauche du pacifisme petit-bourgeois, comme d'un « groupement politique déjà mort ». Nous avons protesté alors dans une lettre spéciale adressée à la délégation du parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S. contre ce jugement porté à la légère sur le parti social-patriote. En vain ! La direction de l'I.C. considérait avec obstination que c'était à gauche de fermer les yeux pour ne pas voir les faits. Telle fut l'origine de la polémique sur le pacifisme démocratique, politique défigurée, dévoyée et encrassée, comme toujours au cours des dernières années, qui apporta tant de trouble dans la conscience des partis de l'I.C. Les représentants de l'Opposition étaient accusés d'avoir des préjugés réformistes, simplement parce que nous ne partageons pas ceux de la direction de l'I.C. et que nous avons prévu à temps que la défaite sans combat du prolétariat allemand amènerait inévitablement sur la scène (après une brève intensification des tendances fascistes) les partis petits-bourgeois et renforcerait la social-démocratie.

On a déjà signalé plus haut qu'à la conférence du S.R.I., trois ou quatre mois avant la victoire du Labour Party et du Bloc des Gauches en France, Zinoviev, polémiquant visiblement contre moi, déclara :

« Dans presque toute l'Europe, la situation est telle qu'on ne peut s'attendre à voir là-bas s'établir, fût-ce temporairement, la tranquillité, la paix, même apparente... L'Europe entre dans une phase d'événements décisifs... L'Allemagne va, semble-t-il, vers une guerre civile aiguë. »¹¹³

Zinoviev semble avoir complètement oublié que, lors du IV^e congrès, en 1922 déjà, j'avais réussi en commission, contre la résistance plutôt obstinée de Zinoviev lui-même et de Boukharine, à introduire un amendement (assez édulcoré, il est vrai)

113. *Ibidem*, 2 février 1924.

dans la résolution du congrès ; il parlait de l'instauration prochaine d'une « ère pacifiste et démocratique », étape probable dans la voie du déclin politique de l'Etat bourgeois en tant qu'antichambre de la domination du communisme ou... du fascisme.

Au V^e congrès, qui se tint après l'apparition des gouvernements « de gauche » en Angleterre et en France, Zinoviev se souvint très à propos de mon amendement qu'il lut à haute voix :

« La situation politique internationale actuelle est caractérisée par le fascisme, l'état de siège et la vague de terreur blanche qui grandit contre le prolétariat. Mais ceci n'exclut pas la possibilité que, dans un avenir proche, dans les pays les plus importants, se substitue à la réaction bourgeoise ouverte « une ère démocratique et pacifiste »...

Il ajouta avec satisfaction :

« Ce fut dit en 1922. Ainsi, l'ère démocratico-pacifiste fut nettement prédite par l'Internationale communiste il y a de cela un an et demi. »¹¹⁴

La vérité est la vérité. La prévision dont on me fit longtemps grief comme d'une déviation « pacifiste » (qui serait la *mienne*, pas celle du cours des événements) arriva à point au V^e congrès pendant la lune de miel des ministères MacDonal et Herriot¹¹⁵. Il en va malheureusement ainsi en général des prévisions.

Il faut ajouter à cela que Zinoviev et la majorité du V^e congrès ont trop pris à la lettre l'ancienne perspective de « l'ère pacifiste et démocratique » comme étape de la désagrégation du capitalisme. C'est bien ce que Zinoviev a prêché au V^e congrès : « l'ère démocratico-pacifiste » est un symptôme de la désagrégation du capitalisme. Il le dit de nouveau dans son discours de clôture :

« Je répète que précisément l'ère démocratico-pacifiste est un symptôme de la désagrégation du capitalisme et de sa crise incurable. »¹¹⁶

114. *Ibidem*, 22 juin 1924.

115. Edouard Herriot (1872-1957) maire de Lyon, dirigeant du parti radical, devint le premier président du conseil des ministres du gouvernement du « cartel des gauches » en 1924.

116. *Ibidem*, 1^{er} juillet 1924.

Cela aurait été vrai s'il n'y avait pas eu la crise de la Ruhr, si le développement s'était fait de façon plus régulière, sans ce « saut » de l'histoire. Et ç'aurait été doublement et triplement vrai, si le prolétariat allemand avait triomphé en 1923. Dans ce cas, les régimes de MacDonald et de Herriot n'auraient eu que la signification de « kerenskysmes » anglais et français. Mais la crise de la Ruhr a éclaté, posant nettement la question de savoir qui serait le maître dans la maison. Ce n'est pas une victoire que le prolétariat allemand remporta, mais bien une défaite décisive qu'il subit et sous une forme telle qu'elle devait encourager et renforcer au plus haut point la bourgeoisie allemande. La foi dans la révolution était sapée dans toute l'Europe pour plusieurs années. Dans ces conditions, les gouvernements MacDonald et Herriot n'avaient nullement la signification de kerenskysme, ni en général de désagrégation de la bourgeoisie : ils pouvaient et devraient simplement devenir les éphémères précurseurs de gouvernements bourgeois plus sérieux et plus solides, plus sûrs d'eux-mêmes. Le V^e congrès ne le comprit pas : en effet, n'ayant pas estimé à leur juste mesure les proportions de la catastrophe allemande, en réduisant celle-ci à la simple question de la comédie au Landtag de Saxe¹¹⁷ ; il ne se rendit pas compte que le prolétariat d'Europe, sur tout le front, battait déjà politiquement en retraite, que la tâche n'était pas l'insurrection, mais une nouvelle orientation, des batailles d'arrière-garde, la consolidation, surtout dans les syndicats, des positions d'organisation du parti.

C'est en rapport avec cette question de « l'ère » que s'est développée une polémique sur le fascisme, non moins déformée et désaxée. L'Opposition expliquait que la bourgeoisie n'avance son instrument fasciste qu'à l'instant où un péril révolutionnaire immédiat menace les bases même de son régime, lorsque les organes normaux de l'Etat bourgeois se révèlent insuffisants. En ce sens, le fascisme actif correspond à un état de guerre civile de

117. Le 12 octobre 1923, le socialiste de gauche Zeigner, chef du gouvernement de Land de Saxe avait élargi son cabinet en le transformant en « gouvernement ouvrier » par l'entrée de trois ministres communistes, Paul Böttcher, Heinrich Brandler et Fritz Heckert. L'I.C. avait télégraphié au K.P.D. pour presser cette opération : il s'agissait en principe de faciliter l'armement des ouvriers pour faire de la Saxe (et de la Thuringe) un bastion dans l'insurrection qu'on préparait. La Reichswehr prépara immédiatement la contre-offensive, couverte par le gouvernement central : lors de son entrée, quelques militaires conduits par un sous-officier portèrent de force les « ministres ouvriers » devant la porte de leurs ministères.

la part de la société capitaliste contre le prolétariat insurgé. En revanche, la bourgeoisie est obligée de mettre en avant son instrument de gauche, social-démocrate, ou bien, avant la guerre civile, pour tromper, démobiliser et désagréger le prolétariat, ou bien, après avoir sérieusement battu les larges masses populaires, quand, pour rétablir le régime normal, on est forcé de les mobiliser dans la vie parlementaire et, avec elles, les ouvriers qui n'ont plus confiance dans la révolution. Pour contre-balancer cette analyse absolument indiscutable au point de vue théorique, justifiée par tout le cours de la lutte, la direction de l'I.C. a avancé une affirmation absurdemement simpliste sur l'identité de la social-démocratie et du fascisme. Partant du fait incontestable que la social-démocratie est tout aussi attachée aux bases fondamentales de la société que le fascisme, qu'elle est toujours prête, au moment du danger, à faire avancer ses Noske, la direction de l'I.C. a biffé d'un trait et de façon générale toute différence politique entre social-démocratie et fascisme, et, en même temps, la distinction entre la période de guerre civile se déroulant ouvertement et celle de la « normalisation » de la lutte de classes. En un mot, tout a été culbuté, embrouillé, mélangé pour préserver l'apparence d'une orientation vers le développement immédiat de la guerre civile, comme si rien ne s'était passé de spécial en automne 1923 en Allemagne et en Europe : rien qu'un épisode !

Pour montrer l'orientation et le niveau de cette politique, il faut citer l'article de Staline « A Propos de la situation internationale »¹¹⁸. Polémiquant contre moi, il écrit :

« Certains pensent que la bourgeoisie est venue au « pacifisme » et à la « démocratie », non pas par nécessité, mais de sa propre volonté, par l'effet de son libre arbitre. »

Cette thèse fondamentale historique et philosophique sur laquelle il serait humiliant d'insister, était suivie de deux conclusions politiques essentielles :

« Premièrement, il est faux que le fascisme ne soit qu'une organisation de combat de la bourgeoisie. Le

118. *Pravda*, 20 septembre 1924.

fascisme n'est pas seulement une catégorie (?) militaire et technique. »

Il est difficile de comprendre pourquoi une organisation de combat de la société bourgeoise doit être considérée comme une « catégorie » technique et pas politique ! Mais qu'est donc le fascisme ? Il y a à cette question une réponse indirecte :

« La social-démocratie est objectivement l'aile modérée du fascisme. »

On peut dire que la social-démocratie est l'aile gauche de la société bourgeoise : cette définition est tout à fait juste, à condition seulement qu'on ne la comprenne pas de façon trop simpliste. Il ne faut pas oublier que la social-démocratie continue à entraîner des millions d'ouvriers ; elle est obligée de compter, dans certaines limites, non seulement avec la volonté de ses patrons bourgeois, mais aussi avec les intérêts de ses mandants prolétariens qu'elle escroque. Mais il serait absurde de la définir comme « l'aile modérée du fascisme ». Où est donc là-dedans la démocratie bourgeoise ? Pour s'orienter, même de la façon la plus élémentaire, en politique, il ne faut pas tout entasser pêle-mêle, mais distinguer et voir que social-démocratie et fascisme constituent les pôles du front bourgeois, *unis au moment du danger, mais pôles quand même*. Faut-il insister là-dessus aujourd'hui, après les élections de mai 1928, caractérisées à la fois par le déclin du fascisme et la croissance de la social-démocratie¹¹⁹, à laquelle, soit dit en passant, le parti communiste proposait cette fois encore de faire le front unique de la classe ouvrière ? L'article poursuit :

« Deuxièmement, il est faux que les batailles décisives soient déjà passées, que le prolétariat y ait été battu et que, par conséquent, la bourgeoisie se soit consolidée. Il n'y a pas encore eu de combats décisifs, ne serait-ce que (?) parce qu'il n'y a pas encore eu de partis bolcheviques de masse. »

119. Les élections, qui avaient été avancées au mois de mai 1928 se tinrent le 20. Les nazis eurent 810 000 voix contre 903 000 en 1925, 12 députés au lieu de 13. Les social-démocrates, avec 9 153 000 voix, dépassaient leur score de 1919, frôlant les 30 %, tandis que le K.P.D. obtenait 3 265 000 voix, 10,6 %.

La bourgeoisie n'aurait pas pu se consolider, parce qu'il n'y avait pas eu de bataille. Or il n'y a pas et de batailles « ne serait-ce » que parce qu'il n'y avait pas de parti bolchevique. Ainsi, ce qui empêche la bourgeoisie de se renforcer, c'est... l'absence d'un parti bolchevique. En réalité, c'est précisément parce qu'il n'y avait pas, non pas de parti, mais plutôt de direction bolchevique, que la bourgeoisie a pu consolider sa position. Si une armée, dans une situation critique, capitule sans combat devant l'ennemi, cela remplace parfaitement une « bataille décisive », dans la politique comme à la guerre. En 1850 déjà, Engels enseignait qu'un parti qui laisse échapper une situation révolutionnaire disparaît pour longtemps de la scène. Mais qui ignore donc encore qu'Engels, qui vécut « avant l'impérialisme », est aujourd'hui périmé ? C'est bien ce que Staline écrit :

« Il est impossible sous l'impérialisme que soient livrés des combats pour la dictature s'il n'existe pas de semblables partis (bolcheviques) »

On en est réduit à croire que ces batailles étaient possibles à l'époque d'Engels, quand la loi de l'évolution inégale n'avait pas encore été découverte.

Tout cet enchaînement de dissertations est couronné, comme il sied, par un pronostic politique :

« Enfin, il est faux aussi... que le « pacifisme » puisse consolider le pouvoir de la bourgeoisie et ajourner la révolution pour un temps indéterminé. »

Néanmoins, il y a bien eu un ajournement, non pas conformément aux idées de Staline, mais à celles d'Engels. Un an plus tard, quand il fut clair même pour des aveugles, que la position de la bourgeoisie s'était renforcée et que la révolution avait reculé pour une période indéterminée, Staline se mit à nous accuser de... nier la stabilisation. Cette accusation se fit particulièrement pressante pendant la période où la « stabilisation » commençait à nouveau à se fissurer, lorsque en Angleterre et en Chine, grossissait un nouveau flot révolutionnaire. Et toute cette désespérante confusion tenait lieu de ligne directrice ! Il faut signaler que la définition du fascisme et de ses rapports avec la social-démocratie donnée dans le Projet au chapitre II, malgré les ambiguïtés sciemment tolérées pour garder un lien avec le passé, est bien plus raisonnable et plus juste que le schéma

stalinien cité plus haut qui était au fond celui du V^e Congrès. Mais ce léger progrès ne tranche pas la question. Un programme de l'Internationale communiste ne peut pas, après l'expérience de la décennie écoulée, se dispenser de caractériser ce qu'est une situation révolutionnaire, comment elle se forme et comment elle disparaît, de signaler les erreurs classiques commises dans l'analyse de cette situation, d'expliquer comment le mécanicien doit conduire dans les virages — d'inculquer aux partis cette vérité qu'il est des situations où le succès de la révolution mondiale dépend de deux ou trois jours de lutte.

7. Politique ultra-gauche et levain de droite

Après la période du flux turbulent de 1923 a commencé celle du long reflux qui signifiait dans la langue de la stratégie : retraite en bon ordre, batailles d'arrière-garde, retranchement dans les organisations de masse, revue de détail pour fourbir et aiguiser armes théoriques et politiques. On qualifia cette position de « liquidatrice ». Ces dernières années, on a grossièrement abusé de cette notion comme d'autres du vocabulaire bolchevique : on n'enseignait pas, on n'éduquait pas, on semait le trouble et on induisait en erreur. L'esprit de liquidation, c'est le renoncement à la révolution, c'est la substitution des méthodes du réformisme à ses voies et à ses méthodes. La politique léniniste n'a rien de commun avec cet esprit, mais elle n'a rien à voir non plus avec cette façon de négliger les modifications de la situation objective, de maintenir verbalement le cours vers l'insurrection alors que la situation lui tourne déjà le dos, alors qu'il faut à nouveau prendre le chemin du travail dans les masses, long, tenace, systématique, minutieux, pour préparer le parti à une nouvelle révolution.

L'homme a besoin d'un certain type de mouvement quand il monte un escalier, d'un autre quand il le descend. La position la plus dangereuse est celle dans laquelle l'homme, après avoir soufflé sa bougie, se prépare à lever le pied devant des escaliers qui descendent. Chutes, bosses, luxations sont alors inévitables. La direction de l'Internationale communiste a tout fait en 1924 pour éteindre la critique de l'expérience de l'Octobre allemand et, de façon générale, toute critique. Quant à elle, elle répétait obstinément : « L'escalier va vers le haut. » Rien d'étonnant donc que les directives du V^e congrès appliquées dans le contexte d'un reflux aient provoqué de cruelles chutes et des luxations politiques.

Le numéro 5-6 du *Mitteilungsblatt (Linke Opposition der K.P.D.)*¹²⁰ du 1^{er} mars, assurait :

« *La plus grosse erreur de la Gauche à ce congrès du parti, (celui de Francfort, au printemps 1924, au cours duquel la Gauche prit la direction) consiste en ce qu'elle ne répéta pas inlassablement au parti la gravité de la défaite de 1923, qu'elle n'en tira pas les conclusions nécessaires, qu'elle n'expliqua pas au parti avec sang-froid et sans rien enjoliver, les tendances de la stabilisation relative du capital et, par suite, ne formula pas le programme ni les mots d'ordre de la période qui s'ouvrait; il était parfaitement possible de le faire tout en mettant l'accent, avec la rigueur indispensable, sur les thèses du programme : voilà ce qu'il aurait été juste de faire* » (souligné par moi. L. T.)

Ces lignes avaient montré qu'une partie de la Gauche allemande qui, au V^e congrès, avait pris part à la lutte contre notre prétendu « esprit liquidateur », avait bien compris les enseignements de 1923-1924. C'est ce qui rendit possible par la suite un rapprochement entre nous sur une base principielle.

C'est 1924 qui marque un tournant dans la situation. Pourtant, ce n'est qu'un an et demi plus tard qu'on reconnut cette variation brusque (« stabilisation »). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que 1924-1925 aient été des années d'erreurs « gauche » et d'expériences putschistes. L'aventure terroriste bulgare, ainsi que la tragique histoire de l'insurrection esthonienne de décembre 1924¹¹⁶ ont été des explosions de désespoir consécutives à une orientation fautive. Le fait que ces tentatives de violer le processus historique en suivant la voie du putschisme n'aient pas été passées au crible de la critique provoqua une rechute de ce mal à Canton à la fin de 1927. En politique, même de légères erreurs ne demeurent pas impunies : c'est plus vrai encore pour de grosses erreurs. Mais la pire est de dissimuler ses erreurs, de contrecarrer la critique et d'empêcher de formuler à leur égard un jugement marxiste judicieux.

Ce n'est pas l'histoire de l'Internationale communiste pen-

120. La *Mitteilungsblatt* avait été lancée au début de 1927 par les anciens dirigeants du C.C. du K.P.D. exclus quelques mois auparavant Ruth Fischer, Arkadi Maslow, Werner Scholem, Hugo Urbahns, etc. Il allait devenir *Die Fahne des Kommunismus*.

dant ces cinq dernières années que nous écrivons. Nous ne faisons qu'illustrer par des faits, à l'occasion des étapes fondamentales de cette période, les deux lignes stratégiques. Nous soulignons ainsi en même temps l'inanité d'un programme pour lequel toutes ces questions n'existent pas. Nous ne pouvons donc décrire ici, même en nous contentant d'en présenter les traits essentiels, le tableau des contradictions dans lesquelles se débattaient les partis de l'Internationale communiste, pris entre les directives du V^e congrès d'une part, la réalité politique de l'autre. On n'est certes pas sorti partout de ces contradictions par des convulsions aussi funestes qu'en Bulgarie et en Esthonie en 1924. Mais partout les partis se sentaient réduits à l'impuissance, ne répondaient pas aux aspirations des masses, s'affublaient d'œillères, perdaient le pas. Dans l'agitation et la propagande de parti, dans l'activité syndicale, à la tribune parlementaire, partout, les communistes traînaient avec eux le boulet de la position erronée prise par le V^e congrès. Chaque parti était plus ou moins victime de la fausse orientation de départ, pourchassait des fantômes, négligeait les processus réels, transformait les mots d'ordre révolutionnaires en phrases ronflantes, se compromettait aux yeux des masses et perdait pied. Pour comble de malheur, la presse de l'I.C., alors comme aujourd'hui, ne pouvait réunir et publier faits et chiffres concernant l'activité des partis communistes au cours de ces dernières années. Après les défaites, les fautes et les insuccès, la direction des épigones préfère battre en retraite et punir aveuglément.

Comme les faits réels la démentaient chaque jour avec plus de cruauté, la direction devait de plus en plus brandir des facteurs imaginaires. Perdant pied un peu plus chaque jour, le C.E. de l'I.C. était obligé de découvrir des forces et des jaillissements révolutionnaires là où n'y en avait nulle trace et devait se cramponner à des cordages pourris afin de garder l'équilibre.

Comme il y avait manifestement dans le prolétariat des déplacements vers la droite, l'Internationale communiste entra dans une phase d'idéalisation de la paysannerie, grossissant sans les passer au crible les symptômes de sa « rupture » avec la société bourgeoise, prêtant des couleurs vives à toutes sortes d'organisations paysannes éphémères et adulant les démagogues « paysans ».

A la tâche de l'avant-garde prolétarienne qui consiste à lutter longuement et avec ténacité contre la bourgeoisie et la démagogie pseudo-paysanne pour influencer les couches les plus déshéritées du village, on substituait de plus en plus *l'espoir* que la

paysannerie allait jouer un rôle révolutionnaire direct et indépendant à l'échelle nationale et internationale.

Au cours de 1924, c'est-à-dire pendant l'année de la « stabilisation », la presse communiste fut pleine de données tout à fait fantaisistes sur la puissance de l'Internationale paysanne qui venait juste d'être fondée¹²¹. Son représentant, Dombal¹²², disait dans un rapport que, six mois après sa fondation, elle comptait déjà plusieurs millions de membres.

C'est alors qu'éclata le scandale Radić¹²³, le chef du parti « paysan » croate qui, pour accroître ses chances de devenir ministre dans Belgrade la blanche, fit passer sa route de Zagreb la verte par Moscou la rouge. Le 9 juillet 1924, Zinoviev racontait sa nouvelle « victoire » dans un bilan du V^e congrès devant les militants de Leningrad :

« Actuellement, il se produit dans la paysannerie d'importants déplacements. Vous avez certainement tous entendu parler du parti paysan croate de Radić. Radić séjourne en ce moment à Moscou. C'est un véritable chef populaire [...] Il est suivi unanimement par tous les paysans pauvres et moyens de Croatie [...] Radić a décidé d'adhérer au nom de son parti à l'Internationale. Nous estimons que cet événement est très important. La fondation de l'Internationale paysanne est un fait de la plus haute importance. Certains camarades ne voulaient pas croire qu'il en sortirait une grande organisation [...] Aujourd'hui, une grande masse auxiliaire marche vers nous : la paysannerie. »¹²⁴

Et ainsi de suite, sur le même mode.

Pour faire pendant à Radić, le « vrai chef populaire », il y

121. L'Internationale paysanne (Krestintern) avait été fondée en octobre 1923 au cours d'une conférence à Moscou. Elle s'était dotée d'un « conseil paysan international ».

122. Tomasz Dombal (1890-1937), fils de paysan, ancien « légionnaire » de Pilsudski, avait organisé en 1918 les paysans galiciens et adhéré au P.C. polonais en 1919. Condamné à la prison en 21, échangé et envoyé à Moscou en 1923 il avait été effectivement l'un des organisateurs de la première conférence du Krestintern.

123. Stjepan Radić (1871-1928), avait organisé en 1904 le parti paysan croate d'opposition nationaliste à l'Empire austro-hongrois. Il était hostile à la constitution de la Yougoslavie initialement, mais se rallia finalement au régime et fut ministre d'Alexandre avant d'être assassiné (il mourut des suites d'un attentat commis le 20 juin 1928). Il sortait de prison quand il choisit de jouer le jeu du Krestintern — qu'il ne joua pas longtemps.

124. *Pravda*, 22 juillet 1924.

avait de l'autre côté de l'Océan le « chef » LaFollette¹²⁵. Pour faire avancer plus vite la « masse auxiliaire » des fermiers américains, Pepper¹²⁶, le délégué de l'Internationale communiste¹²⁷, entraîna le jeune et faible parti communiste américain dans une aventure absurde et honteuse en constituant autour de LaFollette le Workers and Farmers' Party afin de renverser plus rapidement le capitalisme américain¹²⁸.

La bonne nouvelle de l'approche d'une révolution aux Etats-Unis appuyée sur les fermiers imprégnait à l'époque tous les discours et articles des dirigeants officiels du comité exécutif de l'Internationale communiste. Dans son rapport au 5^e congrès, Kolarov assurait :

« Aux Etats-Unis, les petits fermiers ont formé un parti de fermiers et de paysans qui se radicalise de plus en plus, se rapproche des communistes et se pénètre de l'idée de la création aux Etats-Unis d'un gouvernement ouvrier et paysan »¹²⁹.

Ni plus ni moins !

Un membre de l'organisation de LaFollette, Green, du Nebraska, se rendit au congrès paysan de Moscou ; lui aussi, il adhéra à quelque chose, puis, comme de coutume, lors de la conférence de Saint-Paul¹³⁰, il contribua à faire échec au parti communiste quand celui-ci essaya, sans trop de vigueur de commencer à réaliser les intentions grandioses de Pepper, le conseiller du comte Karolyi¹³¹, l'ultra-gauchiste du V^e congrès, le

125. Il s'agit de Robert M. *LaFollette Jr* (1895-1953), sénateur progressiste du Wisconsin.

126. Pepper était le pseudonyme du Hongrois Jozef *Pogany* (1886-1937) journaliste, avait été le signataire socialiste de la fusion des socialistes et communistes hongrois, commissaire du peuple dans le gouvernement Béla Kun. Il s'était réfugié à Moscou et travaillait pour l'I.C.

127. En fait, Pepper avait été envoyé aux Etats-Unis comme bien d'autres délégués de l'I.C., pour s'en débarrasser, mais son prestige et son bagoût le rendirent capable de parler avec l'autorité de la Russie soviétique tout entière !

128. C'est au congrès de Chicago en juillet 1923 que plusieurs Labor et Farmer partis des Etats-Unis s'étaient fédérés en Federated Workers and Labor Party qui allait devenir le principal soutien de LaFollette dans son aventure présidentielle.

129. *Pravda*, 6 juillet 1924.

130. La conférence de Saint Paul du F.W.F.P. en juin 1924 marqua la fin de l'alliance des communistes, mais non celle de l'aventure.

131. Le comte Mihaly *Karolyi* (1875-1955) était le chef du premier gouvernement de la république populaire hongrois depuis le 16 novembre 1918 et son seul appui matériel, jusqu'à sa chute le 12 mars 1919 était la force armée du conseil de soldats de la capitale dont Pogany fut longtemps l'inspirateur.

réformateur du marxisme, l'un des égorgeurs de la révolution en Hongrie¹³².

Dans son numéro du 29 août 1924, la *Pravda* se lamentait :

« Dans sa masse, le prolétariat américain ne s'est pas encore élevé jusqu'à la compréhension de la nécessité d'un parti, même aussi collaborationniste que l'est le Labour Party anglais. »¹³³

Or, un mois environ auparavant, dans son rapport aux militants de Léninegrad, Zinoviev assurait :

« Plusieurs millions de fermiers, bon gré mal gré (!), sont durement poussés vers la classe ouvrière par la crise agraire. »¹³⁴

« Et directement vers le gouvernement ouvrier et paysan ! », ajouta Kolarov.

La presse ressassait qu'il se créerait bientôt en Amérique un « Workers and Farmers' Party » qui ne serait pas un parti purement prolétarien mais tout de même un parti de classe « pour renverser le capital ». Ce que signifie un parti pas purement prolétarien tout en ayant un caractère de classe, il n'existe aucun astrologue ni de ce côté de l'océan, ni de l'autre, pour nous l'expliquer. Il ne s'agissait en fin de compte que de l'édition pepperisée des « partis ouvriers et paysans biclassistes » dont nous parlerons plus longuement à propos de la révolution chinoise. Il nous suffira de signaler ici que l'idée réactionnaire de partis non prolétariens qui seraient quand même des partis de classe s'est développée en se fondant entièrement sur la prétendue politique « de gauche » de 1924 qui, pour dissimuler ses échecs, s'accrochait à Radić, à LaFollette et aux chiffres gonflés de l'Internationale paysanne.

« Nous assistons à présent — déclare Milioutine¹³⁵, académicien des lieux communs — au processus extrême-

132. Nous ne connaissons aucun épisode particulier qui explique ce jugement en ce qui concerne Pogany personnellement, mais nous savons que pour Trotsky c'est la politique du P.C. hongrois tout entière qui vaut ce qualificatif à sa direction.

133. *Pravda*, 29 août 1924.

134. *Ibidem*, 22 juillet 1922.

135. Vladimir P. Milioutine (1884-1938), membre du P.C. en 1910, « droitier » en 1917, était membre de l'Académie communiste et l'un des éditeurs de la Grande encyclopédie soviétique.

ment significatif et important de la scission des masses paysannes, qui se séparent de la bourgeoisie, de l'intervention de la paysannerie contre le capitalisme et du renforcement toujours plus grand du front unique de la paysannerie et de la classe ouvrière luttant dans les pays capitalistes contre le système capitaliste »¹³⁶.

Pendant toute l'année 1924, la presse de l'Internationale communiste ne se lassait pas de parler de la « radicalisation » générale des « masses paysannes ». Comme si l'on pouvait attendre un résultat valable de cette radicalisation des paysans, la plupart du temps imaginaire, dans une période où, manifestement, les ouvriers vont à droite, où la social-démocratie se renforce et où la bourgeoisie se consolide !

Nous retrouverons la même erreur de vision politique à la fin de 1927 et au début de 1928 à propos de la Chine. Après toute grande et profonde crise révolutionnaire, quand le prolétariat a subi une défaite décisive, dont les conséquences sont durables, pendant longtemps encore, des sursauts d'indignation explosent dans les masses arriérées, semi-prolétariennes, des villes et des campagnes, comme des ondes circulaires se dessinent après la chute d'un rocher dans l'eau. Si la direction accorde à ces ondes une valeur propre et les interprète sans tenir compte des processus en cours dans la classe ouvrière, comme des signes de l'approche de la révolution, sachez bien que c'est un symptôme qui annonce sans aucun doute que la direction va vers des aventures du genre de celles d'Esthonie et de Bulgarie en 1924 ou de Canton en 1927.

Pendant cette même période d'ultra-gauchisme, le P.C. chinois a été harcelé jusqu'à ce qu'il entre pour quelques années dans le Guomindang¹³⁷, que le V^e congrès proclama « parti sympathisant »¹³⁸, sans tenter sérieusement de définir son caractère de classe. Plus on va et plus se développe l'idéalisation de la « bourgeoisie nationale révolutionnaire ». C'est ainsi également, qu'en Orient, le cours prétendu de gauche qui ferme les yeux sur la réalité et brûle d'impatience, jette les bases de l'opportunisme

136. *Pravda*, 27 juillet 1924.

137. La proposition de faire entrer les communistes dans le Guomindang avait été faite en 1921 par le délégué de l'I.C. en Chine, le Hollandais Henk Sneevliet, dit Maring. La direction du P.C. chinois autour de Chen Duxiu avait résisté, mais la décision avait été finalement prise en août 1922.

138. *Pravda*, 25 juin 1924.

qui lui succède. C'est déjà à Martynov¹³⁹, que l'on fit appel pour le codifier : Martynov était, pour le prolétariat chinois, un conseiller d'autant plus sûr que lui-même, au cours des trois révolutions russes, trottina derrière la petite bourgeoisie.

En cherchant à raccourcir artificiellement les délais, on se raccrochait non seulement à Radić, à LaFollette, aux millions de paysans de Dombal et Pepper, mais on élaborait aussi pour l'Angleterre une perspective radicalement fautive. La faiblesse du parti communiste anglais fit surgir alors le besoin de lui substituer au plus vite quelque force plus impressionnante. C'est alors que se manifesta une appréciation erronée des tendances du trade-unionisme anglais. Zinoviev laissa entendre qu'il pensait que la révolution viendrait, non à travers la porte étroite du parti communiste anglais, mais en passant par la large barrière des trade-unions. On substitua à la lutte, par l'intermédiaire du parti communiste pour conquérir les masses organisées par les trade-unions, l'espoir d'utiliser au plus vite dans des objectifs révolutionnaires l'appareil tout fait de ces syndicats. C'est à partir de cette façon de voir que se développa la politique du comité anglo-russe¹⁴⁰ qui porta un coup aussi bien à l'Union soviétique qu'à la classe ouvrière anglaise, qui ne le céda sous cet angle qu'à la défaite de Chine...

Les *Leçons d'Octobre*, écrites dès l'été 1924, réfutent cette idée qui consiste à hâter la marche des événements en recourant à l'amitié de Purcell et de Cook¹⁴¹, comme le démontra le développement ultérieur de cette idée :

« La révolution prolétarienne ne peut triompher sans parti, en dehors du parti, à côté du parti, par un succédané

139. Aleksandr S. Piker dit *Martynov* (1865-1935) était un ancien menchevik, « économiste » puis « liquidateur », qui n'avait rejoint les bolcheviks qu'en 1923 après avoir combattu sa politique à tous les moments décisifs. Il avait défendu dans les colonnes de la revue de l'I.C. au sujet de la Chine sa position de toujours sur « la révolution par étapes ».

140. A la suite d'un séjour à Moscou en novembre 1924 d'une délégation du Trade-Union Congress conduite par A. A. Purcell, une délégation soviétique syndicale, conduite par Tomsky avait été reçue au congrès de Hull. Le 14 mai 1925 avait été signé un protocole d'accord constituant un « comité syndical anglo-russe » avec représentation paritaire des syndicats de ces deux pays et comme objectifs la réunification syndicale à l'échelle mondiale, la lutte contre la réaction, la lutte contre la guerre. Le comité n'avait pas été remis en question du côté russe même à l'époque de l'abandon par le T.U.C. des mineurs en grève.

141. Arthur J. Cook (1894-1931) secrétaire de la Fédération des mineurs et membre influent du Mouvement national minoritaire (N.M.M.) était un « compagnon de route » du P.C., un meneur d'hommes mais pas un dirigeant révolutionnaire — et en tout cas pas le « Lénine britannique » de sa légende.

de parti. C'est là le principal enseignement de la dernière décennie. Il est vrai que les syndicats anglais peuvent devenir un levier puissant de la révolution prolétarienne : dans certaines conditions et pour une certaine période, ils peuvent même remplacer les soviets ouvriers. Mais ils ne peuvent jouer ce rôle en dehors du parti communiste et à plus forte raison contre lui : ils ne peuvent le jouer qu'à la condition que l'influence communiste devienne déterminante dans les syndicats : *Nous avons payé trop cher pour arriver à cette conclusion sur le rôle et l'importance du parti dans la révolution prolétarienne pour y renoncer aussi aisément ou simplement l'atténuer* »¹⁴².

Le même problème est posé de façon plus large dans *Où va l'Angleterre ?* qui, de la première à la dernière page, est consacré à démontrer l'idée que la révolution anglaise ne saurait passer, elle aussi, que par la porte communiste. Avec une politique juste, courageuse, intransigeante, sans illusion sur les raccourcis, le parti communiste anglais peut grandir et mûrir par bonds et s'élever en quelques années au niveau de ses tâches.

Les illusions gauchistes de 1924 ont prospéré à partir d'un levain de droite. Pour dissimuler aux autres et à soi-même l'importance des erreurs et des défaites de 1923, il a fallu nier l'orientation vers la droite qui s'opérait dans le prolétariat et exagérer de façon systématiquement optimiste les processus révolutionnaires en cours dans les autres classes. Ce fut le début du glissement qui a conduit de la ligne prolétarienne à la ligne du centrisme, c'est-à-dire celle de la petite bourgeoisie. Avec la consolidation de la stabilisation, elle devait ultérieurement jeter son masque ultra-gauchiste et se révéler grossièrement collaborationniste, en U.R.S.S., en Chine, en Angleterre, en Allemagne et partout.

8. Période de glissement centre-droite

La politique des partis communistes les plus importants, établie d'après l'orientation décidée au V^e congrès, manifesta rapidement sa totale inefficacité. Les fautes du pseudo « gauchisme », qui retardèrent le développement des partis commu-

142. Trotsky, *Sotchinenija*, III, p. 9.

nistes, déterminèrent ensuite un nouveau zigzag empirique, à savoir un glissement accéléré vers la droite. Chat échaudé craint l'eau froide. Les comités centraux « de gauche » de toute une série de partis furent détrônés de façon aussi abusive qu'ils avaient été installés avant le V^e congrès. Le gauchisme des aventuriers faisait place à un opportunisme ouvertement affiché, du type centre-droite. Pour comprendre le caractère et l'allure du tournant à droite dans l'organisation, il faut rappeler qu'en septembre 1924 encore, Staline, qui présidait à ce tournant, jugeait que le passage de la direction du parti aux mains de Maslow, Ruth Fischer, Treint, Suzanne Girault, etc. était l'expression de la bolchevisation des partis, répondant aux revendications des ouvriers bolcheviques qui vont vers la révolution et « veulent avoir des chefs révolutionnaires »¹⁴³.

« Le dernier semestre, écrivait Staline, est remarquable en ce qu'il présente une cassure totale des partis communistes d'Occident dans le sens de la liquidation résolue des survivances social-démocrates, de la bolchevisation des cadres du parti, de l'isolement des éléments opportunistes »¹⁴⁴.

Environ dix mois après, les « bolcheviks » authentiques, les « chefs révolutionnaires », étaient qualifiés de social-démocrates et de renégats, écartés de la direction et chassés du parti.

En dépit du caractère de panique de ce changement des dirigeants et du recours fréquent à des mesures mécaniques, grossières et déloyales de l'appareil, il est impossible de tracer une ligne de démarcation rigoureuse dans les idées entre la phase de la politique d'ultra-gauche et la politique de glissement opportuniste qui la suivit.

Dans les problèmes de l'industrie et de la paysannerie en U.R.S.S., de la bourgeoisie coloniale, des partis « paysans » dans les pays capitalistes, du socialisme dans un seul pays, du rôle

143. Avant le V^e congrès, la direction Souvarine-Monatte-Rosmer avait été écartée en France au profit de celle de Treint-S. Girault; en Allemagne, Brandler-Thalheimer avaient laissé la place à Ruth Fischer-Maslow; en Pologne, la vieille garde Warski-Kostrzewa avait été éliminée au profit de Lenski. Moins de deux ans plus tard, Warski-Kostrzewa avaient repris leur place, Thälmann-Neumann ayant écarté Fischer-Maslow et Sémard-Thorez-Doriot la direction Treint-Girault.

144. *Pravda*, 20 septembre 1924.

du parti dans la révolution prolétarienne, les tendances révisionnistes étaient en plein épanouissement en 1924-1925 : dissimulées sous l'étendard de la lutte contre le « trotskysme », ces tendances ont trouvé une expression opportuniste éclatante dans les résolutions de la conférence du P.C. (b) de l'U.R.S.S. en avril 1925.

Le cours de droite, pris dans son ensemble, a été une tentative d'adaptation à demi aveugle, purement empiriste et tardive, au retard subi par le développement de la révolution du fait de la défaite de 1923. Boukharine, dans un premier temps, a abordé la question en considérant le développement « permanent » de la révolution au sens le plus direct et le plus mécanique du mot. Boukharine n'admettait aucune « pause », ni interruption, ni retraite : il considérait comme un devoir révolutionnaire de poursuivre « l'offensive » dans n'importe quelles conditions. L'article de Staline cité plus haut, « De la situation internationale », qui constitue une sorte de programme (ce fut la première intervention de Staline sur des problèmes internationaux) montre que le deuxième auteur du projet se força lui aussi, dans la première période de la lutte contre le « trotskysme », à admettre la même conception mécanique « de gauche » pour laquelle il n'existait jamais et invariablement que « la désagrégation » de la social-démocratie, la « radicalisation des ouvriers », la « croissance » des partis communistes, la révolution « qui approche ». Quant à celui qui regarde autour de lui et opère des distinctions, c'est un « liquidateur ».

Après le tournant de la situation européenne en 1923, il a fallu un an et demi pour que cette « tendance » ressente quelque chose de nouveau et, en pleine panique se transforme radicalement. Dépourvue de toute compréhension synthétique de notre époque et des tendances qu'elle renferme, la direction s'oriente à tâtons (Staline) en complétant les fragments de conclusions ainsi obtenus par des schémas scolastiques qu'elle renouvelait chaque fois (Boukharine). C'est pourquoi, dans l'ensemble, sa ligne politique constitue un enchaînement de zigzags. Sa ligne idéologique est un kaléidoscope de schémas qui tendent à pousser à l'absurde chaque élément des zigzags staliniens.

Le VI^e congrès agirait sagement s'il décidait la création d'une commission spéciale chargée de réunir en un ensemble unique toutes les théories de Boukharine pour servir de base à son argumentation, par exemple pour chaque étape du comité anglo-russe : il faudrait les disposer chronologiquement, les arranger en système pour tenter de tracer le diagramme fébrile de la pensée qu'elles contiennent. Ce serait un diagramme

stratégique fécond en enseignements. Il en va de même pour la révolution chinoise, le développement économique de l'U.R.S.S. et toutes les autres questions de moindre importance. *Un empirisme aveugle démultiplié par la scolastique*, telle est cette orientation qui n'a pas encore été impitoyablement condamnée.

Cet empirisme a eu des conséquences fatales dans les trois questions capitales : la politique intérieure de l'U.R.S.S., la révolution chinoise et le comité anglo-russe. Il s'est également manifesté dans le même sens mais d'une manière moins funeste quant aux conséquences immédiates dans toutes les questions de la politique de l'Internationale communiste.

Dans les problèmes intérieurs de l'U.R.S.S., la politique de glissement a été caractérisée de façon suffisamment complète dans la *Plate-forme des bolcheviks-léninistes (Opposition)*¹⁴⁵. Nous sommes obligés de nous borner ici à y faire référence. La *Plate-forme* reçoit aujourd'hui une sorte de confirmation des plus inattendues ; toutes les tentatives de la direction actuelle du V.K.P. (b) pour échapper aux conséquences de la politique de 1923-1928 sont basées sur des citations presque textuelles puisées dans la *Plate-forme* dont les auteurs et les partisans sont dispersés dans les prisons et les lieux d'exil. Le fait que les dirigeants actuels aient recours à la *Plate-forme* par fragments sans mettre aucun esprit de suite dans leurs actes, rend le nouveau revirement à gauche extrêmement instable. Mais en même temps il valorise d'autant plus la *Plate-forme* qui exprime dans son ensemble la position de Lénine.

Quant à la question chinoise, nous sommes obligés de la soumettre à une analyse plus minutieuse dans un chapitre spécial (le troisième), étant donné son importance décisive pour l'Internationale communiste et parce que, dans la *Plate-forme*, il est présentée sous un jour insuffisant, incomplet et parfois même d'une façon vraiment inexacte due à Zinoviev¹⁴⁶.

En ce qui concerne le comité anglo-russe, troisième question

145. La *Plate-forme de l'Opposition* avait été rédigée au cours de l'été dans le cours d'un travail collectif auquel avaient pris part selon Trotsky des dizaines de militants. Sa publication dans la presse du parti avait été refusée — un fait sans précédent — et la publication clandestine du texte par les dirigeants de l'Opposition avait vu se développer contre elle la provocation policière connue sous le nom de « l'affaire de l'officier de Wrangel ».

146. Zinoviev s'était refusé évidemment à approuver — donc à inclure dans la *plate-forme* commune — la théorie de la révolution permanente ; en outre les zinoviévistes refusaient la proposition de Trotsky de sortie des militants du P.C.C. du Guomindang.

par ordre d'importance dans l'expérience stratégique acquise par l'I.C. au cours des dernières années, après tout ce qui a été dit par l'Opposition dans une série d'articles, de discours, de thèses, il ne nous reste plus qu'à dresser ici un court bilan.

Le point de départ du comité anglo-russe fut, comme nous l'avons déjà vu, une aspiration impatiente à passer par-dessus le jeune parti communiste qui se développait trop lentement. Cela a donné à toute l'expérience, dès avant la grève générale, un caractère erroné.

On considérait le comité anglo-russe non comme une coalition conjoncturelle au sommet qui était appelée à être brisée et le serait spectaculairement à la première épreuve sérieuse, afin de compromettre le Conseil général ; non, on l'envisageait — et pas seulement Staline, Boukharine, Tomsy, etc., mais aussi Zinoviev — comme un « bloc amical » de longue durée, un instrument destiné à révolutionner systématiquement les masses ouvrières anglaises ; on voyait dans ce comité, sinon la porte, du moins le seuil par où devrait passer la révolution du prolétariat anglais. De plus en plus, le comité anglo-russe, qui était une entente conjoncturelle, devenait un organisme intangible, au-dessus de la lutte des classes. On le vit clairement pendant la grève générale.

Le mouvement des masses, entrant ouvertement dans une phase révolutionnaire, rejeta dans le camp de la réaction bourgeoise les politiciens travaillistes libéraux qui étaient allés un peu à gauche. C'est sciemment et ouvertement qu'ils trahirent la grève générale ; puis ils sabotèrent et trahirent la grève des mineurs. Le réformisme renferme toujours la possibilité d'une trahison. Mais cela ne signifie pas encore que réformisme et trahison s'identifient à tout moment. Il peut y avoir des accords provisoires avec les réformistes quand ils font un pas en avant. Mais lorsque, effrayés par le mouvement des masses, ils le trahissent, le maintien de la coalition avec eux revient à tolérer les traîtres et dissimuler leur trahison, ce qui est un crime.

La grève générale avait pour objectif d'exercer, par la force de cinq millions d'ouvriers, une pression unie contre les industriels et l'Etat, la question de l'industrie du charbon étant le problème le plus important de la politique de l'Etat. Par la trahison de la direction, la grève fut sabotée dès la première étape. C'était une énorme illusion, après cela, que de croire que la grève économique des mineurs, désormais seule, isolée, obtiendrait ce que la grève générale n'avait pas obtenu. *C'est en cela que résidait la force du conseil général.* Par un froid calcul, il

a mené les mineurs à la défaite pour que d'importantes couches d'ouvriers se convainquent ainsi que les directives des Judas du Conseil général étaient « justes » et « raisonnables ».

Le maintien de la coalition amicale avec celui-ci, l'aide apportée en même temps à la grève économique des mineurs isolée et se prolongeant, et que le conseil général combattait, semblaient des manœuvres calculées d'avance pour permettre aux dirigeants des trade-unions de se tirer avec un minimum de pertes de ces épreuves terribles.

Les syndicats russes ont joué du point de vue révolutionnaire un rôle tout à fait négatif et particulièrement piteux. Il va de soi qu'il fallait aider la grève économique, même quand elle fut isolée : entre révolutionnaires, il ne peut pas y avoir divergence sur ce point. Mais ce secours ne devait pas avoir seulement un caractère financier, mais aussi un caractère révolutionnaire, politique. Les syndicats russes devaient dire ouvertement à la fédération des mineurs et à la classe ouvrière anglaise tout entière que la grève des mineurs n'avait de chance sérieuse de réussir qu'au cas où, par son obstination, sa ténacité, son envergure, elle était prête à frayer la voie à une *nouvelle explosion de la grève générale*. On ne pouvait y arriver qu'en luttant directement et ouvertement contre le Conseil général, agence du gouvernement et des patrons de l'industrie charbonnière. La lutte pour transformer la grève économique en grève politique aurait dû signifier une guerre furieuse, politique et d'organisation, contre le Conseil général ; le premier pas sur cette voie aurait dû être la rupture du comité anglo-russe, devenu un obstacle réactionnaire, un boulet aux pieds.

Aucun révolutionnaire qui pèse ses paroles n'affirmera qu'en marchant dans cette direction la victoire était *assurée*. Mais il n'était *possible* d'y arriver qu'en suivant cette voie. Une éventuelle défaite aurait été subie sur un chemin qui pouvait *par la suite* mener à la victoire. Une telle défaite instruit, c'est-à-dire qu'elle renforce les idées révolutionnaires dans la classe ouvrière. Au contraire, en ne soutenant que financièrement une grève corporative qui traînait en longueur et finit par apparaître comme sans issue — corporative par ses méthodes, révolutionnaire et politique par ses buts — on ne faisait qu'amener de l'eau au moulin du conseil général qui attendait tranquillement la fin de la grève par épuisement pour prouver qu'il « avait raison ». Il va de soi qu'il n'était pas facile d'attendre plusieurs mois en faisant ouvertement le jaune. C'est précisément dans cette période critique que le Conseil général avait besoin d'un camouflage

politique devant les masses : ce fut le comité anglo-russe. Ainsi les questions de lutte de classes à mort entre le capital et le prolétariat anglais, entre le Conseil général et les mineurs, semblaient se convertir en problèmes relevant de la discussion amicale entre alliés d'une même coalition, conseil général et direction syndicale russe, sur la voie la meilleure à suivre dans le moment présent : celle de l'accord ou celle de la lutte économique isolée. La grève se termina inévitablement par un accord, c'est-à-dire qu'elle trancha tragiquement la « discussion » amicale en faveur du Conseil général.

Toute la politique du comité anglo-russe, en raison de son orientation fautive, a été, du début à la fin, celle de l'appui au Conseil général, du soutien au Conseil général, du renforcement du Conseil général. Même le fait que la grève fut très longtemps soutenue financièrement grâce à l'esprit de sacrifice des ouvriers russes, ne servit ni les mineurs ni le parti communiste anglais, mais toujours ce même Conseil général. A la suite du plus grand mouvement révolutionnaire que l'Angleterre ait connu depuis le chartisme¹⁴⁷, le parti communiste anglais n'a guère progressé, tandis que le Conseil général est plus solidement établi qu'avant la grève générale.

Tels sont les résultats de cette « manœuvre stratégique » unique en son genre.

Pour expliquer l'entêtement dont on fit preuve pour maintenir la coalition avec le Conseil général — qui alla même jusqu'à ramper devant lui lors de la honteuse conférence de Berlin en avril 1927, on eut recours encore et toujours à la « stabilisation ». Si la révolution tarde à venir, on doit se cramponner même à Purcell. Cet argument, qui paraît extraordinairement profond à un fonctionnaire soviétique ou à un trade-unioniste du type de Melnitchansky¹⁴⁸, constitue en réalité un échantillon parfait d'empirisme aveugle, aggravé au surplus par la scolastique. Que signifie la « stabilisation » appliquée à l'économie et à la politique anglaise, surtout en 1926-1927 ? Développement des forces de production ? Amélioration de la situation économique ?

147. Le Chartisme, organisé en 1838 autour de la Charte du Peuple, revendiquait l'égalité politique. Il fut la première organisation de masse de la classe ouvrière britannique à l'époque de la révolution industrielle et de ses conséquences sociales sauvages : selon E. Dolléans, c'est « un mouvement qui tend à réaliser la démocratie sociale par les voies de la démocratie politique ». Le Chartisme a été aussi l'école où Engels a appris la lutte des classes.

148. Grigori N. Melnitchansky (1886-1937), métallo, ancien du *Potemkine*, émigré aux E.-U. de 1910 à 1917, président de la fédération du textile, partisan de Tomsky jusque-là, préparait son ralliement à Staline.

Espoirs accrus pour l'avenir? Aisance relative et calme des masses ouvrières? Absolument pas. La prétendue stabilisation du capitalisme britannique repose entièrement sur la force conservatrice des vieilles organisations ouvrières, dans toutes leurs tendances et nuances, face à la faiblesse et à l'indécision du parti communiste anglais. La révolution est complètement mûre sur le plan des rapports économiques et sociaux en Angleterre. La question se pose uniquement au point de vue politique. Les principales assises de la stabilisation sont constituées par les sommets du Labour Party et des trade-unions qui, en Angleterre, forment un tout mais pratiquent la division du travail. Compte tenu de l'état d'esprit des masses ouvrières pendant la grève générale, le rôle principal dans le mécanisme de la stabilisation capitaliste a été joué, non plus par MacDonald et Thomas¹⁴⁹, mais par Pugh¹⁵⁰, Purcell, Cook et Cie. Ils agissent et Thomas complète. Sans Purcell, Thomas perd tout point d'appui et Baldwin¹⁵¹ en même temps que Thomas. Le « gauchisme » de Purcell, faux, diplomatique, de mascarade, qui fraternise tour à tour ou simultanément avec les gens d'Eglise et avec les bolcheviks, qui est toujours prêt non seulement à battre en retraite, mais encore à trahir, voilà qui constitue le principal frein à la révolution en Angleterre. *La stabilisation, c'est le purcellisme*. On saisit par là l'absurdité théorique de l'opportunisme aveugle quand il justifie par une illusoire « stabilisation » son bloc politique avec Purcell. Mais, pour ébranler la stabilisation, il fallait d'abord battre en brèche le purcellisme. Dans ces conditions, conserver devant les masses ouvrières ne fût-ce que l'ombre d'une solidarité avec le Conseil général, c'était le plus grand des crimes, la pire des hontes.

Même la stratégie la plus juste n'amène pas toujours la victoire. Pour savoir si un projet stratégique est juste, on vérifie s'il suit exactement la ligne de progression des forces de classes, s'il apprécie de façon réaliste les éléments de cette progression. La défaite la plus pénible, la plus honteuse et la plus funeste pour un mouvement — la défaite typiquement menchevique — est celle qui est due à une fausse analyse des classes, une sous-

149. James Henry Thomas (1874-1949), dirigeant des cheminots, incarnait la droite, ouvertement bourgeoise, du mouvement syndical; il avait été secrétaire d'Etat aux colonies en 1924.

150. Arthur Pugh (1876-1955) avait travaillé dans une aciérie dès 1894 et prit ses premières responsabilités syndicales importantes.

151. Stanley Baldwin (1867-1947), industriel sidérurgiste, leader conservateur, premier ministre en 1923-1924, puis à nouveau à la fin de 1924.

estimation des facteurs révolutionnaires, une idéalisation des forces ennemies. Nos défaites en Chine et en Angleterre ont été de ce genre.

Qu'attendait-on du comité anglo-russe, pour l'U.R.S.S. ? En juillet 1926, Staline nous enseignait au plénum du comité central et de la commission centrale de contrôle réunis :

« La tâche de ce bloc — le comité anglo-russe — consiste à organiser un vaste mouvement de la classe ouvrière contre de nouvelles guerres impérialistes et en général contre toute intervention contre notre pays venant plus particulièrement d'une des plus fortes puissances impérialistes d'Europe, l'Angleterre. »

Et tout en nous enseignant à nous, oppositionnels, qu'il faut avoir « le souci de défendre la première République ouvrière du monde contre l'intervention » — naturellement nous ne le savions pas —, Staline ajoutait :

« Si les syndicats réactionnaires anglais sont prêts à former avec les syndicats révolutionnaires de notre pays une coalition contre les impérialistes contre-révolutionnaires du leur, pourquoi n'approuverait-on pas ce bloc ? »

Si des « syndicats réactionnaires » étaient capables de lutter contre leurs impérialistes, ils ne seraient pas réactionnaires. Staline ne distingue plus la ligne de démarcation qui sépare les notions de *réactionnaire* et de *révolutionnaire*. Par routine, il qualifie les syndicats d'Angleterre de « réactionnaires », en réalité il nourrit au sujet de leur « esprit révolutionnaire » de piteuses illusions.

A la suite de Staline, le comité de Moscou de notre parti faisait la leçon aux ouvriers de notre ville :

« Le comité anglo-russe peut et doit jouer, et sans aucun doute jouera un rôle énorme dans la lutte contre toutes sortes d'interventions dirigées contre l'U.R.S.S. Il devient le centre d'organisation des forces internationales du prolétariat, luttant contre les tentatives en tout genre de la bourgeoisie internationale pour provoquer une nouvelle guerre »¹⁵².

152. *Thèses du comité de Moscou.*

Que répondait l'Opposition ?

« Plus la situation internationale se tendra, et plus le comité anglo-russe se transformera en instrument de l'impérialisme britannique et international. »

Au même plénum, Staline qualifia de « passage du léninisme au trotskysme » cette critique des espoirs staliniens placés en Purcell, considéré comme l'ange gardien de l'Etat ouvrier.

« Vorochilov¹⁵³ : C'est juste.

Une voix : Vorochilov a mis son sceau.

Trotsky : Heureusement qu'on retrouvera tout ça dans le compte rendu sténographique. »

Oui, tout cela se trouve dans le compte rendu sténographique du plénum de juillet où des opportunistes aveugles, grossiers et déloyaux ont eu l'audace d'accuser l'Opposition de « défaitisme ».

Ce dialogue, que je suis obligé de citer d'après mon ancien article « A quoi s'attendait-on et qu'a-t-on obtenu ? », offre une leçon de stratégie infiniment plus riche d'enseignements que le texte pour séminaires concernant la stratégie qui est dans le « Projet de programme ». La question *A quoi s'attendait-on et qu'a-t-on obtenu ?* est en général le principal critère en matière de stratégie. Il faut au VI^e congrès l'appliquer à toutes les questions qui ont figuré à l'ordre du jour ces dernières années. On verra alors de façon indiscutable que la stratégie du comité exécutif l'Internationale communiste surtout à partir de 1926, est celle des quantités imaginaires, des calculs faux, les illusions sur l'ennemi, de la persécution des militants les plus purs et les plus fermes, c'est, en un mot, la stratégie du centrisme pourri.

9. Du Caractère de manœuvre de la stratégie révolutionnaire

Il est à première vue impossible de comprendre pourquoi le projet de programme passe totalement sous silence le problème

153. Vorochilov était proche des droitiers qu'il allait abandonner.

de la manœuvre et de la « souplesse » dans la stratégie bolchevique. De toute cette question immense, un seul point est examiné : les accords avec la bourgeoisie indigène des colonies.

Cependant, pendant la dernière période, l'opportunisme, qui décrivait des zigzags de plus en plus marqués vers la droite, est surtout intervenu sous le couvert de l'étendard de la manœuvre dans la stratégie. Le refus de tout compromis sans principe fut qualifié de manque de « souplesse ». La majorité proclamait que son principe fondamental était la manœuvre. Zinoviev, dès 1925, manœuvrait avec Radić et LaFollette. Staline et Boukharine manœuvrèrent ensuite avec Tchiang Kai-chek, avec Purcell, avec le koulak. L'appareil a manœuvré sans cesse avec le parti. Zinoviev et Kamenev manœuvrent maintenant avec l'appareil.

Dans la routine quotidienne du bureaucratisme a surgi tout un corps de spécialistes de la manœuvre, composé d'hommes qui ne furent jamais des militants révolutionnaires et qui s'inclinent à présent devant la révolution avec d'autant plus d'enthousiasme après qu'elle ait pris le pouvoir. Borodine manœuvre à Canton, Rafès à Pékin, D. Petrovsky autour de la Manche¹⁵⁴, Pepper aux Etats-Unis, mais on peut le faire aussi en Polynésie. Martynov manœuvre à distance mais peut le faire dans toutes les parties du monde. On a formé des équipes entières de jeunes académiciens de la manœuvre qui, par souplesse bolchevique, entendent l'élasticité de leur propre échine. La tâche de cette école stratégique consiste à obtenir par la manœuvre tout ce qui ne peut être conquis que par la force révolutionnaire de la classe. De même que chaque alchimiste du Moyen âge, malgré les échecs de tous les autres, espérait fabriquer de l'or, de même, les stratèges actuels de la manœuvre, chacun à son poste, espèrent tromper l'histoire. Il va de soi qu'il ne s'agit pas au fond de stratèges, mais

154. Moisei G. Rafès (1883-1938) était un ancien militant du Bund, d'abord hostile aux bolcheviks, puis venu au P.C. par le Kombund. Mikhail M. Grosenberg dit Borodine (1884-1951), ancien du Bund, émigré aux E.-U., en était revenu en 1917 et avait été chargé de mission au Mexique, puis en Espagne. Il est surtout connu pour sa mission en Chine en septembre 1923 comme représentant soviétique auprès du Guomindang. David Lipec était né en Ukraine, il était devenu Max Goldfarb aux Etats-Unis, était dit Bennett, D. Petrovsky, Humboldt, etc. Emigré enfant, il était en 1917 journaliste au *Daily Forward*, journal juif de New York et anti-bolchevik. Il se convertit pourtant à l'issue d'un voyage en Russie soviétique, s'engagea dans l'Armée rouge puis fut embauché par le Comintern. Trotsky énumère ici des hommes qui avaient combattu la révolution en 1917 et la représentaient maintenant !

de combinards bureaucratiques de toutes tailles, sauf la grande. Certains d'entre eux, après avoir épié la façon dont le maître tranche des petites questions se sont imaginés qu'ils possèdent tous les secrets de la stratégie. Au fond, c'est en cela que réside toute la doctrine des épigones. D'autres, après avoir appris de seconde ou de troisième main les secrets des combines, après s'être convaincus dans les petites choses qu'elles peuvent faire de grands miracles, ont conclu qu'elles convenaient d'autant mieux pour les grandes entreprises. Toutes les tentatives cependant pour appliquer la méthode bureaucratique des combines à la solution des grandes questions, sous prétexte qu'elle est incomparablement plus « économique » que celle de la lutte révolutionnaire, n'ont pas manqué de provoquer de honteuses faillites : la doctrine des combines, appliquée par l'appareil du parti et de l'Etat a brisé l'échine des jeunes partis et des jeunes révolutions. Tchiang Kai-chek, Wang Jingwei, Purcell, le koulak, tous sont jusqu'à présent sortis vainqueurs de toutes les tentatives de la réduire par des « manœuvres ».

Cela ne veut pas dire qu'en général toute manœuvre est inadmissible, c'est-à-dire incompatible avec la stratégie révolutionnaire de la classe ouvrière. Mais il faut bien comprendre la valeur auxiliaire, subordonnée, des manœuvres, à utiliser strictement en tant que moyens, par rapport aux méthodes de la lutte révolutionnaire. Il faut comprendre une fois pour toutes qu'une manœuvre ne peut jamais décider d'une grande cause. Si les combinaisons semblent réussir avantageusement dans les petites affaires, c'est toujours au détriment de celles qui sont importantes. Une juste manœuvre ne fait qu'aider la solution soit en permettant de gagner du temps, soit en obtenant plus au prix d'efforts moindres. Mais il est impossible d'esquiver par une manœuvre les difficultés fondamentales.

La contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie est une contradiction fondamentale. Voilà pourquoi essayer de brider la bourgeoisie chinoise en recourant à des manœuvres personnelles ou d'organisation, l'obliger à se soumettre à des plans prévus dans des combinaisons, ce n'est pas procéder à une manœuvre, mais c'est se leurrer soi-même de façon méprisable, bien qu'il s'agisse d'une opération d'envergure. On ne peut pas tromper les classes. C'est vrai pour toutes les classes si on considère les choses sous l'angle historique le plus large, mais c'est vrai tout particulièrement pour les classes dominantes, possédantes, exploiteuses, instruites. Leur expérience du monde est si grande, leur instinct de classe si exercé, leurs moyens d'espionnage si

divers, qu'en tentant de les tromper, en feignant d'être ce que l'on n'est pas, on arrive en réalité à attirer dans le piège non ses ennemis mais ses amis.

La contradiction entre l'U.R.S.S. et le monde capitaliste est une contradiction fondamentale qu'on ne saurait esquiver par des manœuvres. Par des concessions claires et ouvertement formulées, au Capital, en exploitant les contradictions entre ses différents secteurs, on peut prolonger une pause, gagner du temps, dans des conditions bien déterminées et pas à tout moment. Croire qu'il est possible de « neutraliser » la bourgeoisie mondiale avant de construire le socialisme — c'est-à-dire échapper, par quelques manœuvres, aux contradictions fondamentales —, c'est se leurrer lourdement, c'est risquer la tête de la République soviétique. Seule la révolution internationale peut nous affranchir des contradictions fondamentales.

Une manœuvre de notre part peut consister, soit à faire une concession à l'ennemi, soit à conclure un accord avec un allié provisoire et toujours douteux, soit à effectuer en temps voulu une retraite calculée afin de ne pas permettre à l'adversaire de nous écraser la poitrine, soit à faire alterner revendications partielles et mots d'ordre destinés à provoquer la scission dans le camp adverse. Telles sont les principales formes de la manœuvre. On peut encore en citer d'autres, qui sont secondaires. Mais toute manœuvre n'est par nature qu'un simple épisode en rapport à la ligne stratégique fondamentale de la lutte. Or, dans les manœuvres autour du Guomindang et du comité anglo-russe (il faut toujours les avoir sous les yeux comme échantillons achevés de manœuvres mencheviques, non bolcheviques), c'est précisément le contraire qui s'est produit : ce qui n'aurait dû être qu'un épisode de tactique s'est enflé jusqu'à devenir la ligne stratégique (lutte contre la bourgeoisie et les réformistes), s'est émietté en une série d'épisodes restreints et secondaires de tactique, à caractère surtout décoratif.

Quand on opère une manœuvre, il faut toujours partir de l'hypothèse la moins favorable aussi bien en ce qui concerne l'ennemi auquel on fait des concessions que l'allié peu sûr avec qui on conclut un accord. Il ne faut jamais oublier que l'allié peut dès le lendemain devenir un ennemi. C'est vrai même pour un allié comme la paysannerie :

« Se méfier de la paysannerie, s'organiser indépendamment d'elle, être prêt à lutter contre elle, dans la

mesure où elle intervient sur une position réactionnaire ou contre-révolutionnaire. »¹⁵⁵

Ce n'est nullement en contradiction avec la grande tâche stratégique du prolétariat que Lénine, le premier, a étudiée en théorie et réalisée en profondeur avec tant de géniale profondarracher les couches inférieures des paysans exploités à l'influence de la bourgeoisie et les entraîner avec le prolétariat. Mais l'histoire ne présente pas l'alliance du prolétariat et de la paysannerie sous une forme achevée ; elle ne peut se créer par de doucereuses manœuvres, de triviales coquetteries ou de pathétiques déclarations. L'alliance du prolétariat et de la paysannerie est une question de rapport des forces politiques et exige par conséquent l'indépendance du prolétariat par rapport à *toutes* les classes. Un allié doit d'abord être éduqué. On peut y arriver en témoignant d'abord une attention profonde à tous ses besoins historiques, progressistes, et ensuite une défiance systématique à son égard, une lutte inlassable et implacable contre toutes ses tendances anti-prolétariennes.

Le sens et les limites de la manœuvre doivent toujours être nettement médités et soulignés. Une concession doit s'appeler une concession et une retraite une retraite. Il est beaucoup moins dangereux d'exagérer les concessions et retraites auxquelles on est obligé que de les sous-estimer. Il faut maintenir la vigilance de classe et la défiance systématique de son propre camp et non les endormir.

L'instrument essentiel d'une manœuvre, comme en général de toute action historique de la classe ouvrière est le parti. Mais il n'est pas simplement un instrument docile entre les mains de « maîtres » de la manœuvre. C'est un outil conscient, agissant par lui-même. De façon générale, il est l'expression suprême de l'action propre du prolétariat. Chaque manœuvre doit donc être bien comprise par le parti dans le cours de son élaboration et de son exécution. Il ne s'agit évidemment pas de secrets diplomatiques, militaires ou conspiratifs, c'est-à-dire de la *technique* de la lutte de l'Etat prolétarien ou du parti prolétarien sous le régime capitaliste. Il s'agit du fond *politique* de la manœuvre. Les explications que l'on chuchote pour assurer que le cours de 1924-1928 fut une grande manœuvre avec le koulak sont donc absurdes et criminelles. On ne trompera pas le koulak. Il juge non d'après

155. Lénine, *Œuvres*, VI, p. 113.

les paroles, mais selon les actes, les impôts, les prix ; il calcule en espèces. Mais la classe ouvrière, mais son propre parti, on peut les tromper. Rien ne ronge aussi profondément l'esprit révolutionnaire du parti prolétarien que les combinaisons sans principe au cours de manœuvres réalisées dans son dos.

La règle la plus importante, inébranlable et invariable, à appliquer dans toute manœuvre, est la suivante : ne te permets jamais de fondre, de confondre ou d'entrelacer ton organisation de parti avec celle d'un autre, si « amicale » soit-elle pour le moment. Ne te permets jamais des démarches qui, directement ou indirectement, ouvertement ou en secret, subordonnent ton parti à d'autres partis ou aux organisations d'autres classes, qui réduisent ta liberté d'action ou qui te rendent, même partiellement, responsable de la ligne politique d'un autre parti. Ne te permets jamais de confondre ton drapeau avec les leurs, et, à plus forte raison, cela va sans dire, de t'agenouiller devant le drapeau des autres.

La pire et la plus dangereuse des manœuvres, c'est celle que commande l'impatience opportuniste et le désir de devancer le développement de son propre parti, de sauter par-dessus les étapes inévitables de son développement — c'est justement le cas où il ne faut pas sauter par-dessus les étapes —, et qu'on exécute en liant de façon superficielle, hypocrite, diplomatique, combinarde, en escrocs, des organisations et des éléments qui tirent à hue et à dia. Pareilles expériences, toujours dangereuses, sont fatales aux partis jeunes et faibles.

Dans la manœuvre comme dans la bataille, ce n'est pas la sagesse stratégique — et moins encore la ruse des combinaisons — qui décide du résultat : c'est le rapport des forces. De façon générale, une manœuvre, même bien menée, fait courir à un parti révolutionnaire un danger d'autant plus grand qu'il est jeune et faible par rapport à ses ennemis, alliés ou semi-alliés. Voilà pourquoi — et nous abordons ici le point le plus important pour l'Internationale communiste — le parti bolchevique, loin de commencer par des manœuvres, qu'il ne considérait pas comme des panacées, n'y eut recours que quand il fut assez grand pour les exécuter parce qu'il enfonçait alors profondément ses racines dans la classe ouvrière, s'était renforcé, avait atteint la maturité politique des idées.

Là où le bât blesse, c'est que les épigones de la stratégie bolchevique présentent aux jeunes partis communistes l'esprit de manœuvre et la souplesse comme la quintessence de cette stratégie en les coupant de leur axe historique et de leurs

principes de base, réalisant ainsi des combinaisons qui ressemblent trop souvent à la course de l'écureuil dans sa roue. Ce n'est pas la souplesse qui constitua — et qui d'ailleurs maintenant aussi ne doit pas constituer — le caractère fondamental du bolchevisme, mais sa *fermeté d'airain*. C'est précisément de cette qualité, qu'il possédait et que les ennemis et adversaires lui reprochaient, que le bolchevisme était à juste titre fier. Non pas « optimisme » béat, mais intransigeance, vigilance, défiance révolutionnaire, lutte pour chaque pouce de son indépendance : voilà les traits essentiels du bolchevisme. C'est par là que doivent commencer les partis communistes d'Orient et d'Occident. Ils ont encore à conquérir le droit aux grandes manœuvres, en préparant d'abord la possibilité matérielle et politique de leur réalisation, à savoir la force, la solidité et la sévérité dans le choix des moyens qu'utilise leur propre organisation.

Les manœuvres mencheviques menées autour du Guomindang et du Conseil général sont dix fois criminelles parce qu'elles se sont abattues sur les épaules encore fragiles des communistes de Chine et d'Angleterre. Elles ont non seulement entraîné la défaite de la révolution et de la classe ouvrière, mais elles ont écrasé, affaibli, sapé l'instrument essentiel de la lutte future, les jeunes partis communistes. En même temps, elles introduisaient des éléments de démoralisation dans le plus vieux parti de l'Internationale communiste : le parti communiste de l'U.R.S.S. (bolchevique).

Le chapitre du projet qui parle de la stratégie est absolument muet au sujet de la manœuvre, c'est-à-dire du cheval de bataille qui a été enfourché avec prédilection au cours des dernières années. Des critiques indulgents diront que ce silence, c'est déjà bien. Mais ce serait commettre une grosse erreur que de raisonner ainsi. Comme nous l'avons déjà montré par une série d'exemples et comme nous allons bientôt le démontrer, le projet de programme a malheureusement lui aussi un caractère de manœuvre, au mauvais sens du terme, autrement dit dans le sens combinard du terme. Le projet se livre à des manœuvres autour du parti. Il camoufle certains de ses points faibles « derrière Lénine » et passe les autres sous silence. C'est ainsi qu'il escamote la question de la stratégie des manœuvres. Il n'est pas possible actuellement d'aborder ce sujet sans toucher l'expérience récente de la Chine et de l'Angleterre. La simple mention de l'esprit de manœuvre évoque les images de Tchiang Kai-chek et de Purcell. C'est ce que les auteurs ne veulent pas. Ils préfèrent se taire sur leur thème favori et laisser les mains libres à

la direction de l'I.C. Mais c'est intolérable. Il faut lier les mains des combinards et des candidats combinards. C'est à cela que le programme doit servir. Sinon il est inutile.

Il faut que le chapitre sur la stratégie expose les règles fondamentales qui définissent et délimitent la manœuvre, c'est-à-dire le procédé auxiliaire employé contre l'ennemi de classe dans la lutte révolutionnaire, qui ne peut être qu'une lutte à mort. On peut formuler de façon plus concise et plus précise les règles ébauchées ci-dessus qui reposent sur l'enseignement de Marx et de Lénine. Mais il faut à tout prix les inclure dans le programme de l'Internationale communiste.

10. *La stratégie de la guerre civile*

Le projet de programme passe rapidement sur la question de l'insurrection :

« Cette lutte est soumise aux règles de l'art de la guerre : elle présuppose un plan militaire, le caractère offensif des opérations de combat, le dévouement sans réserve et l'héroïsme du prolétariat. »

Ici le projet se borne à répéter en les résumant quelques observations de Marx. Nous avons pourtant d'une part l'expérience de la révolution d'Octobre et, de l'autre, celle des défaites des révolutions hongroise et bavaroise, de la lutte en Italie en 1920, de l'insurrection en Bulgarie en septembre 1923, du mouvement de 1923 en Allemagne, de 1924 en Esthonie, de la grève générale anglaise en 1926, de l'insurrection des ouvriers de Vienne en 1927, de la deuxième révolution chinoise en 1925-1927. Le programme de l'I.C. doit caractériser de façon tout aussi concrète et précise les préalables sociaux et politiques de l'insurrection que les conditions et les méthodes stratégiques et militaires propres à en assurer le succès. Rien ne dénonce mieux le caractère superficiel et littéraire du document que le fait que le chapitre consacré à la stratégie révolutionnaire évoque Cornelissen et certains guildistes (Orage, Hobson, G.D.H. Cole)¹⁵⁶ en

156. S. G. Hobson (1864-1940) et A. R. Orage (1873-1914) ont collaboré ensemble à *New Age* puis à la *National Guilds League* et collaboré aussi au livre *National Guilds*. Ils n'ont pas la notoriété de leur ami et compagnon d'idées, l'historien George Douglas Howard Cole (1889-1959).

désignant tous par leurs noms, mais ne donne pas une caractérisation générale de la stratégie du prolétariat à l'époque impérialiste et ne définit pas non plus les méthodes de lutte pour la conquête du pouvoir sur la base de références historiques vivantes.

En 1924, après l'expérience tragique de l'Allemagne, nous avons de nouveau soulevé la question en demandant que l'I.C. inscrive à l'ordre du jour et examine les problèmes de la stratégie et de la tactique de l'insurrection et de la guerre civile en général.

« Il faut reconnaître que la question du moment de l'insurrection est considérée comme sans importance par beaucoup de communistes occidentaux qui ne se sont toujours pas débarrassés de leur manière fataliste et passive d'aborder les principaux problèmes de la révolution. Rosa Luxemburg en est encore le type le plus représentatif et le plus talentueux. Psychologiquement, cela se comprend bien. Elle s'était pour ainsi dire formée dans la lutte contre l'appareil bureaucratique de la social-démocratie et des syndicats allemands. Inlassablement, elle avait démontré que cet appareil étouffait l'initiative du prolétariat. Elle ne voyait salut et issue que dans une irrésistible poussée des masses balayant toutes les barrières et défenses édifiées par la bureaucratie social-démocrate. La grève générale révolutionnaire débordant toutes les rives de la société bourgeoise était devenue pour Rosa Luxemburg synonyme de la révolution prolétarienne. Cependant, quelle que soit sa puissance, la grève générale ne résout pas le problème du pouvoir, elle ne fait que le poser. Pour s'emparer du pouvoir, il faut, prenant appui sur la grève générale, organiser l'insurrection. Toute l'évolution de Rosa Luxemburg fait penser qu'elle aurait fini par l'admettre. Mais quand elle quitta la scène, elle n'avait pas encore dit son dernier mot, ni son avant-dernier. Cependant il existait encore récemment dans le K.P.D. un très fort courant vers le fatalisme révolutionnaire. La révolution approche, disait-on, elle apportera l'insurrection et nous donnera le pouvoir. Quant au parti, son rôle est, dans ce moment, de faire de l'agitation révolutionnaire et d'en attendre les effets. Dans de telles conditions, poser carrément la question de l'insurrection, c'est arracher le parti à la passivité et au fatalisme, c'est le confronter aux principaux problèmes de la révolution, notamment l'organisation

consciente de l'insurrection pour chasser l'ennemi du pouvoir.

Nous consacrons beaucoup de temps et d'efforts dans le domaine théorique à la Commune de Paris de 1871 et nous laissons tout à fait de côté la lutte du prolétariat allemand qui a déjà acquis une précieuse expérience de la guerre civile ; nous ne nous occupons par exemple presque pas de l'expérience de l'insurrection bulgare du mois de septembre dernier, et enfin, ce qui est le plus étonnant, nous avons en quelque sorte remis aux archives l'expérience d'Octobre. [...]

Il faut étudier de la façon la plus minutieuse l'expérience de la révolution d'Octobre, la seule révolution du prolétariat qui ait triomphé jusqu'à présent. Il faut établir un calendrier stratégique et tactique d'Octobre. Il faut montrer comment les événements grandissaient vague par vague, quelle répercussion ils avaient dans le parti, dans les soviets, au comité central, dans l'organisation militaire. Quelle signification avaient les hésitations qui se manifestaient au sein du parti ? Quelle était leur importance relative dans l'envergure générale des événements ? Quel était le rôle de l'organisation militaire ? Voilà un travail d'une importance inappréciable. Ce serait un véritable crime que de le remettre à plus tard. [...]

En quoi consiste donc cette tâche ? Il s'agit de composer un formulaire universel, ou un guide, un manuel, voire une instruction concernant les questions de la guerre civile et donc, en premier lieu, de l'insurrection armée, moment capital de la révolution. Il faut faire le bilan de l'expérience acquise, analyser le contexte, étudier les erreurs, mettre en évidence les opérations les plus judicieuses, tirer les conclusions nécessaires. Enrichissons-nous ainsi la science, c'est-à-dire la connaissance des lois du développement historique ou l'art comme ensemble des règles d'action déduites de l'expérience ? Je pense que les deux en profiteront. Mais notre but est strictement pratique ; il s'agit d'enrichir l'art militaire révolutionnaire.

Nécessairement, une instruction de ce type aura une architecture très complexe. Il faut, avant tout, présenter les traits caractéristiques des préalables fondamentaux de la conquête du pouvoir par le prolétariat. Nous sommes encore ici dans le domaine de la politique révolutionnaire : l'insurrection est bien la continuation de la politique, mais

par d'autres moyens. L'analyse des préalables de l'insurrection doit tenir compte des divers types de pays. Il en existe certains où la population est à majorité prolétarienne et d'autres où le prolétariat est une insignifiante minorité et où la paysannerie a une prédominance absolue. Entre ces deux pôles se situent des pays d'un type intermédiaire. Il faudrait donc poser à la base d'une étude de ce genre au moins trois "types" de pays : industriel, agraire et intermédiaire. L'introduction (qui traite des conditions préalables de la révolution) doit justement caractériser les particularités de chacun de ces types envisagés sous l'angle de la guerre civile. Nous considérons l'insurrection d'un double point de vue : d'une part comme une étape bien définie du processus historique, comme une réfraction bien déterminée des lois objectives de la lutte des classes, de l'autre d'un point de vue subjectif ou actif : comment préparer et réaliser l'insurrection pour assurer la victoire avec le maximum de certitude ? »¹⁵⁷

Un important groupe de personnes réunies autour de la société des sciences militaires entreprit en 1924 un travail collectif pour élaborer des directives pour la guerre civile, à savoir un guide marxiste sur les problèmes de heurt direct entre classes et de lutte armée pour la dictature. Ce travail se heurta cependant très vite à une résistance de l'I.C. — partie intégrante du système général de la lutte contre le prétendu trotskysme ; puis cette activité fut complètement interrompue. Il serait difficile de concevoir démarche plus légère et plus criminelle. A l'époque des tournants brusques, les règles de la guerre civile, comprises au sens exposé plus haut, doivent faire partie de l'inventaire connu de tout cadre révolutionnaire, et, cela va sans dire, des dirigeants des partis. Il faut sans cesse que tous étudient et complètent ces statuts et chacun doit les confronter à l'expérience récente acquise dans son propre pays. Ce n'est que grâce à une étude de cette sorte que l'on peut obtenir une certaine garantie, aussi bien contre des mouvements de panique et de capitulation, dans des moments qui exigent du courage, et une grande résolution, que contre des cabrioles d'aventuriers dans des périodes qui exigent prudence et circonspection.

Si de telles règles figuraient dans les livres qu'un communiste

157. Trotsky, discours prononcé le 29 juillet 1924 à la Société des Sciences militaires, *Pravda*, 6 septembre 1924.

doit étudier sérieusement, de même qu'il doit connaître les idées fondamentales de Marx, d'Engels et de Lénine, des défaites comme celles qui sont survenues au cours des dernières années et qui n'étaient nullement inévitables, en particulier le coup d'Etat de Canton, exécuté avec une légèreté d'esprit puérile, ne se seraient pas produites. Le « Projet de programme » traite ces questions en quelques lignes, avec presque autant de parcimonie que le gandhisme aux Indes. Il va de soi qu'un programme ne peut entrer dans les détails. Mais il doit poser le problème nettement, en présenter les données fondamentales et faire référence aux succès et aux erreurs les plus importants.

Indépendamment de cette tâche, à notre avis, le VI^e congrès doit, dans une résolution spéciale, charger le comité exécutif d'élaborer des règles de la guerre civile, en forme de directives, de l'expérience passée des victoires et des défaites.

11. *Les problèmes du régime intérieur du parti*

Les problèmes d'organisation du bolchevisme sont indissolublement liés à ceux du programme et de la tactique. Le projet n'effleure ce sujet qu'en passant, en exprimant la nécessité « de l'ordre révolutionnaire le plus strict dans le centralisme démocratique ». C'est l'unique formule qui définit le régime intérieur du parti, et en outre elle est tout à fait nouvelle. Nous savions que le régime était basé sur les principes du centralisme démocratique. Il assurait au parti théoriquement — et il en fut d'ailleurs ainsi en pratique — la possibilité complète de discuter, de critiquer, d'exprimer son mécontentement, d'élire, de destituer, en même temps qu'il permettait une discipline d'airain dans l'action dirigée par des organes de direction élus et révocables. Si l'on entend par *démocratie* la souveraineté du parti sur tous ses organes, le *centralisme* correspond à une discipline consciente, judicieusement établie, garantissant la combativité du parti. Maintenant, au-dessus de cette formule du régime intérieur justifiée par tout le passé, une adjonction : « L'ordre révolutionnaire le plus strict. » Ainsi le parti a besoin non pas seulement de centralisme démocratique mais d'un certain *ordre révolutionnaire* dans ce dernier. Cette formulation attribuée à l'idée nouvelle une valeur propre et la place au-dessus du centralisme démocratique, c'est-à-dire au-dessus du parti.

Que signifie donc cet ordre révolutionnaire — et « le plus strict » — *dominant* démocratie et centralisme ? Il correspond à

un appareil du parti, indépendant ou tendant à être indépendant du parti, à une bureaucratie trouvant sa fin dans sa propre existence, qui veille à l' « ordre » sans s'occuper de la masse du parti, qui abolit la volonté du parti et lui porte atteinte si l' « ordre » l'exige, qui foule aux pieds les statuts, ajourne les congrès, en fait des fictions.

Depuis longtemps et par des voies diverses, la pensée de l'appareil s'est orientée vers cette formule de l' « ordre révolutionnaire ». Au cours des deux dernières années, nous avons vu les représentants les plus responsables de la direction du parti offrir bien des définitions nouvelles de la démocratie dans le parti, qui se réduisent au fond à dire que démocratie ainsi que centralisme signifient simplement soumission aux organes hiérarchiques supérieurs. Toute la pratique s'est fortement développée en ce sens. Mais un centralisme avec une démocratie étranglée et vide est un centralisme bureaucratique. Un « ordre » de ce genre est évidemment obligé de se dissimuler derrière les formes et les rites de la démocratie, il la fouille par d'innombrables circulaires d'en haut, lui ordonne l'autocritique sous la menace de l'article 58¹⁵⁸, il lui démontre que les atteintes à la démocratie émanent, non du centre directeur, mais des prétendus « exécutants ». Or il est impossible d'exiger quoi que ce soit d'eux pour la bonne raison que chaque « exécutant » se trouve être le dirigeant de tous ceux qui sont ses subordonnés ?

Ainsi la nouvelle formule, absolument inconsistante sur le plan théorique, démontre par sa nouveauté et son incohérence qu'elle a pour fonction de satisfaire certaines aspirations déjà mûres. Elle consacre l'appareil bureaucratique qui l'a engendrée.

Cette question est indissolublement liée à celle des fractions et des groupements. Quand un problème prête à discussion, quand il y a divergence de vues, la direction et la presse officielle non seulement du V.K.P. (b), mais aussi de l'I.C. et de toutes ses sections, font immédiatement dévier le débat sur le plan du problème des fractions et des groupements. *La vie des idées dans le parti ne saurait se concevoir sans groupements provisoires sur le terrain idéologique.*

Naturellement, les groupements sont un « mal », autant que

158. L'article 58 du Code pénal soviétique autorisait la déportation, à savoir l'exil intérieur pour les personnes engagées dans une activité antisoviétique. Bien entendu, personne n'avait imaginé qu'il pût être appliqué pour des divergences dans le parti.

les divergences. Mais ce mal constitue une composante aussi nécessaire de la dialectique de l'évolution du parti que les toxines pour la vie de l'organisme humain.

La transformation des groupements en fractions organisées et surtout fermées sur elles-mêmes est un mal plus grand encore. L'art de diriger le parti consiste précisément à prévenir cette transformation.

Au X^e congrès, alors que grondait l'insurrection de Cronstadt et les révoltes de koulaks, Lénine fit adopter une résolution qui interdisait fractions et groupements. On entendait par groupements non les tendances éphémères qui se constituent inévitablement au cours du processus de la vie du parti, mais ces mêmes fractions se faisant passer pour des groupements. La masse du parti comprit clairement le danger mortel du moment : elle soutint son chef en adoptant une résolution rude et implacable dans sa forme : interdiction des fractions et groupements¹⁵⁹. Mais le parti savait bien que c'était le comité central dirigé par Lénine qui aurait à interpréter cette formule, qu'il n'y aurait pas d'interprétation brutale et déloyale ni, à plus forte raison, d'abus de pouvoir (voir à ce sujet le *Testament* de Lénine¹⁶⁰). Le parti savait qu'un an plus tard, voire un mois, si le tiers du parti le demandait, au congrès suivant, le parti vérifierait l'expérience acquise et apporterait les rectifications nécessaires. La décision du X^e congrès fut une mesure tranchante, due à la situation critique du parti gouvernemental, alors qu'il effectuait un virage dangereux, passant du communisme de guerre à la Nep. Cette mesure tranchante fut entièrement justifiée par la suite, car elle ne faisait que compléter une politique juste et perspicace qui enleva toute base solide aux groupements constitués avant le passage à la Nep¹⁶¹.

Mais la résolution du X^e congrès sur les fractions et les

159. L'interdiction des fractions fut proposée par Lénine au moment où le parti, du fait de son monopole, risquait de devenir le champ clos des fractions, donc de forces sociales derrière elles. Il ne s'accompagnait pas d'une proscription des discussions, du droit d'opposer ligne à ligne, préservait l'élection du C.C. sur des programmes concurrents, etc. Mais cette interdiction allait devenir aux mains de l'appareil un instrument de choc contre la démocratie ouvrière.

160. Le « Testament » de Lénine est une lettre au congrès écrite le 25 décembre 1922, suivi d'un post-scriptum du 4 janvier 1923. C'est là qu'il recommande d'écarter Staline du secrétariat général à cause de sa grossièreté et de sa brutalité.

161. Trotsky fait allusion notamment à l'Opposition ouvrière de Chliapnikov et Kollontai et probablement aux « décistes » de V. M. Smirnov et Sapronov.

groupements, qui exigeait déjà alors d'être interprétée et appliquée de façon judicieuse, ne constitue nullement un principe absolu qui dominerait tous les autres besoins de développement du parti, indépendamment du pays, de la situation et de l'époque.

Après la disparition de Lénine, la direction du parti, s'appuyant formellement sur la résolution du X^e congrès sur les fractions et groupements, afin de se défendre contre toute critique, étrangla de plus en plus la démocratie du parti et perdit de vue en même temps, de plus en plus, le but immédiat, à savoir la suppression de l'esprit fractionnel. La tâche n'est pas en effet d'interdire les fractions, mais bien de faire en sorte qu'elles n'existent plus. Pourtant, l'esprit de fraction n'a jamais encore autant ravagé le parti, autant morcelé son unité que depuis que Lénine a quitté la barre. Jamais comme à présent n'a régné, en dehors même de ce morcellement, le faux monolithisme à 100 % qui sert tout simplement à camoufler les méthodes d'étranglement de la vie du parti.

La fraction de l'appareil qui se dissimule aux yeux du parti s'est formée dans le P.C. (b) dès avant le XII^e congrès. Ultérieurement, elle adopta un type d'organisation à la *carbonari*¹⁶², avec son comité central illégal (la « bande des sept »)¹⁶³, ses circulaires, ses agents, son langage chiffré, etc. L'appareil du parti choisit en son sein un ordre fermé sur lui-même et incontrôlable, disposant des ressources exceptionnelles de l'appareil, non seulement du parti, mais aussi de l'Etat, transformant un parti de masse en instrument de camouflage et faisant de celui-ci un outil subalterne, utilisé dans des manœuvres d'intrigants.

Mais, plus cette fraction de l'appareil fermée sur elle-même échappe résolument au contrôle de la masse du parti — toujours plus diluée grâce à toutes sortes de « levées » et de « promotions »¹⁶⁴, plus le processus d'émiettement en fractions, non

162. Historiquement, les *carbonari* étaient les membres d'une société secrète italienne du début du XIX^e, luttant pour l'unité italienne et un régime libéral. Le terme est ici synonyme de « membre d'un réseau secret ».

163. Le « septuimvirat », traduction littérale et traditionnelle à laquelle nous avons préféré « bande des sept », était, comme l'avaient révélé Zinoviev et Kamenev au plénum de juillet 1926, la réunion fractionnelle — hors de la présence de Trotsky et en se cachant de lui — des six autres membres du bureau politique (Zinoviev, Kamenev, Staline, Boukharine, Kalinine et Vorochilov) et du président de la commission de contrôle, V. V. Kouibychev.

164. La mort de Lénine avait été suivi d'un recrutement massif d'ouvriers au parti, la « Levée Lénine ».

seulement à la base, mais au sein même de l'appareil, devient âpre et profond. Etant donné la domination complète et illimitée de l'appareil sur le parti, déjà réalisée à l'époque du XIII^e congrès, les divergences qui apparaissent au sein de l'appareil lui-même ne trouvent pas d'issue : appeler le parti à fournir la véritable solution, ce serait de nouveau lui subordonner l'appareil, trancher la question litigieuse en recourant aux méthodes de la démocratie *de l'appareil*, c'est-à-dire en interrogeant les membres de la fraction secrète : seul le groupement qui est certain d'avance d'avoir la majorité dans l'appareil est enclin à adopter cette solution. Comme corollaire, il arrive que de nouvelles fractions se forment dans la fraction dominante de l'appareil et qu'elles s'efforcent non pas tant d'obtenir la majorité au sein de la fraction commune, mais de trouver des points d'appui dans les institutions de l'appareil d'Etat. La majorité du congrès du parti, on se l'assure automatiquement puisque l'on peut convoquer le congrès au moment le plus propice et le préparer comme on l'entend. C'est ainsi que se développe *l'usurpation* du pouvoir par l'appareil, laquelle constitue le plus terrible des dangers aussi bien pour le parti que pour la dictature du prolétariat.

Après que la première campagne « anti-trotskyiste » de 1923-1924 eût été menée jusqu'au bout au moyen des fractions et de l'appareil, il s'est dessiné une profonde fêlure dans la fraction secrète dirigée par la « bande des sept ». La cause fondamentale s'en trouvait dans le mécontentement de classe de l'avant-garde prolétarienne de Lénine devant le glissement qui commençait à se manifester aussi bien à l'égard des problèmes de la vie intérieure du pays que des problèmes internationaux. Les ouvriers avancés de Lénine continuaient en 1925 l'œuvre commencée par les prolétaires d'avant-garde de Moscou en 1923¹⁶⁵. Mais ces profondes tendances de classe ne purent se manifester ouvertement dans le parti : elles se reflétèrent seulement dans la lutte sourde qui se déroula au sein de la fraction de l'appareil¹⁶⁶.

165. Les ouvriers communistes avaient fourni les cadres de l'Opposition de gauche pendant la discussion de 1923. Au moment où Trotsky écrivait, ils étaient nombreux à être déportés (Klementiev, Tamarkine, Stoukolnine, Novikov et autres).

166. A la XIV^e conférence, la délégation de Lénine s'opposa au rapport. Elle était dirigée par Zinoviev et Kamenev, avec Sokolnikov, Sarkis, Lachévitch, Vuyovic et Kroupskaia, la veuve de Lénine, tous hiérarques du parti.

En avril 1925, le comité central diffusa à travers tout le parti une circulaire qui démentait les bruits prétendument répandus par les « trotskystes » (!!) assurant qu'il existait, au sein du noyau des « léninistes » — la « bande des sept » — certaines divergences de vue sur la paysannerie. Ce n'est que par cette circulaire que de plus nombreux cadres du parti apprirent l'existence réelle de semblables divergences, ce qui ne les empêcha nullement de continuer à tromper le parti en affirmant que l'Opposition portait atteinte au monolithisme de la « garde de Lénine ». Cette propagande battait son plein quand le XIV^e congrès précipita sur le parti les différends existant entre les deux tronçons de la fraction régnante, informes et confus, mais profonds du fait de leurs *sources de classe*. Les organisations de Moscou et de Leningrad, c'est-à-dire les principales forteresses du parti, adoptèrent à leurs conférences à la veille du congrès des résolutions *diamétralement opposées*. L'une comme l'autre le firent évidemment à *l'unanimité*. Moscou expliquait ce miracle de l'« ordre révolutionnaire » par l'oppression exercée à Leningrad par l'appareil, tandis que celui-ci retournait l'accusation contre Moscou. Comme s'il avait existé une cloison étanche entre les organisations de ces deux villes ! Dans les deux cas, l'appareil décidait, démontrant par son monolithisme à 100 % que le parti était absent au moment où l'on tranchait les questions fondamentales de sa propre existence. Le XIV^e congrès fut donc obligé de fournir une solution aux nouvelles divergences surgies de problèmes essentiels et de recomposer la direction dans le dos du parti qui n'avait pas été consulté. Le congrès ne put faire autrement que d'abandonner immédiatement le soin de trouver cette solution à une hiérarchie soigneusement sélectionnée de secrétaires du parti. Le XIV^e congrès a posé un nouveau jalon dans la voie de la liquidation de la démocratie du parti par les méthodes de l'« ordre », c'est-à-dire du bon plaisir de la fraction camouflée de l'appareil. L'étape suivante s'est déroulée récemment. L'art de la fraction régnante consiste à placer chaque fois le parti en présence d'une résolution déjà adoptée, d'une situation irréparable, d'un fait accompli.

Pendant, cette phase nouvelle, plus élevée, « de l'ordre révolutionnaire » n'a nullement signifié la liquidation des fractions et des groupements. Au contraire, ils se sont développés de façon extraordinaire, leurs rapports se sont aggravés, aussi bien dans la masse du parti que dans l'appareil lui-même. En ce qui concerne le parti, le châtement bureaucratique infligé aux groupements est devenu de plus en plus sévère et, signe d'impuis-

sance, il alla jusqu'à s'abaisser dans l'infamie de l'affaire de l'officier de Wrangel¹⁶⁷ et de l'article 58. Simultanément, le processus d'un *nouvel émiettement* de la fraction régnante elle-même se poursuivait et se développe encore à présent. On ne manque certes pas aujourd'hui non plus de fausses manifestations de monolithisme et de circulaires témoignant de l'unanimité complète des sphères dirigeantes. En réalité, la lutte sourde, acharnée, parce que sans issue, qui se déroulait dans les appareils fermés des fractions, a pris, à en juger par tous les symptômes, un caractère extrêmement tendu et mène le parti vers on ne sait quelle explosion nouvelle.

Telles sont la théorie et la pratique de l' « ordre révolutionnaire » qui, inévitablement, se transforment en théorie et pratique de l'usurpation.

Depuis longtemps toutefois, ces choses ne se limitent pas à l'Union soviétique. En 1923, la campagne dirigée contre l'esprit de fraction reposait avant tout sur l'argument selon lequel les fractions sont des embryons de parti. Or, dans un pays où la paysannerie a la majorité écrasante et qui est encerclé par les capitalistes, la dictature du prolétariat n'admet pas la liberté des partis¹⁶⁸. En soi, cette thèse est absolument juste. Mais elle exige aussi une politique juste et un régime approprié. Il est clair pourtant qu'en posant ainsi la question, l'on renonçait à étendre les résolutions du X^e congrès du P.C. (b), parti gouvernemental, aux P.C. des Etats bourgeois. Mais le régime bureaucratique a sa logique qui le dévore lui-même. S'il n'admet pas de contrôle

167. Après la « découverte » par le G.P.U. de l' « imprimerie clandestine » sur laquelle avait été imprimée la *Plate-forme de l'Opposition*, les staliniens accusèrent l'Opposition d'avoir utilisé les services d'un ancien officier de Wrangel. Le chef du G.P.U., le vieux bolchevik Menjinsky, dut cependant admettre que cet ancien officier blanc était en fait un agent du G.P.U. envoyé comme provocateur dans les rangs de l'Opposition. Il avait refusé de donner son nom, invoquant les services qu'il avait rendus au pays. L'homme se faisait appeler *Stroïlov*, mais les services secrets polonais pensaient qu'il s'agissait du célèbre Oupeninch plus connu sous le nom d'*Opperput*. Ce dernier était l'agent qui avait construit pour le G.P.U. le « Trust », fausse organisation blanche en U.R.S.S., la plus grosse opération de provocation jamais réalisée au détriment des Blancs et réussi à attirer et capturer Boris Savinkov et l'as de l'Intelligence Service Sidney Reilly.

168. Zinoviev avait été président de l'I.C. de mars 1919 à novembre 1926. Trotsky avait approuvé l'interdiction des autres partis au début de la Nep et ne pensait pas possible d'autoriser un parti qui pourrait être celui des koulaks. Ce n'est qu'en exil qu'il se prononcera pour la « pluralité des partis soviétiques », précisant que seuls les électeurs auraient à dire quels partis étaient « soviétiques ».

bureaucratique dans le parti soviétique, il ne le tolère pas davantage dans l'I.C. qui, du point de vue formel, domine le P.C. (b). Voilà pourquoi la direction a transformé en principe universel son interprétation et son application brutale et déloyale de la résolution du X^e congrès, qui correspondait aux conditions précisément déterminées de l'U.R.S.S. au moment considéré : elle l'a étendue à toutes les organisations du globe terrestre.

Le bolchevisme a toujours été fort parce qu'il était concret au point de vue historique lorsqu'il élaborait ses formes d'organisation. Pas de schémas arides. En passant d'une étape à l'autre, les bolcheviks modifiaient radicalement la structure de leur organisation. Pourtant, à présent, le seul et même principe de l'« ordre révolutionnaire » est appliqué à la fois au puissant parti de la dictature du prolétariat, au K.P.D. qui constitue une force politique sérieuse, au parti chinois qui est brusquement entraîné dans le tourbillon de la lutte révolutionnaire, au petit groupe propagandiste qu'est le parti aux Etats-Unis. Il suffit qu'il surgisse dans ce dernier des doutes quant à la justesse des méthodes imposées par le Pepper du moment pour que des châtiments frappent les sceptiques pour esprit fractionnel. Un jeune parti, qui est un organisme politique tout à fait embryonnaire, sans liaison véritable avec les masses, sans expérience de direction révolutionnaire, sans entraînement théorique, est déjà entièrement affublé de tous les attributs de l'« ordre révolutionnaire » qui lui vont comme l'armure du père à son fils de six ans.

Le parti communiste de l'U.R.S.S. a une expérience révolutionnaire des plus riches dans le domaine des idées. Mais, comme l'ont montré les dernières années, lui non plus ne peut pas vivre un seul jour impunément en se bornant à consommer les intérêts de son capital : il doit constamment le reconstituer et l'augmenter : ce n'est possible que par le travail théorique collectif du parti. Que dire alors des P.C. étrangers, nés il y a seulement quelques années, qui ne font encore que traverser leur période primaire d'accumulation des connaissances théoriques et des méthodes d'action ? Sans liberté véritable dans la vie du parti, sans liberté de discussion, sans liberté d'élaborer collectivement, y compris au sein de groupements de la voie à suivre, ces partis ne deviendront jamais une force révolutionnaire décisive.

Avant le X^e congrès, où a été décidée l'interdiction des fractions, le parti communiste de l'U.R.S.S. a vécu deux décennies sans connaître cette interdiction. Ce sont justement ces deux décennies qui l'ont éduqué de telle sorte que, devant un revirement des plus difficiles, il sut accepter et supporter les

sévères résolutions du X^e congrès. Or les partis communistes occidentaux commencent directement par là.

Lénine, et nous avec lui, redoutions avant tout que le parti communiste russe, disposant de puissantes ressources d'Etat, exerce une influence excessive, écrasante, sur les jeunes partis d'Occident qui venaient de s'organiser. Inlassablement, Lénine a mis en garde contre un accroissement prématuré du centralisme lisme contre des gestes exagérés du comité exécutif et de son présidium en ce sens, et surtout contre des formes et méthodes d'assistance qui se transformeraient en pure et simple prise de commandement, n'admettant aucun appel.

La rupture s'est produite en 1924 sous le vocable de « bolchevisation ». Si l'on entend par bolchevisation l'épuration du parti par l'élimination des éléments et des habitudes étrangères, celle des fonctionnaires social-démocrates accrochés à leur poste, des francs-maçons, des démocrates pacifistes, des confusionnistes spiritualistes, etc., alors cette besogne a été réalisée dès le premier jour d'existence de l'Internationale communiste : au IV^e congrès, elle revêtit des formes particulièrement actives à l'égard du parti communiste français. Mais cette bolchevisation véritable était autrefois indissolublement liée à l'expérience propre des sections nationales de l'I.C. et s'étendait à partir de cette expérience : elle avait pour pierre de touche les questions de politique nationale qui s'élevaient jusqu'à devenir des problèmes internationaux. La « bolchevisation » de 1924 ne fut qu'une caricature. On mit le revolver sur la tempe des organisations dirigeantes des partis communistes en exigeant d'elles que, sans information ni débat, elles prennent position tout de suite et de façon définitive sur les divergences à l'intérieur du P.C. de l'U.R.S.S. Elles savaient d'avance que, selon la position qu'elles prendraient, elles resteraient dans l'I.C. ou en seraient chassées.

En 1924 pourtant, les P.C. européens n'étaient pas suffisamment armés pour résoudre aussi vite les problèmes posés dans la discussion russe où s'ébauchaient à peine, dans la nouvelle étape de la dictature du prolétariat, deux tendances de principe. Naturellement, après 1924, le travail d'épuration continuait à être nécessaire et dans de nombreuses sections, des éléments étrangers ont été à juste titre éliminés. Mais, considérée dans son ensemble, la « bolchevisation » consistait à désorganiser chaque fois les directions en train de se former dans les P.C. d'Occident en utilisant comme un coin les différends entre Russes que l'appareil d'Etat y enfonçait à coups de marteau. Tout cela se dissimulait sous le drapeau de la lutte contre l'esprit de fraction.

S'il venait à se cristalliser au sein du parti de l'avant-garde prolétarienne des fractions menaçant de le rendre pour longtemps inapte au combat, il est bien évident que le parti serait placé devant la nécessité de prendre une décision : faut-il laisser au temps la possibilité d'opérer une vérification supplémentaire ou bien faut-il reconnaître tout de suite que la scission est inévitable ? Un parti de combat ne peut pas être une somme de fractions tirant à hue et à dia. C'est là une vérité incontestable sous cette forme générale. Mais utiliser la scission comme moyen préventif contre les divergences, s'amputer de tout groupe ou groupement qui fait entendre la voix de la critique, revient à la transformation de la vie intérieure du parti en une succession d'avortements. De telles méthodes, loin de contribuer à la perpétuation et au développement de l'espèce, ne font qu'épuiser l'organisme générateur, à savoir le parti. La lutte contre l'esprit de fraction devient plus dangereuse que cet esprit lui-même.

Dans la situation présente, tous les pionniers et fondateurs de presque tous les partis communistes du monde sont exclus de l'Internationale, sans compter son ancien président¹⁶⁹. Dans presque tous les partis, les groupes qui en ont guidé le développement pendant deux périodes consécutives sont exclus ou écartés. En Allemagne, le groupe Brandler n'a plus maintenant qu'un pied dans le parti ; le groupe Maslow est de l'autre côté du seuil. En France, les anciens groupes de Rosmer-Monatte, Loriot, Souvarine¹⁷⁰, sont exclus ; il en est de même pour le groupe Girault-Treint qui fut à la direction pendant la période suivante. En Belgique, on a exclu le groupe essentiel de van Overstraeten¹⁷¹. Si le groupe Bordiga¹⁷² qui a donné naissance au P.C.

169. Zinoviev avait été président de l'I.C. de mars 1919 à novembre 1926.

170. Fernand Loriot (1870-1932), syndicaliste enseignant et socialiste, était devenu minoritaire en 1915 et avait été secrétaire du comité pour la reprise des relations internationales (C.R.R.I.). Il était en 1919 secrétaire du comité de la III^e Internationale et trésorier de la S.F.I.O. Sérieusement malade à partir de 1922, il avait quitté le P.C. en 1926 et s'était lié à l'opposition animée par Maurice Paz.

171. War van Overstraeten (1891-1981), secrétaire général du P.C. belge, avait obtenu de cet organisme un vote condamnant la répression en U.R.S.S. contre l'Opposition de gauche ; à égalité dans un vote sur les perspectives quelques semaines plus tard, il avait été mis en minorité à la conférence nationale.

172. Amadeo Bordiga (1899-1970), ingénieur, avait été le leader de l'aile « abstentionniste » (gauchiste, partisan du boycottage des élections) du P.S. italien, puis le véritable fondateur du P.C. d'I. au congrès de Livourne. Ecarté de la direction en 1926, lors du congrès de Lyon, en mars, il avait été arrêté en Italie à la fin de l'année. Il était encore en prison et pas encore exclu du P.C. d'I.

italien, n'est qu'à moitié exclu, cela s'explique par les conditions du régime fasciste. En Tchécoslovaquie, en Suède, en Norvège, aux Etats-Unis, en un mot dans presque tous les partis du monde, des événements à peu près du même ordre se sont produits depuis la mort de Lénine¹⁷³.

Il est incontestable que nombre d'exclus avaient commis des fautes énormes : nous n'avons pas été les derniers à le signaler. On ne peut pas davantage nier que nombre d'exclus, après avoir été mis en dehors de l'I.C., sont dans une large mesure revenus à leurs positions de départ, à la social-démocratie de gauche ou au syndicalisme¹⁷⁴. Mais la tâche de la direction de l'I.C. ne consiste nullement à acculer automatiquement à une impasse les jeunes dirigeants des partis nationaux et à vouer ainsi certains de ceux qui les représentent à la dégénérescence idéologique. « L'ordre révolutionnaire » de la direction bureaucratique est devenu un terrible obstacle sur la voie du développement de tous les partis de l'Internationale.

Les questions d'organisation sont inséparables de celles du programme et de la tactique. Il faut bien comprendre qu'une des sources les plus importantes de l'opportunisme dans l'I.C. est le régime bureaucratique de son appareil et celui de son parti dirigeant. Après l'expérience des années 1923-1928, personne ne peut plus nier qu'en Union soviétique, la bureaucratie est l'expression et l'instrument de la pression que des classes non prolétariennes exercent sur le prolétariat. A ce sujet, le « Projet de programme » de l'Internationale communiste donne une formule juste quand il dit que les dépravations bureaucratiques « surgissent inévitablement sur le terrain d'un manque de culture des masses et d'influences de classe étrangères au prolétariat ». C'est là que se trouve la clef qui permet de comprendre non seulement la bureaucratie en général, mais son extraordinaire accroissement au cours des cinq dernières années. Le degré de culture des masses, tout en demeurant insuffisant, a grandi pendant cette période, ce n'est pas douteux. On ne peut donc chercher la cause de la *progression* de la bureaucratie que dans

173. En fait le gros des exclusions était encore à venir : Trotsky les prévoyait.

174. Monatte et Loriot étaient revenus finalement au syndicalisme, d'autres étaient alors en transition vers la social-démocratie, qu'ils allaient d'ailleurs colorer de gauche et rendre attrayante pour des éléments jeunes.

l'accroissement des influences de classe étrangères au prolétariat. Les P.C. d'Europe, c'est-à-dire essentiellement leurs noyaux dirigeants alignent leurs organisations sur les poussées et les regroupements qui se produisent dans le P.C. de l'U.R.S.S. Aussi la bureaucratie des P.C. étrangers n'est-elle dans une large mesure que le reflet et le complément de celle du P.C. de l'U.R.S.S.

La sélection des dirigeants des P.C. étrangers s'est opérée et s'opère encore d'après leurs aptitudes à accepter et approuver le groupement le plus récent dans l'appareil du P.C. de l'U.R.S.S. Ceux qui avaient le plus d'indépendance et de sens des responsabilités, ceux qui n'acceptaient pas de se soumettre à des changements effectués de façon strictement administrative, ont été exclus du parti ou acculés à rejoindre la droite — souvent prétendue droite — ou bien ont adhéré à l'Opposition de gauche. C'est ainsi que le processus organique de la sélection, qui permet la cohésion des cadres révolutionnaires sur la base de la lutte prolétarienne, est interrompu, modifié, défiguré sous la direction de l'Internationale communiste et parfois remplacé directement par un tri administratif et bureaucratique d'en haut. Il est normal que les dirigeants communistes les plus disposés à accepter des décisions prises d'avance et à signer n'importe quelles résolutions, l'aient fréquemment emporté sur des éléments ayant plus l'esprit de parti et plus pénétrés du sentiment de la responsabilité révolutionnaire. Le plus souvent, au lieu de choisir des révolutionnaires stoïques et rigoureux, on a sélectionné ceux qui, en bons bureaucrates, savaient s'adapter.

Tous les problèmes de la politique intérieure et internationale nous ramènent invariablement aux questions du régime intérieur du parti. Il va de soi que les déviations qui nous ont écartés de la ligne de classe dans les problèmes de la révolution chinoise, du mouvement ouvrier anglais, de l'économie de l'U.R.S.S., des salaires, des impôts, etc., constituent en elles-mêmes un danger des plus sérieux. Mais ce danger est décuplé par l'impossibilité dans laquelle le parti, pieds et poings liés par le régime bureaucratique, se trouve dans l'impossibilité de redresser par des voies normales la ligne décidée au sommet. On peut en dire autant de l'Internationale communiste. La résolution du XIV^e congrès du P.C. de l'U.R.S.S. sur la nécessité d'une direction plus démocratique et plus collective de l'Internationale communiste a été transformée en son contraire dans la pratique. Le changement du régime intérieur de l'Internationale communiste devient une question de vie ou de mort pour le mouvement

révolutionnaire international. Ce changement peut être atteint de deux façons : ou bien parallèlement à un changement du régime interne du P.C. de l'U.R.S.S. ou bien en luttant contre le rôle dirigeant du P.C. de l'U.R.S.S. dans l'I.C. Il nous faut tendre toutes nos forces pour faire prévaloir la première voie. La lutte pour un changement du régime du P.C. de l'U.R.S.S. est une lutte pour l'assainissement du régime de l'Internationale communiste ; elle se propose aussi d'assurer la sauvegarde de nos idées dans la direction de notre parti.

Il faut donc chasser impitoyablement du programme l'idée même que les partis vivants et actifs puissent être subordonnés au contrôle de « l'ordre révolutionnaire » d'une bureaucratie inamovible de parti et d'Etat. Il faut rendre au parti lui-même ses propres droits. Il faut que le parti redevienne un parti. Il faut l'affirmer dans le programme d'une façon qui ne laisse aucune place à une justification théorique de la bureaucratie et des tendances à l'usurpation.

12. *Les causes des défaites de l'Opposition et les perspectives*

A partir de l'automne 1923, l'aile gauche prolétarienne du parti, qui a exposé ses vues dans toute une série de documents dont le principal est la *Plate-forme des bolcheviks-léninistes (Opposition)* a été systématiquement détruite en tant qu'organisation. Les procédés de répression étaient déterminés par le caractère du régime interne du parti, de plus en plus bureaucratique au fur et à mesure qu'augmentait la pression exercée par les classes non prolétariennes contre le prolétariat. Le caractère général de la période a permis la réussite de ces méthodes : c'était l'époque où le prolétariat subissait de graves défaites et où la social-démocratie reprenait vie tandis qu'au sein des partis communistes se renforçaient les tendances centristes et opportunistes, alors que, jusqu'aux tout derniers mois, le centrisme glissait systématiquement vers la droite. La première répression contre l'Opposition a été menée immédiatement après la défaite de la révolution allemande dont elle fut en quelque sorte le complément. Elle eût été impossible si le prolétariat allemand avait triomphé, et ainsi renforcé de façon extraordinaire la confiance de classe du prolétariat de l'U.R.S.S. et par conséquent sa capacité de résistance à la pression des classes bourgeoises de l'intérieur et de l'extérieur et à la bureaucratie du parti qui est leur courroie de transmission.

Pour éclairer le sens général des regroupements qui se sont opérés dans l'Internationale communiste depuis la fin de 1923, il serait de la plus haute importance d'examiner comment le groupe dirigeant, aux différentes étapes de son glissement, expliquait ses victoires d' « organisation » sur l'Opposition. Il ne nous est pas possible de faire ce travail dans le cadre de la critique du projet de programme. Mais, pour atteindre notre but, il nous suffira d'examiner comment fut comprise la première « victoire » remportée contre l'Opposition en septembre 1924 d'après l'article où Staline faisait ses débuts dans le champ des questions de politique internationale :

« Il faut considérer la victoire décisive remportée dans les partis communistes par l'aile révolutionnaire comme le symptôme le plus sûr — écrivait Staline — *des processus révolutionnaires très importants qui ont lieu dans les profondeurs de la classe ouvrière.* »

Et plus loin dans le même article :

« Si l'on ajoute à cela l'isolement total de la tendance opportuniste au sein du P.C. russe, le tableau obtenu sera complètement achevé. Le V^e congrès de l'I.C. n'a fait que consolider la victoire de l'aile révolutionnaire dans les sections fondamentales de l'I.C.¹⁷⁵. »

Ainsi, la défaite de l'Opposition du parti communiste russe a été présentée comme le résultat du fait que le prolétariat allait *vers la gauche*, directement à la révolution, et, dans toutes les sections, prend le dessus sur la droite. A présent, cinq années après la plus grande des défaites du prolétariat international à l'automne 1923, la *Pravda* est obligée de reconnaître que c'est seulement maintenant qu'on commence à « remonter du creux de la vague, l'apathie et la dépression qui commencèrent après la défaite de 1923 et ont permis au capitalisme allemand de renforcer ses positions »¹⁷⁶.

Mais alors une question se pose, qui est nouvelle pour les actuels dirigeants de l'I.C., sinon pour nous : il faut donc expliquer l'échec de l'Opposition en 1923 et dans les années

175. *Pravda*, 20 septembre 1924, souligné par L. T.

176. *Ibidem*, 28 janvier 1928.

suivantes par un déplacement de la classe ouvrière vers la droite et non vers la gauche? La réponse à cette question décide de tout.

Celle qui a été donnée au V^e congrès de l'I.C. et plus tard dans des discours et articles, était nette et catégorique : ce furent le renforcement des éléments révolutionnaires du mouvement ouvrier en Europe, le nouveau flot montant, l'approche de la révolution prolétarienne, qui furent cause de la « débâcle » de l'Opposition de gauche.

Mais aujourd'hui, la cassure politique durable, brutale, qui s'opéra vers la droite en 1923, et non vers la gauche, est un fait établi, admis de tous, incontestable. Par conséquent, il est clair que le déchaînement de la lutte contre l'Opposition et son aggravation, avec les exclusions et déportations, est intimement lié au processus politique de stabilisation de la bourgeoisie. Il est vrai que ce processus a été interrompu au cours des quatre dernières années par d'importants événements révolutionnaires. Mais de nouvelles erreurs de la direction, plus cruelles encore qu'en 1923 en Allemagne, ont chaque fois donné la victoire à l'ennemi dans les pires conditions pour le prolétariat et le parti communiste et créé ainsi de nouveaux facteurs de la stabilisation bourgeoise. Le mouvement révolutionnaire international a subi des défaites, et avec lui l'aile gauche prolétarienne du P.C. de l'U.R.S.S. (bolchevik) et l'Internationale communiste ont essuyé des échecs.

L'explication serait incomplète si nous n'ajoutions pas les processus internes de l'économie et de la politique de l'U.R.S.S. qui, partis de la Nep, se sont aggravés du fait que la direction ne comprenait pas les problèmes de la « smytchka » entre villes et campagnes, le déséquilibre de l'industrialisation et l'importance de son approche sur la base d'une économie planifiée, etc.

L'augmentation de la pression économique et politique des milieux petits-bourgeois et bureaucratiques dans le pays sur fond de défaites de la révolution prolétarienne en Europe et en Asie, voilà l'enchaînement historique qui, pendant ces quatre années, s'est resserré comme un nœud coulant autour de la gorge de l'Opposition. Celui qui ne le comprend pas ne comprend rien.

Nous avons dû, dans cet exposé, confronter presque à chaque étape, la ligne appliquée et celle qui fut écartée sous le nom de « trotskysme ». Le sens de cette lutte, son aspect général, apparaissent tout à fait nettement aux yeux d'un marxiste. Si les accusations partielles de « trotskysme »,

appuyées par une accumulation de citations réelles et imaginaires, s'étendant sur une période de 25 ans, pouvaient dérouter, en revanche, un jugement cohérent et généralisé de la lutte dans le domaine des idées livrée au cours des cinq dernières années, montre que deux lignes se sont affirmées. L'une était consciente et méthodique. Elle prolongeait et développait des principes stratégiques léninistes dans leur application aux problèmes intérieurs de l'U.R.S.S. et de la révolution mondiale. C'est celle de l'Opposition. L'autre, inconsciente, contradictoire, hésitante, glissant en zigzags, déviant du léninisme sous la pression des forces de classe ennemies dans une période de reflux politique international : c'est celle de la direction officielle. Quand les hommes varient, ils abandonnent plus souvent, plus facilement, des conceptions que des mots auxquels ils sont habitués. C'est la loi générale des mutations dans le domaine des idées. Au fond, la direction a révisé Lénine dans presque toutes les questions fondamentales, mais elle faisait passer cette révision pour un développement du léninisme et qualifiait de « trotskysme » ce qui est son essence révolutionnaire, internationale, afin de se camoufler non seulement en apparence mais même en son for intérieur, afin de mieux s'adapter au processus de son propre glissement.

Qui voudra comprendre cela ne nous fera pas le reproche ridicule d'avoir lié la critique du projet de programme à la mise à nu de la légende du trotskysme. Le présent projet a mûri dans une époque imprégnée de cette légende. Ce sont avant tout ses auteurs qui l'ont alimentée, l'ont prise comme point de départ, jugeant tout à sa lumière. Aussi cette époque se reflète-t-elle dans le projet.

Un nouveau chapitre extraordinairement instructif vient de s'ajouter à l'histoire de la politique. On peut dire qu'il prouve la force que peut avoir la création des mythes, ou, pour parler plus simplement, la calomnie utilisée comme arme politique dans le domaine des idées. L'expérience démontre qu'on ne doit pas sous-estimer sa valeur. Nous sommes encore loin d'avoir accompli « le saut qui fera passer du règne de la nécessité dans celui de la liberté ». Nous vivons dans une société de classe qu'il est impossible de concevoir sans obscurantisme, sans préjugés et sans superstitions. Un mythe, qui correspond à certains intérêts ou habitudes traditionnelles, peut toujours, dans une société divisée en classes, acquérir une grande puissance. Néanmoins, en se basant seulement sur un mythe, même planifié et disposant de toutes les ressources de l'Etat, il est impossible de bâtir une

politique large, une politique révolutionnaire surtout, et plus particulièrement à notre époque de ruptures brusques. La création de mythes s'empêtre inévitablement dans ses propres contradictions. Nous n'en avons cité qu'une petite partie, quoique ce soit peut-être la plus importante. Tout à fait indépendamment de savoir si les circonstances extérieures nous permettront de mener jusqu'au bout notre analyse, nous comptons fermement que l'analyse objective des événements viendra étayer l'analyse subjective.

La radicalisation des masses ouvrières d'Europe est un fait indiscutable qui s'est manifesté au cours des dernières élections parlementaires. Mais elle ne fait que traverser sa phase élémentaire. Elle est contrecarrée par des facteurs comme la défaite récente de la révolution chinoise qui font le lit de la social-démocratie. Nous n'avons pas l'intention de prédire ici la vitesse à laquelle elle se fera. Il est clair en tout cas qu'elle ne deviendra le signe précurseur d'une situation révolutionnaire nouvelle qu'à partir du moment où l'attraction du parti communiste s'exercera de plus en plus au détriment des grandes réserves de la social-démocratie. Nous n'en sommes pas là. Mais nous y viendrons car cela résulte d'une rigoureuse nécessité.

L'orientation incertaine actuellement suivie par la direction de l'I.C. qui s'efforce de donner un coup de barre à gauche ne concorde pas avec la politique menée à l'intérieur de l'U.R.S.S. Or l'on ne voit pas se modifier le régime ni mettre un terme à la lutte contre les éléments révolutionnaires qui ont résisté à toutes les épreuves. Ce caractère contradictoire résulte non seulement des difficultés intérieures de l'U.R.S.S. — ce qui confirme entièrement l'opinion de l'Opposition — mais correspond aussi tout à fait à la *première phase* de la radicalisation des masses ouvrières d'Europe. L'éclectisme de la politique de la direction de l'I.C., l'éclectisme du projet de programme, constituent en quelque sorte un instantané de l'état actuel de la classe ouvrière internationale poussée à gauche par les événements mais qui n'a pas encore déterminé sa voie et qui a accordé plus de 9 millions de suffrages à la social-démocratie allemande.

La future progression révolutionnaire correspondra à un immense regroupement qui s'opèrera au sein de la classe ouvrière et dans toutes ses organisations, y compris l'Internationale communiste. On ne voit pas encore clairement l'allure de ce processus mais les voies de son évolution concrète sont nettes. Les masses ouvrières, couche par couche, passeront de la social-démocratie au communisme. L'axe de la politique communiste se

déplacera de la droite vers la gauche. La ligne bolchevique conséquente au groupe qui a, depuis 1923, depuis la défaite du prolétariat allemand, su remonter le courant sous une grêle d'accusations et de persécutions, recueillera une sympathie croissante.

Les méthodes d'organisation grâce auxquelles triompheront dans l'Internationale communiste et par conséquent dans l'ensemble du prolétariat international, les idées du léninisme véritable qu'on ne peut contrefaire, dépendent pour une très large part de la direction actuelle de l'Internationale communiste et par conséquent directement du VI^e congrès.

Cependant, quelles que soient les décisions de ce congrès — nous sommes prêts au pire —, le jugement général qui résulte de l'époque présente et de ses tendances internes, dont la cause a été instruite en particulier par l'expérience des cinq dernières années, nous dit que les idées de l'Opposition n'ont pas besoin de se frayer un chemin en dehors de l'Internationale communiste. Personne ne nous en fera dévier. Les idées que nous défendons deviendront ses idées et elles trouveront leur expression dans le programme de l'Internationale communiste.

III. BILAN ET PERSPECTIVES DE LA RÉVOLUTION CHINOISE : SES ENSEIGNEMENTS POUR LES PAYS D'ORIENT ET POUR L'INTERNATIONALE COMMUNISTE TOUT ENTIÈRE

C'est en analysant l'expérience, les erreurs et les tendances de la révolution de 1905 que se sont définitivement constituées le bolchevisme, le menchevisme et l'aile gauche de la social-démocratie allemande et internationale. L'analyse de l'expérience de la révolution chinoise a aujourd'hui la même importance pour le prolétariat international.

Pourtant cette analyse, loin d'être commencée, est interdite. La littérature officielle s'occupe d'ajuster rapidement les faits aux résolutions du comité exécutif de l'I.C. dont l'inconsistance s'est pleinement manifestée. Le projet de programme arrondit autant que possible les angles vifs du problème chinois, mais, pour l'essentiel, il avalise la politique funeste suivie par le C.E. de l'I.C. On substitue à l'analyse d'un des plus grands processus de

l'histoire une plaidoirie littéraire en faveur de schémas qui ont fait faillite.

1. *La nature de la bourgeoisie coloniale*

Le Projet de programme dit :

« Des accords provisoires (avec la bourgeoisie indigène des pays coloniaux ne sont admissibles que dans la mesure où elle ne fait pas obstacle à l'organisation révolutionnaire des ouvriers et des paysans et mène une lutte effective contre l'impérialisme ? »

Cette formule, bien que délibérément intercalée dans une proposition subordonnée, est une des thèses fondamentales du projet, au moins pour les pays d'Orient. La proposition principale parle évidemment de « la libération (des ouvriers et des paysans) de l'influence de la bourgeoisie indigène ». Cependant nous ne jugeons pas en grammairien, mais en homme politique : utilisant notre expérience propre, nous disons donc : « La proposition principale n'a ici qu'une valeur secondaire, tandis que la proposition subordonnée contient l'essentiel. Quant à la formule dans son ensemble, c'est le nœud courant menchevique passé autour du cou des prolétaires d'Orient. »

De quels accords provisoires parle-t-on ? En politique, de même que dans la nature, tout est « provisoire ». Peut-être s'agit-il d'ententes *circonstanciées* strictement pratiques ? Il va de soi que nous ne pouvons pour l'avenir renoncer à de tels accords rigoureusement délimités, portant sur des mesures précises, servant chaque fois un but bien défini. Il en est ainsi par exemple quand il s'agit de s'entendre avec des étudiants du Guomindang pour organiser une manifestation anti-impérialiste ou bien de secours versés par des marchands chinois aux grévistes d'une concession étrangère. De pareils cas ne sont nullement exclus à l'avenir, même en Chine. Mais alors, que viennent donc faire ici des conditions politiques *d'ordre général* : « Pour autant qu'elle (la bourgeoisie) ne s'oppose pas à l'organisation révolutionnaire des ouvriers et des paysans et mène une lutte effective (!) contre l'impérialisme ? »

L'unique « condition » de tout accord avec la bourgeoisie, accord séparé, pratique, limité à des mesures à prendre, adapté à chaque cas envisagé, consiste à ne pas mélanger les organisations

et les drapeaux, ni directement, ni indirectement, ni pour un jour, ni pour une heure, à distinguer le rouge du bleu¹⁷⁷, et ne croire en aucune façon que la bourgeoisie soit capable — voire disposée — de mener une lutte *réelle* contre l'impérialisme et à ne pas faire *obstacle* aux ouvriers et aux paysans. L'autre condition nous est absolument inutile pour des accords pratiques, portant sur des mesures à prendre. Au contraire, elle ne pourrait que nous être nuisible, brisant la ligne générale de notre lutte contre la bourgeoisie, lutte qui ne s'arrête pas, même pendant la brève période de l'« accord ». On a dit depuis longtemps que des ententes strictement pratiques, qui ne nous lient d'aucune façon, qui ne nous obligent à rien du point de vue politique, peuvent, si elles sont avantageuses à un moment donné, être conclues avec le diable en personne. Mais il est absurde d'exiger en même temps qu'à cette occasion le diable se convertisse *totale*ment au christianisme et se serve de ses cornes non contre les ouvriers et les paysans, mais exclusivement pour des œuvres pieuses. En présentant de telles conditions, nous agirions déjà, au fond, comme les avocats du diable, et nous lui offririons de devenir ses parrains.

En posant ces conditions absurdes, en embellissant d'avance la bourgeoisie, le *Projet de programme* dut très clairement et nettement — malgré le caractère diplomatiquement subordonné de la proposition — qu'il s'agit précisément de coalitions politiques de longue durée et non d'accords occasionnels conclus pour des raisons pratiques en vue de mesures immédiates. Mais que signifie dans ce cas exiger que la bourgeoisie lutte « effectivement » et « ne fasse pas obstacle » ? Formulons-nous ces conditions à la bourgeoisie elle-même et exigeons-nous qu'elle fasse publiquement une promesse ? Elle en fera autant qu'on voudra ! Elle enverra même ses délégués à Moscou, adhérera à l'Internationale paysanne, se joindra en tant que sympathisante à l'Internationale communiste¹⁷⁸, lancera des œillades à l'Internationale syndicale rouge, en un mot promettra tout ce qui lui permettra — avec notre aide — de mieux tromper, plus

177. Le bleu était la couleur du drapeau du Guomindang.

178. Le Guomindang fut admis comme « parti sympathisant » dans l'I.C. au début 1926, avec un vote favorable du bureau politique du P.C.U.S. (Trotsky étant le seul à voter contre). Hu Hanmin délégué fraternel au VI^e plénum de l'I.C. était également membre de l'Internationale paysanne : homme à poigne, il était l'un des hommes forts de la droite du Guomindang. Tchiang Kai-chek lui-même était « membre d'honneur » du présidium de l'I.C.

facilement, plus complètement, ses ouvriers et ses paysans, en leur jetant de la poudre aux yeux... jusqu'à la première occasion, comme celle qui leur a été offerte à Shanghai¹⁷⁹.

Peut-être ne s'agit-il pas ici de promesses politiques de la part de la bourgeoisie qui, répétons-le, en fera immédiatement, s'assurant de la sorte notre garantie devant les masses ouvrières ? Peut-être d'un jugement « objectif », « scientifique », porté sur la bourgeoisie indigène, d'une expertise en quelque sorte « sociologique », des aptitudes de cette bourgeoisie à combattre et à « ne pas faire obstacle » ? Hélas, comme en témoigne l'expérience la plus récente, de pareilles expertises font habituellement passer les experts pour des imbéciles. Ce ne serait rien s'il ne s'agissait que des experts.

Aucun doute ne peut subsister : il est précisément question dans le texte de politiques de longue durée. Il serait superflu d'inclure la question des accords pratiques, circonstanciels, dans le programme, il suffisait d'une révolution de tactique « sur le moment actuel » traitant des mesures à adopter. Mais il s'agit de justifier et de consacrer dans le programme l'orientation, suivie hier, envers le Guomindang, qui mena à l'écrasement la seconde Révolution chinoise et est capable d'en mener encore plus d'une à sa perte¹⁸⁰.

Conformément à la pensée de Boukharine, véritable auteur du projet, on mise précisément sur une appréciation générale de la bourgeoisie coloniale dont les aptitudes à combattre et à ne pas faire obstacle doivent être prouvées non pas par son propre serment, mais par un schéma strictement « sociologique », c'est-à-dire le 1001^e schéma scolastique adapté à cette œuvre opportuniste.

Pour que la démonstration soit plus claire, citons ici le jugement porté par Boukharine sur la bourgeoisie coloniale.

179. Tchiang Kai-chek avait frappé son premier coup avec ce qu'on a appelé le « petit coup d'Etat de Canton » et avait alors interdit tout recrutement aux communistes dans le Guomindang. Entré à Shanghai après avoir laissé écraser l'insurrection locale par les troupes du seigneur de la guerre, Tchiang avait soigneusement préparé son attaque pendant trois semaines et s'attaqua le 12 avril 1927 à Shanghai à des ouvriers qui, sur ordre du parti et des syndicats avaient livré ou enterré leurs armes.

180. La première révolution chinoise, en 1911 avait renversé la dynastie mandchou et résisté à deux tentatives de restauration. La guerre avait accéléré le développement industriel et vu le développement d'un mouvement intellectuel, dont l'« un des inspirateurs était le professeur Chen Duxiu qui avait débouché sur un mouvement de masse contre les traités de paix le 4 mai 1919. Les grèves de solidarité avec les étudiants avaient marqué alors la naissance du mouvement ouvrier contemporain.

Après une référence au « fond anti-impérialiste » des révolutions coloniales et à Lénine (tout à fait hors de propos), Boukharine déclare :

« La bourgeoisie libérale a joué en Chine, pendant nombre d'années et non pas seulement de mois, un rôle objectivement révolutionnaire, puis s'est épuisée. Ce ne fut nullement une « journée glorieuse » comparable à la révolution libérale russe de 1905. »

Tout est faux ici du début à la fin. Lénine enseignait en effet qu'il faut distinguer rigoureusement la nation bourgeoise opprimée de celle qui opprime. Il en découle des déductions d'une exceptionnelle importance, par exemple dans le cas d'une guerre entre pays impérialiste et colonial. Pour un pacifiste, cette guerre ressemble à n'importe quelle autre ; pour un communiste, la guerre d'une nation coloniale contre une nation impérialiste est une guerre bourgeoise-révolutionnaire. Lénine *plaçait* les mouvements de libération nationale, les insurrections coloniales et les guerres des nations opprimées au niveau des révolutions démocratiques bourgeoises en particulier du 1905 russe. Mais Lénine ne mettait pas du tout, comme actuellement Boukharine après son revirement à 180°, les guerres de libération nationale *au-dessus* des révolutions bourgeoises démocratiques. Lénine exigeait la distinction entre la bourgeoisie du pays opprimé et celle du pays oppresseur. Mais il n'a nulle part présenté ce problème — et n'aurait pas pu le faire — en affirmant que la bourgeoisie d'un pays non colonial à l'époque de la lutte pour la libération nationale devait être plus progressiste et plus révolutionnaire que la bourgeoisie d'un pays non colonial pendant une période de révolution démocratique. Sur le plan théorique, rien ne l'exige. L'histoire ne le confirme pas. Si pitoyable que soit le libéralisme russe, bien que sa moitié de gauche — la démocratie petite-bourgeoise, les s.r. et les mencheviks — fasse figure d'avorton, il n'est guère possible d'affirmer que le libéralisme et la démocratie bourgeoise en Chine aient montré plus d'élévation et de capacité révolutionnaire que leurs homologues russes.

Présenter les choses comme si le joug colonial donnait nécessairement un caractère révolutionnaire à la bourgeoisie nationale, c'est reproduire à l'envers l'erreur fondamentale du menchevisme, lequel estimait que la nature révolutionnaire de la bourgeoisie russe avait absolument découler de l'oppression absolutiste et féodale.

La question de la nature et de la politique de la bourgeoisie est tranchée par toute la structure interne de classe de la nation qui mène la lutte révolutionnaire, par l'époque historique à laquelle se déroule cette lutte, par le degré de dépendance économique, politique et militaire qui lie la bourgeoisie indigène à l'impérialisme mondial dans son ensemble ou à une partie déterminée de celui-ci, enfin — et c'est là l'essentiel — par le degré d'activité de classe du prolétariat indigène et par l'état de ses liens avec le mouvement révolutionnaire international.

Une révolution démocratique ou la libération nationale peuvent permettre à la bourgeoisie d'approfondir et d'étendre les possibilités d'exploitation. L'intervention autonome du prolétariat sur l'arène révolutionnaire menace de les lui enlever complètement.

Voyons les choses de plus près. Les animateurs actuels de l'I.C. répètent inlassablement que Tchiang Kai-chek a fait la guerre à l'impérialisme tandis que Kerensky¹⁸¹ a marché la main dans la main avec les impérialistes. Conclusion : il fallait mener contre Kerensky une lutte implacable, alors qu'il fallait appuyer Tchiang Kai-chek.

La liaison entre le kerenskysme et l'impérialisme est incontestable. On peut remonter en arrière et souligner que la bourgeoisie russe « détrôna » Nicolas II¹⁸² avec la bénédiction des impérialistes anglais et français. Non seulement Milioukov-Kerensky¹⁸³ soutinrent la guerre de Lloyd George-Poincaré¹⁸⁴, mais aussi Lloyd George et Poincaré appuyèrent la révolution de Milioukov-Kerensky d'abord contre le tsar, ensuite contre les ouvriers et les paysans. Cela ne fait absolument aucun doute.

Mais comment les choses se passèrent-elles sur ce point, en Chine ? La révolution de « février » s'accomplit en Chine en 1911. Ce fut un grand événement progressiste, bien qu'elle se soit effectuée avec la participation la plus directe des impérialistes.

181. Aleksandr F. Kerensky, avocat socialiste, avait été le dernier chef du gouvernement provisoire renversé par l'insurrection d'octobre 1917

182. *Nicolas II* Aleksandrovitch Romanov (1868-1918), fils d'Alexandre III avait succédé à son père en 1894 et avait été exécuté avec toute sa famille au cours de la guerre civile.

183. Pavel N. Milioukov avait été ministre des affaires étrangères du premier gouvernement provisoire.

184. David *Lloyd George* (1863-1945), politicien libéral devenu le chef du gouvernement d'union sacrée pendant la Première Guerre mondiale et *Raymond Poincaré* (1860-1934), président de la République française symbolisent ici les puissances du camp impérialiste vainqueur de la guerre.

Sun Yat-sen¹⁸⁵ raconte dans ses *Mémoires* comment son organisation, dans toute son activité, fut soutenue par l'« aide » des pays impérialistes, tantôt du Japon, tantôt de la France, tantôt des Etats-Unis¹⁸⁶. Si en 1917, Kerensky continuait à participer à la guerre impérialiste, la bourgeoisie chinoise, elle aussi, elle qui était « nationale », « révolutionnaire », etc. appuya l'intervention de Wilson¹⁸⁷ dans la guerre, espérant que l'Entente aiderait à libérer la Chine. En 1918, Sun Yat-sen s'adressa aux gouvernements de l'Entente¹⁸⁸ avec ses projets de relèvement économique et de libération politique de la Chine. Il n'existe aucune raison permettant d'affirmer que la bourgeoisie chinoise, dans sa lutte contre la dynastie mandchoue, a fait preuve de plus de qualités révolutionnaires que la bourgeoisie russe combattant le tsarisme, ou bien qu'il y aurait une différence de principe entre l'attitude adoptée à l'égard de l'impérialisme par Tchiang Kai-chek et par Kerensky.

Mais, affirme le comité exécutif de l'I.C., Tchiang Kai-chek a tout de même fait la guerre à l'impérialisme. Présenter les choses de cette façon, c'est travestir grossièrement la réalité. Tchiang Kai-chek a fait la guerre aux seigneurs de la guerre chinois, agents de l'un des Etats impérialistes. Ce n'est pas du tout la même chose que de faire la guerre à l'impérialisme. Même Tan Pingshan le comprenait¹⁸⁹. Dans le rapport qu'il a présenté au VII^e plénum de l'exécutif de l'I.C., fin 1926, il caractérisait de la façon suivante la politique du centre du Guomindang qui avait à sa tête Tchiang Kai-chek :

185. Sun Yat-sen est la graphie coutumière en France de Su Zhongshan (1866-1925) père du nationalisme chinois.

186. Dans *Memoirs of a Chinese Revolutionary*, Londres 1927, p. 173, Sun raconte qu'il avait préparé un plan détaillé pour une collaboration des puissances à un plan de développement de la Chine, qui fut publié en 1922.

187. Les « onze points » de paix de Woodrow Wilson (1856-1924), 28^e président des Etats-Unis, devenus des buts de guerre avec l'entrée en guerre des E.U. promettaient le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ; il semble qu'il y ait eu des dirigeants chinois pour croire que la Chine se verrait reconnaître l'égalité des droits en vertu de ce texte.

188. L'Entente, ce sont les Alliés occidentaux. Sun se présentait — et c'était largement vrai — comme un Chinois « occidentaliste ».

189. Tan Pingshan (1887-1956), vétéran nationaliste et disciple de Sun avait rejoint le P.C. chinois à sa fondation. Il avait été ministre en 1927 dans le gouvernement du « Guomindang de gauche » de Wuhan et avait lutté contre le mouvement paysan d'occupation et de mise en culture des terres. Devenu bouc émissaire de cette politique désastreuse, il avait été exclu et avait ensuite fondé avec le Guomindanguiste de gauche Deng Yenda le « tiers-parti ».

« Il a, dans le domaine de la politique internationale, une attitude passive, dans le sens complet du terme... Il est enclin à ne lutter que contre l'impérialisme anglais ; quant aux impérialistes japonais, dans certaines conditions, il est prêt à admettre avec eux un compromis. »¹⁹⁰

L'attitude du Guomindang à l'égard de l'impérialisme fut, dès le début, non pas révolutionnaire mais toute de collaboration : il tendait à battre et repousser les agents de certaines puissances impérialistes pour commencer à marchander avec ces puissances ou d'autres à des conditions plus avantageuses. Tout simplement.

Toute cette façon d'aborder le problème est fausse. Ce qu'il faut considérer, ce n'est pas l'attitude de chaque bourgeoisie indigène à l'égard de l'impérialisme « en général », mais sa position face aux tâches historiques révolutionnaires à l'ordre du jour dans son pays. La bourgeoisie russe a été celle d'un Etat impérialiste oppresseur. La bourgeoisie chinoise est celle d'un pays colonial opprimé. Le renversement du tsarisme féodal a été une tâche progressiste dans l'ancienne Russie. Renverser le joug impérialiste est en Chine une tâche historique progressiste. Mais la conduite de la bourgeoisie chinoise par rapport à l'impérialisme, au prolétariat et à la paysannerie non seulement n'est pas plus révolutionnaire que l'attitude de la bourgeoisie russe à l'égard du tsarisme, et les classes révolutionnaires de Russie, mais elle est peut-être plus réactionnaire et plus lâche encore. Voilà la seule façon de poser la question.

La bourgeoisie chinoise est suffisamment réaliste et elle connaît d'assez près le visage de l'impérialisme mondial pour comprendre qu'une lutte vraiment sérieuse contre lui exige une poussée des masses révolutionnaires tellement forte que, dès le début, c'est elle, la bourgeoisie, qui sera menacée. Si la lutte contre la dynastie mandchoue fut une tâche d'envergure historique moindre que le renversement du tsarisme, en revanche, la lutte contre l'impérialisme mondial est historiquement un problème plus vaste. Et si, dès nos premiers pas, nous avons appris aux ouvriers de Russie à ne pas croire que le libéralisme soit disposé et que la démocratie petite bourgeoise soit capable de culbuter le tsarisme et d'abolir le féodalisme, nous aurions dû, avec autant de force, inoculer dès le début aux ouvriers chinois ce

190. *Compte rendu sténographique du VII^e plénum de l'I.C.*, I, p. 406.

sentiment de défiance. Au fond, la nouvelle théorie de Staline-Boukharine, tout à fait fausse, sur « l'immanence » de l'esprit révolutionnaire de la bourgeoisie coloniale n'est que du menchevisme traduit dans le langage de la politique chinoise. Elle sert simplement à faire de la situation opprimée de la Chine une prime politique au profit de la bourgeoisie chinoise : elle jette sur le plateau de la balance, du côté de la bourgeoisie, un supplément de poids qui contrebalance le plateau du prolétariat chinois triplement opprimé.

Mais, nous disent Staline et Boukharine, les auteurs du *Projet de programme*, la campagne du Nord de Tchiang Kai-chek¹⁹¹ a provoqué un puissant réveil des masses ouvrières et paysannes. C'est incontestable. Mais le fait que Goutchkov et Choulguine¹⁹² apportèrent avec eux à Petrograd l'acte d'abdication de Nicolas II ne joua pas un rôle révolutionnaire, ne réveilla donc pas les couches populaires les plus écrasées, les plus fatiguées, les plus timides. Mais le fait qu'hier le « travailleur »¹⁹³ Kerensky devint président du conseil des ministres et commandant en chef des armées, n'éveilla donc pas la masse des soldats, ne la poussa pas vers les meetings, ne dressa pas les villages contre les hobereaux ?

On peut aussi poser la question de façon plus large. Est-ce que, de façon générale, toute l'activité du capitalisme n'éveille pas les masses, ne les arrache pas, suivant l'expression du *Manifeste du Parti communiste*, à la stupidité de la vie des campagnes, ne lance pas dans la lutte les bataillons prolétariens ? Mais on ne peut substituer un jugement historique sur le rôle objectif du capitalisme dans son ensemble ou de certaines actions

191. Ayant concentré entre ses mains tous les pouvoirs après le « petit coup d'Etat de Canton » le 20 mars 1926, Tchiang commença en juillet la conquête, dite « campagne du Nord » du reste de la Chine avec conseillers et armes soviétiques et un programme promettant des lois sociales et une réduction des fermages de 25 %. Cela fut suffisant pour provoquer un soulèvement des ouvriers et des paysans qui fit de sa campagne une marche triomphante et l'obligea bientôt à ralentir à l'approche des villes pour laisser œuvrer la répression des seigneurs de la guerre qu'il combattait en principe : il devait par exemple intégrer dans son armée le gouverneur de Shanghai qui avait réprimé l'insurrection ouvrière.

192. Aleksandr I. *Goutchkov* (1862-1936) était le président du parti octobriste (libéral de droite), ministre de la guerre et de la marine dans le premier gouvernement provisoire. Vassilij V. *Choulguine* (1878-?) journaliste d'extrême droite fut dans les années 20 la célèbre victime du Trust d'Opperput.

193. Le nom exact est « trudoviki » (travailleurs) : c'était le second groupe en importance dans la Douma impériale, représentant la petite bourgeoisie, notamment rurale qui, après avoir collaboré avec les cadets s'étaient alliés aux social-démocrates, mencheviks.

de la bourgeoisie en particulier à notre attitude active, de classe, révolutionnaire, à l'égard du capitalisme et l'activité de la bourgeoisie ? La politique opportuniste s'est toujours fondée sur un « objectivisme » de ce genre, non dialectique, conservateur, suiviste. Le marxisme a toujours enseigné que les conséquences révolutionnaires de certains actes que la bourgeoisie est obligée d'accomplir en raison de sa situation, seront d'autant plus décisives, incontestables et durables que l'avant-garde prolétarienne sera plus indépendante de la bourgeoisie, et moins encline à se laisser prendre les doigts dans l'engrenage bourgeois, à se laisser éblouir par la bourgeoisie, en surestimer l'esprit révolutionnaire et l'aptitude à établir « le front unique » et la lutte contre l'impérialisme.

Le jugement de Boukharine sur la bourgeoisie coloniale ne résiste pas plus à la critique dans le domaine théorique, historique et politique. Pourtant, c'est précisément ce jugement que le *Projet de programme*, comme nous l'avons vu, tente de consacrer.

Une faute non reconnue et non condamnée en entraîne toujours une autre tout de suite après ou la prépare.

Si, hier, la bourgeoisie chinoise était incorporée au front unique révolutionnaire, aujourd'hui on proclame qu' « elle est passée définitivement dans le camp de la contre-révolution ». Mais il n'est pas difficile de découvrir à quel point ces enrôlements et ces transferts effectués de façon tout administrative, sans analyse marxiste un tant soit peu sérieuse, manquent de fondement.

Il est tout à fait évident que la bourgeoisie ne rejoint pas les révolutionnaires par hasard, à la légère, mais parce qu'elle subit la pression de ses intérêts de classe. Par crainte des masses, elle abandonne ensuite la révolution ou manifeste ouvertement contre elle une haine jusque-là dissimulée. Mais elle ne peut passer définitivement dans le camp de la contre-révolution, c'est-à-dire se libérer de la nécessité de « soutenir » de nouveau la révolution ou tout au moins de flirter avec elle, que lorsque, par des méthodes révolutionnaires ou autres — celles de Bismarck¹⁹⁴, par exemple — elle réussit à satisfaire ses aspirations

194. Otto von Bismarck-Schönhausen (1815-1898) réalisa l'unité allemande autour du roi de Prusse par les méthodes militaires et autocratiques en prenant soin de ne pas laisser un pouce de terrain à la démocratie.

de classe fondamentales. Rappelons l'histoire des années 1848 et 1871. Rappelons que la bourgeoisie russe n'a pu tourner aussi résolument le dos à la révolution que parce qu'elle avait reçu d'elle la Douma d'Etat, à savoir le moyen d'agir directement sur la bureaucratie et se livrer à des tractations avec elle. Néanmoins, quand la guerre de 1914-1917 eut révélé que le régime « rénové » était incapable d'assurer la satisfaction des intérêts principaux de la bourgeoisie, celle-ci se retourna de nouveau du côté de la révolution et son revirement fut plus brutal qu'en 1905.

Peut-on dire que la révolution de 1925-27 en Chine ait donné satisfaction au moins partielle aux intérêts fondamentaux du capitalisme chinois ? Non, la Chine est actuellement aussi éloignée d'une véritable unité nationale et de son indépendance qu'avant 1925¹⁹⁵. Pourtant, pour la bourgeoisie chinoise, la création d'un marché intérieur unique, sa protection contre des marchandises étrangères à meilleur marché, constituent presque une question de vie ou de mort, la seconde par ordre d'importance, après celle du maintien des bases de sa domination de classe sur le prolétariat et les paysans pauvres. Mais pour les bourgeoisies anglaise et française, le maintien de la Chine à l'état de colonie n'a pas moins d'importance que pour la bourgeoisie chinoise l'autonomie économique. Voilà pourquoi il y aura encore de nombreux zigzags vers la gauche dans la politique de la bourgeoisie chinoise. Il ne manquera pas à l'avenir de tentations pour les amateurs de front unique national. Dire aujourd'hui aux communistes chinois : « Votre coalition avec la bourgeoisie a été juste de 1924 à la fin 1927, mais maintenant elle ne vaut plus rien, parce que la bourgeoisie est passée définitivement du côté de la contre-révolution », c'est désarmer de nouveau les communistes chinois dans les revirements objectifs qui vont s'opérer dans la situation et devant les zigzags à gauche que la bourgeoisie chinoise va inévitablement décrire. Déjà la guerre de Tchiang Kai-chek contre le Nord est en train de culbuter complètement le schéma mécanique des auteurs du projet de programme.

195. Depuis le traité sino-britannique de Nankin de 1842, les droits de douane des Chinois étaient limités à 5 % *ad valorem*. Toutes les puissances bénéficiaient en outre de la clause de la « nation la plus favorisée ». Les puissances n'avaient pas accédé à la demande chinoise de revoir les tarifs lors de la conférence de la paix. La conférence des neuf puissances en décembre 1925 proposa de restituer l'autonomie douanière à la Chine le 1^{er} janvier 1929 : la révolution grondait dans les rues. L'autonomie douanière, avec bien des restrictions, ne fut finalement concédée à la Chine qu'en 1931.

Mais l'erreur de principe commise dans la manière officielle de poser la question apparaîtra sans doute de la façon la plus éclatante, la plus convaincante et la plus indiscutable si nous rappelons ce fait, tout récent et d'une grande importance, que la Russie tsariste fut une combinaison de nations oppresseuses et de nations opprimées, c'est-à-dire de Grands Russes et d'« allogènes » dont beaucoup se trouvaient totalement dans la situation de colonies ou de semi-colonies. Lénine, non seulement exigeait la plus grande attention à la question nationale des peuples de la Russie tsariste, mais il proclama contre Boukharine et consorts que le devoir élémentaire du prolétariat de la nation dominante était d'appuyer la lutte des nations opprimées pour leur droit à disposer d'elles-mêmes allant jusqu'à la séparation. Mais le parti en a-t-il tiré la conclusion que la bourgeoisie des nationalités opprimées par le tsarisme (Polonais, Ukrainiens, Tatars, Juifs, Arméniens, etc.) était plus progressiste, radicale, révolutionnaire que la bourgeoisie russe? L'expérience de l'histoire témoigne que la bourgeoisie polonaise, bien que le joug absolutiste se combinât avec le joug nationaliste, fut plus réactionnaire que la bourgeoisie russe : dans les Doumas, elle sentit l'attrait non des cadets mais bien des octobristes¹⁹⁶. Il en fut de même de la bourgeoisie tatar. La privation inouïe de droits frappant les Juifs n'a pas empêché la bourgeoisie juive d'être plus couarde encore, plus réactionnaire et plus lâche que celle de Russie. Ou bien les bourgeois esthoniens, lettons, géorgiens ou arméniens furent-ils plus révolutionnaires que ceux de Grande-Russie? Comment peut-on donc oublier pareils enseignements de l'Histoire! Mais peut-être doit-on à présent reconnaître après coup que le bolchevisme se trompait quand, contrairement au Bund, aux dachnaks, aux membres du parti socialiste polonais, aux mencheviks géorgiens et autres¹⁹⁷, il exhortait, dès l'aube de la révolution bourgeoise démocratique, les ouvriers de toutes les nations opprimées, de tous les peuples coloniaux de la Russie tsariste à se regrouper dans une organisation autonome de classe, à rompre

196. Les cadets ou K.D. (constitutionnels démocrates) peuvent être définis comme des libéraux « de gauche » et les « octobristes » comme des libéraux « de droite ».

197. Le P.P.S. (parti socialiste polonais), le Daschnak — Tsoutioun et le Bund étaient respectivement des organisations nationalistes « de gauche » et même socialisantes, petites-bourgeoises, de Pologne, des provinces arméniennes et des habitants juifs de l'Empire. Le Bund avait quelque temps été membre du P.O.S.D.R.

tout lien d'organisation non seulement avec les partis libéraux bourgeois, mais aussi avec les partis révolutionnaires de la petite bourgeoisie, à conquérir la classe ouvrière dans la lutte contre ces derniers et, par l'intermédiaire des ouvriers, lutter contre eux pour influencer les paysans ? N'avons-nous pas commis ici une erreur « trotskyste » ? N'avons-nous pas sauté, en ce qui concerne ces nations opprimées, y compris certaines, très arriérées, par-dessus la phase de développement correspondant au Guomindang ? Comme il est aisé en effet d'édifier une théorie suivant laquelle le P.P.S., le Danchak-Tsoutioun, le Bund, etc., furent des formes « particulières » d'une collaboration nécessaire entre classes diverses luttant contre l'absolutisme et le joug national ! Peut-on oublier de telles leçons de l'Histoire ?

Dès avant les événements de Chine de ces trois dernières années, il était clair pour un marxiste (et cela doit paraître clair à présent, même pour un aveugle) que l'impérialisme étranger, en tant que facteur direct de la vie intérieure de la Chine, rend les Milioukov et les Kerensky chinois plus lâches en dernière analyse que leurs prototypes russes. Ce n'est pas pour rien que le premier *Manifeste* de notre parti avait proclamé que, plus on allait vers l'Orient et plus la bourgeoisie devenait mesquine et lâche, plus les tâches du prolétariat devenaient importantes. Cette « loi » historique s'applique aussi intégralement à la Chine¹⁹⁸.

« Notre révolution est bourgeoise ; c'est *pour cela* que les ouvriers doivent soutenir la bourgeoisie, disent les politiciens dépourvus de toute clairvoyance venant du camp des liquidateurs. Notre révolution est bourgeoise, disons-nous, nous, marxistes ; c'est *pour cela* que les ouvriers doivent ouvrir les yeux au peuple en lui faisant voir les tromperies des politiciens bourgeois, lui enseigner à ne pas ajouter foi aux mots, à ne compter que sur ses forces, *son* organisation, *son* union, *son* armement. »¹⁹⁹

198. Dans son étude intitulée *Problèmes de la révolution chinoise*, Boukharine définit le Guomindang comme un « parti intermédiaire » entre un parti politique et des soviets (Paris, 1927, p. 50). Au VIII^e plénum, Staline le qualifie de « parlement révolutionnaire » et Martynov, dans la *Pravda* du 10 avril 1927 écrit que le Guomindang est lui-même un « bloc de quatre classes ». La possibilité pour le Guomindang de prendre révolutionnairement le pouvoir était ouverte dans ses définitions.

199. Lénine, *Œuvres*, XIV, I, p. 11.

Cette thèse de Lénine conserve toute sa validité pour l'Orient tout entier : il faut à tout prix qu'elle ait sa place dans le programme de l'Internationale communiste.

2. Les étapes de la révolution chinoise

Pour le Guomindang, la première étape a été une période de domination de la bourgeoisie indigène sous l'enseigne apologétique du « bloc des quatre classes »²⁰⁰. La deuxième période, après le coup d'Etat de Tchiang Kai-chek, a été celle de l'expérience de la domination parallèle et « autonome » du kerenskysme chinois. Si les populistes²⁰¹ russes et les mencheviks donnèrent à leur « dictature » éphémère ouvertement la forme d'une dualité de pouvoirs, en revanche, la « démocratie révolutionnaire » chinoise n'avait pas suffisamment grandi pour atteindre même ce niveau. Comme l'histoire, de façon générale, ne travaille pas sur commande, il ne reste plus qu'à comprendre qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura pas d'autre dictature « démocratique » que celle que le Guomindang a exercée depuis 1925. Cela reste vrai, indépendamment du fait que la semi-unité de la Chine obtenue par le Guomindang se maintienne dans l'avenir immédiat ou que le pays soit à nouveau démembré. Mais précisément lorsque la dialectique de classe de la révolution, après avoir épuisé toutes ses autres ressources, mit à l'ordre du jour *la dictature du prolétariat* entraînant des millions et des millions d'opprimés et de déshérités des villes et des campagnes, le comité exécutif de l'Internationale communiste mit au premier plan le mot d'ordre de la dictature *démocratique* (c'est-à-dire bourgeoise et démocratique) des ouvriers et des paysans. La réponse à cette formule fut l'insurrection de Canton, qui, bien qu'elle ait été

200. Le 6^e plénum de l'I.C. en mars 1926 avait défini le Guomindang comme « un bloc révolutionnaire des ouvriers, des paysans, des intellectuels et de la démocratie urbaine sur la base de la communauté de leurs intérêts dans la lutte contre les impérialistes et l'ordre militaro-féodal ». C'était là la première énumération des « quatre classes », la « démocratie urbaine » étant un pseudonyme, parfois levé, de la « bourgeoisie nationale ».

201. Les « populistes » (*narodniki*) étaient un mouvement d'intellectuels de la fin du XIX^e, violemment antimonarchistes, convaincus du rôle révolutionnaire de la paysannerie et de la valeur exemplaire des actes terroristes des minorités agissantes. Ils avaient fondé l'organisation La Volonté du Peuple (*Narodnaia Volia*) ; le courant populiste s'était divisé, l'une de ses branches, avec Plékhanov et Véra Zassoulitch s'orientant vers les marxistes et les autres fondant le parti socialiste révolutionnaire.

prématurée, et malgré sa direction aventuriste, lève le voile sur l'étape nouvelle ou, plus exactement, la future révolution chinoise, la *troisième*²⁰². Il est nécessaire d'insister là-dessus.

En cherchant une assurance contre les péchés du passé, la direction, vers la fin de l'année passée, imprima de façon criminelle à la marche des événements une allure forcée qui aboutit à l'avortement de Canton. Mais même un avortement peut nous apprendre beaucoup sur l'état de la mère et sur le processus de l'accouchement. L'énorme importance, véritablement décisive au point de vue théorique, que les événements de Canton ont par rapport aux problèmes essentiels de la révolution chinoise, est justement conditionnée par le fait que nous sommes ici en présence de ce qui arrive si rarement en histoire et en politique ; *une expérience de laboratoire à une échelle gigantesque*. Nous l'avons payée cher ; mais cela nous oblige d'autant plus à en assimiler bien les enseignements²⁰³.

Un des mots d'ordre de combat du coup d'Etat de Canton, d'après ce qu'écrit la *Pravda* (n° 31) fut le cri d' « A bas le Guomindang ! ». Or, déjà au lendemain de la « trahison » de Tchiang Kai-chek et après celle de Wang Jingwei¹⁹⁷ (trahison, non de classe, mais de nos... illusions), le C.E de l'I.C. fit des promesses solennelles : « Nous n'abandonnerons pas le drapeau du Guomindang »²⁰⁴. Les ouvriers de Canton interdirent le Guomindang en *mettant hors la loi toutes ses tendances*. Cela signifie que, pour accomplir les tâches nationales fondamentales de la bourgeoisie, non seulement la grande bourgeoisie, mais aussi la petite, n'ont point présenté de force politique, de parti, de fraction, à côté desquels le parti du prolétariat aurait pu résoudre les problèmes de la révolution bourgeoise-démocratique. Précisément, la clef qui permet d'entrer dans la position consiste en ce que *le problème de la conquête du mouvement des paysans incombe déjà entièrement au prolétariat*, directement au

202. La première révolution avait commencé en 1911, la seconde en 1925.

203. Le soulèvement de Canton commença le 11 décembre 1927 et fut écrasé 50 heures plus tard avec 5 700 insurgés tués : on l'appelle parfois « Commune de Canton ». Selon Ye Ting, chef militaire de l'insurrection, les insurgés n'étaient pourtant au départ que 4 200, dont 1 200 élèves-officiers et 3 000 ouvriers face à 50 000 hommes de troupe. Aucun mouvement de masse n'avait porté ni même soutenu ce mouvement qui, pour tenir, lança des mots d'ordre de contenu « socialiste ».

204. Boukharine, dans sa brochure citée n. 183, Stetsky dans *Inprekorr*, et la résolution même du VIII^e plénum de juin 1927 ont martelé cette affirmation qu'il ne fallait pas « laisser aux traîtres » le « drapeau du Guomindang ».

parti communiste ; pour aborder la véritable solution des problèmes bourgeois-démocratiques de la révolution, il faudrait que le pouvoir soit tout entier concentré dans les mains du prolétariat.

La *Pravda* communique au sujet de l'éphémère pouvoir soviétique de Canton :

« Les décrets du soviet de Canton ont décidé dans l'intérêt des ouvriers [...] contrôle sur la production par les ouvriers, réalisant ce contrôle par les comités d'usines [...] nationalisation de la grande industrie, des transports et des banques. »

Plus loin, on cite des mesures de ce genre ;

« Confiscation de tous les appartements de la grande bourgeoisie au profit des travailleurs. »²⁰⁵

Ainsi, c'étaient les ouvriers de Canton qui étaient au pouvoir. En outre, le pouvoir appartenait en fait au parti communiste. Le programme du pouvoir nouveau ne comprenait pas seulement la confiscation des terres des hobereaux pour autant que celles-ci existent dans le Guangdong, le contrôle ouvrier sur la production, mais aussi la nationalisation de la grande industrie, des banques, des transports et même la confiscation des appartements de la bourgeoisie et de tous ses biens au profit des travailleurs. Si ce sont là les méthodes de la révolution bourgeoise, on se demande à quoi peut bien ressembler la révolution prolétarienne en Chine ?

Bien que les directives du C.E. de l'I.C. n'aient rien dit de la dictature prolétarienne et des mesures socialistes, bien que Canton se distingue par son caractère petit-bourgeois, Shanghai, Hankou et autres centres industriels du pays, le coup d'Etat révolutionnaire mené *contre le Guomindang*, a abouti automatiquement à la dictature du prolétariat qui, dès ses premiers pas, fut obligée, en raison de l'ensemble de la situation, d'appliquer des mesures plus radicales que celles par lesquelles débuta la révolution d'Octobre. Et ce fait, malgré son apparence paradoxale, découle normalement tant des rapports sociaux en Chine que de tout le développement de la révolution.

205. *Pravda*, 31 janvier 1928.

La propriété foncière, grande et moyenne, telle qu'on la trouve en Chine, s'entrelace de la façon la plus intime avec le capitalisme des villes, capital étranger compris²⁰⁶. Il n'existe pas en Chine de caste de hobereaux s'opposant à la bourgeoisie. L'exploiteur le plus répandu, le plus commun et le plus haï dans les campagnes, est le koulak-usurier, agent du capital financier des villes. Ainsi la révolution agraire a-t-elle tout autant un caractère anti-féodal qu'anti-bourgeois. Il n'y aura pas, ou presque pas, en Chine, d'étape semblable à la première étape de notre révolution d'Octobre pendant laquelle le koulak marchait avec les paysans pauvres et moyens, souvent à leur tête, contre le propriétaire foncier. La révolution agraire dans ce pays signifie et signifiera désormais insurrection non seulement contre hobereaux et bureaucrates véritables, à vrai dire peu nombreux, mais aussi contre le koulak et l'usurier. Si, chez nous, les comités de paysans pauvres ne sont intervenus qu'à la seconde étape de la révolution d'Octobre, vers le milieu de 1918, en revanche, en Chine, sous quelque aspect que ce soit, ils entreront en scène dès que renaîtra le mouvement agraire. La « dékoulakisation » sera en Chine le premier pas et non le second de l'Octobre chinois.

La révolution agraire ne constitue cependant pas à elle seule le fond unique de la lutte historique qui se déroule actuellement en Chine. La révolution agraire la plus radicale, le partage des terres — il va de soi que le P.C. l'appuiera jusqu'au bout — ne permettra pas à lui seul de sortir de l'impasse économique. La Chine a tout autant besoin de son unité nationale, de sa souveraineté économique, c'est-à-dire de l'autonomie douanière ou plus exactement du monopole du commerce extérieur ; or cela exige qu'elle se libère de l'impérialisme mondial. Pour ce dernier, la Chine ne demeure pas seulement la source la plus importante d'enrichissement : elle garantit aussi son existence en constituant une soupape de sûreté pour les explosions qui se produisent aujourd'hui à l'intérieur du capitalisme européen et se produiront demain à l'intérieur du marché américain.

206. Une évaluation du total des investissements en Chine reproduite dans les notes de l'édition américaine mentionne ici trois milliards de dollars d'investissement, dont 78,1 % dans des entreprises industrielles ou commerciales, et 21,9 % dans des prêts au gouvernement. Le capital étranger dominait en 1931 (c'est donc pour 1928 un ordre d'idées valable) la moitié de l'industrie du coton, le tiers des chemins de fer, sans compter les hypothèques, etc. En 1927, compte non tenu de la police des concessions, des bateaux de guerre, grands et petits, avec leurs équipages, dans les ports ou au large des côtes, il y avait en Chine 11 800 soldats et marins nord-américains et européens.

C'est ce qui détermine d'avance l'immense envergure et la monstrueuse âpreté de la lutte par laquelle les masses populaires chinoises devront passer, tous les acteurs de ce combat ont déjà l'occasion d'en prendre la mesure.

Le rôle énorme du capital étranger dans l'industrie chinoise et l'habitude qu'il a prise, pour défendre ses appétits, de s'appuyer directement sur des baïonnettes « nationales » rendent le programme du contrôle ouvrier encore moins réalisable en Chine qu'il ne le fut chez nous²⁰⁷. L'expropriation directe des entreprises capitalistes étrangères d'abord, chinoises ensuite, sera très vraisemblablement imposée par le cours de la lutte au lendemain de l'insurrection victorieuse.

Les mêmes causes objectives, sociales et historiques, qui ont déterminé l'issue d'« Octobre » dans la révolution russe, se présentent en Chine sous un aspect plus âpre encore. Les pôles bourgeois et prolétarien de la nation chinoise s'opposent avec plus d'intransigeance encore, si possible, qu'en Russie, étant donné que, d'une part, la bourgeoisie chinoise est directement liée avec l'impérialisme étranger et son appareil militaire et que, d'autre part, le prolétariat chinois a pris dès le début contact avec l'Internationale communiste et l'Union soviétique. Numériquement, la paysannerie chinoise est une masse plus prédominante encore que la paysannerie russe²⁰⁸; mais serrée dans l'étau des contradictions mondiales, de leur résolution desquelles, dans quelque sens que ce soit, dépend son destin, la paysannerie chinoise est plus encore que la paysannerie russe incapable de jouer un rôle dirigeant. A présent, ce n'est plus une prévision théorique, mais un fait vérifié jusqu'au bout et sous tous ses aspects.

Ces préalables sociaux et politiques fondamentaux et indiscutables de la troisième révolution chinoise montrent non seulement que la formule de la dictature démocratique est *périmée sans aucun espoir de retour*, mais aussi que la troisième révolution chinoise, malgré le grand retard de la Chine, ou plutôt à cause de ce retard par rapport à la Russie, ne verra pas de période « démocratique », ne serait-ce que pour six mois, comme ce fut le cas lors de la révolution d'Octobre de novembre 1917 à

207. Le « contrôle ouvrier » fut de brève durée et l'expropriation rapide.

208. Nous manquons de statistiques précises. Une évaluation du prolétariat et demi-prolétariat donne 15 millions d'individus. La paysannerie comprenait 74 % de paysans pauvres.

juillet 1918 : elle sera forcée, dès le début, d'opérer le grand bouleversement et la suppression de la propriété privée dans les villes et les campagnes.

Il est vrai que cette perspective ne correspond pas à la conception pédante et schématique des rapports entre économie et politique. Mais la responsabilité de cette discordance qui ébranle les préjugés à nouveau enracinés, bien qu'Octobre leur ait pourtant déjà porté un coup sérieux, incombe non pas au « trotskysme » mais à *la loi du développement inégal*. Dans ce cas, elle est justement applicable.

Ce serait faire preuve de pédantisme que d'affirmer que, si une politique bolchevique avait été menée pendant la révolution de 1925-1927, le parti communiste se serait à *coup sûr* emparé du pouvoir. Mais affirmer que cette possibilité était complètement exclue serait du philistinisme, honteux. Le mouvement de masse des ouvriers et des paysans était tout à fait suffisant²⁰⁹, de même que la désagrégation des classes dominantes. La bourgeoisie indigène envoyait ses Tchiang Kai-chek et ses Wang Jingwei à Moscou ; par l'intermédiaire de ses Hu Hanmin²¹⁰, elle frappait aux portes de l'I.C. précisément parce qu'en face des masses révolutionnaires, elle se sentait faible au dernier degré : elle comprenait sa faiblesse et cherchait à se protéger d'avance. Les ouvriers et les paysans n'auraient pas suivi la bourgeoisie indigène si nous ne les avions pas entraînés après elle, pris au lasso. Si la politique de l'I.C. avait été un tant soit peu juste, l'issue de la lutte du P.C. pour conquérir les masses était décidée d'avance : le prolétariat chinois aurait soutenu les communistes et la guerre paysanne aurait appuyé le prolétariat révolutionnaire.

Si, dès le début de la campagne du Nord, nous avions commencé à établir des soviets dans les régions « libérées » — les masses y tendaient spontanément de toutes leurs forces — nous aurions gagné la base et l'élément révolutionnaire nécessaires, nous aurions concentré autour de nous les insurrections agraires, nous aurions créé *notre* armée, nous aurions désagrégé celle des ennemis ; malgré sa jeunesse, le P.C. chinois aurait pu mûrir

209. Il y avait en 1923 230 000 syndiqués, un chiffre porté aux environs de trois millions en 1927. Le mouvement paysan du Hunan mobilisa environ dix millions d'individus.

210. *Hu Hanmin* (1879-1936) était le troisième homme de la Chine et le vrai patron de l'appareil du Guomindang, chef de file de la réaction.

grâce à une direction judicieuse de l'I.C. au cours de ces années exceptionnelles, et arriver au pouvoir, sinon dans toute la Chine, d'un seul coup, du moins dans une partie considérable de son territoire. Et surtout, nous aurions eu un *parti*.

Mais c'est précisément dans le domaine de la direction qu'il s'est produit une chose absolument monstrueuse, une véritable catastrophe historique : l'autorité de l'Union soviétique, du parti des bolcheviks, de l'Internationale communiste, a servi entièrement et avant tout à soutenir Tchiang Kai-chek contre la politique propre du parti communiste, ensuite à appuyer Wang Jingwei comme dirigeant de la révolution agraire. Après avoir piétiné la base même de la politique léniniste et brisé les os du jeune P.C. chinois, le C.E. de l'I.C. détermina d'avance la victoire du kerenskysme chinois sur le bolchevisme, des Milioukov chinois sur les Kerensky, de l'impérialisme anglo-japonais sur les Milioukov chinois.

Voilà la signification — l'unique signification — de ce qui s'est passé en Chine en 1925-1927.

3. *Dictature démocratique ou dictature du prolétariat ?*

Comment le dernier plénum du C.E. de l'I.C. a-t-il donc jugé l'expérience acquise dans la révolution chinoise, y compris celle qu'a fournie l'insurrection de Canton ? Quelles sont les perspectives d'avenir qu'elle a ébauchées ? La résolution du plénum de février 1928, clef qui permet d'aborder les parties du *Projet de programme* consacrées à ce sujet, dit à propos de la révolution chinoise :

« Il n'est pas exact de la caractériser comme une « révolution permanente » (la position du représentant du C.E. de l'I.C.). La tendance à sauter (?) par-dessus l'étape bourgeoise et démocratique de la révolution tout en estimant en même temps (?) que cette révolution est « permanente » est une erreur analogue à celle de Trotsky en 1905. »

Depuis que Lénine a quitté la direction, c'est-à-dire depuis 1923, la vie de l'Internationale communiste consiste essentiellement à lutter contre le prétendu « trotskysme » et plus particulièrement contre la « révolution permanente ». Comment a-t-il donc été possible que, sur le problème fondamental de la révolution chinoise, non seulement le C.C. du P.C.C., mais aussi

le délégué officiel de l'I.C., — c'est-à-dire un dirigeant qui avait reçu des instructions spéciales — commettent justement l' « erreur » pour laquelle des centaines d'hommes sont en Sibérie et en prison ? La lutte autour de la question chinoise dure déjà depuis deux ans et demi. Quand l'Opposition dit que l'ancien comité central (Chen Duxiu)²¹¹, subissant l'influence des directives erronées de l'I.C., pratiquait une politique opportuniste, ce jugement fut qualifié de « calomnie ». La direction du P.C. chinois fut considérée comme irréprochable. Le célèbre Tan Pingshan, avec l'approbation de tout le VII^e plénum du C.E. de l'I.C., jurait :

« Dès que surgit le trotskysme, le parti et les J.C. chinoises adoptèrent immédiatement, à l'unanimité, une résolution contre lui »²¹².

Or, quand, malgré toutes ces « conquêtes » les événements développèrent leur tragique logique, qui aboutit d'abord à la première débâcle de la révolution, puis à la seconde, plus épouvantable encore la direction du parti chinois fut en 24 heures débaptisée, qualifiée de menchevique et destituée²¹³. Mais dès qu'arriva une nouvelle étape sérieuse, le nouveau C.C. du P.C. chinois fut accusé d'être passé (comme nous l'avons déjà vu non pas en paroles mais en actes) à une attitude de soi-disant « révolution permanente ». Le délégué de l'I.C. entra dans la même voie. Ce fait frappant, réellement inconcevable, ne peut s'expliquer que par les ciseaux « béants » qui séparent les directives du C.E. de l'I.C. de la véritable dynamique de la révolution.

Nous n'insisterons pas ici sur le mythe de la « révolution permanente » de 1905 qui fut mis en circulation en 1924 pour

211. *Chen Duxiu* (1878-1942) était de très loin l'intellectuel le plus éminent et le plus prestigieux de la Chine du XX^e, animateur de la fameuse revue *La Nouvelle Jeunesse* et maître à penser de la génération du « mouvement du 4 mai 1919 ». Il avait été l'un des fondateurs du parti communiste de Chine et son secrétaire général jusqu'en 1927.

212. *Compte rendu sténographique* du VIII^e plénum, p. 205.

213. Chen Duxiu avait démissionné de la direction du P.C. chinois quand le gouvernement du Wuhan avait commencé à frapper le mouvement ouvrier et paysan et quand l'I.C. avait réitéré ses instructions au P.C. de demeurer dans le Guomindang. La conférence d'août mit en place une nouvelle direction avec Qu Qiu Bai, Li Lisan, Zhou Enlai et Zhang Guotao, qui se targuaient d'avoir « arraché la déviation de droite » de Chen, mis en accusation pour avoir appliqué la politique dictée par Moscou.

semer le trouble et dérouter. Bornons-nous à examiner comment ce mythe s'est réfracté dans le problème de la révolution chinoise.

Le premier paragraphe de la résolution de février auquel a été empruntée la citation présentée plus haut, justifie ainsi son appréciation négative à l'égard de la prétendue « révolution permanente » :

« La période actuelle de la révolution chinoise est celle de la révolution bourgeoise et démocratique qui n'est achevée ni du point de vue de l'économie (le bouleversement agraire et l'abolition des rapports féodaux) ni de celui de la lutte contre l'impérialisme (unité de la Chine et indépendance nationale), ni du point de vue du caractère de classe du pouvoir (dictature du prolétariat et de la paysannerie)... »

Cet exposé des motifs est un enchaînement ininterrompu d'erreurs et de contradictions.

Le C.E. de l'I.C. enseignait que la révolution chinoise doit assurer à la Chine la possibilité de se développer dans la voie du socialisme. On ne peut atteindre ce but que si la révolution ne s'arrête pas simplement à la réalisation des tâches bourgeoises démocratiques, mais si, en grandissant, en passant d'une phase à l'autre, c'est-à-dire en se développant sans interruption — ou d'une façon *permanente* — elle conduit la Chine vers un développement socialiste. C'est justement cela que Marx entendait par révolution permanente. Comment parler alors, d'une part, de la voie non capitaliste suivie par le développement de la Chine, et, de l'autre, nier le caractère permanent de la révolution en général ?

Mais, réplique la résolution du C.E. de l'I.C., la révolution n'est achevée ni du point de vue du bouleversement agraire, ni du point de vue de la lutte nationale contre l'impérialisme. On en déduit le caractère démocratique bourgeois de la révolution chinoise dans la période actuelle. En réalité, la période actuelle est celle de la contre-révolution. Sans doute le C.E. de l'I.C. veut-il dire que la nouvelle marée de la révolution chinoise, ou plus exactement la *troisième révolution chinoise* aura un caractère bourgeois démocratique, étant donné que la deuxième révolution chinoise de 1925-1927 n'a résolu ni la question agraire, ni le problème national. Toutefois, même sous cette forme amendée, ce raisonnement repose sur une incompréhension totale de

l'expérience et des enseignements tant de la révolution chinoise que de la révolution russe.

La révolution de février 1917 avait laissé sans solution en Russie tous les problèmes intérieurs et internationaux qui y avaient abouti : le féodalisme dans les campagnes, l'ancienne bureaucratie, la guerre et la débâcle économique. C'est en parlant de cette situation que non seulement les socialistes révolutionnaires et les mencheviks, mais aussi nombre de chefs de notre propre parti démontraient à Lénine que « la période actuelle de la révolution est celle d'une révolution bourgeoise démocratique ». Dans cette considération essentielle, la résolution du C.E. de l'I.C. ne fait que reproduire les objections des opportunistes contre Lénine et la lutte pour la dictature du prolétariat en 1917.

On dit plus loin que la révolution démocratique bourgeoise est inachevée non seulement du point de vue économique et national, mais également « du point de vue de la nature de classe du pouvoir (dictature du prolétariat et des paysans pauvres) ». Cela ne peut signifier qu'une chose : il est interdit au prolétariat chinois de lutter pour la conquête du pouvoir aussi longtemps qu'il n'y aura pas à la tête de la Chine un « véritable » gouvernement démocratique. Malheureusement, on n'indique pas où le prendre.

La confusion grandit encore du fait que le mot d'ordre des soviets pour la Chine a été repoussé ces deux dernières années parce que, nous disait-on, la création de soviets n'est admissible que quand on passe à la révolution prolétarienne (théorie de Staline)²¹⁴. Or, quand l'insurrection eut lieu, quand ceux qui y participèrent tirèrent la conclusion que c'était justement là le passage à la révolution prolétarienne, on les accusa de « trots-

214. Au sujet de la « théorie de Staline », on ne trouvera rien dans le recueil *Les Problèmes du Léninisme*. En revanche le compte rendu du VIII^e plénum de l'exécutif de l'I.C. reproduit, pp. 66 sq., son intervention sur la question chinoise. assure en effet qu'on ne peut comparer la situation en Russie en 1917 en Chine en 1927, « non seulement parce que la Russie était alors à la veille de la révolution prolétarienne tandis que la Chine est devant la révolution bourgeoise démocratique, mais aussi parce que le gouvernement provisoire en Russie à cette époque était un gouvernement contre-révolutionnaire tandis que celui de Hankou (Wuhan) est un gouvernement révolutionnaire au sens bourgeois-démocratique du terme ». Son aventure dans le domaine théorique l'emporte d'ailleurs puisqu'il assure : « Il est possible qu'il n'y aurait pas eu de soviets formés en Russie s'il y avait existé à l'époque une large organisation révolutionnaire du type de l'actuel Guomindang de gauche. »

kysme ». Peut-on avec de telles méthodes éduquer le parti et l'aider à réaliser les plus grandes tâches ?

Pour sauver une position désespérée, la résolution du C.E. de l'I.C. (rompant avec tout le cours des autres idées) met en avant en toute hâte son ultime argument : elle invoque l'impérialisme. Il se trouve que la tendance à sauter par-dessus l'étape bourgeoise-démocratique

« est d'autant plus nuisible qu'en posant ainsi la question, on élimine (?) la particularité nationale la plus importante de la révolution chinoise qui est une révolution semi-coloniale ».

L'unique signification éventuelle de ces phrases absurdes est l'idée que le joug impérialiste sera renversé par une sorte de dictature non prolétarienne. Autant dire que l'on invoque « la particularité nationale la plus importante », au tout dernier moment, pour embellir soit la bourgeoisie chinoise indigène, soit la « démocratie » petite-bourgeoise chinoise. Cet argument ne peut avoir d'autre sens. Mais nous avons déjà examiné d'une façon suffisamment détaillée cette conception dans le chapitre qui traite « de la nature de la bourgeoisie coloniale ». Inutile d'y revenir.

Il faut que la Chine connaisse encore une lutte gigantesque, acharnée, sanglante, longue, pour des conquêtes aussi élémentaires que la liquidation des formes les plus « asiatiques » de servitude, la libération et l'unité du pays. Mais, comme l'a montré le cours des événements, c'est justement de là que découle pour l'avenir l'impossibilité de l'existence d'une direction et même d'une semi-direction bourgeoise de la révolution. L'unité et l'émancipation de la Chine constituent aujourd'hui un problème international, comme l'existence de l'U.R.S.S. On ne peut le résoudre qu'en suivant la voie de la lutte acharnée des masses populaires, écrasées, affamées, persécutées, sous la direction directe de l'avant-garde prolétarienne, lutte non seulement contre l'impérialisme mondial, mais aussi contre ses agents économiques et politiques, en Chine, contre la bourgeoisie, y compris la bourgeoisie « indigène », contre toute sa valetaille. Or c'est cela la voie de la dictature du prolétariat.

A partir d'avril 1917, Lénine expliquait à ses adversaires qui l'accusaient de se mettre à « défendre la révolution permanente », que la dictature du prolétariat et de la paysannerie s'était déjà en partie réalisée au cours de la période de dualité de

pouvoirs. Il précisa plus tard que cette dictature avait trouvé son prolongement pendant la première période du pouvoir des soviets, quand la paysannerie tout entière faisait la révolution agraire avec les ouvriers tandis que la classe ouvrière ne procédait pas encore à la confiscation des fabriques et des usines et faisait l'expérience du contrôle ouvrier. En ce qui concerne la « nature de classe du pouvoir », la « dictature » socialiste révolutionnaire et menchevique donna ce qu'elle pouvait donner : l'avorton de la dualité de pouvoirs. Quant à la révolution agraire, elle mit au monde un bébé tout à fait sain et robuste, mais ce fut déjà la dictature du prolétariat qui fut son accoucheuse. En d'autres termes, tout ce que la formule théorique de la dictature du prolétariat et de la paysannerie cherchait à unir se trouva décomposé en différents facteurs par le cours de la lutte de classes. L'école vide du demi-pouvoir fut provisoirement transmise à Milioukov-Tsereteli, tandis que le véritable noyau de la révolution agraire et démocratique était l'apanage de la classe ouvrière victorieuse. Telle fut la dissociation dialectique de la dictature démocratique que les dirigeants du C.E. de l'I.C. n'ont pas comprise. Ils s'enfoncèrent dans l'impasse politique, condamnant mécaniquement le procédé qui consiste à « sauter par-dessus les étapes bourgeoises et démocratiques » et en tentant de diriger un processus historique à coup de circulaires. *Si l'on entend par étape bourgeoise et démocratique l'accomplissement de la révolution agraire en suivant la voie de la dictature « démocratique », alors c'est la révolution d'Octobre qui sauta audacieusement « par-dessus » l'étape bourgeoise et démocratique. Faut-il la condamner pour autant ?*

Comment, dans ces conditions, ce qui fut historiquement inéluctable en Russie, ce qui y fut l'expression suprême du bolchevisme, se trouve-t-il être du « trotskysme » en Chine ? Sans doute en vertu de la même logique qui proclame que la théorie des Martynov, flétrie pendant vingt ans en Russie par le bolchevisme, convient à la Chine.

Mais peut-on d'une façon générale admettre sur ce sujet une analogie avec la Russie ? Nous répondons que le mot d'ordre de la dictature du prolétariat et de la paysannerie est formulé par les dirigeants du C.E. de l'I.C. exclusivement et entièrement selon la méthode des analogies, mais des analogies littéraires, formelles et non d'après la méthode du matérialisme historique. On peut parfaitement admettre une analogie entre la Chine et la Russie si on aborde correctement la comparaison. Lénine le fit superbement. En outre, ce ne fut pas après coup mais par anticipation,

prévoyant en quelque sorte les erreurs à venir des épigones. Lénine eut à défendre des centaines de fois la révolution prolétarienne d'Octobre, qui eut l'audace de conquérir le pouvoir bien que les problèmes bourgeois et démocratiques n'eussent pas encore reçu de solution. Lénine répondait : *c'est précisément pour cette raison, et c'est justement pour leur donner une solution.*

Le 16 janvier 1923, Lénine écrivait à l'adresse des pédants qui se prononçaient contre la conquête du pouvoir, se référant à un argument « incontestable »²¹⁵ ; le fait que la Russie n'était pas mûre pour le socialisme :

« Il ne leur vient même pas à l'idée, par exemple, que la Russie, qui se trouve à la limite des pays civilisés et des pays que la guerre entraîne pour la première fois définitivement vers la civilisation, des pays de tout l'Orient, des pays situés hors d'Europe, que, justement pour cette raison, la Russie devait manifester certaines particularités, qui sont évidemment disposées dans la ligne générale de l'évolution du monde, mais qui font que sa révolution se distingue de toutes celles qui l'ont précédée dans les pays de l'Europe occidentale et qui apportent certaines innovations partielles au cours de la transition qui conduit aux pays orientaux. »²¹⁶

Pour Lénine, la « particularité » qui *rapprochait* précisément la Russie des pays de l'Orient, c'était que, dès l'aube du mouvement, le jeune prolétariat devait, pour se frayer la voie vers le socialisme, balayer lui-même la barbarie féodale et toutes les autres vieilleries.

Par conséquent, si l'on part de l'analogie relevée par Lénine entre la Chine et la Russie, il y a lieu de dire : du point de vue de la *nature politique du pouvoir*, tout ce qui pouvait être obtenu en tant que dictature démocratique a été tenté en Chine, d'abord dans le Canton de Sun Yat-sen, ensuite dans la marche de Canton à Shanghai, puis à Wuhan²¹⁷, où le Guomindang de

215. Lénine, *Œuvres*, XVIII, 2, p. 119.

216. *Ibidem*, p. 118.

217. Le Guomindang était arrivé au pouvoir pour la première fois à Canton au début des années 20, avec Sun Yat-sen. Après la mort de ce dernier, il s'était divisé : en 27 s'opposaient le pouvoir de l'armée avec Tchiang à Shanghai et celui du « gouvernement » de Wang à Wuhan. Signalons à ce propos que toutes les

gauche apparut sous sa forme chimiquement pure, c'est-à-dire, selon les directives du C.E. de l'I.C., comme l'organisateur de la révolution agraire et en réalité comme son bourreau. Quant aux tâches de la révolution bourgeoise et démocratique, elles devront remplir la première période de la future dictature du prolétariat et des paysans pauvres chinois. Alors que non seulement le rôle de la bourgeoisie chinoise, mais aussi celui de la « démocratie », a pu se révéler, alors qu'il est devenu absolument incontestable que, dans les futures batailles, la « démocratie » exercera ses fonctions de bourreau plus encore que dans le passé, lancer maintenant le mot d'ordre de dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie, c'est permettre simplement de dissimuler de nouvelles variétés du Guomindang et de tendre un piège au prolétariat.

Pour être complet, rappelons ce que Lénine dit brièvement des bolcheviks qui continuaient à opposer à l'expérience S.R. et menchevique le mot d'ordre d'une « véritable » dictature démocratique :

« Celui qui ne parle que de “ la dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et de la paysannerie ”, celui-là retarde sur la vie, celui-là en fait est passé du côté de la petite bourgeoisie contre la lutte de classes prolétarienne, celui-là doit être relégué aux archives des raretés “ bolcheviques ” d'avant la révolution (on pourrait dire : les archives des « vieux » bolcheviks.)²¹⁸

Ces paroles sonnent aujourd'hui comme si elles étaient actuelles.

Il va de soi qu'il ne s'agit nullement, à présent, d'exhorter le P.C. chinois à se soulever immédiatement pour conquérir le pouvoir. L'allure à suivre dépend uniquement des circonstances. On ne peut supprimer les conséquences d'une défaite en révisant simplement la tactique. Actuellement, la révolution est en train de refluer. Les verbiages, à moitié dissimulés par la résolution du C.E. de l'I.C., assurant que la révolution est placée devant une nouvelle montée *parce qu'il y a en Chine d'innombrables*

traductions françaises antérieures portent Ou-chang ou Wuchang au lieu de Wuhan, un véritable non-sens puisque Trotsky emploie Wuhan au sens de « gouvernement de Wuhan ».

218. Lénine, *Sotch.*, XVIII, 1, 19.

exécutions et une cruelle crise commerciale et industrielle, témoignent d'une criminelle légèreté et de rien d'autre. Après trois défaites considérables, une crise économique n'excite pas, au contraire, elle déprime le prolétariat, déjà épuisé. Les exécutions détruisent le parti, politiquement affaibli²¹⁹. Nous sommes entrés en Chine dans une période de reflux, donc d'approfondissement dans le domaine de la théorie, d'auto-éducation critique du parti, de création et de renforcement de points d'appui solides dans tous les domaines du mouvement ouvrier, de constitution de cellules dans les villages, de direction et d'unification des combats partiels, d'abord défensifs et ensuite offensifs, des ouvriers et des paysans pauvres.

Par où commencera le nouveau flux des masses ? Quelles sont les circonstances qui donneront à l'avant-garde prolétarienne, placée à la tête de millions de prolétaires, l'élan révolutionnaire nécessaire ? On ne peut le prédire. C'est l'avenir qui montrera si les processus internes y suffisent ou si c'est un choc venant de l'extérieur qui y aidera.

Il existe des raisons suffisantes de penser que la débâcle de la révolution chinoise, étroitement conditionnée par une direction fourvoyée, permettra aux bourgeoisies chinoise et étrangère de triompher dans une certaine mesure de l'effroyable crise économique qui ravage actuellement le pays : il va de soi que cela se fera sur le dos des ouvriers et des paysans. Cette phase de « stabilisation » groupera de nouveau les ouvriers, leur donnera de la cohésion, leur rendra leur confiance de classe en eux-mêmes, pour les opposer ensuite, de nouveau, plus brutalement, à l'ennemi, mais à une étape historique plus élevée. Ce n'est que quand se lèvera une nouvelle vague de l'offensive du mouvement prolétarien que l'on pourra évoquer sérieusement la perspective d'une révolution agraire.

Il n'est pas exclu que la première étape de cette troisième révolution future reproduise sous une forme très abrégée et modifiée les étapes déjà traversées, en présentant, par exemple, quelque nouvelle parodie de « front national uni ». Mais c'est à peine si cette première étape suffira pour permettre au P.C. de mettre en avant et de proclamer devant les masses populaires ses

219. Au V^e congrès du P.C. chinois, Chen Duxiu avait indiqué que le parti comptait en 1927 57 967 membres dont 53,8 % d'ouvriers et 18,7 % de paysans. Au VI^e congrès, Zhou Enlai donnait la proportion de 10 % d'ouvriers.

« thèses d'avril », c'est-à-dire son programme et sa tactique de conquête du pouvoir.

Or que dit à ce sujet le *Projet de Programme* ?

« Ici (en Chine), la transition vers la dictature du prolétariat n'est possible qu'à travers toute une série de degrés préparatoires (?), qu'à la suite de toute une période de transformation pendant la croissance (?) de la révolution bourgeoise démocratique en révolution socialiste. »

Autrement dit, tous les « degrés » passés ne comptent pas, le *Projet de programme* voit devant ce qui se trouve derrière. C'est une manière suiviste d'aborder la question. C'est ouvrir grand la porte à de nouvelles expériences dans le genre de l'orientation de Guomindang. C'est ainsi qu'en dissimulant des fautes anciennes, on prépare inévitablement la voie à des erreurs nouvelles.

Si nous abordons la nouvelle montée, qui se développera inévitablement à une allure incomparablement plus rapide que les précédentes, en conservant le schéma périmé de « dictature démocratique », on peut être certain que la troisième révolution, comme la deuxième, ira à sa perte.

4. *L'Aventurisme, conséquence de l'opportunisme*

Le deuxième paragraphe de la même résolution du plénum de février du C.E. de l'I.C. dit :

« La première vague du vaste mouvement révolutionnaire des ouvriers et des paysans, qui marcha, pour l'essentiel, sous les mots d'ordre et pour une grande part, *sous la direction du parti communiste*, est passée. Elle se terminera dans toute une série de centres du mouvement révolutionnaire par *les plus cruelles défaites* des ouvriers et des paysans, par la destruction matérielle des communistes, et en général des cadres révolutionnaires du mouvement ouvrier et paysan » (Souligné par nous. L. T.)

Quand « la vague » montait, le C.E. de l'I.C. disait que tout le mouvement marchait derrière le drapeau bleu et de la direction du Guomindang, qui se substituait même aux soviets. C'est précisément pour cela que le P.C. était subordonné au

Guomindang. Mais c'est aussi justement pour cette raison que le mouvement révolutionnaire s'est terminé par « les plus cruelles défaites ». A présent que ces défaites sont reconnues, on tente d'effacer complètement le Guomindang, de faire comme s'il n'avait pas existé, comme si le C.E. de l'I.C. n'avait pas proclamé que le drapeau bleu était aussi son étendard²²⁰.

Autrefois, on nous disait qu'il n'y avait pas eu une seule défaite, ni à Shanghai ni à Wuhan : il n'y avait que des étapes de la révolution qui allait « vers un stade plus élevé ». C'est ce qu'on nous enseignait. A présent, on proclame brusquement que la somme de toutes ces étapes constitue « les plus cruelles défaites ». Toutefois, pour camoufler dans une certaine mesure cette faillite inouïe dans la prévision et l'appréciation, le paragraphe de conclusion relève :

« Le C.E. de l'I.C. prescrit comme un devoir à toutes les sections de l'I.C. de lutter contre la calomnie de la social-démocratie et des trotskystes affirmant que la révolution chinoise est liquidée (?). »

On nous disait dans le premier paragraphe de la résolution que le « trotskysme » consistait à estimer que la révolution chinoise était *permanente*, c'est-à-dire qu'elle se transformait au cours de sa croissance, passant précisément maintenant de la phase bourgeoise à la phase socialiste. D'après le dernier paragraphe, nous apprenons que, suivant la conception des « trotskystes », « la révolution chinoise est liquidée ». Comment une révolution *liquidée* peut-elle être *permanente*? C'est du Boukharine tout pur. Il faut être d'une légèreté irresponsable pour se permettre d'avancer pareilles contradictions qui sapent à sa racine toute pensée révolutionnaire.

220. Après l'échec de la collaboration avec le gouvernement de Wuhan, l'I.C. tourna brutalement à gauche. La *Pravda* du 25 juillet 1927 parlait d'appeler les masses à bâtir leurs soviets. La conférence d'août avait pour instructions « d'organiser des soulèvements d'ouvriers et de paysans sous le drapeau de la gauche révolutionnaire du Guomindang. Ce fut le signal du soulèvement de Nanchang (1^{er} août) sous les chefs militaires He Long et Ye Ting et de celui « de la moisson d'automne », tous écrasés. Le 30 septembre, la *Pravda* parlait des soviets comme d'un mot d'ordre d'action. Le plénum du P.C.C. de novembre parlait de « la faillite du Guomindang de gauche » et affirmait que le drapeau bleu était « le drapeau de la terreur blanche » : pour lui il existait dans toute la Chine une situation directement révolutionnaire. Le plénum de février du C.E. de l'I.C. assignait au P.C.C. la tâche « d'organiser et mener à bien l'insurrection armée des masses »... tout en critiquant le « putschisme » du P.C.C.

Si, par « liquidation » de la révolution, on entend le fait que l'offensive des ouvriers et des paysans a été repoussée et noyée dans le sang, que les masses sont en recul et en reflux, qu'avant une nouvelle poussée, il doit encore se produire, outre les autres circonstances, dans les masses elles-mêmes, des processus moléculaires qui exigent un temps impossible à évaluer d'avance. Si c'est cela qu'on entend, par « liquidation », elle ne se distingue en rien des « plus cruelles défaites » que le C.E. de l'I.C. a finalement dû reconnaître.

Ou bien faut-il comprendre littéralement le mot « liquidation » comme l'anéantissement de la révolution chinoise, c'est-à-dire de toute possibilité, de toute éventualité de renaissance lors d'une nouvelle étape ? On ne pourrait parler sérieusement d'une telle perspective autrement que pour semer la confusion, que dans deux cas : si la Chine était vouée au démembrement et à la disparition totale, mais il n'y a pas la moindre raison pour cette hypothèse ou bien si la bourgeoisie chinoise se montrait capable de résoudre les problèmes fondamentaux de la vie chinoise par ses propres moyens non révolutionnaires. N'est-ce pas cette dernière variante que cherchent à nous attribuer à présent les théoriciens du « bloc des quatre classes » qui ont fait ployer le P.C. sous le joug de la bourgeoisie ?

L'histoire se répète. Les aveugles, qui, pendant un an et demi, n'ont pas compris l'ampleur de la défaite de 1923, nous ont accusés, à propos de la révolution allemande, d'être des « liquidateurs ». Mais même cette leçon, qui coûta assez cher à l'Internationale, ne leur a pas profité. Actuellement, reprenant leurs vieilles formules, ils les appliquent non plus à l'Allemagne, mais à la Chine. Il est vrai qu'ils éprouvent, avec plus d'urgence qu'il y a quatre ans, le besoin de trouver des « liquidateurs » ; en effet, maintenant, il est trop patent que, s'il y eut vraiment quelqu'un qui « liquida » la seconde révolution chinoise, ce sont bien les auteurs du cours en direction du Guomindang.

La force du marxisme réside dans sa capacité de prévision. En ce sens, l'Opposition peut invoquer la confirmation complète de ses prévisions par l'expérience : d'abord sur le Guomindang dans son ensemble, ensuite à propos du Guomindang « de gauche » et du gouvernement de Wuhan et enfin en ce qui concerne l'« acompte » pris sur la troisième révolution, c'est-à-dire le soulèvement de Canton. Peut-il exister meilleure confirmation de la justesse de nos vues dans le domaine théorique ?

La même ligne opportuniste qui, à travers une politique de capitulations devant la bourgeoisie, provoqua déjà au cours de la

révolution, lors des deux premières étapes, les plus cruelles défaites, « s'est transformée en s'aggravant » pendant la troisième étape jusqu'à devenir une politique de raids aventuristes contre la bourgeoisie, parachevant ainsi l'échec.

Si la direction ne s'était pas tellement hâtée hier d'oublier les défaites qu'elle avait elle-même provoquées, elle aurait commencé par expliquer au P.C. chinois qu'on n'obtient pas la victoire en un tournemain, qu'il y a dans la voie qui conduit à l'insurrection encore toute une période de luttes tendues, inlassables, furieuses, pour la conquête politique des ouvriers et des paysans.

Le 27 septembre 1927, nous disions au présidium du C.E. de l'I.C. :

« Les journaux d'aujourd'hui annoncent que l'armée révolutionnaire a pris Shantou. Voici déjà quelques semaines que les armées de He Long et Ye Ting²²¹ avancent. La *Pravda* les qualifie de révolutionnaires. Mais moi je vous demande : quelles sont les perspectives qui s'ouvrent à la révolution chinoise à la suite du mouvement de l'armée révolutionnaire qui s'est emparée de Shantou ? Quels sont les mots d'ordre du mouvement ? Quel en est le programme ? Quelles doivent en être les formes d'organisation ? Où est allé se fourrer le mot d'ordre des soviets chinois soudain mis en avant — pour un jour — par la *Pravda* en juillet ? »

Sans opposer, au préalable le P.C. au Guomindang dans son ensemble, sans agitation de ce parti dans les masses en faveur des soviets et du pouvoir des soviets, sans mobilisation propre des masses sous les mots d'ordre de la révolution agraire et de la libération nationale, sans la création, l'extension, le renforcement sur place des soviets de députés, des ouvriers, des paysans

221. *He Long* (1896-1969), ancien « bandit » devenu officier dans une armée de seigneur de la guerre, passé au Guomindang en 1925 et proche du P.C., et *Ye Ting* (1897-1946), officier de carrière, membre du Guomindang en 1922, élève à Moscou où il avait adhéré au P.C., commandant de division, furent, avec Zhou Enlai les personnages principaux du soulèvement de Nanchang. Ce dernier fut conduit sous le drapeau d'un « comité révolutionnaire se réclamant du Guomindang avec Deng Yenda (déjà sur la route de l'exil), Song Qingling, la veuve de Sun Yatsen et Eugene Chen, sans doute pas informés. Sur place, on promettait de confisquer les terres des très grands propriétaires. Cette armée échoua devant Swatou et une partie des hommes forma le noyau des armées rouges du Jiangxi.

et des soldats, l'insurrection de He Long et Ye Ting, indépendamment même de l'opportunisme de leur politique, ne pouvait être qu'une aventure révolutionnaire, du makhnovisme²²² pseudo-communiste. Elle ne pouvait que se briser contre son propre isolement, et elle se brisa²²³.

Le soulèvement de Canton fut une reproduction, à plus grande échelle et en plus grave, de l'aventure de He Long et Ye Ting, avec des conséquences infiniment plus tragiques.

La résolution de février de C.E. à l'I.C. combat l'état d'esprit putschiste dans le P.C. chinois, c'est-à-dire la tendance à organiser des engagements armés. Elle ne dit pas toutefois que ces tendances constituent une réaction contre toute la politique opportuniste de 1925-1927 et la conséquence inévitable de l'ordre strictement militaire, venu d'en haut, de « changer d'allure » sans qu'on ait porté un jugement sur tout ce qui a été fait, sans révision ouverte des bases de la tactique, sans une vue claire de l'avenir. La campagne de He Long et le soulèvement de Canton ont été — et dans ces conditions, il ne pouvait en être autrement, des explosions de putschisme.

On ne peut pas élaborer de véritable contrepoison contre le putschisme et l'opportunisme si on ne comprend pas parfaitement cette vérité : la direction de l'insurrection des ouvriers et des paysans pauvres, la conquête du pouvoir et l'instauration de la dictature révolutionnaire reposent dorénavant de tout leur poids sur le P.C. chinois. Si ce dernier se pénètre entièrement de cette perspective, il sera tout aussi peu enclin à improviser des raids militaires contre les villes ou des insurrections-pièges que de courir servilement derrière l'étendard de l'ennemi.

La résolution du C.E. de l'I.C. se condamne elle-même à la stérilité, ne serait-ce que parce qu'elle disserte de façon tout à fait abstraite sur le caractère inadmissible du saut par-dessus les étapes, sur la nocivité du putschisme, et qu'elle passe complètement sous silence le fond de classe du soulèvement de Canton et de l'éphémère régime soviétique auquel il a donné naissance. Nous oppositionnels, nous savons que ce soulèvement fut une

222. Nestor I. *Makhno* (1889-1935) avait mené la guérilla tantôt contre les Blancs alliés aux Rouges, tantôt sur deux fronts, entre 1919 et 1920. Il subissait l'influence anarchiste et aussi celle du milieu rural (antisémitisme, par exemple) et refusa d'être intégré dans une armée centralisée. En fait l'affaire de Nanchang sema des grains qui germèrent.

223. Les groupes armés de He Long et Ye Ting formèrent à long terme les noyaux des « armées rouges chinoises ».

aventure tentée par la direction pour sauver son « prestige ». Mais il est clair pour nous que même une aventure se déroule d'après des lois déterminées par les structures du milieu social. Voilà pourquoi nous cherchons à découvrir dans l'insurrection de Canton les traits de la future étape de la révolution chinoise. Ces traits coïncident entièrement avec l'analyse historique que nous avons établie avant cette insurrection. Mais il est tout autant du devoir du C.E. de l'I.C., qui considère que le soulèvement de Canton fut une étape juste et normale de l'enchaînement de la lutte, de le caractériser nettement du point de vue de classe. Pourtant, la résolution du C.E. de l'I.C. ne dit pas un mot là-dessus, quoique le plénum ait siégé tout de suite après les événements de Canton? N'est-ce pas là la preuve la plus convaincante que la direction actuelle de l'I.C., en s'entêtant à suivre une ligne fautive, est obligée de se contenter de parler de prétendues erreurs commises en 1905 ou à un autre moment, mais n'ose pas aborder l'insurrection de Canton de 1927 dont la signification met par terre le schéma de la révolution en Orient tel que l'établit le *Projet de programme*.

5. Les soviets et la révolution

La résolution de février du C.E. de l'I.C. rend « le camarade N[eumann]²²⁴ et d'autres » responsables du fait qu'il « n'y eut point à Canton de soviet élu » comme organe de l'insurrection (souligné dans le texte de la résolution²²⁵). Cette accusation recèle en réalité un étonnant aveu.

Le rapport de la *Pravda* (n° 31), établi sur la base d'une documentation directe, annonçait que le pouvoir des soviets était instauré à Canton. Mais il ne comportait pas un seul mot indiquant que le soviet cantonais n'était pas élu, c'est-à-dire n'était pas un *soviet* (car comment un soviet ne serait-il pas élu?).

224. L'initiale N. désigne l'Allemand Heinz Neumann (1902-1937), un homme de Staline dans le K.P.D. où il était entré en 1920, représentant à Moscou en 1925, suppléant du C.C. en 1927. Il avait été envoyé en mission en Chine avec son ami Lominadzé fin 27.

225. Le Conseil des délégués des Ouvriers, Paysans et Soldats de Canton, qui prit le pouvoir le 11 décembre 1927 au petit matin comprenait onze membres qui avaient été choisis secrètement dans une réunion secrète des organisateurs du soulèvement quatre jours auparavant : neuf d'entre eux étaient censés représenter les ouvriers communistes du port, trois le régiment d'élèves-officiers et trois les paysans, mais deux de ces derniers n'arrivèrent qu'après la bataille.

Nous avons appris cela par une résolution. Méditons-le un peu. Le C.E. de l'I.C. enseigne à présent qu'on a besoin d'un soviét pour faire l'insurrection, mais qu'on n'en a pas besoin avant. Or voilà que, quand l'insurrection est décidée, il n'existe pas de soviét ! Ce n'est pas chose simple que de créer un soviét élu : il faut que les masses sachent par expérience ce que c'est, qu'elles le comprennent, que leur passé les ait habituées à une organisation soviétique élue. Il n'en fut même pas question en Chine, parce que le mot d'ordre des soviets fut qualifié de trotskyste précisément au cours de la période où il aurait dû devenir le nerf de tout le mouvement. Quand, en toute hâte, on décréta l'insurrection pour faire oublier ses propres défaites, il fallut simultanément désigner aussi un soviét par voie de *commandement*. Si l'on ne met pas à nu jusqu'au bout les racines de cette erreur, on peut transformer même le mot d'ordre des soviets en nœud coulant pour étrangler la révolution.

Lénine a expliqué en son temps aux mencheviks que la tâche historique fondamentale des soviets est d'organiser ou d'aider à organiser la conquête du pouvoir pour devenir, au lendemain de la victoire, l'appareil de ce pouvoir. Les épigones — et non les disciples — en tirent comme conclusion qu'on ne peut organiser des soviets qu'à la douzième heure. Ils transforment après coup la généralisation de Lénine en une courte petite recette qui, loin de servir la révolution, la met en danger.

Avant la prise du pouvoir, en octobre 1917, par les soviets bolcheviques, il y avait eu pendant neuf mois des soviets s.r. et mencheviques. Douze ans auparavant, les premiers soviets révolutionnaires avaient existé à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans plusieurs dizaines d'autres villes. Avant que le soviét de 1905 ne s'étendît aux usines et aux fabriques de la capitale, il s'était créé à Moscou pendant la grève un soviét de députés des ouvriers de l'imprimerie. Quelques mois auparavant, en mai 1905, la grève d'Ivanovo-Voznessensk avait fait surgir un organisme dirigeant qui présentait déjà les traits essentiels d'un soviét de députés ouvriers. Plus de douze ans se sont écoulés entre le premier essai de création d'un soviét de députés ouvriers et la gigantesque expérience de l'établissement du pouvoir des soviets. Evidemment, ce terme ne s'applique pas du tout obligatoirement aux autres pays, entre autres à la Chine. Mais s'imaginer que les ouvriers chinois seront capables d'ériger des soviets en se servant d'une courte recette ne substituant à la généralisation de Lénine, c'est remplacer la dialectique de l'action révolutionnaire pour une ordonnance impuissante et ennuyeuse de pédant. Ce n'est

pas à la veille de l'insurrection, avec le mot d'ordre de la conquête immédiate du pouvoir, qu'il faut établir des soviets ; en effet, si les choses en sont arrivées à la conquête du pouvoir, si les masses sont prêtes pour l'insurrection, *sans qu'il existe de soviets*, c'est qu'il y a eu alors d'autres formes et d'autres méthodes d'organisation qui ont permis d'effectuer la besogne de préparation assurant le succès de l'insurrection ; alors la question des soviets n'a plus qu'une importance secondaire, se réduit à un problème d'organisation ou, moins encore, à une question de vocabulaire. La tâche des soviets ne consiste pas simplement à exhorter les masses à l'insurrection ou à réaliser celle-ci, mais bien à *amener les masses au soulèvement à travers les étapes nécessaires*. Au début, le soviet ne gagne pas du tout les masses par le mot d'ordre d'insurrection, mais grâce à d'autres mots d'ordre partiels. Ce n'est que par la suite, pas à pas, qu'il amène les masses à ce mot d'ordre, sans les éparpiller en cours de route, empêchant l'avant-garde de se couper de l'ensemble de la classe. Le plus souvent et surtout, le soviet se constitue sur la base de la lutte gréviste, qui a devant elle une perspective de développement révolutionnaire, mais qui, au moment considéré, se limite à des revendications économiques. Dans l'action, la masse doit sentir et comprendre que le soviet est *son organisation à elle*, qu'il groupe ses forces pour la lutte, pour la résistance, pour l'autoprotection et pour l'offensive. Ce n'est pas dans l'action d'un seul jour, ni en général dans une action faite en un seul coup, qu'elle peut le sentir et le comprendre, mais bien grâce à l'expérience acquise pendant plusieurs semaines, mois, voire années, avec ou sans discontinuité. Voilà pourquoi seule une direction d'épigones et de bureaucrates peut retenir une masse qui se réveille et qui se dresse pour créer des soviets, alors que le pays traverse une époque de secousses révolutionnaires que la classe ouvrière et les paysans pauvres dans les campagnes voient s'ouvrir devant eux la perspective de la conquête du pouvoir, ne serait-ce que dans une étape ultérieure et même si dans l'étape envisagée cette perspective n'est accessible qu'à une minorité. Voilà la conception que nous avons toujours eue des soviets. Nous les avons appréciés en tant que forme d'organisation large et souple ouverte à des masses qui ne font que s'éveiller, dès les premiers pas de leur montée révolutionnaire, et capable d'unir la classe ouvrière dans son ensemble, quel que soit le nombre de tous ceux qui, dans son sein, sont assez développés pour comprendre les problèmes de la conquête du pouvoir.

Faut-il encore citer à ce sujet des témoignages écrits ? Voilà

ce qu'écrivait Lénine au sujet des soviets à l'époque de la première révolution :

« Le parti ouvrier social-démocrate russe n'a jamais renoncé à utiliser, *lors d'une montée révolutionnaire plus ou moins forte*, certaines organisations sans-parti, dans le genre de soviets de députés ouvriers, afin d'augmenter l'influence des social-démocrates sur la classe ouvrière et consolider le mouvement ouvrier social-démocrate. »²²⁶

Les témoignages littéraires et historiques de ce genre que nous pourrions citer sont innombrables. Mais il semble que la question est déjà claire sans cela.

Prenant le contre-pied de cette manière de voir, les épigones ont transformé les soviets en uniforme de parade dont le parti revêt simplement le prolétariat à la veille de la conquête du pouvoir. Mais c'est justement alors qu'il apparaît qu'on ne peut pas improviser des soviets en 24 heures, sur commande, directement dans le but de déclencher l'insurrection. Des expériences de ce genre revêtent inévitablement le caractère d'une fiction, destinée à masquer, par l'apparence rituelle du système soviétique, l'absence des conditions nécessaires à la conquête du pouvoir. C'est ce qui s'est produit à Canton où le soviet a simplement été désigné sur ordre pour respecter le rituel. Voilà où mène la façon dont les épigones posent la question.

Lors de la polémique qui s'est déroulée au sujet des événements de Chine, l'Opposition a été accusée d'une contradiction, paraît-il, flagrante : tandis qu'à partir de 1926 l'Opposition a proposé le mot d'ordre des soviets en Chine, ses représentants s'étaient prononcés contre en Allemagne à l'automne 1923. Jamais peut-être l'esprit de scolastique politique ne s'est manifesté de façon aussi éclatante que dans cette accusation. Oui, nous exigeons qu'on aborde en Chine la création de soviets en tant qu'organisations des ouvriers et des paysans ayant leur valeur propre *en temps voulu, quand le flot montait*. Le sens principal des soviets aurait dû consister à *opposer les ouvriers et les paysans à la bourgeoisie du Guomindang* et à son agence, sa gauche. Le mot d'ordre des soviets en Chine signifiait en premier lieu qu'il fallait rompre le honteux « bloc des quatre classes » qui

226. Lénine, *Œuvres*, VII, p. 215.

conduisait au suicide et faire sortir le P.C. du Guomindang. Le centre de gravité ne se trouvait donc pas dans une forme abstraite d'organisation, mais une ligne de classe. En revanche, en Allemagne, à l'automne 1923, il ne s'agissait que d'une forme d'organisation. Par suite de la passivité extrême, du retard, de la lenteur de la direction de l'Internationale communiste et du K.P.D., on avait laissé passer le moment pour appeler les ouvriers à former des soviets : les comités d'usine, d'eux-mêmes, sous la pression de la base, occupaient dans le mouvement ouvrier allemand en automne 1923 la place qu'auraient prise les soviets, certainement avec beaucoup plus de succès, si le parti communiste avait pratiqué une politique juste et audacieuse. Pendant ce temps, la situation était très grave. Perdre encore du temps, c'était laisser échapper définitivement une situation révolutionnaire. L'insurrection fut finalement mise à l'ordre du jour et en outre son déclenchement prévu dans les délais les plus brefs. Lancer dans de pareilles circonstances le mot d'ordre des soviets aurait été la plus grande bêtise théorique concevable. Le soviets n'est pas un talisman contenant un pouvoir miraculeux. Dans la situation d'alors, des soviets créés à la hâte n'auraient été que des doublures des comités d'usine. Il aurait fallu enlever à ces derniers leurs dernières fonctions révolutionnaires et les transférer aux soviets nouvellement créés, sans autorités encore et jusqu'à quand ? Dans des conditions où chaque jour comptait. On aurait substitué à l'action révolutionnaire le jeu le plus néfaste, celui qui consiste à jouer avec des vétilles dans le domaine de l'organisation.

Il est incontestable que la forme d'organisation soviétique peut avoir une énorme importance, mais seulement quand elle traduit en temps voulu une ligne politique juste. En revanche, elle peut revêtir une signification négative, d'une portée aussi considérable lorsqu'elle devient une fiction, un fétiche, une coquille vide. Des soviets allemands créés au tout dernier moment à l'automne 1923 n'auraient rien apporté de nouveau politiquement, mais ils auraient introduit beaucoup de confusion dans le domaine de l'organisation. A Canton, ce fut pire encore. Le soviets, créé à la hâte pour observer les rites, n'a servi qu'à camoufler un putsch aventuriste. C'est pourquoi nous avons appris après coup que le soviets de Canton était comme un vieux dragon chinois, simplement dessiné sur le papier. La politique des marionnettes et des dragons de papier n'est pas la nôtre. Nous nous opposons à ce qu'on improvise en Allemagne des soviets par télégraphe, en septembre 1923. Nous étions pour

créer des soviets en Chine en 1926. Nous aurions été opposés à la création d'un soviet de carnaval à Canton en décembre 1927. Il n'y a pas là de contradiction. Au contraire, il y a une profonde unité dans la conception de la dynamique du mouvement révolutionnaire et de ses formes d'organisation.

Le problème du rôle et de la signification des soviets qui a été défigurés, embrouillés et obscurcis par la théorie et la pratique appliquées au cours des dernières années, n'a nullement été éclairé dans le *Projet de programme*.

6. *Le problème du caractère de la future révolution chinoise*

Le mot d'ordre de la dictature du prolétariat entraînant derrière lui les paysans pauvres est indissolublement lié au problème du caractère socialiste de la future, de la troisième révolution en Chine. Or, comme il n'y a pas que l'histoire qui se répète et que les erreurs opposées par les hommes à ses exigences se renouvellent aussi, nous entendons déjà formuler l'objection suivante : la Chine n'est pas encore mûre pour la révolution socialiste. Mais c'est là une façon abstraite et morte de poser la question. La Russie, *prise isolément*, était mûre pour le socialisme ? D'après Lénine, non. Elle l'était pour la dictature du prolétariat, l'unique méthode pour résoudre les problèmes nationaux urgents. Or la destinée de la dictature dans son ensemble est déterminée en dernière analyse par la marche de l'évolution *mondiale*, ce qui n'exclut pas, mais, au contraire, présuppose évidemment une politique juste de la dictature prolétarienne, la consolidation et le développement de l'alliance des ouvriers et des paysans, le recours à toutes les mesures favorisant l'adaptation d'une part aux conditions nationales et, de l'autre, à la marche de l'évolution mondiale. C'est également entièrement vrai pour la Chine.

Dans le même article, « sur notre révolution », (16 janvier 1923), dans lequel Lénine établit que les traits originaux de la Russie reproduisent dans leur développement les particularités de l'évolution des pays de l'Orient, il qualifie d'« infiniment banal » l'argument de la social-démocratie européenne qui affirme que « nous ne sommes pas assez grands pour atteindre le socialisme, que nous n'avons pas, suivant l'expression de toutes sortes de « savants » messieurs de chez eux, les prémisses économiques objectives du socialisme ». Mais si Lénine se moque des « savants » messieurs, ce n'est pas parce qu'il

reconnait lui-même l'existence des fondements économiques du socialisme en Russie, permettant de construire le socialisme par ses propres forces, mais parce qu'il ne découle nullement de leur absence — qu'il faille renoncer à la conquête du pouvoir comme le pensaient et continuent à le penser encore les pédants et les philistins. Dans cet article, Lénine répond pour la cent unième ou la mille et unième fois aux sophismes des héros de la II^e Internationale : « Cette thèse incontestable (que la Russie n'était pas mûre pour le socialisme) n'est pas décisive pour juger notre révolution. »²²⁷ Voilà ce que ne veulent ni ne peuvent comprendre les auteurs du *Projet de programme*. En elle-même, la thèse du défaut de maturité économique et culturelle, aussi bien de la Russie que de la Chine — et évidemment plus encore de la Chine que de la Russie — ne peut être contestée. Mais on ne peut nullement en déduire que le prolétariat doit renoncer au pouvoir quand cette conquête est dictée par toute l'ambiance historique et par une situation révolutionnaire dans le pays.

La question historique concrète, politique, actuelle se réduit à savoir non pas si la Chine est économiquement mûre pour établir son propre socialisme, mais bien de savoir si, dans le domaine politique, elle est mûre pour la dictature du prolétariat. Ces deux questions ne sont nullement identiques. Elles le seraient s'il n'existait dans le monde une loi du développement inégal. Dans le cas présent, cette loi, qui s'étend entièrement aux rapports réciproques de l'économie et de la politique, est parfaitement applicable. La Chine est-elle donc mûre pour la dictature du prolétariat? Seule l'expérience de la lutte peut répondre d'une façon incontestable à cette question. Pour cette raison même, la lutte seule peut décider quand et dans quelles conditions s'effectuera l'unification, la libération et la renaissance de la Chine. Qui dit que la Chine n'est même pas mûre pour la dictature du prolétariat affirme par là même que la troisième révolution chinoise est ajournée pour de nombreuses années.

Il ne resterait certainement guère d'espoir si les survivances du féodalisme étaient réellement *dominantes* dans l'économie chinoise comme l'affirment les dirigeants du C.E. de l'I.C. Mais heureusement, des *survivances*, de façon générale, ne peuvent pas dominer. Sur ce point-là non plus, le *Projet de programme* ne répare pas les erreurs commises, mais au contraire les réaffirme

227. *Ibidem*, II, pp. 118-119.

de façon détournée et nébuleuse. Le projet parle de « la prédominance des rapports féodaux moyenâgeux aussi bien dans l'économie du pays que dans sa superstructure politique ». C'est radicalement faux. Que signifie *prédominance*? S'agit-il du nombre de personnes concernées? Ou du rôle dominant et dirigeant qu'elles jouent dans l'économie du pays? Une croissance interne extrêmement rapide de l'industrie fondée sur l'importance du capital commercial et bancaire et sur sa conquête du pays, la dépendance complète dans laquelle se trouvent les régions paysannes les plus importantes par rapport au marché, le rôle énorme et grandissant du commerce extérieur, la subordination totale aux villes des campagnes chinoises, tous ces faits affirment la prédominance totale, la domination directe des rapports capitalistes en Chine. Les rapports sociaux de servage et de demi-servage sont certes très importants. Ils remontent en partie à l'époque féodale, mais ils sont pour une autre part des formations nouvelles, des résurgences du passé dues au retard du développement des forces productives, à la surpopulation agraire, à l'action du capital commercial et usuraire, etc. Mais ce qui *domine*, ce ne sont pas les rapports « féodaux » (ou plus exactement le servage et en général les rapports précapitalistes), mais bien les rapports capitalistes. C'est seulement ce rôle prédominant des rapports capitalistes qui permet d'ailleurs d'envisager sérieusement la perspective de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution nationale. Autrement, les extrêmes ne se rejoindraient pas.

« La force du prolétariat dans n'importe quel pays capitaliste est infiniment plus grande que la proportion du prolétariat dans la population totale. Cela parce que le prolétariat commande économiquement le centre et les nerfs de tout le système de l'économie capitaliste et aussi parce que, dans le domaine économique et politique, le prolétariat exprime sous la domination capitaliste les intérêts *réels* de l'énorme majorité des travailleurs.

Aussi le prolétariat, même lorsqu'il constitue une minorité dans la population (ou quand c'est l'avant-garde du prolétariat, consciente et vraiment révolutionnaire, qui constitue cette minorité), est capable de renverser la bourgeoisie et d'entraîner à ses côtés de nombreux alliés venus de la masse des semi-prolétaires et des petits-bourgeois, masse qui ne se prononcera jamais à l'avance pour la domination du prolétariat, qui ne comprendra pas

les conditions et les tâches de cette domination, mais se convaincra seulement par son expérience ultérieure, de l'inéluctabilité, de la justice, de la légitimité de la dictature prolétarienne. »²²⁸

Le rôle du prolétariat chinois dans la production est déjà considérable. Il ne fera que grandir au cours des années qui viennent. Comme l'ont montré les événements, son rôle politique aurait pu être grandiose. Mais toute la ligne de conduite de la direction a été orientée contre la possibilité offerte au prolétariat de s'assurer du rôle dirigeant.

Le projet de programme dit que la construction du socialisme en Chine ne pourra réussir qu'« à condition d'être directement appuyée par les pays de dictature prolétarienne ». Ainsi reconnaît-on ici à propos de la Chine ce que le parti a toujours admis en ce qui concerne la Russie. Mais s'il n'existe pas en Chine des forces internes suffisantes pour construire *par elles-mêmes* la société socialiste, alors, conformément à la théorie Staline-Boukharine, le prolétariat chinois ne devrait pas prendre le pouvoir, à aucune étape de la révolution. Ou bien le fait que l'U.R.S.S. existe résout-il la question en sens inverse ? Alors, il se trouve que notre technique serait suffisante pour construire la société socialiste non seulement chez nous en U.R.S.S. mais aussi en Chine, c'est-à-dire dans deux grands pays les plus arriérés au point de vue économique avec une population de 600 millions d'habitants. Ou bien peut-on admettre en Chine le caractère *inéluçtable* de la dictature du prolétariat parce que cette dictature sera introduite dans le circuit de la révolution socialiste mondiale et deviendra non seulement un chaînon de celle-ci mais aussi une de ses forces motrices ? Mais c'est précisément de cette façon que Lénine posait le problème de la révolution d'Octobre, dont l'« originalité » consiste précisément dans un développement analogue à celui des pays d'Orient. Nous voyons ainsi comment la théorie révisionniste du socialisme dans un seul pays, créée en 1925 pour combattre le « trotskysme », sème le trouble et la confusion chaque fois qu'est abordé un problème révolutionnaire important et nouveau.

Le *Projet de programme* va plus loin encore dans cette voie. Il oppose à la Chine et à l'Inde « la Russie d'avant 1917 », la

228. *Ibidem*, XVI, p. 458.

Pologne (« etc. ») comme des pays « disposant d'un certain *minimum* d'industrie suffisant pour construire triomphalement le socialisme », ou bien (comme on le dit d'une façon plus précise et plus erronée ailleurs) comme des pays qui ont « les bases matérielles nécessaires et suffisantes pour construire le socialisme intégral ». Il s'agit ici, comme nous le savons déjà, d'un véritable jeu de mots au sujet de l'expression de Lénine sur les bases « nécessaires et suffisantes ». Il s'agit là d'une tricherie inadmissible, car Lénine énumère avec précision les *bases politiques et d'organisation*, y compris celles de la *technique*, de la *culture* et du *rôle international*. Mais l'essentiel demeure le problème de savoir *comment* on peut déterminer *a priori* le *minimum d'industrie* suffisant pour construire le socialisme complet, alors qu'il s'agit d'une lutte mondiale entre deux systèmes économiques, entre deux régimes sociaux, et qu'en outre notre base *économique* dans cette lutte est infiniment plus faible ?

Si l'on ne considère que le levier économique, il est clair que le nôtre, celui de l'U.R.S.S. et à plus forte raison celui de la Chine et de l'Inde, est infiniment moins puissant que celui du capitalisme mondial. Mais le problème tout entier sera résolu par la *lutte révolutionnaire* entre deux systèmes, lutte d'envergure mondiale. Dans la lutte politique, le levier le plus puissant est *de notre côté*, ou, pour parler plus exactement, peut et doit, si l'on pratique une politique juste, tomber entre nos mains.

Toujours dans le même article « Sur notre révolution », après les mots « pour créer le socialisme il faut un certain niveau culturel », Lénine fait remarquer : « Quoique personne ne puisse dire quel est ce niveau. » Pourquoi personne ne peut-il le dire ? Parce que cette question est résolue par la lutte, par l'émulation *d'envergure mondiale* entre deux systèmes sociaux et deux cultures. Rompant complètement avec cette pensée de Lénine, qui se déduit du fond même du problème, le projet de programme affirme que la Russie d'avant 1917 possédait précisément ce « minimum de technique » et par conséquent aussi de culture, nécessaire pour construire le socialisme dans un seul pays. Les auteurs du projet tentent de dire dans le programme qu'*a priori*, « personne ne peut dire »...

Il est impossible, il est absurde de chercher le critère d'un « minimum suffisant » dans une statistique nationale (« Russie d'avant 1917 ») alors que tout le problème se résout par la dynamique révolutionnaire. C'est sur ce critère mensonger, arbitraire, isolé au point de vue national, que repose précisément la base théorique de l'esprit national borné en politique qui est la

source d'inévitables errements nationaux-réformistes et sociaux-patriotes dans l'avenir.

7. *De l'idée réactionnaire des « partis ouvriers et paysans biclassistes » pour l'Orient.*

Les leçons de la seconde révolution chinoise sont des enseignements pour toute l'Internationale communiste, mais avant tout les pays d'Orient.

Tous les arguments présentés pour défendre la ligne menchevique dans la révolution chinoise devraient avoir, si on les prenait au sérieux trois fois plus de force appliquée à l'Inde. Le joug de l'impérialisme a là-bas, dans cette colonie classique, des formes infiniment plus directes et concrètes qu'en Chine. Les survivances des rapports féodaux, c'est-à-dire du servage, sont dans l'Inde incomparablement plus profondes et considérables. Néanmoins (et pour parler plus exactement, précisément pour cette raison), les méthodes appliquées en Chine et qui ont ruiné la révolution, auront aux Indes des conséquences encore plus funestes. Seul un mouvement immense et indomptable des masses populaires qui, en raison même de son envergure et de son caractère indomptable, de ses buts et de ses liens internationaux, ne peut tolérer dans sa direction aucune demi-mesure, aucune compromission, aucun opportunisme, ne pourra renverser les hobereaux indiens, la bureaucratie anglo-saxonne et l'impérialisme britannique.

La direction de l'Internationale communiste a déjà fait aux Indes pas mal de fautes. Les circonstances n'ont pas encore permis à ces erreurs de se manifester sur une échelle aussi vaste qu'en Chine. On peut donc espérer que les enseignements des événements chinois permettront de mieux redresser à temps la ligne politique de la direction en Inde et dans les autres pays d'Orient.

Pour nous, la question cardinale est ici, comme partout et toujours, celle du P.C., de son indépendance complète, de son caractère de classe intransigeant. Dans cette voie, le plus grand danger est celui de la création de soi-disant partis « ouvriers et paysans » dans les pays orientaux.

A partir de 1924, qui comptera comme l'année de la révision ouverte de toute une série des thèses fondamentales de Marx et de Lénine, Staline a mis en avant la formule « des partis ouvriers et paysans biclassistes pour les pays de l'Orient ». Elle était

encore basée sur ce même joug national qui servit en Orient de camouflage à l'opportunisme au même titre que la « stabilisation » en Occident. Les télégrammes d'Inde, ainsi que du Japon, où il n'y a pas d'oppression nationale, ont souvent annoncé au cours de la dernière période des interventions de « partis ouvriers et paysans » provinciaux, elles en parlent toutes comme d'organisations proches, amies de l'I.C., presque comme d'organisations « siennes », sans toutefois dessiner concrètement leur silhouette politique, en un mot de la façon dont on parlait et écrivait encore très récemment à propos du Guomindang.

Déjà la *Pravda* assurait en 1924 :

« Certains indices montrent que le mouvement de libération nationale en Corée, prend graduellement forme au point de vue organisation, adoptant celle de la création d'un parti ouvrier et paysan. »²²⁹

Entre-temps, Staline enseignait aux communistes de l'Orient :

« Les communistes doivent passer de la politique du front unique national [...] à celle du bloc révolutionnaire des ouvriers et de la petite bourgeoisie. Dans de tels pays, ce bloc peut prendre la forme d'un parti unique, parti ouvrier et paysan, dans le genre du Guomindang. »²³⁰

Les petites « réserves » qui suivaient au sujet de l'autonomie des partis communistes (sans doute conforme à l'« autonomie » du prophète Jonas dans le ventre de la baleine) ne servaient que de camouflage. Nous sommes profondément convaincus que le VI^e congrès devrait dire que, dans ce domaine, la moindre équivoque est funeste et sera repoussée. Il s'agit là d'une façon tout à fait nouvelle, complètement fautive, entièrement anti-marxiste, de poser la question fondamentale du parti, de ses rapports avec la classe et les classes.

On a défendu la nécessité pour le parti d'entrer dans le Guomindang en assurant que ce dernier, par sa composition sociale, était un parti des ouvriers et des paysans, que les 9/10 du Guomindang — ce chiffre fut répété des dizaines de fois —

229. *Pravda*, 2 mars 1924.

230. Staline, *Les Questions du Léninisme* (1928), p. 264.

appartenaient à la tendance révolutionnaire et étaient prêts à marcher la main dans la main avec le parti communiste. Pourtant, au moment des coups d'Etat de Shanghai et Wuhan et après, ces révolutionnaires du Guomindang, ces 9/10, disparurent comme s'ils étaient tombés à l'eau. Personne n'en a retrouvé les traces. Et les théoriciens de la collaboration des classes en Chine, Staline, Boukharine, etc., ne se sont même pas donnés la peine d'expliquer où étaient allés se loger les 9/10 des membres du Guomindang, les 9/10 d'ouvriers et paysans, révolutionnaires, sympathisants, tout à fait « siens » ? Pourtant la réponse qu'appelle cette question a une importance décisive pour comprendre le destin de tous ces partis « biclassistes » prêchés par Staline et pour en concevoir plus clairement l'idée même, laquelle nous rejette très loin en arrière non seulement du programme du V.K.P. (b) de 1919, mais même du *Manifeste du parti communiste* de 1847.

La question de savoir où ont disparu les fameux 9/10 ne nous apparaîtra clairement que si nous comprenons l'impossibilité, 1° de l'existence d'un parti biclassiste, c'est-à-dire d'un parti de deux classes exprimant simultanément deux lignes historiques qui s'excluent mutuellement, celle du prolétariat et celle de la petite bourgeoisie, 2° qu'on ne peut fonder dans la société capitaliste un parti paysan jouant un rôle indépendant, c'est-à-dire exprimant les intérêts de la paysannerie en même temps qu'indépendant du prolétariat et de la bourgeoisie.

Le marxisme a toujours enseigné, et le bolchevisme a repris, que le prolétariat et la paysannerie sont des classes différentes, qu'il est faux d'identifier de quelque façon que ce soit, leurs intérêts dans la société capitaliste, qu'un paysan ne peut adhérer au parti communiste que pour autant qu'il passe du point de vue du propriétaire à celui du prolétariat. Sous la dictature du prolétariat, l'alliance des ouvriers et des paysans n'infirme pas cette thèse, mais, dans une situation différente, elle la confirme par d'autres voies. S'il n'y avait pas des classes *diverses* ayant des intérêts *différents*, il ne serait non plus question d'*alliance*. Celle-ci n'est compatible avec la révolution socialiste que pour autant qu'on l'introduise dans le cadre de fer de la dictature prolétarienne. On ne peut concilier chez nous l'existence de cette dictature avec celle d'une Ligue soi-disant paysanne, précisément parce que toute organisation paysanne « ayant sa valeur propre », prétendant résoudre les problèmes politiques qui se posent à toute la nation, finira inévitablement en devenant un instrument entre les mains de la bourgeoisie.

Les organisations qui, dans les pays capitalistes, s'intitulent partis paysans constituent en réalité une variété des partis bourgeois. Tout paysan qui n'adopte pas l'attitude du prolétaire en abandonnant le point de vue du propriétaire sera inévitablement entraîné par la bourgeoisie dans les questions fondamentales de la politique. Il va de soi que tout parti bourgeois, qui s'appuie ou qui veut s'appuyer sur les paysans et, si c'est possible, sur les ouvriers, est obligé de se camoufler, c'est-à-dire de se vêtir de teintes combinant plusieurs couleurs. La fameuse idée des partis « ouvriers et paysans » semble être conçue spécialement pour camoufler les partis bourgeois obligés de chercher un appui chez les paysans, mais disposés à englober aussi dans leurs rangs des ouvriers. Désormais le Guomintang est entré pour toujours dans l'histoire comme type classique d'un parti de ce genre.

Comme on le sait, la société bourgeoise est construite de façon à ce que les masses non possédantes, mécontentes et trompées, se trouvent en bas tandis que les escrocs satisfaits sont en haut. C'est suivant ce principe qu'est également établi tout parti bourgeois s'il est vraiment un parti, c'est-à-dire s'il embrasse la masse dans des proportions assez considérables. Il n'y a dans la société divisée en classes qu'une minorité d'exploiteurs, d'escrocs et de profiteurs. Aussi tout parti capitaliste est-il obligé de reproduire et de refléter d'une façon ou de l'autre dans ses rapports internes les rapports qui existent dans la société bourgeoise en général. Dans tout parti bourgeois de masse, la base est plus démocratique, plus « à gauche » que le sommet. C'est vrai pour le Zentrum allemand, pour les radicaux français et d'autant plus pour la social-démocratie. C'est pour cela que les jérémiades inlassables de Staline-Boukharine, etc., se plaignant de ce que la base « gauche » du Guomintang, les sommets, sont tellement naïves et sans excuses. Ce que l'on présente dans ces bizarres jérémiades comme un malentendu éphémère, gênant et qu'il fallait éliminer par des mesures d'organisation, des instructions et des circulaires, est en réalité le trait caractéristique essentiel d'un parti bourgeois, surtout au cours d'une époque révolutionnaire.

C'est bien sous cet angle qu'il faut juger l'argument fondamental des auteurs du *Projet de programme* défendant tous les blocs opportunistes en général, tant en Angleterre qu'en Chine. Selon eux, la fraternisation avec les sommets se fait exclusivement dans l'intérêt de la base. Comme on le sait, l'Opposition exigeait que le parti sortît du Guomintang. « On se demande pourquoi, dit Boukharine. Parce qu'en haut les chefs du Guo-

mindang hésitent (?). Et la masse du Guomindang, n'est-ce que du bétail ? Depuis quand décide-t-on de l'attitude envers une organisation de masse d'après ce qui se passe dans sa « sphère la plus élevée ²³¹ » ?

Il semble invraisemblable qu'un argument pareil puisse être avancé dans un parti révolutionnaire. « Et la masse du Guomindang, n'est-ce que du bétail ? » demande Boukharine. Certainement, c'est du cheptel. Dans tout parti bourgeois, la masse est toujours un cheptel, quoiqu'elle le soit à des degrés divers. Mais enfin, pour nous, ce n'est pas un cheptel ? En effet, mais, précisément, c'est pour cela qu'il nous est interdit de la pousser dans les bras de la bourgeoisie *en camouflant celle-ci sous le nom de parti ouvrier et paysan*. C'est justement pour cela qu'il nous est interdit de subordonner le parti du prolétariat à celui de la bourgeoisie, mais qu'au contraire nous devons à chaque pas les opposer l'un à l'autre. Le sommet du Guomindang, dont Boukharine parle avec ironie comme de quelque chose de secondaire, est en réalité l'âme du Guomindang, son essence sociale.

La bourgeoisie n'est certes dans le parti qu'un « sommet » comme elle l'est aussi dans la société. Mais ce sommet est puissant par son capital, ses connaissances, ses relations, la possibilité qu'il a toujours de s'appuyer sur les impérialistes et surtout par son pouvoir de fait dans l'Etat et dans l'armée, qui se confond intimement avec la direction du Guomindang lui-même. C'est lui justement qui a rédigé les lois contre les grèves, étouffé les interventions des paysans, refoulé les communistes dans l'ombre, leur permettant dans le meilleur des cas, de ne constituer que le tiers de leur parti, leur faisant jurer de placer le sun yatsénisme petit-bourgeois au-dessus du marxisme ²³². La base se rapprochait de ce sommet et lui servait, comme Moscou, de point d'appui « à gauche » tandis que les généraux, les compradores, les impérialistes, l'appuyaient sur sa droite. Consi-

231. Boukharine, *La situation actuelle dans la révolution chinoise*.

232. Au lendemain du « petit coup d'Etat de Canton », l'événement fut caché par la presse de l'I.C. Tchiang avait fait adopter par l'exécutif du Guomindang la décision d'interdire toute réserve sur Sun Yat-sen ou « ses principes », d'exiger du P.C. la remise d'une liste de ses adhérents membres du Guomindang, d'interdire aux membres du P.C. d'occuper certaines responsabilités : en outre, ils ne devaient pas constituer plus d'un tiers du total des membres des comités municipaux, provinciaux et du comité central : tout recrutement leur était en outre interdit dans le Guomindang. Ces conditions furent acceptées par le délégué de Moscou, Borodine, et les dirigeants du P.C.C. protestèrent en vain.

dérer le Guomindang non comme *un parti bourgeois, mais comme une arène neutre dans laquelle on lutte pour avoir les masses avec soi*, lancer comme un atout les 9/10 de « base de gauche » pour masquer la question de savoir qui est maître dans la maison, signifiait consolider la puissance et le pouvoir du « sommet » : c'était l'aider à transformer les masses de plus en plus nombreuses en « cheptel » et préparer, dans les conditions les plus favorables dans ce sommet, le coup d'Etat de Shanghai. Se fondant sur l'idée réactionnaire du « parti biclassiste », Staline et Boukharine s'imaginaient que les communistes obtiendraient avec les « gauches » la majorité dans le Guomindang et par là le pouvoir dans le pays, puisqu'en Chine le pouvoir est aux mains du Guomindang. En d'autres termes, ils s'imaginaient que, *par de simples réélections dans les congrès du Guomindang, le pouvoir passerait des mains de la bourgeoisie à celles du prolétariat*. Peut-on concevoir dévotion plus attendrissante, plus idéaliste à l'égard de la « démocratie du parti »... quand c'est d'un parti bourgeois qu'il s'agit ? Car l'armée, la bureaucratie, la presse, les capitaux sont entre les mains de la bourgeoisie. C'est justement pour cette raison aussi qu'elle tient le gouvernail du parti au pouvoir. Le « sommet » bourgeois ne tolère ou n'a toléré « 9/10 » de « gauches » (et de gauches de *cette sorte*) que dans la mesure où ils ne portent pas atteinte à l'armée, à la bureaucratie, à la presse, aux capitaux. Grâce à ces puissants moyens, le sommet bourgeois maintient dans la soumission non seulement 9/10 des membres « de gauche » du parti, mais les masses populaires dans leur ensemble. Or la théorie du bloc des classes, la théorie du Guomindang comme parti ouvrier et paysan aide de son mieux la bourgeoisie. En revanche, quand la bourgeoisie se heurte ensuite en ennemie aux masses et les mitraille, dans cette collision entre deux forces réelles, la bourgeoisie et le prolétariat, on n'entend même pas bêler les fameux 9/10. La pitoyable fiction démocratique disparaît sans laisser de traces devant la sanglante réalité de la lutte des classes.

Voilà, le mécanisme politique véritable, l'unique possible des « partis ouvriers et paysans biclassistes en Orient ». Il n'en existe et n'en existera pas d'autres.

Quoique l'idée des partis biclassistes cite dans l'exposé des motifs l'oppression nationale qui abroge prétendument la doctrine de Marx sur les classes, nous connaissons déjà des avortons « ouvriers et paysans » au Japon où il n'existe pas de joug national. Mais cela ne suffit pas : l'affaire ne se borne pas au seul

Orient. L'idée « biclassiste » essaie de s'universaliser. Dans ce domaine, la tentative qui fut la plus caricaturale, fut celle, mentionnée plus haut, que fit le C.P.A. en soutenant la candidature présidentielle du sénateur bourgeois « anti-trust » LaFollette, afin d'amener ainsi les *farmers* américains à la révolution sociale. Pepper, le théoricien de la manœuvre, un de ceux qui assassinèrent la révolution hongroise parce qu'il n'avait pas remarqué la paysannerie magyare²³³, fit en Amérique, sans doute par désir de compenser, un gros effort pour détruire le C.P.A. en le dissolvant parmi les *farmers*. La théorie de Pepper consistait en ce que la super-plus-value du Capital américain transforme le prolétariat d'Amérique en aristocratie ouvrière mondiale ; en revanche, la crise agraire ruinerait les farmers et les pousserait dans la voie de la révolution socialiste. Le parti, comptant quelques milliers de membres, surtout des immigrés, aurait dû, selon la conception de Pepper, s'emboîter avec les farmers, par l'intermédiaire d'un parti bourgeois et, après avoir formé un parti « biclassiste », assurer la révolution socialiste devant la passivité ou la neutralité d'un prolétariat corrompu par la super-plus-value. Cette idée délirante a eu des partisans et des semi-partisans dans les sphères supérieures de l'I.C. Pendant plusieurs semaines, la balance a oscillé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre jusqu'à ce qu'on fit enfin une concession à l'A B C du marxisme — on disait en coulisses « aux préjugés du trotskysme » — Il fallut attraper au lasso le C.P.A. des mains du parti de LaFollette²³⁴, lequel mourut avant son fondateur.

Tout ce que le nouveau révisionnisme invente d'abord pour

233. L'accusation portée ici par Trotsky contre Pepper démontre que les reproches politiques qu'il lui faisait s'adressaient non à lui personnellement mais aux dirigeants dont il était, qui avaient dressé en Hongrie la paysannerie contre le pouvoir des conseils. Il n'y avait pas eu en Hongrie de confiscation suivie de partage des terres ; sans tenir compte des aspirations paysannes, les communistes avaient décidé la socialisation de toutes les terres et leur mise en exploitation collective sans transition, ce qui parut aux paysans pauvres et moyens une pure et simple spoliation et les amena à soutenir les grands propriétaires qui étaient l'âme de la contre-révolution. Lénine critiqua vigoureusement cette politique opposée à la sienne.

234. Dans *American Communism and Soviet Russia*, l'historien du P.C. américain Theodore Draper écrit, p. 75, que le Federated Farmer-Labor Party (F.F.-L.P.) était venu au monde « mort-né ». L'entreprise de LaFollette, la création d'un « troisième parti », se poursuivit jusqu'à la candidature de sénateur progressiste aux présidentielles de novembre 1924 auxquelles il obtint 4 825 000 voix (contre 15 720 000 au républicain Coolidge, 8 380 000 au démocrate Davis, 33 300 à W. Z. Foster, candidat d'un P.C. désormais déchainé contre LaFollette « instrument du grand capital », « candidat des gangsters de la politique », « ennemi du mouvement ouvrier », etc.

l'Orient est ensuite transporté en Occident. Si Pepper tenta de l'autre côté de l'Océan de violer l'histoire avec son parti biclassiste, les derniers renseignements reçus montrent que l'entreprise menée avec le Guomindang a trouvé des imitateurs en Italie où l'on tente, paraît-il, d'imposer à notre parti le mot d'ordre monstrueux d'une « assemblée républicaine (?) s'appuyant (!) sur des comités ouvriers et paysans. »²³⁵ Dans ce mot d'ordre, l'esprit de Tchiang Kai-chek donne l'accolade à celui de Hilferding²³⁶. Vraiment, en arriverons-nous là ?

Pour conclure, il nous reste encore à rappeler que l'idée d'un parti « ouvrier et paysan » rejette de l'histoire du bolchevisme toute la lutte contre les populistes, sans laquelle il n'y aurait pas de parti bolchevique. Quelle était la signification de cette lutte historique ? Lénine écrivait en 1900 sur les socialistes révolutionnaires :

« L'idée fondamentale de leur programme n'était nullement qu'il fallait une « alliance des forces » entre le prolétariat et la paysannerie ; mais qu'il n'y avait pas un *abîme de classe* entre l'un et l'autre, qu'il ne fallait pas tracer une ligne de démarcation de classe entre eux ; que la conception social-démocrate du caractère petit-bourgeois de la paysannerie, la distinguant du prolétariat, était radicalement fautive »²³⁷.

En d'autres termes, le parti biclassiste, ouvrier et paysan, est l'idée cardinale du populisme russe. Ce n'est qu'en luttant contre elle que le parti d'avant-garde prolétarienne dans la Russie paysanne a pu se développer.

235. Le mot d'ordre d' « assemblée républicaine sur la base des comités ouvriers et paysans » avait été lancé par le P.C. italien en juin 1925 comme réponse à « l'Aventin » — la réunion des députés opposés au fascisme qui avaient quitté l'assemblée en signe de protestation au cours de la crise qui avait suivi le meurtre de Matteotti. Il était une combinaison curieuse de préoccupations et d'orientations contradictoires : appel unitaire aux partis ouvriers pour une action sur une base démocratique, mais aussi front unique « à la base ». Il avait été réaffirmé et placé au premier plan par la conférence de Basilea en janvier de 1928 — à propos de laquelle Trotsky avait sans doute été informé.

236. Rudolf Hilferding (1877-1941), d'origine autrichienne, médecin et économiste (auteur de *Finanzkapital*), dirigeant social-démocrate allemand, avait appartenu à l'U.S.P.D. (social-démocrates indépendants) et défendu avec sa majorité l'idée d'une combinaison entre le pouvoir d'une assemblée élue au suffrage universel et celui des conseils ouvriers.

237. Lénine, *Œuvres*, XI, p. 198.

Lénine répéta, avec ténacité, inlassablement, à l'époque de la révolution de 1905 :

« Se méfier de la paysannerie, *s'organiser indépendamment d'elle*, être prêt à lutter contre elle, pour autant qu'elle intervienne d'une façon réactionnaire ou anti-prolétarienne »²³⁸.

Lénine écrivait en 1906 :

« Un dernier conseil : prolétaires et semi-prolétaires des villes et des campagnes, organisez-vous séparément. Ne faites confiance à aucun petit propriétaire, même petit, même « travailleur » [...] Nous soutenons entièrement le mouvement paysan, mais nous devons nous souvenir que c'est le mouvement d'une autre classe, *pas de celle* qui peut accomplir et qui accomplira le bouleversement socialiste »²³⁹.

Peut-on condamner de façon plus cinglante, plus impitoyable, plus meurtrière, l'idée même d'un parti ouvrier et paysan ? Quant à Staline, il enseigne :

« Le bloc révolutionnaire, anti-impérialiste [...] peut prendre, mais ne doit pas toujours (!) obligatoirement (!) prendre la forme d'un parti ouvrier et paysan unique, lié au point de vue de sa forme par une plate-forme unique »²⁴⁰.

Lénine enseignait que l'alliance des ouvriers et des paysans *ne devait en aucun cas et à aucun moment*, conduire à l'unification des partis. Staline, lui, ne fait à Lénine qu'une concession : d'après lui, le bloc des classes doit prendre « la forme d'un parti unique, d'un parti ouvrier et paysan, dans le genre du Guomindang », cela *n'est pas toujours obligatoire*. Merci tout au moins pour cette restriction.

C'est avec la même intransigeance que Lénine pose la question à l'époque de la révolution d'Octobre. Généralisant l'expérience des trois révolutions russes, Lénine, à partir de 1918,

238. *Ibidem*, VI, p. 113.

239. *Ibidem*, IX, p. 410.

240. Staline, *Les Questions du Léninisme*, 1928, p. 265.

ne laisse échapper aucune occasion de répéter que, dans une société où prédominent les rapports capitalistes, il y a deux forces qui décident : la bourgeoisie et le prolétariat.

« Si le paysan ne suit pas les ouvriers, il marche à la remorque de la bourgeoisie ; il n'y a pas et ne peut y avoir de milieu »²⁴¹.

Pourtant un « parti ouvrier et paysan » représente précisément une tentative de donner une solution moyenne.

Si l'avant-garde du prolétariat russe ne s'était pas opposée à la paysannerie, si elle n'avait pas mené une lutte sans merci contre la confusion petite-bourgeoise de cette paysannerie, elle se serait inévitablement dissoute elle-même dans les éléments petits-bourgeois, par l'intermédiaire du parti s.r. ou de quelque autre « parti biclassiste », lequel, à son tour, l'aurait inévitablement soumise à la direction de la bourgeoisie. Pour arriver à l'alliance révolutionnaire avec la paysannerie — et ce n'est pas sans peine qu'on y arrive — il faut au préalable que l'avant-garde prolétarienne et, par elle, la classe ouvrière dans son ensemble, s'affranchisse des masses populaires petites-bourgeoises ; cela ne se peut qu'en éduquant le parti prolétarien dans un esprit d'intransigeance de classe bien trempé.

Plus le prolétariat est jeune, plus ses « liens » de parenté avec la paysannerie sont récents et intimes, plus la proportion de la population qu'elle constitue est grande et plus la lutte contre toute alchimie politique « biclassiste » revêt d'importance. En Occident, l'idée du parti ouvrier et paysan est simplement ridicule. En Orient, elle est funeste. En Chine, aux Indes, au Japon, elle est l'ennemie mortelle, non seulement de l'hégémonie du prolétariat dans la révolution, mais aussi de l'autonomie la plus élémentaire de l'avant-garde prolétarienne. Le parti ouvrier et paysan ne peut être qu'une base, un écran, un tremplin pour la bourgeoisie.

Fatalement, dans cette question essentielle pour tout l'Orient, le révisionnisme actuel ne fait aussi que répéter les erreurs de l'ancien opportunisme social-démocrate d'avant la révolution. La majorité des chefs de la social-démocratie européenne considèrerait comme une erreur notre lutte contre les s.r. et recommandait avec insistance la fusion des deux partis, pensant

241. Lénine, *Œuvres*, XVI, « 1919 », p. 219.

que pour l' « Orient » russe, le parti ouvrier et paysan viendrait à point. Si nous avions écouté ces conseils, nous n'aurions jamais réalisé ni l'alliance des ouvriers et des paysans, ni la dictature du prolétariat. Le parti ouvrier et paysan « biclassiste » des s.r. devint chez nous, et il ne pouvait pas en être autrement, une agence de la bourgeoisie impérialiste ; autrement dit, il tenta vainement de jouer le rôle historique que, de façon différente, « originale », à la manière chinoise et grâce aux révisionnistes du bolchevisme, le Guomindang joua avec succès. Sans condamnation impitoyable de l'idée même des partis ouvriers et paysans en Orient, il n'y a pas et il ne peut y avoir de programme de l'Internationale communiste.

8. *Il faut vérifier ce qu'a donné l'Internationale paysanne*

Une des principales, sinon la plus importante des accusations lancées contre l'Opposition, fut d'avoir « sous-estimé » la paysannerie. Sur ce point aussi la vie a apporté sa leçon tant à l'intérieur du pays que sur le plan international. Les dirigeants officiels ont été coupables sur toute la ligne de *sous-estimer le rôle et l'importance du prolétariat par rapport à la paysannerie*. On peut envisager sur ce point les erreurs les plus graves dans le domaine économique, politique, international.

Il y a là la base de toutes les fautes commises à l'intérieur en 1923, une sous-estimation de l'importance, par rapport à l'ensemble de l'économie nationale et à l'alliance avec la paysannerie, de l'industrie d'Etat sous l'autorité du prolétariat qui la gère. En Chine, la révolution a été perdue du fait de l'incompréhension du rôle dirigeant décisif du prolétariat dans la révolution agraire. C'est du même point de vue qu'il faut vérifier et apprécier l'activité de l'Internationale paysanne qui ne fut depuis le début qu'une simple expérience exigeant en outre la plus grande circonspection et beaucoup de rigueur dans le choix des moyens et leur conformité aux principes : il n'est pas difficile de comprendre pourquoi.

La paysannerie, du fait de son histoire et de ses conditions de vie, est la moins internationale de toutes les classes. Ce que l'on appelle l'originalité nationale a précisément sa source principale dans la paysannerie. On ne peut l'entraîner — et encore seulement ses masses semi-prolétariennes — dans la voie internationale que sous la direction du prolétariat. Ce n'est que dans la mesure où la paysannerie indigène s'arrache, grâce au

prolétariat, à l'influence de la bourgeoisie indigène, et apprend ainsi à voir en lui non seulement son allié mais son guide, qu'il est possible de l'entraîner sur le chemin de la politique internationale. Quant aux tentatives de grouper la paysannerie des différents pays en une organisation internationale par-dessus la tête du prolétariat et en dehors des partis communistes nationaux, elles sont vouées d'avance à l'échec et ne peuvent, en dernière analyse, que nuire à la lutte du prolétariat indigène pour gagner de l'influence chez les ouvriers agricoles et les paysans pauvres.

Dans le cours des révolutions bourgeoises comme des contre-révolutions, à partir des guerres paysannes du xvi^e siècle et même avant²⁴², la paysannerie représentée par ses couches diverses, a joué un rôle considérable et parfois décisif. Mais elle n'a jamais joué un rôle indépendant. Directement ou non, la paysannerie a toujours soutenu une force politique contre une autre. Mais elle n'a jamais été elle-même une force en elle-même capable de résoudre les problèmes politiques nationaux. A l'époque du capital financier, la polarisation de la société capitaliste s'est considérablement aggravée par rapport aux phases précédentes de l'évolution capitaliste. Cela signifie qu'au lieu de grandir, le poids spécifique de la paysannerie a diminué. En tout cas, à l'époque de l'impérialisme, la paysannerie est encore moins capable de suivre une ligne politique indépendante, même à l'échelle nationale, sans parler de l'échelle internationale, qu'à l'époque du capitalisme industriel. Aux Etats-Unis actuellement, les *farmers* sont infiniment moins capables de jouer un rôle politique indépendant qu'il y a quarante ou cinquante ans, comme en témoigne l'expérience du mouvement populiste²⁴³, où ils n'ont pas pu créer un parti à l'échelle nationale.

242. En Allemagne, avec « la guerre des paysans » (1525), en Russie, avec le « temps des troubles », de façon générale, dans l'Europe entière, avec le développement des groupes armés que l'on appelait les « brigands », le xv^e est en effet un siècle de « guerres et insurrections paysannes », mais seulement leur début.

243. Le Populist Party fut fondé en 1891 et incarna quelque temps le mécontentement des ruraux au lendemain de la Guerre de Sécession. Ce « tiers parti » comptait dans ses rangs des fermiers, des ouvriers, des petits artisans ou entrepreneurs et généralement des gens de l'Ouest. Il revendiquait la frappe libre et sans limite de l'argent, l'abolition de la National Bank, la nationalisation des chemins de fer, des lignes de vapeurs, du téléphone et du télégraphe, l'élection directe des sénateurs et un impôt sur le revenu progressif. Son candidat en 1892 aux présidentielles obtint un peu plus d'un million de suffrages ; en 1894, le parti eut 1 400 000 voix élisant 6 sénateurs et 6 représentants. Il devait se rallier aux démocrates.

La brève mais sérieuse secousse qui a touché l'agriculture, à la suite du déclin économique provoqué par la guerre, a, pendant un moment, entretenu des illusions sur le rôle que pouvaient jouer des partis « paysans », c'est-à-dire des partis bourgeois « pseudo-paysans » s'opposant de façon démagogique aux partis bourgeois. Si l'on pouvait, dans la période de tumultueuse agitation paysanne des années d'après-guerre, prendre le risque de tenter l'expérience risquée de l'Internationale paysanne pour expérimenter les nouveaux rapports entre prolétariat et paysannerie, entre paysannerie et bourgeoisie, il est grand temps désormais de dresser le bilan de l'expérience de cinq ans d'Internationale paysanne, d'en dévoiler les côtés cruellement négatifs, d'essayer d'en voir les aspects positifs.

Une conclusion en tout cas est indiscutable. L'expérience des partis « paysans » de Bulgarie, de Pologne, de Roumanie, de Yougoslavie (c'est-à-dire de tous les pays arriérés), l'expérience ancienne de nos socialistes-révolutionnaires et l'expérience récente (le sang est encore chaud) du Guomindang, les expériences épisodiques dans les pays capitalistes avancés, particulièrement l'expérience LaFollette-Pepper aux Etats-Unis — toutes ont démontré sans discussion qu'à l'époque du déclin du capitalisme il y a encore moins de raison qu'à celle de son ascension d'espérer voir apparaître des partis paysans *indépendants*, révolutionnaires, anti-bourgeois.

« La ville ne peut être l'égale de la campagne. La campagne ne peut être l'égale de la ville, dans les conditions historiques de cette époque. Inévitablement, la ville entraîne derrière elle la campagne. Inéluctablement, la campagne suit la ville. La question est de savoir quelle classe de "celles de la ville" saura entraîner avec elle la campagne. »²⁴⁴

La paysannerie jouera encore un rôle décisif dans les révolutions d'Orient. Mais ce rôle ne sera pas dirigeant et n'aura pas de valeur propre. Les paysans pauvres, du Hubei, du Guangdong ou du Bengale peuvent jouer un rôle d'envergure non seulement nationale mais internationale. Ils n'y parviendront qu'à condition d'appuyer les ouvriers de Shanghai, de Hankou, de Canton et de Calcutta. C'est l'unique issue qui permet à la

244. Lénine, Œuvres, XVI, « 1919 », p. 442.

paysannerie révolutionnaire de déboucher dans la *voie internationale*. La tentative d'unir directement le paysan du Hubei à celui de la Galicie ou de la Dobroudja, le fellah égyptien au farmer du Far West américain, est sans espoir.

Mais il est dans la nature de la politique que tout ce qui ne sert pas directement les intérêts d'une classe devient inévitablement un instrument utilisé pour d'autres fins, souvent totalement opposées. N'existe-t-il pas d'exemples de partis bourgeois, appuyés sur la paysannerie ou y aspirant, jugeant de leur intérêt de contracter une assurance auprès de l'Internationale paysanne, s'ils ne pouvaient le faire auprès de l'I.C., contre les coups portés par le P.C. de leur pays²⁴⁵, de même que Purcell, dans le domaine syndical, se protégeait par l'intermédiaire du comité anglo-russe ? Si LaFollette n'a pas cherché à se faire inscrire à l'Internationale paysanne, cela tient à l'extrême faiblesse du C.P.A., d'autant que son leader de l'époque, Pepper, avec un total désintéressement et sans qu'on le lui ait demandé, ouvrait quand même les bras à LaFollette. Déjà Radić, le dirigeant-banquier des koulaks croates, avait éprouvé le besoin, sur le chemin qui le conduisait à un portefeuille ministériel, de déposer sa carte de visite à l'Internationale paysanne. Le Guomindang est allé bien plus loin : après avoir réservé sa place dans l'Internationale paysanne et la Ligue anti-impérialiste, il alla frapper aussi à la porte de l'Internationale communiste et reçut la bénédiction pour cela du bureau politique du parti communiste de l'U.R.S.S., à l'exception d'une voix.

Il est particulièrement caractéristique de la politique des dirigeants ces dernières années que, tandis que les tendances à la liquidation de l'Internationale syndicale rouge étaient très fortes — son nom même fut rayé des statuts des syndicats soviétiques —, si nous avons bonne mémoire, on n'a jamais soulevé dans la presse officielle la question de savoir en quoi consistaient exactement les conquêtes de l'Internationale paysanne.

Il faut que le VI^e congrès contrôle sérieusement l'activité de l'« Internationale » paysanne sous l'angle de l'internationalisme prolétarien. Il serait temps d'établir le bilan marxiste de l'expérience, qui continue. Il faut sous une forme ou sous une autre, l'introduire dans le programme de l'Internationale communiste ; le projet actuel ne souffle mot ni des « millions » d'adhérents de l'Internationale paysanne ni même de son existence.

245. Trotsky fait probablement allusion — au moins — à la Yougoslavie et au parti paysan croate de Radić.

9. Conclusion

Nous avons présenté une critique de certaines thèses fondamentales du projet de programme et nous sommes loin d'avoir présenté nos critiques de toutes les thèses, notre temps étant limité puisque, pour l'ensemble de ce travail, nous ne disposons que de deux semaines. Nous nous sommes trouvés dans l'obligation de nous en tenir aux problèmes les plus actuels, les plus étroitement liés à la lutte révolutionnaire et à la lutte qui s'est déroulée dans le parti au cours de la période récente.

L'expérience des prétendues « discussions » antérieures nous avait enseigné à l'avance que des phrases extraites sans ménagement de leur contexte, voire des erreurs de plume, peuvent devenir la source bouillonnante de nouvelles théories qui « écrabouillent le trotskysme ». Toute une période a été pleine de clameurs triomphantes de ce genre. Nous considérons avec un calme absolu les médiocrités théoriques qui vont une fois de plus s'abattre sur nous.

Il est toutefois infiniment probable que les auteurs du projet de programme préféreront ne pas utiliser, pour nous accuser encore, des articles trop révélateurs de critique, mais vont simplement procéder à une extension du vieil article 58. Inutile de dire que cet « argument » nous paraît moins convaincant encore.

Le VI^e congrès doit adopter un programme. Nous nous sommes efforcés de montrer par l'ensemble de notre travail qu'il n'existait pas la moindre possibilité de prendre le projet élaboré par Staline et Boukharine comme base du programme.

Le moment présent est un tournant dans la vie du P.C.U.S. et de l'I.C. tout entière. Toutes les décisions et démarches récentes du comité central de notre parti, du plénum de février du comité exécutif de l'Internationale communiste, en témoignent. Ces mesures sont tout à fait insuffisantes, les résolutions sont contradictoires et certaines, comme la résolution du plénum de février du comité exécutif de l'I.C. sur la révolution chinoise sont radicalement fausses. A travers elles se dessine néanmoins une tendance à un tournant à gauche. Nous n'avons aucune raison de la surestimer, d'autant qu'elle se dessine à un moment où on écrase l'aile révolutionnaire, tout en protégeant la droite. Nous ne songeons pourtant pas un instant à négliger le fait que cette tendance à gauche est imposée par *l'impasse* dans laquelle a conduit le cours ancien. Tout révolutionnaire authentique fera

tout son possible, à son poste, pour que le zigzag de gauche qui s'ébauche se transforme, avec le moins possible de difficultés et de heurts pour le parti, en une véritable orientation léniniste révolutionnaire. Mais nous en sommes encore loin aujourd'hui. L'Internationale communiste est peut-être en train de traverser aujourd'hui la période la plus difficile de son histoire, celle où le cours antérieur est loin d'avoir été totalement abandonné cependant que le cours nouveau fait irruption en introduisant des éléments étrangers. Le projet de programme reflète dans son ensemble comme dans ses détails cet état de transition. Or de pareilles périodes, par leur nature même, sont les moins propices à l'élaboration de documents qui doivent déterminer l'activité de notre parti international pour nombre d'années à venir. Aussi pénible que ce doive être, il nous faudra attendre encore, après avoir pourtant déjà perdu tant de temps. Il faut permettre aux eaux troubles de se décanter, à la confusion de se dissiper, aux contradictions de disparaître et au nouveau tournant de prendre définitivement forme.

Le congrès ne s'est pas réuni depuis quatre ans. L'Internationale communiste a vécu neuf ans sans un programme établi. Il n'y a aujourd'hui qu'une seule façon d'aborder cette question : décider que le VII^e congrès aura lieu l'année prochaine, en finir une fois pour toutes avec les tentatives d'usurpation des droits suprêmes de l'I.C. dans son ensemble, rétablir, dans tous les partis et par conséquent dans l'I.C. tout entière, un régime normal rendant possible une discussion véritable du projet de programme et nous permettant d'opposer à ce sujet éclectique un autre projet, marxiste, léniniste. Pour l'Internationale communiste, pour les réunions et conférences de ses sections, pour sa presse, il ne doit pas y avoir de questions interdites. Il faut, pendant cette année, labourer profondément, avec la charrue du marxisme, le champ tout entier. Ce n'est que par un tel travail que le parti international du prolétariat pourra se doter d'un programme, c'est-à-dire d'un grand phare qui jettera sur le passé une lumière exacte et en projettera les rayons très loin dans l'avenir.

OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS ET CONSULTÉS

- BROUÉ, Pierre, « Les trotskystes en U.R.S.S. », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 6, 1980, pp. 5-65.
- « La Gauche allemande et Opposition russe » (1926-28), *Cahiers Léon Trotsky*, n° 22, juin 1985, pp. 4-25.
- DURAND, Damien, « Opposants à Staline », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 32, décembre 1987, 128 p., n° 33, mars 1988, 128 p.
- SERGE, Victor, *Vie et Mort de Léon Trotsky* (petite collection Maspero), 2 vol., 1973, 178 et 148 p.
- TROTSKY, Léon, *L'Internationale communiste après Lénine* (P.U.F., 2 vol., 1969, 592 p.).
- TROTSKY, Léon, *The Challenge of the Left Opposition 1928-1929* (Pathfinder, 1981, 436 p.).

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms de personnes citées, mais pas aux historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de roman ou de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et textes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque renvoient aux pages où sont données des indications biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer systématiquement au nom ou au pseudonyme, renvoyant à celui qui est le plus employé dans le volume. Nous avons aussi renvoyé à des personnes non nommées mais clairement désignées, ainsi pour « ma femme » à N. I. Sedova.

- | | |
|--|--|
| Abramsky A., 188. | Benoît, Pierre, 262*. |
| Agranov, Ia. S., 194*, 207. | Bernstein, Eduard, 276*. |
| Alexandre III, 342. | Bismarck-Schönhausen, Otto von, 367*. |
| Alferov, P., 140. | Blanqui, Auguste, 98*, 271. |
| Alsky, A.O., 77, 171*, 179, 245. | Bleskov, 168, 172-173, 179. |
| Amanullah Khan, 208*. | Blum, Léon, 146*. |
| Antonov-Ovseenko, V.A., 19, 22, 139*, 159, 164, 178, 181, 184, 189, 245. | Blumkine, Iakov G., 16. |
| Arakel, 183*. | Bodrov, Mikhail, 15. |
| Ashkenazi, R.S., 111. | Bogouslavsky, M.S., 140*, 245. |
| Bakounine, M. A. 275. | Bonaparte, Napoléon, 104*. |
| Balabolkine, Koletchka, voir Boukharine. | Bordiga, Amadeo, 350*. |
| Baldwin, Stanley, 328. | Borodine M.M. Grusenberg dit, 330*, 405. |
| Barré, Henri, 60. | Böttcher, Paul, 309*. |
| Bauer, Otto, 246*-248. | Boubnov, A.S., 245. |
| Bauman, K.I., 205*. | Boukharine, N.I., 19, 25-27, 26*, 30, 32, 53, 57, 58, 73, 122, 135, 158-161, 195, 202, 203, 205, |
| Beloborodov, A.G., 15, 18, 77, 112*, 140, 171, 202, 245. | Beloborodova, F.A., Jablonskaia, 79*. |

LÉON TROTSKY

- 207, 210, 231, 242-246, 249,
250, 256, 262, 263, 266, 285,
286, 294, 300, 307, 323, 325,
330, 344, 361, 362, 366, 367,
370, 372, 399, 402-406, 4.
- Boulatov, Boris, 18.
Boutov, G.V., 195*.
Brandler, Heinrich, 290, 292*,
293, 299, 300, 332, 350.
- Cannon, James, 20.
Cervantes, Miguel, 103.
Chamberlain, Austen, 192*.
Chatskine, L.M., 207*.
Chen, Eugene, 389.
Chen Duxiu, 144, 319, 361, 378*,
385.
Chliapnikov, A.G., 343.
Choulguine, V.V., 366*.
Choumskaia, Ida, 140*.
Chtchédrine, voir Saltykov-
Chtchédrine.
Clemenceau, Georges, 169*.
Cole, G.D.H., 337*.
Cook, Arthur, 320*.
Coolidge, John Calvin, 407.
Cornelissen, Christian, 277.
- Dachkovsky, I.K., 17.
Dai Jitao, 136*.
Davis, John, William, 407.
Deng Yenda, 117*, 363, 389.
Deribas, T.D., 194*.
Dimitrov, Georgi, 278.
Dingelstedt, F.N., 18.
Dombal, Tomasz, 316*.
Doriot, Jacques, 322.
Drobnis, Ia. N., 245.
Drozdov, A.S., 113.
Dukis, K.I., 16.
Dzerjinski, F.E., 78.
- Elsine, B.M., 15, 113, 245.
Elsine, V.B., 18, 51, 72, 113*.
Engels, Friedrich, 81*, 92, 114,
131, 228, 231, 248, 249, 256,
280, 294, 327, 341.
- Enoukidzé, Avelii, 18.
Enoukidzé, Lado, 18.
Evdokimov, G.E., 155*.
- Faussecave, Marguerite, 60.
Fischer, Ruth, Elfriede Eisler,
dite, 22, 54, 56*, 59, 62, 65,
290, 300, 314, 322.
Foster, William Z., 407.
Frounzé, M.V., 122*, 206.
- Gétié, F.A., 194*.
Girault, Suzanne, 60*, 61, 322.
Glazman, M.S., 194*.
Gorky, Maksim M. Pechkov, dit,
296.
Goutchkov, A.I., 366*.
Grigorov, G.I., 140.
Grünstein, K.I., 18, 111*.
Guesde, Jules Bazile, dit, 272*,
273.
- He Long, 121*, 387, 389, 390.
Heckert, Fritz, 309.
Heller, Arkadi, 18.
Herriot, Edouard, 308, 309*.
Heym, Stefan, 187*.
Hilferding, Rudolf, 408*.
Hitler Adolf, 305.
Hobson, S.G., 337*.
Hodgskin, Thomas, 114*, 129.
Hu Hanmin, 178, 376*.
- Iakovine, Gr. Ia, 16.
Iakovlev, A.I., 176*, 177.
Iakovlev, Ia.A., 118*.
Iakovleva, V.N., 159*, 245.
Ianoutchevsky, V., 170*.
Iaroslavsky, E.M., Minei Gubelman dit, 203*.
Ichtchenko, A.G., 17, 77, 94*,
104, 112.
Iouchkine, I ou P., 113.
Ioudine, Rafail, 174.
- Kabaktchiev, Khristo, 210.
Kaganovitch, L.M., 201*, 205.

- Kalinine, M.I., 78*, 122, 344.
 Kamenev, Lev B. Rosenfeld, dit,
 21, 22, 25, 32*, 44-48, 52, 53,
 56, 85, 90, 94, 101-103, 105,
 122, 143, 164, 175-178, 185,
 188, 201-204, 207, 287, 296,
 344, 345.
 Karolyi, Mihaly, 317*.
 Kasparova, V.D. Djavadovka,
 ép., 18, 77, 84*, 112.
 Kautsky, Karl, 46*, 216, 236, 377.
 Kavtaradzé, S.I., 77.
 Kerensky, A.F., 46*, 246, 377.
 Kharine Salomon, 16.
 Kievlenko, A.Ia., 18.
 Kirov, S.M., Kostrikov dit, 204*.
 Klementiev, 344.
 Kolarov, Vassil, 301*, 317.
 Kollontai, A.M., 343.
 Konstantinov, Andréi, 16.
 Korsch, Karl, 186*.
 Kossior, V.V., 245.
 Kostrzewa, Wera, 322.
 Kovrov, 186.
 Krestinsky, N.N., 19, 143*, 159,
 164, 189, 245.
 Kroupskaïa, N.N., 345.
 Kun, Béla, 284*, 286, 317.
 Kuusinen, O.W., 292.
 Labriola, Arturo, 277.
 Lachévitch, M.M., 57*.
 LaFollette, Robert M., 317*, 331,
 407, 413.
 Landau, Kurt, 22.
 Langer, Wilhelm, 179*.
 Lazare, 105.
 Lensch, Paul 271*.
 Lenski, Julian Leszszinski dit,
 322.
 Leonov, 140.
 Lénine, V.I. Oulianov dit, 26, 27,
 37, 43, 45, 62, 72, 101, 102, 105,
 117, 118, 122, 123, 127, 139,
 158, 176, 190, 191, 195, 218-
 222, 229-243, 246, 250-253, 255-
 259, 269, 282, 284, 285-289,
 321, 324, 341, 343, 344, 349,
 351, 362, 370, 377, 380, 381,
 383, 396, 397, 400, 401, 406-
 409.
 Levi, Paul, 295.
 Liadov, Martyn Mandelstamm
 dit, 101*, 122, 124.
 Li Dazhao, 117.
 Li Lisan, 378.
 Liebknecht, Karl, 274.
 Lipeç David (dit Bennett, Gold-
 farb, Humbold, Petrovsky),
 331*.
 Lloyd George, David, 365*.
 Lominadzé, V.V., 27, 119*, 207.
 Lore, Ludwig, 19.
 Loriot, Fernand, 350*, 351.
 Loukinov, 171.
 Luxemburg, Rosa, 274, 301, 338.
 McCulloch, John Ramsay, 129*.
 McDonald, James Ramsay, 146*,
 156, 281, 309, 328.
 Maliouta, V.I., 77*.
 Maretsky, Dmitri, 89.
 Martynov, A.S. Piker, dit, 120*,
 320, 370, 382.
 Marx, Karl, 62, 81, 92, 94, 114,
 126, 131, 228, 231, 248-250,
 255-258, 274-276, 280, 294, 336,
 337, 341.
 Maslow, Arkadi, Isaac Tchéré-
 minski dit, 19, 56*, 57, 60, 61,
 62, 64, 65, 80, 287, 290, 314,
 322.
 Mechtchériakov N.L., 130*.
 Melnitchansky, G.N., 327*.
 Menjinsky, V.R., 78*.
 Mif, Pavel, 145.
 Mikinia, P.P., 140.
 Milioukov, P.N., 187*, 363, 370,
 377.
 Milioutine, N.A., 123, 318.
 Mill, John Stuart, 129*.
 Moisseïev, 107.
 Molotov, V.M. Skriabine dit, 262.
 Monatte, Pierre, 61*, 350, 351.

LÉON TROTSKY

- More, Thomas, 262*.
- Mouralov, N.I., 25, 56, 59, 77, 84*, 85, 112, 114, 140, 184, 245.
- Mratchkovsky, S.V., 15, 18, 25, 80*, 112, 138.
- Naoumov, I.L., 175*, 207.
- Netchaiev, N.V., 18, 171*.
- Neumann, Heinz, 27, 119*, 120, 322, 391.
- Neurath, Alois, 62.
- Nevelson, Man, 77, 194.
- Nevelson, Nina Bronstein, ép., 19, 22, 150, 194, 200, 210.
- Noske, Gustav, 274, 284.
- Novikov, Gr. D. 206*.
- Okoudjava, K.N., 183.
- Okoudjava, M.N., 179*, 183.
- Okoudjava ? N., 183.
- Opperput, voir Oupeninch.
- Orage, A.R., 337*.
- Ordjonikidzé, G.K., 78*, 147.
- Ostrovskaia, Nadejda, 138*.
- Oufimtsev, N.I., 139*.
- Ouglanov, N.A., 204, 205.
- Oupeninch, 70, 347, 366.
- Oustrialov, N.V., 30*, 42, 146, 167.
- Patriarka, Vésivolod, 16.
- Paz, Maurice, 57, 350.
- Pepper, Jozsef Pogany dit, 317*, 318, 320, 407, 408, 413, 414.
- Pereverzev, N.N., 16, 21, 54, 59, 85.
- Piatakov, L.G., 21, 51, 57*, 104, 105, 112, 139, 143, 157, 158, 178, 181, 189, 202, 245.
- Pilipenko, F.I., 17.
- Plekhanov, G.V., 371.
- Podbielsky, V.M., 228*.
- Pogany, Josef, voir Pepper.
- Poincaré, Raymond, 363*.
- Postnikov, A.M., 207*.
- Poznansky, I.M., 15, 131*, 194, 195.
- Préobrajensky, E.A., 17, 18, 25, 51, 57, 73, 77, 89*, 113-115, 125, 133, 140-142, 154, 180, 184, 185, 196, 198, 202, 245.
- Proudhon, Pierre Joseph, 98*.
- Pugh, Arthur, 328*.
- Purcell, Arthur A., 146*, 320, 327, 328, 332.
- Qu Qiubai, 144*, 378.
- Radek, Karl B. Sobelsohn, dit, 17, 25, 51, 56, 59, 70, 71*, 77, 112, 117, 122, 157, 163, 185-188, 202, 301.
- Radić, Stjepan, 316*, 331, 414.
- Radzévitch, F.S., 16.
- Rafail, R.S., Farbman dit, 245.
- Rafès, M.G., 331*.
- Rakovsky, Kh. G., 18, 21, 25, 51, 56, 59, 70, 71*, 77, 84, 85, 99, 106, 112-114, 133, 143, 154, 164, 167, 171, 184, 185, 189, 245.
- Reilly, Sidney, 347.
- Riazanov, D.B., Goldendakh, dit, 129*.
- Ricardo, David, 129*.
- Rioutine, M.N., 204*.
- Robespierre, Maximilien, 25, 54.
- Rosmer, Alfred Griot, dit, 61*, 350.
- Rozanov, Aleksandr, 139.
- Rykov, A.I., 21, 27, 32, 36*, 39, 53, 90, 122, 123, 160, 202-205, 296.
- Safarov, G.I., 18, 22, 60, 94*, 174-177, 188, 197, 200.
- Saltykov-Chtchédrine, M.E., 137*, 188.
- Sapronov, T.V., 17, 181, 245, 343.
- Sarkis, 345.
- Sedov, L.L., 15, 20, 82, 85, 106-108, 134.
- Sedov, S.L., 15, 79*, 110, 170.
- Sedova, Ana.

- Sedova, N.I., 15, 79, 85, 133, 137, 141, 172, 193.
 Savinkov, Boris, 347.
 Scholem, Werner, 314.
 Semachko, Aleksandra, 139*.
 Sémard, Pierre, 322.
 Sérébriakov, L.G. ?, 77, 82, 85*, 112, 245.
 Sermouks, N.M., 15, 113*, 194, 195.
 Shachtman, Max, 157.
 Shaw, George Bernard, 277*.
 Skliansky, E.M., 206*.
 Slepkov, A.N., 204*.
 Smilga, I.T., 17, 18, 25, 70*, 72, 113, 171.
 Smirnov, I.N., 18, 77, 84*, 100, 107, 112, 245.
 Smirnov, V.M., 17, 181, 245, 343.
 Sokolnikov, G.I., Brilliant dit, 167*, 345.
 Sokolovskaia, A.L., Bronstein née, 150*, 194.
 Solntsev, E.B., 16, 19, 20, 61*, 100, 185.
 Song Qingling, 389.
 Sosnovsky, L.S., 18, 77, 84*, 85, 94, 112, 133, 135, 169, 172, 185, 196, 197, 245.
 Soukhanov, N.N., Himmer dit, 127*.
 Souvarine, Boris Lifshitz, dit, 62*, 176, 322, 350.
 Spector, Maurice, 20.
 Spengler, Oswald, 247*.
 Staline, I.V., Djougachvili dit, 19, 21, 22, 27, 35, 36, 37, 39, 42-44, 46, 53, 64, 70, 71, 73, 80, 91, 119, 122, 123, 139, 146, 180, 192, 201, 205, 210, 218, 219, 223, 231, 239, 240, 245, 246, 250, 256, 264-269, 287-289, 321, 324, 341, 343, 344, 349, 351, 362, 370, 377, 380-383, 396, 397, 400, 401, 406-409.
 Stetsky, A.A., 204, 372.
 Stoukolkine, 345.
 Stroilov, voir Oupeninich.
 Sun Yat-sen, 116*, 364*, 383, 389, 405.
 Sverdlov, Ia.M., 78.
 Sviatopolsk-Mirsky, P.D., 169.
 Syrtsov S.I., 202.
 Tamarkine, 345.
 Tan Pingshan, 116*, 117, 364, 378.
 Tarkhanov, O.S., 175.
 Tchaplina N.V., 209*.
 Tchétchélachvili, Ali, 183*.
 Tchiang Kai-chek, 27, 72, 73, 89, 91*, 101, 128, 284, 332, 336, 360, 361-364, 369, 372, 376, 377, 383, 405, 408.
 Tchitchérine, G.V., 22.
 Tchékov, A.P., 149*.
 Terraccini, Umberto, 287.
 Ter-Vaganian, V.A., 77, 94*.
 Thalheimer, August, 210, 290, 322.
 Thälmann, Ernst, 287, 322.
 Thomas, James, Henry, 328*.
 Thorez, Maurice, 322.
 Timofeiev, E.M., 113.
 Tomsky, M.P., Efremov dit, 26, 32*, 122, 208, 320, 325, 327.
 Treint, Albert, 60*, 61, 163, 322, 350.
 Tryapchikine, 186, 187.
 Tsereteli, I.G., 382.
 Tsintsadzé, Alipi dit Koté, 183*.
 Tsintsadzé, Mikhali, 183.
 Tsintsadzé, Sandro, 183.
 Urbahns, Hugo, 20, 64, 65*.
 Vaillant, Edouard, 271*, 273, 314.
 Valentinov, G.N., 77, 112*, 140, 169, 171.
 Vardine, Ilya Mgéladzé, dit, 94*, 196.
 Varga, Jenő, 302*.
 Viaznikovtsev, B.N., 18.

LÉON TROTSKY

- | | |
|--|--|
| <p>Vilensky, D.V., dit Sibiriakov, 77, 82*.</p> <p>Vinogradskaia, Paulina S., 17, 140*, 153, 170.</p> <p>Virap, V.V., 183*, 184.</p> <p>Vladimirov D., 179*.</p> <p>Vladimirov, V.A., 179*.</p> <p>Vogt, Karl, 81*, 114.</p> <p>Volkov, P.I.</p> <p>Volkova, V.P., dit Siéva, aujourd'hui Esteban Volkow.</p> <p>Volkova, Zinaïda L. Bronstein, 194.</p> <p>Vollmar, Georg von, 248*.</p> <p>Vorochilov, K.E., 206, 207, 209, 330*, 344.</p> <p>Voronsky, A.K., 245.</p> <p>Vratchev, I.Ia, 113*, 185, 186.</p> <p>Vujović, Voya, 345.</p> <p>Wang Jingwei, 91*, 101, 332, 372, 376, 377.</p> <p>Wang Ming, Chen Shaoyu dit, 145.</p> <p>Warski, Adolf Warszawski dit, 322.</p> <p>Wilson, Thomas Woodrow, 364*.</p> | <p>Witte, S.I., 150*.</p> <p>Wrangel, P.N., 70*, 324, 347.</p> <p>Ye Ting, 121*, 372, 387, 389, 390.</p> <p>Zarge, A.L., 207*.</p> <p>Zassoulitch, V.I., 371.</p> <p>Zatonsky, V.P., 168*, 169, 172, 173.</p> <p>Zavarian, N., 17.</p> <p>Zeigner, Erich, 309.</p> <p>Zetkin, Clara, 301*.</p> <p>Zhang Guotao, 378.</p> <p>Zhang Suolin, 124*.</p> <p>Zhou Enlai, 121, 378, 385, 389.</p> <p>Zinoviev, G.E., Radomylsky, dit, 18, 21, 22, 23, 25, 27, 32*, 42, 49, 51, 53, 56, 57, 59, 60, 62, 66, 80, 85, 90, 94, 98, 99, 100-103, 105, 115, 122, 123, 141, 143, 157, 158, 161, 162, 165, 168, 175, 178, 181, 181, 197-199, 201-203, 207, 286, 294, 296, 297, 299, 300, 302, 307, 308, 320, 324, 325, 330, 331, 344, 345, 347.</p> |
|--|--|

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

- Biulleten Oppositsii*, 62.
Bolchevik, 249.
Bulletin communiste, 62.
- Contre le Courant, 57, 85.
- Daily Forward*, 331.
Deutsche Allgemeine Zeitung, 271.
- Ekonomitcheskaia Jizn*, 81, 133, 154.
- Fahne des Kommunismus*, *Die*, 64.
- Humanité*, *l'*, 54.
- Internationale communiste*, *L'*, 120.
Izvestia, 154.
- Kharkov Proletari*, 168, 169, 172.
Kommunistische Politik, 186.
- Leipziger Volkszeitung*, 271.
- Militant*, *The*, 20.
Mitteilungsblatt (Linke Opposition der KPD), 314.
- Nation*, *The*, 191, 192.
Neue Zeit, *Die*, 276.
New York Times, 292.
New Yorker Volkszeitung, 19.
- Planovoie Khozaistvo*, 252.
Pravda, 21, 22, 54, 59, 81, 85, 86, 89, 92, 94, 95, 97, 104, 133, 143, 154, 161, 163, 175, 180, 186, 188, 192, 195, 212, 213, 264, 291, 298-300, 302-308, 310, 311, 316-319, 322, 340, 354, 372, 373, 387, 389, 402.
- Rabotchaia Gazeta*, 168, 172.
Révolution prolétarienne, *La*, 61.
Rote Fahne, *Die*, 54, 163.
Ruskie Vedomosti, 186.
- Smena Vekh*, 30.
Social-demokrat, 218, 228.
- Unité léniniste*, *L'*, 60, 163.
- Vie ouvrière*, *La*, 61.
Volkswille, 187.
- Zaria Vostoka*, 183.

INDEX DES MATIÈRES

- Allemagne,
- candidatures oppositionnelles aux élections, 66, 162.
- discussions sur la révolution de 1923, 297-305.
- révolution de 1923, 27, 71, 92, 125, 126, 158, 224.
- révolution de 1923 et *Leçons d'Octobre*, 289-296.
- Alma-Ata,
- bibliothèque, 133.
- chasse, 82, 85, 106-111, 114, 134, 172.
- conditions de vie, 78, 80, 81, 111, 132, 133, 137, 152-154, 170.
- courrier, 134, 185, 186.
- malaria, 114, 133, 142, 179, 180.
- Anarcho-syndicalisme, 61.
- Angleterre,
- grève des mineurs, 156.
- grève générale de 1926, 71.
- Autobiographie de Trotsky (*Ma Vie*), 150, 151.
- Autocritique, 136, 137.
- Autriche,
- émeutes de 1927, 72.
- Aventurisme,
- et opportunisme, 386-391.
- Bolchevisation,
- de l'I.C., 40.
- des P.C., 40, 349.
- Bonapartisme, 31.
- Bourgeoisie,
- alliance avec l'appareil, 74.
- coloniale, 359-371.
- pression sur l'Etat ouvrier, 29, 35.
- pression sur le parti, 39.
- Bulgarie,
- répression de 1923, 71, 158.
- Bureaucratie, 26.
- Capitulation politique, 44, 45, 56, 59, 102, 104.
- Centrisme (fraction stalinienne), 27, 28, 32, 33, 44, 46, 48, 60.
- de gauche, 46.
- et effacement des congrès du parti, 75.
- et glissement à droite, 321-330.
- et opposition, 33.
- Chakhty (affaire de), 155, 165.
- Chine, 73.
- coup de Tchiang Kai-chek, 72.
- épuration du P.C. après Canton, 144, 145.
- insurrection de Canton, 27, 89-92, 99, 121, 122, 135, 136, 138, 141.
- nature de la révolution, 90.
- opinion de Zinoviev, 101.
- reflux de la révolution, 124.

LÉON TROTSKY

- révolution future, 125, 396-411.
- Commune de Paris, 120, 146.
- Dictature du prolétariat, 127, 128.
 - changement de nature, 26.
 - critique social-démocrate, 95.
 - défense, 26, 74.
 - défense et critique de l'Opposition, 65.
 - ou dictature démocratique, 377-386.
- Droite du parti, 36, 167-169.
 - bloc gauche/droite, 62.
 - éléments pro-koulaks, 97.
 - et monopole du commerce extérieur, 38.
- Edification socialiste, 74.
 - obstacles à, 72.
 - possibilité, 74.
- Estonie,
 - putsch du P.C., 27, 71, 158.
- Etats-Unis socialistes d'Europe, 218-224.
- Exclusions des P.C., 43, 66, 67, 71, 76.
- France,
 - élections, 178.
- Gauchisme, 105.
- Guerre civile,
 - stratégie, 337-341.
- G.P.U.,
 - criminalisation de l'Opposition, 353-358.
 - critique du projet de programme, 210-416.
 - direction révolutionnaire, 69, 70.
 - paysanne, 411-414.
 - stratégie, 279-285.
 - stratégie comme manœuvre, 331-337.
 - une Quatrième ?, 63.
- Internationalisme, 225-230.
- Kautskysme, 46.
- Kerenskysme, 31.
 - kerenskysme à rebours, 31.
- Lettonie, 72.
- Menchevisme, 28, 30, 58.
- Mouvement ouvrier,
 - radicalisation 88.
 - radicalisation en Europe, 66.
 - reflux, 40.
- Nep, 97, 98, 246, 247.
- Œuvres* de Trotsky en russe, 130, 131.
 - annotation, 131.
 - politique du Gosizdat, 130, 131.
- Oustrialovisme, 30, 35, 146.
- Parti communiste,
 - noyau prolétarien, 64.
 - régime, 189-191, 196, 197, 341-353.
- Partis ouvriers et paysans, 145.
- Presse révolutionnaire,
 - un quotidien de l'Opposition, 56.
- Relations internationales, 86-88.
 - antagonisme Angleterre/E.U., 81, 88.
 - antagonisme Europe/E.U., 214-217, 305-313.
 - paix de Brest-Litovsk, 220.
- Révolution,
 - allemande de 1923, 125, 126, 224.
 - allemande vue par Zinoviev, 101.
 - chinoise, 45, 111-124, 146; 157, 181, 373-377.
 - et soviets, 391-396.

- française de 1789, 125, 126.
 - hongroise de 1919, 126.
- Social-démocratie, 58, 192, 193, 246, 248.
- Socialisme dans un seul pays, 71, 199.
- caractère utopique et réactionnaire, 255-264.
 - source d'errements social-patriotiques, 268-275.
 - tradition théorique hostile, 230-243.
- Stabilisation ;
- renforcement des tendances de droite dans le mouvement ouvrier, 73.
- Tabagisme, 105.
- Testament de Lénine, 77.
- Thermidor, 25, 26, 30-32.
- conditions, 33.
 - dans le parti, 33.
 - délai, 33.
 - et la révolution mondiale, 34.
- « Trotskysme », 46, 47, 51-53, 57, 60, 203, 207, 208.
- Ultra-gauchisme, 105, 313-321.
- U.R.S.S.,
- affaire Bleskov-Zatonsky, 168, 169, 172, 173, 197.
 - appareil bureaucratique, 29.
 - crise de la révolution, 28, 32, 75.
 - déportations, 68, 71.
 - difficultés économiques, 36, 37.
 - discussion des conventions collectives, 206.
 - dualité de pouvoir, 31, 42.
 - et économie mondiale, 248-255.
 - industrialisation, 148.
 - inflation monétaire, 36, 37.
 - koulaks, 145, 146.
 - koulaks et collecte des grains, 95, 147, 148, 160, 161, 167, 205.
 - Manifestation du 7 novembre 1927, 70, 165.
 - Monopole du commerce extérieur, 38.
 - nouvelles classes possédantes, 18, 39.
 - un deuxième parti?, 42, 44, 56, 63, 66, 75, 76, 161.

INDEX DES ORGANISATIONS, PARTIS, INSTITUTIONS, CONGRÈS, RÉUNIONS

Armée rouge, 207, 208.

Bloc des oppositions, voir Opposition unifiée.

Bloc des gauches (pour Cartel des gauches), 281, 307.

Brest-Litovsk, conférence de, 189, 220, 287.

Bund (Der algemeyner arbeter bund in lito, poyin un rusland), 370.

Centralisme démocratique, groupe du, voir décistes.

Chartisme, 317.

Comintern, voir III^e Internationale.

Commune de Paris, 120.

Communist Party, voir III^e Internationale, sections, Etats-Unis.

Comité pour la reprise des relations internationales,

Comité syndical anglo-russe, 325, 327, 329.

Conseil général des Trade-Unions, 156, 325-328, 336.

Conseil supérieur de l'économie nationale (Vesenkha), 202.

Dachnak, 369, 370.

Décistes, 178, 181.

Federated Farmers' and Workers' Party, 317.

Gosizdat, 130, 131.

Gosoudartsvo Polititcheskoe Upravlevnie (G.P.U.), 68-70, 75, 78.

– article 58, 68, 342, 347.

Gosplan.

Guomindang, 91, 101, 116, 121, 122, 128, 135, 147, 157, 175, 188, 319, 336, 365, 370-373, 383-389, 394, 395, 402-407, 413.

Inspection ouvrière et paysanne (Rabkrin), 105, 176.

Institut Marx-Engels, 113, 114, 130, 131, 154.

Institut des professeurs rouges, 204.

Internationale, 1^{re}, 275.

Internationale, II^e, 247, 248, 276, 282.

– sections

Allemagne (S.P.D.), 65-66.

France (S.F.I.O.), 54, 272, 273.

Grande-Bretagne (Labour Party), 281, 309.

Pologne (P.P.S.), 370.

Internationale, III^e ou Internationale communiste, 54, 69-73, 76, 115, 119, 141, 147-149, 159, 161, 188, 195, 203, 205, 210-416.

– comité exécutif, 115, 159, 161, 188, 241-244, 262, 265,

LÉON TROTSKY

- 299, 372, 373, 377, 379-382, 386-392, 297.
- congrès, deuxième, 267.
 - troisième, 221, 286-289, 292, 301, 303, 304.
 - quatrième, 210, 233, 348.
 - cinquième, 40, 41, 87, 199, 210, 224, 291, 300-304, 313-319, 322, 355.
 - sixième, 40, 76, 77, 143, 169, 199, 200, 323, 414, 415.
 - sections
 - Allemagne, 64-67, 292, 305, 338, 348.
 - Belgique, 62.
 - Bulgarie, 301.
 - Etats-Unis, 407.
 - Italie, 350.
 - Tchécoslovaquie, 62.
 - Union soviétique, 54, 55, 69, 70, 72, 73, 78, 147, 159, 161, 335, 342, 353, 403.
 - conférence, douzième, 297.
 - quatorzième, 345.
 - Institut Marx-Engels, 113, 114, 130, 131, 154.
 - Institut des professeurs rouges, 204.
 - Internationale, 1^{re}, 275.
 - Internationale, II^e, 247, 248, 276, 282.
 - sections
 - Allemagne (S.P.D.), 65-66.
 - France (S.F.I.O.), 54, 272, 273.
 - Grande-Bretagne (Labour Party), 281, 309.
 - Pologne (P.P.S.), 370.
 - Internationale III^e, ou Internationale communiste, 54, 69-73, 76, 115, 119, 141, 147-149, 159, 161, 188, 195, 203, 205, 210-416.
 - comité exécutif, 115, 159, 161, 188, 241-244, 262, 265, 299, 372, 373, 377, 379-382, 386-392, 297.
 - congrès
 - deuxième, 267.
 - troisième, 221, 286-289, 292, 301-304.
 - quatrième, 210, 233, 307, 348.
 - cinquième, 40, 41, 48, 87, 199, 210, 224, 291, 300-304, 313-319, 322, 354, 355.
 - sixième, 40, 76, 77, 143, 169, 199, 200, 323, 414, 415.
 - huitième, 228.
 - dixième, 343, 344, 347-349.
 - onzième, 251.
 - douzième, 344.
 - quatorzième, 36, 250, 346, 347, 352.
 - quinzième, 36, 39, 68, 71, 75, 148, 161, 162.
 - organismes divers
 - bureau politique, 202, 205, 208.
 - comité central, 32, 35, 159, 160, 197, 202-204, 207, 329, 346.
 - commission centrale de contrôle, 177, 197, 329.
 - Internationale, IV^e, 63.
 - Internationale paysanne (Kretintern), 117, 360, 411-414.
 - Internationale syndicale rouge, (Profintern), 58, 201, 208.
 - Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands (K.A.P.D.), 186.
 - Kommunistische Partei Deutschlands, voir III^e Internationale, sections, Allemagne.
 - Komsomol (Ligue de la Jeunesse communiste), 209, 243, 244.
 - Leninbund, 55, 64-67, 186, 187.
 - Levée Lénine, 344.
 - Ligue anti-impérialiste, 414.
 - Mencheviks, 30, 31, 157, 328, 362, 369.
 - Nep, 97, 98, 246.

- Opposition de gauche
– internationale, 39-42, 50-68, 64-67, 352, 257, 358.
– russe, 25, 33, 35, 39, 48-50, 55, 92, 206-209, 245, 378.
– unifiée, 47, 48, 53.
- Oustrialovistes, 35, 42, 44, 161.
- Parti communiste, voir Internationale, III^e, sections.
- Populist Party, 412.
- Parti ouvrier et paysan, 117, 145, 157, 402, 403, 405-411.
- Parti socialiste S.F.I.O., voir II^e Internationale, sections France.
- Parti socialiste polonais, voir II^e Internationale, sections Pologne.
- République socialiste fédérative soviétique de Russie (R.S.F.S.R.). Social-démocratie, 95, 97-99, 187, 195, 272, 303-305, 311, 351, 410.
- Socialistes révolutionnaires, 113, 117, 362, 410.
- Soviet
– Allemagne, 192, 394, 395.
– Canton, 391, 394, 396.
– Russie, 380, 392-394.
- Syndicalisme, 351.
- Tchéka,
- Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands (U.S.P.D.), 54.
- Zemsky Sobor, 198.
Zentrum (Allemagne), 404.

- Déjà parus :
- Œuvres 1, mars 1933 – juillet 1933*
 - Œuvres 2, juillet 1933 – octobre 1933*
 - Œuvres 3, novembre 1933 – avril 1934*
 - Œuvres 4, avril 1934 – décembre 1934*
 - Œuvres 5, janvier 1935 – juin 1935*
 - Œuvres 6, juin 1935 – septembre 1935*
 - Œuvres 7, octobre 1935 – décembre 1935*
 - Œuvres 8, janvier 1936 – février 1936*
 - Œuvres 9, mars 1936 – mai 1936*
 - Œuvres 10, juin 1936 – juillet 1936*
 - Œuvres 11, août 1936 – décembre 1936*
 - Œuvres 12, décembre 1936 – février 1937*
 - Œuvres 13, mars 1937 – avril 1937*
 - Œuvres 14, mai 1937 – septembre 1937*
 - Œuvres 15, septembre 1937 – décembre 1937*
 - Œuvres 16, janvier 1938 – mars 1938*
 - Œuvres 17, mars 1938 – juin 1938*
 - Œuvres 18, juin 1938 – septembre 1938*
 - Œuvres 19, octobre 1938 – décembre 1938*
 - Œuvres 20, janvier 1939 – mars 1939*
 - Œuvres 21, avril 1939 – septembre 1939*
 - Œuvres 22, septembre 1939 – décembre 1939*
 - Œuvres 23, janvier 1940 – mai 1940*
 - Œuvres 24, juin 1940 – août 1940*